RB53375

Library
of the
University of Toronto

COLLECTION
COMPLETE
DES ŒUVRES
DE
J. J. ROUSSEAU.

TOME TROISIEME.

COLLECTION
COMPLETE
DES ŒUVRES
DE
J. J. ROUSSEAU.

TOME TROISIEME.

COLLECTION
COMPLETE
DES ŒUVRES
DE
J. J. ROUSSEAU,
Citoyen de Geneve.

TOME TROISIEME.

Contenant la fin de la *Nouvelle Héloïſe*, & les Amours de Mylord Edouard Bomſton.

A GENEVE.

M. D C C. L X X X I I.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/collectioncomple03rous

LA NOUVELLE HÉLOÏSE,

OU

LETTRES

DE DEUX AMANS,

HABITANS D'une petite Ville au pied des Alpes;

RECUEILLIES ET PUBLIÉES

Par J. J. ROUSSEAU.

TOME SECOND.

Non la conobbe il mondo, mentre l'ebbe : Conobill' io ch' a pianger qui rimasi.

PETRARC.

TRAD. Le monde la posséda sans la connoître, & moi je l'ai connue je reste ici-bas à la pleurer.

SUSCIPERE ET FINIRE
BIBLIOTHECA BIBLIOTHECARUM

LETTRES
DE
DEUX AMANS,
HABITANS D'UNE PETITE VILLE
AU PIED DES ALPES.

QUATRIEME PARTIE.

LETTRE I.

DE MDE. DE WOLMAR A MADAME D'ORBE.

QUE tu tardes long-tems à revenir ! Toutes ces allées & venues ne m'accommodent point. Que d'heures ſe perdent à te rendre ou tu devrois toujours être, & qui pis eſt, à t'en éloigner ! L'idée de ſe voir pour ſi peu de tems gâte tout le plaiſir d'être enſemble. Ne ſens-tu pas qu'être ainſi alternativement chez toi & chez moi, c'eſt n'être bien nulle part, & n'imagines-tu point quelque moyen de faire que tu ſois en méme tems chez l'une & chez l'autre ?

Que faiſons-nous, chére couſine ? Que d'inſtans précieux nous laiſſons perdre, quand il ne nous en reſte plus à prodiguer ! Les années ſe multiplient, la jeuneſſe commence à fuir ; la vie s'écoule ; le bonheur paſſager qu'elle offre eſt entre nos mains, & nous négligeons d'en jouir ! Te ſouvient-il du tems

où nous étions encore filles, de ces premiers tems ſi charmans & ſi doux qu'on ne retrouve plus dans un autre âge, & que le cœur oublie avec tant de peine ? Combien de fois, forcées de nous ſéparer pour peu de jours & même pour peu d'heures, nous diſions en nous embraſſant triſtement; ah! ſi jamais nous diſpoſons de nous, on ne nous verra plus ſéparées ? Nous en diſpoſons maintenant, & nous paſſons la moitié de l'année éloignées l'une de l'autre. Quoi! nous aimerions-nous moins ? Chére & tendre amie, nous le ſentons toutes deux, combien le tems, l'habitude & tes bienfaits ont rendu notre attachement plus fort & plus indiſſoluble. Pour moi, ton abſence me paroit de jour en jour plus inſupportable, & je ne puis plus vivre un inſtant ſans toi. Ce progrès de notre amitié eſt plus naturel qu'il ne ſemble : il a ſa raiſon dans notre ſituation ainſi que dans nos caracteres. A meſure qu'on avance en âge tous les ſentimens ſe concentrent. On perd tous les jours quelque choſe de ce qui nous fut cher, & l'on ne le remplace plus. On meurt ainſi par degrés, juſqu'à ce que n'aimant enfin que ſoi-même, on ait ceſſé de ſentir & de vivre avant de ceſſer d'exiſter. Mais un cœur ſenſible ſe défend de toute ſa force contre cette mort anticipée ; quand le froid commence aux extrêmités, il raſſemble autour de lui toute ſa chaleur naturelle ; plus il perd, plus il s'attache à ce qui lui reſte, & il tient, pour ainſi dire, au dernier objet par les liens de tous les autres.

Voilà ce qu'il me ſemble éprouver déjà quoique jeune encore. Ah! ma chére, mon pauvre cœur a tant aimé! Il s'eſt épuiſé de ſi bonne heure qu'il vieillit avant le tems, & tant

d'affections diverſes l'ont tellement abſorbé, qu'il n'y reſte plus de place pour des attachemens nouveaux. Tu m'as vue ſucceſſivement fille, amie, amante, épouſe & mere. Tu ſais ſi tous ces titres m'ont été chers! Quelques-uns de ces liens ſont détruits, d'autres ſont relâchés. Ma mere, ma tendre mere n'eſt plus; il ne me reſte que des pleurs à donner à ſa mémoire, & je ne goûte qu'à moitié le plus doux ſentiment de la nature. L'amour eſt éteint, il l'eſt pour jamais, & c'eſt encore une place qui ne ſera point remplie. Nous avons perdu ton digne & bon mari que j'aimois comme la chére moitié de toi-même, & qui méritoit ſi bien ta tendreſſe & mon amitié. Si mes fils étoient plus grands, l'amour maternel rempliroit tous ces vuides: mais cet amour, ainſi que tous les autres, a beſoin de communication, & quel retour peut attendre une mere d'un enfant de quatre ou cinq ans! Nos enfans nous ſont chers long-tems avant qu'ils puiſſent le ſentir & nous aimer à leur tour; & cependant, on a ſi grand beſoin de dire combien on les aime à quelqu'un qui nous entende! Mon mari m'entend, mais il ne me répond pas aſſez à ma fantaiſie; la tête ne lui en tourne pas comme à moi: ſa tendreſſe pour eux eſt trop raiſonnable; j'en veux une plus vive & qui reſſemble mieux à la mienne. Il me faut une amie, une mere qui ſoit auſſi folle que moi de mes enfans & des ſiens. En un mot, la maternité me rend l'amitié plus néceſſaire encore, par le plaiſir de parler ſans ceſſe de mes enfans, ſans donner de l'ennui. Je ſens que je jouis doublement des careſſes de mon petit Marcellin quand je te les vois partager. Quand j'embraſſe ta fille, je crois te preſſer

contre mon ſein. Nous l'avons dit cent fois ; en voyant tous nos petits bambins jouer enſemble, nos cœurs unis les confondent, & nous ne ſavons plus à laquelle appartient chacun des trois.

Ce n'eſt pas tout, j'ai de fortes raiſons pour te ſouhaiter ſans ceſſe auprès de moi, & ton abſence m'eſt cruelle à plus d'un égard. Songe à mon éloignement pour toute diſſimulation, & à cette continuelle réſerve où je vis depuis près de ſix ans avec l'homme du monde qui m'eſt le plus cher. Mon odieux ſecret me peſe de plus en plus, & ſemble chaque jour devenir plus indiſpenſable. Plus l'honnêteté veut que je le révele, plus la prudence m'oblige à le garder. Conçois-tu quel état affreux c'eſt pour une femme de porter la défiance, le menſonge & la crainte juſques dans les bras d'un époux, de n'oſer ouvrir ſon cœur à celui qui le poſſéde, & de lui cacher la moitié de ſa vie pour aſſurer le repos de l'autre ? A qui, grand Dieu ! faut-il déguiſer mes plus ſecretes penſées, & céler l'intérieur d'une ame dont il auroit lieu d'être ſi content ? A M. de Wolmar, à mon mari, au plus digne époux dont le Ciel eût pu récompenſer la vertu d'une fille chaſte. Pour l'avoir trompé une fois, il faut le tromper tous les jours, & me ſentir ſans ceſſe indigne de toutes ſes bontés pour moi. Mon cœur n'oſe accepter aucun témoignage de ſon eſtime, ſes plus tendres careſſes me font rougir, & toutes les marques de reſpect & de conſidération qu'il me donne ſe changent dans ma conſcience en opprobres & en ſignes de mépris. Il eſt bien dur d'avoir à ſe dire ſans ceſſe : c'eſt une autre que moi qu'il honore. Ah ! s'il me connoiſ-

ſoit, il ne me traiteroit pas ainſi. Non, je ne puis ſupporter cet état affreux; je ne ſuis jamais ſeule avec cet homme reſpectable que je ne ſois prête à tomber à genoux devant lui, à lui confeſſer ma faute & à mourir de douleur & de honte à ſes pieds.

Cependant les raiſons qui m'ont retenue dès le commencement prennent chaque jour de nouvelles forces, & je n'ai pas un motif de parler qui ne ſoit une raiſon de me taire. En conſidérant l'état paiſible & doux de ma famille, je ne penſe point ſans effroi qu'un ſeul mot y peut cauſer un déſordre irréparable. Après ſix ans paſſés dans une ſi parfaite union, irai-je troubler le repos d'un mari ſi ſage & ſi bon, qui n'a d'autre volonté que celle de ſon heureuſe épouſe, ni d'autre plaiſir que de voir régner dans ſa maiſon l'ordre & la paix? Contriſterai-je par des troubles domeſtiques les vieux jours d'un pere que je vois ſi content, ſi charmé du bonheur de ſa fille & de ſon ami? Expoſerai-je ces chers enfans, ces enfans aimables & qui promettent tant, à n'avoir qu'une éducation négligée ou ſcandaleuſe, à ſe voir les triſtes victimes de la diſcorde de leurs parens, entre un pere enflammé d'une juſte indignation, agité par la jalouſie, & une mere infortunée & coupable, toujours noyée dans les pleurs? Je connois M. de Wolmar eſtimant ſa femme; que ſais-je ce qu'il ſera ne l'eſtimant plus? Peut-être n'eſt-il ſi modéré que parce que la paſſion qui domineroit dans ſon caractere n'a pas encore eu lieu de ſe développer. Peut-être ſera-t-il auſſi violent dans l'emportement de la colere qu'il eſt doux & tranquille tant qu'il n'a nul ſujet de s'irriter.

Si je dois tant d'égards à tout ce qui m'environne, ne m'en dois-je point auſſi quelques-uns à moi-même ? Six ans d'une vie honnête & réguliere n'effacent-ils rien des erreurs de la jeuneſſe, & faut-il m'expoſer encore à la peine d'une faute que je pleure depuis ſi long-tems ? Je te l'avoue, ma couſine, je ne tourne point ſans répugnance les yeux ſur le paſſé ; il m'humilie juſqu'au découragement, & je ſuis trop ſenſible à la honte pour en ſupporter l'idée ſans retomber dans une ſorte de déſeſpoir. Le tems qui s'eſt écoulé depuis mon mariage eſt celui qu'il faut que j'enviſage pour me raſſurer. Mon état préſent m'inſpire une confiance que d'importuns ſouvenirs voudroient m'ôter. J'aime à nourrir mon cœur des ſentimens d'honneur que je crois retrouver en moi. Le rang d'épouſe & de mere m'éleve l'ame & me ſoutient contre les remords d'un autre état. Quand je vois mes enfans & leur pere autour de moi, il me ſemble que tout y reſpire la vertu ; ils chaſſent de mon eſprit l'idée même de mes anciennes fautes. Leur innocence eſt la ſauve-garde de la mienne ; ils m'en deviennent plus chers en me rendant meilleure, & j'ai tant d'horreur pour tout ce qui bleſſe l'honnêteté, que j'ai peine à me croire la même qui put l'oublier autrefois. Je me ſens ſi loin de ce que j'étois, ſi ſûre de ce que je ſuis, qu'il s'en faut peu que je ne regarde ce que j'aurois à dire comme un aveu qui m'eſt étranger & que je ne ſuis plus obligée de faire.

Voilà l'état d'incertitude & d'anxiété dans lequel je flotte ſans ceſſe en ton abſence. Sais-tu ce qui arrivera de tout cela quelque jour ? Mon pere va bientôt partir pour Berne,

réſolu de n'en revenir qu'après avoir vu la fin de ce long procès, dont il ne veut pas nous laiſſer l'embarras, & ne ſe fiant pas trop non plus, je penſe, à notre zele à le pourſuivre. Dans l'intervalle de ſon départ à ſon retour, je reſterai ſeule avec mon mari, & je ſens qu'il ſera preſque impoſſible que mon fatal ſecret ne m'échappe. Quand nous avons du monde, tu ſais que M. de Wolmar quitte ſouvent la compagnie & fait volontiers ſeul des promenades aux environs : il cauſe avec les payſans ; il s'informe de leur ſituation ; il examine l'état de leurs terres ; il les aide au beſoin de ſa bourſe & de ſes conſeils. Mais quand nous ſommes ſeuls, il ne ſe promene qu'avec moi ; il quitte peu ſa femme & ſes enfans, & ſe prête à leurs petits jeux avec une ſimplicité ſi charmante qu'alors je ſens pour lui quelque choſe de plus tendre encore qu'à l'ordinaire. Ces momens d'attendriſſement ſont d'autant plus périlleux pour la réſerve, qu'il me fournit lui-même les occaſions d'en manquer, & qu'il m'a cent fois tenu des propos qui ſembloient m'exciter à la confiance. Tôt ou tard il faudra que je lui ouvre mon cœur, je le ſens ; mais puiſque tu veux que ce ſoit de concert entre nous, & avec toutes les précautions que la prudence autoriſe, reviens & fais de moins longues abſences, ou je ne réponds plus de rien.

Ma douce amie, il faut achever, & ce qui reſte importe aſſez pour me coûter le plus à dire. Tu ne m'es pas ſeulement néceſſaire quand je ſuis avec mes enfans ou avec mon mari, mais ſur-tout quand je ſuis ſeule avec ta pauvre Julie, & la ſolitude m'eſt dangereuſe préciſément parce qu'elle m'eſt douce, & que ſouvent je la cherche ſans y ſonger. Ce n'eſt

pas, tu le ſais, que mon cœur ſe reſſente encore de ſes anciennes bleſſures; non, il eſt guéri, je le ſens, j'en ſuis très-ſûre, j'oſe me croire vertueuſe. Ce n'eſt point le préſent que je crains; c'eſt le paſſé qui me tourmente. Il eſt des ſouvenirs auſſi redoutables que le ſentiment actuel; on s'attendrit par réminiſcence; on a honte de ſe ſentir pleurer, & l'on n'en pleure que davantage. Ces larmes ſont de pitié, de regret, de repentir; l'amour n'y a plus de part; il ne m'eſt plus rien; mais je pleure les maux qu'il a cauſés; je pleure le ſort d'un homme eſtimable que des feux indiſcretement nourris ont privé du repos & peut-être de la vie. Hélas! ſans doute il a péri dans ce long & périlleux voyage que le déſeſpoir lui a fait entreprendre. S'il vivoit, du bout du monde il nous eût donné de ſes nouvelles; près de quatre ans ſe ſont écoulés depuis ſon départ. On dit que l'eſcadre ſur laquelle il eſt a ſouffert mille déſaſtres, qu'elle a perdu les trois quarts de ſes équipages, que pluſieurs vaiſſeaux ſont ſubmergés, qu'on ne ſait ce qu'eſt devenu le reſte. Il n'eſt plus, il n'eſt plus. Un ſecret preſſentiment me l'annonce. L'infortuné n'aura pas été plus épargné que tant d'autres. La mer, les maladies, la triſteſſe bien plus cruelle auront abrégé ſes jours. Ainſi s'éteint tout ce qui brille un moment ſur la terre. Il manquoit aux tourmens de ma conſcience d'avoir à me reprocher la mort d'un honnête homme. Ah! ma chére! Quelle ame c'étoit que la ſienne!... comme il ſavoit aimer!... il méritoit de vivre.... il aura préſenté devant le ſouverain Juge une ame foible, mais ſaine & aimant la vertu.... Je m'efforce en vain de chaſſer ces triſtes idées; à chaque inſtant elles

elles reviennent malgré moi. Pour les bannir, ou pour les régler, ton amie a beſoin de tes ſoins; & puiſque je ne puis oublier cet infortuné, j'aime mieux en cauſer avec toi que d'y penſer toute ſeule.

Regarde que de raiſons augmentent le beſoin continuel que j'ai de t'avoir avec moi! Plus ſage & plus heureuſe, ſi les mêmes raiſons te manquent, ton cœur en ſent-il moins le beſoin? S'il eſt bien vrai que tu ne veuilles point te remarier, ayant ſi peu de contentement de ta famille, quelle maiſon te peut mieux convenir que celle-ci? Pour moi, je ſouffre à te ſavoir dans la tienne; car malgré ta diſſimulation, je connois ta maniere d'y vivre, & ne ſuis point dupe de l'air folâtre que tu viens nous étaler à Clarens. Tu m'as bien reproché des défauts en ma vie; mais j'en ai un très-grand à te reprocher à ton tour; c'eſt que ta douleur eſt toujours concentrée & ſolitaire. Tu te caches pour t'affliger, comme ſi tu rougiſſois de pleurer devant ton amie. Claire, je n'aime pas cela. Je ne ſuis point injuſte comme toi; je ne blâme point tes regrets; je ne veux pas qu'au bout de deux ans, de dix, ni de toute ta vie, tu ceſſes d'honorer la mémoire d'un ſi tendre époux; mais je te blâme, après avoir paſſé tes plus beaux jours à pleurer avec ta Julie, de lui dérober la douceur de pleurer à ſon tour avec toi, & de laver par de plus dignes larmes la honte de celles qu'elle verſa dans ton ſein. Si tu es fachée de t'affliger, ah! tu ne connois pas la véritable affliction! Si tu y prends une ſorte de plaiſir, pourquoi ne veux-tu pas que je le partage? Ignores-tu que la communication des cœurs imprime à la triſteſſe je

ne ſais quoi de doux & de touchant que n'a pas le contentement ? & l'amitié n'a-t-elle pas été ſpécialement donnée aux malheureux pour le ſoulagement de leurs maux & la conſolation de leurs peines ?

Voilà, ma chére, des conſidérations que tu devrois faire, & auxquelles il faut ajouter qu'en te propoſant de venir demeurer avec moi, je ne te parle pas moins au nom de mon mari qu'au mien. Il m'a paru pluſieurs fois ſurpris, preſque ſcandaliſé, que deux amies telles que nous n'habitaſſent pas enſemble ; il aſſure te l'avoir dit à toi-même, & il n'eſt pas homme à parler inconſidérément. Je ne ſais quel parti tu prendras ſur mes repréſentations ; j'ai lieu d'eſpérer qu'il ſera tel que je le deſire. Quoi qu'il en ſoit, le mien eſt pris, & je n'en changerai pas. Je n'ai point oublié le tems où tu voulois me ſuivre en Angleterre. Amie incomparable, c'eſt à préſent mon tour. Tu connois mon averſion pour la ville, mon goût pour la campagne, pour les travaux ruſtiques, & l'attachement que trois ans de ſéjour m'ont donné pour ma maiſon de Clarens. Tu n'ignores pas, non plus, quel embarras c'eſt de déménager avec toute une famille ; & combien ce ſeroit abuſer de la complaiſance de mon pere de le tranſplanter ſi ſouvent. Hé bien ! ſi tu ne veux pas quitter ton ménage & venir gouverner le mien, je ſuis réſolue à prendre une maiſon à Lauſanne où nous irons tous demeurer avec toi. Arrange-toi là-deſſus ; tout le veut ; mon cœur, mon devoir, mon bonheur, mon honneur conſervé, ma raiſon recouvrée, mon état, mon mari, mes enfans, moi-même, je te dois tout ; tout ce que j'ai de bien me

vient de toi, je ne vois rien qui ne m'y rappelle, & ſans toi je ne ſuis rien. Viens donc ma bien-aimée, mon ange tutélaire, viens conſerver ton ouvrage, viens jouir de tes bienfaits. N'ayons plus qu'une famille, comme nous n'avons qu'une ame pour la chérir; tu veilleras ſur l'éducation de mes fils, je veillerai ſur celle de ta fille : nous nous partagerons les devoirs de mere, & nous en doublerons les plaiſirs. Nous éleverons nos cœurs enſemble à celui qui purifia le mien par tes ſoins, & n'ayant plus rien à deſirer en ce monde, nous attendrons en paix l'autre vie dans le ſein de l'innocence & de l'amitié.

LETTRE II.

RÉPONSE DE MDE. D'ORBE A MDE. DE WOLMAR.

MON Dieu, couſine, que ta lettre m'a donné de plaiſir! Charmante prêcheuſe! .... charmante, en vérité. Mais prêcheuſe pourtant. Pérorant à ravir : des œuvres, peu de nouvelles. L'architecte Athénien! ... ce beau diſeur! ... tu ſais bien .... dans ton vieux Plutarque .... Pompeuſes deſcriptions, ſuperbe temple! ... quand il a tout dit, l'autre vient; un homme uni; l'air ſimple, grave & poſé .... comme qui diroit, ta couſine Claire .... D'une voix creuſe, lente & même un peu naſale .... *Ce qu'il a dit, je le ferai.* Il ſe

tait, & les mains de battre ! Adieu l'homme aux phraſes. Mon enfant, nous ſommes ces deux Architectes ; le temple dont il s'agit eſt celui de l'amitié.

Réſumons un peu les belles choſes que tu m'as dites. Premierement, que nous nous aimions ; & puis, que je t'étois néceſſaire ; & puis, que tu me l'étois auſſi ; & puis, qu'étant libres de paſſer nos jours enſemble, il les y faloit paſſer. Et tu as trouvé tout cela toute ſeule ? Sans mentir tu es une éloquente perſonne ! Oh bien, que je t'apprenne à quoi je m'occupois de mon côté, tandis que tu méditois cette ſublime lettre. Après cela, tu jugeras toi-même lequel vaut le mieux de ce que tu dis, ou de ce que je fais.

A peine eus-je perdu mon mari que tu remplis le vuide qu'il avoit laiſſé dans mon cœur. De ſon vivant il en partageoit avec toi les affections ; dès qu'il ne fut plus, je ne fus qu'à toi ſeule, & ſelon ta remarque ſur l'accord de la tendreſſe maternelle & de l'amitié, ma fille même n'étoit pour nous qu'un lien de plus. Non-ſeulement, je réſolus dès-lors de paſſer le reſte de ma vie avec toi ; mais je formai un projet plus étendu. Pour que nos deux familles n'en fiſſent qu'une, je me propoſai, ſuppoſant tous les rapports convenables, d'unir un jour ma fille à ton fils aîné, & ce nom de mari trouvé par plaiſanterie, me parut d'heureux augure pour le lui donner un jour tout de bon.

Dans ce deſſein, je cherchai d'abord à lever les embarras d'une ſucceſſion embrouillée, & me trouvant aſſez de bien pour ſacrifier quelque choſe à la liquidation du reſte, je

ne ſongeai qu'à mettre le partage de ma fille en effets aſſurés & à l'abri de tout procès. Tu ſais que j'ai des fantaiſies ſur bien des choſes : ma folie dans celle-ci étoit de te ſurprendre. Je m'étois miſe en tête d'entrer un beau matin dans ta chambre, tenant d'une main mon enfant, de l'autre un porte-feuille, & de te préſenter l'un & l'autre avec un beau compliment pour dépoſer en tes mains la mere, la fille & leur bien, c'eſt-à-dire, la dot de celle-ci. Gouverne-la, voulois-je te dire, comme il convient aux intérêts de ton fils ; car c'eſt déſormais ſon affaire & la tienne ; pour moi je ne m'en mêle plus.

Remplie de cette charmante idée, il falut m'en ouvrir à quelqu'un qui m'aidât à l'exécuter. Or devine qui je choiſis pour cette confidence ? Un certain M. de Wolmar : ne le connoîtrois-tu point ? Mon mari, couſine ? Oui, ton mari, couſine. Ce même homme à qui tu as tant de peine à cacher un ſecret qu'il lui importe de ne pas ſavoir, eſt celui qui t'en a ſçu taire un qu'il t'eût été ſi doux d'apprendre. C'étoit là le vrai ſujet de tous ces entretiens myſtérieux dont tu nous faiſois ſi comiquement la guerre. Tu vois comme ils ſont diſſimulés, ces maris. N'eſt-il pas bien plaiſant que ce ſoient eux qui nous accuſent de diſſimulation ? J'exigeois du tien davantage encore. Je voyois fort bien que tu méditois le même projet que moi, mais plus en dedans, & comme celle qui n'exhale ſes ſentimens qu'à meſure qu'on s'y livre. Cherchant donc à te ménager une ſurpriſe plus agréable, je voulois que quand tu lui propoſerois notre réunion, il ne parût pas fort approuver cet empreſſement, &

ſe montrât un peu froid à conſentir. Il me fit là-deſſus une réponſe que j'ai retenue, & que tu dois bien retenir; car je doute que depuis qu'il y a des maris au monde aucun d'eux en ait fait une pareille. La voici. " Petite couſine, » je connois Julie.... je la connois bien.... mieux qu'elle » ne croit, peut-être. Son cœur eſt trop honnête pour qu'on » doive réſiſter à rien de ce qu'elle deſire, & trop ſenſible » pour qu'on le puiſſe ſans l'affliger. Depuis cinq ans que » nous ſommes unis, je ne crois pas qu'elle ait reçu de » moi le moindre chagrin, j'eſpere mourir ſans lui en avoir » jamais fait aucun ». Couſine, ſonges-y bien : voilà quel eſt le mari dont tu médites ſans ceſſe de troubler indiſcretement le repos.

Pour moi, j'eus moins de délicateſſe, ou plus de confiance en ta douceur, & j'éloignai ſi naturellement les diſcours auxquels ton cœur te ramenoit ſouvent, que ne pouvant taxer le mien de s'attiédir pour toi, tu t'allas mettre dans la tête que j'attendois de ſecondes noces, & que je t'aimois mieux que toute autre choſe, hormis un mari. Car, vois-tu, ma pauvre enfant, tu n'as pas un ſecret mouvement qui m'échappe. Je te devine, je te pénetre; je perce juſqu'au plus profond de ton ame, & c'eſt pour cela que je t'ai toujours adorée. Ce ſoupçon, qui te faiſoit ſi heureuſement prendre le change, m'a paru excellent à nourrir. Je me ſuis miſe à faire la veuve coquette aſſez bien pour t'y tromper toi-même. C'eſt un rôle pour lequel le talent me manque moins que l'inclination. J'ai adroitement employé cet air agaçant que je ne ſais pas mal prendre, & avec

lequel je me ſuis quelquefois amuſée à perſifler plus d'un jeune fat. Tu en as été tout-à-fait la dupe, & m'as crue prête à chercher un ſucceſſeur à l'homme du monde auquel il étoit le moins aiſé d'en trouver. Mais je ſuis trop franche pour pouvoir me contrefaire long-tems, & tu t'es bientôt raſſurée. Cependant, je veux te raſſurer encore mieux en t'expliquant mes vrais ſentimens ſur ce point.

Je te l'ai dit cent fois étant fille; je n'étois point faite pour être femme. S'il eût dépendu de moi, je ne me ſerois point mariée. Mais dans notre ſexe, on n'achete la liberté que par l'eſclavage, & il faut commencer par être ſervante pour devenir ſa maîtreſſe un jour. Quoique mon pere ne me gênât pas, j'avois des chagrins dans ma famille. Pour m'en délivrer, j'épouſai donc M. d'Orbe. Il étoit ſi honnête homme & m'aimoit ſi tendrement, que je l'aimai ſincerement à mon tour. L'expérience me donna du mariage une idée plus avantageuſe que celle que j'en avois conçue, & détruiſit les impreſſions que m'en avoit laiſſé la Chaillot. M. d'Orbe me rendit heureuſe & ne s'en repentit pas. Avec un autre j'aurois toujours rempli mes devoirs, mais je l'aurois déſolé, & je ſens qu'il me faloit un auſſi bon mari pour faire de moi une bonne femme. Imaginerois-tu que c'eſt de cela même que j'avois à me plaindre? Mon enfant, nous nous aimions trop, nous n'étions point gais. Une amitié plus légere eût été plus folâtre; je l'aurois préférée, & je crois que j'aurois mieux aimé vivre moins contente & pouvoir rire plus ſouvent.

A cela ſe joignirent les ſujets particuliers d'inquiétude que

me donnoit ta ſituation. Je n'ai pas beſoin de te rappeller les dangers que t'a fait courir une paſſion mal réglée. Je les vis en frémiſſant. Si tu n'avois riſqué que ta vie, peut-être un reſte de gaieté ne m'eût-il pas tout-à-fait abandonnée : mais la triſteſſe & l'effroi pénétrerent mon ame, & juſqu'à ce que je t'aye vue mariée, je n'ai pas eu un moment de pure joie. Tu connus ma douleur, tu la ſentis. Elle a beaucoup fait ſur ton bon cœur, & je ne ceſſerai de bénir ces heureuſes larmes qui ſont peut-être la cauſe de ton retour au bien.

Voilà comment s'eſt paſſé tout le tems que j'ai vécu avec mon mari. Juge ſi depuis que Dieu me l'a ôté, je pourrois eſpérer d'en retrouver un autre qui fût autant ſelon mon cœur, & ſi je ſuis tentée de le chercher ? Non, couſine, le mariage eſt un état trop grave ; ſa dignité ne va point avec mon humeur, elle m'attriſte & me ſied mal, ſans compter que toute gêne m'eſt inſupportable. Penſe, toi qui me connois, ce que peut être à mes yeux un lien dans lequel je n'ai pas ri durant ſept ans ſept petites fois à mon aiſe ! Je ne veux pas faire comme toi la matrone à vingt-huit ans. Je me trouve une petite veuve aſſez piquante, aſſez mariable encore, & je crois que ſi j'étois homme, je m'accommoderois aſſez de moi. Mais me remarier, couſine ! Ecoute, je pleure bien ſincerement mon pauvre mari, j'aurois donné la moitié de ma vie pour paſſer l'autre avec lui ; & pourtant, s'il pouvoit revenir, je ne le reprendrois, je crois, lui-même, que parce que je l'avois déjà pris.

Je viens de t'expoſer mes véritables intentions. Si je n'ai

pu

pu les exécuter encore malgré les ſoins de M. de Wolmar, c'eſt que les difficultés ſemblent croître avec mon zele à les ſurmonter. Mais mon zele ſera le plus fort, & avant que l'été ſe paſſe, j'eſpere me réunir à toi pour le reſte de nos jours.

Il reſte à me juſtifier du reproche de te cacher mes peines, & d'aimer à pleurer loin de toi; je ne le nie pas, c'eſt à quoi j'employe ici le meilleur tems que j'y paſſe. Je n'entre jamais dans ma maiſon ſans y trouver des veſtiges de celui qui me la rendoit chére. Je n'y fais pas un pas, je n'y fixe pas un objet ſans appercevoir quelque ſigne de ſa tendreſſe & de la bonté de ſon cœur; voudrois-tu que le mien n'en fût pas ému? Quand je ſuis ici, je ne ſens que la perte que j'ai faite. Quand je ſuis près de toi, je ne vois que ce qui m'eſt reſté. Peux-tu me faire un crime de ton pouvoir ſur mon humeur? Si je pleure en ton abſence, & ſi je ris près de toi, d'où vient cette différence? Petite ingrate, c'eſt que tu me conſoles de tout, & que je ne ſais plus m'affliger de rien quand je te poſſede.

Tu as dit bien des choſes en faveur de notre ancienne amitié : mais je ne te pardonne pas d'oublier celle qui me fait le plus d'honneur; c'eſt de te chérir quoique tu m'éclipſes. Ma Julie, tu es faite pour régner. Ton empire eſt le plus abſolu que je connoiſſe. Il s'étend juſques ſur les volontés, & je l'éprouve plus que perſonne. Comment cela ſe fait-il, couſine? Nous aimons toutes deux la vertu; l'honnêteté nous eſt également chére; nos talens ſont les mêmes; j'ai preſque autant d'eſprit que toi, & ne ſuis gueres moins jolie. Je ſais fort bien tout cela, & malgré tout cela tu m'en

impoſes, tu me ſubjugues, tu m'atterres, ton génie écraſe le mien, & je ne ſuis rien devant toi. Lors même que tu vivois dans des liaiſons que tu te reprochois, & que n'ayant point imité ta faute j'aurois dû prendre l'aſcendant à mon tour, il ne te demeuroit pas moins. Ta foibleſſe que je blâmois me ſembloit preſque une vertu; je ne pouvois m'empêcher d'admirer en toi ce que j'aurois repris dans une autre. Enfin dans ce tems là même, je ne t'abordois point ſans un certain mouvement de reſpect involontaire, & il eſt ſûr que toute ta douceur, toute la familiarité de ton commerce étoit néceſſaire pour me rendre ton amie : naturellement, je devois être ta ſervante. Explique ſi tu peux cette énigme; quant à moi, je n'y entends rien.

Mais ſi fait pourtant, je l'entends un peu, & je crois même l'avoir autrefois expliquée. C'eſt que ton cœur vivifie tous ceux qui l'environnent & leur donne pour ainſi dire un nouvel être dont ils ſont forcés de lui faire hommage, puiſqu'ils ne l'auroient point eu ſans lui. Je t'ai rendu d'importans ſervices, j'en conviens; tu m'en fais ſouvenir ſi ſouvent qu'il n'y a pas moyen de l'oublier. Je ne le nie point; ſans moi tu étois perdue. Mais qu'ai-je fait que te rendre ce que j'avois reçu de toi? Eſt-il poſſible de te voir longtems ſans ſe ſentir pénétrer l'ame des charmes de la vertu & des douceurs de l'amitié? Ne ſais-tu pas que tout ce qui t'approche eſt par toi-même armé pour ta défenſe, & que je n'ai par-deſſus les autres que l'avantage des gardes de Séſoſtris, d'être de ton âge & de ton ſexe, & d'avoir été élevée avec toi? Quoi qu'il en ſoit, Claire ſe conſole de

valoir moins que Julie, en ce que ſans Julie elle vaudroit bien moins encore ; & puis à te dire la vérité, je crois que nous avions grand beſoin l'une de l'autre, & que chacune des deux y perdroit beaucoup ſi le ſort nous eût ſéparées.

Ce qui me fâche le plus dans les affaires qui me retiennent encore ici, c'eſt le riſque de ton ſecret, toujours prêt à s'échapper de ta bouche. Conſidere, je t'en conjure, que ce qui te porte à le garder eſt une raiſon forte & ſolide, & que ce qui te porte à le révéler n'eſt qu'un ſentiment aveugle. Nos ſoupçons mêmes que ce ſecret n'en eſt plus un pour celui qu'il intéreſſe, nous ſont une raiſon de plus pour ne le lui déclarer qu'avec la plus grande circonſpection. Peut-être la réſerve de ton mari eſt-elle un exemple & une leçon pour nous : car en de pareilles matieres il y a ſouvent une grande différence entre ce qu'on feint d'ignorer & ce qu'on eſt forcé de ſavoir. Attends donc, je l'exige, que nous en délibérions encore une fois. Si tes preſſentimens étoient fondés & que ton déplorable ami ne fût plus, le meilleur parti qui reſteroit à prendre ſeroit de laiſſer ſon hiſtoire & tes malheurs enſevelis avec lui. S'il vit, comme je l'eſpere, le cas peut devenir différent ; mais encore faut-il que ce cas ſe préſente. En tout état de cauſe crois-tu ne devoir aucun égard aux derniers conſeils d'un infortuné dont tous les maux ſont ton ouvrage ?

A l'égard des dangers de la ſolitude, je conçois & j'approuve tes alarmes, quoique je les ſache très-mal fondées. Tes fautes paſſées te rendent craintive ; j'en augure d'autant

mieux du préſent, & tu le ſerois bien moins s'il te reſtoit plus de ſujet de l'être. Mais je ne puis te paſſer ton effroi ſur le ſort de notre pauvre ami. A préſent que tes affections ont changé d'eſpece, crois qu'il ne m'eſt pas moins cher qu'à toi. Cependant j'ai des preſſentimens tout contraires aux tiens, & mieux d'accord avec la raiſon. Milord Edouard a reçu deux fois de ſes nouvelles, & m'a écrit à la ſeconde qu'il étoit dans la mer du Sud, ayant déjà paſſé les dangers dont tu parles. Tu ſais cela auſſi-bien que moi & tu t'affliges comme ſi tu n'en ſavois rien. Mais ce que tu ne ſais pas, & qu'il faut t'apprendre, c'eſt que le vaiſſeau ſur lequel il eſt, a été vu il y a deux mois à la hauteur des Canaries, faiſant voile en Europe. Voilà ce qu'on écrit de Hollande à mon pere, & dont il n'a pas manqué de me faire part, ſelon ſa coutume de m'inſtruire des affaires publiques beaucoup plus exactement que des ſiennes. Le cœur me dit, à moi, que nous ne ſerons pas long-tems ſans recevoir des nouvelles de notre philoſophe, & que tu en ſeras pour tes larmes, à moins qu'après l'avoir pleuré mort, tu ne pleures de ce qu'il eſt en vie. Mais, Dieu merci, tu n'en es plus là.

Deh! foſse or qui quel miſer pur un poco,
Ch' è già di piangere e di viver laſso! (a)

Voilà ce que j'avois à te répondre. Celle qui t'aime t'offre & partage la douce eſpérance d'une éternelle réunion. Tu vois que tu n'en as formé le projet ni ſeule ni la premiere, &

(a) Eh! que n'eſt-il un moment ici ce pauvre malheureux déjà las de ſouffrir & de vivre!

PETR.

que l'exécution en eſt plus avancée que tu ne penſois. Prends donc patience encore cet été, ma douce amie : il vaut mieux tarder à ſe rejoindre que d'avoir encore à ſe ſéparer.

Hé bien ! belle Madame, ai-je tenu parole, & mon triomphe eſt-il complet ? Allons, qu'on ſe mette à genoux, qu'on baiſe avec reſpect cette lettre, & qu'on reconnoiſſe humblement qu'au moins une fois en la vie Julie de Wolmar a été vaincue en amitié (1).

LETTRE III.

DE L'AMANT DE JULIE A MDE. D'ORBE.

MA couſine, ma bienfaictrice, mon amie ; j'arrive des extrêmités de la terre, & j'en rapporte un cœur tout plein de vous. J'ai paſſé quatre fois la ligne ; j'ai parcouru les deux hémiſpheres ; j'ai vu les quatre parties du monde ; j'en ai mis le diametre entre nous ; j'ai fait le tour entier du globe & n'ai pu vous échapper un moment. On a beau fuir ce qui nous eſt cher, ſon image plus vîte que la mer & les vents nous ſuit au bout de l'univers, & par-tout où l'on ſe porte avec ſoi l'on y porte ce qui nous fait vivre. J'ai beaucoup

(1) Que cette bonne Suiſſeſſe eſt heureuſe d'être gaie, quand elle eſt gaie ſans eſprit, ſans naiveté, ſans fineſſe ! Elle ne ſe doute pas des apprêts qu'il faut parmi nous pour faire paſſer la bonne humeur. Elle ne ſait pas qu'on n'a point cette bonne humeur pour ſoi mais pour les autres, & qu'on ne rit pas pour rire, mais pour être applaudi.

ſouffert ; j'ai vu ſouffrir davantage. Que d'infortunés j'ai vu mourir ! Hélas, ils mettoient un ſi grand prix à la vie ! & moi je leur ai ſurvécu.... Peut-être étois-je en effet moins à plaindre ; les miſeres de mes compagnons m'étoient plus ſenſibles que les miennes ; je les voyois tout entiers à leurs peines ; ils devoient ſouffrir plus que moi. Je me diſois ; je ſuis mal ici, mais il eſt un coin ſur la terre où je ſuis heureux & paiſible, & je me dédommageois au bord du lac de Geneve de ce que j'endurois ſur l'Océan. J'ai le bonheur en arrivant de voir confirmer mes eſpérances ; Milord Edouard m'apprend que vous jouiſſez toutes deux de la paix & de la ſanté, & que ſi vous, en particulier, avez perdu le doux titre d'épouſe, il vous reſte ceux d'amie & de mere, qui doivent ſuffire à votre bonheur.

Je ſuis trop preſſé de vous envoyer cette lettre pour vous faire à préſent un détail de mon voyage. J'oſe eſpérer d'en avoir bientôt une occaſion plus commode. Je me contente ici de vous en donner une légere idée, plus pour exciter que pour ſatisfaire votre curioſité. J'ai mis près de quatre ans au trajet immenſe dont je viens de vous parler, & ſuis revenu dans le même vaiſſeau ſur lequel j'étois parti, le ſeul que le Commandant ait ramené de ſon eſcadre.

J'ai vu d'abord l'Amérique méridionale, ce vaſte continent que le manque de fer a ſoumis aux Européens, & dont ils ont fait un déſert pour s'en aſſurer l'empire. J'ai vu les côtes du Bréſil où Lisbonne & Londres puiſent leurs tréſors, & dont les peuples miſérables foulent aux pieds l'or & les diamans ſans oſer y porter la main. J'ai traverſé paiſiblement

les mers orageuſes qui ſont ſous le cercle antarctique ; j'ai trouvé dans la mer pacifique les plus effroyables tempêtes :

E in mar dubbioſo ſotto ignoto polo
Provai l'onde fallaci, e'l vento infido (a).

J'ai vu de loin le ſéjour de ces prétendus géants (1) qui ne ſont grands qu'en courage, & dont l'indépendance eſt plus aſſurée par une vie ſimple & frugale que par une haute ſtature. J'ai ſéjourné trois mois dans une Iſle déſerte & délicieuſe, douce & touchante image de l'antique beauté de la nature, & qui ſemble être confinée au bout du monde pour y ſervir d'aſyle à l'innocence & à l'amour perſécutés : mais l'avide Européen ſuit ſon humeur farouche en empêchant l'Indien paiſible de l'habiter, & ſe rend juſtice en ne l'habitant pas lui-même.

J'ai vu ſur les rives du Mexique & du Pérou le même ſpectacle que dans le Bréſil : j'en ai vu les rares & infortunés habitans, triſtes reſtes de deux puiſſans peuples, accablés de fers, d'opprobres & de miſeres au milieu de leurs riches métaux, reprocher au Ciel en pleurant les tréſors qu'il leur a prodigués. J'ai vu l'incendie affreux d'une ville entiere ſans réſiſtance & ſans défenſeurs. Tel eſt le droit de la guerre parmi les peuples ſavans, humains & polis de l'Europe. On ne ſe borne pas à faire à ſon ennemi tout le mal dont on peut tirer du profit ; mais on compte pour un profit tout le mal qu'on peut lui faire à pure perte. J'ai côtoyé preſque

(a) Et ſur des mers ſuſpectes, ſous un pôle inconnu, j'éprouvai la trahiſon de l'onde & l'infidélité des vents.

(1) Les Patagons.

toute la partie Occidentale de l'Amérique ; non ſans être frappé d'admiration en voyant quinze cens lieues de côte & la plus grande mer du monde ſous l'empire d'une ſeule puiſſance, qui tient pour ainſi dire en ſa main les clefs d'un hémiſphere du globe.

Après avoir traverſé la grande mer, j'ai trouvé dans l'autre continent un nouveau ſpectacle. J'ai vu la plus nombreuſe & la plus illuſtre nation de l'Univers ſoumiſe à une poignée de brigands ; j'ai vu de près ce peuple célebre, & n'ai plus été ſurpris de le trouver eſclave. Autant de fois conquis qu'attaqué, il fut toujours en proie au premier venu, & le ſera juſqu'à la fin des ſiecles. Je l'ai trouvé digne de ſon ſort, n'ayant pas même le courage d'en gémir. Lettré, lâche, hypocrite & charlatan ; parlant beaucoup ſans rien dire, plein d'eſprit ſans aucun génie, abondant en ſignes & ſtérile en idées ; poli, complimenteur, adroit, fourbe & fripon ; qui met tous les devoirs en étiquettes, toute la morale en ſimagrées, & ne connoit d'autre humanité que les ſalutations & les révérences. J'ai ſurgi dans une ſeconde Iſle déſerte plus inconnue, plus charmante encore que la premiere, & où le plus cruel accident faillit à nous confiner pour jamais. Je fus le ſeul peut-être qu'un exil ſi doux n'épouvanta point ; ne ſuis-je pas déſormais par-tout en exil ? J'ai vu dans ce lieu de délices & d'effroi ce que peut tenter l'induſtrie humaine pour tirer l'homme civiliſé d'une ſolitude où rien ne lui manque, & le replonger dans un gouffre de nouveaux beſoins.

J'ai vu dans le vaſte Océan où il devroit être ſi doux à

des

des hommes d'en rencontrer d'autres, deux grands vaiſſeaux ſe chercher, ſe trouver, s'attaquer, ſe battre avec fureur, comme ſi cet eſpace immenſe eût été trop petit pour chacun d'eux. Je les ai vu vomir l'un contre l'autre, le fer & les flammes. Dans un combat aſſez court, j'ai vu l'image de l'enfer. J'ai entendu les cris de joie des vainqueurs couvrir les plaintes des bleſſés & les gémiſſemens des mourans. J'ai reçu en rougiſſant ma part d'un immenſe butin; je l'ai reçu, mais en dépôt, & s'il fut pris ſur des malheureux, c'eſt à des malheureux qu'il ſera rendu.

J'ai vu l'Europe tranſportée à l'extrêmité de l'Afrique, par les ſoins de ce peuple avare, patient & laborieux, qui a vaincu par le tems & la conſtance des difficultés que tout l'héroïſme des autres peuples n'a jamais pu ſurmonter. J'ai vu ces vaſtes & malheureuſes contrées qui ne ſemblent deſtinées qu'à couvrir la terre de troupeaux d'eſclaves. A leur vil aſpect j'ai détourné les yeux de dédain, d'horreur & de pitié, & voyant la quatrieme partie de mes ſemblables changée en bêtes pour le ſervice des autres, j'ai gémi d'être homme.

Enfin j'ai vu dans mes compagnons de voyage un peuple intrépide & fier, dont l'exemple & la liberté rétabliſſoient à mes yeux l'honneur de mon eſpece, pour lequel la douleur & la mort ne ſont rien, & qui ne craint au monde que la faim & l'ennui. J'ai vu dans leur chef un capitaine, un ſoldat, un pilote, un ſage, un grand homme, & pour dire encore plus peut-être le digne ami d'Edouard Bomſton: mais ce que je n'ai point vu dans le monde entier, c'eſt quelqu'un

qui reſſemble à Claire d'Orbe, à Julie d'Etange, & qui puiſſe conſoler de leur perte un cœur qui ſçut les aimer.

Comment vous parler de ma guériſon ? C'eſt de vous que je dois apprendre à la connoître. Reviens-je plus libre & plus ſage que je ne ſuis parti ? J'oſe le croire & ne puis l'affirmer. La même image regne toujours dans mon cœur ; vous ſavez s'il eſt poſſible qu'elle s'en efface ; mais ſon empire eſt plus digne d'elle, & ſi je ne me fais pas illuſion elle regne dans ce cœur infortuné comme dans le vôtre. Oui, ma couſine, il me ſemble que ſa vertu m'a ſubjugué, que je ne ſuis pour elle que le meilleur & le plus tendre ami qui fut jamais, que je ne fais plus que l'adorer comme vous l'adorez vous-même ; ou plutôt il me ſemble que mes ſentimens ne ſe ſont pas affoiblis, mais rectifiés, & avec quelque ſoin que je m'examine, je les trouve auſſi purs que l'objet qui les inſpire. Que puis-je vous dire de plus juſqu'à l'épreuve qui peut m'apprendre à juger de moi ? Je ſuis ſincere & vrai ; je veux être ce que je dois être ; mais comment répondre de mon cœur avec tant de raiſons de m'en défier ? Suis-je le maître du paſſé ? Peux-je empêcher que mille feux ne m'aient autrefois dévoré ? Comment diſtinguerai-je par la ſeule imagination ce qui eſt de ce qui fut ? & comment me repréſenterai-je amie celle que je ne vis jamais qu'amante ? Quoique vous penſiez, peut-être, du motif ſecret de mon empreſſement, il eſt honnête & raiſonnable, il mérite que vous l'approuviez. Je réponds d'avance, au moins de mes intentions. Souffrez que je vous voye & m'examinez vous-même, ou laiſſez-moi voir Julie & je ſaurai ce que je ſuis.

Je dois accompagner Milord Edouard en Italie. Je paſſerai près de vous & je ne vous verrois point ! Penſez-vous que cela ſe puiſſe ? Eh ! ſi vous aviez la barbarie de l'exiger, vous mériteriez de n'être pas obéie ; mais pourquoi l'exigeriez-vous ? N'êtes-vous pas cette même Claire, auſſi bonne & compatiſſante que vertueuſe & ſage, qui daigna m'aimer dès ſa plus tendre jeuneſſe, & qui doit m'aimer bien plus encore, aujourd'hui que je lui dois tout (2). Non, non chére & charmante amie, un ſi cruel refus ne ſeroit ni de vous, ni fait pour moi, il ne mettra point le comble à ma miſere. Encore une fois, encore une fois en ma vie, je dépoſerai mon cœur à vos pieds. Je vous verrai, vous y conſentirez. Je la verrai, elle y conſentira. Vous connoiſſez trop bien toutes deux mon reſpect pour elle. Vous ſavez ſi je ſuis homme à m'offrir à ſes yeux en me ſentant indigne d'y paroître. Elle a déploré ſi long-tems l'ouvrage de ſes charmes, ah ! qu'elle voye une fois l'ouvrage de ſa vertu !

P. S. Milord Edouard eſt retenu pour quelque tems encore ici par des affaires ; s'il m'eſt permis de vous voir, pourquoi ne prendrois-je pas les devans pour être plutôt auprès de vous ?

(2) Que lui doit-il donc tant, à elle qui a fait les malheurs de ſa vie ? Malheureux queſtionneur ! il lui doit l'honneur, la vertu, le repos de celle qu'il aime ; il lui doit tout.

LETTRE IV.

DE M. DE WOLMAR A L'AMANT DE JULIE.

QUOIQUE nous ne nous connoiſſions pas encore, je ſuis chargé de vous écrire. La plus ſage & la plus chérie des femmes vient d'ouvrir ſon cœur à ſon heureux époux. Il vous croit digne d'avoir été aimé d'elle, & il vous offre ſa maiſon. L'innocence & la paix y regnent; vous y trouverez l'amitié, l'hoſpitalité, l'eſtime, la confiance. Conſultez votre cœur; & s'il n'y a rien là qui vous effraye, venez ſans crainte. Vous ne partirez point d'ici ſans y laiſſer un ami.

Wolmar.

P. S. Venez, mon ami, nous vous attendons avec empreſſement. Je n'aurai pas la douleur que vous nous deviez un refus.

Julie.

LETTRE V.

DE MDE. D'ORBE A L'AMANT DE JULIE.

Dans cette lettre étoit incluſe la précédente.

BIEN arrivé ! cent fois le bien arrivé, cher St. Preux ; car je prétends que ce nom (1) vous demeure, au moins dans notre ſociété. C'eſt, je crois, vous dire aſſez qu'on n'entend pas vous en exclure, à moins que cette excluſion ne vienne de vous. En voyant par la lettre ci-jointe que j'ai fait plus que vous ne me demandiez, apprenez à prendre un peu plus de confiance en vos amis, & à ne plus reprocher à leur cœur des chagrins qu'ils partagent quand la raiſon les force à vous en donner. M. de Wolmar veut vous voir, il vous offre ſa maiſon, ſon amitié, ſes conſeils ; il n'en faloit pas tant pour calmer toutes mes craintes ſur votre voyage, & je m'offenſerois moi-même ſi je pouvois un moment me défier de vous. Il fait plus, il prétend vous guérir, & dit que ni Julie, ni lui, ni vous, ni moi, ne pouvons être parfaitement heureux ſans cela. Quoique j'attende beaucoup de ſa ſageſſe, & plus de votre vertu, j'ignore quel ſera le ſuccès de cette entrepriſe. Ce que je ſais bien, c'eſt qu'avec la femme qu'il a, le ſoin qu'il veut prendre eſt une pure généroſité pour vous.

(1) C'eſt celui qu'elle lui avoit donné devant ſes gens à ſon précédent voyage. Voyez Tome II, Lettre XLII.

Venez donc, mon aimable ami, dans la ſécurité d'un cœur honnête, ſatisfaire l'empreſſement que nous avons tous de vous embraſſer & de vous voir paiſible & content; venez dans votre pays & parmi vos amis vous délaſſer de vos voyages & oublier tous les maux que vous avez ſoufferts. La derniere fois que vous me vîtes j'étois une grave matrone, & mon amie étoit à l'extrêmité; mais à préſent qu'elle ſe porte bien, & que je ſuis redevenue fille, me voilà tout auſſi folle & preſque auſſi jolie qu'avant mon mariage. Ce qu'il y a du moins de bien ſûr, c'eſt que je n'ai point changé pour vous, & que vous feriez bien des fois le tour du monde avant d'y trouver quelqu'un qui vous aimât comme moi.

LETTRE VI.

DE SAINT PREUX A MILORD EDOUARD.

JE me leve au milieu de la nuit pour vous écrire. Je ne ſaurois trouver un moment de repos. Mon cœur agité, tranſporté, ne peut ſe contenir au-dedans de moi; il a beſoin de s'épancher. Vous qui l'avez ſi ſouvent garanti du déſeſpoir, ſoyez le cher dépoſitaire des premiers plaiſirs qu'il ait goûtés depuis ſi long-tems.

Je l'ai vue, Milord! mes yeux l'ont vue! J'ai entendu ſa voix; ſes mains ont touché les miennes; elle m'a reconnu; elle a marqué de la joie à me voir; elle m'a appellé

ſon ami, ſon cher ami; elle m'a reçu dans ſa maiſon; plus heureux que je ne fus de ma vie je loge avec elle ſous un même toit, & maintenant que je vous écris, je ſuis à trente pas d'elle.

Mes idées ſont trop vives pour ſe ſuccéder; elles ſe préſentent toutes enſemble; elles ſe nuiſent mutuellement. Je vais m'arrêter & reprendre haleine, pour tâcher de mettre quelque ordre dans mon récit.

A peine après une ſi longue abſence m'étois-je livré près de vous aux premiers tranſports de mon cœur, en embraſſant mon ami, mon libérateur & mon pere, que vous ſongeâtes au voyage d'Italie. Vous me le fîtes deſirer dans l'eſpoir de m'y ſoulager enfin du fardeau de mon inutilité pour vous. Ne pouvant terminer ſitôt les affaires qui vous retenoient à Londres, vous me propoſâtes de partir le premier pour avoir plus de tems à vous attendre ici. Je demandai la permiſſion d'y venir; je l'obtins, je partis, & quoique Julie s'offrît d'avance à mes regards, en ſongeant que j'allois m'approcher d'elle, je ſentis du regret à m'éloigner de vous. Milord, nous ſommes quittes, ce ſeul ſentiment vous a tout payé.

Il ne faut pas vous dire que durant toute la route je n'étois occupé que de l'objet de mon voyage; mais une choſe à remarquer, c'eſt que je commençai de voir ſous un autre point de vue ce même objet qui n'étoit jamais ſorti de mon cœur. Juſques-là je m'étois toujours rappellé Julie brillante comme autrefois des charmes de ſa premiere jeuneſſe. J'avois toujours vu ſes beaux yeux animés du feu qu'elle

m'inſpiroit. Ses traits chéris n'offroient à mes regards que des garants de mon bonheur; ſon amour & le mien ſe mêloient tellement avec ſa figure que je ne pouvois les en ſéparer. Maintenant j'allois voir Julie mariée, Julie mere, Julie indifférente. Je m'inquiétois des changemens que huit ans d'intervalle avoient pu faire à ſa beauté. Elle avoit eu la petite vérole; elle s'en trouvoit changée; à quel point le pouvoit-elle être? Mon imagination me refuſoit opiniâtrement des taches ſur ce charmant viſage, & ſitôt que j'en voyois un marqué de petite vérole, ce n'étoit plus celui de Julie. Je penſois encore à l'entrevue que nous allions avoir, à la réception qu'elle m'alloit faire. Ce premier abord ſe préſentoit à mon eſprit ſous mille tableaux différens, & ce moment qui devoit paſſer ſi vîte revenoit pour moi mille fois le jour.

Quand j'apperçus la cime des monts le cœur me battit fortement, en me diſant, elle eſt là. La même choſe venoit de m'arriver en mer à la vue des côtes d'Europe. La même choſe m'étoit arrivée autrefois à Meillerie en découvrant la maiſon du Baron d'Etange. Le monde n'eſt jamais diviſé pour moi qu'en deux régions, celle où elle eſt, & celle où elle n'eſt pas. La premiere s'étend quand je m'éloigne, & ſe reſſerre à meſure que j'approche, comme un lieu où je ne dois jamais arriver. Elle eſt à préſent bornée aux murs de ſa chambre. Hélas! ce lieu ſeul eſt habité; tout le reſte de l'univers eſt vuide.

Plus j'approchois de la Suiſſe, plus je me ſentois ému. L'inſtant où des hauteurs du Jura je découvris le lac de Geneve, fut

fut un inſtant d'extaſe & de raviſſement. La vue de mon pays, de ce pays ſi chéri où des torrens de plaiſirs avoient inondé mon cœur ; l'air des Alpes ſi ſalutaire & ſi pur ; le doux air de la patrie, plus ſuave que les parfums de l'Orient ; cette terre riche & fertile, ce payſage unique, le plus beau dont l'œil humain fut jamais frappé ; ce ſéjour charmant auquel je n'avois rien trouvé d'égal dans le tour du monde ; l'aſpect d'un peuple heureux & libre, la douceur de la ſaiſon, la ſérénité du climat ; mille ſouvenirs délicieux qui réveilloient tous les ſentimens que j'avois goûtés, tout cela me jettoit dans des tranſports que je ne puis décrire, & ſembloit me rendre à la fois la jouiſſance de ma vie entiere.

En deſcendant vers la côte, je ſentis une impreſſion nouvelle dont je n'avois aucune idée. C'étoit un certain mouvement d'effroi qui me reſſerroit le cœur & me troubloit malgré moi. Cet effroi, dont je ne pouvois démêler la cauſe, croiſſoit à meſure que j'approchois de la ville ; il ralentiſſoit mon empreſſement d'arriver, & fit enfin de tels progrès que je m'inquiétois autant de ma diligence, que j'avois fait juſques-là de ma lenteur. En entrant à Vevai, la ſenſation que j'éprouvai ne fut rien moins qu'agréable. Je fus ſaiſi d'une violente palpitation qui m'empêchoit de reſpirer ; je parlois d'une voix altérée & tremblante. J'eus peine à me faire entendre en demandant M. de Wolmar ; car je n'oſai jamais nommer ſa femme. On me dit qu'il demeuroit à Clarens. Cette nouvelle m'ôta de deſſus la poitrine un poids de cinq cens livres, & prenant les deux lieues qui me reſtoient à

faire pour un répit, je me réjouis de ce qui m'eût désolé dans un autre tems; mais j'appris avec un vrai chagrin que Mde. d'Orbe étoit à Lausanne. J'entrai dans une auberge pour reprendre les forces qui me manquoient : il me fut impossible d'avaler un seul morceau ; je suffoquois en buvant & ne pouvois vuider un verre qu'à plusieurs reprises. Ma terreur redoubla quand je vis mettre les chevaux pour repartir. Je crois que j'aurois donné tout au monde pour voir briser une roue en chemin. Je ne voyois plus Julie; mon imagination troublée ne me présentoit que des objets confus; mon ame étoit dans un tumulte universel. Je connoissois la douleur & le désespoir; je les aurois préférés à cet horrible état. Enfin, je puis dire n'avoir de ma vie éprouvé d'agitation plus cruelle que celle où je me trouvai durant ce court trajet, & je suis convaincu que je ne l'aurois pu supporter une journée entiere.

En arrivant je fis arrêter à la grille, & me sentant hors d'état de faire un pas, j'envoyai le postillon dire qu'un étranger demandoit à parler à M. de Wolmar. Il étoit à la promenade avec sa femme. On les avertit, & ils vinrent par un autre côté, tandis que, les yeux fichés sur l'avenue, j'attendois dans des transes mortelles d'y voir paroître quelqu'un.

A peine Julie m'eut-elle apperçu qu'elle me reconnut. A l'instant, me voir, s'écrier, courir, s'élancer dans mes bras ne fut pour elle qu'une même chose. A ce son de voix je me sens treſſaillir; je me retourne, je la vois, je la sens. O Milord! ô mon ami!.... je ne puis parler .... Adieu

crainte, adieu terreur, effroi, reſpect humain. Son regard, ſon cri, ſon geſte, me rendent en un moment la confiance, le courage & les forces. Je puiſe dans ſes bras la chaleur & la vie, je pétille de joie en la ſerrant dans les miens. Un tranſport ſacré nous tient dans un long ſilence étroitement embraſſés, & ce n'eſt qu'après un ſi doux ſaiſiſſement que nos voix commencent à ſe confondre, & nos yeux à mêler leurs pleurs. M. de Wolmar étoit là ; je le ſavois, je le voyois ; mais qu'aurois-je pu voir ? Non, quand l'univers entier ſe fût réuni contre moi, quand l'appareil des tourmens m'eût environné, je n'aurois pas dérobé mon cœur à la moindre de ces careſſes, tendres prémices d'une amitié pure & ſainte que nous emporterons dans le Ciel !

Cette premiere impétuoſité ſuſpendue, Mde. de Wolmar me prit par la main, & ſe retournant vers ſon mari, lui dit avec une certaine grace d'innocence & de candeur dont je me ſentis pénétré ; quoiqu'il ſoit mon ancien ami, je ne vous le préſente pas, je le reçois de vous, & ce n'eſt qu'honoré de votre amitié qu'il aura déſormais la mienne. Si les nouveaux amis ont moins d'ardeur que les anciens, me dit-il en m'embraſſant, ils ſeront anciens à leur tour, & ne céderont point aux autres. Je reçus ſes embraſſemens, mais mon cœur venoit de s'épuiſer, & je ne fis que les recevoir.

Après cette courte ſcene, j'obſervai du coin de l'œil qu'on avoit détaché ma malle & remiſé ma chaiſe. Julie me prit ſous le bras, & je m'avançai avec eux vers la maiſon, preſque oppreſſé d'aiſe de voir qu'on y prenoit poſſeſſion de moi.

Ce fut alors qu'en contemplant plus paiſiblement ce viſage

adoré que j'avois cru trouver enlaidi, je vis avec une ſurpriſe amere & douce qu'elle étoit réellement plus belle & plus brillante que jamais. Ses traits charmans ſe ſont mieux formés encore ; elle a pris un peu plus d'embonpoint, qui ne fait qu'ajouter à ſon éblouiſſante blancheur. La petite vérole n'a laiſſé ſur ſes joues que quelques légeres traces preſque imperceptibles. Au lieu de cette pudeur ſouffrante qui lui faiſoit autrefois ſans ceſſe baiſſer les yeux, on voit la ſécurité de la vertu s'allier dans ſon chaſte regard à la douceur & à la ſenſibilité ; ſa contenance, non moins modeſte eſt moins timide ; un air plus libre & des graces plus franches ont ſuccédé à ces manieres contraintes, mêlées de tendreſſe & de honte ; & ſi le ſentiment de ſa faute la rendoit alors plus touchante, celui de ſa pureté la rend aujourd'hui plus céleſte.

A peine étions-nous dans le ſallon qu'elle diſparut, & rentra le moment d'après. Elle n'étoit pas ſeule. Qui penſez-vous qu'elle amenoit avec elle ? Milord ! c'étoient ſes enfans ! ſes deux enfans plus beaux que le jour, & portant déjà ſur leur phyſionomie enfantine le charme & l'attrait de leur mere. Que devins-je à cet aſpect ? Cela ne peut ni ſe dire ni ſe comprendre ; il faut le ſentir. Mille mouvemens contraires m'aſſaillirent à la fois. Mille cruels & délicieux ſouvenirs vinrent partager mon cœur. O ſpectacle ! ô regrets ! Je me ſentois déchirer de douleur & tranſporter de joie. Je voyois, pour ainſi dire, multiplier celle qui me fut ſi chére. Hélas ! je voyois au même inſtant la trop vive preuve qu'elle ne m'étoit plus rien, & mes pertes ſembloient ſe multiplier avec elle.

Elle me les amena par la main. Tenez, me dit-elle d'un

ton qui me perça l'ame, voilà les enfans de votre amie ; ils ſeront vos amis un jour. Soyez le leur dès aujourd'hui. Auſſitôt ces deux petites créatures s'empreſſerent autour de moi, me prirent les mains, & m'accablant de leurs innocentes careſſes tournerent vers l'attendriſſement toute mon émotion. Je les pris dans mes bras l'un & l'autre, & les preſſant contre ce cœur agité : chers & aimables enfans, dis-je avec un ſoupir, vous avez à remplir une grande tâche. Puiſſiez-vous reſſembler à ceux de qui vous tenez la vie ; puiſſiez-vous imiter leurs vertus, & faire un jour par les vôtres la conſolation de leurs amis infortunés ! Mde. de Wolmar enchantée me ſauta au cou une ſeconde fois, & ſembloit me vouloir payer par ſes careſſes de celles que je faiſois à ſes deux fils. Mais quelle différence du premier embraſſement à celui-là ! Je l'éprouvai avec ſurpriſe. C'étoit une mere de famille que j'embraſſois ; je la voyois environnée de ſon époux & de ſes enfans ; ce cortege m'en impoſoit. Je trouvois ſur ſon viſage un air de dignité qui ne m'avoit pas frappé d'abord ; je me ſentois forcé de lui porter une nouvelle ſorte de reſpect ; ſa familiarité m'étoit preſque à charge ; quelque belle qu'elle me parût, j'aurois baiſé le bord de ſa robe de meilleur cœur que ſa joue : dès cet inſtant, en un mot, je connus qu'elle ou moi n'étions plus les mêmes, & je commençai tout de bon à bien augurer de moi.

M. de Wolmar me prenant par la main me conduiſit enſuite au logement qui m'étoit deſtiné. Voilà, me dit-il en y entrant, votre appartement ; il n'eſt point celui d'un étranger, il ne ſera plus celui d'un autre & déſormais il reſtera

vuide ou occupé par vous. Jugez ſi ce compliment me fut agréable ; mais je ne le méritois pas encore aſſez pour l'écouter ſans confuſion. M. de Wolmar me ſauva l'embarras d'une réponſe. Il m'invita à faire un tour de jardin. Là il fit ſi bien que je me trouvai plus à mon aiſe, & prenant le ton d'un homme inſtruit de mes anciennes erreurs, mais plein de confiance dans ma droiture, il me parla comme un pere à ſon enfant, & me mit à force d'eſtime dans l'impoſſibilité de la démentir. Non, Milord, il ne s'eſt pas trompé ; je n'oublierai point que j'ai la ſienne & la vôtre à juſtifier. Mais pourquoi faut-il que mon cœur ſe reſſerre à ſes bienfaits ? Pourquoi faut-il qu'un homme que je dois aimer ſoit le mari de Julie ?

Cette journée ſembloit deſtinée à tous les genres d'épreuves que je pouvois ſubir. Revenus auprès de Made. de Wolmar, ſon mari fut appellé pour quelque ordre à donner, & je reſtai ſeul avec elle.

Je me trouvai alors dans un nouvel embarras, le plus pénible & le moins prévu de tous. Que lui dire ? comment débuter ? Oſerois-je rappeller nos anciennes liaiſons, & des tems ſi préſens à ma mémoire ? Laiſſerois-je penſer que je les euſſe oubliés ou que je ne m'en ſouciaſſe plus ? Quel ſupplice de traiter en étrangere celle qu'on porte au fond de ſon cœur ! Quelle infamie d'abuſer de l'hoſpitalité pour lui tenir des diſcours qu'elle ne doit plus entendre ! Dans ces perplexités je perdois toute contenance ; le feu me montoit au viſage ; je n'oſois ni parler, ni lever les yeux, ni faire le moindre geſte, & je crois que je ſerois reſté dans cet état vio-

lent juſqu'au retour de ſon mari, ſi elle ne m'en eût tiré. Pour elle, il ne parut pas que ce tête-à-tête l'eût gênée en rien. Elle conſerva le même maintien & les mêmes manieres qu'elle avoit auparavant, elle continua de me parler ſur le même ton; ſeulement, je crus voir qu'elle eſſayoit d'y mettre encore plus de gaieté & de liberté, jointe à un regard, non timide ni tendre, mais doux & affectueux, comme pour m'encourager à me raſſurer & à ſortir d'une contrainte qu'elle ne pouvoit manquer d'appercevoir.

Elle me parla de mes longs voyages : elle vouloit en ſavoir les détails ; ceux, ſur-tout, des dangers que j'avois courus, des maux que j'avois endurés ; car elle n'ignoroit pas, diſoit-elle, que ſon amitié m'en devoit le dédommagement. Ah Julie! lui dis-je avec triſteſſe, il n'y a qu'un moment que je ſuis avec vous; voulez-vous déjà me renvoyer aux Indes? Non pas, dit-elle en riant, mais j'y veux aller à mon tour.

Je lui dis que je vous avois donné une relation de mon voyage, dont je lui apportois une copie. Alors elle me demanda de vos nouvelles avec empreſſement. Je lui parlai de vous, & ne pus le faire ſans lui retracer les peines que j'avois ſouffertes & celles que je vous avois données. Elle en fut touchée; elle commença d'un ton plus ſérieux à entrer dans ſa propre juſtification, & à me montrer qu'elle avoit dû faire tout ce qu'elle avoit fait. M. de Wolmar rentra au milieu de ſon diſcours, & ce qui me confondit, c'eſt qu'elle le continua en ſa préſence exactement comme s'il n'y eût pas été. Il ne put s'empêcher de ſourire en démêlant mon étonnement.

Après qu'elle eut fini, il me dit; vous voyez un exemple de la franchiſe qui regne ici. Si vous voulez ſincerement être vertueux, apprenez à l'imiter: c'eſt la ſeule priere & la ſeule leçon que j'aye à vous faire. Le premier pas vers le vice eſt de mettre du myſtere aux actions innocentes, & quiconque aime à ſe cacher a tôt ou tard raiſon de ſe cacher. Un ſeul précepte de morale peut tenir lieu de tous les autres; c'eſt celui-ci. Ne fais ni ne dis jamais rien que tu ne veuilles que tout le monde voye & entende; & pour moi, j'ai toujours regardé comme le plus eſtimable des hommes ce Romain qui vouloit que ſa maiſon fût conſtruite de maniere qu'on vît tout ce qui s'y faiſoit.

J'ai, continua-t-il, deux partis à vous propoſer. Choiſiſſez librement celui qui vous conviendra le mieux, mais choiſiſſez l'un ou l'autre. Alors prenant la main de ſa femme & la mienne, il me dit en la ſerrant; notre amitié commence, en voici le cher lien, qu'elle ſoit indiſſoluble. Embraſſez votre ſœur & votre amie; traitez-la toujours comme telle; plus vous ſerez familier avec elle, mieux je penſerai de vous. Mais vivez dans le tête-à-tête, comme ſi j'étois préſent, ou devant moi comme ſi je n'y étois pas; voilà tout ce que je vous demande. Si vous préférez le dernier parti, vous le pouvez ſans inquiétude; car comme je me réſerve le droit de vous avertir de tout ce qui me déplaira, tant que je ne dirai rien, vous ſerez ſûr de ne m'avoir point déplu.

Il y avoit deux heures que ce diſcours m'auroit fort embarraſſé; mais M. de Wolmar commençoit à prendre une ſi grande autorité ſur moi que j'y étois déjà preſque accoutumé. Nous recommençâmes

recommençâmes à cauſer paiſiblement tous trois, & chaque fois que je parlois à Julie je ne manquois point de l'appeller *Madame*. Parlez-moi franchement, dit enfin ſon mari en m'interrompant ; dans l'entretien de tout à l'heure diſiez-vous *Madame* ? Non, dis-je un peu déconcerté ; mais la bienſéance .... la bienſéance, reprit-il, n'eſt que le maſque du vice ; où la vertu regne, elle eſt inutile ; je n'en veux point. Appellez ma femme *Julie* en ma préſence, ou *Madame* en particulier ; cela m'eſt indifférent. Je commençai de connoître alors à quel homme j'avois à faire, & je réſolus bien de tenir toujours mon cœur en état d'être vu de lui.

Mon corps épuiſé de fatigue avoit grand beſoin de nourriture, & mon eſprit de repos ; je trouvai l'un & l'autre à table. Après tant d'années d'abſence & de douleurs, après de ſi longues courſes, je me diſois dans une ſorte de raviſſement, je ſuis avec Julie, je la vois, je lui parle ; je ſuis à table avec elle, elle me voit ſans inquiétude, elle me reçoit ſans crainte, rien ne trouble le plaiſir que nous avons d'être enſemble. Douce & précieuſe innocence, je n'avois point goûté tes charmes, & ce n'eſt que d'aujourd'hui que je commence d'exiſter ſans ſouffrir.

Le ſoir en me retirant je paſſai devant la chambre des maîtres de la maiſon ; je les y vis entrer enſemble ; je gagnai triſtement la mienne, & ce moment ne fut pas pour moi le plus agréable de la journée.

Voilà, Milord, comment s'eſt paſſée cette premiere entrevue, deſirée ſi paſſionnément, & ſi cruellement redoutée. J'ai tâché de me recueillir depuis que je ſuis ſeul ; je me

ſuis efforcé de ſonder mon cœur ; mais l'agitation de la journée précédente s'y prolonge encore, & il m'eſt impoſſible de juger ſitôt de mon véritable état. Tout ce que je ſais très-certainement c'eſt que ſi mes ſentimens pour elle n'ont pas changé d'eſpece, ils ont au moins bien changé de forme, que j'aſpire toujours à voir un tiers entre nous, & que je crains autant le tête-à-tête que je le deſirois autrefois.

Je compte aller dans deux ou trois jours à Lauſanne. Je n'ai vu Julie encore qu'à demi quand je n'ai pas vu ſa couſine ; cette aimable & chére amie à qui je dois tant, qui partagera ſans ceſſe avec vous mon amitié, mes ſoins, ma reconnoiſſance, & tous les ſentimens dont mon cœur eſt reſté le maître. A mon retour je ne tarderai pas à vous en dire davantage. J'ai beſoin de vos avis & je veux m'obſerver de près. Je ſais mon devoir & le remplirai. Quelque doux qu'il me ſoit d'habiter cette maiſon ; je l'ai réſolu, je le jure ; ſi je m'apperçois jamais que je m'y plais trop, j'en ſortirai dans l'inſtant.

LETTRE VII.

DE MDE. DE WOLMAR A MDE. D'ORBE.

SI tu nous avois accordé le délai que nous te demandions, tu aurois eu le plaiſir avant ton départ d'embraſſer ton protégé. Il arriva avant-hier & vouloit t'aller voir aujourd'hui; mais une eſpece de courbature, fruit de la fatigue & du voyage, le retient dans ſa chambre, & il a été ſaigné (1) ce matin. D'ailleurs, j'avois bien réſolu, pour te punir, de ne le pas laiſſer partir ſitôt; & tu n'as qu'à le venir voir ici, ou je te promets que tu ne le verras de long-tems. Vraiment cela ſeroit bien imaginé qu'il vît ſéparément les inſéparables!

En vérité, ma couſine, je ne ſais quelles vaines terreurs m'avoient faſciné l'eſprit ſur ce voyage, & j'ai honte de m'y être oppoſée avec tant d'obſtination. Plus je craignois de le revoir, plus je ſerois fâchée aujourd'hui de ne l'avoir pas vu; car ſa préſence a détruit des craintes qui m'inquiétoient encore & qui pouvoient devenir légitimes à force de m'occuper de lui. Loin que l'attachement que je ſens pour lui m'effraye, je crois que s'il m'étoit moins cher, je me défierois plus de moi; mais je l'aime auſſi tendrement que jamais, ſans l'aimer de la même maniere. C'eſt de la comparaiſon de ce que j'éprouve à ſa vue, & de ce que j'éprouvois jadis, que je tire la ſécurité de mon état préſent, &

(1) Pourquoi ſaigné? Eſt-ce auſſi la mode en Suiſſe?

dans des ſentimens ſi divers la différence ſe fait ſentir à proportion de leur vivacité.

Quant à lui, quoique je l'aye reconnu du premier inſtant, je l'ai trouvé fort changé, &, ce qu'autrefois je n'aurois gueres imaginé poſſible, à bien des égards il me paroit changé en mieux. Le premier jour, il donna quelques ſignes d'embarras, & j'eus moi-même bien de la peine à lui cacher le mien. Mais il ne tarda pas à prendre le ton ferme & l'air ouvert qui convient à ſon caractere. Je l'avois toujours vu timide & craintif; la frayeur de me déplaire, & peut-être la ſecrete honte d'un rôle peu digne d'un honnête homme, lui donnoient devant moi, je ne ſais quelle contenance ſervile & baſſe, dont tu t'es plus d'une fois moquée avec raiſon. Au lieu de la ſoumiſſion d'un eſclave, il a maintenant le reſpect d'un ami qui ſait honorer ce qu'il eſtime, il tient avec aſſurance des propos honnêtes; il n'a pas peur que ſes maximes de vertu contrarient ſes intérêts; il ne craint ni de ſe faire tort, ni de me faire affront en louant les choſes louables, & l'on ſent dans tout ce qu'il dit la confiance d'un homme droit & ſûr de lui même, qui tire de ſon propre cœur l'approbation qu'il ne cherchoit autrefois que dans mes regards. Je trouve auſſi que l'uſage du monde & l'expérience lui ont ôté ce ton dogmatique & tranchant qu'on prend dans le cabinet, qu'il eſt moins prompt à juger les hommes depuis qu'il en a beaucoup obſervé, moins preſſé d'établir des propoſitions univerſelles depuis qu'il a tant vu d'exceptions, & qu'en général l'amour de la vérité l'a guéri de l'eſprit de ſyſtême; de ſorte qu'il eſt de-

venu moins brillant & plus raiſonnable, & qu'on s'inſtruit beaucoup mieux avec lui depuis qu'il n'eſt plus ſi ſavant.

Sa figure eſt changée auſſi & n'eſt pas moins bien; ſa démarche eſt plus aſſurée; ſa contenance eſt plus libre; ſon port eſt plus fier; il a rapporté de ſes campagnes un certain air martial qui lui ſied d'autant mieux, que ſon geſte, vif & prompt quand il s'anime, eſt d'ailleurs plus grave & plus poſé qu'autrefois. C'eſt un marin dont l'attitude eſt flegmatique & froide, & le parler bouillant & impétueux. A trente ans paſſés, ſon viſage eſt celui de l'homme dans ſa perfection & joint au feu de la jeuneſſe la majeſté de l'âge mûr. Son teint n'eſt pas reconnoiſſable; il eſt noir comme un more, & de plus fort marqué de la petite vérole. Ma chére, il te faut tout dire: ces marques me font quelque peine à regarder, & je me ſurprends ſouvent à les regarder malgré moi.

Je crois m'appercevoir que ſi je l'examine, il n'eſt pas moins attentif à m'examiner. Après une ſi longue abſence, il eſt naturel de ſe conſidérer mutuellement avec une ſorte de curioſité; mais ſi cette curioſité ſemble tenir de l'ancien empreſſement, quelle différence dans la maniere auſſi bien que dans le motif! Si nos regards ſe rencontrent moins ſouvent, nous nous regardons avec plus de liberté. Il ſemble que nous ayons une convention tacite pour nous conſidérer alternativement. Chacun ſent, pour ainſi dire, quand c'eſt le tour de l'autre & détourne les yeux à ſon tour. Peut-on revoir ſans plaiſir, quoique l'émotion n'y ſoit plus, ce qu'on aima ſi tendrement autrefois, & qu'on aime ſi pu-

rement aujourd'hui ? Qui ſait ſi l'amour-propre ne cherche point à juſtifier les erreurs paſſées ? Qui ſait ſi chacun des deux, quand la paſſion ceſſe de l'aveugler, n'aime point encore à ſe dire ; je n'avois pas trop mal choiſi ? Quoi qu'il en ſoit, je te le répete ſans honte, je conſerve pour lui des ſentimens très-doux qui dureront autant que ma vie. Loin de me reprocher ces ſentimens, je m'en applaudis ; je rougirois de ne les avoir pas, comme d'un vice de caractere & de la marque d'un mauvais cœur. Quant à lui, j'oſe croire qu'après la vertu, je ſuis ce qu'il aime le mieux au monde. Je ſens qu'il s'honore de mon eſtime ; je m'honore à mon tour de la ſienne & mériterai de la conſerver. Ah ! ſi tu voyois avec quelle tendreſſe il careſſe mes enfans, ſi tu ſavois quel plaiſir il prend à parler de toi ; couſine, tu connoîtrois que je lui ſuis encore chére !

Ce qui redouble ma confiance dans l'opinion que nous avons toutes deux de lui, c'eſt que M. de Wolmar la partage, & qu'il en penſe par lui-même, depuis qu'il l'a vu, tout le bien que nous lui en avions dit. Il m'en a beaucoup parlé ces deux ſoirs, en ſe félicitant du parti qu'il a pris & me faiſant la guerre de ma réſiſtance. Non, me diſoit-il hier, nous ne laiſſerons point un ſi honnête homme en doute ſur lui-même ; nous lui apprendrons à mieux compter ſur ſa vertu, & peut-être un jour jouirons-nous avec plus d'avantage que vous ne penſez du fruit des ſoins que nous allons prendre. Quant à préſent, je commence déjà par vous dire que ſon caractere me plait, & que je l'eſtime ſur-tout par un côté dont il ne ſe doute gueres, ſavoir la

froideur qu'il a vis-à-vis de moi. Moins il me témoigne d'amitié, plus il m'en inſpire ; je ne ſaurois vous dire combien je craignois d'en être careſſé. C'étoit la premiere épreuve que je lui deſtinois ; il doit s'en préſenter une ſeconde (2) ſur laquelle je l'obſerverai ; après quoi je ne l'obſerverai plus. Pour celle-ci, lui dis-je, elle ne prouve autre choſe que la franchiſe de ſon caractere : car jamais il ne put ſe réſoudre autrefois à prendre un air ſoumis & complaiſant avec mon pere, quoiqu'il y eût un ſi grand intérêt & que je l'en euſſe inſtamment prié. Je vis avec douleur qu'il s'ôtoit cette unique reſſource, & ne pus lui ſavoir mauvais gré de ne pouvoir être faux en rien. Le cas eſt bien différent, reprit mon mari ; il y a entre votre pere & lui une antipathie naturelle fondée ſur l'oppoſition de leurs maximes. Quant à moi qui n'ai ni ſyſtêmes ni préjugés, je ſuis ſûr qu'il ne me hait point naturellement. Aucun homme ne me hait ; un homme ſans paſſion ne peut inſpirer d'averſion à perſonne : mais je lui ai ravi ſon bien, il ne me le pardonnera pas ſitôt. Il ne m'en aimera que plus tendrement quand il ſera parfaitement convaincu que le mal que je lui ai fait ne m'empêche pas de le voir de bon œil. S'il me careſſoit à préſent il ſeroit un fourbe ; s'il ne me careſſoit jamais il ſeroit un monſtre.

Voilà, ma Claire, à quoi nous en ſommes, & je commence à croire que le Ciel bénira la droiture de nos cœurs & les intentions bienfaiſantes de mon mari. Mais je ſuis

(2) La lettre où il étoit queſtion de cette ſeconde épreuve a été ſupprimée ; mais j'aurai ſoin d'en parler dans l'occaſion.

bien bonne d'entrer dans tous ces détails : tu ne mérites pas que j'aye tant de plaiſir à m'entretenir avec toi ; j'ai réſolu de ne te plus rien dire, & ſi tu veux en ſavoir davantage, viens l'apprendre.

P. S. Il faut pourtant que je te diſe encore ce qui vient de ſe paſſer au ſujet de cette lettre. Tu ſais avec quelle indulgence M. de Wolmar reçut l'aveu tardif que ce retour imprévu me força de lui faire. Tu vis avec quelle douceur il ſçut eſſuyer mes pleurs & diſſiper ma honte. Soit que je ne lui euſſe rien appris, comme tu l'as aſſez raiſonnablement conjecturé, ſoit qu'en effet il fût touché d'une démarche qui ne pouvoit être dictée que par le repentir, non-ſeulement il a continué de vivre avec moi comme auparavant, mais il ſemble avoir redoublé de ſoins, de confiance, d'eſtime, & vouloir me dédommager à force d'égards de la confuſion que cet aveu m'a coûté. Ma couſine, tu connois mon cœur ; juge de l'impreſſion qu'y fait une pareille conduite !

Sitôt que je le vis réſolu à laiſſer venir notre ancien maître, je réſolus de mon côté de prendre contre moi la meilleure précaution que je puſſe employer ; ce fut de choiſir mon mari même pour mon confident, de n'avoir aucun entretien particulier qui ne lui fût rapporté, & de n'écrire aucune lettre qui ne lui fût montrée. Je m'impoſai même d'écrire chaque lettre comme s'il ne la devoit point voir, & de la lui montrer enſuite. Tu trouveras un article dans celle-ci qui m'eſt venu de cette maniere, &

& ſi je n'ai pu m'empêcher en l'écrivant, de ſonger qu'il le verroit, je me rends le témoignage que cela ne m'y a pas fait changer un mot; mais quand j'ai voulu lui porter ma lettre il s'eſt moqué de moi, & n'a pas eu la complaiſance de la lire.

Je t'avoue que j'ai été un peu piquée de ce refus, comme s'il s'étoit défié de ma bonne foi. Ce mouvement ne lui a pas échappé : le plus franc & le plus généreux des hommes m'a bientôt raſſurée. Avouez, m'a-t-il dit, que dans cette lettre vous avez moins parlé de moi qu'à l'ordinaire. J'en ſuis convenue; étoit-il ſéant d'en beaucoup parler pour lui montrer ce que j'en aurois dit? Hé bien, a-t-il repris en ſouriant, j'aime mieux que vous parliez de moi davantage & ne point ſavoir ce que vous en direz. Puis il a pourſuivi d'un ton plus ſérieux; le mariage eſt un état trop auſtere & trop grave pour ſupporter toutes les petites ouvertures de cœur qu'admet la tendre amitié. Ce dernier lien tempere quelquefois à propos l'extréme ſévérité de l'autre, & il eſt bon qu'une femme honnête & ſage puiſſe chercher auprès d'une fidele amie les conſolations, les lumieres, & les conſeils qu'elle n'oſeroit demander à ſon mari ſur certaines matieres. Quoique vous ne diſiez jamais rien entre vous dont vous n'aimaſſiez à m'inſtruire, gardez-vous de vous en faire une loi, de peur que ce devoir ne devienne une gêne, & que vos confidences n'en ſoient moins douces en devenant plus étendues. Croyez-moi, les épanchemens de l'amitié ſe retiennent devant un témoin quel qu'il ſoit.

Il y a mille ſecrets que trois amis doivent ſavoir & qui ne peuvent ſe dire que deux à deux. Vous communiquez bien les mêmes choſes à votre amie & à votre époux, mais non pas de la même maniere ; & ſi vous voulez tout confondre, il arrivera que vos lettres ſeront écrites plus à moi qu'à elle, & que vous ne ſerez à votre aiſe ni avec l'un ni avec l'autre. C'eſt pour mon intérêt autant que pour le vôtre que je vous parle ainſi. Ne voyez-vous pas que vous craignez déjà la juſte honte de me louer en ma préſence ? Pourquoi voulez-vous nous ôter, à vous, le plaiſir de dire à votre amie combien votre mari vous eſt cher, à moi, celui de penſer que dans vos plus ſecrets entretiens vous aimez à parler bien de lui. Julie ! Julie ! a-t-il ajouté en me ſerrant la main, & me regardant avec bonté, vous abaiſſerez-vous à des précautions ſi peu dignes de ce que vous êtes, & n'apprendrez-vous jamais à vous eſtimer votre prix ?

Ma chére amie, j'aurois peine à dire comment s'y prend cet homme incomparable, mais je ne ſais plus rougir de moi devant lui. Malgré que j'en aye il m'éleve au-deſſus de moi-même, & je ſens qu'à force de confiance il m'apprend à la mériter.

LETTRE VIII.

RÉPONSE DE MDE. D'ORBE A MDE. DE WOLMAR.

COMMENT, couſine, notre voyageur eſt arrivé, & je ne l'ai pas vu encore à mes pieds chargé des dépouilles de l'Amérique ? Ce n'eſt pas lui, je t'en avertis, que j'accuſe de ce délai ; car je ſais qu'il lui dure autant qu'à moi : mais je vois qu'il n'a pas auſſi bien oublié que tu dis ſon ancien métier d'eſclave, & je me plains moins de ſa négligence que de ta tyrannie. Je te trouve auſſi fort bonne de vouloir qu'une prude grave & formaliſte comme moi faſſe les avances, & que toute affaire ceſſante, je coure baiſer un viſage noir & crotu, (1) qui a paſſé quatre fois ſous le ſoleil & vu le pays des épices ! Mais tu me fais rire ſur-tout quand tu te preſſes de gronder de peur que je ne gronde la premiere. Je voudrois bien ſavoir de quoi tu te mêles ? C'eſt mon métier de quereller ; j'y prends plaiſir, je m'en acquitte à merveille, & cela me va très-bien : mais toi, tu y es gauche on ne peut davantage, & ce n'eſt point du tout ton fait. En revanche, ſi tu ſavois combien tu as de grace à avoir tort, combien ton air confus & ton œil ſuppliant te rendent charmante, au lieu de gronder tu paſſerois ta vie à demander pardon, ſinon par devoir, au moins par coquetterie.

(1) Marqué de petite vérole. Terme du pays.

Quant à préſent demande-moi pardon de toutes manieres. Le beau projet que celui de prendre ſon mari pour ſon confident, & l'obligeante précaution pour une auſſi ſainte amitié que la nôtre ! Amie injuſte, & femme puſillanime ! à qui te fieras-tu de ta vertu ſur la terre, ſi tu te défies de tes ſentimens & des miens ? Peux-tu, ſans nous offenſer toutes deux, craindre ton cœur & mon indulgence dans les nœuds ſacrés où tu vis ? J'ai peine à comprendre comment la ſeule idée d'admettre un tiers dans les ſecrets caquetages de deux femmes ne t'a pas révoltée ! Pour moi, j'aime fort à babiller à mon aiſe avec toi ; mais ſi je ſavois que l'œil d'un homme eût jamais fureté mes lettres, je n'aurois plus de plaiſir à t'écrire ; inſenſiblement la froideur s'introduiroit entre nous avec la réſerve, & nous ne nous aimerions plus que comme deux autres femmes. Regarde à quoi nous expoſoit ta ſotte défiance, ſi ton mari n'eût été plus ſage que toi.

Il a très-prudemment fait de ne vouloir point lire ta lettre. Il en eût, peut-être, été moins content que tu n'eſpérois, & moins que je ne le ſuis moi-même, à qui l'état où je t'ai vue apprend à mieux juger de celui où je te vois. Tous ces ſages contemplatifs qui ont paſſé leur vie à l'étude du cœur humain en ſavent moins ſur les vrais ſignes de l'amour que la plus bornée des femmes ſenſibles. M. de Wolmar auroit d'abord remarqué que ta lettre entiere eſt employée à parler de notre ami, & n'auroit point vu l'apoſtille où tu n'en dis pas un mot. Si tu avois écrit cette apoſtille, il y a dix ans, mon enfant, je ne ſais comment tu aurois fait, mais

l'ami y ſeroit toujours rentré par quelque coin, d'autant plus que le mari ne la devoit point voir.

M. de Wolmar auroit encore obſervé l'attention que tu as miſe à examiner ſon hôte, & le plaiſir que tu prends à le décrire ; mais il mangeroit Ariſtote & Platon avant de ſavoir qu'on regarde ſon amant & qu'on ne l'examine pas. Tout examen exige un ſang-froid qu'on n'a jamais en voyant ce qu'on aime.

Enfin il s'imagineroit que tous ces changemens que tu as obſervés ſeroient échappés à une autre, & moi j'ai bien peur au contraire d'en trouver qui te feront échappés. Quelque différent que ton hôte ſoit de ce qu'il étoit, il changeroit davantage encore que, ſi ton cœur n'avoit point changé, tu le verrois toujours le même. Quoi qu'il en ſoit, tu détournes les yeux quand il te regarde ; c'eſt encore un fort bon ſigne. Tu les détournes, couſine ! Tu ne les baiſſes donc plus ? car ſurement tu n'as pas pris un mot pour l'autre. Crois-tu que notre ſage eût auſſi remarqué cela ?

Une autre choſe très-capable d'inquiéter un mari, c'eſt je ne ſais quoi de touchant & d'affectueux qui reſte dans ton langage au ſujet de ce qui te fut cher. En te liſant, en t'entendant parler on a beſoin de te bien connoître pour ne pas ſe tromper à tes ſentimens ; on a beſoin de ſavoir que c'eſt ſeulement d'un ami que tu parles, ou que tu parles ainſi de tous tes amis ; mais quant à cela, c'eſt un effet naturel de ton caractere, que ton mari connoit trop bien pour s'en alarmer. Le moyen que dans un cœur ſi tendre la pure amitié n'ait pas encore un peu l'air de l'amour ? Ecoute,

couſine, tout ce que je te dis là doit bien te donner du courage, mais non pas de la témérité. Tes progrès ſont ſenſibles & c'eſt beaucoup. Je ne comptois que ſur ta vertu, & je commence à compter auſſi ſur ta raiſon : je regarde à préſent ta guériſon ſinon comme parfaite, au moins comme facile, & tu en as préciſément aſſez fait pour te rendre inexcuſable ſi tu n'acheves pas.

Avant d'être à ton apoſtille j'avois déjà remarqué le petit article que tu as eu la franchiſe de ne pas ſupprimer ou modifier en ſongeant qu'il ſeroit vu de ton mari. Je ſuis ſûre qu'en le liſant il eût, s'il ſe pouvoit, redoublé pour toi d'eſtime ; mais il n'en eût pas été plus content de l'article. En général ta lettre étoit très-propre à lui donner beaucoup de confiance en ta conduite & beaucoup d'inquiétude ſur ton penchant. Je t'avoue que ces marques de petite vérole, que tu regardes tant, me font peur, & jamais l'amour ne s'aviſa d'un plus dangereux fard. Je ſais que ceci ne ſeroit rien pour une autre ; mais, couſine, ſouviens-t'en toujours, celle que la jeuneſſe & la figure d'un amant n'avoient pu ſéduire ſe perdit en penſant aux maux qu'il avoit ſoufferts pour elle. Sans doute le Ciel a voulu qu'il lui reſtât des marques de cette maladie pour exercer ta vertu, & qu'il ne t'en reſtât pas, pour exercer la ſienne.

Je reviens au principal ſujet de ta lettre ; tu ſais qu'à celle de notre ami, j'ai volé ; le cas étoit grave. Mais à préſent ſi tu ſavois dans quel embarras m'a mis cette courte abſence & combien j'ai d'affaires à la fois, tu ſentirois l'impoſſibilité où je ſuis de quitter derechef ma maiſon ſans m'y donner

de nouvelles entraves & me mettre dans la néceſſité d'y paſſer encore cet hiver ; ce qui n'eſt pas mon compte ni le tien. Ne vaut-il pas mieux nous priver de nous voir deux ou trois jours à la hâte, & nous rejoindre ſix mois plutôt ? Je penſe auſſi qu'il ne ſera pas inutile que je cauſe en particulier & un peu à loiſir avec notre philoſophe ; ſoit pour ſonder & raffermir ſon cœur : ſoit pour lui donner quelques avis utiles ſur la maniere dont il doit ſe conduire avec ton mari & même avec toi ; car je n'imagine pas que tu puiſſes lui parler bien librement là-deſſus, & je vois par ta lettre même qu'il a beſoin de conſeil. Nous avons pris une ſi grande habitude de le gouverner, que nous ſommes un peu reſponſables de lui à notre propre conſcience, & juſqu'à ce que ſa raiſon ſoit entierement libre, nous y devons ſuppléer. Pour moi, c'eſt un ſoin que je prendrai toujours avec plaiſir ; car il a eu pour mes avis des déférences coûteuſes que je n'oublierai jamais, & il n'y a point d'homme au monde depuis que le mien n'eſt plus, que j'eſtime & que j'aime autant que lui. Je lui réſerve auſſi pour ſon compte le plaiſir de me rendre ici quelques ſervices.

J'ai beaucoup de papiers mal en ordre qu'il m'aidera à débrouiller, & quelques affaires épineuſes où j'aurai beſoin à mon tour de ſes lumieres & de ſes ſoins. Au reſte, je compte ne le garder que cinq ou ſix jours tout au plus, & peut-être te le renverrai-je dès le lendemain ; car j'ai trop de vanité pour attendre que l'impatience de s'en retourner le prenne, & l'œil trop bon pour m'y tromper.

Ne manque donc pas, ſitôt qu'il ſera remis de me l'en-

voyer, c'eſt-à-dire, de le laiſſer venir, ou je n'entendrai pas raillerie. Tu ſais bien que ſi je ris quand je pleure & n'en ſuis pas moins affligée, je ris auſſi quand je gronde & n'en ſuis pas moins en colere. Si tu es bien ſage & que tu faſſes les choſes de bonne grace, je te promets de t'envoyer avec lui un joli petit préſent qui te fera plaiſir, & très-grand plaiſir; mais ſi tu me fais languir, je t'avertis que tu n'auras rien.

P. S. A propos, dis-moi; notre marin fume-t-il? jure-t-il? boit-il de l'eau-de-vie? Porte-t-il un grand ſabre? a-t-il bien la mine d'un flibuſtier? Mon Dieu, que je ſuis curieuſe de voir l'air qu'on a quand on revient des Antipodes!

LETTRE IX.

DE MDE. D'ORBE A MDE. DE WOLMAR.

TIENS, couſine, voilà ton eſclave que je te renvoye. J'en ai fait le mien durant ces huit jours, & il a porté ſes fers de ſi bon cœur qu'on voit qu'il eſt tout fait pour ſervir. Rends-moi grace de ne l'avoir pas gardé huit autres jours encore; car, ne t'en déplaiſe, ſi j'avois attendu qu'il fût prêt à s'ennuyer avec moi, j'aurois pu ne pas le renvoyer ſitôt. Je l'ai donc gardé ſans ſcrupule; mais j'ai eu celui de n'oſer le loger dans ma maiſon. Je me ſuis ſenti quelquefois cette

fierté

fierté d'ame qui dédaigne les ſerviles bienſéances & ſied ſi bien à la vertu. J'ai été plus timide en cette occaſion ſans ſavoir pourquoi ; & tout ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que je ſerois plus portée à me reprocher cette réſerve qu'à m'en applaudir.

Mais toi, ſais-tu bien pourquoi notre ami s'enduroit ſi paiſiblement ici? Premierement il étoit avec moi, & je prétends que c'eſt déjà beaucoup pour prendre patience. Il m'épargnoit des tracas & me rendoit ſervice dans mes affaires; un ami ne s'ennuye point à cela. Une troiſieme choſe que tu as déjà devinée, quoique tu n'en faſſes pas ſemblant, c'eſt qu'il me parloit de toi, & ſi nous ôtions le tems qu'a duré cette cauſerie de celui qu'il a paſſé ici, tu verrois qu'il m'en eſt fort peu reſté pour mon compte. Mais quelle bizarre fantaiſie de s'éloigner de toi pour avoir le plaiſir d'en parler? Pas ſi bizarre qu'on diroit bien. Il eſt contraint en ta préſence ; il faut qu'il s'obſerve inceſſamment ; la moindre indiſcrétion deviendroit un crime, & dans ces momens dangereux le ſeul devoir ſe laiſſe entendre aux cœurs honnêtes : mais loin de ce qui nous fut cher on ſe permet d'y ſonger encore. Si l'on étouffe un ſentiment devenu coupable, pourquoi ſe reprocheroit-on de l'avoir eu tandis qu'il ne l'étoit point? Le doux ſouvenir d'un bonheur qui fut légitime, peut-il jamais être criminel? Voilà, je penſe, un raiſonnement qui t'iroit mal, mais qu'après tout il peut ſe permettre. Il a recommencé pour ainſi dire la carriere de ſes anciennes amours. Sa premiere jeuneſſe s'eſt écoulée une ſeconde fois dans nos entretiens. Il me renouvelloit toutes ſes confidences ; il rap-

pelloit ces tems heureux où il lui étoit permis de t'aimer; il peignoit à mon cœur les charmes d'une flamme innocente.... ſans doute il les embelliſſoit !

Il m'a peu parlé de ſon état préſent par rapport à toi, & ce qu'il m'en a dit tient plus du reſpect & de l'admiration que de l'amour; en ſorte que je le vois retourner, beaucoup plus raſſuré ſur ſon cœur que quand il eſt arrivé. Ce n'eſt pas qu'auſſi-tôt qu'il eſt queſtion de toi, l'on n'apperçoive au fond de ce cœur trop ſenſible un certain attendriſſement que l'amitié ſeule, non moins touchante, marque pourtant d'un autre ton; mais j'ai remarqué depuis long-tems que perſonne ne peut ni te voir, ni penſer à toi de ſang-froid, & ſi l'on joint au ſentiment univerſel que ta vue inſpire le ſentiment plus doux qu'un ſouvenir ineffaçable a dû lui laiſſer, on trouvera qu'il eſt difficile & peut-être impoſſible qu'avec la vertu la plus auſtere il ſoit autre choſe que ce qu'il eſt. Je l'ai bien queſtionné, bien obſervé, bien ſuivi; je l'ai examiné autant qu'il m'a été poſſible; je ne puis bien lire dans ſon ame, il n'y lit pas mieux lui-même : mais je puis te répondre au moins qu'il eſt pénétré de la force de ſes devoirs & des tiens, & que l'idée de Julie mépriſable & corrompue lui feroit plus d'horreur à concevoir que celle de ſon propre anéantiſſement. Couſine, je n'ai qu'un conſeil à te donner, & je te prie d'y faire attention ; évite les détails ſur le paſſé & je te réponds de l'avenir.

Quant à la reſtitution dont tu me parles, il n'y faut plus ſonger. Après avoir épuiſé toutes les raiſons imaginables,

je l'ai prié, preſſé, conjuré, boudé, baiſé, je lui ai pris les deux mains, je me ſerois miſe à genoux s'il m'eût laiſſé faire; il ne m'a pas même écoutée. Il a pouſſé l'humeur & l'opiniâtreté juſqu'à jurer qu'il conſentiroit plutôt à ne te plus voir qu'à ſe deſſaiſir de ton portrait. Enfin dans un tranſport d'indignation me le faiſant toucher attaché ſur ſon cœur, le voilà, m'a-t-il dit, d'un ton ſi ému qu'il en reſpiroit à peine, le voilà ce portrait, le ſeul bien qui me reſte, & qu'on m'envie encore! Soyez ſûre qu'il ne me ſera jamais arraché qu'avec la vie. Crois-moi, couſine, ſoyons ſages & laiſſons-lui le portrait. Que t'importe au fond qu'il lui demeure? Tant pis pour lui s'il s'obſtine à le garder.

Après avoir bien épanché & ſoulagé ſon cœur, il m'a paru aſſez tranquille pour que je puſſe lui parler de ſes affaires. J'ai trouvé que le tems & la raiſon ne l'avoient point fait changer de ſyſtême, & qu'il bornoit toute ſon ambition à paſſer ſa vie attaché à Milord Edouard. Je n'ai pu qu'approuver un projet ſi honnête, ſi convenable à ſon caractere, & ſi digne de la reconnoiſſance qu'il doit à des bienfaits ſans exemple. Il m'a dit que tu avois été du même avis; mais que M. de Wolmar avoit gardé le ſilence. Il me vient dans la tête une idée. A la conduite aſſez ſinguliere de ton mari, & à d'autres indices, je ſoupçonne qu'il a ſur notre ami quelque vue ſecrete qu'il ne dit pas. Laiſſons-le faire & ſions-nous à ſa ſageſſe. La maniere dont il s'y prend prouve aſſez que ſi ma conjecture eſt juſte, il ne médite rien que d'avantageux à celui pour lequel il prend tant de ſoins.

Tu n'as pas mal décrit ſa figure & ſes manieres, & c'eſt un ſigne aſſez favorable que tu l'ayes obſervé plus exactement que je n'aurois cru : mais ne trouves-tu pas que ſes longues peines & l'habitude de les ſentir ont rendu ſa phyſionomie encore plus intéreſſante qu'elle n'étoit autrefois ? Malgré ce que tu m'en avois écrit je craignois de lui voir cette politeſſe maniérée, ces façons ſingereſſes qu'on ne manque jamais de contracter à Paris, & qui dans la foule des riens dont on y remplit une journée oiſive ſe pique d'avoir une forme plutôt qu'une autre. Soit que ce vernis ne prenne pas ſur certaines ames, ſoit que l'air de la mer l'ait entierement effacé, je n'en ai pas apperçu la moindre trace ; & dans tout l'empreſſement qu'il m'a témoigné, je n'ai vu que le deſir de contenter ſon cœur. Il m'a parlé de mon pauvre mari ; mais il aimoit mieux le pleurer avec moi que me conſoler, & ne m'a point débité là-deſſus de maximes galantes. Il a careſſé ma fille, mais au lieu de partager mon admiration pour elle, il m'a reproché comme toi ſes défauts & s'eſt plaint que je la gâtois ; il s'eſt livré avec zele à mes affaires & n'a preſque été de mon avis ſur rien. Au ſurplus le grand air m'auroit arraché les yeux qu'il ne ſe ſeroit pas aviſé d'aller fermer un rideau ; je me ſerois fatiguée à paſſer d'une chambre à l'autre qu'un pan de ſon habit galamment étendu ſur ſa main ne ſeroit pas venu à mon ſecours ; mon éventail reſta hier une grande ſeconde à terre ſans qu'il s'élancât du bout de la chambre comme pour le retirer du feu. Les matins avant de me venir voir, il n'a pas envoyé une ſeule fois

ſavoir de mes nouvelles. A la promenade il n'affecte point d'avoir ſon chapeau cloué ſur ſa tête, pour montrer qu'il ſait les bons airs (1). A table, je lui ai demandé ſouvent ſa tabatiere qu'il n'appelle pas ſa boëte; toujours il me l'a préſentée avec la main, jamais ſur une aſſiette comme un laquais; il n'a pas manqué de boire à ma ſanté deux fois au moins par repas, & je parie que s'il nous reſtoit cet hiver, nous le verrions, aſſis avec nous autour du feu, ſe chauffer en vieux bourgeois. Tu ris, couſine; mais montre-moi un des nôtres fraîchement venu de Paris qui ait conſervé cette bonhommie. Au reſte, il me ſemble que tu dois trouver notre philoſophe empiré dans un ſeul point; c'eſt qu'il s'occupe un peu plus des gens qui lui parlent; ce qui ne peut ſe faire qu'à ton préjudice; ſans aller pourtant, je penſe, juſqu'à le raccommoder avec Madame Belon. Pour moi, je le trouve mieux en ce qu'il eſt plus grave & plus ſérieux que jamais. Ma mignonne, garde-le moi bien ſoigneuſement juſqu'à mon arrivée. Il eſt préciſément comme il me le faut, pour avoir le plaiſir de le déſoler tout le long du jour.

Admire ma diſcrétion; je ne t'ai rien dit encore du préſent que je t'envoye, & qui t'en promet bientôt un autre:

(1) A Paris on ſe pique ſur-tout de rendre la ſociété commode & facile, & c'eſt dans une foule de regles de cette importance qu'on y fait conſiſter cette facilité. Tout eſt uſages & loix dans la bonne compagnie. Tous ces uſages naiſſent & paſſent comme un éclair. Le ſavoir-vivre conſiſte à ſe tenir toujours au guet; à les ſaiſir au paſſage, à les affecter, à montrer qu'on ſait celui du jour. Le tout pour être ſimple.

mais tu l'as reçu avant que d'ouvrir ma lettre, & toi qui ſais combien j'en ſuis idolâtre & combien j'ai raiſon de l'être; toi dont l'avarice étoit ſi en peine de ce préſent, tu conviendras que je tiens plus que je n'avois promis. Ah! la pauvre petite! au moment où tu lis ceci, elle eſt déjà dans tes bras; elle eſt plus heureuſe que ſa mere; mais dans deux mois je ſerai plus heureuſe qu'elle; car je ſentirai mieux mon bonheur. Hélas! chére couſine, ne m'as-tu pas déjà toute entiere? où tu es, où eſt ma fille, que manque-t-il encore de moi? La voilà cette aimable enfant; reçois-la comme tienne; je te la cede, je te la donne; je réſigne en tes mains le pouvoir maternel; corrige mes fautes, charge-toi des ſoins dont je m'acquitte ſi mal à ton gré; ſois dès aujourd'hui la mere de celle qui doit être ta Bru, & pour me la rendre plus chére encore, fais-en s'il ſe peut une autre Julie. Elle te reſſemble déjà de viſage; à ſon humeur, j'augure qu'elle ſera grave & prêcheuſe; quand tu auras corrigé les caprices qu'on m'accuſe d'avoir fomentés, tu verras que ma fille ſe donnera les airs d'être ma couſine; mais plus heureuſe elle aura moins de pleurs à verſer & moins de combats à rendre. Si le Ciel lui eût conſervé le meilleur des peres, qu'il eût été loin de gêner ſes inclinations, & que nous ſerons loin de les gêner nous-mêmes! Avec quel charme je les vois déjà s'accorder avec nos projets! Sais-tu bien qu'elle ne peut déjà plus ſe paſſer de ſon petit Mali, & que c'eſt en partie pour cela que je te la renvoye? J'eus hier avec elle une converſation dont notre ami ſe mouroit de rire. Premierement, elle n'a pas le

moindre regret de me quitter, moi qui ſuis toute la journée ſa très-humble ſervante, & ne puis réſiſter à rien de ce qu'elle veut; & toi qu'elle craint & qui lui dis, non, vingt fois le jour, tu es la petite maman par excellence, qu'on va chercher avec joie, & dont on aime mieux les refus que tous mes bonbons. Quand je lui annonçai que j'allois te l'envoyer, elle eut les tranſports que tu peux penſer; mais pour l'embarraſſer, j'ajoutai que tu m'enverrois à ſa place le petit Mali, & ce ne fut plus ſon compte. Elle me demanda toute interdite ce que j'en voulois faire. Je répondis que je voulois le prendre pour moi; elle fit la mine. Henriette, ne veux-tu pas bien me le céder, ton petit Mali? Non, dit-elle, aſſez ſéchement. Non? Mais ſi je ne veux pas te le céder non plus, qui nous accordera? Maman, ce ſera la petite maman. J'aurai donc la préférence, car tu ſais qu'elle veut tout ce que je veux. Oh la petite maman ne veut jamais que la raiſon! Comment, Mademoiſelle, n'eſt-ce pas la même choſe? La ruſée ſe mit à ſourire. Mais encore, continuai-je, par quelle raiſon ne me donneroit-elle pas le petit Mali? Parce qu'il ne vous convient pas. Et pourquoi ne me conviendroit-il pas? Autre ſourire auſſi malin que le premier. Parle franchement, eſt-ce que tu me trouves trop vieille pour lui? Non, maman; mais il eſt trop jeune pour vous.... Couſine, un enfant de ſept ans!... En vérité, ſi la tête ne m'en tournoit pas, il faudroit qu'elle m'eût déjà tourné.

Je m'amuſai à la provoquer encore. Ma chére Henriette, lui dis-je en prenant mon ſérieux, je t'aſſure qu'il ne te

convient pas non plus. Pourquoi donc s'écria-t-elle d'un air alarmé? C'eſt qu'il eſt trop étourdi pour toi. Oh maman! n'eſt-ce que cela? Je le rendrai ſage. Et ſi par malheur il te rendoit folle? Ah! ma bonne maman, que j'aimerois à vous reſſembler! Me reſſembler, impertinente? Oui, maman: vous dites toute la journée que vous êtes folle de moi : Hé bien! moi, je ſerai folle de lui : voilà tout.

Je ſais que tu n'approuves pas ce joli caquet, & que tu ſauras bientôt le modérer. Je ne veux pas, non plus, le juſtifier quoiqu'il m'enchante, mais te montrer ſeulement que ta fille aime déjà bien ſon petit Mali, & que s'il a deux ans de moins qu'elle, elle ne ſera pas indigne de l'autorité que lui donne le droit d'aîneſſe. Auſſi-bien, je vois, par l'oppoſition de ton exemple & du mien à celui de ta pauvre mere, que quand la femme gouverne, la maiſon n'en va pas plus mal. Adieu, ma bien-aimée; adieu ma chére inſéparable; compte que le tems approche, & que les vendanges ne ſe feront pas ſans moi.

LETTRE

LETTRE X.

DE SAINT PREUX A MILORD EDOUARD.

QUE de plaiſirs trop tard connus je goûte depuis trois ſemaines ! La douce choſe de couler ſes jours dans le ſein d'une tranquille amitié, à l'abri de l'orage des paſſions impétueuſes ! Milord, que c'eſt un ſpectacle agréable & touchant, que celui d'une maiſon ſimple & bien réglée où regnent l'ordre, la paix, l'innocence ; où l'on voit réuni ſans appareil, ſans éclat, tout ce qui répond à la véritable deſtination de l'homme ! La campagne, la retraite, le repos, la ſaiſon, la vaſte plaine d'eau qui s'offre à mes yeux, le ſauvage aſpect des montagnes, tout me rappelle ici ma délicieuſe Iſle de Tinian. Je crois voir accomplir les vœux ardens que j'y formai tant de fois. J'y mene une vie de mon goût, j'y trouve une ſociété ſelon mon cœur. Il ne manque en ce lieu que deux perſonnes pour que tout mon bonheur y ſoit raſſemblé, & j'ai l'eſpoir de les y voir bientôt.

En attendant que vous & Mde. d'Orbe veniez mettre le comble aux plaiſirs ſi doux & ſi purs que j'apprends à goûter où je ſuis, je veux vous en donner une idée par le détail d'une économie domeſtique qui annonce la félicité des maîtres de la maiſon & la fait partager à ceux qui l'habitent. J'eſpere, ſur le projet qui vous occupe, que mes réflexions pourront un jour avoir leur uſage, & cet eſpoir ſert encore à les exciter.

Je ne vous décrirai point la maiſon de Clarens. Vous la connoiſſez. Vous ſavez ſi elle eſt charmante, ſi elle m'offre des ſouvenirs intéreſſans, ſi elle doit m'être chére, & par ce qu'elle me montre, & par ce qu'elle me rappelle. Mde. de Wolmar en préfere avec raiſon le ſéjour à celui d'Etange, château magnifique & grand, mais vieux, triſte, incommode, & qui n'offre dans ſes environs rien de comparable à ce qu'on voit autour de Clarens.

Depuis que les maîtres de cette maiſon y ont fixé leur demeure, ils ont mis à leur uſage tout ce qui ne ſervoit qu'à l'ornement; ce n'eſt plus une maiſon faite pour être vue, mais pour être habitée. Ils ont bouché de longues enfilades pour changer des portes mal ſituées, ils ont coupé de trop grandes pieces pour avoir des logemens mieux diſtribués. A des meubles anciens & riches ils en ont ſubſtitué de ſimples & de commodes. Tout y eſt agréable & riant; tout y reſpire l'abondance & la propreté, rien n'y ſent la richeſſe & le luxe. Il n'y a pas une chambre où l'on ne ſe reconnoiſſe à la campagne, & où l'on ne retrouve toutes les commodités de la ville. Les mêmes changemens ſe font remarquer au-dehors. La baſſe-cour a été agrandie aux dépens des remiſes. A la place d'un vieux billard délabré l'on a fait un beau preſſoir, & une laiterie où logeoient des paons criards dont on s'eſt défait. Le potager étoit trop petit pour la cuiſine; on en a fait du parterre un ſecond, mais ſi propre & ſi bien entendu que ce parterre ainſi traveſti plait à l'œil plus qu'auparavant. Aux triſtes ifs qui couvroient les murs, ont été ſubſtitués de bons eſpaliers. Au lieu de l'inutile marronier d'Inde, de jeunes

muriers noirs commencent à ombrager la cour, & l'on a planté deux rangs de noyers jusqu'au chemin, à la place des vieux tilleuls qui bordoient l'avenue. Par-tout on a substitué l'utile à l'agréable, & l'agréable y a presque toujours gagné. Quant à moi, du moins, je trouve que le bruit de la basse-cour, le chant des coqs, le mugissement du bétail, l'attelage des chariots, les repas des champs, le retour des ouvriers, & tout l'appareil de l'économie rustique donne à cette maison un air plus champêtre, plus vivant, plus animé, plus gai, je ne sais quoi qui sent la joie & le bien-être, qu'elle n'avoit pas dans sa morne dignité.

Leurs terres ne sont pas affermées, mais cultivées par leurs soins, & cette culture fait une grande partie de leurs occupations, de leurs biens & de leurs plaisirs. La Baronnie d'Etange n'a que des prés, des champs & du bois; mais le produit de Clarens est en vignes, qui font un objet considérable, & comme la différence de la culture y produit un effet plus sensible que dans les bleds; c'est encore une raison d'économie pour avoir préféré ce dernier séjour. Cependant ils vont presque tous les ans faire les moissons à leur terre, & M. de Wolmar y va seul assez fréquemment. Ils ont pour maxime de tirer de la culture tout ce qu'elle peut donner, non pour faire un plus grand gain, mais pour nourrir plus d'hommes. M. de Wolmar prétend que la terre produit à proportion du nombre des bras qui la cultivent; mieux cultivée elle rend davantage; cette surabondance de production donne de quoi la cultiver mieux encore; plus on y met d'hommes & de bétail, plus elle fournit d'excédent à leur entretien. On ne fait,

dit-il, où peut s'arrêter cette augmentation continuelle & réciproque de produit & de cultivateurs. Au contraire, les terreins négligés perdent leur fertilité : moins un pays produit d'hommes, moins il produit de denrées; c'eſt le défaut d'habitans qui l'empêche de nourrir le peu qu'il en a, & dans toute contrée qui ſe dépeuple on doit tôt ou tard mourir de faim.

Ayant donc beaucoup de terres & les cultivant toutes avec beaucoup de ſoin, il leur faut, outre les domeſtiques de la baſſe-cour, un grand nombre d'ouvriers à la journée; ce qui leur procure le plaiſir de faire ſubſiſter beaucoup de gens ſans s'incommoder. Dans le choix de ces journaliers, ils préferent toujours ceux du pays & les voiſins aux étrangers & aux inconnus. Si l'on perd quelque choſe à ne pas prendre toujours les plus robuſtes, on le regagne bien par l'affection que cette préférence inſpire à ceux qu'on choiſit, par l'avantage de les avoir ſans ceſſe autour de ſoi, & de pouvoir compter ſur eux dans tous les tems, quoiqu'on ne les paye qu'une partie de l'année.

Avec tous ces ouvriers on fait toujours deux prix. L'un eſt le prix de rigueur & de droit, le prix courant du pays, qu'on s'oblige à leur payer pour les avoir employés. L'autre, un peu plus fort, eſt un prix de bénéficence, qu'on ne leur paye qu'autant qu'on eſt content d'eux, & il arrive preſque toujours que ce qu'ils font pour qu'on le ſoit, vaut mieux que le ſurplus qu'on leur donne. Car M. de Wolmar eſt integre & ſévere, & ne laiſſe jamais dégénérer en coutume & en abus les inſtitutions de faveur & de grace. Ces ouvriers ont des ſurveillans qui les animent & les obſervent. Ces ſurveillans

ſont les gens de la baſſe-cour qui travaillent eux-mêmes & ſont intéreſſés au travail des autres par un petit denier qu'on leur accorde outre leurs gages, ſur tout ce qu'on recueille par-leurs ſoins. De plus, M. de Wolmar les viſite lui-même preſque tous les jours, ſouvent pluſieurs fois le jour, & ſa femme aime à être de ces promenades. Enfin dans le tems des grands travaux, Julie donne toutes les ſemaines vingt batz (1) de gratification à celui de tous les travailleurs, journaliers ou valets indifféremment, qui durant ces huit jours a été le plus diligent au jugement du maître. Tous ces moyens d'émulation qui paroiſſent diſpendieux, employés avec prudence & juſtice rendent inſenſiblement tout le monde laborieux, diligent, & rapportent enfin plus qu'ils ne coûtent; mais comme on n'en voit le profit qu'avec de la conſtance & du tems, peu de gens ſavent & veulent s'en ſervir.

Cependant un moyen plus efficace encore, le ſeul auquel des vues économiques ne ſont point ſonger, & qui eſt plus propre à Mde. de Wolmar, c'eſt de gagner l'affection de ces bonnes gens en leur accordant la ſienne. Elle ne croit point s'acquitter avec de l'argent des peines que l'on prend pour elle, & penſe devoir des ſervices à quiconque lui en a rendu. Ouvriers, domeſtiques, tous ceux qui l'ont ſervie, ne fût-ce que pour un ſeul jour deviennent tous ſes enfans; elle prend part à leurs plaiſirs, à leurs chagrins, à leur ſort; elle s'informe de leurs affaires, leurs intérêts ſont les ſiens; elle ſe charge de mille ſoins pour eux; elle leur donne des conſeils; elle accommode leurs différends, & ne leur marque

(1) Petite monnoie du pays.

pas l'affabilité de ſon caractere par des paroles emmiellées & ſans effet, mais par des ſervices véritables & par de continuels actes de bonté. Eux, de leur côté quittent tout à ſon moindre ſigne; ils volent quand elle parle; ſon ſeul regard anime leur zele; en ſa préſence ils ſont contens, en ſon abſence ils parlent d'elle & s'animent à la ſervir. Ses charmes & ſes diſcours font beaucoup, ſa douceur, ſes vertus font davantage. Ah! Milord, l'adorable & puiſſant empire que celui de la beauté bienfaiſante!

Quant au ſervice perſonnel des maîtres, ils ont dans la maiſon huit domeſtiques, trois femmes & cinq hommes, ſans compter le valet-de-chambre du Baron ni les gens de la baſſe-cour. Il n'arrive gueres qu'on ſoit mal ſervi par peu de domeſtiques; mais on diroit au zele de ceux-ci, que chacun, outre ſon ſervice, ſe croit chargé de celui des ſept autres, & à leur accord, que tout ſe fait par un ſeul. On ne les voit jamais oiſifs & déſœuvrés jouer dans une anti-chambre ou poliſſonner dans la cour, mais toujours occupés à quelque travail utile; ils aident à la baſſe-cour, au cellier, à la cuiſine, le jardinier n'a point d'autres garçons qu'eux, & ce qu'il y a de plus agréable, c'eſt qu'on leur voit faire tout cela gaiement & avec plaiſir.

On s'y prend de bonne heure pour les avoir tels qu'on les veut. On n'a point ici la maxime que j'ai vu régner à Paris & à Londres, de choiſir des domeſtiques tout formés, c'eſt-à-dire, des coquins déjà tout faits, de ces coureurs de conditions qui dans chaque maiſon qu'ils parcourent prennent à la fois les défauts des valets & des maîtres, & ſe font un

métier de ſervir tout le monde, ſans jamais s'attacher à perſonne. Il ne peut régner ni honnêteté, ni fidélité, ni zele au milieu de pareilles gens, & ce ramaſſis de canaille ruine le maître & corrompt les enfans dans toutes les maiſons opulentes. Ici c'eſt une affaire importante que le choix des domeſtiques. On ne les regarde point ſeulement comme des mercenaires dont on n'exige qu'un ſervice exact; mais comme des membres de la famille, dont le mauvais choix eſt capable de la déſoler. La premiere choſe qu'on leur demande eſt d'être honnêtes gens; la ſeconde d'aimer leur maître; la troiſieme de le ſervir à ſon gré; mais pour peu qu'un maître ſoit raiſonnable & un domeſtique intelligent, la troiſieme ſuit toujours les deux autres. On ne les tire donc point de la ville mais de la campagne. C'eſt ici leur premier ſervice, & ce ſera ſurement le dernier pour tous ceux qui vaudront quelque choſe. On les prend dans quelque famille nombreuſe & ſurchargée d'enfans, dont les peres & meres viennent les offrir eux-mêmes. On les choiſit jeunes, bien faits, de bonne ſanté & d'une phyſionomie agréable. M. de Wolmar les interroge, les examine, puis les préſente à ſa femme. S'ils agréent à tous deux, ils ſont reçus, d'abord à l'épreuve, enſuite au nombre des gens, c'eſt-à-dire, des enfans de la maiſon, & l'on paſſe quelques jours à leur apprendre avec beaucoup de patience & de ſoin ce qu'ils ont à faire. Le ſervice eſt ſi ſimple, ſi égal, ſi uniforme, les maîtres ont ſi peu de fantaiſie & d'humeur, & leurs domeſtiques les affectionnent ſi promptement, que cela eſt bientôt appris. Leur condition eſt douce; ils ſentent un bien-être qu'ils n'avoient pas chez eux;

mais on ne les laiſſe point amollir par l'oiſiveté mere des vices. On ne ſouffre point qu'ils deviennent des Meſſieurs & s'enorgueilliſſent de la ſervitude. Ils continuent de travailler comme ils faiſoient dans la maiſon paternelle ; ils n'ont fait, pour ainſi dire, que changer de pere & de mere, & en gagner de plus opulens. De cette ſorte ils ne prennent point en dédain leur ancienne vie ruſtique. Si jamais ils ſortoient d'ici, il n'y en a pas un qui ne reprît plus volontiers ſon état de payſan que de ſupporter une autre condition. Enfin, je n'ai jamais vu de maiſon où chacun fît mieux ſon ſervice, & s'imaginât moins de ſervir.

C'eſt ainſi qu'en formant & dreſſant ſes propres domeſtiques on n'a point à faire cette objection ſi commune & ſi peu ſenſée ; je les aurai formés pour d'autres. Formez-les comme il faut, pourroit-on répondre, & jamais ils ne ſerviront à d'autres. Si vous ne ſongez qu'à vous en les formant, en vous quittant ils ſont fort bien de ne ſonger qu'à eux ; mais occupez-vous d'eux un peu davantage & ils vous demeureront attachés. Il n'y a que l'intention qui oblige, & celui qui profite d'un bien que je ne veux faire qu'à moi ne me doit aucune reconnoiſſance.

Pour prévenir doublement le même inconvénient, M. & Mde. de Wolmar emploient encore un autre moyen qui me paroit fort bien entendu. En commençant leur établiſſement, ils ont cherché quel nombre de domeſtiques ils pouvoient entretenir dans une maiſon montée à peu près ſelon leur état, & ils ont trouvé que ce nombre alloit à quinze ou ſeize ; pour être mieux ſervis ils l'ont réduit à la moitié ;

moitié ; de ſorte qu'avec moins d'appareil leur ſervice eſt beaucoup plus exact. Pour être mieux ſervis encore, ils ont intéreſſé les mêmes gens à les ſervir long-tems. Un domeſtique en entrant chez eux reçoit le gage ordinaire ; mais ce gage augmente tous les ans d'un vingtieme ; au bout de vingt ans il ſeroit ainſi plus que doublé, & l'entretien des domeſtiques ſeroit à peu près alors en raiſon du moyen des maîtres : mais il ne faut pas être un grand algébriſte pour voir que les frais de cette augmentation ſont plus apparens que réels, qu'ils auront peu de doubles gages à payer, & que quand ils les payeroient à tous, l'avantage d'avoir été bien ſervis durant vingt ans compenſeroit & au-delà ce ſurcroît de dépenſe. Vous ſentez bien, Milord, que c'eſt un expédient ſûr pour augmenter inceſſamment le ſoin des domeſtiques & ſe les attacher à meſure qu'on s'attache à eux. Il n'y a pas ſeulement de la prudence, il y a même de l'équité dans un pareil établiſſement. Eſt-il juſte qu'un nouveau venu ſans affection, & qui n'eſt peut-être qu'un mauvais ſujet, reçoive en entrant le même ſalaire qu'on donne à un ancien ſerviteur, dont le zele & la fidélité ſont éprouvés par de longs ſervices, & qui d'ailleurs approche en vieilliſſant du tems où il ſera hors d'état de gagner ſa vie ? Au reſte, cette derniere raiſon n'eſt pas ici de miſe, & vous pouvez bien croire que des maîtres auſſi humains ne négligent pas des devoirs que rempliſſent par oſtentation beaucoup de maîtres ſans charité, & n'abandonnent pas ceux de leurs gens à qui les infirmités ou la vieilleſſe ôtent les moyens de ſervir.

J'ai dans l'inſtant même un exemple aſſez frappant de cette attention. Le Baron d'Etange, voulant récompenſer les longs ſervices de ſon Valet-de-chambre par une retraite honorable, a eu le crédit d'obtenir pour lui de L. L. E. E. un emploi lucratif & ſans peine. Julie vient de recevoir là-deſſus de ce vieux domeſtique une lettre à tirer des larmes, dans laquelle il la ſupplie de le faire diſpenſer d'accepter cet emploi. « Je ſuis âgé, lui dit-il; j'ai perdu toute ma fa-» mille; je n'ai plus d'autres parens que mes maîtres; » tout mon eſpoir eſt de finir paiſiblement mes jours dans » la maiſon où je les ai paſſés.... Madame, en vous tenant » dans mes bras à votre naiſſance, je demandois à Dieu » de tenir de même un jour vos enfans; il m'en a fait la » grace; ne me refuſez pas celle de les voir croître & proſ-» pérer comme vous.... moi qui ſuis accoutumé à vivre » dans une maiſon de paix, où en retrouverai-je une ſem-» blable pour y repoſer ma vieilleſſe? ... Ayez la charité » d'écrire en ma faveur à Monſieur le Baron. S'il eſt mé-» content de moi, qu'il me chaſſe & ne me donne point » d'emploi : mais ſi je l'ai fidélement ſervi durant qua-» rante ans, qu'il me laiſſe achever mes jours à ſon ſervice » & au vôtre, il ne ſauroit mieux me récompenſer ». Il ne faut pas demander ſi Julie a écrit. Je vois qu'elle ſeroit auſſi fâchée de perdre ce bon homme qu'il le ſeroit de la quitter. Ai-je tort, Milord, de comparer des maîtres ſi chéris à des peres & leurs domeſtiques à leurs enfans? Vous voyez que c'eſt ainſi qu'ils ſe regardent eux-mêmes.

Il n'y a pas d'exemple dans cette maiſon qu'un domeſ-

tique ait demandé ſon congé. Il eſt même rare qu'on menace quelqu'un de le lui donner. Cette menace effraye à proportion de ce que le ſervice eſt agréable & doux. Les meilleurs ſujets en ſont toujours les plus alarmés, & l'on n'a jamais beſoin d'en venir à l'exécution qu'avec ceux qui ſont peu regrettables. Il y a encore une regle à cela. Quand M. de Wolmar a dit *je vous chaſſe*, on peut implorer l'interceſſion de Madame, l'obtenir quelquefois & rentrer en grace à ſa priere; mais un congé qu'elle donne eſt irrévocable, & il n'y a plus de grace à eſpérer. Cet accord eſt très-bien entendu pour tempérer à la fois l'excès de confiance qu'on pourroit prendre en la douceur de la femme, & la crainte extrême que cauſeroit l'inflexibilité du mari. Ce mot ne laiſſe pas pourtant d'être extrêmement redouté de la part d'un maître équitable & ſans colere; car outre qu'on n'eſt pas ſûr d'obtenir grace, & qu'elle n'eſt jamais accordée deux fois au même; on perd par ce mot ſeul ſon droit d'ancienneté, & l'on recommence, en rentrant, un nouveau ſervice: ce qui prévient l'inſolence des vieux domeſtiques & augmente leur circonſpection à meſure qu'ils ont plus à perdre.

Les trois femmes ſont, la femme-de-chambre, la gouvernante des enfans, & la cuiſiniere. Celle-ci eſt une payſanne fort propre & fort entendue à qui Mde. de Wolmar a appris la cuiſine; car dans ce pays ſimple encore (2) les jeunes perſonnes de tout état apprennent à faire elles-mêmes tous les travaux que feront un jour dans leur maiſon les

(2) Simple! Il a donc beaucoup changé.

femmes qui ſeront à leur ſervice, afin de ſavoir les conduire au beſoin & de ne s'en pas laiſſer impoſer par elles. La femme-de-chambre n'eſt plus Babi; on l'a renvoyée à Etange où elle eſt née; on lui a remis le ſoin du château & une inſpection ſur la recette, qui la rend en quelque maniere le contrôleur de l'Econome. Il y avoit long-tems que M. de Wolmar preſſoit ſa femme de faire cet arrangement, ſans pouvoir la réſoudre à éloigner d'elle un ancien domeſtique de ſa mere, quoiqu'elle eût plus d'un ſujet de s'en plaindre. Enfin depuis les dernieres explications elle y a conſenti, & Babi eſt partie. Cette femme eſt intelligente & fidele, mais indiſcrete & babillarde. Je ſoupçonne qu'elle a trahi plus d'une fois les ſecrets de ſa maîtreſſe, que M. de Wolmar ne l'ignore pas, & que pour prévenir la même indiſcrétion vis-à-vis de quelque étranger, cet homme ſage a ſçu l'employer de maniere à profiter de ſes bonnes qualités ſans s'expoſer aux mauvaiſes. Celle qui l'a remplacée eſt cette même Fanchon Regard dont vous m'entendiez parler autrefois avec tant de plaiſir. Malgré l'augure de Julie, ſes bienfaits, ceux de ſon pere, & les vôtres, cette jeune femme ſi honnête & ſi ſage n'a pas été heureuſe dans ſon établiſſement. Claude Anet, qui avoit ſi bien ſupporté ſa miſere, n'a pu ſoutenir un état plus doux. En ſe voyant dans l'aiſance il a négligé ſon métier, & s'étant tout-à-fait dérangé, il s'eſt enfui du pays, laiſſant ſa femme avec un enfant qu'elle a perdu depuis ce tems là. Julie après l'avoir retirée chez elle lui a appris tous les petits ouvrages d'une femme-de-chambre, & je ne fus jamais plus agréa-

blement ſurpris que de la trouver en fonction le jour de mon arrivée. M. de Wolmar en fait un très-grand cas, & tous deux lui ont confié le ſoin de veiller tant ſur leurs enfans que ſur celle qui les gouverne. Celle-ci eſt auſſi une villageoiſe ſimple & crédule, mais attentive, patiente & docile; de ſorte qu'on n'a rien oublié pour que les vices des villes ne pénétraſſent point dans une maiſon dont les maîtres ne les ont ni ne les ſouffrent.

Quoique tous les domeſtiques n'aient qu'une même table, il y a d'ailleurs peu de communication entre les deux ſexes, on regarde ici cet article comme très-important. On n'y eſt point de l'avis de ces maîtres indifférens à tout hors à leur intérêt, qui ne veulent qu'être bien ſervis, ſans s'embarraſſer au ſurplus de ce que font leurs gens. On penſe, au contraire, que ceux qui ne veulent qu'être bien ſervis ne ſauroient l'être long-tems. Les liaiſons trop intimes entre les deux ſexes ne produiſent jamais que du mal. C'eſt des conciliabules qui ſe tiennent chez les femmes-de-chambre que ſortent la plupart des déſordres d'un ménage. S'il s'en trouve une qui plaiſe au maître-d'hôtel, il ne manque pas de la ſéduire aux dépens du maître. L'accord des hommes entre eux ni des femmes entre elles n'eſt pas aſſez ſûr pour tirer à conſéquence. Mais c'eſt toujours entre hommes & femmes que s'établiſſent ces ſecrets monopoles qui ruinent à la longue les familles les plus opulentes. On veille donc à la ſageſſe & à la modeſtie des femmes, non-ſeulement par des raiſons de bonnes mœurs & d'honnêteté, mais encore par un intérêt très-bien entendu; car quoi qu'on en

diſe, nul ne remplit bien ſon devoir s'il ne l'aime, & il n'y eut jamais que des gens d'honneur qui ſçuſſent aimer leur devoir.

Pour prévenir entre les deux ſexes une familiarité dangereuſe, on ne les gêne point ici par des loix poſitives qu'ils ſeroient tentés d'enfreindre en ſecret; mais ſans paroître y ſonger, on établit des uſages plus puiſſans que l'autorité même. On ne leur défend pas de ſe voir, mais on fait en ſorte qu'ils n'en aient ni l'occaſion ni la volonté. On y parvient en leur donnant des occupations, des habitudes, des goûts, des plaiſirs entierement différens. Sur l'ordre admirable qui regne ici, ils ſentent que dans une maiſon bien réglée, les hommes & les femmes doivent avoir peu de commerce entre eux. Tel qui taxeroit en cela de caprice les volontés d'un maître, ſe ſoumet ſans répugnance à une maniere de vivre qu'on ne lui preſcrit pas formellement, mais qu'il juge lui-même être la meilleure & la plus naturelle. Julie prétend qu'elle l'eſt en effet; elle ſoutient que de l'amour ni de l'union conjugale ne réſulte point le commerce continuel des deux ſexes. Selon elle, la femme & le mari ſont bien deſtinés à vivre enſemble, mais non pas de la même maniere; ils doivent agir de concert ſans faire les mêmes choſes. La vie qui charmeroit l'un ſeroit, dit-elle, inſupportable à l'autre; les inclinations que leur donne la nature, ſont auſſi diverſes que les fonctions qu'elle leur impoſe; leurs amuſemens ne different pas moins que leurs devoirs; en un mot, tous deux concourent au bonheur commun par des chemins différens, & ce partage de travaux & de ſoins eſt le plus fort lien de leur union.

Pour moi, j'avoue que mes propres obſervations ſont aſſez favorables à cette maxime. En effet, n'eſt-ce pas un uſage conſtant de tous les peuples du monde, hors le François & ceux qui l'imitent, que les hommes vivent entre eux, les femmes entre elles? S'ils ſe voient les uns les autres, c'eſt plutôt par entrevues & preſque à la dérobée, comme les époux de Lacédémone, que par un mêlange indiſcret & perpétuel, capable de confondre & défigurer en eux les plus ſages diſtinctions de la nature. On ne voit point les ſauvages mêmes indiſtinctement mêlés, hommes & femmes. Le ſoir la famille ſe raſſemble, chacun paſſe la nuit auprès de ſa femme; la ſéparation recommence avec le jour, & les deux ſexes n'ont plus rien de commun que les repas tout au plus. Tel eſt l'ordre que ſon univerſalité montre être le plus naturel, & dans les pays même où il eſt perverti, l'on en voit encore des veſtiges. En France où les hommes ſe ſont ſoumis à vivre à la maniere des femmes & à reſter ſans ceſſe enfermés dans la chambre avec elles, l'involontaire agitation qu'ils y conſervent, montre que ce n'eſt point à cela qu'ils étoient deſtinés. Tandis que les femmes reſtent tranquillement aſſiſes ou couchées ſur leur chaiſe longue, vous voyez les hommes ſe lever, aller, venir, ſe raſſeoir avec une inquiétude continuelle; un inſtinct machinal combattant ſans ceſſe la contrainte où ils ſe mettent, & les pouſſant malgré eux à cette vie active & laborieuſe que leur impoſa la nature. C'eſt le ſeul peuple du monde où les hommes ſe tiennent debout au ſpectacle, comme s'ils alloient ſe délaſſer au parterre d'avoir reſté tout le jour aſſis au ſallon. Enfin ils ſentent ſi bien l'en-

nui de cette indolence efféminée & caſaniere, que pour y mêler au moins quelque ſorte d'activité, ils cedent chez eux la place aux étrangers, & vont auprès des femmes d'autrui chercher à tempérer ce dégoût.

La maxime de Madame de Wolmar ſe ſoutient très-bien par l'exemple de ſa maiſon. Chacun étant pour ainſi dire tout à ſon ſexe, les femmes y vivent très-ſéparées des hommes. Pour prévenir entre eux des liaiſons ſuſpectes, ſon grand ſecret eſt d'occuper inceſſamment les uns & les autres; car leurs travaux ſont ſi différens qu'il n'y a que l'oiſiveté qui les raſſemble. Le matin chacun vaque à ſes fonctions, & il ne reſte du loiſir à perſonne pour aller troubler celles d'un autre. L'après-dîné les hommes ont pour département le jardin, la baſſe-cour, ou d'autres ſoins de la campagne; les femmes s'occupent dans la chambre des enfans juſqu'à l'heure de la promenade qu'elles font avec eux, ſouvent même avec leur maîtreſſe, & qui leur eſt agréable comme le ſeul moment où elles prennent l'air. Les hommes aſſez exercés par le travail de la journée, n'ont gueres envie de s'aller promener & ſe repoſent en gardant la maiſon.

Tous les Dimanches après le prêche du ſoir, les femmes ſe raſſemblent encore dans la chambre des enfans, avec quelque parente ou amie qu'elles invitent tour-à-tour du conſentement de Madame. Là en attendant un petit régal donné par elle, on cauſe, on chante, on joue au volant, aux onchets, ou à quelque autre jeu d'adreſſe propre à plaire aux yeux des enfans, juſqu'à ce qu'ils s'en puiſſent amuſer eux-mêmes. La colation vient, compoſée de quelques laitages, de gauffres, d'échaudés,

d'échaudés, de merveilles (3), ou d'autres mets du goût des enfans & des femmes. Le vin en eſt toujours exclus, & les hommes qui dans tous les tems entrent peu dans ce petit Gynécée (4) ne ſont jamais de cette colation, où Julie manque aſſez rarement. J'ai été juſqu'ici le ſeul privilégié. Dimanche dernier j'obtins à force d'importunités de l'y accompagner. Elle eut grand ſoin de me faire valoir cette faveur. Elle me dit tout haut qu'elle me l'accordoit pour cette ſeule fois, & qu'elle l'avoit refuſée à M. de Wolmar lui-même. Imaginez ſi la petite vanité féminine étoit flattée, & ſi un laquais eût été bien-venu à vouloir être admis à l'excluſion du maître?

Je fis un goûter délicieux. Eſt-il quelque mets au monde comparable aux laitages de ce pays? Penſez ce que doivent être ceux d'une laiterie où Julie préſide, & mangés à côté d'elle. La Fanchon me ſervit des grus, de la céracée (5), des gauffres, des écrelets. Tout diſparoiſſoit à l'inſtant. Julie rioit de mon appétit. Je vois, dit-elle, en me donnant encore une aſſiette de crême, que votre eſtomac ſe fait honneur partout, & que vous ne vous tirez pas moins bien de l'écot des femmes que de celui des Valaiſans; pas plus impunément, repris-je, on s'enivre quelquefois à l'un comme à l'autre, & la raiſon peut s'égarer dans un chalet tout auſſi bien que dans un cellier. Elle baiſſa les yeux ſans répondre, rougit, & ſe mit à careſſer ſes enfans. C'en fut aſſez pour éveiller mes remords. Milord,

(3) Sorte de gâteaux du pays.

(4) Appartement des femmes.

(5) Laitages excellens qui ſe font ſur la montagne de Saleve. Je doute qu'ils ſoient connus ſous ce nom au Jura; ſur-tout vers l'autre extrémité du lac.

ce fut là ma premiere indiſcrétion, & j'eſpere que ce ſera la derniere.

Il régnoit dans cette petite aſſemblée un certain air d'antique ſimplicité qui me touchoit le cœur; je voyois ſur tous les viſages la même gaieté & plus de franchiſe, peut-être, que s'il s'y fût trouvé des hommes. Fondée ſur la confiance & l'attachement, la familiarité qui régnoit entre les ſervantes & la maîtreſſe, ne faiſoit qu'affermir le reſpect & l'autorité, & les ſervices rendus & reçus ne ſembloient être que des témoignages d'amitié réciproque. Il n'y avoit pas juſqu'au choix du régal qui ne contribuât à le rendre intéreſſant. Le laitage & le ſucre ſont un des goûts naturels du ſexe, & comme le ſymbole de l'innocence & de la douceur qui ſont ſon plus aimable ornement. Les hommes, au contraire, recherchent en général les ſaveurs fortes & les liqueurs ſpiritueuſes, alimens plus convenables à la vie active & laborieuſe que la nature leur demande; & quand ces divers goûts viennent à s'altérer & ſe confondre, c'eſt une marque preſque infaillible du mêlange déſordonné des ſexes. En effet, j'ai remarqué qu'en France, où les femmes vivent ſans ceſſe avec les hommes, elles ont tout-à-fait perdu le goût du laitage, les hommes beaucoup celui du vin, & qu'en Angleterre où les deux ſexes ſont moins confondus, leur goût propre s'eſt mieux conſervé. En général, je penſe qu'on pourroit ſouvent trouver quelque indice du caractere des gens dans le choix des alimens qu'ils préferent. Les Italiens qui vivent beaucoup d'herbages ſont efféminés & mous. Vous autres Anglois, grands mangeurs de viande, avez dans vos inflexibles vertus quelque choſe de dur & qui tient de la

barbarie. Le Suiſſe, naturellement froid, paiſible & ſimple, mais violent & emporté dans la colere, aime à la fois l'un & l'autre aliment, & boit du laitage & du vin. Le François, ſouple & changeant, vit de tous les mets & ſe plie à tous les caracteres. Julie elle-même pourroit me ſervir d'exemple : car quoique ſenſuelle & gourmande dans ſes repas, elle n'aime ni la viande, ni les ragoûts, ni le ſel, & n'a jamais goûté du vin pur. D'excellens légumes, les œufs, la crême, les fruits ; voilà ſa nourriture ordinaire, & ſans le poiſſon qu'elle aime auſſi beaucoup, elle ſeroit une véritable pythagoricienne.

Ce n'eſt rien de contenir les femmes ſi l'on ne contient auſſi les hommes, & cette partie de la regle, non moins importante que l'autre, eſt plus difficile encore ; car l'attaque eſt en général plus vive que la défenſe : c'eſt l'intention du Conſervateur de la nature. Dans la République on retient les citoyens par des mœurs, des principes, de la vertu : mais comment contenir des domeſtiques, des mercenaires, autrement que par la contrainte & la gêne ? Tout l'art du maître eſt de cacher cette gêne ſous le voile du plaiſir ou de l'intérêt, enſorte qu'ils penſent vouloir tout ce qu'on les oblige de faire. L'oiſiveté du dimanche, le droit qu'on ne peut gueres leur ôter d'aller où bon leur ſemble quand leurs fonctions ne les retiennent point au logis, détruiſent ſouvent en un ſeul jour l'exemple & les leçons des ſix autres. L'habitude du cabaret, le commerce & les maximes de leurs camarades, la fréquentation des femmes débauchées, les perdant bientôt pour leurs maîtres & pour eux-mêmes, les rendent par mille défauts incapables de ſervice, & indignes de la liberté.

On remédie à cet inconvénient en les retenant par les mêmes motifs qui les portoient à ſortir. Qu'alloient-ils faire ailleurs? Boire & jouer au cabaret. Ils boivent & jouent au logis. Toute la différence eſt que le vin ne leur coûte rien, qu'ils ne s'enivrent pas, & qu'il y a des gagnans au jeu ſans que jamais perſonne perde. Voici comment on s'y prend pour cela.

Derriere la maiſon eſt une allée couverte, dans laquelle on a établi la lice des jeux. C'eſt là que les gens de livrée, & ceux de la baſſe-cour ſe raſſemblent en été le dimanche après le prêche, pour y jouer en pluſieurs parties liées, non de l'argent, on ne le ſouffre pas, ni du vin, on leur en donne, mais une miſe fournie par la libéralité des maîtres. Cette miſe eſt toujours quelque petit meuble ou quelque nippe à leur uſage. Le nombre des jeux eſt proportionné à la valeur de la miſe, enſorte que quand cette miſe eſt un peu conſidérable comme des boucles d'argent, un porte-col, des bas de ſoie, un chapeau fin, ou autre choſe ſemblable, on employe ordinairement pluſieurs ſéances à la diſputer. On ne s'en tient point à une ſeule eſpece de jeu, on les varie, afin que le plus habile dans un n'emporte pas toutes les miſes, & pour les rendre tous plus adroits & plus forts par des exercices multipliés. Tantôt c'eſt à qui enlevera à la courſe un but placé à l'autre bout de l'avenue; tantôt à qui lancera le plus loin la même pierre; tantôt à qui portera le plus long-tems le même fardeau. Tantôt on diſpute un prix en tirant au blanc. On joint à la plupart de ces jeux un petit appareil qui les prolonge & les rend amuſans. Le maître & la maîtreſſe les honorent ſouvent de leur

préſence ; on y amene quelquefois les enfans ; les étrangers même y viennent, attirés par la curioſité, & pluſieurs ne demanderoient pas mieux que d'y concourir ; mais nul n'eſt jamais admis qu'avec l'agrément des maîtres & du conſentement des joueurs, qui ne trouveroient pas leur compte à l'accorder aiſément. Inſenſiblement il s'eſt fait de cet uſage une eſpece de ſpectacle où les acteurs animés par les regards du public préferent la gloire des applaudiſſemens à l'intérêt du prix. Devenus plus vigoureux & plus agiles, ils s'en eſtiment davantage, & s'accoutumant à tirer leur valeur d'eux-mêmes plutôt que de ce qu'ils poſſedent, tout valets qu'ils ſont, l'honneur leur devient plus cher que l'argent.

Il ſeroit long de vous détailler tous les biens qu'on retire ici d'un ſoin ſi puérile en apparence & toujours dédaigné des eſprits vulgaires, tandis que c'eſt le propre du vrai génie de produire de grands effets par de petits moyens. M. de Wolmar m'a dit qu'il lui en coûtoit à peine cinquante écus par an pour ces petits établiſſemens que ſa femme a la premiere imaginés. Mais, dit-il, combien de fois croyez-vous que je regagne cette ſomme dans mon ménage & dans mes affaires par la vigilance & l'attention que donnent à leur ſervice des domeſtiques attachés, qui tiennent tous leurs plaiſirs de leurs maîtres ; par l'intérêt qu'ils prennent à celui d'une maiſon qu'ils regardent comme la leur ; par l'avantage de profiter dans leurs travaux de la vigueur qu'ils acquierent dans leurs jeux ; par celui de les conſerver toujours ſains en les garantiſſant des excès ordinaires à leurs pareils, & des maladies qui ſont la ſuite ordinaire de ces excès ; par celui de prévenir en eux

les friponneries que le déſordre amene infailliblement, & de les conſerver toujours honnêtes gens ; enfin par le plaiſir d'avoir chez nous à peu de frais des récréations agréables pour nous-mêmes ? Que s'il ſe trouve parmi nos gens quelqu'un, ſoit homme ſoit femme, qui ne s'accommode pas de nos regles & leur préfere la liberté d'aller ſous divers prétextes courir où bon lui ſemble, on ne lui en refuſe jamais la permiſſion ; mais nous regardons ce goût de licence comme un indice très-ſuſpect, & nous ne tardons pas à nous défaire de ceux qui l'ont. Ainſi ces mêmes amuſemens qui nous conſervent de bons ſujets, nous ſervent encore d'épreuve pour les choiſir. Milord, j'avoue que je n'ai jamais vu qu'ici des maîtres former à la fois dans les mêmes hommes de bons domeſtiques pour le ſervice de leurs perſonnes, de bons payſans pour cultiver leurs terres, de bons ſoldats pour la défenſe de la patrie, & des gens de bien pour tous les états où la fortune peut les appeller.

L'hiver les plaiſirs changent d'eſpece ainſi que les travaux. Les dimanches, tous les gens de la maiſon & même les voiſins, hommes & femmes indifféremment, ſe raſſemblent après le ſervice dans une ſalle-baſſe où ils trouvent du feu, du vin, des fruits, des gâteaux & un violon qui les fait danſer. Madame de Wolmar ne manque jamais de s'y rendre au moins pour quelques inſtans, afin d'y maintenir par ſa préſence l'ordre & la modeſtie, & il n'eſt pas rare qu'elle y danſe elle-même, fût-ce avec ſes propres gens. Cette regle, quand je l'appris, me parut d'abord moins conforme à la ſévérité des mœurs proteſtantes. Je le dis à Julie, & voici à peu près ce qu'elle me répondit.

La pure morale eſt ſi chargée de devoirs ſéveres, que ſi on la ſurcharge encore de formes indifférentes, c'eſt preſque toujours aux dépens de l'eſſentiel. On dit que c'eſt le cas de la plupart des Moines, qui, ſoumis à mille regles inutiles, ne ſavent ce que c'eſt qu'honneur & vertu. Ce défaut regne moins parmi nous, mais nous n'en ſommes pas tout-à-fait exempts. Nos gens d'Egliſe, auſſi ſupérieurs en ſageſſe à toutes les ſortes de prêtres que notre religion eſt ſupérieure à toutes les autres en ſainteté, ont pourtant encore quelques maximes qui paroiſſent plus fondées ſur le préjugé que ſur la raiſon. Telle eſt celle qui blâme la danſe & les aſſemblées, comme s'il y avoit plus de mal à danſer qu'à chanter, que chacun de ces amuſemens ne fût pas également une inſpiration de la nature, & que ce fût un crime de s'égayer en commun par une récréation innocente & honnête. Pour moi, je penſe au contraire que toutes les fois qu'il y a concours des deux ſexes, tout divertiſſement public devient innocent par cela même qu'il eſt public, au lieu que l'occupation la plus louable eſt ſuſpecte dans le tête-à-tête (6). L'homme & la femme ſont deſtinés l'un pour l'autre, la fin de la nature eſt qu'ils ſoient unis par le mariage. Toute fauſſe Religion combat la nature, la nôtre ſeule, qui la ſuit & la rectifie, annonce une inſtitution divine & convenable à l'homme. Elle ne doit donc point ajouter ſur le mariage aux embarras de l'ordre civil des difficultés que

(6) Dans ma lettre à M. d'Alembert ſur les ſpectacles, j'ai tranſcrit de celle-ci le morceau ſuivant & quelques autres ; mais comme alors je ne faiſois que préparer cette édition, j'ai cru devoir attendre qu'elle parût pour citer ce que j'en avois tiré.

l'Evangile ne preſcrit pas, & qui ſont contraires à l'eſprit du Chriſtianiſme. Mais qu'on me diſe, où de jeunes perſonnes à marier auront occaſion de prendre du goût l'une pour l'autre, & de ſe voir avec plus de décence & de circonſpection que dans une aſſemblée, où les yeux du public inceſſamment tournés ſur elles les forcent à s'obſerver avec le plus grand ſoin? En quoi Dieu eſt-il offenſé par un exercice agréable & ſalutaire, convenable à la vivacité de la jeuneſſe, qui conſiſte à ſe préſenter l'un à l'autre avec grace & bienſéance, & auquel le ſpectateur impoſe une gravité dont perſonne n'oſeroit ſortir? Peut-on imaginer un moyen plus honnête de ne tromper perſonne, au moins quant à la figure, & de ſe montrer avec les agrémens & les défauts qu'on peut avoir aux gens qui ont intérêt de nous bien connoître avant de s'obliger à nous aimer? Le devoir de ſe chérir réciproquement n'emporte-t-il pas celui de ſe plaire, & n'eſt-ce pas un ſoin digne de deux perſonnes vertueuſes & chrétiennes qui ſongent à s'unir, de préparer ainſi leurs cœurs à l'amour mutuel que Dieu leur impoſe?

Qu'arrive-t-il dans ces lieux où regne une éternelle contrainte, où l'on punit comme un crime la plus innocente gaieté, où les jeunes gens des deux ſexes n'oſent jamais s'aſſembler en public, & où l'indiſcrete ſévérité d'un Paſteur ne fait prêcher au nom de Dieu qu'une gêne ſervile, & la triſteſſe & l'ennui? On élude une tyrannie inſupportable que la nature & la raiſon déſavouent. Aux plaiſirs permis dont on prive une jeuneſſe enjouée & folâtre, elle en ſubſtitue de plus dangereux. Les tête-à-tête adroitement concertés

prennent

prennent la place des assemblées publiques. A force de se cacher, comme si l'on étoit coupable, on est tenté de le devenir. L'innocente joie aime à s'évaporer au grand jour; mais le vice est ami des ténebres, & jamais l'innocence & le mystere n'habiterent long-tems ensemble. Mon cher ami, me dit-elle en me serrant la main, comme pour me communiquer son repentir & faire passer dans mon cœur la pureté du sien, qui doit mieux sentir que nous toute l'importance de cette maxime? Que de douleurs & de peines, que de remords & de pleurs nous nous serions épargnés durant tant d'années, si, tous deux, aimant la vertu, comme nous avons toujours fait, nous avions sçu prévoir de plus loin les dangers qu'elle court dans le tête-à-tête!

Encore un coup, continua Mde. de Wolmar d'un ton plus tranquille, ce n'est point dans les assemblées nombreuses, où tout le monde nous voit & nous écoute, mais dans des entretiens particuliers, où regnent le secret & la liberté, que les mœurs peuvent courir des risques. C'est sur ce principe, que quand mes domestiques des deux sexes se rassemblent, je suis bien aise qu'ils y soient tous. J'approuve même qu'ils invitent parmi les jeunes gens du voisinage ceux dont le commerce n'est point capable de leur nuire, & j'apprends avec grand plaisir que pour louer les mœurs de quelqu'un de nos jeunes voisins, on dit: il est reçu chez M. de Wolmar. En ceci nous avons encore une autre vue. Les hommes qui nous servent sont tous garçons, & parmi les femmes la gouvernante des enfans est encore à marier; il n'est pas juste que la réserve où vivent ici les uns & les

autres, leur ôte l'occaſion d'un honnête établiſſement. Nous tâchons, dans ces petites aſſemblées, de leur procurer cette occaſion ſous nos yeux pour les aider à mieux choiſir; & en travaillant ainſi à former d'heureux ménages, nous augmentons le bonheur du nôtre.

Il reſteroit à me juſtifier moi-même de danſer avec ces bonnes gens; mais j'aime mieux paſſer condamnation ſur ce point, & j'avoue franchement que mon plus grand motif en cela eſt le plaiſir que j'y trouve. Vous ſavez que j'ai toujours partagé la paſſion que ma couſine a pour la danſe; mais après la perte de ma mere, je renonçai pour ma vie au bal & à toute aſſemblée publique; j'ai tenu parole, même à mon mariage, & la tiendrai, ſans croire y déroger en danſant quelquefois chez moi avec mes hôtes & mes domeſtiques. C'eſt un exercice utile à ma ſanté durant la vie ſédentaire qu'on eſt forcé de mener ici l'hiver. Il m'amuſe innocemment; car quand j'ai bien danſé, mon cœur ne me reproche rien. Il amuſe auſſi M. de Wolmar; toute ma coquetterie en cela ſe borne à lui plaire. Je ſuis cauſe qu'il vient au lieu où l'on danſe; ſes gens en ſont plus contens d'être honorés des regards de leur maître; ils témoignent auſſi de la joie à me voir parmi eux. Enfin, je trouve que cette familiarité modérée forme entre nous un lien de douceur & d'attachement qui ramene un peu l'humanité naturelle, en tempérant la baſſeſſe de la ſervitude & la rigueur de l'autorité.

Voilà, Milord, ce que me dit Julie au ſujet de la danſe, & j'admirai comment, avec tant d'affabilité, pouvoit régner

tant de ſubordination, & comment elle & ſon mari pouvoient deſcendre & s'égaler ſi ſouvent à leurs domeſtiques, ſans que ceux-ci fuſſent tentés de les prendre au mot & de s'égaler à eux à leur tour. Je ne crois pas qu'il y ait des Souverains en Aſie ſervis dans leurs palais avec plus de reſpect que ces bons maîtres le ſont dans leur maiſon. Je ne connois rien de moins impérieux que leurs ordres, & rien de ſi promptement exécuté : ils prient & l'on vole; ils excuſent & l'on ſent ſon tort. Je n'ai jamais mieux compris combien la force des choſes qu'on dit dépend peu des mots qu'on emploie.

Ceci m'a fait faire une autre réflexion ſur la vaine gravité des maîtres. C'eſt que ce ſont moins leurs familiarités que leurs défauts qui les font mépriſer chez eux, & que l'inſolence des domeſtiques annonce plutôt un maître vicieux que foible; car rien ne leur donne autant d'audace que la connoiſſance de ſes vices, & tous ceux qu'ils découvrent en lui ſont à leurs yeux autant de diſpenſes d'obéir à un homme qu'ils ne ſauroient plus reſpecter.

Les valets imitent les maîtres, & les imitant groſſierement ils rendent ſenſibles dans leur conduite les défauts que le vernis de l'éducation cache mieux dans les autres. A Paris, je jugeois des mœurs des femmes de ma connoiſſance par l'air & le ton de leurs femmes-de-chambre, & cette regle ne m'a jamais trompé. Outre que la femme-de-chambre, une fois dépoſitaire du ſecret de ſa maîtreſſe, lui fait payer cher ſa diſcrétion, elle agit comme l'autre penſe & décele toutes ſes maximes en les pratiquant mal-adroitement. En toute

choſe l'exemple des maîtres eſt plus fort que leur autorité, & il n'eſt pas naturel que leurs domeſtiques veuillent être plus honnêtes gens qu'eux. On a beau crier, jurer, maltraiter, chaſſer, faire maiſon nouvelle; tout cela ne produit point le bon ſervice. Quand celui qui ne s'embarraſſe pas d'être mépriſé & haï de ſes gens, s'en croit pourtant bien ſervi, c'eſt qu'il ſe contente de ce qu'il voit & d'une exactitude apparente, ſans tenir compte de mille maux ſecrets qu'on lui fait inceſſamment & dont il n'apperçoit jamais la ſource. Mais où eſt l'homme aſſez dépourvu d'honneur pour pouvoir ſupporter les dédains de tout ce qui l'environne? Où eſt la femme aſſez perdue pour n'être plus ſenſible aux outrages? Combien, dans Paris & dans Londres, de Dames ſe croient fort honorées, qui fondroient en larmes, ſi elles entendoient ce qu'on dit d'elles dans leur antichambre? Heureuſement pour leur repos elles ſe raſſurent en prenant ces Argus pour des imbécilles, & ſe flattant qu'ils ne voient rien de ce qu'elles ne daignent pas leur cacher. Auſſi, dans leur mutine obéiſſance, ne leur cachent-ils gueres à leur tour le mépris qu'ils ont pour elles. Maîtres & valets ſentent mutuellement que ce n'eſt pas la peine de ſe faire eſtimer les uns des autres.

Le jugement des domeſtiques me paroit être l'épreuve la plus ſûre & la plus difficile de la vertu des maîtres, & je me ſouviens, Milord, d'avoir bien penſé de la vôtre en Valais ſans vous connoître, ſimplement ſur ce que parlant aſſez rudement à vos gens, ils ne vous en étoient pas moins attachés, & qu'ils témoignoient entre eux autant de reſpect

pour vous en votre abſence que ſi vous les euſſiez entendus. On a dit qu'il n'y avoit point de héros pour ſon valet-de-chambre : cela peut être ; mais l'homme juſte a l'eſtime de ſon valet ; ce qui montre aſſez que l'héroïſme n'a qu'une vaine apparence & qu'il n'y a rien de ſolide que la vertu. C'eſt ſur-tout dans cette maiſon qu'on reconnoit la force de ſon empire dans le ſuffrage des domeſtiques ; ſuffrage d'autant plus ſûr, qu'il ne conſiſte point en de vains éloges, mais dans l'expreſſion naturelle de ce qu'ils ſentent. N'entendant jamais rien ici qui leur faſſe croire que les autres maîtres ne reſſemblent pas aux leurs, ils ne les louent point des vertus qu'ils eſtiment communes à tous, mais ils louent Dieu dans leur ſimplicité d'avoir mis des riches ſur la terre pour le bonheur de ceux qui les ſervent & pour le ſoulagement des pauvres.

La ſervitude eſt ſi peu naturelle à l'homme, qu'elle ne ſauroit exiſter ſans quelque mécontentement. Cependant on reſpecte le maître & l'on n'en dit rien. Que s'il échappe quelques murmures contre la maîtreſſe, ils valent mieux que des éloges. Nul ne ſe plaint qu'elle manque pour lui de bienveillance, mais qu'elle en accorde autant aux autres ; nul ne peut ſouffrir qu'elle faſſe comparaiſon de ſon zele avec celui de ſes camarades, & chacun voudroit être le premier en faveur comme il croit l'être en attachement. C'eſt là leur unique plainte & leur plus grande injuſtice.

A la ſubordination des inférieurs ſe joint la concorde entre les égaux, & cette partie de l'adminiſtration domeſtique n'eſt pas la moins difficile. Dans les concurrences de jalouſie &

d'intérêt qui diviſent ſans ceſſe les gens d'une maiſon, même auſſi peu nombreuſe que celle-ci, ils ne demeurent preſque jamais unis qu'aux dépens du maître. S'ils s'accordent, c'eſt pour voler de concert; s'ils ſont fideles, chacun ſe fait valoir aux dépens des autres; il faut qu'ils ſoient ennemis ou complices, & l'on voit à peine le moyen d'éviter à la fois leur friponnerie & leurs diſſentions. La plupart des peres de famille ne connoiſſent que l'alternative entre ces deux inconvéniens. Les uns, préférant l'intérêt à l'honnêteté, fomentent cette diſpoſition des valets aux ſecrets rapports, & croient faire un chef-d'œuvre de prudence en les rendant eſpions & ſurveillans les uns des autres. Les autres plus indolens, aiment mieux qu'on les vole & qu'on vive en paix; ils ſe font une ſorte d'honneur de recevoir toujours mal des avis qu'un pur zele arrache quelquefois à un ſerviteur fidele. Tous s'abuſent également. Les premiers, en excitant chez eux des troubles continuels, incompatibles avec la regle & le bon ordre, n'aſſemblent qu'un tas de fourbes & de délateurs, qui s'exercent, en trahiſſant leurs camarades, à trahir peut-être un jour leurs maîtres. Les ſeconds, en refuſant d'apprendre ce qui ſe fait dans leur maiſon, autoriſent les ligues contre eux-mêmes, encouragent les méchans, rebutent les bons, & n'entretiennent à grands frais que des fripons arrogans & pareſſeux, qui s'accordant aux dépens du maître, regardent leurs ſervices comme des graces, & leurs vols comme des droits (7).

(7) J'ai examiné d'aſſez près la police des grandes maiſons, & j'ai vu clairement qu'il eſt impoſſible à un maître qui a vingt domeſtiques

C'eſt une grande erreur dans l'économie domeſtique, ainſi que dans la civile, de vouloir combattre un vice par un autre, ou former entre eux une ſorte d'équilibre; comme ſi ce qui ſape les fondemens de l'ordre pouvoit jamais ſervir à l'établir! On ne fait par cette mauvaiſe police que réunir enfin tous les inconvéniens. Les vices tolérés dans une maiſon n'y regnent pas ſeuls; laiſſez-en germer un, mille viendront à ſa ſuite. Bientôt ils perdent les valets qui les ont, ruinent le maître qui les ſouffre, corrompent ou ſcandaliſent les enfans attentifs à les obſerver. Quel indigne pere oſeroit mettre quelque avantage en balance avec ce dernier mal? Quel honnête homme voudroit être chef de famille, s'il lui étoit impoſſible de réunir dans ſa maiſon la paix & la fidélité, & qu'il falût acheter le zele de ſes domeſtiques aux dépens de leur bienveillance mutuelle.

Qui n'auroit vu que cette maiſon, n'imagineroit pas même qu'une pareille difficulté pût exiſter, tant l'union des membres y paroit venir de leur attachement aux chefs. C'eſt ici qu'on trouve le ſenſible exemple qu'on ne ſauroit aimer ſincerement le maître ſans aimer tout ce qui lui appartient; vérité qui ſert de fondement à la charité chrétienne. N'eſt-il pas bien ſimple que les enfans du même pere ſe traitent en freres entre eux? C'eſt ce qu'on nous dit tous les jours au Temple

de venir jamais à bout de ſavoir s'il y a parmi eux un honnête homme, & de ne pas prendre pour tel le plus méchant fripon de tous. Cela ſeul me dégoûteroit d'être au nombre des riches. Un des plus doux plaiſirs de la vie, le plaiſir de la confiance & de l'eſtime eſt perdu pour ces malheureux. Ils achetent bien cher tout leur or.

ſans nous le faire ſentir ; c'eſt que les habitans de cette maiſon ſentent ſans qu'on le leur diſe.

Cette diſpoſition à la concorde commence par le choix des ſujets. M. de Wolmar n'examine pas ſeulement en les recevant, s'ils conviennent à ſa femme & à lui, mais s'ils ſe conviennent l'un à l'autre, & l'antipathie bien reconnue entre deux excellens domeſtiques ſuffiroit pour faire à l'inſtant congédier l un des deux : car, dit Julie, une maiſon ſi peu nombreuſe, une maiſon dont ils ne ſortent jamais & où ils ſont toujours vis-à-vis les uns des autres, doit leur convenir également à tous, & ſeroit un enfer pour eux, ſi elle n'étoit une maiſon de paix. Ils doivent la regarder comme leur maiſon paternelle où tout n'eſt qu'une même famille. Un ſeul qui déplairoit aux autres pourroit la leur rendre odieuſe, & cet objet déſagréable y frappant inceſſamment leurs regards, ils ne ſeroient bien ici ni pour eux ni pour nous.

Après les avoir aſſortis le mieux qu'il eſt poſſible, on les unit pour ainſi dire malgré eux par les ſervices qu'on les force en quelque ſorte à ſe rendre, & l'on fait que chacun ait un ſenſible intérêt d'être aimé de tous ſes camarades. Nul n'eſt ſi bien venu à demander des graces pour lui-même que pour un autre ; ainſi celui qui deſire en obtenir tâche d'engager un autre à parler pour lui, & cela eſt d'autant plus facile que ſoit qu'on accorde ou qu'on refuſe une faveur ainſi demandée, on en fait toujours un mérite à celui qui s'en eſt rendu l'interceſſeur. Au contraire, on rebute ceux qui ne ſont bons que pour eux. Pourquoi, leur dit-on, accorderois-je ce qu'on me demande pour vous qui n'avez jamais rien demandé pour perſonne ?

perſonne? Eſt-il juſte que vous ſoyez plus heureux que vos camarades, parce qu'ils ſont plus obligeans que vous? On fait plus; on les engage à ſe ſervir mutuellement en ſecret, ſans oſtentation, ſans ſe faire valoir. Ce qui eſt d'autant moins difficile à obtenir qu'ils ſavent fort bien que le maître, témoin de cette diſcrétion, les en eſtime davantage; ainſi l'intérêt y gagne & l'amour-propre n'y perd rien. Ils ſont ſi convaincus de cette diſpoſition générale, & il regne une telle confiance entre eux, que quand quelqu'un a quelque grace à demander, il en parle à leur table par forme de converſation; ſouvent ſans avoir rien fait de plus il trouve la choſe demandée & obtenue, & ne ſachant qui remercier, il en a l'obligation à tous.

C'eſt par ce moyen & d'autres ſemblables qu'on fait régner entre eux un attachement né de celui qu'ils ont tous pour leur maître, & qui lui eſt ſubordonné. Ainſi, loin de ſe liguer à ſon préjudice, ils ne ſont tous unis que pour le mieux ſervir. Quelque intérêt qu'ils aient à s'aimer, ils en ont encore un plus grand à lui plaire; le zele pour ſon ſervice l'emporte ſur leur bienveillance mutuelle, & tous ſe regardant comme léſés par des pertes qui le laiſſeroient moins en état de récompenſer un bon ſerviteur, ſont également incapables de ſouffrir en ſilence le tort que l'un d'eux voudroit lui faire. Cette partie de la police établie dans cette maiſon me paroit avoir quelque choſe de ſublime, & je ne puis aſſez admirer comment M. & Made. de Wolmar ont ſçu transformer le vil métier d'accuſateur en une fonction de zele, d'intégrité, de courage, auſſi noble, ou du moins auſſi louable qu'elle l'étoit chez les Romains.

On a commencé par détruire ou prévenir clairement, ſimplement, & par des exemples ſenſibles cette morale criminelle & ſervile, cette mutuelle tolérance aux dépens du maître, qu'un méchant valet ne manque point de prêcher aux bons, ſous l'air d'une maxime de charité. On leur a bien fait comprendre que le précepte de couvrir les fautes de ſon prochain ne ſe rapporte qu'à celles qui ne font de tort à perſonne; qu'une injuſtice qu'on voit, qu'on tait, & qui bleſſe un tiers, on la commet ſoi-même, & que comme ce n'eſt que le ſentiment de nos propres défauts qui nous oblige à pardonner ceux d'autrui, nul n'aime à tolérer les fripons s'il n'eſt un fripon comme eux. Sur ces principes, vrais en général d'homme à homme, & bien plus rigoureux encore dans la relation plus étroite du ſerviteur au maître, on tient ici pour inconteſtable que qui voit faire un tort à ſes maîtres ſans le dénoncer eſt plus coupable encore que celui qui l'a commis; car celui-ci ſe laiſſe abuſer dans ſon action par le profit qu'il enviſage, mais l'autre de ſang-froid & ſans intérêt n'a pour motif de ſon ſilence qu'une profonde indifférence pour la juſtice, pour le bien de la maiſon qu'il ſert, & un deſir ſecret d'imiter l'exemple qu'il cache. De ſorte que quand la faute eſt conſidérable, celui qui l'a commiſe peut encore quelquefois eſpérer ſon pardon, mais le témoin qui l'a tue eſt infailliblement congédié comme un homme enclin au mal.

En revanche on ne ſouffre aucune accuſation qui puiſſe être ſuſpecte d'injuſtice & de calomnie; c'eſt-à-dire qu'on n'en reçoit aucune en l'abſence de l'accuſé. Si quelqu'un vient en

particulier faire quelque rapport contre ſon camarade, ou ſe plaindre perſonnellement de lui, on lui demande s'il eſt ſuffiſamment inſtruit, c'eſt-à-dire, s'il a commencé par s'éclaircir avec celui dont il vient ſe plaindre? S'il dit que non, on lui demande encore comment il peut juger une action dont il ne connoit pas aſſez les motifs? Cette action, lui dit-on, tient peut-être à quelque autre qui vous eſt inconnue; elle a peut-être quelque circonſtance qui ſert à la juſtifier ou à l'excuſer, & que vous ignorez. Comment oſez-vous condamner cette conduite avant de ſavoir les raiſons de celui qui l'a tenue? Un mot d'explication l'eût peut-être juſtifiée à vos yeux? Pourquoi riſquer de la blâmer injuſtement & m'expoſer à partager votre injuſtice? S'il aſſure s'être éclairci auparavant avec l'accuſé; pourquoi donc, lui replique-t-on, venez-vous ſans lui, comme ſi vous aviez peur qu'il ne démentît ce que vous avez à dire? De quel droit négligez-vous pour moi la précaution que vous avez cru devoir prendre pour vous-même? Eſt-il bien de vouloir que je juge ſur votre rapport d'une action dont vous n'avez pas voulu juger ſur le témoignage de vos yeux, & ne ſeriez-vous pas reſponſable du jugement partial que j'en pourrois porter, ſi je me contentois de votre ſeule dépoſition? Enſuite on lui propoſe de faire venir celui qu'il accuſe; s'il y conſent, c'eſt une affaire bientôt réglée; s'il s'y oppoſe, on le renvoye après une forte réprimande, mais on lui garde le ſecret, & l'on obſerve ſi bien l'un & l'autre qu'on ne tarde pas à ſavoir lequel des deux avoit tort.

Cette regle eſt ſi connue & ſi bien établie qu'on n'entend jamais un domeſtique de cette maiſon parler mal d'un de ſes

camarades abſent, car ils ſavent tous que c'eſt le moyen de paſſer pour lâche ou menteur. Lorſqu'un d'entre eux en accuſe un autre, c'eſt ouvertement, franchement, & non-ſeulement en ſa préſence, mais en celle de tous leurs camarades, afin d'avoir dans les témoins de ſes diſcours des garans de ſa bonne foi. Quand il eſt queſtion de querelles perſonnelles, elles s'accommodent preſque toujours par médiateurs ſans importuner Monſieur ni Madame; mais quand il s'agit de l'intérêt ſacré du maître, l'affaire ne ſauroit demeurer ſecrete; il faut que le coupable s'accuſe ou qu'il ait un accuſateur. Ces petits plaidoyers ſont très-rares & ne ſe font qu'à table dans les tournées que Julie va faire journellement au dîner ou au ſouper de ſes gens, & que M. de Wolmar appelle en riant ſes grands jours. Alors après avoir écouté paiſiblement la plainte & la réponſe, ſi l'affaire intéreſſe ſon ſervice, elle remercie l'accuſateur de ſon zele. Je ſais, lui dit-elle, que vous aimez votre camarade, vous m'en avez toujours dit du bien, & je vous loue de ce que l'amour du devoir & de la juſtice l'emporte en vous ſur les affections particulieres: c'eſt ainſi qu'en uſe un ſerviteur fidele & un honnête homme. Enſuite, ſi l'accuſé n'a pas tort, elle ajoute toujours quelque éloge à ſa juſtification. Mais s'il eſt réellement coupable, elle lui épargne devant les autres une partie de la honte. Elle ſuppoſe qu'il a quelque choſe à dire pour ſa défenſe, qu'il ne veut pas déclarer devant tout le monde; elle lui aſſigne une heure pour l'entendre en particulier, & c'eſt là qu'elle ou ſon mari lui parlent comme il convient. Ce qu'il y a de ſingulier en ceci, c'eſt que le plus ſévere des deux n'eſt pas le plus redouté, & qu'on craint

moins les graves réprimandes de M. de Wolmar que les reproches touchans de Julie. L'un faiſant parler la juſtice & la vérité, humilie & confond les coupables ; l'autre leur donne un regret mortel de l'être, en leur montrant celui qu'elle a d'être forcée à leur ôter ſa bienveillance. Souvent elle leur arrache des larmes de douleur & de honte, & il ne lui eſt pas rare de s'attendrir elle-même en voyant leur repentir, dans l'eſpoir de n'être pas obligée à tenir parole.

Tel qui jugeroit de tous ces ſoins ſur ce qui ſe paſſe chez lui ou chez ſes voiſins, les eſtimeroit peut-être inutiles & pénibles. Mais vous, Milord, qui avez de ſi grandes idées ces devoirs & des plaiſirs du pere de famille, & qui connoiſſez l'empire naturel que le génie & la vertu ont ſur le cœur humain, vous voyez l'importance de ces détails, & vous ſentez à quoi tient leur ſuccès. Richeſſe ne fait pas riche, dit le Roman de la Roſe. Les biens d'un homme ne ſont point dans ſes coffres, mais dans l'uſage de ce qu'il en tire, car on ne s'approprie les choſes qu'on poſſede que par leur emploi, & les abus ſont toujours plus inépuiſables que les richeſſes ; ce qui fait qu'on ne jouit pas à proportion de la dépenſe, mais à proportion qu'on la ſait mieux ordonner. Un fou peut jetter des lingots dans la mer & dire qu'il en a joui : mais quelle comparaiſon entre cette extravagante jouiſſance, & celle qu'un homme ſage eût ſçu tirer d'une moindre ſomme ? L'ordre & la regle qui multiplient & perpétuent l'uſage des biens, peuvent ſeuls transformer le plaiſir en bonheur. Que ſi c'eſt du rapport des choſes à nous que nait la véritable propriété ; ſi c'eſt plutôt l'emploi des richeſſes que leur acquiſition qui nous

les donne, quels ſoins importent plus au pere de famille que l'économie domeſtique & le bon régime de ſa maiſon, où les rapports les plus parfaits vont le plus directement à lui, & où le bien de chaque membre ajoute alors à celui du chef?

Les plus riches ſont-ils les plus heureux? Que ſert donc l'opulence à la félicité? Mais toute maiſon bien ordonnée, eſt l'image de l'ame du maître. Les lambris dorés, le luxe & la magnificence n'annoncent que la vanité de celui qui les étale, au lieu que par-tout où vous verrez régner la regle ſans triſteſſe, la paix ſans eſclavage, l'abondance ſans profuſion, dites avec confiance; c'eſt un être heureux qui commande ici.

Pour moi je penſe que le ſigne le plus aſſuré du vrai contentement d'eſprit eſt la vie retirée & domeſtique, & que ceux qui vont ſans ceſſe chercher leur bonheur chez autrui ne l'ont point chez eux-mêmes. Un pere de famille qui ſe plait dans ſa maiſon a pour prix des ſoins continuels qu'il s'y donne la continuelle jouiſſance des plus doux ſentimens de la nature. Seul entre tous les mortels, il eſt maître de ſa propre félicité, parce qu'il eſt heureux comme Dieu même, ſans rien deſirer de plus que ce dont il jouit: comme cet Etre immenſe, il ne ſonge pas à amplifier ſes poſſeſſions, mais à les rendre véritablement ſiennes par les relations les plus parfaites & la direction la mieux entendue: s'il ne s'enrichit pas par de nouvelles acquiſitions, il s'enrichit en poſſédant mieux ce qu'il a. Il ne jouiſſoit que du revenu de ſes terres, il jouit encore de ſes terres mêmes en préſidant à leur culture & les parcourant ſans ceſſe. Son domeſtique lui étoit étranger; il en fait ſon

bien, ſon enfant, il ſe l'approprie. Il n'avoit droit que ſur les actions, il s'en donne encore ſur les volontés. Il n'étoit maître qu'à prix d'argent, il le devient par l'empire ſacré de l'eſtime & des bienfaits. Que la fortune le dépouille de ſes richeſſes, elle ne ſauroit lui ôter les cœurs qu'il s'eſt attachés, elle n'ôtera point des enfans à leur pere; toute la différence eſt qu'il les nourriſſoit hier, & qu'il ſera demain nourri par eux. C'eſt ainſi qu'on apprend à jouir véritablement de ſes biens, de ſa famille & de ſoi-même; c'eſt ainſi que les détails d'une maiſon deviennent délicieux pour l'honnête homme qui ſait en connoître le prix; c'eſt ainſi que loin de regarder ſes devoirs comme une charge, il en fait ſon bonheur, & qu'il tire de ſes touchantes & nobles fonctions la gloire & le plaiſir d'être homme.

Que ſi ces précieux avantages ſont mépriſés ou peu connus, & ſi le petit nombre même qui les recherche les obtient ſi rarement, tout cela vient de la même cauſe. Il eſt des devoirs ſimples & ſublimes qu'il n'appartient qu'à peu de gens d'aimer & de remplir. Tels ſont ceux du pere de famille pour leſquels l'air & le bruit du monde n'inſpirent que du dégoût, & dont on s'acquitte mal encore quand on n'y eſt porté que par des raiſons d'avarice & d'intérêt. Tel croit être un bon pere de famille, & n'eſt qu'un vigilant économe; le bien peut proſpérer & la maiſon aller fort mal. Il faut des vues plus élevées pour éclairer, diriger cette importante adminiſtration & lui donner un heureux ſuccès. Le premier ſoin par lequel doit commencer l'ordre d'une maiſon, c'eſt de n'y ſouffrir que d'honnêtes

gens qui n'y portent pas le deſir ſecret de troubler cet ordre. Mais la ſervitude & l'honnêteté ſont-elles ſi compatibles qu'on doive eſpérer de trouver des domeſtiques honnêtes gens? Non, Milord, pour les avoir il ne faut pas les chercher, il faut les faire, & il n'y a qu'un homme de bien qui ſache l'art d'en former d'autres. Un hypocrite a beau vouloir prendre le ton de la vertu, il n'en peut inſpirer le goût à perſonne, & s'il ſavoit la rendre aimable, il l'aimeroit lui-même. Que ſervent de froides leçons démenties par un exemple continuel, ſi ce n'eſt à faire penſer que celui qui les donne ſe joue de la crédulité d'autrui? Que ceux qui nous exhortent à faire ce qu'ils diſent, & non ce qu'ils font, diſent une grande abſurdité! Qui ne fait pas ce qu'il dit ne le dit jamais bien; car le langage du cœur qui touche & perſuade y manque. J'ai quelquefois entendu de ces converſations groſſierement apprêtées, qu'on tient devant les domeſtiques comme devant des enfans pour leur faire des leçons indirectes. Loin de juger qu'ils en fuſſent un inſtant les dupes, je les ai toujours vu ſourire en ſecret de l'ineptie du maître qui les prenoit pour des ſots, en débitant lourdement devant eux des maximes qu'ils ſavoient bien n'être pas les ſiennes.

Toutes ces vaines ſubtilités ſont ignorées dans cette maiſon, & le grand art des maîtres pour rendre leurs domeſtiques tels qu'ils les veulent, eſt de ſe montrer à eux tels qu'ils ſont. Leur conduite eſt toujours franche & ouverte, parce qu'ils n'ont pas peur que leurs actions démentent leurs diſcours. Comme ils n'ont point pour eux-mêmes une morale

différente

différente de celle qu'ils veulent donner aux autres, ils n'ont pas beſoin de circonſpection dans leurs propos ; un mot étourdiment échappé ne renverſe point les principes qu'ils ſe ſont efforcés d'établir. Ils ne diſent point indiſcretement toutes leurs affaires, mais ils diſent librement toutes leurs maximes. A table, à la promenade, tête-à-tête ou devant tout le monde, on tient toujours le même langage ; on dit naïvement ce qu'on penſe ſur chaque choſe, & ſans qu'on ſonge à perſonne, chacun y trouve toujours quelque inſtruction. Comme les domeſtiques ne voyent jamais rien faire à leur maître qui ne ſoit droit, juſte, équitable, ils ne regardent point la juſtice comme le tribut du pauvre, comme le joug du malheureux, comme une des miſeres de leur état. L'attention qu'on a de ne pas faire courir en vain les ouvriers, & perdre des journées pour venir ſolliciter le paiement de leurs journées, les accoutume à ſentir le prix du tems. En voyant le ſoin des maîtres à ménager celui d'autrui, chacun en conclud que le ſien leur eſt précieux & ſe fait un plus grand crime de l'oiſiveté. La confiance qu'on a dans leur intégrité donne à leurs inſtitutions une force qui les fait valoir & prévient les abus. On n'a pas peur que dans la gratification de chaque ſemaine, la maîtreſſe trouve toujours que c'eſt le plus jeune ou le mieux fait qui a été le plus diligent. Un ancien domeſtique ne craint pas qu'on lui cherche quelque chicane pour épargner l'augmentation de gages qu'on lui donne. On n'eſpere pas profiter de leur diſcorde pour ſe faire valoir & obtenir de l'un ce qu'aura refuſé l'autre. Ceux qui ſont à marier ne

craignent pas qu'on nuiſe à leur établiſſement pour les garder plus long-tems, & qu'ainſi leur bon ſervice leur faſſe tort. Si quelque valet étranger venoit dire aux gens de cette maiſon qu'un maître & ſes domeſtiques ſont entre eux dans un véritable état de guerre; que ceux-ci faiſant au premier tout du pis qu'ils peuvent, uſent en cela d'une juſte repréſaille; que les maîtres étant uſurpateurs, menteurs & fripons, il n'y a pas de mal à les traiter comme ils traitent le Prince ou le peuple, ou les particuliers, & à leur rendre adroitement le mal qu'ils font à force ouverte; celui qui parleroit ainſi ne ſeroit entendu de perſonne; on ne s'aviſe pas même ici de combattre ou prévenir de pareils diſcours; il n'appartient qu'à ceux qui les font naître d'être obligés de les réfuter.

Il n'y a jamais ni mauvaiſe humeur ni mutinerie dans l'obéiſſance, parce qu'il n'y a ni hauteur ni caprice dans le commandement, qu'on n'exige rien qui ne ſoit raiſonnable & utile, & qu'on reſpecte aſſez la dignité de l'homme, quoique dans la ſervitude, pour ne l'occuper qu'à des choſes qui ne l'aviliſſent point. Au ſurplus, rien n'eſt bas ici que le vice, & tout ce qui eſt utile & juſte eſt honnête & bienſéant.

Si l'on ne ſouffre aucune intrigue au-dehors, perſonne n'eſt tenté d'en avoir. Ils ſavent bien que leur fortune la plus aſſurée eſt attachée à celle du maître, & qu'ils ne manqueront jamais de rien tant qu'on verra proſpérer la maiſon. En la ſervant ils ſoignent donc leur patrimoine, & l'augmentent en rendant leur ſervice agréable; c'eſt là leur plus

grand intérêt. Mais ce mot n'eſt gueres à ſa place en cette occaſion, car je n'ai jamais vu de police où l'intérêt fût ſi ſagement dirigé ; & où pourtant il influât moins que dans celle-ci. Tout ſe fait par attachement : l'on diroit que ces ames vénales ſe purifient en entrant dans ce ſéjour de ſageſſe & d'union. L'on diroit qu'une partie des lumieres du maître & des ſentimens de la maîtreſſe ont paſſé dans chacun de leurs gens ; tant on les trouve judicieux, bienfaiſans, honnêtes & ſupérieurs à leur état. Se faire eſtimer, conſidérer, bien vouloir, eſt leur plus grande ambition, & ils comptent les mots obligeans qu'on leur dit, comme ailleurs les étrennes qu'on leur donne.

Voilà, Milord, mes principales obſervations ſur la partie de l'économie de cette maiſon qui regarde les domeſtiques & mercenaires. Quant à la maniere de vivre des maîtres & au gouvernement des enfans, chacun de ces articles mérite bien une lettre à part. Vous ſavez à quelle intention j'ai commencé ces remarques ; mais en vérité, tout cela forme un tableau ſi raviſſant qu'il ne faut pour aimer à le contempler d'autre intérêt que le plaiſir qu'on y trouve.

LETTRE XI.

DE SAINT PREUX A MILORD EDOUARD.

NON, Milord, je ne m'en dédis point, on ne voit rien dans cette maiſon qui n'aſſocie l'agréable à l'utile; mais les occupations utiles ne ſe bornent pas aux ſoins qui donnent du profit; elles comprennent encore tout amuſement innocent & ſimple qui nourrit le goût de la retraite, du travail, de la modération, & conſerve à celui qui s'y livre une ame ſaine, un cœur libre du trouble des paſſions. Si l'indolente oiſiveté n'engendre que la triſteſſe & l'ennui, le charme des doux loiſirs eſt le fruit d'une vie laborieuſe. On ne travaille que pour jouir; cette alternative de peine & de jouiſſance eſt notre véritable vocation. Le repos qui ſert de délaſſement aux travaux paſſés & d'encouragement à d'autres n'eſt pas moins néceſſaire à l'homme que le travail même.

Après avoir admiré l'effet de la vigilance & des ſoins de la plus reſpectable mere de famille dans l'ordre de ſa maiſon, j'ai vu celui de ſes récréations dans un lieu retiré dont elle fait ſa promenade favorite & qu'elle appelle ſon Eliſée.

Il y avoit pluſieurs jours que j'entendois parler de cet Eliſée dont on me faiſoit une eſpece de myſtere. Enfin hier après-dîner l'extrême chaleur rendant le dehors & le dedans de la maiſon preſque également inſupportables, M. de Wolmar propoſa à ſa femme de ſe donner congé cet après-midi, & au lieu de ſe retirer comme à l'ordinaire dans la chambre

de ſes enfans juſques vers le ſoir, de venir avec nous reſpirer dans le verger; elle y conſentit & nous nous y rendîmes enſemble.

Ce lieu, quoique tout proche de la maiſon eſt tellement caché par l'allée couverte qui l'en ſépare qu'on ne l'apperçoit de nulle part. L'épais feuillage qui l'environne ne permet point à l'œil d'y pénétrer, & il eſt toujours ſoigneuſement fermé à la clef. A peine fus-je au-dedans que la porte étant maſquée par des aulnes & des coudriers qui ne laiſſent que deux étroits paſſages ſur les côtés, je ne vis plus en me retournant par où j'étois entré, & n'appercevant point de porte, je me trouvai là comme tombé des nues.

En entrant dans ce prétendu verger, je fus frappé d'une agréable ſenſation de fraîcheur que d'obſcurs ombrages, une verdure animée & vive, des fleurs éparſes de tous côtés, un gazouillement d'eau courante & le chant de mille oiſeaux porterent à mon imagination du moins autant qu'à mes ſens; mais en même tems je crus voir le lieu le plus ſauvage, le plus ſolitaire de la nature, & il me ſembloit d'être le premier mortel qui jamais eût pénétré dans ce déſert. Surpris, ſaiſi, tranſporté d'un ſpectacle ſi peu prévu, je reſtai un moment immobile, & m'écriai dans un enthouſiaſme involontaire; O Tinian! ô Juan Fernandez (1)! Julie, le bout du monde eſt à votre porte! Beaucoup de gens le trouvent ici comme vous, dit-elle avec un ſourire; mais vingt pas de plus les ramenent bien vîte à Clarens: voyons ſi le charme tiendra

(1) Iſles déſertes de la mer du Sud, célebres dans le voyage de l'Amiral Anſon.

plus long-tems chez vous. C'eſt ici le même verger où vous vous êtes promené autrefois, & où vous vous battiez avec ma couſine à coups de pêches. Vous ſavez que l'herbe y étoit aſſez aride, les arbres aſſez clair-ſemés, donnant aſſez peu d'ombre, & qu'il n'y avoit point d'eau. Le voilà maintenant frais, verd, habillé, paré, fleuri, arroſé : que penſez-vous qu'il m'en a coûté pour le mettre dans l'état où il eſt ? Car il eſt bon de vous dire que j'en ſuis la ſurintendante, & que mon mari m'en laiſſe l'entiere diſpoſition. Ma foi, lui dis-je, il ne vous en a coûté que de la négligence. Ce lieu eſt charmant, il eſt vrai, mais agreſte & abandonné ; je n'y vois point de travail humain. Vous avez fermé la porte ; l'eau eſt venue je ne ſais comment ; la nature ſeule a fait tout le reſte, & vous-même n'euſſiez jamais ſçu faire auſſi-bien qu'elle. Il eſt vrai, dit-elle, que la nature a tout fait, mais ſous ma direction, & il n'y a rien là que je n'aye ordonné. Encore un coup, devinez. Premierement, repris-je, je ne comprends point comment avec de la peine & de l'argent on a pu ſuppléer au tems. Les arbres... quant à cela, dit M. de Wolmar, vous remarquerez qu'il n'y en a pas beaucoup de fort grands, & ceux-là y étoient déjà. De plus, Julie a commencé ceci long-tems avant ſon mariage & preſque d'abord après la mort de ſa mere, qu'elle vint avec ſon pere chercher ici la ſolitude. Hé bien ! dis-je, puiſque vous voulez que tous ces maſſifs, ces grands berceaux, ces touffes pendantes, ces boſquets ſi bien ombragés ſoient venus en ſept ou huit ans & que l'art s'en ſoit mêlé, j'eſtime que ſi dans une enceinte auſſi vaſte vous avez fait tout cela pour deux mille écus, vous avez bien

économie. Vous ne ſurfaites que de deux mille écus, dit-elle, il ne m'en a rien coûté. Comment, rien ? Non, rien : à moins que vous ne comptiez une douzaine de journées par an de mon jardinier, autant de deux ou trois de mes gens, & quelques-unes de M. de Wolmar lui-même qui n'a pas dédaigné d'être quelquefois mon garçon jardinier. Je ne comprenois rien à cette énigme ; mais Julie qui juſques-là m'avoit retenu, me dit en me laiſſant aller ; avancez & vous comprendrez. Adieu Tinian, adieu Juan Fernandez, adieu tout l'enchantement ! Dans un moment vous allez être de retour du bout du monde.

Je me mis à parcourir avec extaſe ce verger ainſi métamorphoſé ; & ſi je ne trouvai point de plantes exotiques & de productions des Indes, je trouvai celles du pays diſpoſées & réunies de maniere à produire un effet plus riant & plus agréable. Le gazon verdoyant, épais, mais court & ſerré étoit mêlé de ſerpolet, de baume, de thym, de marjolaine, & d'autres herbes odorantes. On y voyoit briller mille fleurs des champs, parmi leſquelles l'œil en déméloit avec ſurpriſe quelques-unes de jardin, qui ſembloient croître naturellement avec les autres. Je rencontrois de tems en tems des touffes obſcures, impénétrables aux rayons du ſoleil, comme dans la plus épaiſſe forêt ; ces touffes étoient formées des arbres du bois le plus flexible, dont on avoit fait recourber les branches, pendre en terre, & prendre racine, par un art ſemblable à ce que font naturellement les mangles en Amérique. Dans les lieux plus découverts, je voyois çà & là ſans ordre & ſans ſymétrie des brouſſailles de roſes, de framboi-

ſiers, de groſeilles, des fourrés de lilas, de noiſetier, de ſureau, de ſeringa, de genêt, de trifolium, qui paroient la terre en lui donnant l'air d'être en friche. Je ſuivois des allées tortueuſes & irrégulieres bordées de ces bocages fleuris, & couvertes de mille guirlandes de vigne de Judée, de vigne-vierge, de houblon, de liſeron, de couleuvrée, de clématite, & d'autres plantes de cette eſpece, parmi leſquelles le chevre-feuille & le jaſmin daignoient ſe confondre. Ces guirlandes ſembloient jettées négligemment d'un arbre à l'autre, comme j'en avois remarqué quelquefois dans les forêts, & formoient ſur nous des eſpeces de draperies qui nous garantiſſoient du ſoleil, tandis que nous avions ſous nos pieds un marcher doux, commode & ſec ſur une mouſſe fine ſans ſable, ſans herbe, & ſans rejetons raboteux. Alors ſeulement je découvris, non ſans ſurpriſe, que ces ombrages verds & touffus qui m'en avoient tant impoſé de loin, n'étoient formés que de ces plantes rampantes & paraſites, qui, guidées le long des arbres, environnoient leurs têtes du plus épais feuillage & leurs pieds d'ombre & de fraîcheur. J'obſervai même qu'au moyen d'une induſtrie aſſez ſimple on avoit fait prendre racine ſur les troncs des arbres à pluſieurs de ces plantes, de ſorte qu'elles s'étendoient davantage en faiſant moins de chemin. Vous concevez bien que les fruits ne s'en trouvent pas mieux de toutes ces additions; mais dans ce lieu ſeul on a ſacrifié l'utile à l'agréable, & dans le reſte des terres on a pris un tel ſoin des plants & des arbres, qu'avec ce verger de moins la récolte en fruits ne laiſſe pas d'être plus forte qu'auparavant. Si vous ſongez combien au fond

fond d'un bois on eſt charmé quelquefois de voir un fruit ſauvage & même de s'en rafraîchir, vous comprendrez le plaiſir qu'on a de trouver dans ce déſert artificiel des fruits excellens & mûrs quoique clair-ſemés & de mauvaiſe mine; ce qui donne encore le plaiſir de la recherche & du choix.

Toutes ces petites routes étoient bordées & traverſées d'une eau limpide & claire, tantôt circulant parmi l'herbe & les fleurs en filets preſque imperceptibles; tantôt en plus grands ruiſſeaux courans ſur un gravier pur & marqueté qui rendoit l'eau plus brillante. On voyoit des ſources bouillonner & ſortir de la terre, & quelquefois des canaux plus profonds dans leſquels l'eau calme & paiſible réfléchiſſoit à l'œil les objets. Je comprends à préſent tout le reſte, dis-je à Julie, mais ces eaux que je vois de toutes parts .... elles viennent de-là, reprit-elle, en me montrant le côté où étoit la terraſſe de ſon jardin. C'eſt ce même ruiſſeau qui fournit à grands frais dans le parterre un jet-d'eau dont perſonne ne ſe ſoucie. M. de Wolmar ne veut pas le détruire, par reſpect pour mon pere qui l'a fait faire: mais avec quel plaiſir nous venons tous les jours voir courir dans ce verger cette eau dont nous n'approchons gueres au jardin! le jet-d'eau joue pour les étrangers, le ruiſſeau coule ici pour nous. Il eſt vrai que j'y ai réuni l'eau de la fontaine publique, qui ſe rendoit dans le lac par le grand-chemin qu'elle dégradoit au préjudice des paſſans & à pure perte pour tout le monde. Elle faiſoit un coude au pied du verger entre deux rangs de ſaules, je les ai renfermés dans mon enceinte, & j'y conduis la même eau par d'autres routes.

Je vis alors qu'il n'avoit été queſtion que de faire ſerpenter ces eaux avec économie, en la diviſant & réuniſſant à propos, en épargnant la pente le plus qu'il étoit poſſible, pour prolonger le circuit & ſe ménager le murmure de quelques petites chutes. Une couche de glaiſe, couverte d'un pouce de gravier du lac & parſemée de coquillages formoit le lit des ruiſſeaux. Ces mêmes ruiſſeaux courant par intervalles ſous quelques larges tuiles recouvertes de terre & de gazon au niveau du ſol, formoient à leur iſſue autant de ſources artificielles. Quelques filets s'en élevoient par des ſiphons ſur des lieux raboteux, & bouillonnoient en retombant. Enfin la terre ainſi rafraîchie & humectée donnoit ſans ceſſe de nouvelles fleurs & entretenoit l'herbe toujours verdoyante & belle.

Plus je parcourois cet agréable aſyle, plus je ſentois augmenter la ſenſation délicieuſe que j'avois éprouvée en y entrant; cependant la curioſité me tenoit en haleine. J'étois plus empreſſé de voir les objets que d'examiner leurs impreſſions, & j'aimois à me livrer à cette charmante contemplation ſans prendre la peine de penſer; mais Mde. de Wolmar me tirant de ma rêverie me dit en me prenant ſous le bras: tout ce que vous voyez n'eſt que la nature végétale & inanimée, & quoiqu'on puiſſe faire, elle laiſſe toujours une idée de ſolitude qui attriſte. Venez la voir animée & ſenſible. C'eſt là qu'à chaque inſtant du jour vous lui trouverez un attrait nouveau. Vous me prévenez, lui dis-je, j'entends un ramage bruyant & confus, & j'apperçois aſſez peu d'oiſeaux; je comprends que vous avez une voliere. Il eſt vrai, dit-elle, approchons-en. Je n'oſois dire encore ce que je penſois de la voliere; mais cette idée

avoit quelque choſe qui me déplaiſoit, & ne me ſembloit point aſſortie au reſte.

Nous deſcendîmes par mille détours au bas du verger où je trouvai toute l'eau réunie en un joli ruiſſeau coulant doucement entre deux rangs de vieux ſaules qu'on avoit ſouvent ébranchés. Leurs têtes creuſes & demi-chauves formoient des eſpeces de vaſes d'où ſortoient par l'adreſſe dont j'ai parlé, des touffes de chevre-feuille dont une partie s'entrelaçoit autour des branches, & l'autre tomboit avec grace le long du ruiſſeau. Preſque à l'extrêmité de l'enceinte étoit un petit baſſin bordé d'herbes, de joncs, de roſeaux, ſervant d'abreuvoir à la voliere, & derniere ſtation de cette eau ſi précieuſe & ſi bien ménagée.

Au-delà de ce baſſin étoit un terre-plein terminé dans l'angle de l'enclos par un monticule garni d'une multitude d'arbriſſeaux de toute eſpece; les plus petits vers le haut, & toujours croiſſant en grandeur à meſure que le ſol s'abaiſſoit, ce qui rendoit le plan des têtes preſque horizontal, ou montroit au moins qu'un jour il le devoit être. Sur le devant étoient une douzaine d'arbres jeunes encore, mais faits pour devenir fort grands, tels que le hêtre, l'orme, le frêne, l'acacia. C'étoient les bocages de ce côteau qui ſervoient d'aſyle à cette multitude d'oiſeaux dont j'avois entendu de loin le ramage, & c'étoit à l'ombre de ce feuillage comme ſous un grand paraſol qu'on les voyoit voltiger, courir, chanter, s'agacer, ſe battre comme s'ils ne nous avoient pas apperçus. Ils s'enfuirent ſi peu à notre approche, que ſelon l'idée dont j'étois prévenu, je les crus d'abord enfermés par un grillage: mais comme nous

fûmes arrivés au bord du baſſin, j'en vis pluſieurs deſcendre & s'approcher de nous ſur une eſpece de courte-allée qui ſéparoit en deux le terre-plein & communiquoit du baſſin à la voliere. Alors M. de Wolmar faiſant le tour du baſſin ſema ſur l'allée deux ou trois poignées de grains mêlangés qu'il avoit dans ſa poche, & quand il ſe fut retiré, les oiſeaux accoururent & ſe mirent à manger comme des poules, d'un air ſi familier que je vis bien qu'ils étoient faits à ce manége. Cela eſt charmant! m'écriai-je. Ce mot de voliere m'avoit ſurpris de votre part; mais je l'entends maintenant: je vois que vous voulez des hôtes & non pas des priſonniers. Qu'appellez-vous des hôtes, répondit Julie? C'eſt nous qui ſommes les leurs (2). Ils ſont ici les maîtres, & nous leur payons tribut pour en être ſoufferts quelquefois. Fort bien, repris-je; mais comment ces maîtres-là ſe ſont-ils emparés de ce lieu? Le moyen d'y raſſembler tant d'habitans volontaires? Je n'ai pas ouï dire qu'on ait jamais rien tenté de pareil, & je n'aurois point cru qu'on y pût réuſſir, ſi je n'en avois la preuve ſous mes yeux.

La patience & le tems, dit M. de Wolmar, ont fait ce miracle. Ce ſont des expédiens dont les gens riches ne s'aviſent gueres dans leurs plaiſirs. Toujours preſſés de jouir, la force & l'argent ſont les ſeuls moyens qu'ils connoiſſent; ils ont des oiſeaux dans des cages, & des amis à tant par mois. Si jamais des valets approchoient de ce lieu, vous

(2) Cette réponſe n'eſt pas exacte, puiſque le mot d'hôte eſt corrélatif de lui-même. Sans vouloir relever toutes les fautes de langue, je dois avertir de celles qui peuvent induire en erreur.

en verriez bientôt les oiſeaux diſparoître, & s'ils y ſont à préſent en grand nombre, c'eſt qu'il y en a toujours eu. On ne les fait pas venir quand il n'y en a point, mais il eſt aiſé quand il y en a d'en attirer davantage en prévenant tous leurs beſoins, en ne les effrayant jamais, en leur laiſſant faire leur couvée en ſureté & ne dénichant point les petits; car alors ceux qui s'y trouvent reſtent, & ceux qui ſurviennent reſtent encore. Ce bocage exiſtoit, quoiqu'il fût ſéparé du verger; Julie n'a fait que l'y renfermer par une haie vive, ôter celle qui l'en ſéparoit, l'agrandir & l'orner de nouveaux plants. Vous voyez à droite & à gauche de l'allée qui y conduit, deux eſpaces remplis d'un mélange confus d'herbes, de pailles & de toutes ſortes de plantes. Elle y fait ſemer chaque année du bled, du mil, du tournefol, du chenevis, des peſettes (3), généralement de tous les grains que les oiſeaux aiment, & l'on n'en moiſſonne rien. Outre cela preſque tous les jours, été & hiver, elle ou moi leur apportons à manger, & quand nous y manquons la Fanchon y ſupplée d'ordinaire; ils ont l'eau à quatre pas, comme vous voyez. Madame de Wolmar pouſſe l'attention juſqu'à les pourvoir tous les printems de petits tas de crin, de paille, de laine, de mouſſe & d'autres matieres propres à faire des nids. Avec le voiſinage des matériaux, l'abondance des vivres & le grand ſoin qu'on prend d'écarter tous les ennemis (4), l'éternelle tranquillité dont ils jouiſſent les porte à pondre en un lieu commode où rien

(3) De la veſce.

(4) Les loirs, les ſouris, les chouettes & ſur-tout les enfans.

ne leur manque, où perſonne ne les trouble. Voilà comment la patrie des peres eſt encore celle des enfans, & comment la peuplade ſe ſoutient & ſe multiplie.

Ah! dit Julie, vous ne voyez plus rien! Chacun ne ſonge plus qu'à ſoi; mais des époux inſéparables, le zele des ſoins domeſtiques, la tendreſſe paternelle & maternelle, vous avez perdu tout cela. Il y a deux mois qu'il faloit être ici pour livrer ſes yeux au plus charmant ſpectacle & ſon cœur au plus doux ſentiment de la nature. Madame, repris-je aſſez triſtement, vous êtes épouſe & mere; ce ſont des plaiſirs qu'il vous appartient de connoître. Auſſi-tôt M. de Wolmar me prenant par la main me dit en la ſerrant; vous avez des amis, & ces amis ont des enfans; comment l'affection paternelle vous ſeroit-elle étrangere? Je le regardai, je regardai Julie, tous deux ſe regarderent & me rendirent un regard ſi touchant que les embraſſant l'un après l'autre je leur dis avec attendriſſement: ils me ſont auſſi chers qu'à vous. Je ne ſais par quel bizarre effet un mot peut ainſi changer une ame, mais depuis ce moment, M. de Wolmar me paroit un autre homme, & je vois moins en lui le mari de celle que j'ai tant aimée que le pere des deux enfans pour leſquels je donnerois ma vie.

Je voulus faire le tour du baſſin pour aller voir de plus près ce charmant aſyle & ſes petits habitans; mais Madame de Wolmar me retint. Perſonne, me dit-elle, ne va les troubler dans leur domicile, & vous êtes même le premier de nos hôtes que j'aie amené juſqu'ici. Il y a quatre clefs de ce verger dont mon pere & nous avons chacun une:

Fanchon a la quatrieme comme inſpectrice & pour y mener quelquefois mes enfans ; faveur dont on augmente le prix par l'extrême circonſpection qu'on exige d'eux tandis qu'ils y ſont. Guſtin lui-même n'y entre jamais qu'avec un des quatre ; encore paſſé deux mois de printems où ſes travaux ſont utiles n'y entre-t-il preſque plus, & tout le reſte ſe fait entre nous. Ainſi, lui dis-je, de peur que vos oiſeaux ne ſoient vos eſclaves vous vous êtes rendus les leurs. Voilà bien, reprit-elle, le propos d'un tyran, qui ne croit jouir de ſa liberté qu'autant qu'il trouble celle des autres.

Comme nous partions pour nous en retourner, M. de Wolmar jetta une poignée d'orge dans le baſſin, & en y regardant j'apperçus quelques petits poiſſons. Ah ! ah ! dis-je auſſi-tôt, voici pourtant des priſonniers ? Oui, dit-il, ce ſont des priſonniers de guerre auxquels on a fait grace de la vie. Sans doute, ajouta ſa femme. Il y a quelque tems que Fanchon vola dans la cuiſine des perchettes qu'elle apporta ici à mon inſçu. Je les y laiſſe, de peur de la mortifier ſi je les renvoyois au lac ; car il vaut encore mieux loger du poiſſon un peu à l'étroit, que de fâcher une honnête perſonne. Vous avez raiſon, répondis-je, & celui-ci n'eſt pas trop à plaindre d'être échappé de la poële à ce prix.

Hé bien ! que vous en ſemble, me dit-elle en nous en retournant ? Etes-vous encore au bout du monde ? Non, dis-je, m'en voici tout-à-fait dehors, & vous m'avez en effet tranſporté dans l'Eliſée. Le nom pompeux qu'elle a donné à ce verger, dit M. de Wolmar, mérite bien cette

raillerie. Louez modeſtement des jeux d'enfans, & ſongez qu'ils n'ont jamais rien pris ſur les ſoins de la mere de famille. Je le ſais, repris-je, j'en ſuis très-ſûr, & les jeux d'enfant me plaiſent plus en ce genre que les travaux des hommes.

Il y a pourtant ici, continuai-je, une choſe que je ne puis comprendre. C'eſt qu'un lieu ſi différent de ce qu'il étoit ne peut être devenu ce qu'il eſt qu'avec de la culture & du ſoin; cependant je ne vois nulle part la moindre trace de culture. Tout eſt verdoyant, frais, vigoureux, & la main du jardinier ne ſe montre point : rien ne dément l'idée d'une Iſle déſerte qui m'eſt venue en entrant, & je n'apperçois aucuns pas d'hommes. Ah! dit M. de Wolmar, c'eſt qu'on a pris grand ſoin de les effacer. J'ai été ſouvent témoin, quelquefois complice de la friponnerie. On fait ſemer du ſoin ſur tous les endroits labourés, & l'herbe cache bientôt les veſtiges du travail; on fait couvrir l'hiver de quelques couches d'engrais les lieux maigres & arides, l'engrais mange la mouſſe, ranime l'herbe & les plantes; les arbres eux-mêmes ne s'en trouvent pas plus mal, & l'été il n'y paroit plus. A l'égard de la mouſſe qui couvre quelques allées, c'eſt Milord Edouard qui nous a envoyé d'Angleterre le ſecret pour la faire naître. Ces deux côtés, continua-t-il, étoient fermés par des murs; les murs ont été maſqués, non par des eſpaliers, mais par d'épais arbriſſeaux qui font prendre les bornes du lieu pour le commencement d'un bois. Des deux autres côtés regnent de fortes haies vives, bien garnies d'érable, d'aubépine, de houx, de

de troëne & d'autres arbriſſeaux mêlangés qui leur ôtent l'apparence de haies & leur donnent celle d'un taillis. Vous ne voyez rien d'aligné, rien de nivelé ; jamais le cordeau n'entra dans ce lieu ; la nature ne plante rien au cordeau ; les ſinuoſités dans leur feinte irrégularité ſont ménagées avec art pour prolonger la promenade, cacher les bords de l'Iſle, & en agrandir l'étendue apparente, ſans faire des détours incommodes & trop fréquens (5).

En conſidérant tout cela, je trouvois aſſez bizarre qu'on prît tant de peine pour ſe cacher celle qu'on avoit priſe ; n'auroit-il pas mieux valu n'en point prendre ? Malgré tout ce qu'on vous a dit, me répondit Julie, vous jugez du travail par l'effet, & vous vous trompez. Tout ce que vous voyez ſont des plantes ſauvages ou robuſtes qu'il ſuffit de mettre en terre, & qui viennent enſuite d'elles-mêmes. D'ailleurs, la nature ſemble vouloir dérober aux yeux des hommes ſes vrais attraits, auxquels ils ſont trop peu ſenſibles, & qu'ils défigurent quand ils ſont à leur portée : elle fuit les lieux fréquentés ; c'eſt au ſommet des montagnes, au fond des forêts, dans des Iſles déſertes qu'elle étale ſes charmes les plus touchans. Ceux qui l'aiment & ne peuvent l'aller chercher ſi loin, ſont réduits à lui faire violence, à la forcer en quelque ſorte à venir habiter avec eux, & tout cela ne peut ſe faire ſans un peu d'illuſion.

A ces mots il me vint une imagination qui les fit rire. Je

(5) Ainſi ce ne ſont pas de ces petits boſquets à la mode, ſi ridiculement contournés qu'on n'y marche qu'en zigzag, & qu'à chaque pas il faut faire une pirouette.

me figure, leur dis-je, un homme riche de Paris ou de Londres, maître de cette maiſon & amenant avec lui un architecte cherement payé pour gâter la nature. Avec quel dédain il entreroit dans ce lieu ſimple & meſquin! avec quel mépris il feroit arracher toutes ces guenilles! les beaux alignemens qu'il prendroit! les belles allées qu'il feroit percer! les belles pattes d'oie, les beaux arbres en paraſol, en éventail! les beaux treillages bien ſculptés! les belles charmilles bien deſſinées, bien équarries, bien contournées! les beaux boulingrins de fin gazon d'Angleterre, ronds, quarrés, échancrés, ovales! les beaux ifs taillés en dragons, en pagodes, en marmourſets, en toutes ſortes de monſtres! les beaux vaſes de bronze, les beaux fruits de pierre dont il ornera ſon jardin (6)!.... Quand tout cela ſera exécuté, dit M. de Wolmar, il aura fait un très-beau lieu dans lequel on n'ira gueres, & dont on ſortira toujours avec empreſſement pour aller chercher la campagne, un lieu triſte où l'on ne ſe promenera point, mais par où l'on paſſera pour s'aller promener; au lieu que dans mes courſes champêtres je me hâte ſouvent de rentrer pour venir me promener ici.

Je ne vois dans ces terreins ſi vaſtes & ſi richement ornés que la vanité du propriétaire & de l'artiſte, qui toujours empreſſés d'étaler, l'un ſa richeſſe & l'autre ſon talent, prépa-

(6) Je ſuis perſuadé que le tems approche où l'on ne voudra plus dans les jardins rien de ce qui ſe trouve dans la campagne; on n'y ſouffrira plus ni plantes, ni arbriſſeaux: on n'y voudra que des fleurs de porcelaine, des magots, des treillages, du ſable de toutes couleurs & de beaux vaſes pleins de rien.

rent à grands frais de l'ennui à quiconque voudra jouir de leur ouvrage. Un faux goût de grandeur qui n'eſt point fait pour l'homme empoiſonne ſes plaiſirs. L'air grand eſt toujours triſte ; il fait ſonger aux miſeres de celui qui l'affecte. Au milieu de ſes parterres & de ſes grandes allées ſon petit individu ne s'agrandit point ; un arbre de vingt pieds le couvre comme un de ſoixante (7) ; il n'occupe jamais que ſes trois pieds d'eſpace, & ſe perd comme un ciron dans ſes immenſes poſſeſſions.

Il y a un autre goût directement oppoſé à celui-là, & plus ridicule encore, en ce qu'il ne laiſſe pas même jouir de la promenade pour laquelle les jardins ſont faits. J'entends, lui dis-je ; c'eſt celui de ces petits curieux, de ces petits fleuriſtes qui ſe pâment à l'aſpect d'une renoncule, & ſe proſternent devant des tulipes. Là-deſſus, je leur racontai, Milord, ce qui m'étoit arrivé autrefois à Londres dans ce jardin de fleurs où nous fûmes introduits avec tant d'appareil, & où nous vîmes briller ſi pompeuſement tous les tréſors de la Hollande ſur quatre couches de fumier. Je n'oubliai pas la cérémonie du paraſol & de la petite baguette dont on m'honora moi indigne, ainſi que les autres ſpectateurs. Je leur confeſſai hum-

(7) Il devoit bien s'étendre un peu ſur le mauvais goût d'élaguer ridiculement les arbres, pour les élancer dans les nues, en leur ôtant leurs belles têtes, leurs ombrages, en épuiſant leur ſeve, & les empêchant de profiter. Cette méthode, il eſt vrai, donne du bois aux jardiniers : mais elle en ôte au pays, qui n'en a pas déjà trop. On croiroit que la nature eſt faite en France autrement que dans tout le reſte du monde, tant on y prend ſoin de la défigurer. Les parcs n'y ſont plantés que de longues perches ; ce ſont des forêts de mâts ou de maïs, & l'on s'y promene au milieu des bois ſans trouver d'ombre.

blement comment ayant voulu m'évertuer à mon tour, & hazarder de m'extaſier à la vue d'une tulipe dont la couleur me parut vive & la forme élégante, je fus moqué, hué, ſifflé de tous les Savans, & comment le profeſſeur du jardin, paſſant du mépris de la fleur à celui du panégyriſte, ne daigna plus me regarder de toute la ſéance. Je penſe, ajoutai-je, qu'il eut bien du regret à ſa baguette & à ſon paraſol profanés.

Ce goût, dit M. de Wolmar, quand il dégénere en manie a quelque choſe de petit & de vain qui le rend puérile & ridiculement coûteux. L'autre, au moins, a de la nobleſſe, de la grandeur & quelque ſorte de vérité; mais qu'eſt-ce que la valeur d'une patte ou d'un oignon qu'un inſecte ronge ou détruit peut-être au moment qu'on le marchande, ou d'une fleur précieuſe à midi & flétrie avant que le ſoleil ſoit couché? Qu'eſt-ce qu'une beauté conventionnelle qui n'eſt ſenſible qu'aux yeux des curieux, & qui n'eſt beauté que parce qu'il leur plait qu'elle le ſoit? Le tems peut venir qu'on cherchera dans les fleurs tout le contraire de ce qu'on y cherche aujourd'hui, & avec autant de raiſon; alors vous ſerez le docte à votre tour & votre curieux l'ignorant. Toutes ces petites obſervations qui dégénerent en étude, ne conviennent point à l'homme raiſonnable qui veut donner à ſon corps un exercice modéré, ou délaſſer ſon eſprit à la promenade en s'entretenant avec ſes amis. Les fleurs ſont faites pour amuſer nos regards en paſſant, & non pour être ſi curieuſement anatomiſées (8). Voyez leur Reine briller de toutes parts

(8) Le ſage Wolmar n'y avoit pas bien regardé. Lui qui ſavoit ſi bien obſerver les hommes, obſervoit-il ſi mal la nature? Ignoroit-il

dans ce verger. Elle parfume l'air ; elle enchante les yeux, & ne coûte preſque ni ſoin ni culture. C'eſt pour cela que les fleuriſtes la dédaignent; la nature l'a faite ſi belle qu'ils ne lui ſauroient ajouter des beautés de convention, & ne pouvant ſe tourmenter à la cultiver, ils n'y trouvent rien qui les flatte. L'erreur des prétendus gens de goût eſt de vouloir de l'art par-tout, & de n'être jamais contens que l'art ne paroiſſe ; au lieu que c'eſt à le cacher que conſiſte le véritable goût ; ſur-tout quand il eſt queſtion des ouvrages de la nature. Que ſignifient ces allées ſi droites, ſi ſablées, qu'on trouve ſans ceſſe ; & ces étoiles par leſquelles bien loin d'étendre aux yeux la grandeur d'un parc, comme on l'imagine, on ne fait qu'en montrer mal-adroitement les bornes? Voit-on dans les bois du ſable de riviere, ou le pied ſe repoſe-t-il plus doucement ſur ce ſable que ſur la mouſſe ou la pelouſe? La nature employe-t-elle ſans ceſſe l'équerre & la regle? Ont-ils peur qu'on ne la reconnoiſſe en quelque choſe malgré leurs ſoins pour la défigurer? Enfin n'eſt-il pas plaiſant que, comme s'ils étoient déjà las de la promenade en la commençant, ils affectent de la faire en ligne droite pour arriver plus vîte au terme? Ne diroit-on pas que prenant le plus court chemin ils font un voyage plutôt qu'une promenade, & ſe hâtent de ſortir auſſi-tôt qu'ils ſont entrés?

Que fera donc l'homme de goût qui vit pour vivre, qui ſait jouir de lui-même, qui cherche les plaiſirs vrais & ſimples, & qui veut ſe faire une promenade à la porte de ſa maiſon ?

que ſi ſon Auteur eſt grand dans les grandes choſes, il eſt très-grand dans les petites ?

Il la fera ſi commode & ſi agréable qu'il s'y puiſſe plaire à toutes les heures de la journée, & pourtant ſi ſimple & ſi naturelle qu'il ſemble n'avoir rien fait. Il raſſemblera l'eau, la verdure, l'ombre & la fraîcheur; car la nature auſſi raſſemble toutes ces choſes. Il ne donnera à rien de la ſymétrie; elle eſt ennemie de la nature & de la variété, & toutes les allées d'un jardin ordinaire ſe reſſemblent ſi fort qu'on croit être toujours dans la même. Il élaguera le terrain pour s'y promener commodément; mais les deux côtés de ſes allées ne ſeront point toujours exactement paralleles; la direction n'en ſera pas toujours en ligne droite; elle aura je ne ſais quoi de vague comme la démarche d'un homme oiſif qui erre en ſe promenant: il ne s'inquiétera point de ſe percer au loin de belles perſpectives. Le goût des points de vue & des lointains vient du penchant qu'ont la plupart des hommes à ne ſe plaire qu'où ils ne ſont pas. Ils ſont toujours avides de ce qui eſt loin d'eux, & l'artiſte qui ne ſait pas les rendre aſſez contens de ce qui les entoure, ſe donne cette reſſource pour les amuſer; mais l'homme dont je parle n'a pas cette inquiétude, & quand il eſt bien où il eſt, il ne ſe ſoucie point d'être ailleurs. Ici, par exemple, on n'a pas de vue hors du lieu, & l'on eſt très-content de n'en pas avoir. On penſeroit volontiers que tous les charmes de la nature y ſont renfermés, & je craindrois fort que la moindre échappée de vue au-dehors n'ôtât beaucoup d'agrément à cette promenade (9). Certainement

(9) Je ne ſais ſi l'on a jamais eſſayé de donner aux longues allées d'une étoile une courbure légere, en ſorte que l'œil ne pût ſuivre chaque allée tout-à-fait juſqu'au bout, & que l'extrémité oppoſée en fût cachée au

tout homme qui n'aimera pas à paſſer les beaux jours dans un lieu ſi ſimple & ſi agréable n'a pas le goût pur ni l'ame ſaine. J'avoue qu'il n'y faut pas amener en pompe les étrangers ; mais en revanche on s'y peut plaire ſoi-même, ſans le montrer à perſonne.

Monſieur, lui-dis-je, ces gens ſi riches qui font de ſi beaux jardins, ont de fort bonnes raiſons pour n'aimer gueres à ſe promener tout ſeuls, ni à ſe trouver vis-à-vis d'eux-mêmes ; ainſi ils font très-bien de ne ſonger en cela qu'aux autres. Au reſte, j'ai vu à la Chine des jardins tels que vous les demandez, & faits avec tant d'art que l'art n'y paroiſſoit point, mais d'une maniere ſi diſpendieuſe & entretenus à ſi grands frais que cette idée m'ôtoit tout le plaiſir que j'aurois pu goûter à les voir. C'étoient des roches, des grottes, des caſcades artificielles dans des lieux plains & ſablonneux où l'on n'a que de l'eau de puits ; c'étoient des fleurs & des plantes rares de tous les climats de la Chine & de la Tartarie raſſemblées & cultivées en un même ſol. On n'y voyoit à la vérité ni belles allées ni compartimens réguliers ; mais on y voyoit entaſſées avec profuſion des merveilles qu'on ne trouve qu'é-

ſpectateur. On perdroit, il eſt vrai, l'agrément des points de vue ; mais on gagneroit l'avantage ſi cher aux propriétaires d'agrandir à l'imagination le lieu où l'on eſt, & dans le milieu d'une étoile aſſez bornée on ſe croiroit perdu dans un parc immenſe. Je ſuis perſuadé que la promenade en ſeroit auſſi moins ennuyeuſe quoique plus ſolitaire ; car tout ce qui donne priſe à l'imagination excite les idées & nourrit l'eſprit ; mais les faiſeurs de jardins ne ſont pas gens à ſentir ces choſes-là. Combien de fois dans un lieu ruſtique le crayon leur tomberoit des mains, comme à Le Nôtre dans le parc de St. James, s'ils connoiſſoient comme lui ce qui donne de la vie à la nature, & de l'intérêt à ſon ſpectacle ?

parſes & ſéparées. La nature s'y préſentoit ſous mille aſpects divers, & le tout enſemble n'étoit point naturel. Ici l'on n'a tranſporté ni terres ni pierres, on n'a fait ni pompes ni réſervoirs, on n'a beſoin ni de ſerres, ni de fourneaux, ni de cloches, ni de paillaſſons. Un terrain preſque uni a reçu des ornemens très-ſimples. Des herbes communes, des arbriſſeaux communs, quelques filets d'eau coulant ſans apprêt, ſans contrainte, ont ſuffi pour l'embellir. C'eſt un jeu ſans effort, dont la facilité donne au ſpectateur un nouveau plaiſir. Je ſens que ce ſéjour pourroit être encore plus agréable & me plaire infiniment moins. Tel eſt, par exemple, le parc célebre de Milord Cobham à Staw. C'eſt un compoſé de lieux très-beaux & très-pittoreſques dont les aſpects ont été choiſis en différens pays, & dont tout paroit naturel excepté l'aſſemblage, comme dans les jardins de la Chine dont je viens de vous parler. Le maître & le créateur de cette ſuperbe ſolitude y a même fait conſtruire des ruines, des temples, d'anciens édifices, & les tems ainſi que les lieux y ſont raſſemblés avec une magnificence plus qu'humaine. Voilà préciſément de quoi je me plains. Je voudrois que les amuſemens des hommes euſſent toujours un air facile qui ne fît point ſonger à leur foibleſſe, & qu'en admirant ces merveilles, on n'eût point l'imagination fatiguée des ſommes & des travaux qu'elles ont coûtés. Le ſort ne nous donne-t-il pas aſſez de peines ſans en mettre juſques dans nos jeux ?

Je n'ai qu'un ſeul reproche à faire à votre Eliſée, ajoutai-je en regardant Julie, mais qui vous paroîtra grave ; c'eſt d'être un amuſement ſuperflu. A quoi bon vous faire une nouvelle promenade,

promenade, ayant de l'autre côté de la maiſon des boſquets ſi charmans & ſi négligés? Il eſt vrai, dit-elle, un peu embarraſſée; mais j'aime mieux ceci. Si vous aviez bien ſongé à votre queſtion avant que de la faire, interrompit M. de Wolmar, elle ſeroit plus qu'indiſcrete. Jamais ma femme depuis ſon mariage n'a mis les pieds dans les boſquets dont vous parlez. J'en ſais la raiſon quoiqu'elle me l'ait toujours tue. Vous qui ne l'ignorez pas, apprenez à reſpecter les lieux où vous êtes; ils ſont plantés par les mains de la vertu.

A peine avois-je reçu cette juſte réprimande que la petite famille menée par Fanchon entra comme nous ſortions. Ces trois aimables enfans ſe jetterent au cou de M. & de Made. de Wolmar. J'eus ma part de leurs petites careſſes. Nous rentrâmes Julie & moi dans l'Eliſée en faiſant quelques pas avec eux; puis nous allâmes rejoindre M. de Wolmar qui parloit à des ouvriers. Chemin faiſant elle me dit qu'après être devenue mere, il lui étoit venu ſur cette promenade une idée qui avoit augmenté ſon zele pour l'embellir. J'ai penſé, me dit-elle, à l'amuſement de mes enfans & à leur ſanté quand ils ſeront plus âgés. L'entretien de ce lieu demande plus de ſoin que de peine; il s'agit plutôt de donner un certain contour aux rameaux des plantes que de bêcher & labourer la terre; j'en veux faire un jour mes petits jardiniers: ils auront autant d'exercice qu'il leur en faut pour renforcer leur tempérament, & pas aſſez pour le fatiguer. D'ailleurs, ils feront faire ce qui ſera trop fort pour leur âge & ſe borneront au travail qui les amuſera. Je ne ſaurois vous dire,

ajouta-t-elle, quelle douceur je goûte à me repréſenter mes enfans occupés à me rendre les petits ſoins que je prends avec tant de plaiſir pour eux, & la joie de leurs tendres cœurs en voyant leur mere ſe promener avec délices ſous des ombrages cultivés de leurs mains. En vérité, mon ami, me dit-elle d'une voix émue, des jours ainſi paſſés tiennent du bonheur de l'autre vie, & ce n'eſt pas ſans raiſon qu'en y penſant j'ai donné d'avance à ce lieu le nom d'Eliſée. Milord, cette incomparable femme eſt mere comme elle eſt épouſe, comme elle eſt amie, comme elle eſt fille, & pour l'éternel ſupplice de mon cœur c'eſt encore ainſi qu'elle fut amante.

Enthouſiaſmé d'un ſéjour ſi charmant, je les priai le ſoir de trouver bon que durant mon ſéjour chez eux la Fanchon me confiât ſa clef & le ſoin de nourrir les oiſeaux. Auſſi-tôt Julie envoya le ſac au grain dans ma chambre & me donna ſa propre clef. Je ne ſais pourquoi je la reçus avec une ſorte de peine : il me ſembla que j'aurois mieux aimé celle de M. de Wolmar.

Ce matin je me ſuis levé de bonne heure, & avec l'empreſſement d'un enfant je ſuis allé m'enfermer dans l'Iſle déſerte. Que d'agréables penſées j'eſpérois porter dans ce lieu ſolitaire où le doux aſpect de la ſeule nature devoit chaſſer de mon ſouvenir tout cet ordre ſocial & factice qui m'a rendu ſi malheureux! Tout ce qui va m'environner eſt l'ouvrage de celle qui me fut ſi chére. Je la contemplerai tout autour de moi. Je ne verrai rien que ſa main n'ait touché; je baiſerai des fleurs que ſes pieds auront foulées; je reſpirerai

avec la roſée un air qu'elle a reſpiré; ſon goût dans ſes amuſemens me rendra préſent tous ſes charmes, & je la trouverai par-tout comme elle eſt au fond de mon cœur.

En entrant dans l'Eliſée avec ces diſpoſitions, je me ſuis ſubitement rappellé le dernier mot que me dit hier M. de Wolmar à peu près dans la même place. Le ſouvenir de ce ſeul mot a changé ſur-le-champ tout l'état de mon ame. J'ai cru voir l'image de la vertu où je cherchois celle du plaiſir. Cette image s'eſt confondue dans mon eſprit avec les traits de Madame de Wolmar, & pour la premiere fois depuis mon retour j'ai vu Julie en ſon abſence, non telle qu'elle fut pour moi & que j'aime encore à me la repréſenter, mais telle qu'elle ſe montre à mes yeux tous les jours. Milord, j'ai cru voir cette femme ſi charmante, ſi chaſte & ſi vertueuſe, au milieu de ce même cortege qui l'entouroit hier. Je voyois autour d'elle ſes trois aimables enfans, honorable & précieux gage de l'union conjugale & de la tendre amitié, lui faire & recevoir d'elle mille touchantes careſſes. Je voyois à ſes côtés le grave Wolmar, cet époux ſi chéri, ſi heureux, ſi digne de l'être. Je croyois voir ſon œil pénétrant & judicieux percer au fond de mon cœur, & m'en faire rougir encore; je croyois entendre ſortir de ſa bouche des reproches trop mérités, & des leçons trop mal écoutées. Je voyois à ſa ſuite cette même Fanchon Regard, vivante preuve du triomphe des vertus & de l'humanité ſur le plus ardent amour. Ah! quel ſentiment coupable eût pénétré juſqu'à elle à travers cette inviolable eſcorte? Avec quelle indignation j'euſſe étouffé les vils tranſports d'une paſſion criminelle & mal éteinte, &

que je me ſerois mépriſé de ſouiller d'un ſeul ſoupir un auſſi raviſſant tableau d'innocence & d'honnêteté ! Je repaſſois dans ma mémoire les diſcours qu'elle m'avoit tenus en ſortant ; puis remontant avec elle dans un avenir qu'elle contemple avec tant de charmes, je voyois cette tendre mere eſſuyer la ſueur du front de ſes enfans, baiſer leurs joues enflammées, & livrer ce cœur fait pour aimer au plus doux ſentiment de la nature. Il n'y avoit pas juſqu'à ce nom d'Eliſée qui ne rectifiât en moi les écarts de l'imagination, & ne portât dans mon ame un calme préférable au trouble des paſſions les plus ſéduiſantes. Il me peignoit en quelque ſorte l'intérieur de celle qui l'avoit trouvé ; je penſois qu'avec une conſcience agitée on n'auroit jamais choiſi ce nom là. Je me diſois, la paix regne au fond de ſon cœur comme dans l'aſyle qu'elle a nommé.

Je m'étois promis une rêverie agréable ; j'ai rêvé plus agréablement que je ne m'y étois attendu. J'ai paſſé dans l'Eliſée deux heures auxquelles je ne préfere aucun tems de ma vie. En voyant avec quel charme & quelle rapidité elles s'étoient écoulées, j'ai trouvé qu'il y a dans la méditation des penſées honnêtes une ſorte de bien-être que les méchans n'ont jamais connu ; c'eſt celui de ſe plaire avec ſoi-même. Si l'on y ſongeoit ſans prévention, je ne ſais quel autre plaiſir on pourroit égaler à celui-là. Je ſens au moins que quiconque aime autant que moi la ſolitude doit craindre de s'y préparer des tourmens. Peut-être tireroit-on des mêmes principes la clef des faux jugemens des hommes ſur les avantages du vice & ſur ceux de la vertu ;

car la jouiſſance de la vertu eſt toute intérieure & ne s'apperçoit que par celui qui la ſent : mais tous les avantages du vice frappent les yeux d'autrui, & il n'y a que celui qui les a qui ſache ce qu'ils lui coûtent.

Se a ciaſcun l'interno affanno
Si leggeſſe in fronte ſcritto,
Quanti mai, che invidia fanno,
Ci farebbero pietà ? (a)
Si vedria che i lor nemici
Anno in ſeno, e ſi riduce
Nel parere a noi felici
Ogni lor felicità. (b)

Comme il ſe faiſoit tard ſans que j'y ſongeaſſe, M. de Wolmar eſt venu me joindre & m'avertir que Julie & le thé m'attendoient. C'eſt vous, leur ai-je dit en m'excuſant, qui m'empêchiez d'être avec vous : je fus ſi charmé de ma ſoirée d'hier que j'en ſuis retourné jouir ce matin ; heureuſement il n'y a point de mal, & puiſque vous m'avez attendu, ma matinée n'eſt pas perdue. C'eſt fort bien dit, a répondu Mde. de Wolmar ; il vaudroit mieux s'attendre juſqu'à midi, que de perdre le plaiſir de déjeûner enſemble. Les étrangers ne ſont jamais admis le matin dans ma chambre & déjeûnent dans la leur. Le déjeûner eſt le repas des amis ; les valets

(*a*) O ſi les tourmens ſecrets qui rongent les cœurs ſe liſoient ſur les viſages, combien de gens qui ſont envie feroient pitié.

(*b*) On verroit que l'ennemi qui les dévore eſt caché dans leur propre ſein, & que tout leur pretendu bonheur ſe reduit à paroître heureux.

en ſont exclus, les importuns ne s'y montrent point; on y dit tout ce qu'on penſe, on y révele tous ſes ſecrets, on n'y contraint aucun de ſes ſentimens; on peut s'y livrer ſans imprudence aux douceurs de la confiance & de la familiarité. C'eſt preſque le ſeul moment où il ſoit permis d'être ce qu'on eſt; que ne dure-t-il toute la journée! Ah Julie! ai-je été prêt à dire; voilà un vœu bien intéreſſé! mais je me ſuis tû. La premiere choſe que j'ai retranchée avec l'amour a été la louange. Louer quelqu'un en face, à moins que ce ne ſoit ſa maîtreſſe, qu'eſt-ce faire autre choſe, ſinon le taxer de vanité? Vous ſavez, Milord, ſi c'eſt à Made. de Wolmar qu'on peut faire ce reproche. Non, non; je l'honore trop pour ne pas l'honorer en ſilence. La voir, l'entendre, obſerver ſa conduite, n'eſt-ce pas aſſez la louer?

LETTRE XII.

DE MDE. DE WOLMAR A MDE. D'ORBE.

IL eſt écrit, chére amie, que tu dois être dans tous les tems ma ſauve-garde contre moi même, & qu'après m'avoir délivrée avec tant de peine des piéges de mon cœur, tu me garantiras encore de ceux de ma raiſon. Après tant d'épreuves cruelles, j'apprends à me défier des erreurs comme des paſſions dont elles ſont ſi ſouvent l'ouvrage. Que n'ai-je eu toujours la même précaution! Si dans les tems paſſés j'avois moins compté ſur mes lumieres, j'aurois eu moins à rougir de mes ſentimens,

Que ce préambule ne t'alarme pas. Je ſerois indigne de ton amitié ſi j'avois encore à la conſulter ſur des ſujets graves. Le crime fut toujours étranger à mon cœur, & j'oſe l'en croire plus éloigné que jamais. Ecoute-moi donc paiſiblement, ma couſine, & crois que je n'aurai jamais beſoin de conſeil ſur des doutes que la ſeule honnéteté peut réſoudre.

Depuis ſix ans que je vis avec M. de Wolmar dans la plus parfaite union qui puiſſe régner entre deux époux, tu ſais qu'il ne m'a jamais parlé ni de ſa famille ni de ſa perſonne, & que l'ayant reçu d'un pere auſſi jaloux du bonheur de ſa fille que de l'honneur de ſa maiſon, je n'ai point marqué d'empreſſement pour en ſavoir ſur ſon compte plus qu'il ne jugeoit à propos de m'en dire. Contente de lui devoir, avec la vie de celui qui me l'a donnée, mon honneur, mon repos, ma raiſon, mes enfans, & tout ce qui peut me rendre quelque prix à mes propres yeux, j'étois bien aſſurée que ce que j'ignorois de lui ne démentoit point ce qui m'étoit connu, & je n'avois pas beſoin d'en ſavoir davantage pour l'aimer, l'eſtimer, l'honorer autant qu'il étoit poſſible.

Ce matin en déjeûnant il nous a propoſé un tour de promenade avant la chaleur; puis ſous prétexte de ne pas courir, diſoit-il, la campagne en robe de chambre, il nous a menés dans les boſquets, & préciſément, ma chére, dans ce méme boſquet où commencerent tous les malheurs de ma vie. En approchant de ce lieu fatal, je me ſuis ſentie un affreux battement de cœur, & j'aurois refuſé d'entrer ſi la honte ne m'eût retenue, & ſi le ſouvenir d'un mot qui fut dit l'autre

jour dans l'Elifée ne m'eût fait craindre les interprétations. Je ne ſais ſi le philoſophe étoit plus tranquille ; mais quelque tems après ayant par hazard tourné les yeux ſur lui, je l'ai trouvé pâle, changé, & je ne puis te dire quelle peine tout cela m'a fait.

En entrant dans le boſquet j'ai vu mon mari me jetter un coup-d'œil & ſourire. Il s'eſt aſſis entre nous, & après un moment de ſilence, nous prenant tous deux par la main : mes enfans, nous a-t-il dit, je commence à voir que mes projets ne ſeront point vains, & que nous pouvons être unis tous trois d'un attachement durable, propre à faire notre bonheur commun, & ma conſolation dans les ennuis d'une vieilleſſe qui s'approche : mais je vous connois tous deux mieux que vous ne me connoiſſez ; il eſt juſte de rendre les choſes égales, & quoique je n'aye rien de fort intéreſſant à vous apprendre, puiſque vous n'avez plus de ſecret pour moi, je n'en veux plus avoir pour vous.

Alors il nous a révélé le myſtere de ſa naiſſance, qui juſqu'ici n'avoit été connue que de mon pere. Quand tu le ſauras, tu concevras juſqu'où vont le ſang-froid & la modération d'un homme capable de taire ſix ans un pareil ſecret à ſa femme ; mais ce ſecret n'eſt rien pour lui, & il y penſe trop peu pour ſe faire un grand effort de n'en pas parler.

Je ne vous arrêterai point, nous a-t-il dit, ſur les événemens de ma vie ; ce qui peut vous importer eſt moins de connoître mes aventures que mon caractere. Elles ſont ſimples comme lui, & ſachant bien ce que je ſuis vous comprendrez

comprendrez aiſément ce que j'ai pu faire. J'ai naturellement l'ame tranquille & le cœur froid. Je ſuis de ces hommes qu'on croit bien injurier en diſant qu'ils ne ſentent rien ; c'eſt-à-dire, qu'ils n'ont point de paſſion qui les détourne de ſuivre le vrai guide de l'homme. Peu ſenſible au plaiſir & à la douleur, je n'éprouve même que très-foiblement ce ſentiment d'intérêt & d'humanité qui nous approprie les affections d'autrui. Si j'ai de la peine à voir ſouffrir les gens de bien, la pitié n'y entre pour rien, car je n'en ai point à voir ſouffrir les méchans. Mon ſeul principe actif eſt le goût naturel de l'ordre, & le concours bien combiné du jeu de la fortune & des actions des hommes me plait exactement comme une belle ſymétrie dans un tableau, ou comme une piece bien conduite au théâtre. Si j'ai quelque paſſion dominante, c'eſt celle de l'obſervation. J'aime à lire dans les cœurs des hommes ; comme le mien me fait peu d'illuſion, que j'obſerve de ſang-froid & ſans intérêt, & qu'une longue expérience m'a donné de la ſagacité, je ne me trompe gueres dans mes jugemens ; auſſi c'eſt là toute la récompenſe de l'amour-propre dans mes études continuelles ; car je n'aime point à faire un rôle, mais ſeulement à voir jouer les autres : la ſociété m'eſt agréable pour la contempler, non pour en faire partie. Si je pouvois changer la nature de mon être & devenir un œil vivant, je ferois volontiers cet échange. Ainſi mon indifférence pour les hommes ne me rend point indépendant d'eux ; ſans me ſoucier d'en être vu j'ai beſoin de les voir, & ſans m'être chers ils me ſont néceſſaires.

Les deux premiers états de la société que j'eus occasion d'observer furent les courtisans & les valets ; deux ordres d'hommes moins différens en effet qu'en apparence & si peu dignes d'être étudiés, si faciles à connoître, que je m'ennuyai d'eux au premier regard. En quittant la Cour où tout est sitôt vu, je me dérobai sans le savoir au péril qui m'y menaçoit & dont je n'aurois point échappé. Je changeai de nom, & voulant connoître les militaires, j'allai chercher du service chez un Prince étranger ; c'est là que j'eus le bonheur d'être utile à votre pere que le désespoir d'avoir tué son ami forçoit à s'exposer témérairement & contre son devoir. Le cœur sensible & reconnoissant de ce brave officier commença dès-lors à me donner meilleure opinion de l'humanité. Il s'unit à moi d'une amitié à laquelle il m'étoit impossible de refuser la mienne, & nous ne cessâmes d'entretenir depuis ce tems là des liaisons qui devinrent plus étroites de jour en jour. J'appris dans ma nouvelle condition que l'intérêt n'est pas, comme je l'avois cru, le seul mobile des actions humaines, & que parmi les foules de préjugés qui combattent la vertu, il en est aussi qui la favorisent. Je conçus que le caractere général de l'homme est un amour-propre indifférent par lui-même, bon ou mauvais par les accidens qui le modifient & qui dépendent des coutumes, des loix, des rangs, de la fortune & de toute notre police humaine. Je me livrai donc à mon penchant, &, méprisant la vaine opinion des conditions, je me jettai successivement dans les divers états qui pouvoient m'aider à les comparer tous & à connoître les uns par les autres.

Je ſentis, comme vous l'avez remarqué dans quelque lettre, dit-il à St. Preux, qu'on ne voit rien quand on ſe contente de regarder, qu'il faut agir ſoi-même pour voir agir les hommes, & je me fis acteur pour être ſpectateur. Il eſt toujours aiſé de deſcendre : j'eſſayai d'une multitude de conditions dont jamais homme de la mienne ne s'étoit aviſé. Je devins même payſan, & quand Julie m'a fait garçon jardinier, elle ne m'a point trouvé ſi novice au métier qu'elle auroit pu croire.

Avec la véritable connoiſſance des hommes, dont l'oiſive philoſophie ne donne que l'apparence, je trouvai un autre avantage auquel je ne m'étois point attendu. Ce fut d'aiguiſer par une vie active cet amour de l'ordre que j'ai reçu de la nature, & de prendre un nouveau goût pour le bien par le plaiſir d'y contribuer. Ce ſentiment me rendit un peu moins contemplatif, m'unit un peu plus à moi-même, & par une ſuite aſſez naturelle de ce progrès, je m'apperçus que j'étois ſeul. La ſolitude qui m'ennuya toujours me devenoit affreuſe, & je ne pouvois plus eſpérer de l'éviter longtems. Sans avoir perdu ma froideur j'avois beſoin d'un attachement ; l'image de la caducité ſans conſolation m'affligeoit avant le tems, & pour la premiere fois de ma vie, je connus l'inquiétude & la triſteſſe. Je parlai de ma peine au Baron d'Etange. Il ne faut point, me dit-il, vieillir garçon. Moi-même, après avoir vécu preſque indépendant dans les liens du mariage, je ſens que j'ai beſoin de redevenir époux & pere, & je vais me retirer dans le ſein de ma famille. Il ne tiendra qu'à vous d'en faire la vôtre &

de me rendre le fils que j'ai perdu. J'ai une fille unique à marier ; elle n'eſt pas ſans mérite ; elle a le cœur ſenſible, & l'amour de ſon devoir lui fait aimer tout ce qui s'y rapporte. Ce n'eſt ni une beauté, ni un prodige d'eſprit : mais venez-la voir, & croyez que ſi vous ne ſentez rien pour elle, vous ne ſentirez jamais rien pour perſonne au monde. Je vins, je vous vis, Julie, & je trouvai que votre pere m'avoit parlé modeſtement de vous. Vos tranſports, vos larmes de joie en l'embraſſant me donnerent la premiere ou plutôt la ſeule émotion que j'aye éprouvée de ma vie. Si cette impreſſion fut légere, elle étoit unique, & les ſentimens n'ont beſoin de force pour agir qu'en proportion de ceux qui leur réſiſtent. Trois ans d'abſence ne changerent point l'état de mon cœur. L'état du vôtre ne m'échappa pas à mon retour, & c'eſt ici qu'il faut que je vous venge d'un aveu qui vous a tant coûté. Juge, ma chére, avec quelle étrange ſurpriſe j'appris alors que tous mes ſecrets lui avoient été révélés avant mon mariage, & qu'il m'avoit épouſée ſans ignorer que j'appartenois à un autre.

Cette conduite étoit inexcuſable, a continué M. de Wolmar. J'offenſois la délicateſſe ; je péchois contre la prudence ; j'expoſois votre honneur & le mien ; je devois craindre de nous précipiter tous deux dans des malheurs ſans reſſource : mais je vous aimois, & n'aimois que vous. Tout le reſte m'étoit indifférent. Comment réprimer la paſſion même la plus foible, quand elle eſt ſans contrepoids ? Voilà l'inconvénient des caracteres froids & tranquilles. Tout va bien tant que leur froideur les garantit des tentations ; mais s'il

en ſurvient une qui les atteigne, ils ſont auſſi-tôt vaincus qu'attaqués, & la raiſon, qui gouverne tandis qu'elle eſt ſeule, n'a jamais de force pour réſiſter au moindre effort. Je n'ai été tenté qu'une fois, & j'ai ſuccombé. Si l'ivreſſe de quelque autre paſſion m'eût fait vaciller encore, j'aurois fait autant de chutes que de faux-pas : il n'y a que des ames de feu qui ſachent combattre & vaincre. Tous les grands efforts, toutes les actions ſublimes ſont leur ouvrage ; la froide raiſon n'a jamais rien fait d'illuſtre, & l'on ne triomphe des paſſions qu'en les oppoſant l'une à l'autre. Quand celle de la vertu vient à s'élever, elle domine ſeule & tient tout en équilibre ; voilà comment ſe forme le vrai ſage, qui n'eſt pas plus qu'un autre à l'abri des paſſions, mais qui ſeul ſait les vaincre par elles-mêmes, comme un pilote fait route par les mauvais vents.

Vous voyez que je ne prétends pas exténuer ma faute ; ſi c'en eût été une, je l'aurois faite infailliblement ; mais, Julie, je vous connoiſſois & n'en fis point en vous épouſant. Je ſentis que de vous ſeule dépendoit tout le bonheur dont je pouvois jouir, & que ſi quelqu'un étoit capable de vous rendre heureuſe, c'étoit moi. Je ſavois que l'innocence & la paix étoient néceſſaires à votre cœur, que l'amour dont il étoit préoccupé ne les lui donneroit jamais, & qu'il n'y avoit que l'horreur du crime qui pût en chaſſer l'amour. Je vis que votre ame étoit dans un accablement dont elle ne ſortiroit que par un nouveau combat, & que ce ſeroit en ſentant combien vous pouviez encore être eſtimable que vous apprendriez à le devenir.

Votre cœur étoit uſé pour l'amour ; je comptai donc pour rien une diſproportion d'âges qui m'ôtoit le droit de prétendre à un ſentiment dont celui qui en étoit l'objet ne pouvoit jouir, & impoſſible à obtenir pour tout autre. Au contraire, voyant dans une vie plus qu'à-moitié écoulée qu'un ſeul goût s'étoit fait ſentir à moi, je jugeai qu'il ſeroit durable & je me plus à lui conſerver le reſte de mes jours. Dans mes longues recherches je n'avois rien trouvé qui vous valût, je penſai que ce que vous ne feriez pas, nulle autre au monde ne pourroit le faire ; j'oſai croire à la vertu & vous épouſai. Le myſtere que vous me faiſiez ne me ſurprit point ; j'en ſavois les raiſons, & je vis dans votre ſage conduite celle de ſa durée. Par égard pour vous j'imitai votre réſerve, & ne voulus point vous ôter l'honneur de me faire un jour de vous-même un aveu que je voyois à chaque inſtant ſur le bord de vos levres. Je ne me ſuis trompé en rien ; vous avez tenu tout ce que je m'étois promis de vous. Quand je voulus me choiſir une épouſe, je deſirai d'avoir en elle une compagne aimable, ſage, heureuſe. Les deux premieres conditions ſont remplies. Mon enfant, j'eſpere que la troiſieme ne nous manquera pas.

A ces mots, malgré tous mes efforts pour ne l'interrompre que par mes pleurs, je n'ai pu m'empêcher de lui ſauter au cou en m'écriant ; mon cher mari ! ô le meilleur & le plus aimé des hommes ! apprenez-moi ce qui manque à mon bonheur, ſi ce n'eſt le vôtre, & d'être mieux mérité .... vous êtes heureuſe autant qu'il ſe peut, a-t-il dit en m'interrompant ; vous méritez de l'être ; mais il eſt tems de jouir en paix d'un

bonheur qui vous a juſqu'ici coûté bien des ſoins. Si votre fidélité m'eût ſuffi, tout étoit fait du moment que vous me la promîtes; j'ai voulu, de plus, qu'elle vous fût facile & douce, & c'eſt à la rendre telle que nous nous ſommes tous deux occupés de concert ſans nous en parler. Julie, nous avons réuſſi, mieux que vous ne penſez, peut-être. Le ſeul tort que je vous trouve eſt de n'avoir pu reprendre en vous la confiance que vous vous devez, & de vous eſtimer moins que votre prix. La modeſtie extrême a ſes dangers ainſi que l'orgueil. Comme une témérité qui nous porte au-delà de nos forces les rend impuiſſantes, un effroi qui nous empêche d'y compter les rend inutiles. La véritable prudence conſiſte à les bien connoître & à s'y tenir. Vous en avez acquis de nouvelles en changeant d'état. Vous n'êtes plus cette fille infortunée qui déploroit ſa foibleſſe en s'y livrant; vous êtes la plus vertueuſe des femmes, qui ne connoit d'autres loix que celles du devoir & de l'honneur, & à qui le trop vif ſouvenir de ſes fautes eſt la ſeule faute qui reſte à reprocher. Loin de prendre encore contre vous-même des précautions injurieuſes, apprenez donc à compter ſur vous pour pouvoir y compter davantage. Ecartez d'injuſtes défiances capables de réveiller quelquefois les ſentimens qui les ont produites. Félicitez-vous plutôt d'avoir ſçu choiſir un honnête homme dans un âge où il eſt ſi facile de s'y tromper, & d'avoir pris autrefois un amant que vous pouvez avoir aujourd'hui pour ami ſous les yeux de votre mari même. A peine vos liaiſons me furent-elles connues que je vous eſtimai l'un par l'autre. Je vis quel trompeur enthouſiaſme vous avoit tous

deux égarés ; il n'agit que ſur les belles ames ; il les perd quelquefois, mais c'eſt par un attrait qui ne ſéduit qu'elles. Je jugeai que le même goût qui avoit formé votre union la relâcheroit ſitôt qu'elle deviendroit criminelle, & que le vice pouvoit entrer dans des cœurs comme les vôtres, mais non pas y prendre racine.

Dès-lors je compris qu'il régnoit entre vous des liens qu'il ne faloit point rompre ; que votre mutuel attachement tenoit à tant de choſes louables, qu'il faloit plutôt le régler que l'anéantir ; & qu'aucun des deux ne pouvoit oublier l'autre ſans perdre beaucoup de ſon prix. Je ſavois que les grands combats ne font qu'irriter les grandes paſſions, & que ſi les violens efforts exercent l'ame, ils lui coûtent des tourmens dont la durée eſt capable de l'abattre. J'employai la douceur de Julie pour tempérer ſa ſévérité. Je nourris ſon amitié pour vous, dit-il à St. Preux ; j'en ôtai ce qui pouvoit y reſter de trop, & je crois vous avoir conſervé de ſon propre cœur plus peut-être qu'elle ne vous en eût laiſſé, ſi je l'euſſe abandonné à lui-même.

Mes ſuccès m'encouragerent, & je voulus tenter votre guériſon comme j'avois obtenu la ſienne ; car je vous eſtimois & malgré les préjugés du vice, j'ai toujours reconnu qu'il n'y avoit rien de bien qu'on n'obtînt des belles ames avec de la confiance & de la franchiſe. Je vous ai vu, vous ne m'avez point trompé ; vous ne me tromperez point ; & quoique vous ne ſoyez pas encore ce que vous devez être, je vous vois mieux que vous ne penſez, & ſuis plus content de vous que vous ne l'êtes vous-même. Je ſais bien que

ma

ma conduite a l'air bizarre & choque toutes les maximes communes; mais les maximes deviennent moins générales à meſure qu'on lit mieux dans les cœurs, & le mari de Julie ne doit pas ſe conduire comme un autre homme. Mes enfans, nous dit-il d'un ton d'autant plus touchant qu'il partoit d'un homme tranquille; ſoyez ce que vous êtes & nous ſerons tous contens. Le danger n'eſt que dans l'opinion; n'ayez pas peur de vous & vous n'aurez rien à craindre; ne ſongez qu'au préſent & je vous réponds de l'avenir. Je ne puis vous en dire aujourd'hui davantage; mais ſi mes projets s'accompliſſent & que mon eſpoir ne m'abuſe pas, nos deſtinées ſeront mieux remplies & vous ſerez tous deux plus heureux que ſi vous aviez été l'un à l'autre.

En ſe levant il nous embraſſa, & voulut que nous nous embraſſaſſions auſſi, dans ce lieu.... dans ce lieu même où jadis.... Claire, ô bonne Claire! combien tu m'as toujours aimée! Je n'en fis aucune difficulté. Hélas! que j'aurois eu tort d'en faire! Ce baiſer n'eut rien de celui qui m'avoit rendu le boſquet redoutable. Je m'en félicitai triſtement, & je connus que mon cœur étoit plus changé que juſques-là je n'avois oſé le croire.

Comme nous reprenions le chemin du logis, mon mari m'arrêta par la main, & me montrant ce boſquet dont nous ſortions, il me dit en riant : Julie, ne craignez plus cet aſyle, il vient d'être profané. Tu ne veux pas me croire, couſine, mais je te jure qu'il a quelque don ſurnaturel pour lire au fond des cœurs : Que le Ciel le lui laiſſe toujours!

avec tant de ſujet de me mépriſer, c'eſt ſans doute à cet art que je dois ſon indulgence.

Tu ne vois point encore ici de conſeil à donner : patience, mon ange, nous y voici ; mais la converſation que je viens de te rendre étoit néceſſaire à l'éclairciſſement du reſte.

En nous en retournant, mon mari, qui depuis long-tems eſt attendu à Etange, m'a dit qu'il comptoit partir demain pour s'y rendre, qu'il te verroit en paſſant, & qu'il y reſteroit cinq ou ſix jours. Sans dire tout ce que je penſois d'un départ auſſi déplacé, j'ai repréſenté qu'il ne me paroiſſoit pas aſſez indiſpenſable pour obliger M. de Wolmar à quitter un hôte qu'il avoit lui-même appellé dans ſa maiſon. Voulez-vous, a-t-il repliqué, que je lui faſſe mes honneurs pour l'avertir qu'il n'eſt pas chez lui ? Je ſuis pour l'hoſpitalité des Valaiſans. J'eſpere qu'il trouve ici leur franchiſe & qu'il nous laiſſe leur liberté. Voyant qu'il ne vouloit pas m'entendre, j'ai pris un autre tour & tâché d'engager notre hôte à faire ce voyage avec lui. Vous trouverez, lui ai-je dit, un ſéjour qui a ſes beautés & même de celles que vous aimez ; vous viſiterez le patrimoine de mes peres & le mien ; l'intérêt que vous prenez à moi ne me permet pas de croire que cette vue vous ſoit indifférente. J'avois la bouche ouverte pour ajouter que ce château reſſembloit à celui de Milord Edouard qui .... mais heureuſement j'ai eu le tems de me mordre la langue. Il m'a répondu tout ſimplement que j'avois raiſon & qu'il feroit ce qu'il me plairoit. Mais M. de Wolmar, qui ſembloit vouloir me pouſſer à bout, a repliqué qu'il devoit faire ce qui lui

plaiſoit à lui-même. Lequel aimez-vous mieux, venir ou reſter? Reſter, a-t-il dit ſans balancer. Hé bien! reſtez, a repris mon mari en lui ſerrant la main: homme honnête & vrai, je ſuis très-content de ce mot là. Il n'y avoit pas moyen d'alterquer beaucoup là-deſſus devant le tiers qui nous écoutoit. J'ai gardé le ſilence, & n'ai pu cacher ſi bien mon chagrin que mon mari ne s'en ſoit apperçu. Quoi donc, a-t-il repris d'un air mécontent, dans un moment où St. Preux étoit loin de nous, aurois-je inutilement plaidé votre cauſe contre vous-même, & Madame de Wolmar ſe contenteroit-elle d'une vertu qui eût beſoin de choiſir ſes occaſions? Pour moi, je ſuis plus difficile; je veux devoir la fidélité de ma femme à ſon cœur & non pas au hazard, & il ne me ſuffit pas qu'elle garde ſa foi; je ſuis offenſé qu'elle en doute.

Enſuite il nous a menés dans ſon cabinet, où j'ai failli tomber de mon haut en lui voyant ſortir d'un tiroir, avec les copies de quelques relations de notre ami que je lui avois données, les originaux mêmes de toutes les lettres que je croyois avoir vu brûler autrefois par Babi dans la chambre de ma mere. Voilà, m'a-t-il dit en nous les montrant, les fondemens de ma ſécurité; s'ils me trompoient, ce ſeroit une folie de compter ſur rien de ce que reſpectent les hommes. Je remets ma femme & mon honneur en dépôt à celle qui, fille & ſéduite, préféroit un acte de bienfaiſance à un rendez-vous unique & ſûr. Je confie Julie épouſe & mere à celui qui maître de contenter ſes deſirs ſçut reſpecter Julie amante & fille. Que celui de vous deux qui ſe mépriſe aſſez pour penſer que j'ai tort le diſe, & je me rétracte à l'inſ-

tant. Couſine, crois-tu qu'il fût aiſé d'oſer répondre à ce langage?

J'ai pourtant cherché un moment dans l'après-midi pour prendre en particulier mon mari, & ſans entrer dans des raiſonnemens qu'il ne m'étoit pas permis de pouſſer fort loin, je me ſuis bornée à lui demander deux jours de délai. Ils m'ont été accordés ſur le champ; je les emploie à t'envoyer cet exprès & à attendre ta réponſe, pour ſavoir ce que je dois faire.

Je ſais bien que je n'ai qu'à prier mon mari de ne point partir du tout, & celui qui ne me refuſa jamais rien ne me refuſera pas une ſi légere grace. Mais, ma chére, je vois qu'il prend plaiſir à la confiance qu'il me témoigne, & je crains de perdre une partie de ſon eſtime, s'il croit que j'aye beſoin de plus de réſerve qu'il ne m'en permet. Je ſais bien encore que je n'ai qu'à dire un mot à St. Preux, & qu'il n'héſitera pas à l'accompagner: mais mon mari prendra-t-il ainſi le change, & puis-je faire cette démarche ſans conſerver ſur St. Preux un air d'autorité, qui ſembleroit lui laiſſer à ſon tour quelque ſorte de droits? Je crains, d'ailleurs, qu'il n'infere de cette précaution que je la ſens néceſſaire, & ce moyen, qui ſemble d'abord le plus facile, eſt peut-être au fond le plus dangereux. Enfin je n'ignore pas que nulle conſidération ne peut être miſe en balance avec un danger réel; mais ce danger exiſte-t-il en effet? Voilà préciſément le doute que tu dois réſoudre.

Plus je veux ſonder l'état préſent de mon ame, plus j'y trouve de quoi me raſſurer. Mon cœur eſt pur, ma conſcience

eſt tranquille, je ne ſens ni trouble ni crainte, & dans tout ce qui ſe paſſe en moi, ma ſincérité vis-à-vis de mon mari ne me coûte aucun effort. Ce n'eſt pas que certains ſouvenirs involontaires ne me donnent quelquefois un attendriſſement dont il vaudroit mieux être exempte; mais bien loin que ces ſouvenirs ſoient produits par la vue de celui qui les a cauſés, ils me ſemblent plus rares depuis ſon retour, & quelque doux qu'il me ſoit de le voir, je ne ſais par quelle bizarrerie il m'eſt plus doux de penſer à lui. En un mot, je trouve que je n'ai pas même beſoin du ſecours de la vertu pour être paiſible en ſa préſence, & que quand l'horreur du crime n'exiſteroit pas, les ſentimens qu'elle a détruits auroient bien de la peine à renaître.

Mais, mon ange, eſt-ce aſſez que mon cœur me raſſure, quand la raiſon doit m'alarmer? J'ai perdu le droit de compter ſur moi. Qui me répondra que ma confiance n'eſt pas encore une illuſion du vice? Comment me fier à des ſentimens qui m'ont tant de fois abuſée? Le crime ne commence-t-il pas toujours par l'orgueil qui fait mépriſer la tentation; & braver des périls où l'on a ſuccombé, n'eſt-ce pas vouloir ſuccomber encore?

Peſe toutes ces conſidérations, ma couſine, tu verras que quand elles ſeroient vaines par elles-mêmes, elles ſont aſſez graves par leur objet pour mériter qu'on y ſonge. Tire-moi donc de l'incertitude où elles m'ont miſe. Marque-moi comment je dois me comporter dans cette occaſion délicate; car mes erreurs paſſées ont altéré mon jugement, & me rendent timide à me déterminer ſur toutes choſes. Quoi que tu penſes

de toi-même, ton ame eſt calme & tranquille, j'en ſuis ſûre; les objets s'y peignent tels qu'ils ſont; mais la mienne, toujours émue comme une onde agitée, les confond & les défigure. Je n'oſe plus me fier à rien de ce que je vois ni de ce que je ſens, & malgré de ſi longs repentirs, j'éprouve avec douleur que le poids d'une ancienne faute eſt un fardeau qu'il faut porter toute ſa vie.

LETTRE XIII.

Réponse de Mde. d'Orbe

à Mde. de Wolmar.

Pauvre couſine! Que de tourmens tu te donnes ſans ceſſe avec tant de ſujets de vivre en paix! Tout ton mal vient de toi, ô Iſraël! Si tu ſuivois tes propres regles; que dans les choſes de ſentiment tu n'écoutaſſes que la voix intérieure, & que ton cœur fît taire ta raiſon, tu te livrerois ſans ſcrupule à la ſécurité qu'il t'inſpire, & tu ne t'efforcerois point contre ſon témoignage, de craindre un péril qui ne peut venir que de lui.

Je t'entends, je t'entends bien, ma Julie; plus ſûre de toi que tu ne feins de l'être, tu veux t'humilier de tes fautes paſſées ſous prétexte d'en prévenir de nouvelles, & tes ſcrupules ſont bien moins des précautions pour l'avenir qu'une peine impoſée à la témérité qui t'a perdue autrefois. Tu compares les tems;

y penſes-tu ? Compare auſſi les conditions, & ſouviens-toi que je te reprochois alors ta confiance, comme je te reproche aujourd'hui ta frayeur.

Tu t'abuſes, ma chére enfant ; on ne ſe donne point ainſi le change à ſoi-même : ſi l'on peut s'étourdir ſur ſon état en n'y penſant point, on le voit tel qu'il eſt ſitôt qu'on veut s'en occuper, & l'on ne ſe déguiſe pas plus ſes vertus que ſes vices. Ta douceur, ta dévotion t'ont donné du penchant à l'humilité. Défie-toi de cette dangereuſe vertu qui ne fait qu'animer l'amour propre en le concentrant, & crois que la noble franchiſe d'une ame droite eſt préférable à l'orgueil des humbles. S'il faut de la tempérance dans la ſageſſe, il en faut auſſi dans les précautions qu'elle inſpire, de peur que des ſoins ignominieux à la vertu n'aviliſſent l'ame, & n'y réaliſent un danger chimérique à force de nous en alarmer. Ne vois-tu pas qu'après s'être relevé d'une chute, il faut ſe tenir debout, & que s'incliner du côté oppoſé à celui où l'on eſt tombé, c'eſt le moyen de tomber encore ? Couſine, tu fus amante comme Héloïſe, te voilà dévote comme elle ; plaiſe à Dieu que ce ſoit avec plus de ſuccès ! En vérité, ſi je connoiſſois moins ta timidité naturelle, tes terreurs ſeroient capables de m'effrayer à mon tour, & ſi j'étois auſſi ſcrupuleuſe, à force de craindre pour toi, tu me ferois trembler pour moi-même.

Penſes-y mieux, mon aimable amie ; toi dont la morale eſt auſſi facile & douce qu'elle eſt honnête & pure, ne mets-tu point une âpreté trop rude & qui ſort de ton caractere dans tes maximes ſur la ſéparation des ſexes. Je conviens avec toi qu'ils ne doivent pas vivre enſemble ni d'une même maniere ;

mais regarde ſi cette importante regle n'auroit pas beſoin de pluſieurs diſtinctions dans la pratique, s'il faut l'appliquer indifféremment & ſans exception aux femmes & aux filles, à la ſociété générale & aux entretiens particuliers, aux affaires & aux amuſemens, & ſi la décence & l'honnêteté qui l'inſpirent ne la doivent pas quelquefois tempérer? Tu veux qu'en un pays de bonnes mœurs où l'on cherche dans le mariage des convenances naturelles, il y ait des aſſemblées où les jeunes gens des deux ſexes puiſſent ſe voir, ſe connoître & s'aſſortir, mais tu leur interdis avec grande raiſon toute entrevue particuliere. Ne ſeroit-ce pas tout le contraire pour les femmes & les meres de famille qui ne peuvent avoir aucun intérêt légitime à ſe montrer en public, que les ſoins domeſtiques retiennent dans l'intérieur de leur maiſon, & qui ne doivent s'y refuſer à rien de convenable à la maîtreſſe du logis? Je n'aimerois pas à te voir dans tes caves aller faire goûter les vins aux marchands, ni quitter tes enfans pour aller régler des comptes avec un banquier; mais s'il ſurvient un honnête homme qui vienne voir ton mari, ou traiter avec lui de quelque affaire, refuſeras-tu de recevoir ſon hôte en ſon abſence & de lui faire les honneurs de ta maiſon, de peur de te trouver tête-à-tête avec lui? Remonte au principe & toutes les regles s'expliqueront. Pourquoi penſons-nous que les femmes doivent vivre retirées & ſéparées des hommes? Ferons-nous cette injure à notre ſexe de croire que ce ſoit par des raiſons tirées de ſa foibleſſe, & ſeulement pour éviter le danger des tentations? Non, ma chére, ces indignes craintes ne conviennent point à une femme de bien, à une mere de famille ſans ceſſe environnée

environnée d'objets qui nourriſſent en elle des ſentimens d'honneur, & livrée aux plus reſpectables devoirs de la nature. Ce qui nous ſépare des hommes, c'eſt la nature elle-même qui nous preſcrit des occupations différentes; c'eſt cette douce & timide modeſtie, qui, ſans ſonger préciſément à la chaſteté, en eſt la plus ſûre gardienne; c'eſt cette réſerve attentive & piquante qui, nourriſſant à la fois dans les cœurs des hommes & les deſirs & le reſpect, ſert pour ainſi dire de coquetterie à la vertu. Voilà pourquoi les époux mêmes ne ſont pas exceptés de la regle. Voilà pourquoi les femmes les plus honnêtes conſervent en général le plus d'aſcendant ſur leurs maris; parce qu'à l'aide de cette ſage & diſcrete réſerve, ſans caprice & ſans refus, elles ſavent au ſein de l'union la plus tendre les maintenir à une certaine diſtance, & les empêchent de jamais ſe raſſaſier d'elles. Tu conviendras avec moi que ton précepte eſt trop général pour ne pas comporter des exceptions, & que n'étant point fondé ſur un devoir rigoureux, la même bienſéance qui l'établit, peut quelquefois en diſpenſer.

La circonſpection que tu fondes ſur tes fautes paſſées eſt injurieuſe à ton état préſent; je ne la pardonnerois jamais à ton cœur, & j'ai bien de la peine à la pardonner à ta raiſon. Comment le rempart qui défend ta perſonne n'a-t-il pu te garantir d'une crainte ignominieuſe? Comment ſe peut-il que ma couſine, ma ſœur, mon amie, ma Julie confonde les foibleſſes d'une fille trop ſenſible avec les infidélités d'une femme coupable? Regarde tout autour de toi, tu n'y verras rien qui ne doive élever & ſoutenir ton ame. Ton mari qui en préſume tant & dont tu as l'eſtime à juſtifier; tes enfans

que tu veux former au bien & qui s'honoreront un jour de t'avoir eue pour mere ; ton vénérable pere qui t'eſt ſi cher, qui jouit de ton bonheur & s'illuſtre de ſa fille plus même que de ſes ayeux ; ton amie dont le ſort dépend du tien & à qui tu dois compte d'un retour auquel elle a contribué ; ſa fille à qui tu dois l'exemple des vertus que tu lui veux inſpirer ; ton ami, cent fois plus idolâtre des tiennes que de ta perſonne, & qui te reſpecte encore plus que tu ne le redoutes ; toi-même, enfin, qui trouves dans ta ſageſſe le prix des efforts qu'elle t'a coûtés, & qui ne voudras jamais perdre en un moment le fruit de tant de peines, combien de motifs capables d'animer ton courage te font honte de t'oſer défier de toi ! Mais pour répondre de ma Julie, qu'ai-je beſoin de conſidérer ce qu'elle eſt ? Il me ſuffit de ſavoir ce qu'elle fut durant les erreurs qu'elle déplore. Ah ! ſi jamais ton cœur eût été capable d'infidélité, je te permettrois de la craindre toujours : mais dans l'inſtant même où tu croyois l'enviſager dans l'éloignement, conçois l'horreur qu'elle t'eût fait préſente, par celle qu'elle t'inſpira dès qu'y penſer eût été la commettre.

Je me ſouviens de l'étonnement avec lequel nous apprenions autrefois qu'il y a des pays où la foibleſſe d'une jeune amante eſt un crime irrémiſſible, quoique l'adultere d'une femme y porte le doux nom de galanterie, & où l'on ſe dédommage ouvertement étant mariée de la courte gêne où l'on vivoit étant fille. Je ſais quelles maximes regnent là-deſſus dans le grand monde où la vertu n'eſt rien, où tout n'eſt que vaine apparence, où les crimes s'effacent par la difficulté de les

prouver, où la preuve même en eſt ridicule contre l'uſage qui les autoriſe. Mais toi, Julie, ô toi, qui brûlant d'une flamme pure & fidele n'étois coupable qu'aux yeux des hommes, & n'avois rien à te reprocher entre le Ciel & toi; toi qui te faiſois reſpecter au milieu de tes fautes; toi qui livrée à d'impuiſſans regrets nous forçois d'adorer encore les vertus que tu n'avois plus; toi qui t'indignois de ſupporter ton propre mépris, quand tout ſembloit te rendre excuſable; oſes-tu redouter le crime après avoir payé ſi cher ta foibleſſe? Oſes-tu craindre de valoir moins aujourd'hui que dans les tems qui t'ont tant coûté de larmes? Non, ma chére, loin que tes anciens égaremens doivent t'alarmer ils doivent animer ton courage; un repentir ſi cuiſant ne mene point au remords, & quiconque eſt ſi ſenſible à la honte ne ſait point braver l'infamie.

Si jamais une ame foible eût des ſoutiens contre ſa foibleſſe, ce ſont ceux qui s'offrent à toi; ſi jamais une ame forte a pu ſe ſoutenir elle-même, la tienne a-t-elle beſoin d'appui? Dis-moi donc quels ſont les raiſonnables motifs de crainte? Toute ta vie n'a été qu'un combat continuel, où même après ta défaite, l'honneur, le devoir n'ont ceſſé de réſiſter & ont fini par vaincre. Ah Julie! croirai-je qu'après tant de tourmens & de peines, douze ans de pleurs & ſix ans de gloire te laiſſent redouter une épreuve de huit jours? En deux mots, ſois ſincere avec toi-même; ſi le péril exiſte, ſauve ta perſonne & rougis de ton cœur; s'il n'exiſte pas, c'eſt outrager ta raiſon, c'eſt flétrir ta vertu que de craindre un danger qui ne peut l'atteindre. Ignores-tu qu'il eſt des

tentations déshonorantes qui n'approcherent jamais d'une ame honnête, qu'il eſt même honteux de les vaincre, & que ſe précautionner contre elles eſt moins s'humilier que s'avilir ?

Je ne prétends pas te donner mes raiſons pour invincibles, mais te montrer ſeulement qu'il y en a qui combattent les tiennes, & cela ſuffit pour autoriſer mon avis. Ne t'en rapporte ni à toi qui ne ſais pas te rendre juſtice, ni à moi qui dans tes défauts n'ai jamais ſçu voir que ton cœur, & t'ai toujours adorée; mais à ton mari qui te voit telle que tu es, & te juge exactement ſelon ton mérite. Prompte, comme tous les gens ſenſibles, à mal juger de ceux qui ne le ſont pas, je me défiois de ſa pénétration dans les ſecrets des cœurs tendres; mais depuis l'arrivée de notre voyageur, je vois par ce qu'il m'écrit qu'il lit très-bien dans les vôtres, & que pas un des mouvemens qui s'y paſſent n'échappe à ſes obſervations. Je les trouve même ſi fines & ſi juſtes que j'ai rebrouſſé preſque à l'autre extrêmité de mon premier ſentiment, & je croirois volontiers que les hommes froids qui conſultent plus leurs yeux que leur cœur jugent mieux des paſſions d'autrui, que les gens turbulens & vifs ou vains comme moi, qui commencent toujours par ſe mettre à la place des autres, & ne ſavent jamais voir que ce qu'ils ſentent. Quoi qu'il en ſoit, M. de Wolmar te connoit bien, il t'eſtime, il t'aime, & ſon ſort eſt lié au tien. Que lui manque-t-il pour que tu lui laiſſes l'entiere direction de ta conduite ſur laquelle tu crains de t'abuſer ? Peut-être ſentant approcher la vieilleſſe, veut-il par des épreuves propres à le

raſſurer prévenir les inquiétudes jalouſes qu'une jeune femme inſpire ordinairement à un vieux mari ; peut-être le deſſein qu'il a demande-t-il que tu puiſſes vivre familierement avec ton ami, ſans alarmer ni ton époux ni toi-même ; peut-être veut-il ſeulement te donner un témoignage de confiance & d'eſtime digne de celle qu'il a pour toi. Il ne faut jamais ſe refuſer à de pareils ſentimens comme ſi l'on n'en pouvoit ſoutenir le poids ; & pour moi, je penſe en un mot que tu ne peux mieux ſatisfaire à la prudence & à la modeſtie qu'en te rapportant de tout à ſa tendreſſe & à ſes lumieres.

Veux-tu, ſans déſobliger M. de Wolmar te punir d'un orgueil que tu n'eus jamais, & prévenir un danger qui n'exiſte plus ? Reſtée ſeule avec le philoſophe, prends contre lui toutes les précautions ſuperflues qui t'auroient été jadis ſi néceſſaires ; impoſe-toi la même réſerve que ſi avec ta vertu tu pouvois te défier encore de ton cœur & du ſien. Evite les converſations trop affectueuſes, les tendres ſouvenirs du paſſé ; interromps ou préviens les trop longs tête-à-tête ; entoure-toi ſans ceſſe de tes enfans ; reſte peu ſeule avec lui dans la chambre, dans l'Eliſée, dans le boſquet malgré la profanation. Sur-tout prends ces meſures d'une maniere ſi naturelle qu'elles ſemblent un effet du hazard, & qu'il ne puiſſe imaginer un moment que tu le redoutes. Tu aimes les promenades en bateau ; tu t'en prives pour ton mari qui craint l'eau, pour tes enfans que tu n'y veux pas expoſer. Prends le tems de cette abſence pour te donner cet amuſement, en laiſſant tes enfans ſous la garde de la Fanchon.

C'eſt le moyen de te livrer ſans riſque aux doux épanchemens de l'amitié, & de jouir paiſiblement d'un long tête-à-tête ſous la protection des Bateliers, qui voient ſans entendre, & dont on ne peut s'éloigner avant de penſer à ce qu'on fait.

Il me vient encore une idée qui feroit rire beaucoup de gens, mais qui te plaira, j'en ſuis ſûre ; c'eſt de faire en l'abſence de ton mari un journal fidele pour lui être montré à ſon retour, & de ſonger au journal dans tous les entretiens qui doivent y entrer. A la vérité, je ne crois pas qu'un pareil expédient fût utile à beaucoup de femmes ; mais une ame franche & incapable de mauvaiſe foi a contre le vice bien des reſſources qui manqueront toujours aux autres. Rien n'eſt mépriſable de ce qui tend à garder la pureté, & ce ſont les petites précautions qui conſervent les grandes vertus.

Au reſte, puiſque ton mari doit me voir en paſſant, il me dira, j'eſpere, les véritables raiſons de ſon voyage, &, ſi je ne les trouve pas ſolides, ou je le détournerai de l'achever, ou quoi qu'il arrive, je ferai ce qu'il n'aura pas voulu faire : c'eſt ſur quoi tu peux compter. En attendant en voilà je penſe plus qu'il n'en faut pour te raſſurer contre une épreuve de huit jours. Va, ma Julie, je te connois trop bien pour ne pas répondre de toi autant & plus que de moi-même. Tu feras toujours ce que tu dois & que tu veux être. Quand tu te livrerois à la ſeule honnêteté de ton ame, tu ne riſquerois rien encore ; car je n'ai point de foi aux défaites imprévues : on a beau couvrir du vain nom de foi-

bleſſes des fautes toujours volontaires ; jamais femme ne ſuccombe qu'elle n'ait voulu ſuccomber, & ſi je penſois qu'un pareil ſort pût t'attendre, crois-moi, crois-en ma tendre amitié, crois-en tous les ſentimens qui peuvent naître dans le cœur de ta pauvre Claire, j'aurois un intérêt trop ſenſible à t'en garantir pour t'abandonner à toi ſeule.

Ce que M. de Wolmar t'a déclaré des connoiſſances qu'il avoit avant ton mariage me ſurprend peu : tu ſais que je m'en ſuis toujours doutée ; & je te dirai de plus que mes ſoupçons ne ſe ſont pas bornés aux indiſcrétions de Babi. Je n'ai jamais pu croire qu'un homme droit & vrai comme ton pere, & qui avoit tout au moins des ſoupçons lui-même, pût ſe réſoudre à tromper ſon gendre & ſon ami. Que s'il t'engageoit ſi fortement au ſecret, c'eſt que la maniere de le révéler devenoit fort différente de ſa part ou de la tienne, & qu'il vouloit ſans doute y donner un tour moins propre à rebuter M. de Wolmar, que celui qu'il ſavoit bien que tu ne manquerois pas d'y donner toi-même. Mais il faut te renvoyer ton exprès, nous cauſerons de tout cela plus à loiſir dans un mois d'ici.

Adieu, petite couſine, c'eſt aſſez prêcher la prêcheuſe ; reprends ton ancien métier, & pour cauſe. Je me ſens toute inquiete de n'être pas encore avec toi. Je brouille toutes mes affaires en me hâtant de les finir, & ne ſais gueres ce que je fais. Ah Chaillot ! .... Chaillot ! ſi j'étois moins folle .... mais j'eſpere de l'être toujours.

P. S. A propos ; j'oubliois de faire compliment à ton

Alteſſe. Dis-moi, je t'en prie, Monſeigneur ton mari eſt-il Atteman, Knès, ou Boyard? Pour moi je croirai jurer s'il faut t'appeller Madame la Boyarde (1). O pauvre enfant! Toi qui as tant gémi d'être née Demoiſelle, te voilà bien chanceuſe d'être la femme d'un Prince! Entre nous, cependant, pour une Dame de ſi grande qualité, je te trouve des frayeurs un peu roturieres. Ne ſais-tu pas que les petits ſcrupules ne conviennent qu'aux petites gens, & qu'on rit d'un enfant de bonne maiſon qui prétend être fils de ſon pere?

LETTRE XIV.

DE M. DE WOLMAR A MDE. D'ORBE.

JE pars pour Etange, petite couſine, je m'étois propoſé de vous voir en allant; mais un retard dont vous êtes cauſe me force à plus de diligence, & j'aime mieux coucher à Lauſanne en revenant, pour y paſſer quelques heures de plus avec vous. Auſſi bien j'ai à vous conſulter ſur pluſieurs choſes dont il eſt bon de vous parler d'avance, afin que vous ayez le tems d'y réfléchir avant de m'en dire votre avis.

(1) Mde. d'Orbe ignoroit apparemment que les deux premiers noms ſont en effet des titres diſtingués, mais qu'un Boyard n'eſt qu'un ſimple gentilhomme.

Je

Je n'ai point voulu vous expliquer mon projet au ſujet du jeune homme, avant que ſa préſence eût confirmé la bonne opinion que j'en avois conçue. Je crois déjà m'être aſſez aſſuré de lui pour vous confier entre nous que ce projet eſt de le charger de l'éducation de mes enfans. Je n'ignore pas que ces ſoins importans ſont le principal devoir d'un pere; mais quand il ſera tems de les prendre je ſerai trop âgé pour les remplir, & tranquille & contemplatif par tempérament, j'eus toujours trop peu d'activité pour pouvoir régler celle de la jeuneſſe. D'ailleurs par la raiſon qui vous eſt connue (1) Julie ne me verroit point ſans inquiétude prendre une fonction dont j'aurois peine à m'acquitter à ſon gré. Comme par mille autres raiſons votre ſexe n'eſt pas propre à ces mêmes ſoins, leur mere s'occupera toute entiere à bien élever ſon Henriette; je vous deſtine pour votre part le gouvernement du ménage ſur le plan que vous trouverez établi & que vous avez approuvé; la mienne ſera de voir trois honnêtes gens concourir au bonheur de la maiſon, & de goûter dans ma vieilleſſe un repos qui ſera leur ouvrage.

J'ai toujours vu que ma femme auroit une extrême répugnance à confier ſes enfans à des mains mercenaires, & je n'ai pu blâmer ſes ſcrupules. Le reſpectable état de précepteur exige tant de talens qu'on ne ſauroit payer, tant de vertus qui ne ſont point à prix, qu'il eſt inutile d'en chercher un avec de l'argent. Il n'y a qu'un homme de génie

(1) Cette raiſon n'eſt pas connue encore du Lecteur; mais il eſt prié de ne pas s'impatienter.

en qui l'on puiſſe eſpérer de trouver les lumieres d'un maître; il n'y a qu'un ami très-tendre à qui ſon cœur puiſſe inſpirer le zele d'un pere; & le génie n'eſt gueres à vendre, encore moins l'attachement.

Votre ami m'a paru réunir en lui toutes les qualités convenables, & ſi j'ai bien connu ſon ame, je n'imagine pas pour lui de plus grande félicité que de faire dans ces enfans chéris celle de leur mere. Le ſeul obſtacle que je puiſſe prévoir eſt dans ſon affection pour Milord Edouard, qui lui permettra difficilement de ſe détacher d'un ami ſi cher & auquel il a de ſi grandes obligations, à moins qu'Edouard ne l'exige lui-même. Nous attendons bientôt cet homme extraordinaire, & comme vous avez beaucoup d'empire ſur ſon eſprit, s'il ne dément pas l'idée que vous m'en avez donnée, je pourrois bien vous charger de cette négociation près de lui.

Vous avez à préſent, petite couſine, la clef de toute ma conduite qui ne peut que paroître fort bizarre ſans cette explication, & qui, j'eſpere, aura déſormais l'approbation de Julie & la vôtre. L'avantage d'avoir une femme comme la mienne m'a fait tenter des moyens qui ſeroient impraticables avec une autre. Si je la laiſſe en toute confiance avec ſon ancien amant ſous la ſeule garde de ſa vertu, je ſerois inſenſé d'établir dans ma maiſon cet amant, avant de m'aſſurer qu'il eût pour jamais ceſſé de l'être, & comment m'en aſſurer, ſi j'avois une épouſe ſur laquelle je comptaſſe moins?

Je vous ai vu quelquefois ſourire à mes obſervations ſur

l'amour; mais pour le coup je tiens de quoi vous humilier. J'ai fait une découverte que ni vous ni femme au monde avec toute la ſubtilité qu'on prête à votre ſexe n'euſſiez jamais faite, dont pourtant vous ſentirez peut-être l'évidence au premier inſtant, & que vous tiendrez au moins pour démontrée quand j'aurai pu vous expliquer ſur quoi je la fonde. De vous dire que mes jeunes gens ſont plus amoureux que jamais, ce n'eſt pas, ſans doute, une merveille à vous apprendre. De vous aſſurer au contraire qu'ils ſont parfaitement guéris; vous ſavez ce que peuvent la raiſon, la vertu, ce n'eſt pas là, non plus, leur plus grand miracle: mais que ces deux oppoſés ſoient vrais en même tems; qu'ils brûlent plus ardemment que jamais l'un pour l'autre, & qu'il ne regne plus entre eux qu'un honnête attachement; qu'ils ſoient toujours amans & ne ſoient plus qu'amis; c'eſt, je penſe, à quoi vous vous attendez moins, ce que vous aurez plus de peine à comprendre, & ce qui eſt pourtant ſelon l'exacte vérité.

Telle eſt l'énigme que forment les contradictions fréquentes que vous avez dû remarquer en eux, ſoit dans leurs diſcours ſoit dans leurs lettres. Ce que vous avez écrit à Julie au ſujet du portrait a ſervi plus que tout le reſte à m'en éclaircir le myſtere, & je vois qu'ils ſont toujours de bonne foi, même en ſe démentant ſans ceſſe. Quand je dis eux, c'eſt ſur-tout le jeune homme que j'entends; car pour votre amie, on n'en peut parler que par conjecture: un voile de ſageſſe & d'honnêteté fait tant de replis autour de ſon cœur, qu'il n'eſt plus poſſible à l'œil humain d'y pénétrer, pas même au ſien pro-

pre. La ſeule choſe qui me fait ſoupçonner qu'il lui reſte quelque défiance à vaincre, eſt qu'elle ne ceſſe de chercher en elle-même ce qu'elle feroit ſi elle étoit tout-à-fait guérie, & le fait avec tant d'exactitude, que ſi elle étoit réellement guérie, elle ne le feroit pas ſi bien.

Pour votre ami, qui bien que vertueux s'effraye moins des ſentimens qui lui reſtent, je lui vois encore tous ceux qu'il eut dans ſa premiere jeuneſſe; mais je les vois ſans avoir droit de m'en offenſer. Ce n'eſt pas de Julie de Wolmar qu'il eſt amoureux, c'eſt de Julie d'Etange; il ne me hait point comme le poſſeſſeur de la perſonne qu'il aime, mais comme le raviſſeur de celle qu'il a aimée. La femme d'un autre n'eſt point ſa maîtreſſe, la mere de deux enfans n'eſt plus ſon ancienne écoliere. Il eſt vrai qu'elle lui reſſemble beaucoup, & qu'elle lui en rappelle ſouvent le ſouvenir. Il l'aime dans le tems paſſé : voilà le vrai mot de l'énigme. Otez-lui la mémoire, il n'aura plus d'amour.

Ceci n'eſt pas une vaine ſubtilité, petite couſine, c'eſt une obſervation très-ſolide qui, étendue à d'autres amours, auroit peut-être une application bien plus générale qu'il ne paroit. Je penſe même qu'elle ne ſeroit pas difficile à expliquer en cette occaſion par vos propres idées. Le tems où vous ſéparâtes ces deux amans fut celui où leur paſſion étoit à ſon plus haut point de véhémence. Peut-être s'ils fuſſent reſtés plus long-tems enſemble ſe ſeroient-ils peu-à-peu refroidis; mais leur imagination vivement émue les a ſans ceſſe offerts l'un à l'autre tels qu'ils étoient à l'inſtant de leur ſéparation. Le jeune homme ne voyant point dans ſa maî-

treſſe les changemens qu'y faiſoit le progrès du tems l'aimoit telle qu'il l'avoit vue, & non plus telle qu'elle étoit (2). Pour le rendre heureux il n'étoit pas queſtion ſeulement de la lui donner, mais de la lui rendre au même âge & dans les mêmes circonſtances où elle s'étoit trouvée au tems de leurs premieres amours ; la moindre altération à tout cela étoit autant d'ôté du bonheur qu'il s'étoit promis. Elle eſt devenue plus belle, mais elle a changé ; ce qu'elle a gagné tourne en ce ſens à ſon préjudice ; car c'eſt de l'ancienne & non pas d'une autre qu'il eſt amoureux.

L'erreur qui l'abuſe & le trouble eſt de confondre les tems & de ſe reprocher ſouvent comme un ſentiment actuel, ce qui n'eſt que l'effet d'un ſouvenir trop tendre ; mais je ne ſais s'il ne vaut pas mieux achever de le guérir que le déſabuſer. On tirera peut-être meilleur parti pour cela de ſon erreur, que de ſes lumieres. Lui découvrir le véritable état de ſon cœur ſeroit lui apprendre la mort de ce qu'il aime ; ce ſeroit lui donner une affliction dangereuſe en ce que l'état de triſteſſe eſt toujours favorable à l'amour.

Délivré des ſcrupules qui le gênent, il nourriroit peut-être

(2) Vous êtes bien folles, vous autres femmes, de vouloir donner de la conſiſtance à un ſentiment auſſi frivole & auſſi paſſager que l'amour. Tout change dans la nature, tout eſt dans un flux continuel, & vous voulez inſpirer des feux conſtans ? Et de quel droit prétendez-vous être aimée aujourd'hui parce que vous l'étiez hier ? Gardez donc le même viſage, le même âge, la même humeur ; ſoyez toujours la même & l'on vous aimera toujours, ſi l'on peut. Mais changer ſans ceſſe & vouloir toujours qu'on vous aime, c'eſt vouloir qu'à chaque inſtant on ceſſe de vous aimer ; ce n'eſt pas chercher des cœurs conſtans, c'eſt en chercher d'auſſi changeans que vous.

avec plus de complaiſance des ſouvenirs qui doivent s'éteindre ; il en parleroit avec moins de réſerve, & les traits de ſa Julie ne ſont pas tellement effacés en Madame de Wolmar qu'à force de les y chercher il ne les y pût retrouver encore. J'ai penſé qu'au lieu de lui ôter l'opinion des progrès qu'il croit avoir faits & qui ſert d'encouragement pour achever, il faloit lui faire perdre la mémoire des tems qu'il doit oublier, en ſubſtituant adroitement d'autres idées à celles qui lui ſont ſi chéres. Vous qui contribuâtes à les faire naître pouvez plus contribuer que perſonne à les effacer; mais c'eſt ſeulement quand vous ſerez tout-à-fait avec nous que je veux vous dire à l'oreille ce qu'il faut faire pour cela; charge qui, ſi je ne me trompe, ne vous ſera pas fort onéreuſe. En attendant, je cherche à le familiariſer avec les objets qui l'effarouchent, en les lui préſentant de maniere qu'ils ne ſoient plus dangereux pour lui. Il eſt ardent, mais foible & facile à ſubjuguer. Je profite de cet avantage en donnant le change à ſon imagination. A la place de ſa maîtreſſe je le force de voir toujours l'épouſe d'un honnête homme & la mere de mes enfans : j'efface un tableau par un autre, & couvre le paſſé du préſent. On mene un courſier ombrageux à l'objet qui l'effraye, afin qu'il n'en ſoit plus effrayé. C'eſt ainſi qu'il en faut uſer avec ces jeunes gens dont l'imagination brûle encore quand leur cœur eſt déjà refroidi, & leur offre dans l'éloignement des monſtres qui diſparoiſſent à leur approche.

Je crois bien connoître les forces de l'un & de l'autre, je ne les expoſe qu'à des épreuves qu'ils peuvent ſoutenir ;

car la ſageſſe ne conſiſte pas à prendre indifféremment toutes ſortes de précautions, mais à choiſir celles qui ſont utiles & à négliger les ſuperflues. Les huit jours pendant leſquels je les vais laiſſer enſemble, ſuffiront peut-être pour leur apprendre à démêler leurs vrais ſentimens & connoître ce qu'ils ſont réellement l'un à l'autre. Plus ils ſe verront ſeul à ſeul, plus ils comprendront aiſément leur erreur en comparant ce qu'ils ſentiront avec ce qu'ils auroient autrefois ſenti dans une ſituation pareille. Ajoutez qu'il leur importe de s'accoutumer ſans riſque à la familiarité dans laquelle ils vivront néceſſairement ſi mes vues ſont remplies. Je vois par la conduite de Julie qu'elle a reçu de vous des conſeils qu'elle ne pouvoit refuſer de ſuivre ſans ſe faire tort. Quel plaiſir je prendrois à lui donner cette preuve que je ſens tout ce qu'elle vaut, ſi c'étoit une femme auprès de laquelle un mari pût ſe faire un mérite de ſa confiance! Mais quand elle n'auroit rien gagné ſur ſon cœur, ſa vertu reſteroit la même; elle lui coûteroit davantage, & ne triompheroit pas moins. Au lieu que s'il lui reſte aujourd'hui quelque peine intérieure à ſouffrir, ce ne peut être que dans l'attendriſſement d'une converſation de réminiſcence qu'elle ne ſaura que trop preſſentir, & qu'elle évitera toujours. Ainſi vous voyez qu'il ne faut point juger ici de ma conduite par les regles ordinaires, mais par les vues qui me l'inſpirent, & par le caractere unique de celle envers qui je la tiens.

Adieu, petite couſine, juſqu'à mon retour. Quoique je n'aye pas donné toutes ces explications à Julie, je n'exige

pas que vous lui en faſſiez un myſtere. J'ai pour maxime de ne point interpoſer de ſecrets entre les amis : ainſi je remets ceux-ci à votre diſcrétion ; faites-en l'uſage que la prudence & l'amitié vous inſpireront : je ſais que vous ne ferez rien que pour le mieux & le plus honnête.

LETTRE XV.

DE SAINT PREUX A MILORD EDOUARD.

M. De Wolmar partit hier pour Etange, & j'ai peine à concevoir l'état de triſteſſe où m'a laiſſé ſon départ. Je crois que l'éloignement de ſa femme m'affligeroit moins que le ſien. Je me ſens plus contraint qu'en ſa préſence même; un morne ſilence regne au fond de mon cœur ; un effroi ſecret en étouffe le murmure, &, moins troublé de deſirs que de craintes, j'éprouve les terreurs du crime ſans en avoir les tentations.

Savez-vous, Milord, où mon ame ſe raſſure & perd ces indignes frayeurs? Auprès de Madame de Wolmar. Sitôt que j'approche d'elle ſa vue appaiſe mon trouble, ſes regards épurent mon cœur. Tel eſt l'aſcendant du ſien qu'il ſemble toujours inſpirer aux autres le ſentiment de ſon innocence, & le repos qui en eſt l'effet. Malheureuſement pour moi ſa regle de vie ne la livre pas toute la journée à la ſociété de ſes amis, & dans les momens que je ſuis forcé

forcé de paſſer ſans la voir, je ſouffrirois moins d'être plus loin d'elle.

Ce qui contribue encore à nourrir la mélancolie dont je me ſens accablé, c'eſt un mot qu'elle me dit hier après le départ de ſon mari. Quoique juſqu'à cet inſtant elle eût fait aſſez bonne contenance, elle le ſuivit long-tems des yeux avec un air attendri que j'attribuai d'abord au ſeul éloignement de cet heureux époux; mais je conçus à ſon diſcours que cet attendriſſement avoit encore une autre cauſe qui ne m'étoit pas connue. Vous voyez comme nous vivons, me dit-elle, & vous ſavez s'il m'eſt cher. Ne croyez pas pourtant que le ſentiment qui m'unit à lui, auſſi tendre & plus puiſſant que l'amour, en ait auſſi les foibleſſes. S'il nous en coûte quand la douce habitude de vivre enſemble eſt interrompue, l'eſpoir aſſuré de la reprendre bientôt nous conſole. Un état auſſi permanent laiſſe peu de viciſſitudes à craindre, & dans une abſence de quelques jours, nous ſentons moins la peine d'un ſi court intervalle que le plaiſir d'en enviſager la fin. L'affliction que vous liſez dans mes yeux vient d'un ſujet plus grave, & quoiqu'elle ſoit relative à M. de Wolmar, ce n'eſt point ſon éloignement qui la cauſe.

Mon cher ami, ajouta-t-elle d'un ton pénétré, il n'y a point de vrai bonheur ſur la terre. J'ai pour mari le plus honnête & le plus doux des hommes; un penchant mutuel ſe joint au devoir qui nous lie; il n'a point d'autres deſirs que les miens; j'ai des enfans qui ne donnent & promettent que des plaiſirs à leur mere; il n'y eut jamais

d'amie plus tendre, plus vertueuſe, plus aimable que celle dont mon cœur eſt idolâtre, & je vais paſſer mes jours avec elle : vous-même contribuez à me les rendre chers en juſtifiant ſi bien mon eſtime & mes ſentimens pour vous. Un long & fâcheux procès prêt à finir, va ramener dans nos bras le meilleur des peres : tout nous proſpere ; l'ordre & la paix regnent dans notre maiſon ; nos domeſtiques ſont zélés & fideles ; nos voiſins nous marquent toute ſorte d'attachement, nous jouiſſons de la bienveillance publique. Favoriſée en toutes choſes du Ciel, de la fortune & des hommes, je vois tout concourir à mon bonheur. Un grand ſecret, un ſeul chagrin l'empoiſonne, & je ne ſuis pas heureuſe. Elle dit ces derniers mots avec un ſoupir qui me perça l'ame, & auquel je vis trop que je n'avois aucune part. Elle n'eſt pas heureuſe, me dis-je en ſoupirant à mon tour, & ce n'eſt plus moi qui l'empêche de l'être !

Cette funeſte idée bouleverſa dans un inſtant toutes les miennes & troubla le repos dont je commençois à jouir. Impatient du doute inſupportable où ce diſcours m'avoit jetté, je la preſſai tellement d'achever de m'ouvrir ſon cœur, qu'enfin elle verſa dans le mien ce fatal ſecret & me permit de vous le révéler. Mais voici l'heure de la promenade. Mde. de Wolmar ſort actuellement du gynécée pour aller ſe promener avec ſes enfans, elle vient de me le faire dire. J'y cours, Milord, je vous quitte pour cette fois, & remets à reprendre dans une autre lettre le ſujet interrompu dans celle-ci.

LETTRE XVI.

DE MDE. DE WOLMAR A SON MARI.

JE vous attends mardi comme vous me le marquez, & vous trouverez tout arrangé ſelon vos intentions. Voyez en revenant Mde. d'Orbe; elle vous dira ce qui s'eſt paſſé durant votre abſence ; j'aime mieux que vous l'appreniez d'elle que de moi.

Wolmar, il eſt vrai, je crois mériter votre eſtime ; mais votre conduite n'en eſt pas plus convenable, & vous jouiſſez durement de la vertu de votre femme.

LETTRE XVII.

DE SAINT PREUX A MILORD EDOUARD.

JE veux, Milord, vous rendre compte d'un danger que nous courûmes ces jours paſſés, & dont heureuſement nous avons été quittes pour la peur & un peu de fatigue. Ceci vaut bien une lettre à part; en la liſant vous ſentirez ce qui m'engage à vous l'écrire.

Vous ſavez que la maiſon de Mde. de Wolmar n'eſt pas loin du lac, & qu'elle aime les promenades ſur l'eau. Il y a trois jours que le déſœuvrement où l'abſence de ſon mari nous laiſſe & la beauté de la ſoirée nous firent projetter une

de ces promenades pour le lendemain. Au lever du ſoleil nous nous rendîmes au rivage ; nous prîmes un bateau avec des filets pour pêcher, trois rameurs, un domeſtique, & nous nous embarquâmes avec quelques proviſions pour le dîner. J'avois pris un fuſil pour tirer des beſolets (1); mais elle me fit honte de tuer des oiſeaux à pure perte & pour le ſeul plaiſir de faire du mal. Je m'amuſois donc à rappeller de tems en tems des gros ſifflets, des tiou-tiou, des crenets, des ſifflaſſons (2), & je ne tirai qu'un ſeul coup de fort loin ſur une grêbe que je manquai.

Nous paſſâmes une heure ou deux à pêcher à cinq cens pas du rivage. La pêche fut bonne ; mais, à l'exception d'une truite qui avoit reçu un coup d'aviron, Julie fit tout rejetter à l'eau. Ce ſont, dit-elle, des animaux qui ſouffrent, délivrons-les ; jouiſſons du plaiſir qu'ils auront d'être échappés au péril. Cette opération ſe fit lentement, à contre-cœur, non ſans quelques repréſentations, & je vis aiſément que nos gens auroient mieux goûté le poiſſon qu'ils avoient pris que la morale qui lui ſauvoit la vie.

Nous avançâmes enſuite en pleine eau ; puis par une vivacité de jeune homme dont il ſeroit tems de guérir, m'étant mis à *nager* (3), je dirigeai tellement au milieu du lac que nous nous trouvâmes bientôt à plus d'une lieue du rivage (4).

(1) Oiſeau de paſſage ſur le lac de Geneve. Le beſolet n'eſt pas bon à manger.

(2) Diverſes ſortes d'oiſeaux du lac de Geneve, tous très-bons à manger.

(3) Terme des Bateliers du lac de Geneve. C'eſt tenir la rame qui gouverne les autres.

(4) Comment cela ? Il s'en faut bien que vis-à-vis de Clarens le lac ait deux lieues de large.

Là j'expliquois à Julie toutes les parties du ſuperbe horizon qui nous entouroit. Je lui montrois de loin les embouchures du Rhône dont l'impétueux cours s'arrête tout-à-coup au bout d'un quart de lieue, & ſemble craindre de ſouiller de ſes eaux bourbeuſes le cryſtal azuré du lac. Je lui faiſois obſerver les redans des montagnes, dont les angles correſpondans & paralleles forment dans l'eſpace qui les ſépare un lit digne du fleuve qui le remplit. En l'écartant de nos côtes j'aimois à lui faire admirer les riches & charmantes rives du pays de Vaud, où la quantité des villes, l'innombrable foule du peuple, les coteaux verdoyans & parés de toutes parts forment un tableau raviſſant; où la terre partout cultivée & par-tout féconde offre au laboureur, au pâtre, au vigneron le fruit aſſuré de leurs peines, que ne dévore point l'avide publicain. Puis lui montrant le Chablais ſur la côte oppoſée, pays non moins favoriſé de la nature, & qui n'offre pourtant qu'un ſpectacle de miſere, je lui faiſois ſenſiblement diſtinguer les différens effets des deux gouvernemens, pour la richeſſe, le nombre & le bonheur des hommes. C'eſt ainſi, lui diſois-je, que la terre ouvre ſon ſein fertile & prodigue ſes tréſors aux heureux peuples qui la cultivent pour eux-mêmes. Elle ſemble ſourire & s'animer au doux ſpectacle de la liberté; elle aime à nourrir des hommes. Au contraire les triſtes mazures, la bruyere & les ronces qui couvrent une terre à demi-déſerte annoncent de loin qu'un maître abſent y domine, & qu'elle donne à regret à des eſclaves quelques maigres productions dont ils ne profitent pas.

Tandis que nous nous amuſions agréablement à parcourir ainſi des yeux les côtes voiſines, un ſéchard qui nous pouſſoit de biais vers la rive oppoſée, s'éleva, fraîchit conſidérablement, & quand nous ſongeâmes à revirer, la réſiſtance ſe trouva ſi forte qu'il ne fut plus poſſible à notre frêle bateau de la vaincre. Bientôt les ondes devinrent terribles ; il falut regagner la rive de Savoye & tâcher d'y prendre terre au village de Meillerie qui étoit vis-à-vis de nous, & qui eſt preſque le ſeul lieu de cette côte où la greve offre un abord commode. Mais le vent ayant changé ſe renforçoit, rendoit inutiles les efforts de nos bateliers, & nous faiſoit dériver plus bas le long d'une file de rochers eſcarpés où l'on ne trouve plus d'aſyle.

Nous nous mîmes tous aux rames, & preſque au même inſtant j'eus la douleur de voir Julie ſaiſie du mal de cœur, foible & défaillante au bord du bateau. Heureuſement elle étoit faite à l'eau & cet état ne dura pas. Cependant nos efforts croiſſoient avec le danger ; le ſoleil, la fatigue & la ſueur nous mirent tous hors d'haleine & dans un épuiſement exceſſif. C'eſt alors que retrouvant tout ſon courage Julie animoit le nôtre par ſes careſſes compatiſſantes ; elle nous eſſuyoit indiſtinctement à tous le viſage, & mêlant dans un vaſe du vin avec de l'eau de peur d'ivreſſe, elle en offroit alternativement aux plus épuiſés. Non, jamais votre adorable amie ne brilla d'un ſi vif éclat que dans ce moment où la chaleur & l'agitation avoient animé ſon teint d'un plus grand feu, & ce qui ajoutoit le plus à ſes charmes étoit qu'on voyoit ſi bien à ſon air attendri que tous ſes ſoins venoient moins

de frayeur pour elle que de compaſſion pour nous. Un inſtant ſeulement deux planches s'étant entre-ouvertes dans un choc qui nous inonda tous, elle crut le bateau briſé, & dans une exclamation de cette tendre mere j'entendis diſtinctement ces mots : O mes enfans ! faut-il ne vous voir plus ? Pour moi dont l'imagination va toujours plus loin que le mal, quoique je connuſſe au vrai l'état du péril, je croyois voir de moment en moment le bateau englouti, cette beauté ſi touchante ſe débattre au milieu des flots, & la pâleur de la mort ternir les roſes de ſon viſage.

Enfin à force de travail nous remontâmes à Meillerie, & après avoir lutté plus d'une heure à dix pas du rivage, nous parvînmes à prendre terre. En abordant, toutes les fatigues furent oubliées. Julie prit ſur ſoi la reconnoiſſance de tous les ſoins que chacun s'étoit donnés, & comme au fort du danger elle n'avoit ſongé qu'à nous, à terre il lui ſembloit qu'on n'avoit ſauvé qu'elle.

Nous dinâmes avec l'appétit qu'on gagne dans un violent travail. La truite fut apprêtée : Julie qui l'aime extrémement en mangea peu, & je compris que pour ôter aux bateliers le regret de leur ſacrifice, elle ne ſe ſoucioit pas que j'en mangeaſſe beaucoup moi-même. Milord, vous l'avez dit mille fois ; dans les petites choſes comme dans les grandes cette ame aimante ſe peint toujours.

Après le dîner, l'eau continuant d'être forte & le bateau ayant beſoin d'être raccommodé, je propoſai un tour de promenade. Julie m'oppoſa le vent, le ſoleil, & ſongeoit à ma laſſitude. J'avois mes vues, ainſi je répondis à tout. Je

ſuis, lui dis-je, accoutumé dès l'enfance aux exercices pénibles : loin de nuire à ma ſanté ils l'affermiſſent, & mon dernier voyage m'a rendu bien plus robuſte encore. A l'égard du ſoleil & du vent, vous avez votre chapeau de paille, nous gagnerons des abris & des bois ; il n'eſt queſtion que de monter entre quelques rochers, & vous qui n'aimez pas la plaine en ſupporterez volontiers la fatigue. Elle fit ce que je voulois, & nous partîmes pendant le dîner de nos gens.

Vous ſavez qu'après mon exil du Valais, je revins il y a dix ans à Meillerie attendre la permiſſion de mon retour. C'eſt là que je paſſai des jours ſi triſtes & ſi délicieux, uniquement occupé d'elle, & c'eſt de-là que je lui écrivis une lettre dont elle fut ſi touchée. J'avois toujours deſiré de revoir la retraite iſolée qui me ſervit d'aſyle au milieu des glaces, & où mon cœur ſe plaiſoit à converſer en lui-même avec ce qu'il eut de plus cher au monde. L'occaſion de viſiter ce lieu ſi chéri, dans une ſaiſon plus agréable & avec celle dont l'image l'habitoit jadis avec moi, fut le motif ſecret de ma promenade. Je me faiſois un plaiſir de lui montrer d'anciens monumens d'une paſſion ſi conſtante & ſi malheureuſe.

Nous y parvînmes après une heure de marche par des ſentiers tortueux & frais, qui montant inſenſiblement entre les arbres & les rochers, n'avoient rien de plus incommode que la longueur du chemin. En approchant & reconnoiſſant mes anciens renſeignemens, je fus prêt à me trouver mal ; mais je me ſurmontai, je cachai mon trouble, & nous arrivâmes.

rivâmes. Ce lieu ſolitaire formoit un réduit ſauvage & déſert ; mais plein de ces ſortes de beautés qui ne plaiſent qu'aux ames ſenſibles & paroiſſent horribles aux autres. Un torrent formé par la fonte des neiges rouloit à vingt pas de nous une eau bourbeuſe, & charioit avec bruit du limon, du ſable & des pierres. Derriere nous une chaîne de roches inacceſſibles ſéparoit l'eſplanade où nous étions de cette partie des Alpes qu'on nomme les glacieres, parce que d'énormes ſommets de glaces qui s'accroiſſent inceſſamment les couvrent depuis le commencement du monde (5). Des forêts de noirs ſapins nous ombrageoient triſtement à droite. Un grand bois de chênes étoit à gauche au-delà du torrent, & au-deſſous de nous cette immenſe plaine d'eau que le lac forme au ſein des Alpes nous ſéparoit des riches côtes du pays de Vaud, dont la cime du majeſtueux Jura couronnoit le tableau.

Au milieu de ces grands & ſuperbes objets, le petit terrain où nous étions étaloit les charmes d'un ſéjour riant & champêtre ; quelques ruiſſeaux filtroient à travers les rochers, & rouloient ſur la verdure en filets de cryſtal. Quelques arbres fruitiers ſauvages penchoient leurs têtes ſur les nôtres ; la terre humide & fraîche étoit couverte d'herbe & de fleurs. En comparant un ſi doux ſéjour aux objets qui l'environnoient, il ſembloit que ce lieu déſert dût être

(5) Ces montagnes ſont ſi hautes qu'une demi-heure après le ſoleil couché, leurs ſommets ſont encore éclairés de ſes rayons, dont le rouge forme ſur ces cimes blanches une belle couleur de roſe qu'on apperçoit de fort loin.

l'aſyle de deux amans échappés ſeuls au bouleverſement de la nature.

Quand nous eûmes atteint ce réduit & que je l'eus quelque tems contemplé : Quoi ! dis-je à Julie en la regardant avec un œil humide, votre cœur ne vous dit-il rien ici, & ne ſentez-vous point quelque émotion ſecrete à l'aſpect d'un lieu ſi plein de vous ? Alors ſans attendre ſa réponſe, je la conduiſis vers le rocher & lui montrai ſon chiffre gravé dans mille endroits, & pluſieurs vers de Petrarque & du Taſſe relatifs à la ſituation où j'étois en les traçant. En les revoyant moi-même après ſi long-tems, j'éprouvai combien la préſence des objets peut ranimer puiſſamment les ſentimens violens dont on fut agité près d'eux. Je luis dis avec un peu de véhémence : O Julie ! éternel charme de mon cœur ! Voici les lieux où ſoupira jadis pour toi le plus fidele amant du monde. Voici le ſéjour où ta chére image faiſoit ſon bonheur, & préparoit celui qu'il reçut enfin de toi-même. On n'y voyoit alors ni ces fruits ni ces ombrages ; la verdure & les fleurs ne tapiſſoient point ces compartimens ; le cours de ces ruiſſeaux n'en formoit point les diviſions ; ces oiſeaux n'y faiſoient point entendre leurs ramages ; le vorace épervier, le corbeau funebre & l'aigle terrible des Alpes faiſoient ſeuls retentir de leurs cris ces cavernes ; d'immenſes glaces pendoient à tous ces rochers ; des feſtons de neige étoient le ſeul ornement de ces arbres ; tout reſpiroit ici les rigueurs de l'hiver & l'horreur des frimats ; les feux ſeuls de mon cœur me rendoient ce lieu ſupportable, & les jours entiers s'y paſſoient à penſer à toi.

Voilà la pierre où je m'aſſeyois pour contempler au loin ton heureux ſéjour; ſur celle-ci fut écrite la lettre qui toucha ton cœur; ces cailloux tranchans me ſervoient de burin pour graver ton chiffre; ici je paſſai le torrent glacé pour reprendre une de tes lettres qu'emportoit un tourbillon; là je vins relire & baiſer mille fois la derniere que tu m'écrivis; voilà le bord où d'un œil avide & ſombre je meſurois la profondeur de ces abymes; enfin ce fut ici qu'avant mon triſte départ je vins te pleurer mourante & jurer de ne te pas ſurvivre. Fille trop conſtamment aimée, ô toi pour qui j'étois né! Faut-il me retrouver avec toi dans les mêmes lieux, & regretter le tems que j'y paſſois à gémir de ton abſence?..... J'allois continuer, mais Julie, qui me voyant approcher du bord s'étoit effrayée & m'avoit ſaiſi la main, la ſerra ſans mot dire, en me regardant avec tendreſſe & retenant avec peine un ſoupir; puis tout-à-coup détournant la vue & me tirant par le bras: allons nous-en, mon ami, me dit-elle d'une voix émue, l'air de ce lieu n'eſt pas bon pour moi. Je partis avec elle en gémiſſant, mais ſans lui répondre, & je quittai pour jamais ce triſte réduit comme j'aurois quitté Julie elle-même.

Revenus lentement au port après quelques détours, nous nous ſéparâmes. Elle voulut reſter ſeule, & je continuai de me promener ſans trop ſavoir où j'allois; à mon retour le bateau n'étant pas encore prêt ni l'eau tranquille, nous ſoupâmes triſtement, les yeux baiſſés, l'air rêveur, mangeant peu & parlant encore moins. Après le ſouper, nous fûmes nous aſſeoir ſur la greve en attendant le moment du départ.

Insensiblement la lune se leva, l'eau devint plus calme, & Julie me proposa de partir. Je lui donnai la main pour entrer dans le bateau, & en m'asseyant à côté d'elle je ne songeai plus à quitter sa main. Nous gardions un profond silence. Le bruit égal & mesuré des rames m'excitoit à rêver. Le chant assez gai des bécassines (6) me retraçant les plaisirs d'un autre âge, au lieu de m'égayer m'attristoit. Peu-à-peu je sentis augmenter la mélancolie dont j'étois accablé. Un Ciel serein, la fraîcheur de l'air, les doux rayons de la lune, le frémissement argenté dont l'eau brilloit autour de nous, le concours des plus agréables sensations, la présence même de cet objet chéri, rien ne put détourner de mon cœur mille réflexions douloureuses.

Je commençai par me rappeller une promenade semblable faite autrefois avec elle durant le charme de nos premieres amours. Tous les sentimens délicieux qui rempliſſoient alors mon ame s'y retracerent pour l'affliger; tous les événemens de notre jeunesse, nos études, nos entretiens, nos lettres, nos rendez-vous, nos plaisirs,

E tanta fede, e sì dolci memorie,
E sì lungo costume (a)!

ces foules de petits objets qui m'offroient l'image de mon bonheur passé, tout revenoit, pour augmenter ma misere

(6) La Bécassine du lac de Geneve n'est point l'oiseau qu'on appelle en France du même nom. Le chant plus vif & plus animé de la nôtre donne au lac, durant les nuits d'été, un air de vie & de fraîcheur qui rend ses rives encore plus charmantes.

(a) Et cette foi si pure, & ces doux souvenirs & cette longue familiarité!

METAST.

préſente, prendre place en mon ſouvenir. C'en eſt fait, diſois-je en moi-même, ces tems, ces tems heureux ne ſont plus ; ils ont diſparu pour jamais. Hélas ! ils ne reviendront plus ; & nous vivons, & nous ſommes enſemble, & nos cœurs ſont toujours unis ! Il me ſembloit que j'aurois porté plus patiemment ſa mort ou ſon abſence, & que j'avois moins ſouffert tout le tems que j'avois paſſé loin d'elle. Quand je gémiſſois dans l'éloignement, l'eſpoir de la revoir ſoulageoit mon cœur ; je me flattois qu'un inſtant de ſa préſence effaceroit toutes mes peines ; j'enviſageois au moins dans les poſſibles un état moins cruel que le mien. Mais ſe trouver auprès d'elle ; mais la voir, la toucher, lui parler, l'aimer, l'adorer, &, preſque en la poſſédant encore, la ſentir perdue à jamais pour moi ; voilà ce qui me jettoit dans des accès de fureur & de rage qui m'agiterent par degrés juſqu'au déſeſpoir. Bientôt je commençai de rouler dans mon eſprit des projets funeſtes, & dans un tranſport dont je frémis en y penſant, je fus violemment tenté de la précipiter avec moi dans les flots, & d'y finir dans ſes bras ma vie & mes longs tourmens. Cette horrible tentation devint à la fin ſi forte que je fus obligé de quitter bruſquement ſa main pour paſſer à la pointe du bateau.

Là mes vives agitations commencerent à prendre un autre cours ; un ſentiment plus doux s'inſinua peu-à-peu dans mon ame, l'attendriſſement ſurmonta le déſeſpoir ; je me mis à verſer des torrens de larmes, & cet état comparé à celui dont je ſortois n'étoit pas ſans quelque plaiſir. Je pleurai fortement, long-tems & fus ſoulagé. Quand je me

trouvai bien remis, je revins auprès de Julie ; je repris ſa main. Elle tenoit ſon mouchoir ; je le ſentis fort mouillé. Ah ! lui dis-je tout bas, je vois que nos cœurs n'ont jamais ceſſé de s'entendre ! Il eſt vrai, dit-elle d'une voix altérée ; mais que ce ſoit la derniere fois qu'ils auront parlé ſur ce ton. Nous recommençâmes alors à cauſer tranquillement, & au bout d'une heure de navigation nous arrivâmes ſans autre accident. Quand nous fûmes rentrés j'apperçus à la lumiere qu'elle avoit les yeux rouges & fort gonflés ; elle ne dut pas trouver les miens en meilleur état. Après les fatigues de cette journée elle avoit grand beſoin de repos : elle ſe retira, & je fus me coucher.

Voilà, mon ami, le détail du jour de ma vie où ſans exception j'ai ſenti les émotions les plus vives. J'eſpere qu'elles ſeront la criſe qui me rendra tout-à-fait à moi. Au reſte, je vous dirai que cette aventure m'a plus convaincu que tous les argumens, de la liberté de l'homme & du mérite de la vertu. Combien de gens ſont foiblement tentés & ſuccombent ! Pour Julie, mes yeux le virent, & mon cœur le ſentit : elle ſoutint ce jour là le plus grand combat qu'ame humaine ait pu ſoutenir ; elle vainquit pourtant : mais qu'ai-je fait pour reſter ſi loin d'elle ? O Edouard ! quand ſéduit par ta maîtreſſe tu ſçus triompher à la fois de tes deſirs & des ſiens, n'étois-tu qu'un homme ? Sans toi, j'étois perdu, peut-être. Cent fois dans ce jour périlleux le ſouvenir de ta vertu m'a rendu la mienne.

Fin de la quatrieme Partie.

LETTRES

DE

DEUX AMANS,

HABITANS D'UNE PETITE VILLE AU PIED DES ALPES.

CINQUIEME PARTIE.

LETTRE I.

DE MILORD EDOUARD A SAINT PREUX (1).

SORS de l'enfance, ami, réveille-toi. Ne livre point ta vie entiere au long ſommeil de la raiſon. L'âge s'écoule, il ne t'en reſte plus que pour être ſage. A trente ans paſſés, il eſt tems de ſonger à ſoi; commence donc à rentrer en toi-même, & ſois homme une fois avant la mort.

Mon cher, votre cœur vous en a long-tems impoſé ſur vos lumieres. Vous avez voulu philoſopher avant d'en être capable; vous avez pris le ſentiment pour de la raiſon, & content d'eſtimer les choſes par l'impreſſion qu'elles vous ont faite, vous avez toujours ignoré leur véritable prix. Un cœur

(1) Cette lettre paroit avoir été écrite avant la réception de la précédente.

droit eſt, je l'avoue, le premier organe de la vérité ; celui qui n'a rien ſenti ne ſait rien apprendre ; il ne fait que flotter d'erreurs en erreurs ; il n'acquiert qu'un vain ſavoir & de ſtériles connoiſſances, parce que le vrai rapport des choſes à l'homme, qui eſt ſa principale ſcience, lui demeure toujours caché. Mais c'eſt ſe borner à la premiere moitié de cette ſcience que de ne pas étudier encore les rapports qu'ont les choſes entre elles, pour mieux juger de ceux qu'elles ont avec nous. C'eſt peu de connoître les paſſions humaines, ſi l'on n'en ſait apprécier les objets ; & cette ſeconde étude ne peut ſe faire que dans le calme de la méditation.

La jeuneſſe du ſage eſt le tems de ſes expériences, ſes paſſions en ſont les inſtrumens ; mais après avoir appliqué ſon ame aux objets extérieurs pour les ſentir, il la retire au-dedans de lui pour les conſidérer, les comparer, les connoître. Voilà le cas où vous devez être plus que perſonne au monde. Tout ce qu'un cœur ſenſible peut éprouver de plaiſirs & de peines a rempli le vôtre ; tout ce qu'un homme peut voir, vos yeux l'ont vu. Dans un eſpace de douze ans vous avez épuiſé tous les ſentimens qui peuvent être épars dans une longue vie, & vous avez acquis, jeune encore, l'expérience d'un vieillard. Vos premieres obſervations ſe ſont portées ſur des gens ſimples & ſortant preſque des mains de la nature, comme pour vous ſervir de piece de comparaiſon. Exilé dans la capitale du plus célebre peuple de l'univers, vous êtes ſauté, pour ainſi dire à l'autre extrêmité : le génie ſupplée aux intermédiaires. Paſſé chez la ſeule nation d'hommes

d'hommes qui reſte parmi les troupeaux divers dont la terre eſt couverte, ſi vous n'avez pas vu régner les loix, vous les avez vu du moins exiſter encore; vous avez appris à quels ſignes on reconnoit cet organe ſacré de la volonté d'un peuple, & comment l'empire de la raiſon publique eſt le vrai fondement de la liberté. Vous avez parcouru tous les climats, vous avez vu toutes les régions que le ſoleil éclaire. Un ſpectacle plus rare & digne de l'œil du ſage, le ſpectacle d'une ame ſublime & pure, triomphant de ſes paſſions & régnant ſur elle-même eſt celui dont vous jouiſſez. Le premier objet qui frappa vos regards eſt celui qui les frappe encore, & votre admiration pour lui n'eſt que mieux fondée après en avoir contemplé tant d'autres. Vous n'avez plus rien à ſentir ni à voir qui mérite de vous occuper. Il ne vous reſte plus d'objet à regarder que vous-même, ni de jouiſſance à goûter que celle de la ſageſſe. Vous avez vécu de cette courte vie; ſongez à vivre pour celle qui doit durer.

Vos paſſions, dont vous fûtes long-tems l'eſclave, vous ont laiſſé vertueux. Voilà toute votre gloire; elle eſt grande, ſans doute, mais ſoyez-en moins fier. Votre force même eſt l'ouvrage de votre foibleſſe. Savez-vous ce qui vous a fait aimer toujours la vertu? Elle a pris à vos yeux la figure de cette femme adorable qui la repréſente ſi bien, il ſeroit difficile qu'une ſi chére image vous en laiſſât perdre le goût. Mais ne l'aimerez-vous jamais pour elle ſeule, & n'irez-vous point au bien par vos propres forces, comme Julie a fait par les ſiennes? Enthouſiaſte oiſif de ſes vertus, vous bor-

nerez-vous ſans ceſſe à les admirer, ſans les imiter jamais? Vous parlez avec chaleur de la maniere dont elle remplit ſes devoirs d'épouſe & de mere; mais vous, quand remplirez-vous vos devoirs d'homme & d'ami à ſon exemple? Une femme a triomphé d'elle-même, & un philoſophe a peine à ſe vaincre! Voulez-vous donc n'être toujours qu'un diſcoureur comme les autres, & vous borner à faire de bons livres, au lieu de bonnes actions (2)? Prenez-y garde, mon cher; il regne encore dans vos lettres un ton de molleſſe & de langueur qui me déplait, & qui eſt bien plus un reſte de votre paſſion qu'un effet de votre caractere. Je hais partout la foibleſſe, & n'en veux point dans mon ami. Il n'y a point de vertu ſans force, & le chemin du vice eſt la

(2) Non, ce ſiecle de la philoſophie ne paſſera point ſans avoir produit un vrai philoſophe. J'en connois un, un ſeul, j'en conviens; mais c'eſt beaucoup encore, & pour comble de bonheur, c'eſt dans mon pays qu'il exiſte. L'oſerai-je nommer ici, lui dont la véritable gloire eſt d'avoir ſçu reſter peu connu? Savant & modeſte Abauzit; que votre ſublime ſimplicité pardonne à mon cœur un zele qui n'a point votre nom pour objet. Non, ce n'eſt pas vous que je veux faire connoître à ce ſiecle indigne de vous admirer; c'eſt Geneve que je veux illuſtrer de votre ſéjour: ce ſont mes Concitoyens que je veux honorer de l'honneur qu'ils vous rendent. Heureux le pays où le mérite qui ſe cache en eſt d'autant plus eſtimé! Heureux le peuple où la jeuneſſe altiere vient abaiſſer ſon ton dogmatique & rougir de ſon vain ſavoir, devant la docte ignorance du ſage! Vénérable & vertueux vieillard! vous n'aurez point été prôné par les beaux eſprits; leurs bruyantes Académies n'auront point retenti de vos éloges; au lieu de dépoſer comme eux votre ſageſſe dans des livres, vous l'aurez miſe dans votre vie pour l'exemple de la patrie que vous avez daigné vous choiſir, que vous aimez & qui vous reſpecte. Vous avez vécu comme Socrate; mais il mourut par la main de ſes Concitoyens, & vous êtes chéri des vôtres.

lâcheté. Oſez-vous bien compter ſur vous avec un cœur ſans courage ? Malheureux ! Si Julie étoit foible, tu ſuccomberois demain & ne ſerois qu'un vil adultere. Mais te voilà reſté ſeul avec elle ; apprends à la connoître, & rougis de toi.

J'eſpere pouvoir bientôt vous aller joindre. Vous ſavez à quoi ce voyage eſt deſtiné. Douze ans d'erreurs & de troubles me rendent ſuſpect à moi-même ; pour réſiſter j'ai pu me ſuffire, pour choiſir il me faut les yeux d'un ami ; & je me fais un plaiſir de rendre tout commun entre nous, la reconnoiſſance auſſi-bien que l'attachement. Cependant, ne vous y trompez pas ; avant de vous accorder ma confiance, j'examinerai ſi vous en êtes digne, & ſi vous méritez de me rendre les ſoins que j'ai pris de vous. Je connois votre cœur, j'en ſuis content ; ce n'eſt pas aſſez ; c'eſt de votre jugement que j'ai beſoin dans un choix où doit préſider la raiſon ſeule, & où la mienne peut m'abuſer. Je ne crains pas les paſſions qui, nous faiſant une guerre ouverte, nous avertiſſent de nous mettre en défenſe, nous laiſſent, quoiqu'elles faſſent, la conſcience de toutes nos fautes, & auxquelles on ne cede qu'autant qu'on leur veut céder. Je crains leur illuſion qui trompe au lieu de contraindre, & nous fait faire ſans le ſavoir, autre choſe que ce que nous voulons. On n'a beſoin que de ſoi pour réprimer ſes penchans ; on a quelquefois beſoin d'autrui pour diſcerner ceux qu'il eſt permis de ſuivre, & c'eſt à quoi ſert l'amitié d'un homme ſage, qui voit pour nous ſous un autre point de vue les objets que nous avons intérêt à bien connoître. Son-

gez donc à vous examiner & dites-vous ſi toujours en proie à de vains regrets, vous ſerez à jamais inutile à vous & aux autres, ou ſi reprenant enfin l'empire de vous-même vous voulez mettre une fois votre ame en état d'éclairer celle de votre ami.

Mes affaires ne me retiennent plus à Londres que pour une quinzaine de jours; je paſſerai par notre armée de Flandre où je compte reſter encore autant; de ſorte que vous ne devez gueres m'attendre avant la fin du mois prochain ou le commencement d'Octobre. Ne m'écrivez plus à Londres mais à l'armée ſous l'adreſſe ci-jointe. Continuez vos deſcriptions; malgré le mauvais ton de vos lettres elles me touchent & m'inſtruiſent; elles m'inſpirent des projets de retraite & de repos convenables à mes maximes & à mon âge. Calmez ſur-tout l'inquiétude que vous m'avez donnée ſur Mde. de Wolmar: ſi ſon ſort n'eſt pas heureux, qui doit oſer aſpirer à l'être? Après le détail qu'elle vous a fait, je ne puis concevoir ce qui manque à ſon bonheur (3).

(3) Le galimatias de cette lettre me plait, en ce qu'il eſt tout-à-fait dans le caractere du bon Edouard, qui n'eſt jamais ſi philoſophe que quand il fait des ſottiſes, & ne raiſonne jamais tant que quand il ne ſait ce qu'il dit.

LETTRE II.

DE SAINT PREUX A MILORD EDOUARD.

OUI, Milord, je vous le confirme avec des tranſports de joie, la ſcene de Meillerie a été la criſe de ma folie & de mes maux. Les explications de M. de Wolmar m'ont entierement raſſuré ſur le véritable état de mon cœur. Ce cœur trop foible eſt guéri tout autant qu'il peut l'être, & je préfere la triſteſſe d'un regret imaginaire à l'effroi d'être ſans ceſſe aſſiégé par le crime. Depuis le retour de ce digne ami, je ne balance plus à lui donner un nom ſi cher & dont vous m'avez ſi bien fait ſentir tout le prix. C'eſt le moindre titre que je doive à quiconque aide à me rendre à la vertu. La paix eſt au fond de mon ame comme dans le ſéjour que j'habite. Je commence à m'y voir ſans inquiétude, à y vivre comme chez moi; & ſi je n'y prends pas tout-à-fait l'autorité d'un maître, je ſens plus de plaiſir encore à me regarder comme l'enfant de la maiſon. La ſimplicité, l'égalité que j'y vois régner ont un attrait qui me touche & me porte au reſpect. Je paſſe des jours ſereins entre la raiſon vivante & la vertu ſenſible. En fréquentant ces heureux époux, leur aſcendant me gagne & me touche inſenſiblement, & mon cœur ſe met par degrés à l'uniſſon des leurs, comme la voix prend ſans qu'on y ſonge le ton des gens avec qui l'on parle.

Quelle retraite délicieuſe! quelle charmante habitation!

Que la douce habitude d'y vivre en augmente le prix! & que, ſi l'aſpect en paroit d'abord peu brillant, il eſt difficile de ne pas l'aimer auſſi-tôt qu'on la connoit! Le goût que prend Mde. de Wolmar à remplir ſes nobles devoirs, à rendre heureux & bons ceux qui l'approchent, ſe communique à tout ce qui en eſt l'objet, à ſon mari, à ſes enfans, à ſes hôtes, à ſes domeſtiques. Le tumulte, les jeux bruyans, les longs éclats de rire ne retentiſſent point dans ce paiſible ſéjour; mais on y trouve par-tout des cœurs contens & des viſages gais. Si quelquefois on y verſe des larmes, elles ſont d'attendriſſement & de joie. Les noirs ſoucis, l'ennui, la triſteſſe n'approchent pas plus d'ici que le vice & les remords dont ils ſont le fruit.

Pour elle, il eſt certain qu'excepté la peine ſecrete qui la tourmente & dont je vous ai dit la cauſe dans ma précédente lettre (1), tout concourt à la rendre heureuſe. Cependant avec tant de raiſons de l'être, mille autres ſe déſoleroient à ſa place. Sa vie uniforme & retirée leur ſeroit inſupportable; elles s'impatienteroient du tracas des enfans; elles s'ennuyeroient des ſoins domeſtiques; elles ne pourroient ſouffrir la campagne; la ſageſſe & l'eſtime d'un mari peu careſſant, ne les dédommageroient ni de ſa froideur ni de ſon âge; ſa préſence & ſon attachement même leur ſeroient à charge. Ou elles trouveroient l'art de l'écarter de chez lui pour y vivre à leur liberté, ou s'en éloignant elles-mêmes, elles mépriſeroient les plaiſirs de leur état,

(1) Cette précédente lettre ne ſe trouve point. On en verra ci-après la raiſon.

elles en chercheroient au loin de plus dangereux, & ne ſeroient à leur aiſe dans leur propre maiſon, que quand elles y ſeroient étrangeres. Il faut une ame pour ſentir les charmes de la retraite; on ne voit gueres que des gens de bien ſe plaire au ſein de leur famille & s'y renfermer volontairement; s'il eſt au monde une vie heureuſe, c'eſt ſans doute celle qu'ils y paſſent. Mais les inſtrumens du bonheur ne ſont rien pour qui ne ſait pas les mettre en œuvre, & l'on ne ſent en quoi le vrai bonheur conſiſte qu'autant qu'on eſt propre à le goûter.

S'il faloit dire avec préciſion ce qu'on fait dans cette maiſon pour être heureux, je croirois avoir bien répondu en diſant : *on y ſait vivre*; non dans le ſens qu'on donne en France à ce mot, qui eſt d'avoir avec autrui certaines manieres établies par la mode; mais de la vie de l'homme, & pour laquelle il eſt né; de cette vie dont vous me parlez, dont vous m'avez donné l'exemple, qui dure au-delà d'elle même, & qu'on ne tient pas pour perdue au jour de la mort.

Julie a un pere qui s'inquiete du bien-être de ſa famille; elle a des enfans à la ſubſiſtance deſquels il faut pourvoir convenablement. Ce doit être le principal ſoin de l'homme ſociable, & c'eſt auſſi le premier dont elle & ſon mari ſe ſont conjointement occupés. En entrant en ménage ils ont examiné l'état de leurs biens; ils n'ont pas tant regardé s'ils étoient proportionnés à leur condition qu'à leurs beſoins, & voyant qu'il n'y avoit point de famille honnête qui ne dût s'en contenter, ils n'ont pas eu aſſez mauvaiſe opinion de

leurs enfans pour craindre que le patrimoine qu'ils ont à leur laiſſer ne leur pût ſuffire. Ils ſe ſont donc appliqués à l'améliorer plutôt qu'à l'étendre ; ils ont placé leur argent plus ſurement qu'avantageuſement : au lieu d'acheter de nouvelles terres, ils ont donné un nouveau prix à celles qu'ils avoient déjà, l'exemple de leur conduite eſt le ſeul tréſor dont ils veuillent accroître leur héritage.

Il eſt vrai qu'un bien qui n'augmente point eſt ſujet à diminuer par mille accidens ; mais ſi cette raiſon eſt un motif pour l'augmenter une fois, quand ceſſera-t-elle d'être un prétexte pour l'augmenter toujours ? Il faudra le partager à pluſieurs enfans ; mais doivent-ils reſter oiſifs ? Le travail de chacun n'eſt-il pas un ſupplément à ſon partage, & ſon induſtrie ne doit-elle pas entrer dans le calcul de ſon bien ? L'inſatiable avidité fait ainſi ſon chemin ſous le maſque de la prudence, & mene au vice à force de chercher la ſureté. C'eſt en vain, dit M. de Wolmar, qu'on prétend donner aux choſes humaines une ſolidité qui n'eſt pas dans leur nature. La raiſon même veut que nous laiſſions beaucoup de choſes au hazard, & ſi notre vie & notre fortune en dépendent toujours malgré nous, quelle folie de ſe donner ſans ceſſe un tourment réel pour prévenir des maux douteux & des dangers inévitables ! La ſeule précaution qu'il ait priſe à ce ſujet a été de vivre un an ſur ſon capital, pour ſe laiſſer autant d'avance ſur ſon revenu ; de ſorte que le produit anticipe toujours d'une année ſur la dépenſe. Il a mieux aimé diminuer un peu ſon fonds que d'avoir ſans ceſſe à courir après ſes rentes. L'avantage de n'être point réduit à

des

des expédiens ruineux au moindre accident imprévu l'a déjà rembourſé bien des fois de cette avance. Ainſi l'ordre & la regle lui tiennent lieu d'épargne, & il s'enrichit de ce qu'il a dépenſé.

Les maîtres de cette maiſon jouiſſent d'un bien médiocre ſelon les idées de fortune qu'on a dans le monde ; mais au fond je ne connois perſonne de plus opulent qu'eux. Il n'y a point de richeſſe abſolue. Ce mot ne ſignifie qu'un rapport de ſurabondance entre les deſirs & les facultés de l'homme riche. Tel eſt riche avec un arpent de terre ; tel eſt gueux au milieu de ſes monceaux d'or. Le déſordre & les fantaiſies n'ont point de bornes, & font plus de pauvres que les vrais beſoins. Ici la proportion eſt établie ſur un fondement qui la rend inébranlable, ſavoir le parfait accord des deux époux. Le mari s'eſt chargé du recouvrement des rentes, la femme en dirige l'emploi, & c'eſt dans l'harmonie qui regne entre eux qu'eſt la ſource de leur richeſſe.

Ce qui m'a d'abord le plus frappé dans cette maiſon, c'eſt d'y trouver l'aiſance, la liberté, la gaieté au milieu de l'ordre & de l'exactitude. Le grand défaut des maiſons bien réglées eſt d'avoir un air triſte & contraint. L'extrême ſollicitude des chefs ſent toujours un peu l'avarice. Tout reſpire la gêne autour d'eux ; la rigueur de l'ordre a quelque choſe de ſervile qu'on ne ſupporte point ſans peine. Les domeſtiques font leur devoir, mais le font d'un air mécontent & craintif. Les hôtes ſont bien reçus, mais ils n'uſent qu'avec défiance de la liberté qu'on leur donne, &

comme on s'y voit toujours hors de la regle, on n'y fait rien qu'en tremblant de ſe rendre indiſcret. On ſent que ces peres eſclaves ne vivent point pour eux, mais pour leurs enfans; ſans ſonger qu'ils ne ſont pas ſeulement peres, mais hommes, & qu'ils doivent à leurs enfans l'exemple de la vie de l'homme & du bonheur attaché à la ſageſſe. On ſuit ici des regles plus judicieuſes. On y penſe qu'un des principaux devoirs d'un bon pere de famille n'eſt pas ſeulement de rendre ſon ſéjour riant afin que ſes enfans s'y plaiſent, mais d'y mener lui-même une vie agréable & douce, afin qu'ils ſentent qu'on eſt heureux en vivant comme lui, & ne ſoient jamais tentés de prendre pour l'être une conduite oppoſée à la ſienne. Une des maximes que M. de Wolmar répete le plus ſouvent au ſujet des amuſemens des deux couſines, eſt que la vie triſte & meſquine des peres & meres eſt preſque toujours la premiere ſource du déſordre des enfans.

Pour Julie, qui n'eut jamais d'autre regle que ſon cœur & n'en ſauroit avoir de plus ſûre, elle s'y livre ſans ſcrupule, & pour bien faire, elle fait tout ce qu'il lui demande. Il ne laiſſe pas de lui demander beaucoup, & perſonne ne ſait mieux qu'elle mettre un prix aux douceurs de la vie. Comment cette ame ſi ſenſible ſeroit-elle inſenſible aux plaiſirs? Au contraire, elle les aime, elle les recherche, elle ne s'en refuſe aucun de ceux qui la flattent; on voit qu'elle ſait les goûter : mais ces plaiſirs ſont les plaiſirs de Julie. Elle ne néglige ni ſes propres commodités ni celles des gens qui lui ſont chers, c'eſt-à-dire, de tous ceux qui l'environnent. Elle ne compte pour ſu-

perflu rien de ce qui peut contribuer au bien-être d'une perſonne ſenſée ; mais elle appelle ainſi tout ce qui ne ſert qu'à briller aux yeux d'autrui, de ſorte qu'on trouve dans ſa maiſon le luxe de plaiſir & de ſenſualité ſans rafinement ni molleſſe. Quant au luxe de magnificence & de vanité, on n'y en voit que ce qu'elle n'a pu refuſer au goût de ſon pere ; encore y reconnoit-on toujours le ſien qui conſiſte à donner moins de luſtre & d'éclat que d'élégance & de graces aux choſes. Quand je lui parle des moyens qu'on invente journellement à Paris ou à Londres pour ſuſpendre plus doucement les carroſſes, elle approuve aſſez cela ; mais quand je lui dis juſqu'à quel prix on a pouſſé les vernis, elle ne me comprend plus, & me demande toujours ſi ces beaux vernis rendent les carroſſes plus commodes ? Elle ne doute pas que je n'exagere beaucoup ſur les peintures ſcandaleuſes dont on orne à grands frais ces voitures au lieu des armes qu'on y mettoit autrefois, comme s'il étoit plus beau de s'annoncer aux paſſans pour un homme de mauvaiſes mœurs que pour un homme de qualité ! Ce qui l'a ſur-tout révoltée a été d'apprendre que les femmes avoient introduit ou ſoutenu cet uſage, & que leurs carroſſes ne ſe diſtinguoient de ceux des hommes que par des tableaux un peu plus laſcifs. J'ai été forcé de lui citer là-deſſus un mot de votre illuſtre ami qu'elle a bien de la peine à digérer. J'étois chez lui un jour qu'on lui montroit un vis-à-vis de cette eſpece. A peine eut-il jetté les yeux ſur les panneaux, qu'il partit en diſant au maître : montrez ce carroſſe à des femmes de la cour ; un honnête homme n'en ſeroit s'en ſervir.

Comme le premier pas vers le bien eſt de ne point faire de mal, le premier pas vers le bonheur eſt de ne point ſouffrir. Ces deux maximes qui bien entendues épargneroient beaucoup de préceptes de morale, ſont chéres à Mde. de Wolmar. Le mal-être lui eſt extrêmement ſenſible & pour elle & pour les autres; & il ne lui ſeroit pas plus aiſé d'être heureuſe en voyant des miſérables, qu'à l'homme droit de conſerver ſa vertu toujours pure, en vivant ſans ceſſe au milieu des méchans. Elle n'a point cette pitié barbare qui ſe contente de détourner les yeux des maux qu'elle pourroit ſoulager. Elle les va chercher pour les guérir; c'eſt l'exiſtence & non la vue des malheureux qui la tourmente; il ne lui ſuffit pas de ne point ſavoir qu'il y en a, il faut pour ſon repos qu'elle ſache qu'il n'y en a pas, du moins autour d'elle; car ce ſeroit ſortir des termes de la raiſon que de faire dépendre ſon bonheur de celui de tous les hommes. Elle s'informe des beſoins de ſon voiſinage avec la chaleur qu'on met à ſon propre intérêt; elle en connoit tous les habitans; elle y étend pour ainſi dire l'enceinte de ſa famille, & n'épargne aucun ſoin pour en écarter tous les ſentimens de douleur & de peine auxquels la vie humaine eſt aſſujettie.

Milord, je veux profiter de vos leçons; mais pardonnez-moi un enthouſiaſme que je ne me reproche plus & que vous partagez. Il n'y aura jamais qu'une Julie au monde. La providence a veillé ſur elle, & rien de ce qui la regarde n'eſt un effet du hazard. Le Ciel ſemble l'avoir donnée à la terre pour y montrer à la fois l'excellence dont une ame humaine

eſt ſuſceptible, & le bonheur dont elle peut jouir dans l'obſcurité de la vie privée, ſans le ſecours des vertus éclatantes qui peuvent l'élever au-deſſus d'elle-même, ni de la gloire qui les peut honorer. Sa faute, ſi c'en fut une, n'a ſervi qu'à déployer ſa force & ſon courage. Ses parens, ſes amis, ſes domeſtiques, tous heureuſement nés, étoient faits pour l'aimer & pour être aimés. Son pays étoit le ſeul où il lui convînt de naître; la ſimplicité qui la rend ſublime, devoit régner autour d'elle; il lui faloit pour être heureuſe vivre parmi des gens heureux. Si pour ſon malheur elle fût née chez des peuples infortunés qui gémiſſent ſous le poids de l'oppreſſion, & luttent ſans eſpoir & ſans fruit contre la miſere qui les conſume, chaque plainte des opprimés eût empoiſonné ſa vie; la déſolation commune l'eût accablée, & ſon cœur bienfaiſant, épuiſé de peine & d'ennuis, lui eût fait éprouver ſans ceſſe les maux qu'elle n'eût pu ſoulager.

Au lieu de cela, tout anime & ſoutient ici ſa bonté naturelle. Elle n'a point à pleurer les calamités publiques. Elle n'a point ſous les yeux l'image affreuſe de la miſere & du déſeſpoir. Le Villageois à ſon aiſe (2) a plus beſoin de ſes avis que de ſes dons. S'il ſe trouve quelque orphelin trop jeune pour gagner ſa vie, quelque veuve oubliée qui ſouffre en ſecret, quelque vieillard

(2) Il y a près de Clarens un village appellé Moutru, dont la Commune ſeule eſt aſſez riche pour entretenir tous les Communiers, n'euſſent ils pas un pouce de terre en propre. Auſſi la bourgeoiſie de ce village eſt-elle preſque auſſi difficile à acquérir que celle de Berne. Quel dommage qu'il n'y ait pas là quelque honnête homme de Subdelegue, pour rendre Meilleurs de Moutru plus ſociables, & leur bourgeoiſie un peu moins chere!

ſans enfans, dont les bras affoiblis par l'âge ne fourniſſent plus à ſon entretien, elle ne craint pas que ſes bienfaits leur deviennent onéreux, & faſſent aggraver ſur eux les charges publiques pour en exempter des coquins accrédités. Elle jouit du bien qu'elle fait, & le voit profiter. Le bonheur qu'elle goûte ſe multiplie & s'étend autour d'elle. Toutes les maiſons où elle entre offrent bientôt un tableau de la ſienne ; l'aiſance & le bien-être y ſont une de ſes moindres influences, la concorde & les mœurs la ſuivent de ménage en ménage. En ſortant de chez elle ſes yeux ne ſont frappés que d'objets agréables ; en y rentrant elle en retrouve de plus doux encore ; elle voit par-tout ce qui plait à ſon cœur, & cette ame ſi peu ſenſible à l'amour-propre apprend à s'aimer dans ſes bienfaits. Non, Milord, je le répete, rien de ce qui touche à Julie n'eſt indifférent pour la vertu. Ses charmes, ſes talens, ſes goûts, ſes combats, ſes fautes, ſes regrets, ſon ſéjour, ſes amis, ſa famille, ſes peines, ſes plaiſirs, & toute ſa deſtinée, ſont de ſa vie un exemple unique, que peu de femmes voudront imiter, mais qu'elles aimeront en dépit d'elles.

Ce qui me plait le plus dans les ſoins qu'on prend ici du bonheur d'autrui, c'eſt qu'ils ſont tous dirigés par la ſageſſe, & qu'il n'en réſulte jamais d'abus. N'eſt pas toujours bienfaiſant qui veut, & ſouvent tel croit rendre de grands ſervices, qui fait de grands maux qu'il ne voit pas, pour un petit bien qu'il apperçoit. Une qualité rare dans les femmes du meilleur caractere & qui brille éminemment dans celui de Madame de Wolmar, c'eſt un diſcernement exquis dans la diſtribution de

ſes bienfaits, ſoit par le choix des moyens de les rendre utiles, ſoit par le choix des gens ſur qui elle les répand. Elle s'eſt fait des regles dont elle ne ſe départ point. Elle ſait accorder & refuſer ce qu'on lui demande, ſans qu'il y ait ni foibleſſe dans ſa bonté, ni caprice dans ſon refus. Quiconque a commis en ſa vie une méchante action n'a rien a eſpérer d'elle que juſtice, & pardon s'il l'a offenſée; jamais faveur ni protection qu'elle puiſſe placer ſur un meilleur ſujet. Je l'ai vue refuſer aſſez ſéchement à un homme de cette eſpece une grace qui dépendoit d'elle ſeule. « Je vous ſouhaite du bonheur, lui dit-» elle, mais je n'y veux pas contribuer, de peur de faire du » mal à d'autres en vous mettant en état d'en faire. Le monde » n'eſt pas aſſez épuiſé de gens de bien qui ſouffrent, » pour qu'on ſoit réduit à ſonger à vous ». Il eſt vrai que cette dureté lui coûte extrêmement & qu'il lui eſt rare de l'exercer. Sa maxime eſt de compter pour bons tous ceux dont la méchanceté ne lui eſt pas prouvée, & il y a bien peu de méchans qui n'aient l'adreſſe de ſe mettre à l'abri des preuves. Elle n'a point cette charité pareſſeuſe des riches qui payent en argent aux malheureux le droit de rejetter leurs prieres, & pour un bienfait imploré ne ſavent jamais donner que l'aumône. Sa bourſe n'eſt pas inépuiſable, & depuis qu'elle eſt mere de famille, elle en ſait mieux régler l'uſage. De tous les ſecours dont on peut ſoulager les malheureux, l'aumône eſt à la vérité celui qui coûte le moins de peine; mais il eſt auſſi le plus paſſager & le moins ſolide; & Julie ne cherche pas à ſe délivrer d'eux, mais à leur être utile.

Elle n'accorde pas non plus indiſtinctement des recomman-

dations & des ſervices ſans bien ſavoir ſi l'uſage qu'on en veut faire eſt raiſonnable & juſte. Sa protection n'eſt jamais refuſée à quiconque en a un véritable beſoin & mérite de l'obtenir ; mais pour ceux que l'inquiétude ou l'ambition porte à vouloir s'élever & quitter un état où ils ſont bien, rarement peuvent-ils l'engager à ſe mêler de leurs affaires. La condition naturelle à l'homme eſt de cultiver la terre & de vivre de ſes fruits. Le paiſible habitant des champs n'a beſoin pour ſentir ſon bonheur que de le connoître. Tous les vrais plaiſirs de l'homme ſont à ſa portée ; il n'a que les peines inſéparables de l'humanité, des peines que celui qui croit s'en délivrer ne fait qu'échanger contre d'autres plus cruelles (3). Cet état eſt le ſeul néceſſaire & le plus utile. Il n'eſt malheureux que quand les autres le tyranniſent par leur violence, ou le ſéduiſent par l'exemple de leurs vices. C'eſt en lui que conſiſte la véritable proſpérité d'un pays, la force & la grandeur qu'un peuple tire de lui-même, qui ne dépend en rien des autres nations, qui ne contraint jamais d'attaquer pour ſe ſoutenir, & donne les plus ſûrs moyens de ſe défendre. Quand il eſt queſtion d'eſtimer la puiſſance publique, le bel-eſprit viſite les palais du prince, ſes ports, ſes troupes, ſes arſenaux, ſes villes ; le vrai politique parcourt les terres & va dans la chaumiere du laboureur. Le premier voit ce qu'on a fait, & le ſecond ce qu'on peut faire.

Sur ce principe on s'attache ici, & plus encore à Etange,

(3) L'homme ſorti de ſa premiere ſimplicité devient ſi ſtupide qu'il ne ſait pas même deſirer. Ses ſouhaits exaucés le meneroient tous à la fortune, jamais à la félicité.

à contribuer autant qu'on peut à rendre aux payſans leur condition douce, ſans jamais leur aider à en ſortir. Les plus aiſés & les plus pauvres ont également la fureur d'envoyer leurs enfans dans les villes, les uns pour étudier & devenir un jour des Meſſieurs, les autres pour entrer en condition & décharger leurs parens de leur entretien. Les jeunes gens de leur côté aiment ſouvent à courir; les filles aſpirent à la parure bourgeoiſe, les garçons s'engagent dans un ſervice étranger; ils croient valoir mieux en rapportant dans leur village, au lieu de l'amour de la patrie & de la liberté, l'air à la fois rogue & rampant des ſoldats mercenaires, & le ridicule mépris de leur ancien état. On leur montre à tous l'erreur de ces préjugés, la corruption des enfans, l'abandon des peres, & les riſques continuels de la vie, de la fortune & des mœurs, où cent périſſent pour un qui réuſſit. S'ils s'obſtinent, on ne favoriſe point leur fantaiſie inſenſée, on les laiſſe courir au vice & à la miſere, & l'on s'applique à dédommager ceux qu'on a perſuadés, des ſacrifices qu'ils font à la raiſon. On leur apprend à honorer leur condition naturelle en l'honorant ſoi-même; on n'a point avec les payſans les façons des villes, mais on uſe avec eux d'une honnête & grave familiarité, qui maintenant chacun dans ſon état, leur apprend pourtant à faire cas du leur. Il n'y a point de bon payſan qu'on ne porte à ſe conſidérer lui-même, en lui montrant la différence qu'on fait de lui à ces petits parvenus, qui viennent briller un moment dans leur village & ternir leurs parens de leur éclat. M. de Wolmar & le Baron, quand il eſt ici, manquent rarement d'aſſiſter

aux exercices, aux prix, aux revues du village & des environs. Cette jeuneſſe déjà naturellement ardente & guerriere, voyant de vieux Officiers ſe plaire à ſes aſſemblées, s'en eſtime davantage & prend plus de confiance en elle-même. On lui en donne encore plus en lui montrant des ſoldats retirés du ſervice étranger en ſavoir moins qu'elle à tous égards; car quoi qu'on faſſe, jamais cinq ſols de paye & la peur des coups de canne, ne produiront une émulation pareille à celle que donne à un homme libre & ſous les armes la préſence de ſes parens, de ſes voiſins, de ſes amis, de ſa maîtreſſe, & la gloire de ſon pays.

La grande maxime de Madame de Wolmar eſt donc de ne point favoriſer les changemens de condition, mais de contribuer à rendre heureux chacun dans la ſienne, & ſur-tout d'empêcher que la plus heureuſe de toutes, qui eſt celle du villageois dans un état libre, ne ſe dépeuple en faveur des autres.

Je lui faiſois là-deſſus l'objection des talens divers que la nature ſemble avoir partagés aux hommes pour leur donner à chacun leur emploi, ſans égard à la condition dans laquelle ils ſont nés. A cela elle me répondit qu'il y avoit deux choſes à conſidérer avant le talent, ſavoir les mœurs & la félicité. L'homme, dit-elle, eſt un être trop noble pour devoir ſervir ſimplement d'inſtrument à d'autres, & l'on ne doit point l'employer à ce qui leur convient ſans conſulter auſſi ce qui lui convient à lui-même; car les hommes ne ſont pas faits pour les places, mais les places ſont faites pour eux; & pour diſtribuer convenablement les choſes, il ne faut pas tant

chercher dans leur partage l'emploi auquel chaque homme eſt le plus propre, que celui qui eſt le plus propre à chaque homme, pour le rendre bon & heureux autant qu'il eſt poſſible. Il n'eſt jamais permis de détériorer une ame humaine pour l'avantage des autres, ni de faire un ſcélérat pour le ſervice des honnêtes gens.

Or de mille ſujets qui ſortent du village, il n'y en a pas dix qui n'aillent ſe perdre à la ville, ou qui n'en portent les vices plus loin que les gens dont ils les ont appris. Ceux qui réuſſiſſent & font fortune, la font preſque tous par les voies déshonnêtes qui y menent. Les malheureux qu'elle n'a point favoriſés ne reprennent plus leur ancien état & ſe font mendians ou voleurs, plutôt que de redevenir payſans. De ces mille s'il s'en trouve un ſeul qui réſiſte à l'exemple & ſe conſerve honnête homme, penſez-vous qu'à tout prendre celui-là paſſe une vie auſſi heureuſe qu'il l'eût paſſée à l'abri des paſſions violentes, dans la tranquille obſcurité de ſa premiere condition.

Pour ſuivre ſon talent il le faut connoître. Eſt-ce une choſe aiſée de diſcerner toujours les talens des hommes, & à l'âge où l'on prend un parti, ſi l'on a tant de peine à bien connoître ceux des enfans qu'on a le mieux obſervés, comment un petit payſan ſaura-t-il de lui-même diſtinguer les ſiens? Rien n'eſt plus équivoque que les ſignes d'inclination qu'on donne dès l'enfance; l'eſprit imitateur y a ſouvent plus de part que le talent; ils dépendront plutôt d'une rencontre fortuite que d'un penchant décidé, & le penchant même n'annonce pas toujours la diſpoſition.

Le vrai talent, le vrai génie a une certaine ſimplicité qui le rend moins inquiet, moins remuant, moins prompt à ſe montrer qu'un apparent & faux talent qu'on prend pour véritable, & qui n'eſt qu'une vaine ardeur de briller, ſans moyens pour y réuſſir. Tel entend un tambour & veut être Général; un autre voit bâtir & ſe croit Architecte. Guſtin mon jardinier prit le goût du deſſin pour m'avoir vu deſſiner; je l'envoyai apprendre à Lauſanne; il ſe croyoit déjà peintre, & n'eſt qu'un jardinier. L'occaſion, le deſir de s'avancer décident de l'état qu'on choiſit. Ce n'eſt pas aſſez de ſentir ſon génie, il faut auſſi vouloir s'y livrer. Un Prince ira-t-il ſe faire cocher, parce qu'il mene bien ſon carroſſe? Un Duc ſe fera-t-il cuiſinier, parce qu'il invente de bons ragoûts? On n'a des talens que pour s'élever, perſonne n'en a pour deſcendre; penſez-vous que ce ſoit là l'ordre de la nature? Quand chacun connoîtroit ſon talent & voudroit le ſuivre, combien le pourroient? Combien ſurmonteroient d'injuſtes obſtacles? Combien vaincroient d'indignes concurrens? Celui qui ſent ſa foibleſſe appelle à ſon ſecours le manége & la brigue, que l'autre plus ſûr de lui dédaigne. Ne m'avez-vous pas cent fois dit vous-même que tant d'établiſſemens en faveur des arts ne font que leur nuire? En multipliant indiſcretement les ſujets on les confond, le vrai mérite reſte étouffé dans la foule, & les honneurs dûs au plus habile ſont tous pour le plus intrigant. S'il exiſtoit une ſociété où les emplois & les rangs fuſſent exactement meſurés ſur les talens & le mérite perſonnel, chacun pourroit aſpirer à la place qu'il ſauroit le mieux rem-

plir ; mais il faut ſe conduire par des regles plus ſûres & renoncer au prix des talens, quand le plus vil de tous eſt le ſeul qui mene à la fortune.

Je vous dirai plus, continua-t-elle ; j'ai peine à croire que tant de talens divers doivent être tous développés ; car il faudroit pour cela que le nombre de ceux qui les poſſedent fût exactement proportionné aux beſoins de la ſociété, & ſi l'on ne laiſſoit au travail de la terre que ceux qui ont éminemment le talent de l'agriculture, ou qu'on enlevât à ce travail tous ceux qui ſont plus propres à un autre, il ne reſteroit pas aſſez de laboureurs pour la cultiver & nous faire vivre. Je penſerois que les talens des hommes ſont comme les vertus des drogues que la nature nous donne pour guérir nos maux, quoique ſon intention ſoit que nous n'en ayons pas beſoin. Il y a des plantes qui nous empoiſonnent, des animaux qui nous dévorent, des talens qui nous ſont pernicieux. S'il faloit toujours employer chaque choſe ſelon ſes principales propriétés, peut-être feroit-on moins de bien que de mal aux hommes. Les peuples bons & ſimples n'ont pas beſoin de tant de talens ; ils ſe ſoutiennent mieux par leur ſeule ſimplicité que les autres par toute leur induſtrie. Mais à meſure qu'ils ſe corrompent, leurs talens ſe développent comme pour ſervir de ſupplément aux vertus qu'ils perdent, & pour forcer les méchans eux-mêmes d'être utiles en dépit d'eux.

Une autre choſe ſur laquelle j'avois peine à tomber d'accord avec elle, étoit l'aſſiſtance des mendians. Comme c'eſt ici une grande route, il en paſſe beaucoup, & l'on ne re-

fuſe l'aumône à aucun. Je lui repréſentai que ce n'étoit pas ſeulement un bien jetté à pure perte, & dont on privoit ainſi le vrai pauvre ; mais que cet uſage contribuoit à multiplier les gueux & les vagabonds qui ſe plaiſent à ce lâche métier, & ſe rendant à charge à la ſociété, la privent encore du travail qu'ils y pourroient faire.

Je vois bien, me dit-elle, que vous avez pris dans les grandes villes les maximes dont de complaiſans raiſonneurs aiment à flatter la dureté des riches; vous en avez même pris les termes. Croyez-vous dégrader un pauvre de ſa qualité d'homme, en lui donnant le nom mépriſant de gueux? Compatiſſant comme vous l'êtes, comment avez-vous pu vous réſoudre à l'employer? Renoncez-y, mon ami, ce mot ne va point dans votre bouche ; il eſt plus déshonorant pour l'homme dur qui s'en ſert que pour le malheureux qui le porte. Je ne déciderai point ſi ces détracteurs de l'aumône ont tort ou raiſon ; ce que je ſais, c'eſt que mon mari qui ne cede point en bon ſens à vos philoſophes, & qui m'a ſouvent rapporté tout ce qu'ils diſent là-deſſus pour étouffer dans le cœur la pitié naturelle & l'exercer à l'inſenſibilité, m'a toujours paru mépriſer ces diſcours & n'a point déſapprouvé ma conduite. Son raiſonnement eſt ſimple. On ſouffre, dit-il, & l'on entretient à grands frais des multitudes de profeſſions inutiles dont pluſieurs ne ſervent qu'à corrompre & gâter les mœurs. A ne regarder l'état de mendiant que comme un métier, loin qu'on en ait rien de pareil à craindre, on n'y trouve que de quoi nourrir en nous les ſentimens d'intérêt & d'humanité qui de-

vroient unir tous les hommes. Si l'on veut le conſidérer par le talent, pourquoi ne récompenſerois-je pas l'éloquence de ce mendiant qui me remue le cœur & me porte à le ſecourir, comme je paye un Comédien qui me fait verſer quelques larmes ſtériles? Si l'un me fait aimer les bonnes actions d'autrui, l'autre me porte à en faire moi-même: tout ce qu'on ſent à la tragédie s'oublie à l'inſtant qu'on en ſort; mais la mémoire des malheureux qu'on a ſoulagés donne un plaiſir qui renait ſans ceſſe. Si le grand nombre des mendians eſt onéreux à l'Etat, de combien d'autres profeſſions qu'on encourage & qu'on tolere n'en peut-on pas dire autant? C'eſt au Souverain de faire en ſorte qu'il n'y ait point de mendians: mais pour les rebuter de leur profeſſion (4) faut-il rendre les citoyens inhumains & dénaturés? Pour moi, continua Julie, ſans ſavoir ce que les pauvres ſont à l'Etat je ſais qu'ils ſont tous mes freres,

(4) Nourrir les mendians c'eſt, diſent-ils, former des pépinieres de voleurs; & tout au contraire, c'eſt empêcher qu'ils ne le deviennent. Je conviens qu'il ne faut pas encourager les pauvres à ſe faire mendians, mais quand une fois ils le ſont, il faut les nourrir, de peur qu'ils ne ſe faſſent voleurs. Rien n'engage tant à changer de profeſſion que de ne pouvoir vivre dans la ſienne: or tous ceux qui ont une fois goûté de ce métier oiſif prennent tellement le travail en averſion qu'ils aiment mieux voler & ſe faire pendre, que de reprendre l'uſage de leurs bras. Un liard eſt bientôt demandé & refuſé, mais vingt liards auroient payé le ſouper d'un pauvre que vingt refus peuvent impatienter. Qui eſt-ce qui voudroit jamais refuſer une ſi légere aumône, s'il ſongeoit qu'elle peut ſauver deux hommes, l'un du crime & l'autre de la mort? J'ai lu quelque part que les mendians ſont une vermine qui s'attache aux riches. Il eſt naturel que les enfans s'attachent aux peres, mais ces peres opulens & durs les méconnoiſſent, & laiſſent aux pauvres le ſoin de les nourrir.

& que je ne puis ſans une inexcuſable dureté leur refuſer le foible ſecours qu'ils me demandent. La plupart ſont des vagabonds, j'en conviens; mais je connois trop les peines de la vie pour ignorer par combien de malheurs un honnête homme peut ſe trouver réduit à leur ſort, & comment puis-je être ſûre que l'inconnu qui vient implorer au nom de Dieu mon aſſiſtance & mendier un pauvre morceau de pain n'eſt pas, peut-être, cet honnête homme prêt à périr de miſere, & que mon refus va réduire au déſeſpoir? L'aumône que je fais donner à la porte eſt légere. Un demi-crutz (5) & un morceau de pain ſont ce qu'on ne refuſe à perſonne, on donne une ration double à ceux qui ſont évidemment eſtropiés. S'ils en trouvent autant ſur leur route dans chaque maiſon aiſée, cela ſuffit pour les faire vivre en chemin, & c'eſt tout ce qu'on doit au mendiant étranger qui paſſe. Quand ce ne ſeroit pas pour eux un ſecours réel, c'eſt au moins un témoignage qu'on prend part à leur peine, un adouciſſement à la dureté du refus, une ſorte de ſalutation qu'on leur rend. Un demi-crutz & un morceau de pain ne coûtent gueres plus à donner & ſont une réponſe plus honnête qu'un, *Dieu vous aſſiſte*; comme ſi les dons de Dieu n'étoient pas dans la main des hommes, & qu'il eût d'autres greniers ſur la terre que les magaſins des riches? Enfin, quoiqu'on puiſſe penſer de ces infortunés, ſi l'on ne doit rien au gueux qui mendie, au moins ſe doit-on à ſoi-même de rendre honneur à l'humanité ſouf-

(5) Petite monnoie du pays.

frante,

frante ou à ſon image, & de ne point s'endurcir le cœur à l'aſpect de ſes miſeres.

Voilà comment j'en uſe avec ceux qui mendient, pour ainſi dire, ſans prétexte & de bonne foi : à l'égard de ceux qui ſe diſent ouvriers & ſe plaignent de manquer d'ouvrage, il y a toujours ici pour eux des outils & du travail qui les attendent. Par cette méthode on les aide, on met leur bonne volonté à l'épreuve, & les menteurs le ſavent ſi bien qu'il ne s'en préſente plus chez nous.

C'eſt ainſi, Milord, que cette ame angélique trouve toujours dans ſes vertus de quoi combattre les vaines ſubtilités dont les gens cruels pallient leurs vices. Tous ces ſoins & d'autres ſemblables ſont mis par elle au rang de ſes plaiſirs, & rempliſſent une partie du tems que lui laiſſent ſes devoirs les plus chéris. Quand, après s'être acquittée de tout ce qu'elle doit aux autres elle ſonge enſuite à elle-même, ce qu'elle fait pour ſe rendre la vie agréable peut encore être compté parmi ſes vertus ; tant ſon motif eſt toujours louable & honnête, & tant il y a de tempérance & de raiſon dans tout ce qu'elle accorde à ſes deſirs ! Elle veut plaire à ſon mari qui aime à la voir contente & gaie ; elle veut inſpirer à ſes enfans le goût des innocens plaiſirs que la modération, l'ordre & la ſimplicité font valoir, & qui détournent le cœur des paſſions impétueuſes. Elle s'amuſe pour les amuſer, comme la colombe amollit dans ſon eſtomac le grain dont elle veut nourrir ſes petits.

Julie a l'ame & le corps également ſenſibles. La même délicateſſe regne dans ſes ſentimens & dans ſes organes. Elle

étoit faite pour connoître & goûter tous les plaiſirs, & long-tems elle n'aima ſi chérement la vertu même que comme la plus douce des voluptés. Aujourd'hui qu'elle ſent en paix cette volupté ſuprême, elle ne ſe refuſe aucune de celles qui peuvent s'aſſocier avec celle-là : mais ſa maniere de les goûter reſſemble à l'auſtérité de ceux qui s'y refuſent, & l'art de jouir eſt pour elle celui des privations ; non de ces privations pénibles & douloureuſes qui bleſſent la nature & dont ſon Auteur dédaigne l'hommage inſenſé, mais des privations paſſageres & modérées, qui conſervent à la raiſon ſon empire, & ſervant d'aſſaiſonnement au plaiſir en préviennent le dégoût & l'abus. Elle prétend que tout ce qui tient aux ſens & n'eſt pas néceſſaire à la vie change de nature auſſi-tôt qu'il tourne en habitude, qu'il ceſſe d'être un plaiſir en devenant un beſoin, que c'eſt à la fois une chaîne qu'on ſe donne & une jouiſſance dont on ſe prive, & que prévenir toujours les deſirs n'eſt pas l'art de les contenter mais de les éteindre. Tout celui qu'elle emploie à donner du prix aux moindres choſes eſt de ſe les refuſer vingt fois pour en jouir une. Cette ame ſimple ſe conſerve ainſi ſon premier reſſort; ſon goût ne s'uſe point ; elle n'a jamais beſoin de le ranimer par des excès, & je la vois ſouvent ſavourer avec délice un plaiſir d'enfant, qui ſeroit inſipide à tout autre.

Un objet plus noble qu'elle ſe propoſe encore en cela, eſt de reſter maîtreſſe d'elle-même, d'accoutumer ſes paſſions à l'obéiſſance, & de plier tous ſes deſirs à la regle. C'eſt un nouveau moyen d'être heureuſe, car on ne jouit ſans inquiétude que de ce qu'on peut perdre ſans peine, & ſi le vrai bon-

heur appartient au ſage, c'eſt parce qu'il eſt de tous les hommes celui à qui la fortune peut le moins ôter.

Ce qui me paroit le plus ſingulier dans ſa tempérance, c'eſt qu'elle la ſuit ſur les mêmes raiſons qui jettent les voluptueux dans l'excès. La vie eſt courte, il eſt vrai, dit-elle; c'eſt une raiſon d'en uſer juſqu'au bout, & de diſpenſer avec art ſa durée afin d'en tirer le meilleur parti qu'il eſt poſſible. Si un jour de ſatiété nous ôte un an de jouiſſance, c'eſt une mauvaiſe philoſophie d'aller toujours juſqu'où le deſir nous mene, ſans conſidérer ſi nous ne ſerons point plutôt au bout de nos facultés que de notre carriere, & ſi notre cœur épuiſé ne mourra point avant nous. Je vois que ces vulgaires Epicuriens pour ne vouloir jamais perdre une occaſion les perdent toutes, & toujours ennuyés au ſein des plaiſirs n'en ſavent jamais trouver aucun. Ils prodiguent le tems qu'ils penſent économiſer, & ſe ruinent comme les avares pour ne ſavoir rien perdre à propos. Je me trouve bien de la maxime oppoſée, & je crois que j'aimerois encore mieux ſur ce point trop de ſévérité que de relâchement. Il m'arrive quelquefois de rompre une partie de plaiſir par la ſeule raiſon qu'elle m'en fait trop; en la renouant j'en jouis deux fois. Cependant, je m'exerce à conſerver ſur moi l'empire de ma volonté; & j'aime mieux être taxée de caprice que de me laiſſer dominer par mes fantaiſies.

Voilà ſur quel principe on fonde ici les douceurs de la vie, & les choſes de pur agrément. Julie a du penchant à la gourmandiſe, & dans les ſoins qu'elle donne à toutes les parties du ménage, la cuiſine ſur-tout n'eſt pas négligée. La

table ſe ſent de l'abondance générale, mais cette abondance n'eſt point ruineuſe ; il y regne une ſenſualité ſans raffinement ; tous les mets ſont communs, mais excellens dans leurs eſpeces ; l'apprêt en eſt ſimple & pourtant exquis. Tout ce qui n'eſt que d'appareil, tout ce qui tient à l'opinion, tous les plats fins & recherchés dont la rareté fait tout le prix & qu'il faut nommer pour les trouver bons, en ſont bannis à jamais, & même dans la délicateſſe & le choix de ceux qu'on ſe permet, on s'abſtient journellement de certaines choſes qu'on réſerve pour donner à quelques repas un air de fête qui les rend plus agréables ſans être plus diſpendieux. Que croiriez-vous que ſont ces mets ſi ſobrement ménagés ? Du gibier rare ? Du poiſſon de mer ? Des productions étrangeres ? Mieux que tout cela. Quelque excellent légume du pays, quelqu'un des ſavoureux herbages qui croiſſent dans nos jardins, certains poiſſons du lac apprêtés d'une certaine maniere, certains laitages de nos montagnes, quelque pâtiſſerie à l'Allemande, à quoi l'on joint quelque piece de la chaſſe des gens de la maiſon ; voilà tout l'extraordinaire qu'on y remarque ; voilà ce qui couvre & orne la table, ce qui excite & contente notre appétit les jours de réjouiſſance ; le ſervice eſt modeſte & champêtre, mais propre & riant ; la grace & le plaiſir y ſont, la joie & l'appétit l'aſſaiſonnent ; des ſurtouts dorés autour deſquels on meurt de faim, des cryſtaux pompeux chargés de fleurs pour tout deſſert ne rempliſſent point la place des mets, on n'y fait point l'art de nourrir l'eſtomac par les yeux ; mais on y fait celui d'ajouter du charme à la bonne chere, de man-

ger beaucoup ſans s'incommoder, de s'égayer à boire ſans altérer ſa raiſon, de tenir table long-tems ſans ennui, & d'en ſortir toujours ſans dégoût.

Il y a au premier étage une petite ſalle à manger différente de celle où l'on mange ordinairement, laquelle eſt au rez de chauſſée. Cette ſalle particuliere eſt à l'angle de la maiſon & éclairée de deux côtés. Elle donne par l'un ſur le jardin, au-delà duquel on voit le lac à travers les arbres; par l'autre on apperçoit ce grand coteau de vignes qui commence d'étaler aux yeux des richeſſes qu'on y recueillera dans deux mois. Cette piece eſt petite, mais ornée de tout ce qui peut la rendre agréable & riante. C'eſt là que Julie donne ſes petits feſtins à ſon pere, à ſon mari, à ſa couſine, à moi, à elle-même, & quelquefois à ſes enfans. Quand elle ordonne d'y mettre le couvert on ſait d'avance ce que cela veut dire, & M. de Wolmar l'appelle en riant le ſallon d'Apollon; mais ce ſallon ne differe pas moins de celui de Lucullus par le choix des convives que par celui des mets. Les ſimples hôtes n'y ſont point admis; jamais on n'y mange quand on a des étrangers; c'eſt l'aſyle inviolable de la confiance, de l'amitié, de la liberté. C'eſt la ſociété des cœurs qui lie en ce lieu celle de la table; elle eſt une ſorte d'initiation à l'intimité, & jamais il ne s'y raſſemble que des gens qui voudroient n'être plus ſéparés. Milord, la fête vous attend, & c'eſt dans cette ſalle que vous ferez ici votre premier repas.

Je n'eus pas d'abord le même honneur. Ce ne fut qu'à mon retour de chez Madame d'Orbe que je fus traité dans

le ſallon d'Apollon. Je n'imaginois pas qu'on pût rien ajouter d'obligeant à la réception qu'on m'avoit faite : mais ce ſouper me donna d'autres idées. J'y trouvai je ne ſais quel délicieux mêlange de familiarité, de plaiſir, d'union, d'aiſance que je n'avois point encore éprouvé. Je me ſentois plus libre ſans qu'on m'eût averti de l'être ; il me ſembloit que nous nous entendions mieux qu'auparavant. L'éloignement des domeſtiques m'invitoit à n'avoir plus de réſerve au fond de mon cœur, & c'eſt là qu'à l'inſtance de Julie je repris l'uſage quitté depuis tant d'années de boire avec mes hôtes du vin pur à la fin du repas.

Ce ſouper m'enchanta. J'aurois voulu que tous nos repas ſe fuſſent paſſés de même. Je ne connoiſſois point cette charmante ſalle, dis-je à Madame de Wolmar ; pourquoi n'y mangez-vous pas toujours ? Voyez, dit-elle, elle eſt ſi jolie ! ne ſeroit-ce pas dommage de la gâter ? Cette réponſe me parut trop loin de ſon caractere pour n'y pas ſoupçonner quelque ſens caché. Pourquoi du moins, repris-je, ne raſſemblez-vous pas toujours autour de vous les mêmes commodités qu'on trouve ici, afin de pouvoir éloigner vos domeſtiques & cauſer plus en liberté ? C'eſt, me répondit-elle encore, que cela ſeroit trop agréable, & que l'ennui d'être toujours à ſon aiſe eſt enfin le pire de tous. Il ne m'en falut pas davantage pour concevoir ſon ſyſtême, & je jugeai qu'en effet l'art d'aſſaiſonner les plaiſirs n'eſt que celui d'en être avare.

Je trouve qu'elle ſe met avec plus de ſoin qu'elle ne faiſoit autrefois. La ſeule vanité qu'on lui ait jamais reprochée

étoit de négliger ſon ajuſtement. L'orgueilleuſe avoit ſes raiſons, & ne me laiſſoit point de prétexte pour méconnoître ſon empire. Mais elle avoit beau faire, l'enchantement étoit trop fort pour me ſembler naturel; je m'opiniâtrois à trouver de l'art dans ſa négligence; elle ſe ſeroit coëffée d'un ſac, que je l'aurois accuſée de coquetterie. Elle n'auroit pas moins de pouvoir aujourd'hui; mais elle dédaigne de l'employer, & je dirois qu'elle affecte une parure plus recherchée pour ne ſembler plus qu'une jolie femme, ſi je n'avois découvert la cauſe de ce nouveau ſoin. J'y fus trompé les premiers jours, & ſans ſonger qu'elle n'étoit pas miſe autrement qu'à mon arrivée où je n'étois point attendu, j'oſai m'attribuer l'honneur de cette recherche. Je me déſabuſai durant l'abſence de M. de Wolmar. Dès le lendemain ce n'étoit plus cette élégance de la veille dont l'œil ne pouvoit ſe laſſer, ni cette ſimplicité touchante & voluptueuſe qui m'enivroit autrefois. C'étoit une certaine modeſtie qui parle au cœur par les yeux, qui n'inſpire que du reſpect, & que la beauté rend plus impoſante. La dignité d'épouſe & de mere régnoit ſur tous ſes charmes; ce regard timide & tendre étoit devenu plus grave; & l'on eût dit qu'un air plus grand & plus noble avoit voilé la douceur de ſes traits. Ce n'étoit pas qu'il y eût la moindre altération dans ſon maintien ni dans ſes manieres; ſon égalité, ſa candeur ne connurent jamais les ſimagrées. Elle uſoit ſeulement du talent naturel aux femmes de changer quelquefois nos ſentimens & nos idées par un ajuſtement différent, par une coëffure d'une autre forme, par une robe d'une autre couleur, & d'exercer

ſur les cœurs l'empire du goût en faiſant de rien quelque choſe. Le jour qu'elle attendoit ſon mari de retour, elle retrouva l'art d'animer ſes graces naturelles ſans les couvrir ; elle étoit éblouiſſante en ſortant de ſa toilette ; je trouvai qu'elle ne ſavoit pas moins effacer la plus brillante parure qu'orner la plus ſimple, & je me dis avec dépit en pénétrant l'objet de ſes ſoins : en fit-elle jamais autant pour l'amour ?

Ce goût de parure s'étend de la maîtreſſe de la maiſon à tout ce qui la compoſe. Le maître, les enfans, les domeſtiques, les chevaux, les bâtimens, les jardins, les meubles, tout eſt tenu avec un ſoin qui marque qu'on n'eſt pas au-deſſous de la magnificence, mais qu'on la dédaigne. Ou plutôt, la magnificence y eſt en effet, s'il eſt vrai qu'elle conſiſte moins dans la richeſſe de certaines choſes que dans un bel ordre du tout, qui marque le concert des parties & l'unité d'intention de l'ordonnateur (6). Pour moi je trouve au moins que c'eſt une idée plus grande & plus noble de voir dans une maiſon ſimple & modeſte, un petit nombre de gens heureux d'un bonheur commun, que de voir

(6) Cela me paroit inconteſtable. Il y a de la magnificence dans la ſymétrie d'un grand Palais ; il n'y en a point dans une foule de maiſons confuſément entaſſées. Il y a de la magnificence dans l'uniforme d'un Régiment en bataille ; il n'y en a point dans le peuple qui le regarde, quoiqu'il ne s'y trouve peut-être point un ſeul homme dont l'habit en particulier ne vaille mieux que celui d'un ſoldat. En un mot, la véritable magnificence n'eſt que l'ordre rendu ſenſible dans le grand ; ce qui fait que de tous les ſpectacles imaginables, le plus magnifique eſt celui de la nature.

régner

régner dans un palais la diſcorde & le trouble, & chacun de ceux qui l'habitent chercher ſa fortune & ſon bonheur dans la ruine d'un autre & dans le déſordre général. La maiſon bien réglée eſt une, & forme un tout agréable à voir : dans le palais on ne trouve qu'un aſſemblage confus de divers objets dont la liaiſon n'eſt qu'apparente. Au premier coup d'œil on croit voir une fin commune ; en y regardant mieux on eſt bientôt détrompé.

A ne conſulter que l'impreſſion la plus naturelle, il ſembleroit que pour dédaigner l'éclat & le luxe on a moins beſoin de modération que de goût. La ſymétrie & la régularité plaiſent à tous les yeux. L'image du bien-être & de la félicité touche le cœur humain qui en eſt avide : mais un vain appareil qui ne ſe rapporte ni à l'ordre ni au bonheur & n'a pour objet que de frapper les yeux, quelle idée favorable à celui qui l'étale peut-il exciter dans l'eſprit du ſpectateur ? L'idée du goût ? Le goût ne paroit-il pas cent fois mieux dans les choſes ſimples que dans celles qui ſont offuſquées de richeſſe. L'idée de la commodité ? Y a-t-il rien de plus incommode que le faſte (7) ? L'idée de la grandeur ? C'eſt préciſément le contraire. Quand je vois qu'on a voulu faire un grand palais, je me demande auſſitôt pourquoi ce palais n'eſt pas plus grand ? Pourquoi celui

(7) Le bruit des gens d'une maiſon trouble inceſſamment le repos du maître ; il ne peut rien cacher à tant d'Argus. La foule de ſes créanciers lui fait payer cher celle de ſes admirateurs. Ses appartemens ſont ſi ſuperbes qu'il eſt forcé de coucher dans un bouge pour être à ſon aiſe, & ſon ſinge eſt quelquefois mieux logé que lui. S'il veut dîner, il dépend de ſon cuiſinier & jamais de ſa faim ; s'il veut ſortir,

qui a cinquante domeſtiques n'en a-t-il pas cent ? Cette belle vaiſſelle d'argent pourquoi n'eſt-elle pas d'or ? Cet homme qui dore ſon carroſſe, pourquoi ne dore-t-il pas ſes lambris? Si ſes lambris ſont dorés pourquoi ſon toit ne l'eſt-il pas ? Celui qui voulut bâtir une haute tour faiſoit bien de la vouloir porter juſqu'au Ciel ; autrement il eût eu beau l'élever, le point où il ſe fut arrêté n'eût ſervi qu'à donner de plus loin la preuve de ſon impuiſſance. O homme petit & vain ! montre-moi ton pouvoir, je te montrerai ta miſere.

Au contraire, un ordre de choſes où rien n'eſt donné à l'opinion, où tout a ſon utilité réelle & qui ſe borne aux vrais beſoins de la nature, n'offre pas ſeulement un ſpectacle approuvé par la raiſon, mais qui contente les yeux & le cœur, en ce que l'homme ne s'y voit que ſous des rapports agréables, comme ſe ſuffiſant à lui-même, que l'image de ſa foibleſſe n'y paroit point, & que ce riant tableau n'excite jamais de réflexions attriſtantes. Je défie aucun homme ſenſé de contempler une heure durant le palais d'un prince & le faſte qu'on y voit briller, ſans tomber dans la mélancolie & déplorer le ſort de l'humanité. Mais l'aſpect de cette maiſon & de la vie uniforme & ſimple de ſes habitans, répand dans l'ame des ſpectateurs un charme ſecret

il eſt à la merci de ſes chevaux ; mille embarras l'arrêtent dans les rues ; il brûle d'arriver & ne ſait plus qu'il a des jambes. Chloé l'attend, les boues le retiennent, le poids de l'or de ſon habit l'accable, & il ne peut faire vingt pas à pied : mais s'il perd un rendez-vous avec ſa maîtreſſe, il en eſt bien dédommagé par les paſſans ; chacun remarque ſa livrée, l'admire, & dit tout haut que c'eſt Monſieur un tel.

qui ne fait qu'augmenter ſans ceſſe. Un petit nombre de gens doux & paiſibles, unis par des beſoins mutuels & par une réciproque bienveillance y concourt par divers ſoins à une fin commune : chacun trouvant dans ſon état tout ce qu'il faut pour en être content & ne point deſirer d'en ſortir, on s'y attache comme y devant reſter toute la vie, & la ſeule ambition qu'on regarde eſt celle d'en bien remplir les devoirs. Il y a tant de modération dans ceux qui commandent & tant de zele dans ceux qui obéiſſent, que des égaux euſſent pu diſtribuer entre eux les mêmes emplois, ſans qu'aucun ſe fût plaint de ſon partage. Ainſi nul n'envie celui d'un autre; nul ne croit pouvoir augmenter ſa fortune que par l'augmentation du bien commun; les maîtres mêmes ne jugent de leur bonheur que par celui des gens qui les environnent. On ne ſauroit qu'ajouter ni que retrancher ici, parce qu'on n'y trouve que les choſes utiles & qu'elles y ſont toutes, en ſorte qu'on n'y ſouhaite rien de ce qu'on n'y voit pas, & qu'il n'y a rien de ce qu'on y voit dont on puiſſe dire, pourquoi n'y en a-t-il pas davantage ? Ajoutez-y du galon, des tableaux, un luſtre, de la dorure, à l'inſtant vous appauvrirez tout. En voyant tant d'abondance dans le néceſſaire, & nulle trace de ſuperflu, on eſt porté à croire que, s'il n'y eſt pas, c'eſt qu'on n'a pas voulu qu'il y fût, & que ſi on le vouloit, il y régneroit avec la même profuſion : en voyant continuellement les biens refluer au-dehors par l'aſſiſtance du pauvre, on eſt porté à dire ; cette maiſon ne peut contenir toutes ſes richeſſes. Voilà, ce me ſemble, la véritable magnificence.

Cet air d'opulence m'effraya moi-même, quand je fus inſtruit de ce qui ſervoit à l'entretenir. Vous vous ruinez, dis-je à M. & Mde. de Wolmar. Il n'eſt pas poſſible qu'un ſi modique revenu ſuffiſe à tant de dépenſes. Ils ſe mirent à rire, & me firent voir que, ſans rien retrancher dans leur maiſon, il ne tiendroit qu'à eux d'épargner beaucoup & d'augmenter leur revenu plutôt que de ſe ruiner. Notre grand ſecret pour être riches, me dirent-ils, eſt d'avoir peu d'argent, & d'éviter autant qu'il ſe peut dans l'uſage de nos biens les échanges intermédiaires entre le produit & l'emploi. Aucun de ces échanges ne ſe fait ſans perte, & ces pertes multipliées réduiſent preſque à rien d'aſſez grands moyens, comme à force d'être brocantée une belle boëte d'or devient un mince colifichet. Le tranſport de nos revenus s'évite en les employant ſur le lieu, l'échange s'en évite encore en les conſommant en nature, & dans l'indiſpenſable converſion de ce que nous avons de trop en ce qui nous manque, au lieu des ventes & des achats pécuniaires qui doublent le préjudice, nous cherchons des échanges réels où la commodité de chaque contractant tienne lieu de profit à tous deux.

Je conçois, leur dis-je, les avantages de cette méthode; mais elle ne me paroit pas ſans inconvénient. Outre les ſoins importuns auxquels elle aſſujettit, le profit doit être plus apparent que réel, & ce que vous perdez dans le détail de la régie de vos biens, l'emporte probablement ſur le gain que feroient avec vous vos fermiers : car le travail ſe fera toujours avec plus d'économie & la récolte avec plus

de ſoin par un payſan que par vous. C'eſt une erreur, me répondit Wolmar; le payſan ſe ſoucie moins d'augmenter le produit que d'épargner ſur les frais, parce que les avances lui ſont plus pénibles que les profits ne lui ſont utiles; comme ſon objet n'eſt pas tant de mettre un fonds en valeur que d'y faire peu de dépenſe, s'il s'aſſure un gain actuel c'eſt bien moins en améliorant la terre qu'en l'épuiſant, & le mieux qui puiſſe arriver eſt qu'au lieu de l'épuiſer il la néglige. Ainſi pour un peu d'argent comptant recueilli ſans embarras, un propriétaire oiſif prépare à lui ou à ſes enfans de grandes pertes, de grands travaux, & quelquefois la ruine de ſon patrimoine.

D'ailleurs, pourſuivit M. de Wolmar, je ne diſconviens pas que je ne faſſe la culture de mes terres à plus grands frais que ne feroit un fermier; mais auſſi le profit du fermier c'eſt moi qui le fais, & cette culture étant beaucoup meilleure le produit eſt beaucoup plus grand; de ſorte qu'en dépenſant davantage, je ne laiſſe pas de gagner encore. Il y a plus; cet excès de dépenſe n'eſt qu'apparent, & produit réellement une très-grande économie: car, ſi d'autres cultivoient nos terres, nous ſerions oiſifs; il faudroit demeurer à la ville, la vie y ſeroit plus chere; il nous faudroit des amuſemens qui nous coûteroient beaucoup plus que ceux que nous trouvons ici, & nous ſeroient moins ſenſibles. Ces ſoins que vous appellez importuns ſont à la fois nos devoirs & nos plaiſirs; graces à la prévoyance avec laquelle on les ordonne, ils ne ſont jamais pénibles; ils nous tiennent lieu d'une foule de fantaiſies ruineuſes dont la vie champêtre prévient ou dé-

truit le goût, & tout ce qui contribue à notre bien-être devient pour nous un amuſement.

Jettez les yeux tout autour de vous, ajoutoit ce judicieux pere de famille, vous n'y verrez que des choſes utiles, qui ne nous coûtent preſque rien, & nous épargnent mille vaines dépenſes. Les ſeules denrées du crû couvrent notre table, les ſeules étoffes du pays compoſent preſque nos meubles & nos habits : rien n'eſt mépriſé parce qu'il eſt commun, rien n'eſt eſtimé parce qu'il eſt rare. Comme tout ce qui vient de loin eſt ſujet à être déguiſé ou falſifié, nous nous bornons par délicateſſe autant que par modération au choix de ce qu'il y a de meilleur auprès de nous, & dont la qualité n'eſt pas ſuſpecte. Nos mets ſont ſimples, mais choiſis. Il ne manque à notre table pour être ſomptueuſe, que d'être ſervie loin d'ici ; car tout y eſt bon, tout y ſeroit rare, & tel gourmand trouveroit les truites du lac bien meilleures, s'il les mangeoit à Paris.

La même regle a lieu dans le choix de la parure, qui comme vous voyez n'eſt pas négligée, mais l'élégance y préſide ſeule, la richeſſe ne s'y montre jamais, encore moins la mode. Il y a une grande différence entre le prix que l'opinion donne aux choſes & celui qu'elles ont réellement. C'eſt à ce dernier ſeul que Julie s'attache, & quand il eſt queſtion d'une étoffe, elle ne cherche pas tant ſi elle eſt ancienne ou nouvelle que ſi elle eſt bonne & ſi elle lui ſied. Souvent même la nouveauté ſeule eſt pour elle un motif d'excluſion, quand cette nouveauté donne aux choſes un prix qu'elles n'ont pas ou qu'elles ne ſauroient garder.

Conſidérez encore qu'ici l'effet de chaque choſe vient moins d'elle-même que de ſon uſage & de ſon accord avec le reſte, de ſorte qu'avec des parties de peu de valeur, Julie a fait un tout d'un grand prix. Le goût aime à créer, à donner ſeul la valeur aux choſes. Autant la loi de la mode eſt inconſtante & ruineuſe, autant la ſienne eſt économe & durable. Ce que le bon goût approuve une fois eſt toujours bien ; s'il eſt rarement à la mode, en revanche il n'eſt jamais ridicule, & dans ſa modeſte ſimplicité, il tire de la convenance des choſes des regles inaltérables & ſûres, qui reſtent quand les modes ne ſont plus.

Ajoutez enfin que l'abondance du ſeul néceſſaire ne peut dégénérer en abus ; parce que le néceſſaire a ſa meſure naturelle, & que les vrais beſoins n'ont jamais d'excès. On peut mettre la dépenſe de vingt habits en un ſeul, & manger en un repas le revenu d'une année ; mais on ne ſauroit porter deux habits en même tems ni dîner deux fois en un jour. Ainſi l'opinion eſt illimitée, au lieu que la nature nous arrête de tous côtés, & celui qui dans un état médiocre ſe borne au bien-être, ne riſque point de ſe ruiner.

Voilà, mon cher, continuoit le ſage Wolmar, comment avec de l'économie & des ſoins on peut ſe mettre au-deſſus de ſa fortune. Il ne tiendroit qu'à nous d'augmenter la nôtre ſans changer notre maniere de vivre ; car il ne ſe fait ici preſque aucune avance qui n'ait un produit pour objet, & tout ce que nous dépenſons nous rend de quoi dépenſer beaucoup plus.

Hé bien ! Milord, rien de tout cela ne paroit au premier

coup d'œil. Par-tout un air de profuſion couvre l'ordre qui le donne ; il faut du tems pour appercevoir des loix ſomptuaires qui menent à l'aiſance & au plaiſir, & l'on a d'abord peine à comprendre comment on jouit de ce qu'on épargne. En y réfléchiſſant le contentement augmente, parce qu'on voit que la ſource en eſt intariſſable & que l'art de goûter le bonheur de la vie ſert encore à le prolonger. Comment ſe laſſeroit-on d'un état ſi conforme à la nature ? Comment épuiſeroit-on ſon héritage en l'améliorant tous les jours ? Comment ruineroit-on ſa fortune en ne conſommant que ſes revenus ? Quand chaque année on eſt ſûr de la ſuivante, qui peut troubler la paix de celle qui court ? Ici le fruit du labeur paſſé ſoutient l'abondance préſente, & le fruit du labeur préſent annonce l'abondance à venir ; on jouit à la fois de ce qu'on dépenſe & de ce qu'on recueille, & les divers tems ſe raſſemblent pour affermir la ſécurité du préſent.

Je ſuis entré dans tous les détails du ménage, & j'ai partout vu régner le même eſprit. Toute la broderie & la dentelle ſortent du gynécée ; toute la toile eſt filée dans la baſſecour ou par de pauvres femmes que l'on nourrit. La laine s'envoie à des manufactures dont on tire en échange des draps pour habiller les gens ; le vin, l'huile & le pain ſe font dans la maiſon ; on a des bois en coupe réglée autant qu'on en peut conſommer ; le boucher ſe paye en bétail ; l'épicier reçoit du bled pour ſes fournitures ; le ſalaire des ouvriers & des domeſtiques ſe prend ſur le produit des terres qu'ils font valoir ; le loyer des maiſons de la ville ſuffit pour l'ameublement de celles qu'on habite ; les rentes ſur les fonds publics fourniſſent

fourniſſent à l'entretien des maîtres & au peu de vaiſſelle qu'on ſe permet ; la vente des vins & des bleds qui reſtent donne un fonds qu'on laiſſe en réſerve pour les dépenſes extraordinaires ; fonds que la prudence de Julie ne laiſſe jamais tarir, & que ſa charité laiſſe encore moins augmenter. Elle n'accorde aux choſes de pur agrément que le profit du travail qui ſe fait dans ſa maiſon, celui des terres qu'ils ont défrichées, celui des arbres qu'ils ont fait planter, &c. Ainſi le produit & l'emploi ſe trouvant toujours compenſés par la nature des choſes, la balance ne peut être rompue, & il eſt impoſſible de ſe déranger.

Bien plus : les privations qu'elle s'impoſe par cette volupté tempérante dont j'ai parlé, ſont à la fois de nouveaux moyens de plaiſir & de nouvelles reſſources d'économie. Par exemple, elle aime beaucoup le café ; chez ſa mere elle en prenoit tous les jours. Elle en a quitté l'habitude pour en augmenter le goût ; elle s'eſt bornée à n'en prendre que quand elle a des hôtes, & dans le ſallon d'Apollon, afin d'ajouter cet air de fête à tous les autres. C'eſt une petite ſenſualité qui la flatte plus, qui lui coûte moins, & par laquelle elle aiguiſe & regle à la fois ſa gourmandiſe. Au contraire, elle met à deviner & ſatisfaire les goûts de ſon pere & de ſon mari une attention ſans relâche, une prodigalité naturelle & pleine de graces, qui leur fait mieux goûter ce qu'elle leur offre par le plaiſir qu'elle trouve à le leur offrir. Ils aiment tous deux à prolonger un peu la fin du repas, à la Suiſſe : elle ne manque jamais après le ſouper de faire ſervir une bouteille de vin plus délicat, plus vieux que celui de l'ordi-

naire. Je fus d'abord la dupe des noms pompeux qu'on donnoit à ces vins, qu'en effet je trouve excellens, &, les buvant comme étant des lieux dont ils portoient les noms, je fis la guerre à Julie d'une infraction ſi manifeſte à ſes maximes; mais elle me rappella en riant un paſſage de Plutarque, où Flaminius compare les troupes Aſiatiques d'Antiochus ſous mille noms barbares, aux ragoûts divers ſous leſquels un ami lui avoit déguiſé la même viande. Il en eſt de même, dit-elle, de ces vins étrangers que vous me reprochez. Le Rancio, le Cherez, le Malaga, le Chaſſaigne, le Syracuſe dont vous buvez avec tant de plaiſir ne ſont en effet que des vins de Lavaux diverſement préparés, & vous pouvez voir d'ici le vignoble qui produit toutes ces boiſſons lointaines. Si elles ſont inférieures en qualité aux vins fameux dont elles portent les noms, elles n'en ont pas les inconvéniens, & comme on eſt ſûr de ce qui les compoſe, on peut au moins les boire ſans riſque. J'ai lieu de croire, continua-t-elle, que mon pere & mon mari les aiment autant que les vins les plus rares. Les ſiens, me dit alors M. de Wolmar, ont pour nous un goût dont manquent tous les autres; c'eſt le plaiſir qu'elle a pris à les préparer. Ah! reprit-elle, ils ſeront toujours exquis!

Vous jugez bien qu'au milieu de tant de ſoins divers le déſœuvrement & l'oiſiveté qui rendent néceſſaires la compagnie, les viſites & les ſociétés extérieures, ne trouvent gueres ici de place. On fréquente les voiſins, aſſez pour entretenir un commerce agréable, trop peu pour s'y aſſujettir. Les hôtes ſont toujours bien venus & ne ſont jamais deſirés.

On ne voit préciſément qu'autant de monde qu'il faut pour ſe conſerver le goût de la retraite ; les occupations champêtres tiennent lieu d'amuſemens, & pour qui trouve au ſein de ſa famille une douce ſociété, toutes les autres ſont bien inſipides. La maniere dont on paſſe ici le tems eſt trop ſimple & trop uniforme pour tenter beaucoup de gens (8); mais c'eſt par la diſpoſition du cœur de ceux qui l'ont adoptée qu'elle leur eſt intéreſſante. Avec une ame ſaine, peut-on s'ennuyer à remplir les plus chers & les plus charmans devoirs de l'humanité, & à ſe rendre mutuellement la vie heureuſe ? Tous les ſoirs Julie contente de ſa journée n'en deſire point une différente pour le lendemain, & tous les matins elle demande au Ciel un jour ſemblable à celui de la veille : elle fait toujours les mêmes choſes parce qu'elles ſont bien, & qu'elle ne connoit rien de mieux à faire. Sans doute elle jouit ainſi de toute la félicité permiſe à l'homme. Se plaire dans la durée de ſon état, n'eſt-ce pas un ſigne aſſuré qu'on y vit heureux ?

Si l'on voit rarement ici de ces tas de déſœuvrés qu'on appelle bonne compagnie, tout ce qui s'y raſſemble intéreſſe le cœur par quelque endroit avantageux, & rachete quelques ridicules par mille vertus. De paiſibles campagnards ſans monde & ſans politeſſe, mais bons, ſimples, honnêtes &

(8) Je crois qu'un de nos beaux eſprits voyageant dans ce pays là, reçu & careſſé dans cette maiſon à ſon paſſage, feroit enſuite à ſes amis une relation bien plaiſante de la vie de manans qu'on y mene. Au reſte, je vois par les lettres de Miladi Catesby que ce goût n'eſt pas particulier à la France, & que c'eſt apparemment auſſi l'uſage en Angleterre de tourner ſes hôtes en ridicules, pour prix de leur hoſpitalité.

contens de leur ſort ; d'anciens officiers retirés du ſervice ; des commerçans ennuyés de s'enrichir ; de ſages meres de famille qui amenent leurs filles à l'école de la modeſtie & des bonnes mœurs ; voilà le cortege que Julie aime à raſſembler autour d'elle. Son mari n'eſt pas fâché d'y joindre quelquefois de ces aventuriers corrigés par l'âge & l'expérience, qui, devenus ſages à leurs dépens, reviennent ſans chagrin cultiver le champ de leur pere qu'ils voudroient n'avoir point quitté. Si quelqu'un récite à table les événemens de ſa vie, ce ne ſont point les aventures merveilleuſes du riche Sindbad, racontant au ſein de la molleſſe orientale comment il a gagné ſes tréſors : ce ſont les relations plus ſimples de gens ſenſés que les caprices du ſort & les injuſtices des hommes ont rebutés des faux biens vainement pourſuivis, pour leur rendre le goût des véritables.

Croiriez-vous que l'entretien même des payſans a des charmes pour ces ames élevées avec qui le ſage aimeroit à s'inſtruire ? Le judicieux Wolmar trouve dans la naïveté villageoiſe des caracteres plus marqués, plus d'hommes penſans par eux-mêmes que ſous le maſque uniforme des habitans des villes, où chacun ſe montre comme ſont les autres, plutôt que comme il eſt lui-même. La tendre Julie trouve en eux des cœurs ſenſibles aux moindres careſſes, & qui s'eſtiment heureux de l'intérêt qu'elle prend à leur bonheur. Leur cœur ni leur eſprit ne ſont point façonnés par l'art ; ils n'ont point appris à ſe former ſur nos modeles, & l'on n'a pas peur de trouver en eux l'homme de l'homme au lieu de celui de la nature.

Souvent dans ſes tournées, M. de Wolmar rencontre quelque bon vieillard dont le ſens & la raiſon le frappent, & qu'il ſe plait à faire cauſer. Il l'amene à ſa femme; elle lui fait un accueil charmant, qui marque non la politeſſe & les airs de ſon état, mais la bienveillance & l'humanité de ſon caractere. On retient le bon-homme à dîner. Julie le place à côté d'elle, le ſert, le careſſe, lui parle avec intérêt, s'informe de ſa famille, de ſes affaires, ne ſourit point de ſon embarras, ne donne point une attention gênante à ſes manieres ruſtiques, mais le met à ſon aiſe par la facilité des ſiennes, & ne ſort point avec lui de ce tendre & touchant reſpect dû à la vieilleſſe infirme qu'honore une longue vie paſſée ſans reproche. Le vieillard enchanté ſe livre à l'épanchement de ſon cœur; il ſemble reprendre un moment la vivacité de ſa jeuneſſe. Le vin bu à la ſanté d'une jeune Dame en réchauffe mieux ſon ſang à demi-glacé. Il ſe ranime à parler de ſon ancien tems, de ſes amours, de ſes campagnes, des combats où il s'eſt trouvé, du courage de ſes compatriotes, de ſon retour au pays, de ſa femme, de ſes enfans, des travaux champêtres, des abus qu'il a remarqués, des remedes qu'il imagine. Souvent des longs diſcours de ſon âge ſortent d'excellens préceptes moraux, ou des leçons d'agriculture; & quand il n'y auroit dans les choſes qu'il dit que le plaiſir qu'il prend à les dire, Julie en prendroit à les écouter.

Elle paſſe après le dîner dans ſa chambre, & en rapporte un petit préſent de quelque nippe convenable à la femme ou aux filles du vieux bon-homme. Elle le lui fait offrir par les

enfans, & réciproquement il rend aux enfans quelque don ſimple & de leur goût dont elle l'a ſecretement chargé pour eux. Ainſi ſe forme de bonne heure l'étroite & douce bienveillance qui fait la liaiſon des états divers. Les enfans s'accoutument à honorer la vieilleſſe, à eſtimer la ſimplicité & à diſtinguer le mérite dans tous les rangs. Les payſans, voyant leurs vieux peres fêtés dans une maiſon reſpectable & admis à la table des maîtres, ne ſe tiennent point offenſés d'en être exclus; ils ne s'en prennent point à leur rang mais à leur âge; ils ne diſent point, nous ſommes trop pauvres, mais nous ſommes trop jeunes pour être ainſi traités; l'honneur qu'on rend à leurs vieillards, & l'eſpoir de le partager un jour, les conſolent d'en être privés & les excitent à s'en rendre dignes.

Cependant, le vieux bon-homme, encore attendri des careſſes qu'il a reçues, revient dans ſa chaumiere, empreſſé de montrer à ſa femme & à ſes enfans les dons qu'il leur apporte. Ces bagatelles répandent la joie dans toute une famille qui voit qu'on a daigné s'occuper d'elle. Il leur raconte avec emphaſe la réception qu'on lui a faite, les mets dont on l'a ſervi, les vins dont il a goûté, les diſcours obligeans qu'on lui a tenus, combien on s'eſt informé d'eux, l'affabilité des maîtres, l'attention des ſerviteurs, & généralement ce qui peut donner du prix aux marques d'eſtime & de bonté qu'il a reçues; en le racontant il en jouit une ſeconde fois, & toute la maiſon croit jouir auſſi des honneurs rendus à ſon chef. Tous béniſſent de concert cette famille illuſtre & généreuſe qui donne exemple aux grands & refuge aux petits, qui ne

dédaigne point le pauvre & rend honneur aux cheveux blancs. Voilà l'encens qui plait aux ames bienfaiſantes. S'il eſt des bénédictions humaines que le Ciel daigne exaucer, ce ne ſont point celles qu'arrachent la flatterie & la baſſeſſe en préſence des gens qu'on loue ; mais celles que dicte en ſecret un cœur ſimple & reconnoiſſant au coin d'un foyer ruſtique.

C'eſt ainſi qu'un ſentiment agréable & doux peut couvrir de ſon charme une vie inſipide à des cœurs indifférens : c'eſt ainſi que les ſoins, les travaux, la retraite peuvent devenir des amuſemens par l'art de les diriger. Une ame ſaine peut donner du goût à des occupations communes, comme la ſanté du corps fait trouver bons les alimens les plus ſimples. Tous ces gens ennuyés qu'on amuſe avec tant de peine doivent leur dégoût à leurs vices, & ne perdent le ſentiment du plaiſir qu'avec celui du devoir. Pour Julie, il eſt arrivé préciſément le contraire, & des ſoins qu'une certaine langueur d'ame lui eût laiſſé négliger autrefois, lui deviennent intéreſſans par le motif qui les inſpire. Il faudroit être inſenſible pour être toujours ſans vivacité. La ſienne s'eſt développée par les mêmes cauſes qui la réprimoient autrefois. Son cœur cherchoit la retraite & la ſolitude pour ſe livrer en paix aux affections dont il étoit pénétré ; maintenant elle a pris une activité nouvelle en formant de nouveaux liens. Elle n'eſt point de ces indolentes meres de famille, contentes d'étudier quand il faut agir, qui perdent à s'inſtruire des devoirs d'autrui le tems qu'elles devroient mettre à remplir les leurs. Elle pratique aujourd'hui ce qu'elle apprenoit autrefois. Elle n'étudie plus, elle ne lit plus ; elle agit. Comme

elle ſe leve une heure plus tard que ſon mari, elle ſe couche auſſi plus tard d'une heure. Cette heure eſt le ſeul tems qu'elle donne encore à l'étude, & la journée ne lui paroit jamais aſſez longue pour tous les ſoins dont elle aime à la remplir.

Voilà, Milord, ce que j'avois à vous dire ſur l'économie de cette maiſon, & ſur la vie privée des maîtres qui la gouvernent. Contens de leur ſort, ils en jouiſſent paiſiblement; contens de leur fortune, ils ne travaillent pas à l'augmenter pour leurs enfans; mais à leur laiſſer avec l'héritage qu'ils ont reçu, des terres en bon état, des domeſtiques affectionnés, le goût du travail, de l'ordre, de la modération, & tout ce qui peut rendre douce & charmante à des gens ſenſés, la jouiſſance d'un bien médiocre, auſſi ſagement conſervé qu'il fut honnêtement acquis.

LETTRE

LETTRE III. (1)

DE SAINT PREUX A MILORD EDOUARD.

NOUS avons eu des hôtes ces jours derniers. Ils ſont repartis hier, & nous recommençons entre nous trois une ſociété d'autant plus charmante qu'il n'eſt rien reſté dans le fond des cœurs qu'on veuille ſe cacher l'un à l'autre. Quel plaiſir je goûte à reprendre un nouvel être qui me rend digne de votre confiance ! Je ne reçois pas une marque d'eſtime de Julie & de ſon mari, que je ne me diſe avec une certaine fierté d'ame : enfin j'oſerai me montrer à lui. C'eſt par vos ſoins, c'eſt ſous vos yeux que j'eſpere honorer mon état préſent de mes fautes paſſées. Si l'amour éteint jette l'ame dans l'épuiſement, l'amour ſubjugué lui donne avec la conſcience de ſa victoire une élévation nouvelle, & un attrait plus vif pour tout ce qui eſt grand & beau. Voudroit-on perdre le fruit d'un ſacrifice qui nous a coûté ſi cher ? Non, Milord, je ſens qu'à votre exemple mon cœur va mettre à profit tous les ardens ſentimens qu'il a vaincus. Je ſens qu'il

(1) Deux lettres écrites en différens tems rouloient ſur le ſujet de celle-ci, ce qui occaſionnoit bien des répétitions inutiles. Pour les retrancher, j'ai réuni ces deux lettres en une ſeule. Au reſte, ſans prétendre juſtifier l'exceſſive longueur de pluſieurs des lettres dont ce recueil eſt compoſé, je remarquerai que les lettres des ſolitaires ſont longues & rares, celles des gens du monde fréquentes & courtes. Il ne faut qu'obſerver cette différence pour en ſentir à l'inſtant la raiſon.

faut avoir été ce que je fus pour devenir ce que je veux être.

Après ſix jours perdus aux entretiens frivoles des gens indifférens, nous avons paſſé aujourd'hui une matinée à l'angloiſe, réunis & dans le ſilence, goûtant à la fois le plaiſir d'être enſemble & la douceur du recueillement. Que les délices de cet état ſont connues de peu de gens ! Je n'ai vu perſonne en France en avoir la moindre idée. La converſation des amis ne tarit jamais, diſent-ils. Il eſt vrai, la langue fournit un babil facile aux attachemens médiocres. Mais l'amitié, Milord, l'amitié ! ſentiment vif & céleſte, quels diſcours ſont dignes de toi ? Quelle langue oſe être ton interprête ? Jamais ce qu'on dit à ſon ami peut-il valoir ce qu'on ſent à ſes côtés ? Mon Dieu ! qu'une main ſerrée, qu'un regard animé, qu'une étreinte contre la poitrine, que le ſoupir qui la ſuit diſent de choſes, & que le premier mot qu'on prononce eſt froid après tout cela ! O veillées de Beſançon ! momens conſacrés au ſilence & recueillis par l'amitié ! O Bomſton ! ame grande, ame ſublime ! Non, je n'ai point avili ce que tu fis pour moi, & ma bouche ne t'en a jamais rien dit.

Il eſt ſûr que cet état de contemplation fait un des grands charmes des hommes ſenſibles. Mais j'ai toujours trouvé que les importuns empêchoient de le goûter, & que les amis ont beſoin d'être ſans témoin pour pouvoir ne ſe rien dire à leur aiſe. On veut être recueillis, pour ainſi dire, l'un dans l'autre : les moindres diſtractions ſont déſolantes, la moindre contrainte eſt inſupportable. Si quelque-

fois le cœur porte un mot à la bouche, il eſt ſi doux de pouvoir le prononcer ſans gêne. Il ſemble qu'on n'oſe penſer librement ce qu'on n'oſe dire de même : il ſemble que la préſence d'un ſeul étranger retienne le ſentiment & comprime des ames qui s'entendroient ſi bien ſans lui.

Deux heures ſe ſont ainſi écoulées entre nous dans cette immobilité d'extaſe, plus douce mille fois que le froid repos des Dieux d'Epicure. Après le déjeûner, les enfans ſont entrés comme à l'ordinaire dans la chambre de leur mere ; mais au lieu d'aller enſuite s'enfermer avec eux dans le gynécée ſelon ſa coutume, pour nous dédommager en quelque ſorte du tems perdu ſans nous voir, elle les a fait reſter avec elle, & nous ne nous ſommes point quittés juſqu'au dîner. Henriette qui commence à ſavoir tenir l'aiguille, travailloit aſſiſe devant la Fanchon qui faiſoit de la dentelle, & dont l'oreiller poſoit ſur le doſſier de ſa petite chaiſe. Les deux garçons feuilletoient ſur un tableau un recueil d'images, dont l'aîné expliquoit les ſujets au cadet. Quand il ſe trompoit, Henriette attentive & qui ſait le recueil par cœur avoit ſoin de le corriger. Souvent feignant d'ignorer à quelle eſtampe ils étoient, elle en tiroit un prétexte de ſe lever, d'aller & venir de ſa chaiſe à la table & de la table à ſa chaiſe. Ces promenades ne lui déplaiſoient pas, & lui attiroient toujours quelque agacerie de la part du petit Mali, quelquefois même il s'y joignoit un baiſer, que ſa bouche enfantine ſait mal appliquer encore, mais dont Henriette, déjà plus ſavante, lui épargne volontiers la façon. Pendant

ces petites leçons qui ſe prenoient & ſe donnoient ſans beaucoup de ſoin, mais auſſi ſans la moindre gêne, le cadet comptoit furtivement des onchets de buis, qu'il avoit cachés ſous le livre.

Madame de Wolmar brodoit près de la fenêtre vis-à-vis des enfans; nous étions, ſon mari & moi, encore autour de la table à thé liſant la gazette, à laquelle elle prêtoit aſſez peu d'attention. Mais à l'article de la maladie du Roi de France & de l'attachement ſingulier de ſon peuple, qui n'eut jamais d'égal que celui des Romains pour Germanicus, elle a fait quelques réflexions ſur le bon naturel de cette nation douce & bienveillante, que toutes haïſſent & qui n'en hait aucune, ajoutant qu'elle n'envioit du rang ſuprême, que le plaiſir de s'y faire aimer. N'enviez rien, lui a dit ſon mari d'un ton qu'il m'eût dû laiſſer prendre; il y a long-tems que nous ſommes tous vos ſujets. A ce mot, ſon ouvrage eſt tombé de ſes mains, elle a tourné la tête & jetté ſur ſon digne époux un regard ſi touchant, ſi tendre, que j'en ai treſſailli moi-même. Elle n'a rien dit: qu'eût-elle dit qui valût ce regard? Nos yeux ſe ſont auſſi rencontrés. J'ai ſenti, à la maniere dont ſon mari m'a ſerré la main, que la même émotion nous gagnoit tous trois, & que la douce influence de cette ame expanſive agiſſoit autour d'elle, & triomphoit de l'inſenſibilité même.

C'eſt dans ces diſpoſitions qu'a commencé le ſilence dont je vous parlois; vous pouvez juger qu'il n'étoit pas de froideur & d'ennui. Il n'étoit interrompu que par le petit manege des enfans; encore, auſſi-tôt que nous avons ceſſé de

parler, ont-ils modéré par imitation leur caquet, comme craignant de troubler le recueillement univerſel. C'eſt la petite ſurintendante qui la premiere s'eſt miſe à baiſſer la voix, à faire ſigne aux autres, à courir ſur la pointe du pied, & leurs jeux ſont devenus d'autant plus amuſans que cette légere contrainte y ajoutoit un nouvel intérêt. Ce ſpectacle, qui ſembloit être mis ſous nos yeux pour prolonger notre attendriſſement, a produit ſon effet naturel.

Ammutiſcon le lingue, e parlan l'alme (a).

Que de choſes ſe ſont dites ſans ouvrir la bouche! Que d'ardens ſentimens ſe ſont communiqués ſans la froide entremiſe de la parole! Inſenſiblement Julie s'eſt laiſſée abſorber à celui qui dominoit tous les autres. Ses yeux ſe ſont tout-à-fait fixés ſur ſes trois enfans, & ſon cœur ravi dans une ſi délicieuſe extaſe animoit ſon charmant viſage de tout ce que la tendreſſe maternelle eut jamais de plus touchant.

Livrés nous-mêmes à cette double contemplation, nous nous laiſſions entraîner Wolmar & moi à nos rêveries, quand les enfans, qui les cauſoient, les ont fait finir. L'aîné, qui s'amuſoit aux images, voyant que les onchets empêchoient ſon frere d'être attentif, a pris le tems qu'il les avoit raſſemblés, & lui donnant un coup ſur la main, les a fait ſauter par la chambre. Marcellin s'eſt mis à pleurer, & ſans s'agiter pour le faire taire, Mde. de Wolmar a dit à Fanchon d'emporter les onchets. L'enfant s'eſt tû ſur

(a) Les langues ſe taiſent mais les cœurs parlent.

MARINI.

le champ, mais les onchets n'ont pas moins été emportés, ſans qu'il ait recommencé de pleurer comme je m'y étois attendu. Cette circonſtance qui n'étoit rien m'en a rappellé beaucoup d'autres auxquelles je n'avois fait nulle attention, & je ne me ſouviens pas, en y penſant, d'avoir vu d'enfans à qui l'on parlât ſi peu & qui fuſſent moins incommodes. Ils ne quittent preſque jamais leur mere, & à peine s'apperçoit-on qu'ils ſoient là. Ils ſont vifs, étourdis, ſémillans, comme il convient à leur âge, jamais importuns ni criards, & l'on voit qu'ils ſont diſcrets avant de ſavoir ce que c'eſt que diſcrétion. Ce qui m'étonnoit le plus dans les réflexions où ce ſujet m'a conduit, c'étoit que cela ſe fît comme de ſoi-même, & qu'avec une ſi vive tendreſſe pour ſes enfans, Julie ſe tourmentât ſi peu autour d'eux. En effet, on ne la voit jamais s'empreſſer à les faire parler ou taire, ni à leur preſcrire ou défendre ceci ou cela. Elle ne diſpute point avec eux, elle ne les contrarie point dans leurs amuſemens; on diroit qu'elle ſe contente de les voir & de les aimer, & que quand ils ont paſſé leur journée avec elle, tout ſon devoir de mere eſt rempli.

Quoique cette paiſible tranquillité me parût plus douce à conſidérer que l'inquiete ſollicitude des autres meres, je n'en étois pas moins frappé d'une indolence qui s'accordoit mal avec mes idées. J'aurois voulu qu'elle n'eût pas encore été contente avec tant de ſujets de l'être : une activité ſuperflue ſied ſi bien à l'amour maternel ! Tout ce que je voyois de bon dans ſes enfans, j'aurois voulu l'attribuer à ſes ſoins ; j'aurois voulu qu'ils duſſent moins à la nature &

davantage à leur mere ; je leur aurois preſque deſiré des défauts pour la voir plus empreſſée à les corriger.

Après m'être occupé long-tems de ces réflexions en ſilence, je l'ai rompu pour les lui communiquer. Je vois, lui ai-je dit, que le Ciel récompenſe la vertu des meres par le bon naturel des enfans ; mais ce bon naturel veut être cultivé. C'eſt dès leur naiſſance que doit commencer leur éducation. Eſt-il un tems plus propre à les former, que celui où ils n'ont encore aucune forme à détruire ? Si vous les livrez à eux-mêmes dès leur enfance, à quel âge attendrez-vous d'eux de la docilité ? Quand vous n'auriez rien à leur apprendre, il faudroit leur apprendre à vous obéir. Vous appercevez-vous, a-t-elle répondu, qu'ils me déſobéiſſent ? Cela ſeroit difficile, ai-je dit, quand vous ne leur commandez rien. Elle s'eſt miſe à ſourire en regardant ſon mari, & me prenant par la main, elle m'a mené dans le cabinet, où nous pouvions cauſer tous trois ſans être entendus des enfans.

C'eſt là que m'expliquant à loiſir ſes maximes, elle m'a fait voir ſous cet air de négligence la plus vigilante attention qu'ait jamais donné la tendreſſe maternelle. Long-tems, m'a-t-elle dit, j'ai penſé comme vous ſur les inſtructions prématurées, & durant ma premiere groſſeſſe, effrayée de tous mes devoirs & des ſoins que j'aurois bientôt à remplir, j'en parlois ſouvent à Monſieur de Wolmar avec inquiétude. Quel meilleur guide pouvois-je prendre en cela qu'un obſervateur éclairé, qui joignoit à l'intérêt d'un pere le ſang-froid d'un philoſophe ? Il remplit & paſſa mon attente ; il diſſipa mes

préjugés & m'apprit à m'aſſurer avec moins de peine un ſuccès beaucoup plus étendu. Il me fit ſentir que la premiere & la plus importante éducation, celle préciſément que tout le monde oublie (2), eſt de rendre un enfant propre à être élevé. Une erreur commune à tous les parens qui ſe piquent de lumieres, eſt de ſuppoſer les enfans raiſonnables dès leur naiſſance, & de leur parler comme à des hommes avant même qu'ils ſachent parler. La raiſon eſt l'inſtrument qu'on penſe employer à les inſtruire, au lieu que les autres inſtrumens doivent ſervir à former celui-là, & que de toutes les inſtructions propres à l'homme, celle qu'il acquiert le plus tard & le plus difficilement eſt la raiſon même. En leur parlant dès leur bas âge une langue qu'ils n'entendent point, on les accoutume à ſe payer de mots, à en payer les autres, à contrôler tout ce qu'on leur dit, à ſe croire auſſi ſages que leurs maîtres, à devenir diſputeurs & mutins, & tout ce qu'on penſe obtenir d'eux par des motifs raiſonnables, on ne l'obtient en effet que par ceux de crainte ou de vanité qu'on eſt toujours forcé d'y joindre.

Il n'y a point de patience que ne laſſe enfin l'enfant qu'on veut élever ainſi, & voilà comment, ennuyés, rebutés, excédés de l'éternelle importunité dont ils leur ont donné l'habitude eux-mêmes, les parens ne pouvant plus ſupporter le tracas des enfans, ſont forcés de les éloigner d'eux en les livrant à des maîtres; comme ſi l'on pouvoit jamais eſpérer d'un précepteur plus de patience & de douceur que n'en peut avoir un pere.

(2) Locke lui-même, le ſage Locke l'a oubliée; il dit bien plus ce qu'on doit exiger des enfans, que ce qu'il faut faire pour l'obtenir.

La

La nature, a continué Julie, veut que les enfans ſoient enfans avant que d'être hommes. Si nous voulons pervertir cet ordre, nous produirons des fruits précoces qui n'auront ni maturité ni ſaveur, & ne tarderont pas à ſe corrompre; nous aurons de jeunes docteurs & de vieux enfans. L'enfance a des manieres de voir, de penſer, de ſentir qui lui ſont propres. Rien n'eſt moins ſenſé que d'y vouloir ſubſtituer les nôtres, & j'aimerois autant exiger qu'un enfant eût cinq pieds de haut que du jugement à dix ans.

La raiſon ne commence à ſe former qu'au bout de pluſieurs années, & quand le corps a pris une certaine conſiſtance. L'intention de la nature eſt donc que le corps ſe fortifie avant que l'eſprit s'exerce. Les enfans ſont toujours en mouvement; le repos & la réflexion ſont l'averſion de leur âge; une vie appliquée & ſédentaire les empêche de croître & de profiter; leur eſprit ni leur corps ne peuvent ſupporter la contrainte. Sans ceſſe enfermés dans une chambre avec des livres, ils perdent toute leur vigueur; ils deviennent délicats, foibles, mal-ſains, plutôt hébêtés que raiſonnables, & l'ame ſe ſent toute la vie du dépériſſement du corps.

Quand toutes ces inſtructions prématurées profiteroient à leur jugement autant qu'elles y nuiſent, encore y auroit-il un très-grand inconvénient à les leur donner indiſtinctement, & ſans égard à celles qui conviennent par préférence au génie de chaque enfant. Outre la conſtitution commune à l'eſpece, chacun apporte en naiſſant un tempérament particulier qui détermine ſon génie & ſon caractere, & qu'il ne s'agit ni de changer ni de contraindre, mais de former & de per-

fectionner. Tous les caracteres ſont bons & ſains en eux-mêmes, ſelon M. de Wolmar. Il n'y a point, dit-il, d'erreurs dans la nature (3). Tous les vices qu'on impute au naturel ſont l'effet des mauvaiſes formes qu'il a reçues. Il n'y a point de ſcélérat dont les penchans mieux dirigés n'euſſent produit de grandes vertus. Il n'y a point d'eſprit faux dont on n'eût tiré des talens utiles en le prenant d'un certain biais, comme ces figures difformes & monſtrueuſes qu'on rend belles & bien proportionnées en les mettant à leur point de vue. Tout concourt au bien commun dans le ſyſtême univerſel. Tout homme a ſa place aſſignée dans le meilleur ordre des choſes, il s'agit de trouver cette place & de ne pas pervertir cet ordre. Qu'arrive-t-il d'une éducation commencée dès le berceau & toujours ſous une même formule, ſans égard à la prodigieuſe diverſité des eſprits ? Qu'on donne à la plupart des inſtructions nuiſibles ou déplacées, qu'on les prive de celles qui leur conviendroient, qu'on gêne de toutes parts la nature, qu'on efface les grandes qualités de l'ame, pour en ſubſtituer de petites & d'apparentes qui n'ont aucune réalité ; qu'en exerçant indiſtinctement aux mêmes choſes tant de talens divers on efface les uns par les autres, on les confond tous ; qu'après bien des ſoins perdus à gâter dans les enfans les vrais dons de la nature, on voit bientôt ternir cet éclat paſſager & frivole qu'on leur préfere, ſans que le naturel étouffé revienne jamais ; qu'on perd à la fois ce qu'on a détruit & ce qu'on a fait ; qu'enfin pour le prix de tant de

(3) Cette doctrine ſi vraie me ſurprend dans M. de Wolmar ; on verra bientôt pourquoi.

peine indiſcretement priſe, tous ces petits prodiges deviennent des eſprits ſans force & des hommes ſans mérite, uniquement remarquables par leur foibleſſe & par leur inutilité.

J'entends ces maximes, ai-je dit à Julie, mais j'ai peine à les accorder avec vos propres ſentimens ſur le peu d'avantage qu'il y a de développer le génie & les talens naturels de chaque individu, ſoit pour ſon propre bonheur, ſoit pour le vrai bien de la ſociété. Ne vaut-il pas infiniment mieux former un parfait modele de l'homme raiſonnable & de l'honnête homme; puis rapprocher chaque enfant de ce modele par la force de l'éducation, en excitant l'un, en retenant l'autre, en réprimant les paſſions, en perfectionnant la raiſon, en corrigeant la nature .... Corriger la nature! a dit Wolmar en m'interrompant; ce mot eſt beau; mais avant que de l'employer, il faloit répondre à ce que Julie vient de vous dire.

Une réponſe très-péremptoire, à ce qu'il me ſembloit, étoit de nier le principe; c'eſt ce que j'ai fait. Vous ſuppoſez toujours que cette diverſité d'eſprits & de génies qui diſtingue les individus eſt l'ouvrage de la nature; & cela n'eſt rien moins qu'évident. Car enfin, ſi les eſprits ſont différens, ils ſont inégaux, & ſi la nature les a rendus inégaux, c'eſt en douant les uns préférablement aux autres d'un peu plus de fineſſe de ſens, d'étendue de mémoire, ou de capacité d'attention. Or quant aux ſens & à la mémoire, il eſt prouvé par l'expérience que leurs divers degrés d'étendue & de perfection ne ſont point la meſure de l'eſprit des hommes; & quant à la capacité d'attention, elle dépend

uniquement de la force des paſſions qui nous animent, & il eſt encore prouvé que tous les hommes ſont par leur nature ſuſceptibles de paſſions aſſez fortes pour les douer du degré d'attention auquel eſt attachée la ſupériorité de l'eſprit.

Que ſi la diverſité des eſprits, au lieu de venir de la nature, étoit un effet de l'éducation, c'eſt-à-dire, des diverſes idées, des divers ſentimens qu'excitent en nous dès l'enfance les objets qui nous frappent, les circonſtances où nous nous trouvons, & toutes les impreſſions que nous recevons : bien loin d'attendre pour élever les enfans qu'on connût le caractere de leur eſprit, il faudroit au contraire ſe hâter de déterminer convenablement ce caractere par une éducation propre à celui qu'on veut leur donner.

A cela il m'a répondu que ce n'étoit pas ſa méthode de nier ce qu'il voyoit, lorſqu'il ne pouvoit l'expliquer. Regardez, m'a-t-il dit, ces deux chiens qui ſont dans la cour. Ils ſont de la même portée ; ils ont été nourris & traités de même ; ils ne ſe ſont jamais quittés : cependant l'un des deux eſt vif, gai, careſſant, plein d'intelligence : l'autre lourd, peſant, hargneux; & jamais on n'a pu lui rien apprendre. La ſeule différence des tempéramens a produit en eux celle des caracteres, comme la ſeule différence de l'organiſation intérieure produit en nous celle des eſprits; tout le reſte a été ſemblable .... ſemblable ? ai-je interrompu ; quelle différence ? Combien de petits objets ont agi ſur l'un & non pas ſur l'autre ! combien de petites circonſtances les ont frappés diverſement, ſans que vous vous en ſoyez apperçu !

Bon, a-t-il repris, vous voilà raiſonnant comme les aſtrologues. Quand on leur oppoſoit que deux hommes nés ſous le même aſpect avoient des fortunes ſi diverſes, ils rejettoient bien loin cette identité. Ils ſoutenoient que vu, la rapidité des Cieux, il y avoit une diſtance immenſe du thême de l'un de ces hommes à celui de l'autre, & que, ſi l'on eût pu marquer les deux inſtans précis de leurs naiſſances, l'objection ſe fût tournée en preuve.

Laiſſons, je vous prie, toutes ces ſubtilités, & nous en tenons à l'obſervation. Elle nous apprend qu'il y a des caracteres qui s'annoncent preſque en naiſſant, & des enfans qu'on peut étudier ſur le ſein de leur nourrice. Ceux-là ſont une claſſe à part, & s'élevent en commençant de vivre. Mais quant aux autres qui ſe développent moins vîte, vouloir former leur eſprit avant de le connoître, c'eſt s'expoſer à gâter le bien que la nature a fait, & à faire plus mal à ſa place. Platon votre maître ne ſoutenoit-il pas que tout le ſavoir humain, toute la philoſophie ne pouvoit tirer d'une ame humaine que ce que la nature y avoit mis; comme toutes les opérations chymiques n'ont jamais tiré d'aucun mixte qu'autant d'or qu'il en contenoit déjà? Cela n'eſt vrai ni de nos ſentimens ni de nos idées; mais cela eſt vrai de nos diſpoſitions à les acquérir. Pour changer un eſprit il faudroit changer l'organiſation intérieure; pour changer un caractere, il faudroit changer le tempérament dont il dépend. Avez-vous jamais ouï dire qu'un emporté ſoit devenu flegmatique, & qu'un eſprit méthodique & froid ait acquis de l'imagination? Pour moi je trouve qu'il ſeroit tout

auſſi aiſé de faire un blond d'un brun, & d'un ſot un homme d'eſprit. C'eſt donc en vain qu'on prétendroit refondre les divers eſprits ſur un modele commun. On peut les contraindre & non les changer : on peut empêcher les hommes de ſe montrer tels qu'ils ſont, mais non les faire devenir autres; & s'ils ſe déguiſent dans le cours ordinaire de la vie, vous les verrez dans toutes les occaſions importantes reprendre leur caractere originel, & s'y livrer avec d'autant moins de regle, qu'ils n'en connoiſſent plus en s'y livrant. Encore une fois il ne s'agit point de changer le caractere & de plier le naturel, mais au contraire de le pouſſer auſſi loin qu'il peut aller, de le cultiver & d'empêcher qu'il ne dégénere ; car c'eſt ainſi qu'un homme devient tout ce qu'il peut être, & que l'ouvrage de la nature s'acheve en lui par l'éducation. Or avant de cultiver le caractere il faut l'étudier, attendre paiſiblement qu'il ſe montre, lui fournir les occaſions de ſe montrer, & toujours s'abſtenir de rien faire, plutôt que d'agir mal-à-propos. A tel génie il faut donner des aîles, à d'autres des entraves; l'un veut être preſſé, l'autre retenu ; l'un veut qu'on le flatte & l'autre qu'on l'intimide; il faudroit tantôt éclairer, tantôt abrutir. Tel homme eſt fait pour porter la connoiſſance humaine juſqu'à ſon dernier terme; à tel autre il eſt même funeſte de ſavoir lire. Attendons la premiere étincelle de la raiſon; c'eſt elle qui fait ſortir le caractere & lui donne ſa véritable forme; c'eſt par elle auſſi qu'on le cultive, & il n'y a point avant la raiſon de véritable éducation pour l'homme.

Quant aux maximes de Julie que vous mettez en oppo-

ſition, je ne ſais ce que vous y voyez de contradictoire : pour moi je les trouve parfaitement d'accord ; chaque homme apporte en naiſſant un caractere, un génie & des talens qui lui ſont propres. Ceux qui ſont deſtinés à vivre dans la ſimplicité champêtre n'ont pas beſoin pour être heureux du développement de leurs facultés, & leurs talens enfouis ſont comme les mines d'or du Valais que le bien public ne permet pas qu'on exploite. Mais dans l'état civil où l'on a moins beſoin de bras que de têtes, & où chacun doit compte à ſoi-même & aux autres de tout ſon prix, il importe d'apprendre à tirer des hommes tout ce que la nature leur a donné, à les diriger du côté où ils peuvent aller le plus loin, & ſur-tout à nourrir leurs inclinations de tout ce qui peut les rendre utiles. Dans le premier cas on n'a d'égard qu'à l'eſpece, chacun fait ce que font tous les autres ; l'exemple eſt la ſeule regle, l'habitude eſt le ſeul talent, & nul n'exerce de ſon ame que la partie commune à tous. Dans le ſecond, on s'applique à l'individu, à l'homme en général ; on ajoute en lui tout ce qu'il peut avoir de plus qu'un autre ; on le ſuit auſſi loin que la nature le mene, & l'on en fera le plus grand des hommes s'il a ce qu'il faut pour le devenir. Ces maximes ſe contrediſent ſi peu que la pratique en eſt la même pour le premier âge. N'inſtruiſez point l'enfant du Villageois, car il ne lui convient pas d'être inſtruit. N'inſtruiſez pas l'enfant du Citadin, car vous ne ſavez encore quelle inſtruction lui convient. En tout état de cauſe, laiſſez former le corps, juſqu'à ce que la raiſon commence à poindre : alors c'eſt le moment de la cultiver.

Tout cela me paroîtroit fort bien, ai-je dit, ſi je n'y voyois un inconvénient qui nuit fort aux avantages que vous attendez de cette méthode ; c'eſt de laiſſer prendre aux enfans mille mauvaiſes habitudes qu'on ne prévient que par les bonnes. Voyez ceux qu'on abandonne à eux-mêmes ; ils contractent bientôt tous les défauts dont l'exemple frappe leurs yeux, parce que cet exemple eſt commode à ſuivre, & n'imitent jamais le bien, qui coûte plus à pratiquer. Accoutumés à tout obtenir, à faire en toute occaſion leur indiſcrete volonté, ils deviennent mutins, têtus, indomptables.... mais, a repris M. de Wolmar, il me ſemble que vous avez remarqué le contraire dans les nôtres, & que c'eſt ce qui a donné lieu à cet entretien. Je l'avoue, ai-je dit, & c'eſt préciſément ce qui m'étonne. Qu'a-t-elle fait pour les rendre dociles ? Comment s'y eſt-elle priſe ? Qu'a-t-elle ſubſtitué au joug de la diſcipline ? Un joug bien plus inflexible, a-t-il dit à l'inſtant, celui de la néceſſité ; mais en vous détaillant ſa conduite, elle vous fera mieux entendre ſes vues. Alors il l'a engagée à m'expliquer ſa méthode, & après une courte pauſe, voici à peu près comme elle m'a parlé.

Heureux les enfans bien nés, mon aimable ami ! Je ne préſume pas autant de nos ſoins que M. de Wolmar. Malgré ſes maximes, je doute qu'on puiſſe jamais tirer un bon parti d'un mauvais caractere, & que tout naturel puiſſe être tourné à bien : mais au ſurplus, convaincue de la bonté de ſa méthode, je tâche d'y conformer en tout ma conduite dans le gouvernement de ſa famille. Ma premiere eſpérance eſt que des méchans ne ſeront pas ſortis de mon ſein ; la ſeconde eſt d'élever

d'élever assez bien les enfans que Dieu m'a donnés, sous la direction de leur pere, pour qu'ils aient un jour le bonheur de lui ressembler. J'ai tâché pour cela de m'approprier les regles qu'il m'a prescrites, en leur donnant un principe moins philosophique & plus convenable à l'amour maternel; c'est de voir mes enfans heureux. Ce fut le premier vœu de mon cœur en portant le doux nom de mere, & tous les soins de mes jours sont destinés à l'accomplir. La premiere fois que je tins mon fils aîné dans mes bras, je songeai que l'enfance est presque un quart des plus longues vies, qu'on parvient rarement aux trois autres quarts, & que c'est une bien cruelle prudence de rendre cette premiere portion malheureuse pour assurer le bonheur du reste, qui peut-être ne viendra jamais. Je songeai que durant la foiblesse du premier âge, la nature assujettit les enfans de tant de manieres, qu'il est barbare d'ajouter à cet assujettissement l'empire de nos caprices, en leur ôtant une liberté si bornée, & dont ils peuvent si peu abuser. Je résolus d'épargner au mien toute contrainte autant qu'il seroit possible, de lui laisser tout l'usage de ses petites forces, & de ne gêner en lui nul des mouvemens de la nature. J'ai déjà gagné à cela deux grands avantages; l'un d'écarter de son ame naissante le mensonge, la vanité, la colere, l'envie, en un mot tous les vices qui naissent de l'esclavage, & qu'on est contraint de fomenter dans les enfans, pour obtenir d'eux ce qu'on en exige: l'autre de laisser fortifier librement son corps par l'exercice continuel que l'instinct lui demande. Accoutumé tout comme les paysans à courir tête nue au soleil, au froid, à s'essouffler, à se mettre

en ſueur, il s'endurcit comme eux aux injures de l'air, & ſe rend plus robuſte en vivant plus content. C'eſt le cas de ſonger à l'âge d'homme & aux accidens de l'humanité. Je vous l'ai déjà dit, je crains cette puſillanimité meurtriere qui, à force de délicateſſe & de ſoins, affoiblit, efféminе un enfant, le tourmente par une éternelle contrainte, l'enchaîne par mille vaines précautions, enfin l'expoſe pour toute ſa vie aux périls inévitables dont elle veut le préſerver un moment, & pour lui ſauver quelques rhumes dans ſon enfance, lui prépare de loin des fluxions de poitrine, des pleuréſies, des coups de ſoleil, & la mort étant grand.

Ce qui donne aux enfans livrés à eux-mêmes la plupart des défauts dont vous parliez, c'eſt lorſque non contens de faire leur propre volonté, ils la font encore faire aux autres, & cela, par l'inſenſée indulgence des meres à qui l'on ne complait qu'en ſervant toutes les fantaiſies de leurs enfans. Mon ami, je me flatte que vous n'avez rien vu dans les miens qui ſentît l'empire & l'autorité, même avec le dernier domeſtique, & que vous ne m'avez pas vu, non plus, applaudir en ſecret aux fauſſes complaiſances qu'on a pour eux. C'eſt ici que je crois ſuivre une route nouvelle & ſûre pour rendre à la fois un enfant libre, paiſible, careſſant, docile, & cela par un moyen fort ſimple, c'eſt de le convaincre qu'il n'eſt qu'un enfant.

A conſidérer l'enfance en elle-même, y a-t-il au monde un être plus foible, plus miſérable, plus à la merci de tout ce qui l'environne, qui ait ſi grand beſoin de pitié, d'amour, de protection qu'un enfant ? Ne ſemble-t-il pas que c'eſt

pour cela que les premieres voix qui lui ſont ſuggérées par la nature ſont les cris & les plaintes ; qu'elle lui a donné une figure ſi douce & un air ſi touchant, afin que tout ce qui l'approche s'intéreſſe à ſa foibleſſe & s'empreſſe à le ſecourir ? Qu'y a-t-il donc de plus choquant, de plus contraire à l'ordre, que de voir un enfant impérieux & mutin, commander à tout ce qui l'entoure, prendre impunément un ton de maître avec ceux qui n'ont qu'à l'abandonner pour le faire périr, & d'aveugles parens approuvant cette audace l'exercer à devenir le tyran de ſa nourrice, en attendant qu'il devienne le leur.

Quant à moi je n'ai rien épargné pour éloigner de mon fils la dangereuſe image de l'empire & de la ſervitude, & pour ne jamais lui donner lieu de penſer qu'il fût plutôt ſervi par devoir que par pitié. Ce point eſt, peut-être, le plus difficile & le plus important de toute l'éducation, & c'eſt un détail qui ne finiroit point que celui de toutes les précautions qu'il m'a falu prendre, pour prévenir en lui cet inſtinct ſi prompt à diſtinguer les ſervices mercenaires des domeſtiques, de la tendreſſe des ſoins maternels.

L'un des principaux moyens que j'aye employé a été, comme je vous l'ai dit, de le bien convaincre de l'impoſſibilité où le tient ſon âge de vivre ſans notre aſſiſtance. Après quoi je n'ai pas eu peine à lui montrer que tous les ſecours qu'on eſt forcé de recevoir d'autrui ſont des actes de dépendance ; que les domeſtiques ont une véritable ſupériorité ſur lui, en ce qu'il ne ſauroit ſe paſſer d'eux, tandis qu'il ne leur eſt bon à rien ; de ſorte que, bien loin de tirer vanité de

leurs ſervices, il les reçoit avec une ſorte d'humiliation, comme un témoignage de ſa foibleſſe, & il aſpire ardemment au tems où il ſera aſſez grand & aſſez fort pour avoir l'honneur de ſe ſervir lui-même.

Ces idées, ai-je dit, ſeroient difficiles à établir dans des maiſons où le pere & la mere ſe font ſervir comme des enfans : mais dans celle-ci où chacun, à commencer par vous, a ſes fonctions à remplir, & où le rapport des valets aux maitres n'eſt qu'un échange perpétuel de ſervices & de ſoins, je ne crois pas cet établiſſement impoſſible. Cependant il me reſte à concevoir comment des enfans accoutumés à voir prévenir leurs beſoins n'étendent pas ce droit à leurs fantaiſies, ou comment ils ne ſouffrent pas quelquefois de l'humeur d'un domeſtique qui traitera de fantaiſie un véritable beſoin ?

Mon ami, a repris Madame de Wolmar, une mere peu éclairée ſe fait des monſtres de tout. Les vrais beſoins ſont très-bornés dans les enfans comme dans les hommes, & l'on doit plus regarder à la durée du bien-être, qu'au bien-être d'un ſeul moment. Penſez-vous qu'un enfant qui n'eſt point gêné, puiſſe aſſez ſouffrir de l'humeur de ſa gouvernante ſous les yeux d'une mere, pour en être incommodé ? Vous ſuppoſez des inconvéniens qui naiſſent de vices déjà contractés, ſans ſonger que tous mes ſoins ont été d'empêcher ces vices de naître. Naturellement les femmes aiment les enfans. La mésintelligence ne s'éleve entre eux que quand l'un veut aſſujettir l'autre à ſes caprices. Or cela ne peut arriver ici, ni ſur l'enfant dont on n'exige rien, ni ſur la gouvernante à

qui l'enfant n'a rien à commander. J'ai ſuivi en cela tout le contre-pied des autres meres, qui font ſemblant de vouloir que l'enfant obéiſſe au domeſtique, & veulent en effet que le domeſtique obéiſſe à l'enfant. Perſonne ici ne commande ni n'obéit. Mais l'enfant n'obtient jamais de ceux qui l'approchent qu'autant de complaiſance qu'il en a pour eux. Par-là, ſentant qu'il n'a ſur tout ce qui l'environne d'autre autorité que celle de la bienveillance, il ſe rend docile & complaiſant; en cherchant à s'attacher les cœurs des autres le ſien s'attache à eux à ſon tour; car on aime en ſe faiſant aimer; c'eſt l'infaillible effet de l'amour-propre, & de cette affection réciproque, née de l'égalité, réſultent ſans effort les bonnes qualités qu'on prêche ſans ceſſe à tous les enfans, ſans jamais en obtenir aucune.

J'ai penſé que la partie la plus eſſentielle de l'éducation d'un enfant, celle dont il n'eſt jamais queſtion dans les éducations les plus ſoignées, c'eſt de lui bien faire ſentir ſa miſere, ſa foibleſſe, ſa dépendance, &, comme vous a dit mon mari, le peſant joug de la néceſſité que la nature impoſe à l'homme; & cela, non-ſeulement afin qu'il ſoit ſenſible à ce qu'on fait pour lui alléger ce joug, mais ſur-tout afin qu'il connoiſſe de bonne heure en quel rang l'a placé la Providence, qu'il ne s'éleve point au-deſſus de ſa portée, & que rien d'humain ne lui ſemble étranger à lui.

Induits dès leur naiſſance par la molleſſe dans laquelle ils ſont nourris, par les égards que tout le monde a pour eux, par la facilité d'obtenir tout ce qu'ils deſirent, à penſer que tout doit céder à leurs fantaiſies, les jeunes gens entrent dans

le monde avec cet impertinent préjugé, & ſouvent ils ne s'en corrigent qu'à force d'humiliations, d'affronts & de déplaiſirs; or je voudrois bien ſauver à mon fils cette ſeconde & mortifiante éducation, en lui donnant par la premiere une plus juſte opinion des choſes. J'avois d'abord réſolu de lui accorder tout ce qu'il demanderoit, perſuadée que les premiers mouvemens de la nature ſont toujours bons & ſalutaires. Mais je n'ai pas tardé de connoître qu'en ſe faiſant un droit d'être obéis, les enfans ſortoient de l'état de nature preſque en naiſſant, & contractoient nos vices par notre exemple, les leurs par notre indiſcrétion. J'ai vu que ſi je voulois contenter toutes ſes fantaiſies, elles croîtroient avec ma complaiſance; qu'il y auroit toujours un point où il faudroit s'arrêter, & où le refus lui deviendroit d'autant plus ſenſible qu'il y ſeroit moins accoutumé. Ne pouvant donc, en attendant la raiſon, lui ſauver tout chagrin, j'ai préféré le moindre & le plutôt paſſé. Pour qu'un refus lui fût moins cruel je l'ai plié d'abord au refus; & pour lui épargner de longs déplaiſirs, des lamentations, des mutineries, j'ai rendu tout refus irrévocable. Il eſt vrai que j'en fais le moins que je puis, & que j'y regarde à deux fois avant que d'en venir là. Tout ce qu'on lui accorde eſt accordé ſans condition dès la premiere demande, & l'on eſt très-indulgent là-deſſus: mais il n'obtient jamais rien par importunité; les pleurs & les flatteries ſont également inutiles. Il en eſt ſi convaincu qu'il a ceſſé de les employer; du premier mot il prend ſon parti, & ne ſe tourmente pas plus de voir fermer un cornet de bonbons qu'il voudroit manger, qu'envoler un oiſeau qu'il

voudroit tenir ; car il ſent la même impoſſibilité d'avoir l'un & l'autre. Il ne voit rien dans ce qu'on lui ôte ſinon qu'il ne l'a pu garder, ni dans ce qu'on lui refuſe, ſinon qu'il n'a pu l'obtenir ; & loin de battre la table contre laquelle il ſe bleſſe, il ne battroit pas la perſonne qui lui réſiſte. Dans tout ce qui le chagrine il ſent l'empire de la néceſſité, l'effet de ſa propre foibleſſe, jamais l'ouvrage du mauvais vouloir d'autrui.... Un moment ! dit-elle un peu vivement, voyant que j'allois répondre ; je preſſens votre objection ; j'y vais venir à l'inſtant.

Ce qui nourrit les criailleries des enfans, c'eſt l'attention qu'on y fait, ſoit pour leur céder, ſoit pour les contrarier. Il ne leur faut quelquefois pour pleurer tout un jour, que s'appercevoir qu'on ne veut pas qu'ils pleurent. Qu'on les flatte ou qu'on les menace, les moyens qu'on prend pour les faire taire ſont tous pernicieux & preſque toujours ſans effet. Tant qu'on s'occupe de leurs pleurs, c'eſt une raiſon pour eux de les continuer ; mais ils s'en corrigent bientôt quand ils voient qu'on n'y prend pas garde ; car grands & petits, nul n'aime à prendre une peine inutile. Voilà préciſément ce qui eſt arrivé à mon aîné. C'étoit d'abord un petit criard qui étourdiſſoit tout le monde, & vous êtes témoin qu'on ne l'entend pas plus à préſent dans la maiſon que s'il n'y avoit point d'enfant. Il pleure quand il ſouffre ; c'eſt la voix de la nature qu'il ne faut jamais contraindre ; mais il ſe tait à l'inſtant qu'il ne ſouffre plus. Auſſi fais-je une très-grande attention à ſes pleurs, bien ſûre qu'il n'en verſe jamais en vain. Je gagne à cela de ſavoir à point

nommé quand il ſent de la douleur & quand il n'en ſent pas, quand il ſe porte bien & quand il eſt malade ; avantage qu'on perd avec ceux qui pleurent par fantaiſie, & ſeulement pour ſe faire appaiſer. Au reſte, j'avoue que ce point n'eſt pas facile à obtenir des nourrices & des gouvernantes : car comme rien n'eſt plus ennuyeux que d'entendre toujours lamenter un enfant, & que ces bonnes femmes ne voient jamais que l'inſtant préſent, elles ne ſongent pas qu'à faire taire l'enfant aujourd'hui il en pleurera demain davantage. Le pis eſt que l'obſtination qu'il contracte tire à conſéquence dans un âge avancé. La même cauſe qui le rend criard à trois ans, le rend mutin à douze, querelleur à vingt, impérieux à trente, & inſupportable toute ſa vie.

Je viens maintenant à vous, me dit-elle en ſouriant. Dans tout ce qu'on accorde aux enfans, ils voient aiſément le deſir de leur complaire ; dans tout ce qu'on en exige ou qu'on leur refuſe, ils doivent ſuppoſer des raiſons ſans les demander. C'eſt un autre avantage qu'on gagne à uſer avec eux d'autorité plutôt que de perſuaſion dans les occaſions néceſſaires : car comme il n'eſt pas poſſible qu'ils n'apperçoivent quelquefois la raiſon qu'on a d'en uſer ainſi, il eſt naturel qu'ils la ſuppoſent encore quand ils ſont hors d'état de la voir. Au contraire, dès qu'on a ſoumis quelque choſe à leur jugement, ils prétendent juger de tout, ils deviennent ſophiſtes, ſubtils, de mauvaiſe foi, féconds en chicanes, cherchant toujours à réduire au ſilence ceux qui ont la foibleſſe de s'expoſer à leurs petites lumieres. Quand on eſt contraint de leur rendre compte des choſes qu'ils ne ſont point

point en état d'entendre, ils attribuent au caprice la conduite la plus prudente, ſitôt qu'elle eſt au-deſſus de leur portée. En un mot, le ſeul moyen de les rendre dociles à la raiſon n'eſt pas de raiſonner avec eux; mais de les bien convaincre que la raiſon eſt au-deſſus de leur âge : car alors ils la ſuppoſent du côté où elle doit être, à moins qu'on ne leur donne un juſte ſujet de penſer autrement. Ils ſavent bien qu'on ne veut pas les tourmenter quand ils ſont ſûrs qu'on les aime, & les enfans ſe trompent rarement là-deſſus. Quand donc je refuſe quelque choſe aux miens, je n'argumente point avec eux, je ne leur dis point pourquoi je ne veux pas, mais je fais en ſorte qu'ils le voient, autant qu'il eſt poſſible, & quelquefois après coup. De cette maniere ils s'accoutument à comprendre que jamais je ne les refuſe ſans en avoir une bonne raiſon, quoiqu'ils ne l'apperçoivent pas toujours.

Fondée ſur le même principe, je ne ſouffrirai pas, non plus, que mes enfans ſe mêlent dans la converſation des gens raiſonnables, & s'imaginent ſottement y tenir leur rang comme les autres, quand on y ſouffre leur babil indiſcret. Je veux qu'ils répondent modeſtement & en peu de mots quand on les interroge, ſans jamais parler de leur chef, & ſur-tout ſans qu'ils s'ingerent à queſtionner hors de propos les gens plus âgés qu'eux, auxquels ils doivent du reſpect.

En vérité, Julie, dis-je en l'interrompant, voilà bien de la rigueur pour une mere auſſi tendre! Pythagore n'étoit pas plus ſévere à ſes diſciples que vous l'êtes aux vôtres.

Non-ſeulement vous ne les traitez pas en hommes, mais on diroit que vous craignez de les voir ceſſer trop tôt d'être enfans. Quel moyen plus agréable & plus ſûr peuvent-ils avoir de s'inſtruire, que d'interroger ſur les choſes qu'ils ignorent les gens plus éclairés qu'eux? que penſeroient de vos maximes les Dames de Paris, qui trouvent que leurs enfans ne jaſent jamais aſſez tôt ni aſſez long-tems, & qui jugent de l'eſprit qu'ils auront étant grands par les ſottiſes qu'ils débitent étant jeunes? Wolmar me dira que cela peut être bon dans un pays où le premier mérite eſt de bien babiller, & où l'on eſt diſpenſé de penſer pourvu qu'on parle. Mais vous qui voulez faire à vos enfans un ſort ſi doux, comment accorderez-vous tant de bonheur avec tant de contrainte, & que devient parmi toute cette gêne, la liberté que vous prétendez leur laiſſer?

Quoi donc! a-t-elle repris à l'inſtant : eſt-ce gêner leur liberté que de les empêcher d'attenter à la nôtre, & ne ſauroient-ils être heureux à moins que toute une compagnie en ſilence n'admire leurs puérilités? Empêchons leur vanité de naître, ou du moins arrêtons-en les progrès; c'eſt là vraiment travailler à leur félicité : car la vanité de l'homme eſt la ſource de ſes plus grandes peines, & il n'y a perſonne de ſi parfait & de ſi fêté, à qui elle ne donne encore plus de chagrin que de plaiſir (4).

Que peut penſer un enfant de lui-même, quand il voit autour de lui tout un cercle de gens ſenſés l'écouter, l'a-

(4) Si jamais la vanité fit quelque heureux ſur la terre, à coup ſûr cet heureux là n'étoit qu'un ſot.

gacer, l'admirer, attendre avec un lâche empreſſement les oracles qui ſortent de ſa bouche, & ſe récrier avec des retentiſſemens de joie à chaque impertinence qu'il dit? La tête d'un homme auroit bien de la peine à tenir à tous ces faux applaudiſſemens; jugez de ce que deviendra la ſienne! Il en eſt du babil des enfans comme des prédictions des Almanacs. Ce ſeroit un prodige ſi, ſur tant de vaines paroles, le hazard ne fourniſſoit jamais une rencontre heureuſe. Imaginez ce que font alors les exclamations de la flatterie ſur une pauvre mere déjà trop abuſée par ſon propre cœur, & ſur un enfant qui ne ſait ce qu'il dit & ſe voit célébrer! Ne penſez pas que pour démêler l'erreur, je m'en garantiſſe. Non, je vois la faute, & j'y tombe. Mais ſi j'admire les reparties de mon fils, au moins je les admire en ſecret; il n'apprend point, en me les voyant applaudir, à devenir babillard & vain, & les flatteurs, en me les faiſant répéter, n'ont pas le plaiſir de rire de ma foibleſſe.

Un jour qu'il nous étoit venu du monde, étant allée donner quelques ordres, je vis en rentrant quatre ou cinq grands nigauds occupés à jouer avec lui, & s'apprêtant à me raconter d'un air d'emphaſe, je ne ſais combien de gentilleſſes qu'ils venoient d'entendre, & dont ils ſembloient tout émerveillés. Meſſieurs, leur dis-je aſſez froidement, je ne doute pas, que vous ne ſachiez faire dire à des marionnettes de fort jolies choſes: mais j'eſpere qu'un jour mes enfans ſeront hommes, qu'ils agiront & parleront d'eux-mêmes, & alors j'apprendrai toujours dans la joie de mon cœur tout ce qu'ils auront dit & fait de bien. Depuis qu'on a vu que cette ma-

niere de me faire ſa cour ne prenoit pas, on joue avec mes enfans comme avec des enfans, non comme avec Polichinelle; il ne leur vient plus de compere, & ils en valent ſenſiblement mieux depuis qu'on ne les admire plus.

A l'égard des queſtions, on ne les leur défend pas indiſtinctement. Je ſuis la premiere à leur dire de demander doucement en particulier à leur pere ou à moi tout ce qu'ils ont beſoin de ſavoir. Mais je ne ſouffre pas qu'ils coupent un entretien ſérieux pour occuper tout le monde de la premiere impertinence qui leur paſſe par la tête. L'art d'interroger n'eſt pas ſi facile qu'on penſe. C'eſt bien plus l'art des maîtres que des diſciples; il faut avoir déjà beaucoup appris de choſes pour ſavoir demander ce qu'on ne ſait pas. Le ſavant ſait & s'enquiert, dit un proverbe Indien; mais l'ignorant ne ſait pas même de quoi s'enquérir (5). Faute de cette ſcience préliminaire, les enfans en liberté ne font preſque jamais que des queſtions ineptes qui ne ſervent à rien, ou profondes & ſcabreuſes dont la ſolution paſſe leur portée, & puiſqu'il ne faut pas qu'ils ſachent tout, il importe qu'ils n'aient pas le droit de tout demander. Voilà pourquoi, généralement parlant, ils s'inſtruiſent mieux par les interrogations qu'on leur fait que par celles qu'ils font eux-mêmes.

Quand cette méthode leur ſeroit auſſi utile qu'on croit, la premiere & la plus importante ſcience qui leur convient, n'eſt-elle pas d'être diſcrets & modeſtes, & y en a-t-il quelque autre qu'ils doivent apprendre au préjudice de celle-

(5) Ce proverbe eſt tiré de Chardin. Tome 5. pag. 170. *in*-12.

là ? Que produit donc dans les enfans cette émancipation de parole avant l'âge de parler, & ce droit de ſoumettre effrontément les hommes à leur interrogatoire ? De petits queſtionneurs babillards, qui queſtionnent moins pour s'inſtruire que pour importuner, pour occuper d'eux tout le monde, & qui prennent encore plus de goût à ce babil par l'embarras où ils s'apperçoivent que jettent quelquefois leurs queſtions indiſcretes, en ſorte que chacun eſt inquiet auſſitôt qu'ils ouvrent la bouche. Ce n'eſt pas tant un moyen de les inſtruire que de les rendre étourdis & vains ; inconvénient plus grand à mon avis que l'avantage qu'ils acquierent par-là n'eſt utile ; car par degrés l'ignorance diminue, mais la vanité ne fait jamais qu'augmenter.

Le pis qui pût arriver de cette réſerve trop prolongée ſeroit que mon fils en âge de raiſon eût la converſation moins légere, le propos moins vif & moins abondant ; & en conſidérant combien cette habitude de paſſer ſa vie à dire des riens rétrécit l'eſprit je regarderois plutôt cette heureuſe ſtérilité comme un bien que comme un mal. Les gens oiſifs toujours ennuyés d'eux-mêmes s'efforcent de donner un grand prix à l'art de les amuſer, & l'on diroit que le ſavoir-vivre conſiſte à ne dire que de vaines paroles, comme à ne faire que des dons inutiles : mais la ſociété humaine a un objet plus noble, & ſes vrais plaiſirs ont plus de ſolidité. L'organe de la vérité, le plus digne organe de l'homme, le ſeul dont l'uſage le diſtingue des animaux, ne lui a point été donné pour n'en pas tirer un meilleur parti qu'ils ne font de leurs cris. Il ſe dégrade au-deſſous d'eux quand il parle pour

ne rien dire, & l'homme doit être homme juſques dans ſes délaſſemens. S'il y a de la politeſſe à étourdir tout le monde d'un vain caquet, j'en trouve une bien plus véritable à laiſſer parler les autres par préférence, à faire plus grand cas de ce qu'ils diſent que de ce qu'on diroit ſoi-même, & à montrer qu'on les eſtime trop pour croire les amuſer par des niaiſeries. Le bon uſage du monde, celui qui nous y fait le plus rechercher & chérir, n'eſt pas tant d'y briller que d'y faire briller les autres, & de mettre, à force de modeſtie, leur orgueil plus en liberté. Ne craignons pas qu'un homme d'eſprit qui ne s'abſtient de parler que par retenue & diſcrétion, puiſſe jamais paſſer pour un ſot. Dans quelque pays que ce puiſſe être, il n'eſt pas poſſible qu'on juge un homme ſur ce qu'il n'a pas dit, & qu'on le mépriſe pour s'être tû. Au contraire on remarque en général que les gens ſilencieux en impoſent, qu'on s'écoute devant eux, & qu'on leur donne beaucoup d'attention quand ils parlent; ce qui, leur laiſſant le choix des occaſions, & faiſant qu'on ne perd rien de ce qu'ils diſent, met tout l'avantage de leur côté. Il eſt ſi difficile à l'homme le plus ſage de garder toute ſa préſence d'eſprit dans un long flux de paroles, il eſt ſi rare qu'il ne lui échappe des choſes dont il ſe repent à loiſir, qu'il aime mieux retenir le bon que riſquer le mauvais. Enfin, quand ce n'eſt pas faute d'eſprit qu'il ſe tait, s'il ne parle pas, quelque diſcret qu'il puiſſe être, le tort en eſt à ceux qui ſont avec lui.

Mais il y a bien loin de ſix ans à vingt; mon fils ne ſera

pas toujours enfant, & à meſure que ſa raiſon commencera de naître, l'intention de ſon pere eſt bien de la laiſſer exercer. Quant à moi, ma miſſion ne va pas juſques-là. Je nourris des enfans & n'ai pas la préſomption de vouloir former des hommes. J'eſpere, dit-elle, en regardant ſon mari, que de plus dignes mains ſe chargeront de ce noble emploi. Je ſuis femme & mere, je ſais me tenir à mon rang. Encore une fois la fonction dont je ſuis chargée n'eſt pas d'élever mes fils, mais de les préparer pour être élevés.

Je ne fais même en cela que ſuivre de point en point le ſyſtême de M. de Wolmar, & plus j'avance, plus j'éprouve combien il eſt excellent & juſte, & combien il s'accorde avec le mien. Conſidérez mes enfans & ſur-tout l'aîné; en connoiſſez-vous de plus heureux ſur la terre, de plus gais, de moins importuns? Vous les voyez ſauter, rire, courir toute la journée ſans jamais incommoder perſonne. De quels plaiſirs, de quelle indépendance leur âge eſt-il ſuſceptible, dont ils ne jouiſſent pas, ou dont ils abuſent? Ils ſe contraignent auſſi peu devant moi qu'en mon abſence. Au contraire, ſous les yeux de leur mere ils ont toujours un peu plus de confiance, & quoique je ſois l'auteur de toute la ſévérité qu'ils éprouvent, ils me trouvent toujours la moins ſévere: car je ne pourrois ſupporter de n'être pas ce qu'ils aiment le plus au monde.

Les ſeules loix qu'on leur impoſe auprès de nous ſont celles de la liberté même, ſavoir de ne pas plus gêner la compagnie qu'elle ne les gêne, de ne pas crier plus haut

qu'on ne parle, & comme on ne les oblige point de s'occuper de nous, je ne veux pas, non plus, qu'ils prétendent nous occuper d'eux. Quand ils manquent à de ſi juſtes loix, toute leur peine eſt d'être à l'inſtant renvoyés, & tout mon art, pour que c'en ſoit une, de faire qu'ils ne ſe trouvent nulle part auſſi bien qu'ici. A cela près, on ne les aſſujettit à rien; on ne les force jamais de rien apprendre; on ne les ennuye point de vaines corrections; jamais on ne les reprend; les ſeules leçons qu'ils reçoivent ſont des leçons de pratique priſes dans la ſimplicité de la nature. Chacun bien inſtruit là-deſſus ſe conforme à mes intentions avec une intelligence & un ſoin qui ne me laiſſent rien à deſirer, & ſi quelque faute eſt à craindre, mon aſſiduité la prévient ou la répare aiſément.

Hier, par exemple, l'aîné ayant ôté un tambour au cadet, l'avoit fait pleurer. Fanchon ne dit rien, mais une heure après, au moment que le raviſſeur du tambour en étoit le plus occupé, elle le lui reprit; il la ſuivoit en le redemandant, & pleurant à ſon tour. Elle lui dit: vous l'avez pris par force à votre frere; je vous le reprends de même; qu'avez-vous à dire? Ne ſuis-je pas la plus forte? Puis elle ſe mit à battre la caiſſe à ſon imitation, comme ſi elle y eût pris beaucoup de plaiſir. Juſques-là tout étoit à merveille. Mais quelque tems après elle voulut rendre le tambour au cadet, alors je l'arrêtai; car ce n'étoit plus la leçon de la nature, & de-là pouvoit naître un premier germe d'envie entre les deux freres. En perdant le tambour, le cadet ſupporta la dure loi de la néceſſité, l'aîné ſentit ſon injuſtice,

tous

tous deux connurent leur foibleſſe & furent conſolés le moment d'après.

Un plan ſi nouveau & ſi contraire aux idées reçues m'avoit d'abord effarouché. A force de me l'expliquer, ils m'en rendirent enfin l'admirateur, & je ſentis que pour guider l'homme, la marche de la nature eſt toujours la meilleure. Le ſeul inconvénient que je trouvois à cette méthode, & cet inconvénient me parut fort grand, c'étoit de négliger dans les enfans la ſeule faculté qu'ils aient dans toute ſa vigueur & qui ne fait que s'affoiblir en avançant en âge. Il me ſembloit que ſelon leur propre ſyſtême, plus les opérations de l'entendement étoient foibles, inſuffiſantes, plus on devoit exercer & fortifier la mémoire, ſi propre alors à ſoutenir le travail. C'eſt elle, diſois-je, qui doit ſuppléer à la raiſon juſqu'à ſa naiſſance, & l'enrichir quand elle eſt née. Un eſprit qu'on n'exerce à rien, devient lourd & peſant dans l'inaction. La ſemence ne prend point dans un champ mal préparé, & c'eſt une étrange préparation pour apprendre à devenir raiſonnable que de commencer par être ſtupide. Comment, ſtupide? s'eſt écriée auſſi-tôt Mde. de Wolmar. Confondriez-vous deux qualités auſſi différentes & preſque auſſi contraires que la mémoire & le jugement (6)? Comme ſi la quantité des choſes mal digérées & ſans liaiſon dont on remplit une tête encore foible, n'y faiſoit pas plus de tort que de profit à la raiſon! J'avoue que de toutes les fa-

(6) Cela ne me paroit pas bien vu. Rien n'eſt ſi néceſſaire au jugement que la mémoire: il eſt vrai que ce n'eſt pas la mémoire des mots.

cultés de l'homme, la mémoire eſt la premiere qui ſe développe & la plus commode à cultiver dans les enfans : mais à votre avis lequel eſt à préférer de ce qu'il leur eſt le plus aiſé d'apprendre, ou de ce qu'il leur importe le plus de ſavoir ?

Regardez à l'uſage qu'on fait en eux de cette facilité, à la violence qu'il faut leur faire, à l'éternelle contrainte où il les faut aſſujettir pour mettre en étalage leur mémoire, & comparez l'utilité qu'ils en retirent au mal qu'on leur fait ſouffrir pour cela. Quoi ! forcer un enfant d'étudier des langues qu'il ne parlera jamais, même avant qu'il ait bien appris la ſienne ; lui faire inceſſamment répéter & conſtruire des vers qu'il n'entend point, & dont toute l'harmonie n'eſt pour lui qu'au bout de ſes doigts ; embrouiller ſon eſprit de cercles & de ſpheres dont il n'a pas la moindre idée, l'accabler de mille noms de villes & de rivieres qu'il confond ſans ceſſe & qu'il rapprend tous les jours ; eſt-ce cultiver ſa mémoire au profit de ſon jugement, & tout ce frivole acquis vaut-il une ſeule des larmes qu'il lui coûte ?

Si tout cela n'étoit qu'inutile, je m'en plaindrois moins ; mais n'eſt-ce rien que d'inſtruire un enfant à ſe payer de mots, & à croire ſavoir ce qu'il ne peut comprendre ? Se pourroit-il qu'un tel amas ne nuisît point aux premieres idées dont on doit meubler une tête humaine, & ne vaudroit-il pas mieux n'avoir point de mémoire que de la remplir de tout ce fatras, au préjudice des connoiſſances néceſſaires dont il tient la place ?

Non, ſi la nature a donné au cerveau des enfans cette ſoupleſſe qui le rend propre à recevoir toutes ſortes d'im-

preſſions, ce n'eſt pas pour qu'on y grave des noms de Rois, des dates, des termes de blaſon, de ſphere, de géographie, & tous ces mots ſans aucun ſens pour leur âge, & ſans aucune utilité pour quelque âge que ce ſoit, dont on accable leur triſte & ſtérile enfance; mais c'eſt pour que toutes les idées relatives à l'état de l'homme, toutes celles qui ſe rapportent à ſon bonheur & l'éclairent ſur ſes devoirs, s'y tracent de bonne heure en caracteres ineffaçables, & lui ſervent à ſe conduire pendant ſa vie d'une maniere convenable à ſon être & à ſes facultés.

Sans étudier dans les livres, la mémoire d'un enfant ne reſte pas pour cela oiſive : tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend le frappe, & il s'en ſouvient ; il tient regiſtre en lui-même des actions, des diſcours des hommes, & tout ce qui l'environne eſt le livre dans lequel, ſans y ſonger, il enrichit continuellement ſa mémoire, en attendant que ſon jugement puiſſe en profiter. C'eſt dans le choix de ces objets, c'eſt dans le ſoin de lui préſenter ſans ceſſe ceux qu'il doit connoître & de lui cacher ceux qu'il doit ignorer que conſiſte le véritable art de cultiver la premiere de ſes facultés, & c'eſt par-là qu'il faut tâcher de lui former un magaſin de connoiſſances qui ſerve à ſon éducation durant la jeuneſſe, & à ſa conduite dans tous les tems. Cette méthode, il eſt vrai, ne forme point de petits prodiges, & ne fait pas briller les gouvernantes & les précepteurs; mais elle forme des hommes judicieux, robuſtes, ſains de corps & d'entendement, qui, ſans s'être fait admirer étant jeunes, ſe font honorer étant grands.

Ne penſez pas, pourtant, continua Julie, qu'on néglige ici tout-à-fait ces ſoins dont vous faites un ſi grand cas. Une mere un peu vigilante tient dans ſes mains les paſſions de ſes enfans. Il y a des moyens pour exciter & nourrir en eux le deſir d'apprendre ou de faire telle ou telle choſe ; & autant que ces moyens peuvent ſe concilier avec la plus entiere liberté de l'enfant, & n'engendrent en lui nulle ſemence de vice, je les emploie aſſez volontiers, ſans m'opiniâtrer quand le ſuccès n'y répond pas; car il aura toujours le tems d'apprendre, mais il n'y a pas un moment à perdre pour lui former un bon naturel ; & M. de Wolmar a une telle idée du premier développement de la raiſon, qu'il ſoutient que quand ſon fils ne ſauroit rien à douze ans, il n'en ſeroit pas moins inſtruit à quinze; ſans compter que rien n'eſt moins néceſſaire que d'être ſavant, & rien plus que d'être ſage & bon.

Vous ſavez que notre aîné lit déjà paſſablement. Voici comment lui eſt venu le goût d'apprendre à lire. J'avois deſſein de lui dire de tems en tems quelque fable de La Fontaine pour l'amuſer, & j'avois déjà commencé, quand il me demanda ſi les corbeaux parloient? A l'inſtant je vis la difficulté de lui faire ſentir bien nettement la différence de l'apologue au menſonge, je me tirai d'affaire comme je pus, & convaincue que les fables ſont faites pour les hommes, mais qu'il faut toujours dire la vérité nue aux enfans, je ſupprimai La Fontaine. Je lui ſubſtituai un recueil de petites hiſtoires intéreſſantes & inſtructives, la plupart tirées de la Bible ; puis voyant que l'enfant prenoit goût à mes

contes, j'imaginai de les lui rendre encore plus utiles, en eſſayant d'en compoſer moi-même d'auſſi amuſans qu'il me fut poſſible, & les appropriant toujours au beſoin du moment. Je les écrivois à meſure dans un beau livre orné d'images, que je tenois bien enfermé, & dont je lui liſois de tems en tems quelques contes, rarement, peu longtems, & répétant ſouvent les mêmes avec des commentaires, avant de paſſer à de nouveaux. Un enfant oiſif eſt ſujet à l'ennui, les petits contes ſervoient de reſſource; mais quand je le voyois le plus avidement attentif, je me ſouvenois quelquefois d'un ordre à donner, je le quittois à l'endroit le plus intéreſſant en laiſſant négligemment le livre. Auſſi-tôt il alloit prier ſa Bonne, ou Fanchon, ou quelqu'un d'achever la lecture : mais comme il n'a rien à commander à perſonne & qu'on étoit prévenu, l'on n'obéiſſoit pas toujours. L'un refuſoit, l'autre avoit à faire, l'autre balbutioit lentement & mal, l'autre laiſſoit à mon exemple un conte à moitié. Quand on le vit bien ennuyé de tant de dépendance, quelqu'un lui ſuggéra ſecretement d'apprendre à lire, pour s'en délivrer & feuilleter le livre à ſon aiſe. Il goûta ce projet. Il falut trouver des gens aſſez complaiſans pour vouloir lui donner leçon; nouvelle difficulté qu'on n'a pouſſée qu'auſſi loin qu'il faloit. Malgré toutes ces précautions, il s'eſt laiſſé trois ou quatre fois, on l'a laiſſé faire. Seulement je me ſuis efforcée de rendre les contes encore plus amuſans, & il eſt revenu à la charge avec tant d'ardeur, que quoiqu'il n'y ait pas ſix mois qu'il a tout de bon commencé d'apprendre, il ſera bientôt en état de lire ſeul le recueil.

C'eſt à peu près ainſi que je tâcherai d'exciter ſon zele & ſa bonne volonté pour acquérir les connoiſſances qui demandent de la ſuite & de l'application, & qui peuvent convenir à ſon âge ; mais quoiqu'il apprenne à lire, ce n'eſt point des livres qu'il tirera ces connoiſſances; car elles ne s'y trouvent point, & la lecture ne convient en aucune maniere aux enfans. Je veux auſſi l'habituer de bonne heure à nourrir ſa tête d'idées & non de mots : c'eſt pourquoi je ne lui fais jamais rien apprendre par cœur.

Jamais! interrompis-je : c'eſt beaucoup dire ; car encore faut-il bien qu'il ſache ſon catéchiſme & ſes prieres. C'eſt ce qui vous trompe, reprit-elle. A l'égard de la priere, tous les matins & tous les ſoirs je fais la mienne à haute voix dans la chambre de mes enfans, & c'eſt aſſez pour qu'ils l'apprennent ſans qu'on les y oblige : quant au catéchiſme, ils ne ſavent ce que c'eſt. Quoi, Julie! vos enfans n'apprennent par leur catéchiſme? Non, mon ami, mes enfans n'apprennent pas leur catéchiſme. Comment! ai-je dit tout étonné, une mere ſi pieuſe!.... je ne vous comprends point. Et pourquoi vos enfans n'apprennent-ils pas leur catéchiſme? Afin qu'ils le croient un jour, dit-elle, j'en veux faire un jour des Chrétiens. Ah! j'y ſuis, m'écriai-je, vous ne voulez pas que leur foi ne ſoit qu'en paroles, ni qu'ils ſachent ſeulement leur Religion, mais qu'ils la croient, & vous penſez avec raiſon qu'il eſt impoſſible à l'homme de croire ce qu'il n'entend point. Vous êtes bien difficile, me dit en ſouriant M. de Wolmar; ſeriez-vous Chrétien, par hazard? Je m'efforce de l'être, lui dis-je avec fermeté.

Je crois de la Religion tout ce que j'en puis comprendre, & reſpecte le reſte ſans le rejetter. Julie me fit un ſigne d'approbation, & nous reprîmes le ſujet de notre entretien.

Après être entrée dans d'autres détails qui m'ont fait concevoir combien le zele maternel eſt actif, infatigable & prévoyant, elle a conclu, en obſervant que ſa méthode ſe rapportoit exactement aux deux objets qu'elle s'étoit propoſés, ſavoir de laiſſer développer le naturel des enfans, & de l'étudier. Les miens ne ſont gênés en rien, dit-elle, & ne ſauroient abuſer de leur liberté; leur caractere ne peut ni ſe dépraver, ni ſe contraindre; on laiſſe en paix renforcer leur corps & germer leur jugement; l'eſclavage n'avilit point leur ame; les regards d'autrui ne font point fermenter leur amour-propre; ils ne ſe croient ni des hommes puiſſans, ni des animaux enchaînés, mais des enfans heureux & libres. Pour les garantir des vices qui ne ſont pas en eux, ils ont, ce me ſemble, un préſervatif plus fort que des diſcours qu'ils n'entendroient point, ou dont ils ſeroient bientôt ennuyés. C'eſt l'exemple des mœurs de tout ce qui les environne. Ce ſont les entretiens qu'ils entendent, qui ſont ici naturels à tout le monde, & qu'on n'a pas beſoin de compoſer exprès pour eux; c'eſt la paix & l'union dont ils ſont témoins; c'eſt l'accord qu'ils voient régner ſans ceſſe, & dans la conduite reſpective de tous, & dans la conduite & les diſcours de chacun.

Nourris encore dans leur premiere ſimplicité, d'où leur viendroient des vices dont ils n'ont point vu d'exemple, des

paſſions qu'ils n'ont nulle occaſion de ſentir, des préjugés que rien ne leur inſpire ? Vous voyez qu'aucune erreur ne les gagne, qu'aucun mauvais penchant ne ſe montre en eux. Leur ignorance n'eſt point entêtée, leurs deſirs ne ſont point obſtinés ; les inclinations au mal ſont prévenues, la nature eſt juſtifiée, & tout me prouve que les défauts dont nous l'accuſons ne ſont point ſon ouvrage, mais le nôtre.

C'eſt ainſi que livrés au penchant de leur cœur, ſans que rien le déguiſe ou l'altere, nos enfans ne reçoivent point une forme extérieure & artificielle, mais conſervent exactement celle de leur caractere originel : c'eſt ainſi que ce caractere ſe développe journellement à nos yeux ſans réſerve, & que nous pouvons étudier les mouvemens de la nature juſques dans leurs principes les plus ſecrets. Sûrs de n'être jamais ni grondés ni punis, ils ne ſavent ni mentir, ni ſe cacher, & dans tout ce qu'ils diſent, ſoit entre eux, ſoit à nous, ils laiſſent voir ſans contrainte tout ce qu'ils ont au fond de l'ame. Libres de babiller entre eux toute la journée, ils ne ſongent pas même à ſe gêner un moment devant moi. Je ne les reprends jamais, ni ne les fais taire, ni ne feins de les écouter, & ils diroient les choſes du monde les plus blâmables que je ne ferois pas ſemblant d'en rien ſavoir : mais en effet, je les écoute avec la plus grande attention ſans qu'ils s'en doutent ; je tiens un regiſtre exact de ce qu'ils font & de ce qu'ils diſent ; ce ſont les productions naturelles du fonds qu'il faut cultiver. Un propos vicieux dans leur bouche eſt une herbe étrangere dont le vent apporta la graine ; ſi je la coupe par une réprimande, bientôt

bientôt elle repouſſera : au lieu de cela j'en cherche en ſecret la racine, & j'ai ſoin de l'arracher. Je ne ſuis, m'a-t-elle dit en riant, que la ſervante du Jardinier ; je ſarcle le jardin, j'en ôte la mauvaiſe herbe, c'eſt à lui de cultiver la bonne.

Convenons auſſi qu'avec toute la peine que j'aurois pu prendre, il faloit être auſſi bien ſecondée pour eſpérer de réuſſir, & que le ſuccès de mes ſoins dépendoit d'un concours de circonſtances qui ne s'eſt peut-être jamais trouvé qu'ici. Il faloit les lumieres d'un pere éclairé, pour démêler, à travers les préjugés établis, le véritable art de gouverner les enfans dès leur naiſſance ; il faloit toute ſa patience pour ſe prêter à l'exécution, ſans jamais démentir ſes leçons par ſa conduite ; il faloit des enfans bien nés en qui la nature eût aſſez fait pour qu'on pût aimer ſon ſeul ouvrage ; il faloit n'avoir autour de ſoi que des domeſtiques intelligens & bien intentionnés, qui ne ſe laſſaſſent point d'entrer dans les vues des maîtres ; un ſeul valet brutal ou flatteur eût ſuffi pour tout gâter. En vérité, quand on ſonge combien de cauſes étrangeres peuvent nuire aux meilleurs deſſeins & renverſer les projets les mieux concertés, on doit remercier la fortune de tout ce qu'on fait de bien dans la vie, & dire que la ſageſſe dépend beaucoup du bonheur.

Dites, me ſuis-je écrié, que le bonheur dépend encore plus de la ſageſſe. Ne voyez-vous pas que ce concours dont vous vous félicitez eſt votre ouvrage, & que tout ce qui vous approche eſt contraint de vous reſſembler ? Meres de

famille, quand vous vous plaignez de n'être pas fecondées, que vous connoiſſez mal votre pouvoir ! ſoyez tout ce que vous devez être, vous ſurmonterez tous les obſtacles ; vous forcerez chacun de remplir ſes devoirs, ſi vous rempliſſez bien tous les vôtres. Vos droits ne ſont-ils pas ceux de la nature ? Malgré les maximes du vice, ils ſeront toujours chers au cœur humain. Ah ! veuillez être femmes & meres, & le plus doux empire qui ſoit ſur la terre ſera auſſi le plus reſpecté.

En achevant cette converſation, Julie a remarqué que tout prenoit une nouvelle facilité depuis l'arrivée d'Henriette. Il eſt certain, dit-elle, que j'aurois beſoin de beaucoup moins de ſoins & d'adreſſe, ſi je voulois introduire l'émulation entre les deux freres ; mais ce moyen me paroit trop dangereux ; j'aime mieux avoir plus de peine & ne rien riſquer. Henriette ſupplée à cela ; comme elle eſt d'un autre ſexe, leur aînée, qu'ils l'aiment tous deux à la folie, & qu'elle a du ſens au-deſſus de ſon âge, j'en fais en quelque ſorte leur premiere gouvernante, & avec d'autant plus de ſuccès que ſes leçons leur ſont moins ſuſpectes.

Quant à elle, ſon éducation me regarde ; mais les principes en ſont ſi différens qu'ils méritent un entretien à part. Au moins puis-je bien dire d'avance qu'il ſera difficile d'ajouter en elle aux dons de la nature, & qu'elle vaudra ſa mere elle-même, ſi quelqu'un au monde la peut valoir.

Milord, on vous attend de jour en jour, & ce devroit être ici ma derniere lettre. Mais je comprends ce qui pro-

longe votre ſéjour à l'armée, & j'en frémis. Julie n'en eſt pas moins inquiete ; elle vous prie de nous donner plus ſouvent de vos nouvelles, & vous conjure de ſonger en expoſant votre perſonne, combien vous prodiguez le repos de vos amis. Pour moi, je n'ai rien à vous dire. Faites votre devoir ; un conſeil timide ne peut non plus ſortir de mon cœur qu'approcher du vôtre. Cher Bomſton, je le ſais trop ; la ſeule mort digne de ta vie ſeroit de verſer ton ſang pour la gloire de ton pays ; mais ne dois-tu nul compte de tes jours à celui qui n'a conſervé les ſiens que pour toi ?

LETTRE IV.

DE MILORD EDOUARD A SAINT PREUX.

JE vois par vos deux dernieres lettres qu'il m'en manque une antérieure à ces deux là, apparemment la premiere que vous m'aviez écrite à l'armée, & dans laquelle étoit l'explication des chagrins ſecrets de Madame de Wolmar. Je n'ai point reçu cette lettre, & je conjecture qu'elle pouvoit être dans la malle d'un courrier qui nous a été enlevé. Répétez-moi donc, mon ami, ce qu'elle contenoit ; ma raiſon s'y perd, & mon cœur s'en inquiete : car encore une fois, ſi le bonheur & la paix ne ſont pas dans l'ame de Julie, où ſera leur aſyle ici-bas ?

Raſſurez-la ſur les riſques auxquels elle me croit expoſé ;

nous avons à faire à un ennemi trop habile pour nous en laiſſer courir. Avec une poignée de monde, il rend toutes nos forces inutiles, & nous ôte par-tout les moyens de l'attaquer. Cependant, comme nous ſommes confians, nous pourrions bien lever les difficultés inſurmontables pour de meilleurs Généraux, & forcer à la fin les François de nous battre. J'augure que nous payerons cher nos premiers ſuccès, & que la bataille gagnée à Dettingue nous en fera perdre une en Flandre. Nous avons en tête un grand Capitaine; ce n'eſt pas tout; il a la confiance de ſes troupes, & le ſoldat françois qui compte ſur ſon Général eſt invincible. Au contraire, on en a ſi bon marché quand il eſt commandé par des courtiſans qu'il mépriſe, & cela arrive ſi ſouvent, qu'il ne faut qu'attendre les intrigues de Cour & l'occaſion, pour vaincre à coup ſûr la plus brave nation du continent. Ils le ſavent fort bien eux-mêmes. Milord Marlboroug voyant la bonne mine & l'air guerrier d'un ſoldat pris à Blenheim (1), lui dit : s'il y eût eu cinquante mille hommes comme toi à l'armée françoiſe, elle ne ſe fût pas ainſi laiſſé battre. Eh morbleu ! repartit le Grenadier, nous avions aſſez d'hommes comme moi; il ne nous en manquoit qu'un comme vous. Or cet homme comme lui commande à préſent l'armée de France & manque à la nôtre; mais nous ne ſongeons gueres à cela.

Quoi qu'il en ſoit, je veux voir les manœuvres du reſte de cette campagne, & j'ai réſolu de reſter à l'armée juſqu'à ce qu'elle entre en quartiers. Nous gagnerons tous à ce

(1) C'eſt le nom que les Anglois donnent à la bataille d'Hochſtet.

délai. La ſaiſon étant trop avancée pour traverſer les monts, nous paſſerons l'hiver où vous êtes, & n'irons en Italie qu'au commencement du printems. Dites à M. & Made. de Wolmar que je fais ce nouvel arrangement pour jouir à mon aiſe du touchant ſpectacle que vous décrivez ſi bien & pour voir Made. d'Orbe établie avec eux. Continuez, mon cher, à m'écrire avec le même ſoin, & vous me ferez plus de plaiſir que jamais. Mon équipage a été pris, & je ſuis ſans livres ; mais je lis vos lettres.

LETTRE V.

DE SAINT PREUX A MILORD EDOUARD.

QUELLE joie vous me donnez en m'annonçant que nous paſſerons l'hiver à Clarens ! mais que vous me la faites payer cher en prolongeant votre ſéjour à l'armée ! Ce qui me déplait ſur-tout, c'eſt de voir clairement qu'avant notre ſéparation le parti de faire la campagne étoit déjà pris, & que vous ne m'en voulûtes rien dire. Milord, je ſens la raiſon de ce myſtere & ne puis vous en ſavoir bon gré. Me mépriſeriez-vous aſſez pour croire qu'il me fût bon de vous ſurvivre, ou m'avez-vous connu des attachemens ſi bas que je les préfere à l'honneur de mourir avec mon ami ? Si je ne méritois pas de vous ſuivre, il falloit me laiſſer à Londres, vous m'auriez moins offenſé que de m'envoyer ici.

Il eſt clair par la derniere de vos lettres qu'en effet une des miennes s'eſt perdue, & cette perte a dû vous rendre les deux lettres ſuivantes fort obſcures à bien des égards ; mais les éclairciſſemens néceſſaires pour les bien entendre viendront à loiſir. Ce qui preſſe le plus à préſent eſt de vous tirer de l'inquiétude où vous êtes ſur le chagrin ſecret de Madame de Wolmar.

Je ne vous redirai point la ſuite de la converſation que j'eus avec elle après le départ de ſon mari. Il s'eſt paſſé depuis bien des choſes qui m'en ont fait oublier une partie, & nous la reprîmes tant de fois durant ſon abſence, que je m'en tiens au ſommaire pour épargner des répétitions.

Elle m'apprit donc que ce même époux, qui faiſoit tout pour la rendre heureuſe, étoit l'unique auteur de toute ſa peine, & que plus leur attachement mutuel étoit ſincere, plus il lui donnoit à ſouffrir. Le diriez-vous, Milord ? Cet homme ſi ſage, ſi raiſonnable, ſi loin de toute eſpece de vice, ſi peu ſoumis aux paſſions humaines, ne croit rien de ce qui donne un prix aux vertus, &, dans l'innocence d'une vie irréprochable, il porte au fond de ſon cœur l'affreuſe paix des méchans. La réflexion qui naît de ce contraſte augmente la douleur de Julie, & il ſemble qu'elle lui pardonneroit plutôt de méconnoître l'Auteur de ſon être, s'il avoit plus de motifs pour le craindre ou plus d'orgueil pour le braver. Qu'un coupable appaiſe ſa conſcience aux dépens de ſa raiſon, que l'honneur de penſer autrement que le vulgaire anime celui qui dogmatiſe, cette erreur au moins ſe conçoit ; mais, pourſuit-elle en ſoupirant, pour un ſi hon-

nête homme & ſi peu vain de ſon ſavoir, c'étoit bien la peine d'être incrédule!

Il faut être inſtruit du caractere des deux époux; il faut les imaginer concentrés dans le ſein de leur famille, & ſe tenant l'un à l'autre lieu du reſte de l'univers; il faut connoître l'union qui regne entre eux dans tout le reſte, pour concevoir combien leur différend ſur ce ſeul point eſt capable d'en troubler les charmes. M. de Wolmar, élevé dans le rit grec, n'étoit pas fait pour ſupporter l'abſurdité d'un culte auſſi ridicule. Sa raiſon trop ſupérieure à l'imbécille joug qu'on lui vouloit impoſer le ſecoua bientôt avec mépris, & rejettant à la fois tout ce qui lui venoit d'une autorité ſi ſuſpecte, forcé d'être impie il ſe fit Athée.

Dans la ſuite ayant toujours vécu dans des pays catholiques, il n'apprit pas à concevoir une meilleure opinion de la Foi Chrétienne par celle qu'on y profeſſe. Il n'y vit d'autre religion que l'intérêt de ſes Miniſtres. Il vit que tout y conſiſtoit encore en vaines ſimagrées, plâtrées un peu plus ſubtilement par des mots qui ne ſignifioient rien; il s'apperçut que tous les *honnêtes gens* y étoient unanimement de ſon avis & ne s'en cachoient gueres, que le clergé même, un peu plus diſcretement, ſe moquoit en ſecret de ce qu'il enſeignoit en public, & il m'a proteſté ſouvent qu'après bien du tems & des recherches, il n'avoit trouvé de ſa vie que trois Prêtres qui cruſſent en Dieu. (1).

(1) A Dieu ne plaiſe que je veuille approuver ces aſſertions dures & téméraires; j'affirme ſeulement qu'il y a des gens qui les font & dont la con-

En voulant s'éclaircir de bonne foi ſur ces matieres, il s'étoit enfoncé dans les ténebres de la métaphyſique où l'homme n'a d'autres guides que les ſyſtêmes qu'il y porte, & ne voit par-tout que doutes & contradictions; quand enfin il eſt venu parmi des Chrétiens il y eſt venu trop tard, ſa foi s'étoit déjà fermée à la vérité, ſa raiſon n'étoit plus acceſſible à la certitude; tout ce qu'on lui prouvoit détruiſant plus un ſentiment qu'il n'en établiſſoit un autre, il a fini par combattre également les dogmes de toute eſpece, & n'a ceſſé d'être Athée que pour devenir Sceptique.

Voilà le mari que le Ciel deſtinoit à cette Julie en qui vous connoiſſez une foi ſi ſimple & une piété ſi douce : mais il faut avoir vécu auſſi familierement avec elle que ſa couſine & moi, pour ſavoir combien cette ame tendre eſt naturellement portée à la dévotion. On diroit que rien de terreſtre ne pouvant ſuffire au beſoin d'aimer dont elle eſt dévorée, cet excès de ſenſibilité ſoit forcé de remonter à ſa ſource. Ce n'eſt point, comme Ste. Théreſe, un cœur amoureux qui ſe donne le change & veut ſe tromper d'objet; c'eſt un cœur vraiment intariſſable que l'amour ni l'amitié n'ont pu épuiſer, & qui porte ſes affections ſurabondantes

duite du clergé de tous les pays & de toutes les ſectes, n'autoriſe que trop ſouvent l'indiſcrétion. Mais loin que mon deſſein dans cette note ſoit de me mettre lâchement à couvert, voici bien nettement mon propre ſentiment ſur ce point. C'eſt que nul vrai croyant ne ſauroit être intolérant ni perſécuteur. Si j'étois Magiſtrat, & que la loi portât peine de mort contre les athées, je commencerois par faire brûler comme tel quiconque en viendroit dénoncer un autre.

au

au ſeul Etre digne de les abſorber (2). L'amour de Dieu ne la détache point des créatures ; il ne lui donne ni dureté ni aigreur. Tous ces attachemens produits par la méme cauſe, en s'animant l'un par l'autre en deviennent plus charmans & plus doux, & pour moi je crois qu'elle ſeroit moins dévote, ſi elle aimoit moins tendrement ſon pere, ſon mari, ſes enfans, ſa couſine, & moi-même.

Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que plus elle l'eſt, moins elle croit l'être, qu'elle ſe plaint de ſentir en elle-même une ame aride qui ne ſait point aimer Dieu. On a beau faire, dit-elle ſouvent, le cœur ne s'attache que par l'entremiſe des ſens ou de l'imagination qui les repréſente, & le moyen de voir ou d'imaginer l'immenſité du grand Etre (3) ! Quand je veux m'élever à lui, je ne ſais où je ſuis ; n'appercevant aucun rapport entre lui & moi, je ne ſais par où l'atteindre, je ne vois ni ne ſens plus rien, je me trouve dans une eſpece d'anéantiſſement, & ſi j'oſois juger d'au-

(2) Comment ! Dieu n'aura donc que les reſtes des créatures ? Au contraire, ce que les créatures peuvent occuper du cœur humain eſt ſi peu de choſe, que quand on croit l'avoir rempli d'elles, il eſt encore vuide. Il faut un objet infini pour le remplir.

(3) Il eſt certain qu'il faut ſe fatiguer l'ame pour l'élever aux ſublimes idées de la Divinité ; un culte plus ſenſible repoſe l'eſprit du peuple. Il aime qu'on lui offre des objets de piété qui le diſpenſent de penſer à Dieu. Sur ces maximes les Catholiques ont-ils mal fait de remplir leurs Légendes, leurs Calendriers, leurs Egliſes, de petits Anges, de beaux garçons, & de jolies ſaintes ? L'enfant Jéſus entre les bras d'une mere charmante & modeſte, eſt en même tems un des plus touchans & des plus agréables ſpectacles que la dévotion Chrétienne puiſſe offrir aux yeux des fideles.

trui par moi-même, je craindrois que les extaſes des myſtiques ne vinſſent moins d'un cœur plein que d'un cerveau vuide.

Que faire donc, continue-t-elle, pour me dérober aux fantômes d'une raiſon qui s'égare? Je ſubſtitue un culte groſſier mais à ma portée, à ces ſublimes contemplations qui paſſent mes facultés. Je rabaiſſe à regret la majeſté divine; j'interpoſe entre elle & moi des objets ſenſibles; ne la pouvant contempler dans ſon eſſence, je la contemple au moins dans ſes œuvres, je l'aime dans ſes bienfaits; mais de quelque maniere que je m'y prenne, au lieu de l'amour pur qu'elle exige, je n'ai qu'une reconnoiſſance intéreſſée à lui préſenter.

C'eſt ainſi que tout devient ſentiment dans un cœur ſenſible. Julie ne trouve dans l'univers entier que des ſujets d'attendriſſement & de gratitude. Par-tout elle apperçoit la bienfaiſante main de la Providence; ſes enfans ſont le cher dépôt qu'elle en a reçu; elle recueille ſes dons dans les productions de la terre; elle voit ſa table couverte par ſes ſoins; elle s'endort ſous ſa protection; ſon paiſible réveil lui vient d'elle; elle ſent ſes leçons dans les diſgraces, & ſes faveurs dans les plaiſirs; les biens dont jouit tout ce qui lui eſt cher ſont autant de nouveaux ſujets d'hommages; ſi le Dieu de l'univers échappe à ſes foibles yeux, elle voit par-tout le pere commun des hommes. Honorer ainſi ſes bienfaits ſuprêmes, n'eſt-ce pas ſervir autant qu'on peut l'Etre infini?

Concevez, Milord, quel tourment c'eſt de vivre dans la

retraite avec celui qui partage notre exiſtence, & ne peut partager l'eſpoir qui nous la rend chere! De ne pouvoir avec lui ni bénir les œuvres de Dieu, ni parler de l'heureux avenir que nous promet ſa bonté! De le voir inſenſible en faiſant le bien à tout ce qui le rend agréable à faire, & par la plus bizarre inconſéquence penſer en impie & vivre en Chrétien! Imaginez Julie à la promenade avec ſon mari; l'une admirant dans la riche & brillante parure que la terre étale, l'ouvrage & les dons de l'Auteur de l'univers; l'autre ne voyant en tout cela qu'une combinaiſon fortuite où rien n'eſt lié que par une force aveugle : imaginez deux époux ſincerement unis, n'oſant de peur de s'importuner mutuellement, ſe livrer, l'un aux réflexions, l'autre aux ſentimens que leur inſpirent les objets qui les entourent, & tirer de leur attachement même le devoir de ſe contraindre inceſſamment. Nous ne nous promenons preſque jamais Julie & moi, que quelque vue frappante & pittoreſque ne lui rappelle ces idées douloureuſes. Hélas! dit-elle avec attendriſſement; le ſpectacle de la nature, ſi vivant, ſi animé pour nous, eſt mort aux yeux de l'infortuné Wolmar, & dans cette grande harmonie des êtres, où tout parle de Dieu d'une voix ſi douce, il n'apperçoit qu'un ſilence éternel.

Vous qui connoiſſez Julie, vous qui ſavez combien cette ame communicative aime à ſe répandre, concevez ce qu'elle ſouffriroit de ces réſerves, quand elles n'auroient d'autre inconvénient qu'un ſi triſte partage entre ceux à qui tout doit être commun. Mais des idées plus funeſtes s'élevent malgré qu'elle en ait à la ſuite de celle-là. Elle a beau vouloir rejet-

ter ces terreurs involontaires, elles reviennent la troubler à chaque inſtant. Quelle horreur pour une tendre épouſe d'imaginer l'Etre ſuprême vengeur de ſa Divinité méconnue, de ſonger que le bonheur de celui qui fait le ſien doit finir avec ſa vie, & de ne voir qu'un réprouvé dans le pere de ſes enfans! A cette affreuſe image, toute ſa douceur la garantit à peine du déſeſpoir, & la Religion, qui lui rend amere l'incrédulité de ſon mari, lui donne ſeule la force de la ſupporter. Si le Ciel, dit-elle ſouvent, me refuſe la converſion de cet honnête homme, je n'ai plus qu'une grace à lui demander; c'eſt de mourir la premiere.

Telle eſt, Milord, la trop juſte cauſe de ſes chagrins ſecrets; telle eſt la peine intérieure qui ſemble charger ſa conſcience de l'endurciſſement d'autrui, & ne lui devient que plus cruelle par le ſoin qu'elle prend de la diſſimuler. L'athéiſme qui marche à viſage découvert chez les Papiſtes, eſt obligé de ſe cacher dans tout pays où la raiſon permettant de croire en Dieu, la ſeule excuſe des incrédules leur eſt ôtée. Ce ſyſtême eſt naturellement déſolant; s'il trouve des partiſans chez les grands & les riches qu'il favoriſe, il eſt par-tout en horreur au peuple opprimé & miſérable, qui voyant délivrer ſes tyrans du ſeul frein propre à les contenir, ſe voit encore enlever dans l'eſpoir d'une autre vie la ſeule conſolation qu'on lui laiſſe en celle-ci. Mde. de Wolmar ſentant donc le mauvais effet que feroit ici le pyrrhoniſme de ſon mari, & voulant ſur-tout garantir ſes enfans d'un ſi dangereux exemple, n'a pas eu de peine à

engager au ſecret un homme ſincere & vrai, mais diſcret, ſimple, ſans vanité, & fort éloigné de vouloir ôter aux autres un bien dont il eſt fâché d'être privé lui-même. Il ne dogmatiſe jamais, il vient au temple avec nous, il ſe conforme aux uſages établis; ſans profeſſer de bouche une foi qu'il n'a pas, il évite le ſcandale, & fait ſur le culte réglé par les loix tout ce que l'Etat peut exiger d'un citoyen.

Depuis près de huit ans qu'ils ſont unis, la ſeule Mde. d'Orbe eſt du ſecret, parce qu'on le lui a confié. Au ſurplus, les apparences ſont ſi bien ſauvées, & avec ſi peu d'affectation, qu'au bout de ſix ſemaines paſſées enſemble dans la plus grande intimité, je n'avois pas même conçu le moindre ſoupçon, & n'aurois peut-être jamais pénétré la vérité ſur ce point, ſi Julie elle-même ne me l'eût appriſe.

Pluſieurs motifs l'ont déterminée à cette confidence. Premierement quelle réſerve eſt compatible avec l'amitié qui regne entre nous? N'eſt-ce pas aggraver ſes chagrins à pure perte que s'ôter la douceur de les partager avec un ami? De plus, elle n'a pas voulu que ma préſence fût plus long-tems un obſtacle aux entretiens qu'ils ont ſouvent enſemble ſur un ſujet qui lui tient ſi fort au cœur. Enfin, ſachant que vous deviez bientôt venir nous joindre, elle a deſiré, du conſentement de ſon mari, que vous fuſſiez d'avance inſtruit de ſes ſentimens; car elle attend de votre ſageſſe un ſupplément à nos vains efforts, & des effets dignes de vous.

Le tems qu'elle choisit pour me confier sa peine m'a fait soupçonner une autre raison dont elle n'a eu garde de me parler. Son mari nous quittoit; nous restions seuls; nos cœurs s'étoient aimés; ils s'en souvenoient encore; s'ils s'étoient un instant oubliés, tout nous livroit à l'opprobre. Je voyois clairement qu'elle avoit craint ce tête-à-tête & tâché de s'en garantir, & la scene de Meillerie m'a trop appris que celui des deux qui se défioit le moins de lui-même devoit seul s'en défier.

Dans l'injuste crainte que lui inspiroit sa timidité naturelle, elle n'imagina point de précaution plus sûre que de se donner incessamment un témoin qu'il falût respecter, d'appeller en tiers le Juge integre & redoutable qui voit les actions secretes & sait lire au fond des cœurs. Elle s'environnoit de la Majesté suprême; je voyois Dieu sans cesse entre elle & moi. Quel coupable desir eût pu franchir une telle sauve-garde, Mon cœur s'épuroit au feu de son zele, & je partageois sa vertu.

Ces graves entretiens remplirent presque tous nos tête-à-tête durant l'absence de son mari, & depuis son retour nous les reprenons fréquemment en sa présence. Il s'y prête comme s'il étoit question d'un autre, & sans mépriser nos soins, il nous donne souvent de bons conseils sur la maniere dont nous devons raisonner avec lui. C'est cela même qui me fait désespérer du succès; car s'il avoit moins de bonne foi, l'on pourroit attaquer le vice de l'ame qui nourriroit son incrédulité; mais s'il n'est question que de convaincre, où chercherons-nous des lumieres qu'il n'ait point eues &

des raiſons qui lui aient échappé ? Quand j'ai voulu diſputer avec lui, j'ai vu que tout ce que je pouvois employer d'argumens avoit été déjà vainement épuiſé par Julie, & que ma ſéchereſſe étoit bien loin de cette éloquence du cœur & de cette douce perſuaſion qui coule de ſa bouche. Milord, nous ne ramenerons jamais cet homme; il eſt trop froid & n'eſt point méchant, il ne s'agit pas de le toucher; la preuve intérieure ou de ſentiment lui manque, & celle-là ſeule peut rendre invincibles toutes les autres.

Quelque ſoin que prenne ſa femme de lui déguiſer ſa triſteſſe, il la ſent & la partage : ce n'eſt pas un œil auſſi clair-voyant qu'on abuſe. Ce chagrin dévoré ne lui en eſt que plus ſenſible. Il m'a dit avoir été tenté pluſieurs fois de céder en apparence, & de feindre pour la tranquilliſer des ſentimens qu'il n'avoit pas ; mais une telle baſſeſſe d'ame eſt trop loin de lui. Sans en impoſer à Julie, cette diſſimulation n'eût été qu'un nouveau tourment pour elle. La bonne foi, la franchiſe, l'union des cœurs qui conſole de tant de maux, ſe fuſſent éclipſées entre eux. Etoit-ce en ſe faiſant moins eſtimer de ſa femme qu'il pouvoit la raſſurer ſur ſes craintes? Au lieu d'uſer de déguiſement avec elle, il lui dit ſincerement ce qu'il penſe ; mais il le dit d'un ton ſi ſimple, avec ſi peu de mépris des opinions vulgaires, ſi peu de cette ironique fierté des eſprits forts, que ces triſtes aveux donnent bien plus d'affliction que de colere à Julie, & que, ne pouvant tranſmettre à ſon mari ſes ſentimens & ſes eſpérances, elle en cherche avec plus de ſoin à raſſembler autour de lui ces douceurs paſſageres auxquelles il borne ſa féli-

cité. Ah! dit-elle avec douleur, ſi l'infortuné fait ſon paradis en ce monde, rendons-le lui du moins auſſi doux qu'il eſt poſſible (4)!

Le voile de triſteſſe dont cette oppoſition de ſentimens couvre leur union, prouve mieux que toute autre choſe l'invincible aſcendant de Julie par les conſolations dont cette triſteſſe eſt mêlée, & qu'elle ſeule au monde étoit peut-être capable d'y joindre. Tous leurs démêlés, toutes leurs diſputes, ſur ce point important, loin de ſe tourner en aigreur, en mépris, en querelles, finiſſent toujours par quelque ſcene attendriſſante, qui ne fait que les rendre plus chers l'un à l'autre.

Hier l'entretien s'étant fixé ſur ce texte, qui revient ſouvent quand nous ne ſommes que nous trois, nous tombâmes ſur l'origine du mal, & je m'efforçois de montrer que non-ſeulement il n'y avoit point de mal abſolu & général dans le ſyſtême des êtres, mais que même les maux particuliers étoient beaucoup moindres qu'ils ne le ſemblent au premier coup d'œil, & qu'à tout prendre ils étoient ſurpaſſés de beaucoup par les biens particuliers & individuels. Je citois à M. de Wolmar ſon propre exemple, & pénétré du bonheur de ſa ſituation, je la peignois avec des traits ſi vrais qu'il en parut ému lui-même. Voilà, dit-il en m'in-

(4) Combien ce ſentiment plein d'humanité n'eſt-il pas plus naturel que le zele affreux des perſécuteurs, toujours occupés à tourmenter les incrédules, comme pour les damner dès cette vie, & ſe faire les précurſeurs des démons? Je ne ceſſerai jamais de le redire; c'eſt que ces perſécuteurs là ne ſont point des croyans; ce ſont des fourbes.

terrompant,

terrompant, les ſéductions de Julie. Elle met toujours le ſentiment à la place des raiſons, & le rend ſi touchant qu'il faut toujours l'embraſſer pour toute réponſe : ne ſeroit-ce point de ſon maître de philoſophie, ajouta-t-il en riant, qu'elle auroit appris cette maniere d'argumenter.

Deux mois plutôt la plaiſanterie m'eût déconcerté cruellement, mais le tems de l'embarras eſt paſſé; je n'en fis que rire à mon tour, & quoique Julie eût un peu rougi, elle ne parut pas plus embarraſſée que moi. Nous continuâmes. Sans diſputer ſur la quantité du mal, Wolmar ſe contentoit de l'aveu qu'il falut bien faire, que, peu ou beaucoup, enfin le mal exiſte; & de cette ſeule exiſtence il déduiſoit défaut de puiſſance, d'intelligence ou de bonté dans la premiere cauſe. Moi de mon côté je tâchois de montrer l'origine du mal phyſique dans la nature de la matiere, & du mal moral dans la liberté de l'homme. Je lui ſoutenois que Dieu pouvoit tout faire, hors de créer d'autres ſubſtances auſſi parfaites que la ſienne & qui ne laiſſaſſent aucune priſe au mal. Nous étions dans la chaleur de la diſpute quand je m'apperçus que Julie avoit diſparu. Devinez où elle eſt, me dit ſon mari voyant que je la cherchois des yeux? Mais, dis-je, elle eſt allée donner quelque ordre dans le ménage. Non, dit-il, elle n'auroit point pris pour d'autres affaires le tems de celle-ci. Tout ſe fait ſans qu'elle me quitte, & je ne la vois jamais rien faire. Elle eſt donc dans la chambre des enfans? Tout auſſi peu; ſes enfans ne lui ſont pas plus chers que mon ſalut. Hé bien! repris-je, ce qu'elle fait, je n'en ſais rien; mais je ſuis très-ſûr qu'elle

ne s'occupe qu'à des ſoins utiles. Encore moins, dit-il froidement ; venez, venez ; vous verrez ſi j'ai bien deviné.

Il ſe mit à marcher doucement ; je le ſuivis ſur la pointe du pied. Nous arrivâmes à la porte du cabinet ; elle étoit fermée. Il l'ouvrit bruſquement. Milord quel ſpectacle ! Je vis Julie à genoux, les mains jointes, & toute en larmes. Elle ſe leve avec précipitation, s'eſſuyant les yeux, ſe cachant le viſage, & cherchant à s'échapper : on ne vit jamais une honte pareille. Son mari ne lui laiſſa pas le tems de fuir. Il courut à elle dans une eſpece de tranſport. Chére épouſe ! lui dit-il en l'embraſſant ; l'ardeur même de tes vœux trahit ta cauſe. Que leur manque-t-il pour être efficaces ? Va, s'ils étoient entendus, ils ſeroient bientôt exaucés. Ils le ſeront, lui dit-elle d'un ton ferme & perſuadé ; j'en ignore l'heure & l'occaſion. Puiſſai-je l'acheter aux dépens de ma vie ! mon dernier jour ſeroit le mieux employé.

Venez, Milord, quittez vos malheureux combats, venez remplir un devoir plus noble. Le ſage préfere-t-il l'honneur de tuer des hommes aux ſoins qui peuvent en ſauver un (5) ?

(5) Il y avoit ici une grande lettre de Milord Edourd à Julie. Dans la ſuite il ſera parlé de cette lettre, mais pour de bonnes raiſons j'ai été forcé de la ſupprimer.

LETTRE VI.

DE SAINT PREUX A MILORD EDOUARD.

QUOI! même après la séparation de l'armée, encore un voyage à Paris! Oubliez-vous donc tout-à-fait Clarens & celle qui l'habite? Nous êtes-vous moins cher qu'à Milord Hide? Etes-vous plus néceſſaire à cet ami qu'à ceux qui vous attendent ici? Vous nous forcez à faire des vœux oppoſés aux vôtres, & vous me faites ſouhaiter d'avoir du crédit à la cour de France pour vous empêcher d'obtenir les paſſe-ports que vous en attendez. Contentez-vous toutefois : allez voir votre digne compatriote. Malgré lui, malgré vous, nous ſerons vengés de cette préférence & quelque plaiſir que vous goûtiez à vivre avec lui, je ſais que quand vous ſerez avec nous, vous regretterez le tems que vous ne nous aurez pas donné.

En recevant votre lettre, j'avois d'abord ſoupçonné qu'une commiſſion ſecrete.... quel plus digne médiateur de paix?.... Mais les Rois donnent-ils leur confiance à des hommes vertueux! Oſent-ils écouter la vérité? Savent-ils même honorer le vrai mérite?... Non, non, cher Edouard, vous n'êtes pas fait pour le miniſtere, & je penſe trop bien de vous pour croire que ſi vous n'étiez pas né Pair d'Angleterre, vous le fuſſiez jamais devenu.

Viens, ami, tu ſeras mieux à Clarens qu'à la Cour. O quel hiver nous allons paſſer tous enſemble, ſi l'eſpoir de

notre réunion ne m'abuſe pas ! chaque jour la prepare en ramenant ici quelqu'une de ces ames privilégiées qui ſont ſi cheres l'une à l'autre, qui ſont ſi dignes de s'aimer, & qui ſemblent n'attendre que vous pour ſe paſſer du reſte de l'univers. En apprenant quel heureux hazard a fait paſſer ici la partie adverſe du Baron d'Etange, vous avez prévu tout ce qui devoit arriver de cette rencontre, & ce qui eſt arrivé réellement (1). Ce vieux plaideur, quoiqu'inflexible & entier preſque autant que ſon adverſaire, n'a pu réſiſter à l'aſcendant qui nous a tous ſubjugués. Après avoir vu Julie, après l'avoir entendue, après avoir converſé avec elle, il a eu honte de plaider contre ſon pere. Il eſt parti pour Berne ſi bien diſpoſé, & l'accommodement eſt actuellement en ſi bon train, que ſur la derniere lettre du Baron nous l'attendons de retour dans peu de jours.

Voilà ce que vous aurez déjà ſçu par M. de Wolmar. Mais ce que probablement vous ne ſavez point encore, c'eſt que Mde. d'Orbe ayant enfin terminé ſes affaires eſt ici depuis jeudi, & n'aura plus d'autre demeure que celle de ſon amie. Comme j'étois prévenu du jour de ſon arrivée, j'allai au devant d'elle à l'inſçu de Mde. de Wolmar qu'elle vouloit ſurprendre, & l'ayant rencontrée au-deçà de Lutri, je revins ſur mes pas avec elle.

Je la trouvai plus vive & plus charmante que jamais, mais

(1) On voit qu'il manque ici pluſieurs lettres intermédiaires, ainſi qu'en beaucoup d'autres endroits. Le lecteur dira qu'on ſe tire fort commodément d'affaire avec de pareilles omiſſions, & je ſuis tout-à-fait de ſon avis.

inégale, diſtraite, n'écoutant point, répondant encore moins, parlant ſans ſuite & par ſaillies, enfin livrée à cette inquiétude dont on ne peut ſe défendre ſur le point d'obtenir ce qu'on a fortement deſiré. On eût dit à chaque inſtant qu'elle trembloit de retourner en arriere. Ce départ, quoique longtems différé, s'étoit fait ſi à la hâte que la tête en tournoit à la maîtreſſe & aux domeſtiques. Il régnoit un déſordre riſible dans le menu bagage qu'on amenoit. A meſure que la femme-de-chambre craignoit d'avoir oublié quelque choſe, Claire aſſuroit toujours l'avoir fait mettre dans le coffre du carroſſe, & le plaiſant, quand on y regarda, fut qu'il ne s'y trouva rien du tout.

Comme elle ne vouloit pas que Julie entendît ſa voiture, elle deſcendit dans l'avenue, traverſa la cour en courant comme une folle, & monta ſi précipitamment qu'il falut reſpirer après la premiere rampe avant d'achever de monter. M. de Wolmar vint au-devant d'elle; elle ne put lui dire un ſeul mot.

En ouvrant la porte de la chambre, je vis Julie aſſiſe vers la fenêtre & tenant ſur ſes genoux la petite Henriette, comme elle faiſoit ſouvent. Claire avoit médité un beau diſcours à ſa maniere, mêlé de ſentiment & de gaieté; mais en mettant le pied ſur le ſeuil de la porte, le diſcours, la gaieté, tout fut oublié; elle vole à ſon amie en s'écriant avec un emportement impoſſible à peindre : Couſine, toujours, pour toujours, juſqu'à la mort! Henriette appercevant ſa mere, ſaute & court au-devant d'elle en criant auſſi : *Maman! Maman!* de toute ſa force, & la rencontre ſi rudement que la pauvre

petite tomba du coup. Cette ſubite apparition, cette chute, la joie, le trouble ſaiſirent Julie à tel point, que s'étant levée en étendant les bras avec un cri très-aigu, elle ſe laiſſa retomber & ſe trouva mal. Claire voulant relever ſa fille, voit pâlir ſon amie, elle héſite, elle ne ſait à laquelle courir. Enfin, me voyant relever Henriette, elle s'élance pour ſecourir Julie défaillante, & tombe ſur elle dans le même état.

Henriette les appercevant toutes deux ſans mouvement ſe mit à pleurer & pouſſer des cris qui firent accourir la Fanchon; l'une court à ſa mere, l'autre à ſa maîtreſſe. Pour moi, ſaiſi, tranſporté, hors de ſens, j'errois à grands pas par la chambre ſans ſavoir ce que je faiſois, avec des exclamations interrompues, & dans un mouvement convulſif dont je n'étois pas le maître. Wolmar lui-même, le froid Wolmar ſe ſentit ému. O ſentiment! ſentiment! douce vie de l'ame, quel eſt le cœur de fer que tu n'as jamais touché? Quel eſt l'infortuné mortel à qui tu n'arrachas jamais de larmes? Au lieu de courir à Julie, cet heureux époux ſe jetta ſur un fauteuil pour contempler avidement ce raviſſant ſpectacle. Ne craignez rien, dit-il, en voyant notre empreſſement. Ces ſcenes de plaiſir & de joie n'épuiſent un inſtant la nature que pour la ranimer d'une vigueur nouvelle; elles ne ſont jamais dangereuſes. Laiſſez-moi jouir du bonheur que je goûte & que vous partagez. Que doit-il être pour vous? Je n'en connus jamais de ſemblable, & je ſuis le moins heureux des ſix.

Milord, ſur ce premier moment vous pouvez juger du

reſte. Cette réunion excita dans toute la maiſon un retentiſſement d'allégreſſe, & une fermentation qui n'eſt pas encore calmée. Julie hors d'elle-même étoit dans une agitation où je ne l'avois jamais vue; il fut impoſſible de ſonger à rien de toute la journée qu'à ſe voir & s'embraſſer ſans ceſſe avec de nouveaux tranſports. On ne s'aviſa pas même du ſalon d'Apollon, le plaiſir étoit par-tout, on n'avoit pas beſoin d'y ſonger. A peine le lendemain eut-on aſſez de ſang-froid pour préparer une fête. Sans Wolmar tout ſeroit allé de travers. Chacun ſe para de ſon mieux. Il n'y eut de travail permis que ce qu'il en faloit pour les amuſemens. La fête fut célébrée, non pas avec pompe, mais avec délire; il y régnoit une confuſion qui la rendoit touchante, & le déſordre en faiſoit le plus bel ornement.

La matinée ſe paſſa à mettre Madame d'Orbe en poſſeſſion de ſon emploi d'intendante ou de maîtreſſe-d'hôtel, & elle ſe hâtoit d'en faire les fonctions avec un empreſſement d'enfant qui nous fit rire. En entrant dans le beau ſalon, les deux couſines virent de tous côtés leurs chiffres unis & formés avec des fleurs. Julie devina dans l'inſtant d'où venoit ce ſoin; elle m'embraſſa dans un ſaiſiſſement de joie. Claire contre ſon ancienne coutume héſita d'en faire autant. Wolmar lui en fit la guerre; elle prit, en rougiſſant, le parti d'imiter ſa couſine. Cette rougeur que je remarquai trop, me fit un effet que je ne ſaurois dire; mais je ne me ſentis pas dans ſes bras ſans émotion.

L'après-midi il y eut une belle colation dans le gynécée,

où pour le coup le maître & moi fûmes admis. Les hommes tirerent au blanc une miſe donnée par Made. d'Orbe. Le nouveau venu l'emporta, quoique moins exercé que les autres; Claire ne fut pas la dupe de ſon adreſſe. Hanz lui-même ne s'y trompa pas, & refuſa d'accepter le prix; mais tous ſes camarades l'y forcerent, & vous pouvez juger que cette honnêteté de leur part ne fut pas perdue.

Le ſoir, toute la maiſon augmentée de trois perſonnes, ſe raſſembla pour danſer. Claire ſembloit parée par la main des Graces; elle n'avoit jamais été ſi brillante que ce jour là. Elle danſoit, elle cauſoit, elle rioit, elle donnoit ſes ordres, elle ſuffiſoit à tout. Elle avoit juré de m'excéder de fatigue, & après cinq ou ſix contre-danſes très-vives tout d'une haleine, elle n'oublia pas le reproche ordinaire que je danſois comme un Philoſophe. Je lui dis, moi, qu'elle danſoit comme un Lutin, qu'elle ne faiſoit pas moins de ravage, & que j'avois peur qu'elle ne me laiſſât repoſer ni jour ni nuit. Au contraire, dit-elle, voici de quoi vous faire dormir tout d'une piece; & à l'inſtant elle me reprit pour danſer.

Elle étoit infatigable; mais il n'en étoit pas ainſi de Julie, elle avoit peine à ſe tenir; les genoux lui trembloient en danſant; elle étoit trop touchée pour pouvoir être gaie. Souvent on voyoit des larmes de joie couler de ſes yeux: elle contemploit ſa couſine avec une ſorte de raviſſement; elle aimoit à ſe croire l'étrangere à qui l'on donnoit la fête, & à regarder Claire comme la maîtreſſe de la maiſon, qui l'ordonnoit. Après le ſouper, je tirai des fuſées que j'avois apportées

apportées de la Chine, & qui firent beaucoup d'effet. Nous veillâmes fort avant dans la nuit; il falut enfin ſe quitter; Madame d'Orbe étoit laſſe ou devoit l'être, & Julie voulut qu'on ſe couchât de bonne heure.

Inſenſiblement le calme renaît, & l'ordre avec lui. Claire, toute folâtre qu'elle eſt, ſait prendre quand il lui plait un ton d'autorité qui en impoſe. Elle a d'ailleurs du ſens, un diſcernement exquis, la pénétration de Wolmar, la bonté de Julie, & quoiqu'extrêmement libérale, elle ne laiſſe pas d'avoir auſſi beaucoup de prudence; en ſorte que reſtée veuve ſi jeune, & chargée de la garde-robe de ſa fille, les biens de l'une & de l'autre n'ont fait que proſpérer dans ſes mains; ainſi l'on n'a pas lieu de craindre, que ſous ſes ordres la maiſon ſoit moins bien gouvernée qu'auparavant. Cela donne à Julie le plaiſir de ſe livrer toute entiere à l'occupation qui eſt le plus de ſon goût; ſavoir l'éducation des enfans, & je ne doute pas qu'Henriette ne profite extrêmement de tous les ſoins dont une de ſes meres aura ſoulagé l'autre. Je dis, ſes meres; car à voir la maniere dont elles vivent avec elle, il eſt difficile de diſtinguer la véritable; & des étrangers qui nous ſont venus aujourd'hui ſont ou paroiſſent là-deſſus encore en doute. En effet toutes deux l'appellent Henriette, ou, ma fille, indifféremment. Elle appelle, *Maman* l'une, & l'autre *petite Maman*; la même tendreſſe regne de part & d'autre; elle obéit également à toutes deux. S'ils demandent aux Dames à laquelle elle appartient, chacune répond, à moi. S'ils interrogent Henriette, il ſe trouve qu'elle a deux meres; on ſeroit em-

barraſſé à moins. Les plus clair-voyans ſe décident pourtant à la fin pour Julie. Henriette dont le pere étoit blond, eſt blonde comme elle, & lui reſſemble beaucoup. Une certaine tendreſſe de mere ſe peint encore mieux dans ſes yeux que dans les regards de Claire. La petite prend auprès de Julie un air plus reſpectueux, plus attentif ſur elle-même. Machinalement elle ſe met plus ſouvent à ſes côtés, parce que Julie a plus ſouvent quelque choſe à lui dire. Il faut avouer que toutes les apparences ſont en faveur de la petite maman, & je me ſuis apperçu que cette erreur eſt ſi agréable aux deux couſines, qu'elle pourroit bien être quelquefois volontaire, & devenir un moyen de leur faire ſa cour.

Milord, dans quinze jours, il ne manquera plus ici que vous. Quand vous y ſerez il faudra mal penſer de tout homme dont le cœur cherchera ſur le reſte de la terre des vertus, des plaiſirs qu'il n'aura pas trouvés dans cette maiſon.

LETTRE VII.

DE SAINT PREUX A MILORD EDOUARD.

IL y a trois jours que j'eſſaye chaque ſoir de vous écrire. Mais après une journée laborieuſe, le ſommeil me gagne en rentrant : le matin dès le point du jour il faut retourner à l'ouvrage. Une ivreſſe plus douce que celle du vin me jette au fond de l'ame un trouble délicieux, & je ne puis dérober un moment à des plaiſirs devenus tout nouveaux pour moi.

Je ne conçois pas quel ſéjour pourroit me déplaire avec la ſociété que je trouve dans celui-ci : mais ſavez-vous en quoi Clarens me plait pour lui-même ? C'eſt que je m'y ſens vraiment à la campagne, & que c'eſt preſque la premiere fois que j'en ai pu dire autant. Les gens de ville ne ſavent point aimer la campagne ; ils ne ſavent pas même y être : à peine quand ils y ſont ſavent-ils ce qu'on y fait. Ils en dédaignent les travaux, les plaiſirs, ils les ignorent : ils ſont chez eux comme en pays étranger, je ne m'étonne pas qu'ils s'y déplaiſent. Il faut être villageois au village, ou n'y point aller ; car qu'y va-t-on faire ? Les habitans de Paris qui croient aller à la campagne n'y vont point ; ils portent Paris avec eux. Les chanteurs, les beaux eſprits, les auteurs, les paraſites ſont le cortege qui les ſuit. Le jeu, la muſique, la comédie y ſont leur ſeule occupa-

tion (1). Leur table eſt couverte comme à Paris; ils y mangent aux mêmes heures, on leur y ſert les mêmes mets, avec le même appareil; ils n'y font que les mêmes choſes; autant valoit y reſter; car quelque riche qu'on puiſſe être & quelque ſoin qu'on ait pris, on ſent toujours quelque privation, & l'on ne ſauroit apporter avec ſoi Paris tout entier. Ainſi cette variété qui leur eſt ſi chére, ils la fuient; ils ne connoiſſent jamais qu'une maniere de vivre, & s'en ennuient toujours.

Le travail de la campagne eſt agréable à conſidérer; & n'a rien d'aſſez pénible en lui-même pour émouvoir à compaſſion. L'objet de l'utilité publique & privée le rend intéreſſant; & puis, c'eſt la premiere vocation de l'homme, il rappelle à l'eſprit une idée agréable, & au cœur tous les charmes de l'âge d'or. L'imagination ne reſte point froide à l'aſpect du labourage & des moiſſons. La ſimplicité de la vie paſtorale & champêtre a toujours quelque choſe qui touche. Qu'on regarde les prés couverts de gens qui fanent & chantent, & des troupeaux épars dans l'éloignement : inſenſiblement on ſe ſent attendrir ſans ſavoir pourquoi. Ainſi quelquefois encore la voix de la nature amollit nos cœurs farouches, & quoiqu'on l'entende avec un regret inutile, elle eſt ſi douce qu'on ne l'entend jamais ſans plaiſir.

(1) Il y faut ajouter la chaſſe. Encore la font-ils ſi commodément qu'ils n'en ont pas la moitié de la fatigue ni du plaiſir. Mais je n'entame point ici cet article de la chaſſe, il fournit trop pour être traité dans une note. J'aurai peut-être occaſion d'en parler ailleurs.

J'avoue que la miſere qui couvre les champs en certains pays où le publicain dévore les fruits de la terre, l'âpre avidité d'un fermier avare, l'inflexible rigueur d'un maître inhumain ôtent beaucoup d'attrait à ces tableaux. Des chevaux étiques prêts d'expirer ſous les coups, de malheureux payſans exténués de jeûne, excédés de fatigue, & couverts de haillons, des hameaux de maſures offrent un triſte ſpectacle à la vue; on a preſque regret d'être homme quand on ſonge aux malheureux dont il faut manger le ſang. Mais quel charme de voir de bons & ſages régiſſeurs faire de la culture de leurs terres l'inſtrument de leurs bienfaits, leurs amuſemens, leurs plaiſirs; verſer à pleines mains les dons de la Providence; engraiſſer tout ce qui les entoure, hommes & beſtiaux, des biens dont regorgent leurs granges, leurs caves, leurs greniers; accumuler l'abondance & la joie autour d'eux, & faire du travail qui les enrichit une fête continuelle! Comment ſe dérober à la douce illuſion que ces objets font naître? On oublie ſon ſiecle & ſes contemporains; on ſe tranſporte au tems des Patriarches; on veut mettre ſoi-même la main à l'œuvre, partager les travaux ruſtiques & le bonheur qu'on y voit attaché. O tems de l'amour & de l'innocence, où les femmes étoient tendres & modeſtes, où les hommes étoient ſimples & vivoient contens! O Rachel! fille charmante & ſi conſtamment aimée, heureux celui qui pour t'obtenir ne regretta pas quatorze ans d'eſclavage! O douce éleve de Noëmi! heureux le bon vieillard dont tu réchauffois les pieds & le cœur! Non, jamais la beauté ne regne avec plus d'empire qu'au milieu des ſoins champêtres. C'eſt là que les

Graces ſont ſur leur trône, que la ſimplicité les pare, que la gaieté les anime, & qu'il faut les adorer malgré ſoi. Pardon, Milord, je reviens à nous.

Depuis un mois les chaleurs de l'automne apprêtoient d'heureuſes vendanges; les premieres gelées en ont amené l'ouverture (2); le pampre grillé laiſſant la grappe à découvert étale aux yeux les dons du pere Lycée, & ſemble inviter les mortels à s'en emparer. Toutes les vignes chargées de ce fruit bienfaiſant que le Ciel offre aux infortunés pour leur faire oublier leur miſere; le bruit des tonneaux, des cuves, des légrefaſs (3) qu'on relie de toutes parts; le chant des vendangeuſes dont ces coteaux retentiſſent, la marche continuelle de ceux qui portent la vendange au preſſoir; le rauque ſon des inſtrumens ruſtiques qui les anime au travail; l'aimable & touchant tableau d'une allégreſſe générale qui ſemble en ce moment étendu ſur la face de la terre; enfin le voile de brouillard que le ſoleil éleve au matin comme une toile de théâtre pour découvrir à l'œil un ſi charmant ſpectacle; tout conſpire à lui donner un air de fête, & cette fête n'en devient que plus belle à la réflexion, quand on ſonge qu'elle eſt la ſeule où les hommes aient ſçu joindre l'agréable à l'utile.

M. de Wolmar, dont ici le meilleur terrain conſiſte en vignobles, a fait d'avance tous les préparatifs néceſſaires. Les cuves, le preſſoir, le cellier, les futailles n'attendoient que

(2) On vendange fort tard dans le pays de Vaud; parce que la principale récolte eſt en vins blancs, & que la gelée leur eſt ſalutaire.

(3) Sorte de foudre ou de grand tonneau du pays.

la douce liqueur pour laquelle ils ſont deſtinés. Mde. de Wolmar s'eſt chargée de la récolte; le choix des ouvriers, l'ordre & la diſtribution du travail la regardent. Mde. d'Orbe préſide aux feſtins de vendange & au ſalaire des journaliers ſelon la police établie, dont les loix ne s'enfreignent jamais ici. Mon inſpection à moi, eſt de faire obſerver au preſſoir les directions de Julie, dont la tête ne ſupporte pas la vapeur des cuves, & Claire n'a pas manqué d'applaudir à cet emploi, comme étant tout-à-fait du reſſort d'un buveur.

Les tâches ainſi partagées, le métier commun pour remplir les vuides eſt celui de vendangeur. Tout le monde eſt ſur pied de grand matin : on ſe raſſemble pour aller à la vigne. Mde. d'Orbe, qui n'eſt jamais aſſez occupée au gré de ſon activité, ſe charge pour ſurcroît de faire avertir & tancer les pareſſeux, & je puis me vanter qu'elle s'acquitte envers moi de ce ſoin avec une maligne vigilance. Quant au vieux Baron, tandis que nous travaillons tous, il ſe promene avec un fuſil, & vient de tems en tems m'ôter aux vendangeuſes pour aller avec lui tirer des grives, à quoi l'on ne manque pas de dire que je l'ai ſecretement engagé, ſi bien que j'en perds peu-à-peu le nom de philoſophe pour gagner celui de fainéant, qui dans le fond n'en differe pas de beaucoup.

Vous voyez par ce que je viens de vous marquer du Baron, que notre réconciliation eſt ſincere, & que Wolmar a lieu d'être content de ſa ſeconde épreuve (4). Moi de la

(4) Ceci s'entendra mieux par l'extrait ſuivant d'une lettre de Julie qui n'eſt pas dans ce recueil.

« Voilà, me dit M. de Wolmar „ en me tirant à part, la ſeconde „ épreuve que je lui deſtinois. S'il

haine pour le pere de mon amie ! Non, quand j'aurois été ſon fils, je ne l'aurois pas plus parfaitement honoré. En vérité, je ne connois point d'homme plus droit, plus franc, plus généreux, plus reſpectable à tous égards que ce bon gentilhomme. Mais la bizarrerie de ſes préjugés eſt étrange. Depuis qu'il eſt ſûr que je ne ſaurois lui appartenir, il n'y a ſorte d'honneur qu'il ne me faſſe ; & pourvu que je ne ſois pas ſon gendre, il ſe mettroit volontiers au-deſſous de moi. La ſeule choſe que je ne puis lui pardonner, c'eſt quand nous ſommes ſeuls, de railler quelquefois le prétendu philoſophe ſur ſes anciennes leçons. Ces plaiſanteries me ſont ameres & je les reçois toujours fort mal ; mais il rit de ma colere, & dit : allons tirer des grives, c'eſt aſſez pouſſer d'argumens. Puis il crie en paſſant : Claire, Claire : un bon ſouper à ton maître, car je lui vais faire gagner de l'appétit. En effet, à ſon âge il court les vignes avec ſon fuſil tout auſſi vigoureuſement que moi, & tire incomparablement mieux. Ce qui me venge un peu de ſes railleries, c'eſt que devant ſa fille il n'oſe plus ſouffler, & la petite écoliere n'en impoſe gueres moins à ſon pere même qu'à ſon précepteur. Je reviens à nos vendanges.

» n'eût pas careſſé votre pere je me „ ſerois défié de lui. Mais, dis-je, » comment concilier ces careſſes & » votre épreuve avec l'antipathie que „ vous avez vous-même trouvée „ entre eux ? Elle n'exiſte plus, „ reprit-il ; les préjugés de votre „ pere ont fait à St. Preux tout le » mal qu'ils pouvoient lui faire : il „ n'en a plus rien à craindre, il „ ne les hait plus, il les plaint. Le „ Baron de ſon côté ne le craint „ plus ; il a le cœur bon, il ſent „ qu'il lui a fait bien du mal, il » en a pitié. Je vois qu'ils ſeront » fort bien enſemble, & ſe ver- » ront avec plaiſir. Auſſi dès cet inſ- „ tant, je compte ſur lui tout-à-fait „.

Depuis

Depuis huit jours que cet agréable travail nous occupe, on eſt à peine à la moitié de l'ouvrage. Outre les vins deſtinés pour la vente & pour les proviſions ordinaires, leſquels n'ont d'autre façon que d'être recueillis avec ſoin, la bienfaiſante Fée en prépare d'autres plus fins pour nos buveurs, & j'aide aux opérations magiques dont je vous ai parlé, pour tirer d'un même vignoble des vins de tous les pays. Pour l'un, elle fait tordre la grappe quand elle eſt mûre & la laiſſe flétrir au ſoleil ſur la ſouche; pour l'autre, elle fait égrapper le raiſin & trier les grains avant de les jetter dans la cuve; pour un autre, elle fait cueillir avant le lever du ſoleil du raiſin rouge, & le porter doucement ſur le preſſoir couvert encore de ſa fleur & de ſa roſée, pour en exprimer du vin blanc; elle prépare un vin de liqueur en mêlant dans les tonneaux du moût réduit en ſirop ſur le feu, un vin ſec en l'empêchant de cuver, un vin d'abſynthe pour l'eſtomac (5), un vin muſcat avec des ſimples. Tous ces vins différens ont leur apprêt particulier; toutes ces préparations ſont ſaines & naturelles : c'eſt ainſi qu'une économe induſtrie ſupplée à la diverſité des terrains, & raſſemble vingt climats en un ſeul.

Vous ne ſauriez concevoir avec quel zele, avec quelle gaieté tout cela ſe fait. On chante, on rit toute la journée, & le travail n'en va que mieux. Tout vit dans la plus grande familiarité; tout le monde eſt égal, & perſonne ne s'oublie. Les

(5) En Suiſſe on boit beaucoup de vin d'abſynthe; & en général, comme les herbes des Alpes ont plus de vertu que dans les plaines, on y fait plus d'uſage des infuſions

Dames ſont ſans airs, les payſannes ſont décentes, les hommes badins & non groſſiers. C'eſt à qui trouvera les meilleures chanſons, à qui fera les meilleurs contes, à qui dira les meilleurs traits. L'union même engendre les folâtres querelles, & l'on ne s'agace mutuellement que pour montrer combien on eſt ſûr les uns des autres. On ne revient point enſuite faire chez ſoi les Meſſieurs ; on paſſe aux vignes toute la journée ; Julie y a fait faire une loge où l'on va ſe chauffer quand on a froid, & dans laquelle on ſe réfugie en cas de pluie. On dîne avec les payſans & à leur heure, auſſi bien qu'on travaille avec eux. On mange avec appétit leur ſoupe un peu groſſiere, mais bonne, ſaine & chargée d'excellens légumes. On ne ricane point orgueilleuſement de leur air gauche & de leurs complimens ruſtauds ; pour les mettre à leur aiſe on s'y prête ſans affectation. Ces complaiſances ne leur échappent pas ; ils y ſont ſenſibles, & voyant qu'on veut bien ſortir pour eux de ſa place, ils s'en tiennent d'autant plus volontiers dans la leur. A dîner, on amene les enfans, & ils paſſent le reſte de la journée à la vigne. Avec quelle joie ces bons villageois les voient arriver ! O bienheureux enfans ! diſent-ils en les preſſant dans leurs bras robuſtes, que le bon Dieu prolonge vos jours aux dépens des nôtres ! reſſemblez à vos peres & meres, & ſoyez comme eux la bénédiction du pays ! Souvent en ſongeant que la plupart de ces hommes ont porté les armes, & ſavent manier l'épée & le mouſquet auſſi-bien que la ſerpette & la houe ; en voyant Julie au milieu d'eux ſi charmante & ſi reſpectée, recevoir, elle & ſes enfans, leurs touchantes accla-

mations, je me rappelle l'illuſtre & vertueuſe Agrippine montrant ſon fils aux troupes de Germanicus. Julie! femme incomparable! vous exercez dans la ſimplicité de la vie privée le deſpotique empire de la ſageſſe & des bienfaits : vous êtes pour tout le pays un dépôt cher & ſacré que chacun voudroit défendre & conſerver au prix de ſon ſang, & vous vivez plus ſurement, plus honorablement au milieu d'un peuple entier qui vous aime, que les Rois entourés de tous leurs ſoldats.

Le ſoir on revient gaiement tous enſemble. On nourrit & loge les ouvriers tout le tems de la vendange, & même le dimanche après le prêche du ſoir on ſe raſſemble avec eux & l'on danſe juſqu'au ſouper. Les autres jours on ne ſe ſépare point non plus en rentrant au logis, hors le Baron qui ne ſoupe jamais & ſe couche de fort bonne heure, & Julie qui monte avec ſes enfans chez lui juſqu'à ce qu'il s'aille coucher. A cela près, depuis le moment qu'on prend le métier de vendangeur juſqu'à celui qu'on le quitte, on ne méle plus la vie citadine à la vie ruſtique. Ces ſaturnales ſont bien plus agréables & plus ſages que celles des Romains. Le renverſement qu'ils affectoient étoit trop vain pour inſtruire le maître ni l'eſclave : mais la douce égalité qui regne ici rétablit l'ordre de la nature, forme une inſtruction pour les uns, une conſolation pour les autres, & un lien d'amitié pour tous (6).

(6) Si de-là nait un commun état de fête, non moins doux à ceux qui deſcendent qu'à ceux qui montent, ne s'enſuit-il pas que tous les états ſont preſque indifférens par eux-mêmes, pourvu qu'on puiſſe &

Le lieu d'aſſemblée eſt une ſalle à l'antique avec une grande cheminée où l'on fait bon feu. La piece eſt éclairée de trois lampes, auxquelles M. de Wolmar a ſeulement fait ajouter des capuchons de fer-blanc, pour intercepter la fumée & réfléchir la lumiere. Pour prévenir l'envie & les regrets on tâche de ne rien étaler aux yeux de ces bonnes gens qu'ils ne puiſſent retrouver chez eux, de ne leur montrer d'autre opulence que le choix du bon dans les choſes communes & un peu plus de largeſſe dans la diſtribution. Le ſouper eſt ſervi ſur deux longues tables. Le luxe & l'appareil des feſtins n'y ſont pas, mais l'abondance & la joie y ſont. Tout le monde ſe met à table, maîtres, journaliers, domeſtiques; chacun ſe leve indifféremment pour ſervir, ſans excluſion, ſans préférence, & le ſervice ſe fait toujours avec grace & avec plaiſir. On boit à diſcrétion, la liberté n'a point d'autres bornes que l'honnêteté. La préſence de maîtres ſi reſpectés contient tout le monde & n'empêche pas qu'on ne ſoit à ſon aiſe & gai. Que s'il arrive à quelqu'un de s'oublier, on ne trouble point la fête par des réprimandes, mais il eſt congédié ſans rémiſſion dès le lendemain.

Je me prévaux auſſi des plaiſirs du pays & de la ſaiſon,

qu'on veuille en ſortir quelquefois? Les gueux ſont malheureux parce qu'ils ſont toujours gueux; les Rois ſont malheureux parce qu'ils ſont toujours Rois. Les états moyens, dont on ſort plus aiſément offrent des plaiſirs au-deſſus & au-deſſous de ſoi; ils étendent auſſi les lumieres de ceux qui les rempliſſent, en leur donnant plus de préjugés à connoître & plus de degrés à comparer. Voilà, ce me ſemble, la principale raiſon pourquoi c'eſt généralement dans les conditions médiocres qu'on trouve les hommes les plus heureux & du meilleur ſens.

Je reprends la liberté de vivre à la Valaiſanne, & de boire aſſez ſouvent du vin pur; mais je n'en bois point qui n'ait été verſé de la main d'une des deux couſines. Elles ſe chargent de meſurer ma ſoif à mes forces, & de ménager ma raiſon. Qui ſait mieux qu'elles comment il la faut gouverner, & l'art de me l'ôter & de me la rendre? Si le travail de la journée, la durée & la gaieté du repas donnent plus de force au vin verſé de ces mains chéries, je laiſſe exhaler mes tranſports ſans contrainte; ils n'ont plus rien que je doive taire, rien que gêne la préſence du ſage Wolmar. Je ne crains point que ſon œil éclairé liſe au fond de mon cœur, & quand un tendre ſouvenir y veut renaître, un regard de Claire lui donne le change, un regard de Julie m'en fait rougir.

Après le ſouper on veille encore une heure ou deux en teillant du chanvre, chacun dit ſa chanſon tour-à-tour. Quelquefois les vendangeuſes chantent en chœur toutes enſemble, ou bien alternativement à voix ſeule & en refrain. La plupart de ces chanſons ſont de vieilles romances dont les airs ne ſont pas piquans; mais ils ont je ne ſais quoi d'antique & de doux qui touche à la longue. Les paroles ſont ſimples, naïves, ſouvent triſtes; elles plaiſent pourtant. Nous ne pouvons nous empêcher, Claire de ſourire, Julie de rougir, moi de ſoupirer, quand nous retrouvons dans ces chanſons des tours & des expreſſions dont nous nous ſommes ſervis autrefois. Alors en jettant les yeux ſur elles & me rappellant les tems éloignés, un treſſaillement me prend. un poids inſupportable me tombe tout-à-coup ſur le cœur,

& me laiſſe une impreſſion funeſte qui ne s'efface qu'avec peine. Cependant je trouve à ces veillées une ſorte de charme que je ne puis vous expliquer, & qui m'eſt pourtant fort ſenſible. Cette réunion des différens états, la ſimplicité de cette occupation, l'idée de délaſſement, d'accord, de tranquillité, le ſentiment de paix qu'elle porte à l'ame a quelque choſe d'attendriſſant qui diſpoſe à trouver ces chanſons plus intéreſſantes. Ce concert de voix de femmes n'eſt pas non plus ſans douceur. Pour moi, je ſuis convaincu que de toutes les harmonies, il n'y en a point d'auſſi agréable que le chant à l'uniſſon, & que s'il nous faut des accords, c'eſt parce que nous avons le goût dépravé. En effet, toute l'harmonie ne ſe trouve-elle pas dans un ſon quelconque, & qu'y pouvons-nous ajouter ſans altérer les proportions que la nature a établies dans la force relative des ſons harmonieux? En doublant les uns & non pas les autres, en ne les renforçant pas en même rapport, n'ôtons-nous pas à l'inſtant ces proportions? La nature a tout fait le mieux qu'il étoit poſſible; mais nous voulons mieux faire encore, & nous gâtons tout.

Il y a une grande émulation pour ce travail du ſoir auſſi-bien que pour celui de la journée, & la filouterie que j'y voulois employer m'attira hier un petit affront. Comme je ne ſuis pas des plus adroits à teiller & que j'ai ſouvent des diſtractions, ennuyé d'être toujours noté pour avoir fait le moins d'ouvrage, je tirois doucement avec le pied des chenevottes de mes voiſins pour groſſir mon tas; mais cette impitoyable Madame d'Orbe s'en étant apperçue fit ſigne

à Julie, qui m'ayant pris ſur le fait, me tança ſéverement. Monſieur le fripon, me dit-elle tout haut, point d'injuſtice, même en plaiſantant; c'eſt ainſi qu'on s'accoutume à devenir méchant tout de bon, & qui pis eſt, à plaiſanter encore.

Voilà comment ſe paſſe la ſoirée. Quand l'heure de la retraite approche, Mde. de Wolmar dit, allons tirer le feu d'artifice. A l'inſtant, chacun prend ſon paquet de chenevottes, ſigne honorable de ſon travail; on les porte en triomphe au milieu de la cour, on les raſſemble en un tas, on en fait un trophée, on y met le feu; mais n'a pas cet honneur qui veut; Julie l'adjuge, en préſentant le flambeau à celui ou celle qui a fait ce ſoir là le plus d'ouvrage; fût-ce elle-même, elle ſe l'attribue ſans façon. L'auguſte cérémonie eſt accompagnée d'acclamations & de battemens de mains. Les chenevottes font un feu clair & brillant qui s'éleve juſqu'aux nues, un vrai feu de joie autour duquel on ſaute, on rit. Enſuite on offre à boire à toute l'aſſemblée; chacun boit à la ſanté du vainqueur & va ſe coucher content d'une journée paſſée dans le travail, la gaieté, l'innocence, & qu'on ne ſeroit pas fâché de recommencer le lendemain, le ſurlendemain, & toute ſa vie.

LETTRE VIII.

DE SAINT PREUX A M. DE WOLMAR.

JOUISSEZ, cher Wolmar, du fruit de vos ſoins. Recevez les hommages d'un cœur épuré, qu'avec tant de peine vous avez rendu digne de vous être offert. Jamais homme n'entreprit ce que vous avez entrepris, jamais homme ne tenta ce que vous avez exécuté ; jamais ame reconnoiſſante & ſenſible ne ſentit ce que vous m'avez inſpiré. La mienne avoit perdu ſon reſſort, ſa vigueur, ſon être ; vous m'avez tout rendu. J'étois mort aux vertus ainſi qu'au bonheur : je vous dois cette vie morale à laquelle je me ſens renaître. O mon bienfaiſteur ! ô mon pere ! En me donnant à vous tout entier, je ne puis vous offrir, comme à Dieu même, que les dons que je tiens de vous.

Faut-il vous avouer ma foibleſſe & mes craintes ? Juſqu'à préſent je me ſuis toujours défié de moi. Il n'y a pas huit jours que j'ai rougi de mon cœur & cru toutes vos bontés perdues. Ce moment fut cruel & décourageant pour la vertu ; graces au Ciel, graces à vous, il eſt paſſé pour ne plus revenir. Je ne me crois plus guéri ſeulement parce que vous me le dites, mais parce que je le ſens. Je n'ai plus beſoin que vous me répondiez de moi. Vous m'avez mis en état d'en répondre moi-même. Il m'a fallu ſéparer de vous & d'elle pour ſavoir ce que je pouvois être ſans votre

votre appui. C'eſt loin des lieux qu'elle habite que j'apprends à ne plus craindre d'en approcher.

J'écris à Madame d'Orbe le détail de notre voyage. Je ne vous le répéterai point ici. Je veux bien que vous connoiſſiez toutes mes foibleſſes, mais je n'ai pas la force de vous les dire. Cher Wolmar, c'eſt ma derniere faute; je m'en ſens déjà ſi loin que je n'y ſonge point ſans fierté; mais l'inſtant en eſt ſi près encore que je ne puis l'avouer ſans peine. Vous qui ſçûtes pardonner mes égaremens, comment ne pardonneriez-vous pas la honte qu'a produit leur repentir.

Rien ne manque plus à mon bonheur, Milord m'a tout dit. Cher ami, je ſerai donc à vous? J'éleverai donc vos enfans? L'aîné des trois élevera les deux autres? Avec quelle ardeur je l'ai deſiré! Combien l'eſpoir d'être trouvé digne d'un ſi cher emploi redoubloit mes ſoins pour répondre aux vôtres! combien de fois j'oſai montrer là-deſſus mon empreſſement à Julie! Qu'avec plaiſir j'interprétois ſouvent en ma faveur vos diſcours & les ſiens! Mais quoiqu'elle fût ſenſible à mon zele & qu'elle en parût approuver l'objet, je ne la vis point entrer aſſez préciſément dans mes vues pour oſer en parler plus ouvertement. Je ſentis qu'il faloit mériter cet honneur & ne pas le demander. J'attendois de vous & d'elle ce gage de votre confiance & de votre eſtime. Je n'ai point été trompé dans mon eſpoir: mes amis, croyez-moi, vous ne ſerez point trompés dans le vôtre.

Vous ſavez qu'à la ſuite de nos converſations ſur l'éducation de vos enfans, j'avois jetté ſur le papier quelques idées

qu'elles m'avoient fournies & que vous approuvâtes. Depuis mon départ il m'eſt venu de nouvelles réflexions ſur le même ſujet, & j'ai réduit le tout en une eſpece de ſyſtême que je vous communiquerai quand je l'aurai mieux digéré, afin que vous l'examiniez à votre tour. Ce n'eſt qu'après notre arrivée à Rome que j'eſpere pouvoir le mettre en état de vous être montré. Ce ſyſtême commence où finit celui de Julie, ou plutôt il n'en eſt que la ſuite & le développement; car tout conſiſte à ne pas gâter l'homme de la nature en l'appropriant à la ſociété.

J'ai recouvré ma raiſon par vos ſoins; redevenu libre & ſain de cœur, je me ſens aimé de tout ce qui m'eſt cher; l'avenir le plus charmant ſe préſente à moi; ma ſituation devroit être délicieuſe, mais il eſt dit que je n'aurai jamais l'ame en paix. En approchant du terme de notre voyage, j'y vois l'époque du ſort de mon illuſtre ami; c'eſt moi qui dois pour ainſi dire en décider. Saurai-je faire au moins une fois pour lui ce qu'il a fait ſi ſouvent pour moi? Saurai-je remplir dignement le plus grand, le plus important devoir de ma vie? Cher Wolmar, j'emporte au fond de mon cœur toutes vos leçons, mais pour ſavoir les rendre utiles, que ne puis-je de même emporter votre ſageſſe! Ah! ſi je puis voir un jour Edouard heureux; ſi ſelon ſon projet & le vôtre, nous nous raſſemblons tous pour ne plus nous ſéparer, quel vœu me reſtera-t-il à faire? Un ſeul, dont l'accompliſſement ne dépend ni de vous, ni de moi, ni de perſonne au monde; mais de celui qui doit un prix aux vertus de votre épouſe, & compte en ſecret vos bienfaits.

LETTRE IX.

DE SAINT PREUX A MDE. D'ORBE.

OU êtes-vous, charmante couſine ? Où êtes-vous, aimable confidente de ce foible cœur que vous partagez à tant de titres, & que vous avez conſolé tant de fois ? Venez, qu'il verſe aujourd'hui dans le vôtre l'aveu de ſa derniere erreur. N'eſt-ce pas à vous qu'il appartient toujours de le purifier, & ſait-il ſe reprocher encore les torts qu'il vous a confeſſés ? Non, je ne ſuis plus le même, & ce changement vous eſt dû : c'eſt un nouveau cœur que vous m'avez fait, & qui vous offre ſes prémices ; mais je ne me croirai délivré de celui que je quitte qu'après l'avoir dépoſé dans vos mains. O vous qui l'avez vu naître, recevez ſes derniers ſoupirs !

L'euſſiez-vous jamais penſé ? Le moment de ma vie où je fus le plus content de moi-même fut celui où je me ſéparai de vous. Revenu de mes longs égaremens, je fixois à cet inſtant la tardive époque de mon retour à mes devoirs. Je commençois à payer enfin les immenſes dettes de l'amitié, en m'arrachant d'un ſéjour ſi chéri pour ſuivre un bienfaiteur, un ſage, qui, feignant d'avoir beſoin de mes ſoins, mettoit le ſuccès des ſiens à l'épreuve. Plus ce départ m'étoit douloureux, plus je m'honorois d'un pareil ſacrifice. Après avoir perdu la moitié de ma vie à nourrir une paſſion malheureuſe, je conſacrois l'autre à la juſti-

fier, à rendre par mes vertus un plus digne hommage à celle qui reçut ſi long-tems tous ceux de mon cœur. Je marquois hautement le premier de mes jours où je ne faiſois rougir de moi, ni vous, ni elle, ni rien de tout ce qui m'étoit cher.

Milord Edouard avoit craint l'attendriſſement des adieux, & nous voulions partir ſans être apperçus : mais tandis que tout dormoit encore, nous ne pûmes tromper votre vigilante amitié. En appercevant votre porte entre-ouverte & votre femme-de-chambre au guet, en vous voyant venir au-devant de nous, en entrant & trouvant une table à thé préparée, le rapport des circonſtances me fit ſonger à d'autres tems, & comparant ce départ à celui dont il me rappelloit l'idée, je me ſentis ſi différent de ce que j'étois alors, que me félicitant d'avoir Edouard pour témoin de ces différences, j'eſpérai bien lui faire oublier à Milan l'indigne ſcene de Beſançon. Jamais je ne m'étois ſenti tant de courage ; je me faiſois une gloire de vous le montrer ; je me parois auprès de vous de cette fermeté que vous ne m'aviez jamais vue, & je me glorifiois en vous quittant de paroître un moment à vos yeux tel que j'allois être. Cette idée ajoutoit à mon courage, je me fortifiois de votre eſtime, & peut-être vous euſſé-je dit adieu d'un œil ſec, ſi vos larmes coulant ſur ma joue n'euſſent forcé les miennes de s'y confondre.

Je partis le cœur plein de tous mes devoirs, pénétré ſurtout de ceux que votre amitié m'impoſe, & bien réſolu d'employer le reſte de ma vie à la mériter. Edouard paſſant

en revue toutes mes fautes me remit devant les yeux un tableau qui n'étoit pas flatté ; & je connus par ſa juſte rigueur à blâmer tant de foibleſſes, qu'il craignoit peu de les imiter. Cependant il feignoit d'avoir cette crainte ; il me parloit avec inquiétude de ſon voyage de Rome & des indignes attachemens qui l'y rappelloient malgré lui ; mais je jugeai facilement qu'il augmentoit ſes propres dangers pour m'en occuper davantage, & m'éloigner d'autant plus de ceux auxquels j'étois expoſé.

Comme nous approchions de Villeneuve, un laquais qui montoit un mauvais cheval ſe laiſſa tomber & ſe fit une légere contuſion à la tête. Son maître le fit ſaigner & voulut coucher là cette nuit. Ayant dîné de bonne heure, nous prîmes des chevaux pour aller à Bex voir la Saline, & Milord ayant des raiſons particulieres qui lui rendoient cet examen intéreſſant, je pris les meſures & le deſſin du bâtiment de graduation ; nous ne rentrâmes à Villeneuve qu'à la nuit. Après le ſouper, nous causâmes en buvant du punch, & veillâmes aſſez tard. Ce fut alors qu'il m'apprit quels ſoins m'étoient confiés, & ce qui avoit été fait pour rendre cet arrangement praticable. Vous pouvez juger de l'effet que fit ſur moi cette nouvelle ; une telle converſation n'amenoit pas le ſommeil. Il falut pourtant enfin ſe coucher.

En entrant dans la chambre qui m'étoit deſtinée, je la reconnus pour la même que j'avois occupée autrefois en allant à Sion. A cet aſpect ; je ſentis une impreſſion que j'aurois peine à vous rendre. J'en fus ſi vivement frappé que je crus redevenir à l'inſtant tout ce que j'étois alors ; dix

années s'effacerent de ma vie & tous mes malheurs furent oubliés. Hélas ! cette erreur fut courte, & le ſecond inſtant me rendit plus accablant le poids de toutes mes anciennes peines. Quelles triſtes réflexions ſuccéderent à ce premier enchantement ! Quelles comparaiſons douloureuſes s'offrirent à mon eſprit ! Charmes de la premiere jeuneſſe, délices des premieres amours, pourquoi vous retracer encore à ce cœur accablé d'ennuis & ſurchargé de lui-même ? O tems ! tems heureux ; tu n'es plus ! J'aimois, j'étois aimé. Je me livrois dans la paix de l'innocence aux tranſports d'un amour partagé : je ſavourois à longs traits le délicieux ſentiment qui me faiſoit vivre. La douce vapeur de l'eſpérance enivroit mon cœur. Une extaſe, un raviſſement, un délire abſorboit toutes mes facultés. Ah ! ſur les rochers de Meillerie, au milieu de l'hiver & des glaces, d'affreux abymes devant les yeux, quel être au monde jouiſſoit d'un ſort comparable au mien ?.... Et je pleurois ! & je me trouvois à plaindre ! & la triſteſſe oſoit approcher de moi !.... que ferai-je donc aujourd'hui que j'ai tout poſſédé, tout perdu ?.... J'ai bien mérité ma miſere, puiſque j'ai ſi peu ſenti mon bonheur !.... Je pleurois alors ?.... Tu pleurois ?.... Infortuné, tu ne pleures plus.... tu n'as pas même le droit de pleurer.... Que n'eſt-elle morte ! oſai-je m'écrier dans un tranſport de rage ; oui, je ſerois moins malheureux ; j'oſerois me livrer à mes douleurs ; j'embraſſerois ſans remords ſa froide tombe ; mes regrets ſeroient dignes d'elle ; je dirois : elle entend mes cris, elle voit mes pleurs, mes gémiſſemens la touchent, elle approuve & reçoit mon pur hommage .... j'aurois

au moins l'eſpoir de la rejoindre .... Mais elle vit : elle eſt heureuſe ! ..... Elle vit, & ſa vie eſt ma mort, & ſon bonheur eſt mon ſupplice, & le Ciel après me l'avoir arrachée, m'ôte juſqu'à la douceur de la regretter ! ..... Elle vit, mais non pas pour moi ; elle vit pour mon déſeſpoir. Je ſuis cent fois plus loin d'elle que ſi elle n'étoit plus.

Je me couchai dans ces triſtes idées. Elles me ſuivirent durant mon ſommeil, & le remplirent d'images funebres. Les ameres douleurs, les regrets, la mort ſe peignirent dans mes ſonges, & tous les maux que j'avois ſoufferts reprenoient à mes yeux cent formes nouvelles, pour me tourmenter une ſeconde fois. Un rêve ſur-tout, le plus cruel de tous, s'obſtinoit à me pourſuivre, & de fantôme en fantôme, toutes leurs apparitions confuſes finiſſoient toujours par celui-là.

Je crus voir la digne mere de votre amie dans ſon lit expirante, & ſa fille à genoux devant elle, fondant en larmes, baiſant ſes mains & recueillant ſes derniers ſoupirs Je revis cette ſcene que vous m'avez autrefois dépeinte, & qui ne ſortira jamais de mon ſouvenir. O ma mere, diſoit Julie d'un ton à me navrer l'ame, celle qui vous doit le jour vous l'ôte ! Ah ! reprenez votre bienfait, ſans vous il n'eſt pour moi qu'un don funeſte. Mon enfant, répondit ſa tendre mere .... il faut remplir ſon ſort .... Dieu eſt juſte .... tu ſeras mere à ton tour .... elle ne put achever .... Je voulus lever les yeux ſur elle ; je ne la vis plus. Je vis Julie à ſa place ; je la vis, je la reconnus, quoique ſon viſage

fût couvert d'un voile. Je fais un cri; je m'élance pour écarter le voile; je ne pus l'atteindre; j'étendois les bras, je me tourmentois & ne touchois rien. Ami, calme-toi, me dit-elle d'une voix foible. Le voile redoutable me couvre, nulle main ne peut l'écarter. A ce mot, je m'agite & fais un nouvel effort; cet effort me réveille; je me trouve dans mon lit, accablé de fatigue, & trempé de sueur & de larmes.

Bientôt ma frayeur se dissipe, l'épuisement me rendort; le même songe me rend les mêmes agitations; je m'éveille & me rendors une troisieme fois. Toujours ce spectacle lugubre, toujours ce même appareil de mort, toujours ce voile impénétrable échappe à mes mains & dérobe à mes yeux l'objet expirant qu'il couvre.

A ce dernier réveil ma terreur fut si forte que je ne la pus vaincre étant éveillé. Je me jette à bas de mon lit, sans savoir ce que je faisois. Je me mets à errer par la chambre, effrayé comme un enfant des ombres de la nuit, croyant me voir environné de fantômes, & l'oreille encore frappée de cette voix plaintive dont je n'entendis jamais le son sans émotion. Le crépuscule en commençant d'éclairer les objets, ne fit que les transformer au gré de mon imagination troublée. Mon effroi redouble & m'ôte le jugement : après avoir trouvé ma porte avec peine, je m'enfuis de ma chambre; j'entre brusquement dans celle d'Edouard : j'ouvre son rideau & me laisse tomber sur son lit en m'écriant hors d'haleine : C'en est fait, je ne la verrai plus! Il s'éveille en sursaut, il saute à ses armes, se croyant

croyant ſurpris par un voleur. A l'inſtant, il me reconnoit; je me reconnois moi-même, & pour la ſeconde fois de ma vie, je me vois devant lui dans la confuſion que vous pouvez concevoir.

Il me fit aſſeoir, me remettre & parler. Sitôt qu'il ſçut de quoi il s'agiſſoit, il voulut tourner la choſe en plaiſanterie; mais voyant que j'étois vivement frappé & que cette impreſſion ne ſeroit pas facile à détruire, il changea de ton. Vous ne méritez ni mon amitié ni mon eſtime, me dit-il aſſez durement; ſi j'avois pris pour mon laquais le quart des ſoins que j'ai pris pour vous, j'en aurois fait un homme; mais vous n'êtes rien. Ah! lui dis-je, il eſt trop vrai. Tout ce que j'avois de bon me venoit d'elle : je ne la reverrai jamais; je ne ſuis plus rien. Il ſourit, & m'embraſſa. Tranquilliſez-vous aujourd'hui, me dit-il, demain vous ſerez raiſonnable. Je me charge de l'événement. Après cela, changeant de converſation, il me propoſa de partir. J'y conſentis, on fit mettre les chevaux, nous nous habillâmes. En entrant dans la chaiſe, Milord dit un mot à l'oreille au poſtillon & nous partîmes.

Nous marchions ſans rien dire. J'étois ſi occupé de mon funeſte rêve que je n'entendois & ne voyois rien. Je ne fis pas même attention que le lac, qui la veille étoit à ma droite, étoit maintenant à ma gauche. Il n'y eut qu'un bruit de pavé qui me tira de ma léthargie, & me fit appercevoir avec un étonnement facile à comprendre, que nous rentrions dans Clarens. A trois cents pas de la grille Milord fit arrêter, & me tirant à l'écart, vous voyez, me dit-il,

mon projet ; il n'a pas beſoin d'explication. Allez, viſionnaire, ajouta-t-il en me ſerrant la main, allez la revoir. Heureux de ne montrer vos folies qu'à des gens qui vous aiment ! Hâtez-vous, je vous attends ; mais ſur-tout ne revenez qu'après avoir déchiré ce fatal voile tiſſu dans votre cerveau.

Qu'aurois-je dit ? Je partis ſans répondre. Je marchois d'un pas précipité que la réflexion ralentit en approchant de la maiſon. Quel perſonnage allois-je faire ? Comment oſer me montrer ? De quel prétexte couvrir ce retour imprévu ? Avec quel front irois-je alléguer mes ridicules terreurs, & ſupporter le regard mépriſant du généreux Wolmar ? Plus j'approchois, plus ma frayeur me paroiſſoit puérile, & mon extravagance me faiſoit pitié. Cependant un noir preſſentiment m'agitoit encore, & je ne me ſentois point raſſuré. J'avançois toujours quoique lentement, & j'étois déjà près de la cour, quand j'entendis ouvrir & refermer la porte de l'Eliſée. N'en voyant ſortir perſonne, je fis le tour en-dehors, & j'allai par le rivage côtoyer la voliere autant qu'il me fut poſſible. Je ne tardai pas de juger qu'on en approchoit. Alors prêtant l'oreille, je vous entendis parler toutes deux, &, ſans qu'il me fût poſſible de diſtinguer un ſeul mot, je trouvai dans le ſon de votre voix je ne ſais quoi de languiſſant & de tendre qui me donna de l'émotion, & dans la ſienne un accent affectueux & doux à ſon ordinaire, mais paiſible & ſerein, qui me remit à l'inſtant, & qui fit le vrai réveil de mon rêve.

Sur le champ je me ſentis tellement changé, que je me moquai de moi-même & de mes vaines alarmes. En ſongeant que je n'avois qu'une haie & quelques buiſſons à franchir pour voir pleine de vie & de ſanté celle que j'avois cru ne revoir jamais, j'abjurai pour toujours mes craintes, mon effroi, mes chimeres, je me déterminai ſans peine à repartir, même ſans la voir. Claire, je vous le jure, non-ſeulement je ne la vis point; mais je m'en retournai fier de ne l'avoir point vue, de n'avoir pas été foible & crédule juſqu'au bout, & d'avoir au moins rendu cet honneur à l'ami d'Edouard, de le mettre au-deſſus d'un ſonge.

Voilà, chére couſine, ce que j'avois à vous dire & le dernier aveu qui me reſtoit à vous faire. Le détail du reſte de notre voyage n'a plus rien d'intéreſſant; il me ſuffit de vous proteſter que depuis lors non-ſeulement Milord eſt content de moi; mais que je le ſuis encore plus moi-même qui ſens mon entiere guériſon, bien mieux qu'il ne la peut voir. De peur de lui laiſſer une défiance inutile, je lui ai caché que je ne vous avois point vues. Quand il me demanda ſi le voile étoit levé, je l'affirmai ſans balancer, & nous n'en avons plus parlé. Oui, couſine, il eſt levé pour jamais ce voile dont ma raiſon fut long-tems offuſquée. Tous mes tranſports inquiets ſont éteints. Je vois tous mes devoirs & je les aime. Vous m'êtes toutes deux plus chéres que jamais, mais mon cœur ne diſtingue plus l'une de l'autre, & ne ſépare point les inſéparables.

Nous arrivâmes avant-hier à Milan. Nous en repartons

après-demain. Dans huit jours nous comptons d'être à Rome, & j'eſpere y trouver de vos nouvelles en arrivant. Qu'il me tarde de voir ces deux étonnantes perſonnes qui troublent depuis ſi long-tems le repos du plus grand des hommes ! O Julie ! ô Claire ! il faudroit votre égale pour mériter de le rendre heureux.

LETTRE X.

DE MDE. D'ORBE A SAINT PREUX.

NOUS attendions tous de vos nouvelles avec impatience, & je n'ai pas beſoin de vous dire combien vos lettres ont fait de plaiſir à la petite communauté : mais ce que vous ne devinerez pas de même, c'eſt que de toute la maiſon je ſuis peut-être celle qu'elles ont le moins réjouie. Ils ont tous appris que vous aviez heureuſement paſſé les Alpes ; moi, j'ai ſongé que vous étiez au-delà.

A l'égard du détail que vous m'avez fait, nous n'en avons rien dit au Baron, & j'en ai paſſé à tout le monde quelques ſoliloques fort inutiles. M. de Wolmar a eu l'honnêteté de ne faire que ſe moquer de vous : mais Julie n'a pu ſe rappeller les derniers momens de ſa mere ſans de nouveaux regrets & de nouvelles larmes. Elle n'a remarqué de votre rêve que ce qui ranimoit ſes douleurs.

Quant à moi, je vous dirai, mon cher maître, que je ne ſuis plus ſurpriſe de vous voir en continuelle admiration

de vous-même, toujours achevant quelque folie, & toujours commençant d'être ſage; car il y a long-tems que vous paſſez votre vie à vous reprocher le jour de la veille, & à vous applaudir pour le lendemain.

Je vous avoue auſſi que ce grand effort de courage, qui, ſi près de nous, vous a fait retourner comme vous étiez venu, ne me paroit pas auſſi merveilleux qu'à vous. Je le trouve plus vain que ſenſé, & je crois qu'à tout prendre j'aimerois autant moins de force avec un peu plus de raiſon. Sur cette maniere de vous en aller pourroit-on vous demander ce que vous êtes venu faire? Vous avez eu honte de vous montrer, & c'étoit de n'oſer vous montrer qu'il faloit avoir honte; comme ſi la douceur de voir ſes amis n'effaçoit pas cent fois le petit chagrin de leur raillerie! N'étiez-vous pas trop heureux de venir nous offrir votre air effaré pour nous faire rire? Hé bien donc! je ne me ſuis pas moquée de vous alors, mais je m'en moque tant plus aujourd'hui; quoique n'ayant pas le plaiſir de vous mettre en colere, je ne puiſſe pas rire de ſi bon cœur.

Malheureuſement, il y a pis encore; c'eſt que j'ai gagné toutes vos terreurs ſans me raſſurer comme vous. Ce rêve a quelque choſe d'effrayant qui m'inquiete & m'attriſte malgré que j'en aye. En liſant votre lettre, je blâmois vos agitations; en la finiſſant, j'ai blâmé votre ſécurité. L'on ne ſauroit voir à la fois pourquoi vous étiez ſi ému, & pourquoi vous êtes devenu ſi tranquille. Par quelle bizarrerie avez-vous gardé les plus triſtes preſſentimens juſqu'au moment où vous avez pu les détruire & ne l'avez pas voulu? Un pas, un

geſte, un mot, tout étoit fini. Vous vous étiez alarmé ſans raiſon, vous vous êtes raſſuré de même ; mais vous m'avez tranſmis la frayeur que vous n'avez plus, & il ſe trouve qu'ayant eu de la force une ſeule fois en votre vie, vous l'avez eue à mes dépens. Depuis votre fatale lettre un ſerrement de cœur ne m'a pas quittée ; je n'approche point de Julie ſans trembler de la perdre. A chaque inſtant je crois voir ſur ſon viſage la pâleur de la mort, & ce matin la preſſant dans mes bras, je me ſuis ſentie en pleurs ſans ſavoir pourquoi. Ce voile ! ce voile !... Il a je ne ſais quoi de ſiniſtre qui me trouble chaque fois que j'y penſe. Non, je ne puis vous pardonner d'avoir pu l'écarter ſans l'avoir fait, & j'ai bien peur de n'avoir plus déſormais un moment de contentement que je ne vous revoye auprès d'elle. Convenez auſſi qu'après avoir ſi long-tems parlé de philoſophie, vous vous êtes montré philoſophe à la fin bien mal-à-propos. Ah ! rêvez, & voyez vos amis ; cela vaut mieux que de les fuir & d'être un ſage.

Il paroit par la lettre de Milord à M. de Wolmar, qu'il ſonge ſérieuſement à venir s'établir avec nous. Sitôt qu'il aura pris ſon parti là-bas, & que ſon cœur ſera décidé, revenez tous deux heureux & fixés ; c'eſt le vœu de la petite communauté, & ſur-tout celui de votre amie,

Claire d'Orbe.

P. S. Au reſte, s'il eſt vrai que vous n'avez rien entendu de notre converſation dans l'Eliſée, c'eſt

peut-être tant mieux pour vous ; car vous me ſavez aſſez alerte pour voir les gens ſans qu'ils m'apperçoivent, & aſſez maligne pour perſiffler les écouteurs.

LETTRE XI.

DE M. DE WOLMAR A SAINT PREUX.

J'Ecris à Milord Edouard, & je lui parle de vous ſi au long, qu'il ne me reſte en vous écrivant à vous-même qu'à vous renvoyer à ſa lettre. La vôtre exigeroit peut-être de ma part un retour d'honnêteté ; mais vous appeller dans ma famille ; vous traiter en frere, en ami ; faire votre ſœur de celle qui fut votre amante ; vous remettre l'autorité paternelle ſur mes enfans ; vous confier mes droits après avoir uſurpé les vôtres ; voilà les complimens dont je vous ai cru digne. De votre part, ſi vous juſtifiez ma conduite & mes ſoins, vous m'aurez aſſez loué. J'ai tâché de vous honorer par mon eſtime, honorez-moi par vos vertus. Tout autre éloge doit être banni d'entre nous.

Loin d'être ſurpris de vous voir frappé d'un ſonge, je ne vois pas trop pourquoi vous vous reprochez de l'avoir été. Il me ſemble que pour un homme à ſyſtêmes ce n'eſt pas une ſi grande affaire qu'un rêve de plus.

Mais ce que je vous reprocherois volontiers, c'eſt moins l'effet

de votre ſonge que ſon eſpece, & cela par une raiſon fort différente de celle que vous pourriez penſer. Un tyran fit autrefois mourir un homme, qui dans un ſonge avoit cru le poignarder. Rappellez-vous la raiſon qu'il donna de ce meurtre, & faites-vous en l'application. Quoi! vous allez décider du ſort de votre ami & vous ſongez à vos anciennes amours! ſans les converſations du ſoir précédent, je ne vous pardonnerois jamais ce rêve là. Penſez le jour à ce que vous allez faire à Rome, vous ſongerez moins la nuit à ce qui s'eſt fait à Vevai.

La Fanchon eſt malade; cela tient ma femme occupée & lui ôte le tems de vous écrire. Il y a ici quelqu'un qui ſupplée volontiers à ce ſoin. Heureux jeune homme! tout conſpire à votre bonheur: tous les prix de la vertu vous recherchent pour vous forcer à les mériter. Quant à celui de mes bienfaits n'en chargez perſonne que vous-même; c'eſt de vous ſeul que je l'attends.

LETTRE

LETTRE XII.

DE SAINT PREUX A M. DE WOLMAR.

QUE cette lettre demeure entre vous & moi. Qu'un profond ſecret cache à jamais les erreurs du plus vertueux des hommes. Dans quel pas dangereux je me trouve engagé ? O mon ſage & bienfaiſant ami ! que n'ai-je tous vos conſeils dans la mémoire, comme j'ai vos bontés dans le cœur ! Jamais je n'eus ſi grand beſoin de prudence, & jamais la peur d'en manquer ne nuiſit tant au peu que j'en ai. Ah ! où ſont vos ſoins paternels ? Où ſont vos leçons, vos lumieres ? Que deviendrai-je ſans vous ? Dans ce moment de criſe, je donnerois tout l'eſpoir de ma vie pour vous avoir ici durant huit jours.

Je me ſuis trompé dans toutes mes conjectures ; je n'ai fait que des fautes juſqu'à ce moment. Je ne redoutois que la Marquiſe. Après l'avoir vue, effrayé de ſa beauté, de ſon adreſſe, je m'efforçois d'en détacher tout-à-fait l'ame noble de ſon ancien amant. Charmé de le ramener du côté d'où je ne voyois rien à craindre, je lui parlois de Laure avec l'eſtime & l'admiration qu'elle m'avoit inſpirée ; en relâchant ſon plus fort attachement par l'autre, j'eſpérois les rompre enfin tous les deux.

Il ſe prêta d'abord à mon projet ; il outra même la complaiſance, & voulant peut-être punir mes importunités par un peu d'alarmes, il affecta pour Laure encore plus d'em-

preſſement qu'il ne croyoit en avoir. Que vous dirai-je aujourd'hui ? Son empreſſement eſt toujours le même, mais il n'affecte plus rien. Son cœur épuiſé par tant de combats s'eſt trouvé dans un état de foibleſſe dont elle a profité. Il ſeroit difficile à tout autre de feindre long-tems de l'amour auprès d'elle, jugez pour l'objet même de la paſſion qui la conſume. En vérité l'on ne peut voir cette infortunée ſans être touché de ſon air & de ſa figure ; une impreſſion de langueur & d'abattement qui ne quitte point ſon charmant viſage, en éteignant la vivacité de ſa phyſionomie, la rend plus intéreſſante, &, comme les rayons du ſoleil échappés à travers les nuages, ſes yeux ternis par la douleur lancent des feux plus piquans. Son humiliation même a toutes les graces de la modeſtie : en la voyant on la plaint, en l'écoutant on l'honore ; enfin je dois dire à la juſtification de mon ami que je ne connois que deux hommes au monde qui puiſſent reſter ſans riſque auprès d'elle.

Il s'égare, ô Wolmar ! je le vois, je le ſens ; je vous l'avoue dans l'amertume de mon cœur. Je frémis en ſongeant juſqu'où ſon égarement peut lui faire oublier ce qu'il eſt & ce qu'il ſe doit. Je tremble que cet intrépide amour de la vertu, qui lui fait mépriſer l'opinion publique, ne le porte à l'autre extrêmité, & ne lui faſſe braver encore les loix ſacrées de la décence & de l'honnêteté. Edouard Bomſton faire un tel mariage ! . . . vous concevez ! . . . . . ſous les yeux de ſon ami ! . . . . qui le permet ! . . . . qui le ſouffre ! . . . . & qui lui doit tout ! . . . . Il fau-

dra qu'il m'arrache le cœur de ſa main avant de la profaner ainſi.

Cependant, que faire ? Comment me comporter ? Vous connoiſſez ſa violence. On ne gagne rien avec lui par les diſcours, & les ſiens depuis quelque tems ne ſont pas propres à calmer mes craintes. J'ai feint d'abord de ne pas l'entendre. J'ai fait indirectement parler la raiſon en maximes générales : à ſon tour il ne m'entend point. Si j'eſſaye de le toucher un peu plus au vif, il répond des ſentences, & croit m'avoir réfuté. Si j'inſiſte, il s'emporte, il prend un ton qu'un ami devroit ignorer, & auquel l'amitié ne ſait point répondre. Croyez que je ne ſuis en cette occaſion ni craintif, ni timide ; quand on eſt dans ſon devoir, on n'eſt que trop tenté d'être fier ; mais il ne s'agit pas ici de fierté, il s'agit de réuſſir, & de fauſſes tentatives peuvent nuire aux meilleurs moyens. Je n'oſe preſque entrer avec lui dans aucune diſcuſſion ; car je ſens tous les jours la vérité de l'avertiſſement que vous m'avez donné, qu'il eſt plus fort que moi de raiſonnement, & qu'il ne faut point l'enflammer par la diſpute.

Il paroit d'ailleurs un peu refroidi pour moi. On diroit que je l'inquiete. Combien avec tant de ſupériorité à tous égards un homme eſt rabaiſſé par un moment de foibleſſe ! le grand, le ſublime Edouard a peur de ſon ami, de ſa créature, de ſon éleve ! il ſemble même, par quelques mots jettés ſur le choix de ſon ſéjour s'il ne ſe marie pas, vouloir tenter ma fidélité par mon intérêt. Il ſait bien que je ne dois ni ne veux le quitter. O Wolmar ! je ferai mon

devoit & ſuivrai par-tout mon bienfaiteur ! ſi j'étois lâche & vil, que gagnerois-je à ma perfidie ? Julie & ſon digne époux confieroient-ils leurs enfans à un traître ?

Vous m'avez dit ſouvent que les petites paſſions ne prennent jamais le change & vont toujours à leur fin ; mais qu'on peut armer les grandes contre elles-mêmes. J'ai cru pouvoir ici faire uſage de cette maxime. En effet, la compaſſion, le mépris des préjugés, l'habitude, tout ce qui détermine Edouard en cette occaſion, échappe à force de petiteſſe & devient preſque inattaquable : au lieu que le véritable amour eſt inſéparable de la généroſité, & que par elle on a toujours ſur lui quelque priſe. J'ai tenté cette voie indirecte, & je ne déſeſpere pas du ſuccès. Ce moyen paroit cruel ; je ne l'ai pris qu'avec répugnance. Cependant tout bien peſé, je crois rendre ſervice à Laure elle-même. Que feroit-elle dans l'état auquel elle peut monter, qu'y montrer ſon ancienne ignominie ? Mais qu'elle peut être grande en demeurant ce qu'elle eſt ! Si je connois bien cette étrange fille, elle eſt faite pour jouir de ſon ſacrifice, plus que du rang qu'elle doit refuſer.

Si cette reſſource me manque, il m'en reſte une de la part du Gouvernement à cauſe de la Religion ; mais ce moyen ne doit être employé qu'à la derniere extrêmité, & au défaut de tout autre : quoi qu'il en ſoit, je n'en veux épargner aucun pour prévenir une alliance indigne & déshonnête. O reſpectable Wolmar ! je ſuis jaloux de votre eſtime durant tous les momens de ma vie. Quoi que puiſſe vous écrire Edouard, quoi que vous puiſſiez entendre dire

ſouvenez-vous qu'à quelque prix que ce puiſſe être, tant que mon cœur battra dans ma poitrine, jamais *Lauretta Piſana* ne ſera Ladi Bomſton.

Si vous approuvez mes meſures, cette lettre n'a pas beſoin de réponſe. Si je me trompe, inſtruiſez-moi. Mais hâtez-vous, car il n'y a pas un moment à perdre. Je ferai mettre l'adreſſe par une main étrangere. Faites de même en me répondant. Après avoir examiné ce qu'il faut faire, brûlez ma lettre & oubliez ce qu'elle contient. Voici le premier & le ſeul ſecret que j'aurai eu de ma vie à cacher aux deux couſines : ſi j'oſois me fier davantage à mes lumieres, vous-même n'en ſauriez jamais rien (1).

LETTRE XIII.

DE MDE. DE WOLMAR A MDE. D'ORBE.

LE courrier d'Italie ſembloit n'attendre pour arriver que le moment de ton départ, comme pour te punir de ne l'avoir différé qu'à cauſe de lui. Ce n'eſt pas moi qui ai fait cette jolie découverte ; c'eſt mon mari qui a remarqué

(1) Pour bien entendre cette lettre & la troiſieme de la ſixieme partie, il faudroit ſavoir les aventures de Milord Edouard ; & j'avois d'abord réſolu de les ajouter à ce recueil. En y repenſant, je n'ai pu me réſoudre à gâter la ſimplicité de l'hiſtoire des deux amans par le romaneſque de la ſienne. Il vaut mieux laiſſer quelque choſe à deviner au lecteur. (*a*)

(*a*) *Les Aventures de Milord Edouard ont été ajoutées à cette édition.*

qu'ayant fait mettre les chevaux à huit heures, tu tardas de partir juſqu'à onze, non pour l'amour de nous, mais après avoir demandé vingt fois s'il en étoit dix, parce que c'eſt ordinairement l'heure où la poſte paſſe.

Tu es priſe, pauvre couſine, tu ne peux plus t'en dédire. Malgré l'augure de la Chaillot, cette Claire ſi folle, ou plutôt ſi ſage, n'a pu l'être juſqu'au bout; te voilà dans les mêmes las (1) dont tu pris tant de peine à me dégager, & tu n'as pu conſerver pour toi la liberté que tu m'as rendue. Mon tour de rire eſt-il donc venu? Chére amie, il faudroit avoir ton charme & tes graces pour ſavoir plaiſanter comme toi, & donner à la raillerie elle-même l'accent tendre & touchant des careſſes. Et puis, quelle différence entre nous! de quel front pourrois-je me jouer d'un mal dont je ſuis la cauſe & que tu t'es fait pour me l'ôter. Il n'y a pas un ſentiment dans ton cœur qui n'offre au mien quelque ſujet de reconnoiſſance, & tout juſqu'à ta foibleſſe eſt en toi l'ouvrage de ta vertu. C'eſt cela même qui me conſole & m'égaye. Il faloit me plaindre & pleurer de mes fautes; mais on peut ſe moquer de la mauvaiſe honte qui te fait rougir d'un attachement auſſi pur que toi.

Revenons au courrier d'Italie, & laiſſons un moment les moralités. Ce ſeroit trop abuſer de mes anciens titres; car il eſt permis d'endormir ſon auditoire, mais non pas

(1) Je n'ai pas voulu laiſſer *lacs*, à cauſe de la prononciation genevoiſe remarquée par Mde. d'Orbe, dans la Lettre cinquieme de la ſixieme partie.

de l'impatienter. Hé bien donc ! ce courrier que je fais ſi lentement arriver, qu'a-t-il rapporté ? Rien que de bien ſur la ſanté de nos amis, & de plus une grande lettre pour toi. Ah bon ! Je te vois déjà ſourire & reprendre haleine; la lettre venue te fait attendre plus patiemment ce qu'elle contient.

Elle a pourtant bien ſon prix encore, même après s'être fait deſirer ; car elle reſpire une ſi.... mais je ne veux te parler que de nouvelles, & ſurement ce que j'allois dire n'en eſt pas une.

Avec cette lettre, il en eſt venu une autre de Milord Edouard pour mon mari, & beaucoup d'amitiés pour nous. Celle-ci contient véritablement des nouvelles, & d'autant moins attendues que la premiere n'en dit rien. Ils devoient le lendemain partir pour Naples, où Milord a quelques affaires, & d'où ils iront voir le Véſuve.... Conçois-tu, ma chére, ce que cette vue a de ſi attrayant ? Revenus à Rome, Claire, penſe, imagine.... Edouard eſt ſur le point d'épouſer.... non, graces au Ciel, cette indigne Marquiſe; il marque, au contraire, qu'elle eſt fort mal. Qui donc ?.... Laure, l'aimable Laure; qui.... mais pourtant.... quel mariage !.... Notre ami n'en dit pas un mot. Auſſi-tôt après ils partiront tous trois, & viendront ici prendre leurs derniers arrangemens. Mon mari ne m'a pas dit quels; mais il compte toujours que St. Preux nous reſtera.

Je t'avoue que ſon ſilence m'inquiete un peu. J'ai peine à voir clair dans tout cela. J'y trouve des ſituations bizarres, & des jeux du cœur humain qu'on n'entend gueres.

Comment un homme auſſi vertueux a-t-il pu ſe prendre d'une paſſion ſi durable pour une auſſi méchante femme que cette Marquiſe ? Comment elle-même, avec un caractere violent & cruel, a-t-elle pu concevoir & nourrir un amour auſſi vif pour un homme qui lui reſſembloit ſi peu; ſi tant eſt cependant qu'on puiſſe honorer du nom d'amour une fureur capable d'inſpirer des crimes? Comment un jeune cœur auſſi généreux, auſſi tendre, auſſi déſintéreſſé que celui de Laure a-t-il pu ſupporter ſes premiers déſordres ? Comment s'en eſt-il retiré par ce penchant trompeur fait pour égarer ſon ſexe, & comment l'amour qui perd tant d'honnêtes femmes a-t-il pu venir à bout d'en faire une ? Dis-moi, ma Claire, déſunir deux cœurs qui s'aimoient ſans ſe convenir ; joindre ceux qui ſe convenoient ſans s'entendre ; faire triompher l'amour de l'amour même; du ſein du vice & de l'opprobre tirer le bonheur & la vertu; délivrer ſon ami d'un monſtre en lui créant, pour ainſi dire, une compagne . . . . infortunée, il eſt vrai, mais aimable, honnête même, au moins ſi, comme je l'oſe croire, on peut le redevenir : dis; celui qui auroit fait tout cela ſeroit-il coupable? Celui qui l'auroit ſouffert ſeroit-il à blâmer.

Ladi Bomſton viendra donc ici? Ici, mon ange? Qu'en penſes-tu? Après tout, quel prodige ne doit pas être cette étonnante fille que ſon éducation perdit, que ſon cœur a ſauvée, & pour qui l'amour fut la route de la vertu? Qui doit plus l'admirer que moi qui fis tout le contraire, & que mon penchant ſeul égara, quand tout concouroit à me bien

bien conduire? Je m'avilis moins, il eſt vrai; mais me ſuis-je élevée comme elle? Ai-je évité tant de piéges & fait tant de ſacrifices? Du dernier degré de la honte elle a ſçu remonter au premier degré de l'honneur; elle eſt plus reſpectable cent fois que ſi jamais elle n'eût été coupable. Elle eſt ſenſible & vertueuſe : que lui faut-il de plus pour nous reſſembler? S'il n'y a point de retour aux fautes de la jeuneſſe, quel droit ai-je à plus d'indulgence, devant qui dois-je eſpérer de trouver grace, & à quel honneur pourrois-je prétendre en refuſant de l'honorer?

Hé bien, couſine, quand ma raiſon me dit cela, mon cœur en murmure, &, ſans que je puiſſe expliquer pourquoi, j'ai peine à trouver bon qu'Edouard ait fait ce mariage, & que ſon ami s'en ſoit mêlé. O l'opinion! l'opinion! qu'on a de peine à ſecouer ſon joug! toujours elle nous porte à l'injuſtice : le bien paſſé s'efface par le mal préſent; le mal paſſé ne s'effacera-t-il jamais par aucun bien?

J'ai laiſſé voir à mon mari mon inquiétude ſur la conduite de St. Preux dans cette affaire. Il ſemble, ai je dit, avoir honte d'en parler à ma couſine. Il eſt incapable de lâcheté, mais il eſt foible .... trop d'indulgence pour les fautes d'un ami .... Non, m'a-t-il dit; il a fait ſon devoir; il le fera, je le ſais; je ne puis rien vous dire de plus; mais St. Preux eſt un honnête garçon. Je réponds de lui, vous en ſerez contente .... Claire, il eſt impoſſible que Wolmar me trompe, & qu'il ſe trompe. Un diſcours ſi poſitif m'a fait rentrer en moi-même, j'ai compris que

tous mes ſcrupules ne venoient que de fauſſe délicateſſe, & que ſi j'étois moins vaine & plus équitable, je trouverois Ladi Bomſton plus digne de ſon rang.

Mais laiſſons un peu Ladi Bomſton & revenons à nous. Ne ſens-tu point trop en liſant cette lettre que nos amis reviendront plutôt qu'ils n'étoient attendus, & le cœur ne te dit-il rien? Ne bat-il point à préſent plus fort qu'à l'ordinaire, ce cœur trop tendre & trop ſemblable au mien? Ne ſonge-t-il point au danger de vivre familierement avec un objet chéri? de le voir tous les jours? De loger ſous le même toit? Et ſi mes erreurs ne m'ôterent point ton eſtime, mon exemple ne te fait-il rien craindre pour toi? Combien dans nos jeunes ans la raiſon, l'amitié, l'honneur t'inſpirerent pour moi de craintes que l'aveugle amour me fit mépriſer! c'eſt mon tour, maintenant, ma douce amie, & j'ai de plus pour me faire écouter la triſte autorité de l'expérience. Ecoute-moi donc tandis qu'il eſt tems, de peur qu'après avoir paſſé la moitié de ta vie à déplorer mes fautes, tu ne paſſes l'autre à déplorer les tiennes. Sur-tout; ne te fie plus à cette gaieté folâtre qui garde celles qui n'ont rien à craindre, & perd celles qui ſont en danger. Claire! Claire! tu te moquois de l'amour une fois; mais c'eſt parce que tu ne le connoiſſois pas, & pour n'en avoir pas ſenti les traits, tu te croyois au-deſſus de ſes atteintes. Il ſe venge, & rit à ſon tour. Apprends à te défier de ſa traîtreſſe joie, ou crains qu'elle ne te coûte un jour bien des pleurs. Chére amie, il eſt tems de te montrer à toi-même; car juſqu'ici tu ne t'es pas bien vue: tu

t'es trompée ſur ton caractere, & n'as pas ſçu t'eſtimer ce que tu valois. Tu t'es fiée aux diſcours de la Chaillot; ſur ta vivacité badine elle te jugea peu ſenſible : mais un cœur comme le tien étoit au-deſſus de ſa portée. La Chaillot n'étoit pas faite pour te connoître; perſonne au monde ne t'a bien connue, excepté moi ſeule. Notre ami même a plutôt ſenti que vu tout ton prix. Je t'ai laiſſé ton erreur tant qu'elle a pu t'être utile; à préſent qu'elle te perdroit il faut te l'ôter.

Tu es vive, & te crois peu ſenſible. Pauvre enfant, que tu t'abuſes! ta vivacité même prouve le contraire. N'eſt-ce pas toujours ſur des choſes de ſentiment qu'elle s'exerce? N'eſt-ce pas de ton cœur que viennent les graces de ton enjouement? Tes railleries ſont des ſignes d'intérêt plus touchans que les complimens d'un autre; tu careſſes quand tu folâtres; tu ris, mais ton rire pénetre l'ame; tu ris, mais tu fais pleurer de tendreſſe, & je te vois preſque toujours ſérieuſe avec les indifférens.

Si tu n'étois que ce que tu prétends être, dis-moi ce qui nous uniroit ſi fort l'une à l'autre? Où ſeroit entre nous le lien d'une amitié ſans exemple? Par quel prodige un tel attachement ſeroit-il venu chercher par préférence un cœur ſi peu capable d'attachement? Quoi! celle qui n'a vécu que pour ſon amie ne ſait pas aimer? Celle qui voulut quitter pere, époux, parens, & ſon pays pour la ſuivre ne ſait préférer l'amitié à rien? Et qu'ai-je donc fait, moi qui porte un cœur ſenſible? Couſine, je me ſuis laiſſée aimer, & j'ai beaucoup fait, avec toute ma ſenſibilité, de te rendre une amitié qui valût la tienne.

Ces contradictions t'ont donné de ton caractere l'idée la plus bizarre qu'une folle comme toi pût jamais concevoir; c'eſt de te croire à la fois ardente amie & froide amante. Ne pouvant diſconvenir du tendre attachement dont tu te ſentois pénétrée, tu crus n'être capable que de celui-là. Hors ta Julie, tu ne penſois pas que rien pût t'émouvoir au monde, comme ſi les cœurs naturellement ſenſibles pouvoient ne l'être que pour un objet, & que, ne ſachant aimer que moi, tu m'euſſes pu bien aimer moi-même. Tu demandois plaiſamment ſi l'ame avoit un ſexe? Non, mon enfant, l'ame n'a point de ſexe; mais ſes affections les diſtinguent, & tu commences trop à le ſentir. Parce que le premier amant qui s'offrit ne t'avoit pas émue, tu crus auſſi-tôt ne pouvoir l'être; parce que tu manquois d'amour pour ton ſoupirant, tu crus n'en pouvoir ſentir pour perſonne. Quand il fut ton mari, tu l'aimas pourtant, & ſi fort que notre intimité même en ſouffrit; cette ame ſi peu ſenſible ſçut trouver à l'amour un ſupplément encore aſſez tendre pour ſatisfaire un honnête homme.

Pauvre couſine! c'eſt à toi déſormais de réſoudre tes propres doutes, & s'il eſt vrai,

(2) *Ch'un freddo amante è mal ſicuro amico (a)*

j'ai grand'peur d'avoir maintenant une raiſon de trop pour

(2) Ce vers eſt renverſé de l'original, &, n'en déplaiſe aux belles Dames, le ſens de l'auteur eſt plus véritable & plus beau.

(a) Qu'un froid amant eſt un peu ſûr ami.

METAST.

compter ſur toi : mais il faut que j'acheve de te dire là-deſſus tout ce que je penſe.

Je ſoupçonne que tu as aimé ſans le ſavoir, bien plutôt que tu ne crois, ou du moins, que le même penchant qui me perdit t'eût ſéduite ſi je ne t'avois prévenue. Conçois-tu qu'un ſentiment ſi naturel & ſi doux puiſſe tarder ſi long-tems à naître ? Conçois-tu qu'à l'âge où nous étions on puiſſe impunément ſe familiariſer avec un jeune homme aimable, ou qu'avec tant de conformité dans tous nos goûts, celui-ci ſeul ne nous eût pas été commun ? Non, mon ange, tu l'aurois aimé, j'en ſuis ſûre, ſi je ne l'euſſe aimé la premiere. Moins foible & non moins ſenſible, tu aurois été plus ſage que moi ſans être plus heureuſe. Mais quel penchant eût pu vaincre dans ton ame honnête l'horreur de la trahiſon & de l'infidélité ? L'amitié te ſauva des piéges de l'amour ; tu ne vis plus qu'un ami dans l'amant de ton amie, & tu rachetas ainſi ton cœur aux dépens du mien.

Ces conjectures ne ſont pas même ſi conjectures que tu penſes, & ſi je voulois rappeller des tems qu'il faut oublier, il me ſeroit aiſé de trouver dans l'intérêt que tu croyois ne prendre qu'à moi ſeule, un intérêt non moins vif pour ce qui m'étoit cher. N'oſant l'aimer, tu voulois que je l'aimaſſe ; tu jugeas chacun de nous néceſſaire au bonheur de l'autre, & ce cœur, qui n'a point d'égal au monde, nous en chérit plus tendrement tous les deux. Sois ſûre que ſans ta propre foibleſſe tu m'aurois été moins indulgente ; mais tu te ſerois reprochée ſous le nom de jalouſie une juſte ſévérité. Tu ne

te ſentois pas en droit de combattre en moi le penchant qu'il eût falu vaincre, & craignant d'être perfide plutôt que ſage, en immolant ton bonheur au nôtre, tu crus avoir aſſez fait pour la vertu.

Ma Claire, voilà ton hiſtoire; voilà comment ta tyrannique amitié me force à te ſavoir gré de ma honte, & à te remercier de mes torts. Ne crois pas pourtant, que je veuille t'imiter en cela. Je ne ſuis pas plus diſpoſée à ſuivre ton exemple, que toi le mien, & comme tu n'as pas à craindre mes fautes, je n'ai plus, graces au Ciel, tes raiſons d'indulgence. Quel plus digne uſage ai-je à faire de la vertu que tu m'as rendue, que de t'aider à la conſerver?

Il faut donc te dire encore mon avis ſur ton état préſent. La longue abſence de notre maître n'a pas changé tes diſpoſitions pour lui. Ta liberté recouvrée, & ſon retour ont produit une nouvelle époque dont l'amour a ſçu profiter. Un nouveau ſentiment n'eſt pas né dans ton cœur, celui qui s'y cacha ſi long-tems n'a fait que ſe mettre plus à l'aiſe. Fiere d'oſer te l'avouer à toi-même, tu t'es preſſée de me le dire. Cet aveu te ſembloit preſque néceſſaire pour le rendre tout-à-fait innocent; en devenant un crime pour ton amie, il ceſſoit d'en être un pour toi, & peut-être ne t'es-tu livrée au mal que tu combattois depuis tant d'années, que pour mieux achever de m'en guérir.

J'ai ſenti tout cela, ma chére; je me ſuis peu alarmée d'un penchant qui me ſervoit de ſauve-garde, & que tu n'avois point à te reprocher. Cet hiver que nous avons paſſé tous enſemble au ſein de la paix & de l'amitié, m'a donné

plus de confiance encore, en voyant que loin de rien perdre de ta gaieté, tu ſemblois l'avoir augmentée. Je t'ai vue tendre, empreſſée, attentive; mais franche dans tes careſſes, naïve dans tes jeux, ſans myſtere, ſans ruſe en toutes choſes, & dans tes plus vives agaceries la joie de l'innocence réparoit tout.

Depuis notre entretien de l'Eliſée je ne ſuis plus ſi contente de toi. Je te trouve triſte & rêveuſe. Tu te plais ſeule autant qu'avec ton amie; tu n'as pas changé de langage mais d'accent; tes plaiſanteries ſont plus timides; tu n'oſes plus parler de lui ſi ſouvent: on diroit que tu crains toujours qu'il ne t'écoute, & l'on voit à ton inquiétude que tu attends de ſes nouvelles plutôt que tu n'en demandes.

Je tremble, bonne couſine, que tu ne ſentes pas tout ton mal, & que le trait ne ſoit enfoncé plus avant que tu n'as paru le craindre. Crois-moi, ſonde bien ton cœur malade; dis-toi bien, je le répete, ſi, quelque ſage qu'on puiſſe être, on peut ſans riſque demeurer long-tems avec ce qu'on aime, & ſi la confiance qui me perdit eſt tout-à-fait ſans danger pour toi; vous êtes libres tous deux; c'eſt préciſément ce qui rend les occaſions plus ſuſpectes. Il n'y a point dans un cœur vertueux, de foibleſſe qui cede aux remords, & je conviens avec toi qu'on eſt toujours aſſez forte contre le crime; mais hélas! qui peut ſe garantir d'être foible? Cependant, regarde les ſuites, ſonge aux effets de la honte. Il faut s'honorer pour être honorée; comment peut-on mériter le reſpect d'autrui ſans en avoir pour ſoi-même, &

où s'arrêtera dans la route du vice celle qui fait le premier pas ſans effroi? Voilà ce que je dirois à ces femmes du monde pour qui la morale & la Religion ne ſont rien, & qui n'ont de loi que l'opinion d'autrui. Mais toi, femme vertueuſe & chrétienne; toi qui vois ton devoir & qui l'aimes; toi qui connois & ſuis d'autres regles que les jugemens publics, ton premier honneur eſt celui que te rend ta conſcience, & c'eſt celui-là qu'il s'agit de conſerver.

Veux-tu ſavoir quel eſt ton tort en toute cette affaire? C'eſt, je te le redis, de rougir d'un ſentiment honnête que tu n'as qu'à déclarer pour le rendre innocent (3): mais avec toute ton humeur folâtre, rien n'eſt ſi timide que toi. Tu plaiſantes pour faire la brave, & je vois ton pauvre cœur tout tremblant. Tu fais avec l'amour dont tu feins de rire, comme ces enfans qui chantent la nuit quand ils ont peur. O chére amie! Souviens-toi de l'avoir dit mille fois, c'eſt la fauſſe honte qui mene à la véritable, & la vertu ne ſait rougir que de ce qui eſt mal. L'amour en lui-même eſt-il un crime? N'eſt-il pas le plus pur ainſi que le plus doux penchant de la nature? N'a-t-il pas une fin bonne & louable? Ne dédaigne-t-il pas les ames baſſes & rampantes? N'anime-t-il pas les ames grandes & fortes? N'anoblit-t-il pas tous leurs ſentimens? Ne double-

(3) Pourquoi l'Editeur laiſſe-t-il les continuelles répétitions dont cette lettre eſt pleine, ainſi que beaucoup d'autres? Par une raiſon fort ſimple; c'eſt qu'il ne ſe ſoucie point du tout que ces lettres plaiſent à ceux qui feront cette queſtion.

t-il

t-il pas leur être ? Ne les éleve-t-il pas au-deſſus d'elles-mêmes ? Ah ! ſi pour être honnête & ſage, il faut être inacceſſible à ſes traits, dis, que reſte-t-il pour la vertu ſur la terre ? Le rebut de la nature, & les plus vils des mortels.

Qu'as-tu donc fait que tu puiſſes te reprocher ? N'as-tu pas fait choix d'un honnête homme ? N'eſt-il pas libre ? Ne l'es-tu pas ? Ne mérite-t-il pas toute ton eſtime ? N'as-tu pas toute la ſienne ? Ne feras-tu pas trop heureuſe de faire le bonheur d'un ami ſi digne de ce nom, de payer de ton cœur & de ta perſonne les anciennes dettes de ton amie, & d'honorer en l'élevant à toi le mérite outragé par la fortune ?

Je vois les petits ſcrupules qui t'arrêtent. Démentir une réſolution priſe & déclarée, donner un ſucceſſeur au défunt, montrer ſa foibleſſe au public, épouſer un aventurier ; car les ames baſſes, toujours prodigues de titres flétriſſans, ſauront bien trouver celui-ci. Voilà donc les raiſons ſur leſquelles tu aimes mieux te reprocher ton penchant que le juſtifier, & couver tes feux au fond de ton cœur que les rendre légitimes ? Mais, je te prie, la honte eſt-elle d'épouſer celui qu'on aime ou de l'aimer ſans l'épouſer ? Voilà le choix qui te reſte à faire. L'honneur que tu dois au défunt eſt de reſpecter aſſez ſa Veuve pour lui donner un mari plutôt qu'un amant, & ſi ta jeuneſſe te force à remplir ſa place, n'eſt-ce pas rendre encore hommage à ſa mémoire, de choiſir un homme qui lui fut cher ?

Quant à l'inégalité, je croirois t'offenſer de combattre une objection ſi frivole, lorſqu'il s'agit de ſageſſe & de bonnes mœurs. Je ne connois d'inégalité déshonorante que celle qui vient du caractere ou de l'éducation. A quelque état que parvienne un homme imbu de maximes baſſes, il eſt toujours honteux de s'allier à lui. Mais un homme élevé dans des ſentimens d'honneur eſt l'égal de tout le monde, il n'y a point de rang où il ne ſoit à ſa place. Tu ſais quel étoit l'avis de ton pere même quand il fut queſtion de moi pour notre ami. Sa famille eſt honnête quoiqu'obſcure. Il jouit de l'eſtime publique, il la mérite. Avec cela fût-il le dernier des hommes, encore ne faudroit-il pas balancer, car il vaut mieux déroger à la nobleſſe qu'à la vertu, & la femme d'un charbonnier eſt plus reſpectable que la maîtreſſe d'un Prince.

J'entrevois bien encore une autre eſpece d'embarras dans la néceſſité de te déclarer la premiere, car, comme tu dois le ſentir, pour qu'il oſe aſpirer à toi, il faut que tu le lui permettes; & c'eſt un des juſtes retours de l'inégalité, qu'elle coûte ſouvent au plus élevé des avances mortifiantes. Quant à cette difficulté, je te la pardonne, & j'avoue même qu'elle me paroîtroit fort grave ſi je ne prenois ſoin de la lever : j'eſpere que tu comptes aſſez ſur ton amie pour croire que ce ſera ſans te compromettre; de mon côté je compte aſſez ſur le ſuccès pour m'en charger avec confiance; car quoi que vous m'ayez dit autrefois tous deux ſur la difficulté de transformer une amie en maîtreſſe, ſi je connois bien un cœur dans lequel j'ai trop appris à lire, je ne

crois pas qu'en cette occaſion l'entrepriſe exige une grande habileté de ma part. Je te propoſe donc de me laiſſer charger de cette négociation, afin que tu puiſſes te livrer au plaiſir que te fera ſon retour, ſans myſtere, ſans regrets, ſans danger, ſans honte. Ah! couſine, quel charme pour moi de réunir à jamais deux cœurs ſi bien faits l'un pour l'autre, & qui ſe confondent depuis ſi long-tems dans le mien! Qu'ils s'y confondent mieux encore, s'il eſt poſſible, ne ſoyez plus qu'un pour vous & pour moi. Oui, ma Claire, tu ſerviras encore ton amie en couronnant ton amour, & j'en ſerai plus ſûre de mes propres ſentimens, quand je ne pourrai plus les diſtinguer entre vous.

Que ſi, malgré mes raiſons, ce projet ne te convient pas, mon avis eſt qu'à quelque prix que ce ſoit, nous écartions de nous cet homme dangereux, toujours redoutable à l'une ou à l'autre; car, quoi qu'il arrive, l'éducation de nos enfans nous importe encore moins que la vertu de leurs meres. Je te laiſſe le tems de réfléchir ſur tout ceci durant ton voyage. Nous en parlerons après ton retour.

Je prends le parti de t'envoyer cette lettre en droiture à Geneve, parce que tu n'as dû coucher qu'une nuit à Lauſanne & qu'elle ne t'y trouveroit plus. Apporte-moi bien des détails de la petite République. Sur tout le bien qu'on dit de cette ville charmante, je t'eſtimerois heureuſe de l'aller voir, ſi je pouvois faire cas des plaiſirs qu'on achete aux dépens de ſes amis. Je n'ai jamais aimé le luxe, & je le hais maintenant de t'avoir ôtée à moi pour je ne ſais

combien d'années. Mon enfant, nous n'allâmes ni l'une ni l'autre faire nos emplettes de noce à Geneve; mais quelque mérite que puiſſe avoir ton frere, je doute que ta belle-ſœur ſoit plus heureuſe avec ſa dentelle de Flandre & ſes étoffes des Indes, que nous dans notre ſimplicité. Je te charge pourtant, malgré ma rancune, de l'engager à venir faire la noce à Clarens. Mon pere écrit au tien, & mon mari à la mere de l'épouſe pour les en prier : voilà les lettres, donne-les, & ſoutiens l'invitation de ton crédit renaiſſant; c'eſt tout ce que je puis faire pour que la fête ne ſe faſſe pas ſans moi : car je te déclare qu'à quelque prix que ce ſoit, je ne veux pas quitter ma famille. Adieu, couſine, un mot de tes nouvelles, & que je ſache au moins quand je dois t'attendre. Voici le deuxieme jour depuis ton départ, & je ne ſais plus vivre ſi long-tems ſans toi.

P. S. Tandis que j'achevois cette lettre interrompue, Mlle. Henriette ſe donnoit les airs d'écrire auſſi de ſon côté. Comme je veux que les enfans diſent toujours ce qu'ils penſent, & non ce qu'on leur fait dire, j'ai laiſſé la petite curieuſe écrire tout ce qu'elle a voulu, ſans y changer un ſeul mot. Troiſieme lettre ajoutée à la mienne. Je me doute bien que ce n'eſt pas encore celle que tu cherchois du coin de l'œil en furetant ce paquet. Pour celle-là diſpenſe-toi de l'y chercher plus long-tems, car tu ne la trouveras pas. Elle eſt adreſſée à Clarens; c'eſt à Clarens qu'elle doit être lue; arrange-toi là-deſſus.

LETTRE XIV.

D'HENRIETTE A SA MERE.

OU êtes-vous donc, Maman ? On dit que vous êtes à Geneve, & que c'eſt ſi loin, ſi loin, qu'il faudroit marcher deux jours tout le jour pour vous atteindre : voulez-vous donc faire auſſi le tour du monde ? Mon petit papa eſt parti ce matin pour Etange ; mon petit grand-papa eſt à la chaſſe ; ma petite maman vient de s'enfermer pour écrire ; il ne reſte que ma mie Pernette & ma mie Fanchon. Mon Dieu ! je ne ſais plus comment tout va ; mais depuis le départ de notre bon ami, tout le monde s'éparpille. Maman, vous avez commencé la premiere. On s'ennuyoit déjà bien quand vous n'aviez plus perſonne à faire endêver. Oh ! c'eſt encore pis depuis que vous êtes partie ; car la petite maman n'eſt pas non plus de ſi bonne humeur que quand vous y êtes. Maman, mon petit Mali ſe porte bien, mais il ne vous aime plus, parce que vous ne l'avez pas fait ſauter hier comme à l'ordinaire. Moi, je crois que je vous aimerois encore un peu ſi vous reveniez bien vîte, afin qu'on ne s'ennuyât pas tant. Si vous voulez m'appaiſer tout-à-fait, apportez à mon petit Mali quelque choſe qui lui faſſe plaiſir. Pour l'appaiſer, lui, vous aurez bien l'eſprit de trouver auſſi ce qu'il faut faire. Ah mon Dieu ! ſi notre bon ami étoit ici, comme il l'auroit déjà deviné ! mon bel éventail eſt tout briſé ; mon ajuſtement bleu n'eſt plus qu'un chiffon ; ma

piece de blonde eſt en loques ; mes mitaines à jour ne valent plus rien. Bon jour, maman ; il faut finir ma lettre, car la petite Maman vient de finir la ſienne & ſort de ſon cabinet. Je crois qu'elle a les yeux rouges, mais je n'oſe le lui dire ; mais en liſant ceci elle verra bien que je l'ai vu. Ma bonne maman, que vous êtes méchante, ſi vous faites pleurer ma petite maman !

P. S. J'embraſſe mon grand-papa, j'embraſſe mes oncles, j'embraſſe ma nouvelle tante & ſa maman ; j'embraſſe tout le monde excepté vous. Maman, vous m'entendez bien ; je n'ai pas pour vous de ſi longs bras.

Fin de la cinquieme Partie.

LETTRES
DE
DEUX AMANS,
HABITANS D'UNE PETITE VILLE AU PIED DES ALPES.

SIXIEME PARTIE.

LETTRE I.

DE MDE. D'ORBE A MDE. DE WOLMAR.

AVANT de partir de Lauſanne il faut t'écrire un petit mot pour t'apprendre que j'y ſuis arrivée ; non pas pourtant auſſi joyeuſe que j'eſpérois. Je me faiſois une fête de ce petit voyage qui t'a toi-même ſi ſouvent tentée ; mais en refuſant d'en être, tu me l'as rendu preſque importun ; car quelle reſſource y trouverai-je ? S'il eſt ennuyeux, j'aurai l'ennui pour mon compte ; & s'il eſt agréable, j'aurai le regret de m'amuſer ſans toi. Si je n'ai rien à dire contre tes raiſons, crois-tu pour cela que je m'en contente ? Ma foi, couſine, tu te trompes bien fort, & c'eſt encore ce qui me fâche, de n'être pas même en droit de me fâcher. Dis, mauvaiſe, n'as-tu pas honte d'avoir toujours raiſon avec ton amie, & de réſiſter à ce qui lui fait plaiſir, ſans

lui laiſſer même celui de gronder ? Quand tu aurois planté là pour huit jours ton mari, ton ménage & tes marmots, ne diroit-on pas que tout eût été perdu ? Tu aurois fait une étourderie, il eſt vrai ; mais tu en vaudrois cent fois mieux ; au lieu qu'en te mêlant d'être parfaite, tu ne ſeras plus bonne à rien, & tu n'auras qu'à te chercher des amis parmi les Anges.

Malgré les mécontentemens paſſés, je n'ai pu ſans attendriſſement me retrouver au milieu de ma famille ; j'y ai été reçue avec plaiſir, ou du moins avec beaucoup de careſſes. J'attends pour te parler de mon frere que j'aye fait connoiſſance avec lui. Avec une aſſez belle figure, il a l'air empeſé du pays d'où il vient. Il eſt ſérieux & froid ; je lui trouve même un peu de morgue : j'ai grand'peur pour la petite perſonne, qu'au lieu d'être un auſſi bon mari que les nôtres, il ne tranche un peu du ſeigneur & maître.

Mon pere a été ſi charmé de me voir, qu'il a quitté pour m'embraſſer la relation d'une grande bataille que les François viennent de gagner en Flandre, comme pour vérifier la prédiction de l'ami de notre ami. Quel bonheur qu'il n'ait pas été là ! Imagines-tu le brave Edouard voyant fuir les Anglois, & fuyant lui-même ?.... Jamais, jamais ! .... il ſe fût fait tuer cent fois.

Mais à propos de nos amis, il y a long-tems qu'ils ne nous ont écrit. N'étoit-ce pas hier, je crois, jour de courrier ? Si tu reçois de leurs lettres, j'eſpere que tu n'oublieras pas l'intérêt que j'y prends.

Adieu, couſine, il faut partir. J'attends de tes nouvelles

à

à Geneve, où nous comptons arriver demain pour dîner. Au reſte, je t'avertis que de maniere ou d'autre la noce ne ſe fera pas ſans toi, & que ſi tu ne veux pas venir à Lauſanne, moi je viens avec tout mon monde mettre Clarens au pillage, & boire les vins de tout l'univers.

LETTRE II.

DE MDE. D'ORBE A MDE. DE WOLMAR.

A Merveille, ſœur prêcheuſe ! mais tu comptes un peu trop, ce me ſemble, ſur l'effet ſalutaire de tes ſermons : ſans juger s'ils endormoient beaucoup autrefois ton ami, je t'avertis qu'ils n'endorment point aujourd'hui ton amie ; & celui que j'ai reçu hier au ſoir, loin de m'exciter au ſommeil, me l'a ôté durant la nuit entiere. Gare la paraphraſe de mon argus, s'il voit cette lettre ! mais j'y mettrai bon ordre, & je te jure que tu te brûleras les doigts plutôt que de la lui montrer.

Si j'allois te récapituler point par point, j'empiéterois ſur tes droits ; il vaut mieux ſuivre ma tête ; & puis, pour avoir l'air plus modeſte & ne pas te donner trop beau jeu, je ne veux pas d'abord parler de nos voyageurs & du courrier d'Italie. Le pis aller, ſi cela m'arrive, ſera de récrire ma lettre, & de mettre le commencement à la fin. Parlons de la prétendue Ladi Bomſton.

Je m'indigne à ce ſeul titre. Je ne pardonnerois pas plus

à St. Preux de le laiſſer prendre à cette fille, qu'à Edouard de le lui donner, & à toi de le reconnoître. Julie de Wolmar recevoir *Lauretta Piſana* dans ſa maiſon ! la ſouffrir auprès d'elle ! eh ! mon enfant, y penſes-tu ? Quelle douceur cruelle eſt cela ? Ne ſais-tu pas que l'air qui t'entoure eſt mortel à l'infamie ? La pauvre malheureuſe oſeroit-elle mêler ſon haleine à la tienne, oſeroit-elle reſpirer près de toi ? Elle y ſeroit plus mal à ſon aiſe qu'un poſſédé touché par des reliques ; ton ſeul regard la feroit rentrer en terre ; ton ombre ſeul la tueroit.

Je ne mépriſe point Laure, à Dieu ne plaiſe : au contraire, je l'admire & la reſpecte d'autant plus qu'un pareil retour eſt héroïque & rare. En eſt-ce aſſez pour autoriſer les comparaiſons baſſes avec leſquelles tu t'oſes profaner toi-même ; comme ſi dans ſes plus grandes foibleſſes le véritable amour ne gardoit pas la perſonne, & ne rendoit pas l'honneur plus jaloux ? Mais je t'entends, & je t'excuſe. Les objets éloignés & bas ſe confondent maintenant à ta vue ; dans ta ſublime élévation tu regardes la terre, & n'en vois plus les inégalités. Ta dévote humilité ſait mettre à profit juſqu'à ta vertu.

Hé bien ! que ſert tout cela ? Les ſentimens naturels en reviennent-ils moins ? L'amour-propre en fait-il moins ſon jeu ? Malgré toi tu ſens ta répugnance, tu la taxes d'orgueil, tu la voudrois combattre, tu l'imputes à l'opinion. Bonne fille ! & depuis quand l'opprobre du vice n'eſt-il que dans l'opinion ? Quelle ſociété conçois-tu poſſible avec une femme devant qui l'on ne ſauroit nommer la chaſteté, l'hon-

nêteté, la vertu, ſans lui faire verſer des larmes de honte, ſans ranimer ſes douleurs, ſans inſulter preſque à ſon repentir ? Crois-moi, mon ange, il faut reſpecter Laure & ne la point voir. La fuir eſt un égard que lui doivent d'honnêtes femmes ; elle auroit trop à ſouffrir avec nous.

Ecoute. Ton cœur te dit que ce mariage ne ſe doit point faire ? N'eſt-ce pas te dire qu'il ne ſe fera point ?.... Notre ami, dis-tu, n'en parle pas dans ſa lettre ?.... Dans la lettre que tu dis qu'il m'écrit ?.... Et tu dis que cette lettre eſt fort longue ?.... Et puis vient le diſcours de ton mari.... il eſt myſtérieux, ton mari !.... vous êtes un couple de fripons qui me jouez d'intelligence ; mais.... ſon ſentiment, au reſte, n'étoit pas ici fort néceſſaire.... ſur-tout pour toi qui as vu la lettre.... ni pour moi qui ne l'ai pas vue.... car je ſuis plus ſûre de ton ami, du mien, que de toute la philoſophie.

Ah çà ! ne voilà-t-il pas déjà cet importun qui revient, on ne ſait comment ? Ma foi, de peur qu'il ne revienne encore, puiſque je ſuis ſur ſon chapitre, il faut que je l'épuiſe, afin de n'en pas faire à deux fois.

N'allons point nous perdre dans le pays des chimeres. Si tu n'avois pas été Julie, ſi ton ami n'eût pas été ton amant, j'ignore ce qu'il eût été pour moi, je ne ſais ce que j'aurois été moi-même. Tout ce que je ſais bien, c'eſt que ſi ſa mauvaiſe étoile me l'eût adreſſé d'abord, c'étoit fait de ſa pauvre tête, &, que je ſois folle ou non, je l'aurois infailliblement rendu fou. Mais qu'importe ce que je pouvois être ? Parlons de ce que je ſuis. La premiere choſe que j'ai

faite a été de t'aimer. Dès nos premiers ans mon cœur s'abſorba dans le tien. Toute tendre & ſenſible que j'euſſe été, je ne ſçus plus aimer ni ſentir par moi-même. Tous mes ſentimens me vinrent de toi ; toi ſeul me tins lieu de tout, & je ne vécus que pour être ton amie. Voilà ce que vit la Chaillot ; voilà ſur quoi elle me jugea ; réponds, couſine, ſe trompa-t-elle ?

Je fis mon frere de ton ami, tu le ſais : l'amant de mon amie me fut comme le fils de ma mere. Ce ne fut point ma raiſon, mais mon cœur qui fit ce choix. J'euſſe été plus ſenſible encore, que je ne l'aurois pas autrement aimé. Je t'embraſſois en embraſſant la plus chére moitié de toi-même ; j'avois pour garant de la pureté de mes careſſes leur propre vivacité. Une fille traite-t-elle ainſi ce qu'elle aime ? Le traitois-tu toi-même ainſi ? Non, Julie, l'amour chez nous eſt craintif & timide ; la réſerve & la honte ſont ſes avances, il s'annonce par ſes refus, & ſitôt qu'il transforme en faveurs les careſſes, il en ſait bien diſtinguer le prix. L'amitié eſt prodigue, mais l'amour eſt avare.

J'avoue que de trop étroites liaiſons ſont toujours périlleuſes à l'âge où nous étions lui & moi ; mais tous deux le cœur plein du même objet, nous nous accoutumâmes tellement à le placer entre nous, qu'à moins de t'anéantir nous ne pouvions plus arriver l'un à l'autre. La familiarité même dont nous avions pris la douce habitude, cette familiarité dans tout autre cas ſi dangereuſe, fut alors ma ſauve-garde. Nos ſentimens dépendent de nos idées, & quand elles

ont pris un certain cours, elles en changent difficilement. Nous en avions trop dit ſur un ton pour recommencer ſur un autre; nous étions déjà trop loin pour revenir ſur nos pas. L'amour veut faire tout ſon progrès lui-même, il n'aime point que l'amitié lui épargne la moitié du chemin. Enfin, je l'ai dit autrefois, & j'ai lieu de le croire encore, on ne prend gueres de baiſers coupables ſur la même bouche où l'on en prit d'innocens.

A l'appui de tout cela vint celui que le Ciel deſtinoit à faire le court bonheur de ma vie. Tu le ſais, couſine, il étoit jeune, bien fait, honnête, attentif, complaiſant; il ne ſavoit pas aimer comme ton ami; mais c'étoit moi qu'il aimoit, & quand on a le cœur libre, la paſſion qui s'adreſſe à nous a toujours quelque choſe de contagieux. Je lui rendis donc du mien tout ce qu'il en reſtoit à prendre, & ſa part fut encore aſſez bonne pour ne lui pas laiſſer de regret à ſon choix. Avec cela, qu'avois-je à redouter? J'avoue même que les droits du ſexe joints à ceux du devoir porterent un moment préjudice aux tiens, & que livrée à mon nouvel état je fus d'abord plus épouſe qu'amie; mais en revenant à toi je te rapportai deux cœurs au lieu d'un, & je n'ai pas oublié depuis, que je ſuis reſtée ſeule chargée de cette double dette.

Que te dirai-je encore, ma douce amie? Au retour de notre ancien maître, c'étoit, pour ainſi dire, une nouvelle connoiſſance à faire : je crus le voir avec d'autres yeux; je crus ſentir en l'embraſſant un frémiſſement qui juſques-là m'avoit été inconnu; plus cette émotion me fut délicieuſe, plus elle

me fit de peur : je m'alarmai comme d'un crime, d'un ſentiment qui n'exiſtoit peut-être que parce qu'il n'étoit plus criminel. Je penſai trop que ton amant ne l'étoit plus, & qu'il ne pouvoit plus l'être ; je ſentis trop qu'il étoit libre & que je l'étois auſſi. Tu ſais le reſte, aimable couſine, mes frayeurs, mes ſcrupules te furent connus auſſi-tôt qu'à moi. Mon cœur ſans expérience s'intimidoit tellement d'un état ſi nouveau pour lui, que je me reprochois mon empreſſement de te rejoindre, comme s'il n'eût pas précédé le retour de cet ami. Je n'aimois point qu'il fût préciſément où je deſirois ſi fort d'être, & je crois que j'aurois moins ſouffert de ſentir ce deſir plus tiede que d'imaginer qu'il ne fût pas tout pour toi.

Enfin, je te rejoignis, & je fus preſque raſſurée. Je m'étois moins reproché ma foibleſſe après t'en avoir fait l'aveu. Près de toi je me la reprochois moins encore ; je crus m'être miſe à mon tour ſous ta garde, & je ceſſai de craindre pour moi. Je réſolus, par ton conſeil même de ne point changer de conduite avec lui. Il eſt conſtant qu'une plus grande réſerve eût été une eſpece de déclaration, & ce n'étoit que trop de celles qui pouvoient m'échapper malgré moi, ſans en faire une volontaire. Je continuai donc d'être badine par honte, & familiere par modeſtie : mais peut-être tout cela ſe faiſant moins naturellement ne ſe faiſoit-il plus avec la même meſure. De folâtre que j'étois, je devins tout-à-fait folle, & ce qui m'en accrut la confiance, fut de ſentir que je pouvois l'être impunément. Soit que l'exemple de ton retour à toi-même me donnât plus de force pour

t'imiter ; ſoit que ma Julie épure tout ce qui l'approche, je me trouvai tout-à-fait tranquille, & il ne me reſta de mes premieres émotions qu'un ſentiment très-doux, il eſt vrai, mais calme & paiſible, & qui ne demandoit rien de plus à mon cœur que la durée de l'état où j'étois.

Oui, chére amie, je ſuis tendre & ſenſible auſſi-bien que toi; mais je le ſuis d'une autre maniere. Mes affections ſont plus vives; les tiennes ſont plus pénétrantes. Peut-être avec des ſens plus animés, ai-je plus de reſſources pour leur donner le change, & cette même gaieté qui coûte l'innocence à d'autres me l'a toujours conſervée. Ce n'a pas toujours été ſans peine, il faut l'avouer. Le moyen de reſter veuve à mon âge, & de ne pas ſentir quelquefois que les jours ne ſont que la moitié de la vie? Mais comme tu l'as dit, & comme tu l'éprouves, la ſageſſe eſt un grand moyen d'être ſage; car avec toute ta bonne contenance, je ne te crois pas dans un cas fort différent du mien. C'eſt alors que l'enjouement vient à mon ſecours & fait plus, peut-être, pour la vertu, que n'euſſent fait les graves leçons de la raiſon. Combien de fois dans le ſilence de la nuit, où l'on ne peut s'échapper à ſoi-même, j'ai chaſſé des idées importunes en méditant des tours pour le lendemain! combien de fois j'ai ſauvé les dangers d'un tête-à-tête par une ſaillie extravagante! tiens, ma chére, il y a toujours, quand on eſt foible, un moment où la gaieté devient ſérieuſe, & ce moment ne viendra point pour moi. Voilà ce que je crois ſentir; & de quoi je t'oſe répondre.

Après cela, je te confirme librement tout ce que je t'ai

dit dans l'Eliſée ſur l'attachement que j'ai ſenti naître & ſur tout le bonheur dont j'ai joui cet hiver. Je m'en livrois de meilleur cœur au charme de vivre avec ce que j'aime, en ſentant que je ne deſirois rien de plus. Si ce tems eût duré toujours, je n'en aurois jamais ſouhaité un autre. Ma gaieté venoit de contentement & non d'artifice. Je tournois en eſpiéglerie le plaiſir de m'occuper de lui ſans ceſſe. Je ſentois qu'en me bornant à rire, je ne m'apprêtois point de pleurs.

Ma foi, couſine, j'ai cru m'appercevoir quelquefois que le jeu ne lui déplaiſoit pas trop à lui-même. Le ruſé n'étoit pas fâché d'être fâché, & il ne s'appaiſoit avec tant de peine que pour ſe faire appaiſer plus long-tems. J'en tirois occaſion de lui tenir des propos aſſez tendres en paroiſſant me moquer de lui; c'étoit à qui des deux ſeroit le plus enfant. Un jour qu'en ton abſence il jouoit aux échecs avec ton mari, & que je jouois au volant avec la Fanchon dans la même ſalle, elle avoit le mot & j'obſervois notre Philoſophe. A ſon air humblement fier & à la promptitude de ſes coups, je vis qu'il avoit beau jeu. La table étoit petite, & l'échiquier débordoit. J'attendis le moment, & ſans paroître y tâcher, d'un revers de raquette je renverſai l'échec-&-mat. Tu ne vis de tes jours pareille colere, il étoit ſi furieux que lui ayant laiſſé le choix d'un ſoufflet ou d'un baiſer pour ma pénitence, il ſe détourna quand je lui préſentai la joue. Je lui demandai pardon; il fut inflexible : il m'auroit laiſſée à genoux ſi je m'y étois miſe. Je finis par lui faire une autre piece qui lui fit oublier

oublier la premiere, & nous fûmes meilleurs amis que jamais.

Avec une autre méthode, infailliblement je m'en ſerois moins bien tirée, & je m'apperçus une fois que ſi le jeu fût devenu ſérieux, il eût pu trop l'être. C'étoit un ſoir qu'il nous accompagnoit ce duo ſi ſimple & ſi touchant de Leo, *vado a morir, ben mio.* Tu chantois avec aſſez de négligence, je n'en faiſois pas de même; &, comme j'avois une main appuyée ſur le clavecin, au moment le plus pathétique & où j'étois moi-même émue, il appliqua ſur cette main un baiſer que je ſentis ſur mon cœur. Je ne connois pas bien les baiſers de l'amour, mais ce que je peux te dire, c'eſt que jamais l'amitié, pas même la nôtre, n'en a donné ni reçu de ſemblable à celui-là. Hé bien! mon enfant, après de pareils momens que devient-on quand on s'en va rêver ſeule, & qu'on emporte avec ſoi leur ſouvenir? Moi, je troublai la muſique, il falut danſer, je fis danſer le Philoſophe, on ſoupa preſque en l'air, on veilla fort avant dans la nuit, je fus me coucher bien laſſe, & je ne fis qu'un ſommeil.

J'ai donc de fort bonnes raiſons pour ne point gêner mon humeur ni changer de manieres. Le moment qui rendra ce changement néceſſaire eſt ſi près, que ce n'eſt pas la peine d'anticiper. Le tems ne viendra que trop tôt d'être prude & réſervée; tandis que je compte encore par vingt, je me dépêche d'uſer de mes droits; car paſſé la trentaine on n'eſt plus folle mais ridicule, & ton épilogueur d'homme oſe bien me dire qu'il ne me reſte que ſix mois encore

à retourner la ſalade avec les doigts. Patience ! pour payer ce ſarcaſme, je prétends la lui retourner dans ſix ans, je te jure qu'il faudra qu'il la mange ; mais revenons.

Si l'on n'eſt pas maître de ſes ſentimens, au moins on l'eſt de ſa conduite. Sans doute, je demanderois au Ciel un cœur plus tranquille, mais puiſſé-je à mon dernier jour offrir au Souverain Juge une vie auſſi peu criminelle que celle que j'ai paſſée cet hiver ! En vérité, je ne me reprochois rien auprès du ſeul homme qui pouvoit me rendre coupable. Ma chére, il n'en eſt pas de même depuis qu'il eſt parti ; en m'accoutumant à penſer à lui dans ſon abſence, j'y penſe à tous les inſtans du jour, & je trouve ſon image plus dangereuſe que ſa perſonne. S'il eſt loin, je ſuis amoureuſe ; s'il eſt près, je ne ſuis que folle ; qu'il revienne, & je ne le crains plus.

Au chagrin de ſon éloignement s'eſt jointe l'inquiétude de ſon rêve. Si tu as tout mis ſur le compte de l'amour, tu t'es trompée ; l'amitié avoit part à ma triſteſſe. Depuis leur départ je te voyois pâle & changée ; à chaque inſtant je penſois te voir tomber malade. Je ne ſuis pas crédule, mais craintive. Je ſais bien qu'un ſonge n'amene pas un événement, mais j'ai toujours peur que l'événement n'arrive à ſa ſuite. A peine ce maudit rêve m'a-t-il laiſſé une nuit tranquille, juſqu'à ce que je t'aye vue bien remiſe & reprendre tes couleurs. Duſſé-je avoir mis ſans le ſavoir un intérêt ſuſpect à cet empreſſement, il eſt ſûr que j'aurois donné tout au monde pour qu'il ſe fût montré quand il

s'en retourna comme un imbécille. Enfin ma vaine terreur s'en eſt allée avec ton mauvais viſage. Ta ſanté, ton appétit ont plus fait que tes plaiſanteries, & je t'ai vu ſi bien argumenter à table contre mes frayeurs, qu'elles ſe ſont tout-à-fait diſſipées. Pour ſurcroît de bonheur il revient, & j'en ſuis charmée à tous égards. Son retour ne m'alarme point, il me raſſure; & ſitôt que nous le verrons, je ne craindrai plus rien pour tes jours ni pour mon repos. Couſine, conſerve-moi mon amie, & ne ſois point en peine de la tienne; je réponds d'elle tant qu'elle t'aura.... Mais, mon Dieu, qu'ai-je donc qui m'inquiete encore, & me ſerre le cœur ſans ſavoir pourquoi? Ah! mon enfant, faudra-t-il un jour qu'une des deux ſurvive à l'autre? Malheur à celle ſur qui doit tomber un ſort ſi cruel! elle reſtera peu digne de vivre, ou ſera morte avant ſa mort.

Pourrois-tu me dire à propos de quoi je m'épuiſe en ſottes lamentations? Foin de ces terreurs paniques qui n'ont pas le ſens commun! au lieu de parler de mort, parlons de mariage, cela ſera plus amuſant. Il y a long-tems que cette idée eſt venue à ton mari, & s'il ne m'en eût jamais parlé, peut-être ne me fût-elle point venue à moi-même. Depuis lors j'y ai penſé quelquefois, & toujours avec dédain. Fi! cela vieillit une jeune veuve; ſi j'avois des enfans d'un ſecond lit, je me croirois la grand'mere de ceux du premier. Je te trouve auſſi fort bonne de faire avec légéreté les honneurs de ton amie, & de regarder cet arrangement comme un ſoin de ta bénigne charité. Oh bien! je t'apprends, moi, que toutes les raiſons fondées ſur tes

ſoucis obligeans ne valent pas la moindre des miennes contre un ſecond mariage.

Parlons ſérieuſement, je n'ai pas l'ame aſſez baſſe pour faire entrer dans ces raiſons la honte de me rétracter d'un engagement téméraire pris avec moi ſeule, ni la crainte du blâme en faiſant mon devoir, ni l'inégalité des fortunes dans un cas où tout l'honneur eſt pour celui des deux à qui l'autre veut bien devoir la ſienne : mais ſans répéter ce que je t'ai dit tant de fois ſur mon humeur indépendante & ſur mon éloignement naturel pour le joug du mariage, je me tiens à une ſeule objection, & je la tire de cette voix ſi ſacrée que perſonne au monde ne reſpecte autant que toi ; leve cette objection, couſine, & je me rends. Dans tous ces jeux qui te donnent tant d'effroi ma conſcience eſt tranquille. Le ſouvenir de mon mari ne me fait point rougir ; j'aime à l'appeller à témoin de mon innocence, & pourquoi craindrois-je de faire devant ſon image tout ce que je faiſois autrefois devant lui ? En ſeroit-il de même, ô Julie ! ſi je violois les ſaints engagemens qui nous unirent, que j'oſaſſe jurer à un autre l'amour éternel que je lui jurai tant de fois, que mon cœur indignement partagé dérobât à ſa mémoire ce qu'il donneroit à ſon ſucceſſeur, & ne pût ſans offenſer l'un des deux remplir ce qu'il doit à l'autre ? Cette même image qui m'eſt ſi chére ne me donneroit qu'épouvante & qu'effroi ; ſans ceſſe elle viendroit empoiſonner mon bonheur, & ſon ſouvenir qui fait la douceur de ma vie en feroit le tourment. Comment oſes-tu me parler de donner un ſucceſſeur à mon mari, après

avoir juré de n'en jamais donner au tien ? Comme ſi les raiſons que tu m'allegues t'étoient moins applicables en pareil cas ! Ils s'aimerent ? C'eſt pis encore. Avec quelle indignation verroit-il un homme qui lui fut ſi cher uſurper ſes droits & rendre ſa femme infidelle ! Enfin quand il ſeroit vrai que je ne lui dois plus rien à lui-même, ne dois-je rien au cher gage de ſon amour, & puis-je croire qu'il eût jamais voulu de moi, s'il eût prévu que j'euſſe un jour expoſé ſa fille unique à ſe voir confondue avec les enfans d'un autre ?

Encore un mot, & j'ai fini. Qui t'a dit que tous les obſtacles viendroient de moi ſeule ? En répondant de celui que cet engagement regarde, n'as-tu point plutôt conſulté ton deſir que ton pouvoir ? Quand tu ſerois ſûre de ſon aveu, n'aurois-tu donc aucun ſcrupule de m'offrir un cœur uſé par une autre paſſion ? Crois-tu que le mien dût s'en contenter, & que je puſſe être heureuſe avec un homme que je ne rendrois pas heureux ? Couſine, penſes-y mieux ; ſans exiger plus d'amour que je n'en puis reſſentir moi-même, tous les ſentimens que j'accorde, je veux qu'ils me ſoient rendus, & je ſuis trop honnête femme pour pouvoir me paſſer de plaire à mon mari. Quel garant as-tu donc de tes eſpérances ? Un certain plaiſir à ſe voir qui peut être l'effet de la ſeule amitié ; un tranſport paſſager qui peut naître à notre âge de la ſeule différence du ſexe ; tout cela ſuffit-il pour les fonder ? Si ce tranſport eût produit quelque ſentiment durable, eſt-il croyable qu'il s'en fût tû, non-ſeulement à moi, mais à toi, mais à ton mari, de qui ce propos

n'eût pu qu'être favorablement reçu? En a-t-il jamais dit un mot à perſonne? Dans nos tête-à-tête a-t-il jamais été queſtion que de toi? A-t-il jamais été queſtion de moi dans les vôtres? Puis-je penſer que s'il avoit eu là-deſſus quelque ſecret pénible à garder, je n'aurois jamais apperçu ſa contrainte, ou qu'il ne lui ſeroit jamais échappé d'indiſcrétion? Enfin même depuis ſon départ, de laquelle de nous deux parle-t-il le plus dans ſes lettres, de laquelle eſt-il occupé dans ſes ſonges? Je t'admire de me croire ſenſible & tendre, & de ne pas imaginer que je me dirai tout cela! Mais j'apperçois vos ruſes, ma mignonne. C'eſt pour vous donner droit de repréſailles que vous m'accuſez d'avoir jadis ſauvé mon cœur aux dépens du vôtre. Je ne ſuis pas la dupe de ce tour-là.

Voilà toute ma confeſſion, couſine. Je l'ai faite pour t'éclairer, & non pour te contredire. Il me reſte à te déclarer ma réſolution ſur cette affaire. Tu connois à préſent mon intérieur auſſi-bien & peut-être mieux que moi-même; mon honneur, mon bonheur te ſont chers autant qu'à moi, & dans le calme des paſſions, la raiſon te fera mieux voir où je dois trouver l'un & l'autre. Charge-toi donc de ma conduite, je t'en remets l'entiere direction. Rentrons dans notre état naturel & changeons entre nous de métier, nous nous en tirerons mieux toutes deux. Gouverne, je ſerai docile; c'eſt à toi de vouloir ce que je dois faire; à moi de faire ce que tu voudras. Tiens mon ame à couvert dans la tienne, que ſert aux inſéparables d'en avoir deux?

Ah çà ! revenons à préſent à nos voyageurs ; mais j'ai déjà tant parlé de l'un que je n'oſe plus parler de l'autre, de peur que la différence du ſtyle ne ſe fît un peu trop ſentir, & que l'amitié même que j'ai pour l'Anglois ne dît trop en faveur du Suiſſe. Et puis, que dire ſur des lettres qu'on n'a pas vues ? Tu devois bien au moins m'envoyer celle de Milord Edouard ; mais tu n'as oſé l'envoyer ſans l'autre, & tu as fort bien fait .... tu pouvois pourtant faire mieux encore .... Ah ! vivent les Duegnes de vingt ans ! elles ſont plus traitables qu'à trente.

Il faut au moins que je me venge en t'apprenant ce que tu as opéré par cette belle réſerve ? C'eſt de me faire imaginer la lettre en queſtion .... cette lettre ſi .... cent fois plus ſi, qu'elle ne l'eſt réellement. De dépit, je me plais à la remplir de choſes qui n'y ſauroient être. Va, ſi je n'y ſuis pas adorée, c'eſt à toi que je ferai payer tout ce qu'il en faudra rabattre.

En vérité, je ne ſais après tout cela comment tu m'oſes parler du courrier d'Italie. Tu prouves que mon tort ne fut pas de l'attendre, mais de ne pas l'attendre aſſez long-tems. Un pauvre petit quart-d'heure de plus, j'allois au-devant du paquet, je m'en emparois la premiere, je liſois le tout à mon aiſe, & c'étoit mon tour de me faire valoir. Les raiſins ſont trop verds ; on me retient deux lettres ; mais j'en ai deux autres que, quoi que tu puiſſes croire, je ne changerois ſurement pas contre ces-là, quand tous les *ſi* du monde y ſeroient. Je te jure que ſi celle d'Henriette ne tient pas ſa place à côté de la tienne,

c'eſt qu'elle la paſſe, & que ni toi ni moi n'écrirons de la vie rien d'auſſi joli. Et puis on ſe donnera les airs de traiter ce prodige de petite impertinente ! ah ! c'eſt aſſurément pure jalouſie. En effet, te voit-on jamais à genoux devant elle lui baiſer humblement les deux mains l'une après l'autre ? Graces à toi, la voilà modeſte comme une vierge, & grave comme un Caton ; reſpectant tout le monde, juſqu'à ſa mere ; il n'y a plus le mot pour rire à ce qu'elle dit ; à ce qu'elle écrit, paſſe encore. Auſſi depuis que j'ai découvert ce nouveau talent, avant que tu gâtes ſes lettres comme ſes propos, je compte établir de ſa chambre à la mienne un courrier d'Italie, dont on n'eſcamotera point les paquets.

Adieu, petite couſine, voilà des réponſes qui t'apprendront à reſpecter mon crédit renaiſſant. Je voulois te parler de ce pays & de ſes habitans, mais il faut mettre fin à ce volume, & puis tu m'as toute brouillée avec tes fantaiſies, & le mari m'a preſque fait oublier les hôtes. Comme nous avons encore cinq ou ſix jours à reſter ici & que j'aurai le tems de mieux revoir le peu que j'ai vu, tu ne perdras rien pour attendre, & tu peux compter ſur un ſecond tome avant mon départ.

LETTRE III.

DE MILORD EDOUARD A M. DE WOLMAR.

NON, cher Wolmar, vous ne vous êtes point trompé; le jeune homme eſt ſûr; mais moi je ne le ſuis gueres, & j'ai failli payer cher l'expérience qui m'en a convaincu. Sans lui, je ſuccombois moi-même à l'épreuve que je lui avois deſtinée. Vous ſavez que pour contenter ſa reconnoiſſance & remplir ſon cœur de nouveaux objets, j'affectois de donner à ce voyage plus d'importance qu'il n'en avoit réellement. D'anciens penchans à flatter, une vieille habitude à ſuivre encore une fois, voilà, avec ce qui ſe rapportoit à St. Preux, tout ce qui m'engageoit à l'entreprendre. Dire les derniers adieux aux attachemens de ma jeuneſſe, ramener un ami parfaitement guéri, voilà tout le fruit que j'en voulois recueillir.

Je vous ai marqué que le ſonge de Villeneuve m'avoit laiſſé des inquiétudes. Ce ſonge me rendit ſuſpects les tranſports de joie auxquels il s'étoit livré quand je lui avois annoncé qu'il étoit le maître d'élever vos enfans & de paſſer ſa vie avec vous. Pour mieux l'obſerver dans les effuſions de ſon cœur, j'avois d'abord prévenu ſes difficultés; en lui déclarant que je m'établirois moi-même avec vous, je ne laiſſois plus à ſon amitié d'objections à me faire; mais de nouvelles réſolutions me firent changer de langage.

Il n'eut pas vu trois fois la Marquiſe que nous fûmes d'accord ſur ſon compte. Malheureuſement pour elle, elle voulut le gagner, & ne fit que lui montrer ſes artifices. L'infortunée ! que de grandes qualités ſans vertu ! que d'amour ſans honneur ! cet amour ardent & vrai me touchoit, m'attachoit, nourriſſoit le mien ; mais il prit la teinte de ſon ame noire, & finit par me faire horreur. Il ne fut plus queſtion d'elle.

Quand il eut vu Laure, qu'il connut ſon cœur, ſa beauté, ſon eſprit, & cet attachement ſans exemple trop fait pour me rendre heureux, je réſolus de me ſervir d'elle pour bien éclaircir l'état de St. Preux. Si j'épouſe Laure, lui dis-je, mon deſſein n'eſt point de la mener à Londres où quelqu'un pourroit la reconnoître ; mais dans des lieux où l'on ſait honorer la vertu par-tout où elle eſt ; vous remplirez votre emploi, & nous ne ceſſerons point de vivre enſemble. Si je ne l'épouſe pas, il eſt tems de me recueillir. Vous connoiſſez ma maiſon d'Oxfort-Shire, & vous choiſirez d'élever les enfans d'un de vos amis, ou d'accompagner l'autre dans ſa ſolitude. Il me fit la réponſe à laquelle je pouvois m'attendre ; mais je voulois l'obſerver par ſa conduite. Car ſi pour vivre à Clarens il favoriſoit un mariage qu'il eût dû blâmer, ou ſi dans cette occaſion délicate il préféroit à ſon bonheur la gloire de ſon ami, dans l'un & dans l'autre cas l'épreuve étoit faite, & ſon cœur étoit jugé.

Je le trouvai d'abord tel que je le deſirois ; ferme contre le projet que je feignois d'avoir, & armé de toutes les

raiſons qui devoient m'empêcher d'épouſer Laure. Je ſentois ces raiſons mieux que lui, mais je la voyois ſans ceſſe, & je la voyois affligée & tendre. Mon cœur tout-à-fait détaché de la Marquiſe, ſe fixa par ce commerce aſſidu. Je trouvai dans les ſentimens de Laure de quoi redoubler l'attachement qu'elle m'avoit inſpiré. J'eus honte de ſacrifier à l'opinion, que je mépriſois, l'eſtime que je devois à ſon mérite ; ne devois-je rien auſſi à l'eſpérance que je lui avois donnée, ſinon par mes diſcours, au moins par mes ſoins ? Sans avoir rien promis, ne rien tenir, c'étoit la tromper ; cette tromperie étoit barbare. Enfin joignant à mon penchant une eſpece de devoir, & ſongeant plus à mon bonheur qu'à ma gloire, j'achevai de l'aimer par raiſon ; je réſolus de pouſſer la feinte auſſi-loin qu'elle pouvoit aller, & juſqu'à la réalité même, ſi je ne pouvois m'en tirer autrement ſans injuſtice.

Cependant je ſentis augmenter mon inquiétude ſur le compte du jeune homme, voyant qu'il ne rempliſſoit pas dans toute ſa force le rôle dont il s'étoit chargé. Il s'oppoſoit à mes vues, il improuvoit le nœud que je voulois former ; mais il combattoit mal mon inclination naiſſante, & me parloit de Laure avec tant d'éloges, qu'en paroiſſant me détourner de l'épouſer, il augmentoit mon penchant pour elle. Ces contradictions m'alarmerent. Je ne le trouvois point auſſi ferme qu'il auroit dû l'être. Il ſembloit n'oſer heurter de front mon ſentiment, il molliſſoit contre ma réſiſtance, il craignoit de me fâcher, il n'avoit point à mon gré pour ſon devoir l'intrépidité qu'il inſpire à ceux qui l'aiment.

D'autres obſervations augmenterent ma défiance ; je ſçus qu'il voyoit Laure en ſecret ; je remarquois entre eux des ſignes d'intelligence. L'eſpoir de s'unir à celui qu'elle avoit tant aimé ne la rendoit point gaie. Je liſois bien la même tendreſſe dans ſes regards, mais cette tendreſſe n'étoit plus mêlée de joie à mon abord, la triſteſſe y dominoit toujours. Souvent dans les plus doux épanchemens de ſon cœur, je la voyois jetter ſur le jeune homme un coup-d'œil à la dérobée, & ce coup-d'œil étoit ſuivi de quelques larmes qu'on cherchoit à me cacher. Enfin le myſtere fut pouſſé au point que j'en fus alarmé. Jugez de ma ſurpriſe. Que pouvois-je penſer ? N'avois-je réchauffé qu'un ſerpent dans mon ſein ? Juſqu'où n'oſois-je point porter mes ſoupçons & lui rendre ſon ancienne injuſtice ? Foibles & malheureux que nous ſommes, c'eſt nous qui faiſons nos propres maux ! pourquoi nous plaindre que les méchans nous tourmentent, ſi les bons ſe tourmentent encore entre eux ?

Tout cela ne fit qu'achever de me déterminer. Quoique j'ignoraſſe le fond de cette intrigue, je voyois que le cœur de Laure étoit toujours le même, & cette épreuve ne me la rendoit que plus chére. Je me propoſois d'avoir une explication avec elle avant la concluſion ; mais je voulois attendre juſqu'au dernier moment, pour prendre auparavant par moi-même tous les éclairciſſemens poſſibles. Pour lui, j'étois réſolu de me convaincre, de le convaincre, enfin d'aller juſqu'au bout avant que de lui rien dire, ni de prendre un parti par rapport à lui, prévoyant une rupture infaillible, & ne

voulant pas mettre un bon naturel & vingt ans d'honneur en balance avec des ſoupçons.

La Marquiſe n'ignoroit rien de ce qui ſe paſſoit entre nous. Elle avoit des épies dans le couvent de Laure, & parvint à ſavoir qu'il étoit queſtion de mariage. Il n'en falut pas davantage pour réveiller ſes fureurs; elle m'écrivit des lettres menaçantes. Elle fit plus que d'écrire; mais comme ce n'étoit pas la premiere fois, & que nous étions ſur nos gardes, ſes tentatives furent vaines. J'eus ſeulement le plaiſir de voir dans l'occaſion que St. Preux ſavoit payer de ſa perſonne, & ne marchandoit pas ſa vie pour ſauver celle d'un ami.

Vaincue par les tranſports de ſa rage, la Marquiſe tomba malade, & ne ſe releva plus. Ce fut là le terme de ſes tourmens (1) & de ſes crimes. Je ne pus apprendre ſon état ſans en être affligé. Je lui envoyai le Docteur Eſvvin; St. Preux y fut de ma part; elle ne voulut voir ni l'un ni l'autre; elle ne voulut pas même entendre parler de moi, & m'accabla d'imprécations horribles chaque fois qu'elle entendit prononcer mon nom. Je gémis ſur elle, & ſentis mes bleſſures prêtes à ſe rouvrir; la raiſon vainquit encore, mais j'euſſe été le dernier des hommes de ſonger au mariage, tandis qu'une femme qui me fut ſi chére étoit à l'extrêmité. St. Preux, craignant qu'enfin je ne puſſe réſiſter au deſir de la voir, me propoſa le voyage de Naples, & j'y conſentis.

Le ſurlendemain de notre arrivée, je le vis entrer dans ma chambre avec une contenance ferme & grave, & tenant une

(1) Par la lettre de Milord Edouard ci-devant ſupprimée, on voit qu'il penſoit qu'à la mort des méchans leurs ames étoient anéanties.

lettre à la main. Je m'écriai : la Marquiſe eſt morte ! Plût à Dieu ! reprit-il froidement : il vaut mieux n'être plus, que d'exiſter pour mal faire ; mais ce n'eſt pas d'elle que je viens vous parler ; écoutez-moi. J'attendis en ſilence.

Milord, me dit-il, en me donnant le ſaint nom d'ami, vous m'apprîtes à le porter. J'ai rempli la fonction dont vous m'avez chargé, & vous voyant prêt à vous oublier, j'ai dû vous rappeller à vous-même. Vous n'avez pu rompre une chaîne que par une autre. Toutes deux étoient indignes de vous. S'il n'eût été queſtion que d'un mariage inégal, je vous aurois dit : ſongez que vous êtes Pair d'Angleterre, & renoncez aux honneurs du monde, ou reſpectez l'opinion. Mais un mariage abject !... vous !... choiſiſſez mieux votre épouſe. Ce n'eſt pas aſſez qu'elle ſoit vertueuſe ; elle doit être ſans tache.... la femme d'Edouard Bomſton n'eſt pas facile à trouver. Voyez ce que j'ai fait.

Alors il me remit la lettre. Elle étoit de Laure. Je ne l'ouvris pas ſans émotion. *L'amour a vaincu*, me diſoit-elle ; *vous avez voulu m'épouſer ; je ſuis contente. Votre ami m'a dicté mon devoir ; je le remplis ſans regret. En vous déshonorant j'aurois vécu malheureuſe ; en vous laiſſant votre gloire je crois la partager. Le ſacrifice de tout mon bonheur à un devoir ſi cruel me fait oublier la honte de ma jeuneſſe. Adieu, dès cet inſtant je ceſſe d'être en votre pouvoir & au mien. Adieu pour jamais. O Edouard ! ne portez pas le déſeſpoir dans ma retraite ; écoutez mon dernier vœu. Ne donnez à nul autre une place que je n'ai pu remplir. Il fut au monde un cœur fait pour vous, & c'étoit celui de Laure.*

L'agitation m'empêchoit de parler. Il profita de mon ſilence pour me dire qu'après mon départ elle avoit pris le voile dans le Couvent où elle étoit penſionnaire ; que la Cour de Rome informée qu'elle devoit épouſer un Luthérien avoit donné des ordres pour m'empêcher de la revoir, & il m'avoua franchement qu'il avoit pris tous ces ſoins de concert avec elle. Je ne m'oppoſai point à vos projets, continua-t-il, auſſi vivement que je l'aurois pu, craignant un retour à la Marquiſe, & voulant donner le change à cette ancienne paſſion par celle de Laure. En vous voyant aller plus loin qu'il ne faloit, je fis d'abord parler la raiſon ; mais ayant trop acquis par mes propres fautes le droit de me défier d'elle, je ſondai le cœur de Laure, & y trouvant toute la généroſité qui eſt inſéparable du véritable amour, je m'en prévalus pour la porter au ſacrifice qu'elle vient de faire. L'aſſurance de n'être plus l'objet de votre mépris lui releva le courage & la rendit plus digne de votre eſtime. Elle a fait ſon devoir ; il faut faire le vôtre.

Alors s'approchant avec tranſport, il me dit en me ſerrant contre ſa poitrine : Ami, je lis dans le ſort commun que le Ciel nous envoie la loi commune qu'il nous preſcrit. Le regne de l'amour eſt paſſé, que celui de l'amitié commence ; mon cœur n'entend plus que ſa voix ſacrée, il ne connoît plus d'autre chaîne que celle qui me lie à toi. Choiſis le ſéjour que tu veux habiter. Clarens, Oxfort, Londres, Paris ou Rome ; tout me convient pourvu que nous y vivions enſemble. Va, viens où tu voudras ; cherche un aſyle, en quelque lieu que ce puiſſe être, je te ſuivrai par-tout. J'en fais le ſer-

ment ſolemnel à la face du Dieu vivant, & je ne te quitte plus qu'à la mort.

Je fus touché. Le zele & le feu de cet ardent jeune homme éclatoient dans ſes yeux. J'oubliai la Marquiſe & Laure. Que peut-on regretter au monde quand on y conſerve un ami? Je vis auſſi par le parti qu'il prit ſans héſiter dans cette occaſion qu'il étoit guéri véritablement & que vous n'aviez pas perdu vos peines; enfin j'oſai croire, par le vœu qu'il fit de ſi bon cœur de reſter attaché à moi, qu'il l'étoit plus à la vertu qu'à ſes anciens penchans. Je puis donc vous le ramener en toute confiance, oui cher Wolmar, il eſt digne d'élever des hommes, & qui plus eſt, d'habiter votre maiſon.

Peu de jours après, j'appris la mort de la Marquiſe; il y avoit long-tems pour moi qu'elle étoit morte: cette perte ne me toucha plus. Juſqu'ici j'avois regardé le mariage comme une dette que chacun contracte à ſa naiſſance envers ſon eſpece, envers ſon pays, & j'avois réſolu de me marier, moins par inclination que par devoir: j'ai changé de ſentiment. L'obligation de ſe marier n'eſt pas commune à tous: elle dépend pour chaque homme de l'état où le ſort l'a placé; c'eſt pour le peuple, pour l'artiſan, pour le villageois, pour les hommes vraiment utiles que le célibat eſt illicite: pour les ordres qui dominent les autres, auxquels tout tend ſans ceſſe, & qui ne ſont toujours que trop remplis, il eſt permis & même convenable. Sans cela, l'état ne fait que ſe dépeupler par la multiplication des ſujets qui lui ſont à charge. Les hommes auront toujours aſſez de maîtres, & l'Angleterre manquera plutôt de laboureurs que de Pairs.

Je

Je me crois donc libre & maître de moi dans la condition où le Ciel m'a fait naître. A l'âge où je ſuis on ne répare plus les pertes que mon cœur a faites. Je le dévoue à cultiver ce qui me reſte, & ne puis mieux le raſſembler qu'à Clarens. J'accepte donc toutes vos offres, ſous les conditions que ma fortune y doit mettre, afin qu'elle ne me ſoit pas inutile. Après l'engagement qu'a pris St. Preux, je n'ai plus d'autre moyen de le tenir auprès de vous, que d'y demeurer moi-même; & ſi jamais il y eſt de trop, il me ſuffira d'en partir. Le ſeul embarras qui me reſte eſt pour mes voyages d'Angleterre; car quoique je n'aye plus aucun crédit dans le Parlement, il me ſuffit d'en être membre pour faire mon devoir juſqu'à la fin. Mais j'ai un collegue & un ami ſûr, que je puis charger de ma voix dans les affaires courantes. Dans les occaſions où je croirai devoir m'y trouver moi-même, notre éleve pourra m'accompagner, même avec les ſiens quand ils ſeront un peu plus grands, & que vous voudrez bien nous les confier. Ces voyages ne ſauroient que leur être utiles, & ne ſeront pas aſſez longs pour affliger beaucoup leur mere.

Je n'ai point montré cette lettre à St. Preux: ne la montrez pas entiere à vos Dames; il convient que le projet de cette épreuve ne ſoit jamais connu que de vous & de moi. Au ſurplus, ne leur cachez rien de ce qui fait honneur à mon digne ami, même à mes dépens. Adieu, cher Wolmar. Je vous envoie les deſſins de mon pavillon. Réformez, changez comme il vous plaira; mais faites-y travailler dès-à-préſent, s'il ſe peut. J'en voulois ôter le ſalon de muſique, car tous mes goûts ſont éteints, & je ne me

ſoucie plus de rien. Je le laiſſe à la priere de St. Preux qui ſe propoſe d'exercer dans ce ſalon vos enfans. Vous recevrez auſſi quelques livres pour l'augmentation de votre bibliotheque. Mais que trouverez-vous de nouveau dans des livres ? O Wolmar ! il ne vous manque que d'apprendre à lire dans celui de la nature, pour être le plus ſage des mortels.

LETTRE IV.

DE M. DE WOLMAR A MILORD EDOUARD.

JE me ſuis attendu, cher Bomſton, au dénouement de vos longues aventures. Il eût paru bien étrange qu'ayant réſiſté ſi long-tems à vos penchans, vous euſſiez attendu pour vous laiſſer vaincre qu'un ami vînt vous ſoutenir; quoi qu'à vrai dire on ſoit ſouvent plus foible en s'appuyant ſur un autre, que quand on ne compte que ſur ſoi. J'avoue pourtant que je fus alarmé de votre derniere lettre où vous m'annonciez votre mariage avec Laure comme une affaire abſolument décidée. Je doutai de l'événement malgré votre aſſurance, & ſi mon attente eût été trompée, de mes jours je n'aurois revu St. Preux. Vous avez fait tous deux ce que j'avois eſpéré de l'un & de l'autre, & vous avez trop bien juſtifié le jugement que j'avois porté de vous, pour que je ne ſois pas charmé de vous voir reprendre nos premiers arrangemens. Venez, hommes rares, augmenter &

partager le bonheur de cette maiſon. Quoi qu'il en ſoit de l'eſpoir des Croyans dans l'autre vie, j'aime à paſſer avec eux celle-ci, & je ſens que vous me convenez tous mieux tels que vous êtes, que ſi vous aviez le malheur de penſer comme moi.

Au reſte vous ſavez ce que je vous dis ſur ſon ſujet à votre départ. Je n'avois pas beſoin pour le juger de votre épreuve; car la mienne étoit faite, & je crois le connoître autant qu'un homme en peut connoître un autre. J'ai d'ailleurs plus d'une raiſon de compter ſur ſon cœur, & de bien meilleures cautions de lui que lui-même. Quoique dans votre renoncement au mariage il paroiſſe vouloir vous imiter, peut-être trouverez-vous ici de quoi l'engager à changer de ſyſtême. Je m'expliquerai mieux après votre retour.

Quant à vous, je trouve vos diſtinctions ſur le célibat toutes nouvelles & fort ſubtiles. Je les crois même judicieuſes pour le politique qui balance les forces reſpectives de l'Etat, afin d'en maintenir l'équilibre. Mais je ne ſais ſi dans vos principes ces raiſons ſont aſſez ſolides pour diſpenſer les particuliers de leur devoir envers la nature. Il ſembleroit que la vie eſt un bien qu'on ne reçoit qu'à la charge de le tranſmettre, une ſorte de ſubſtitution qui doit paſſer de race en race, & que quiconque eut un pere eſt obligé de le devenir. C'étoit votre ſentiment juſqu'ici, c'étoit une des raiſons de votre voyage; mais je ſais d'où vous vient cette nouvelle philoſophie, & j'ai vu dans le billet de Laure un argument auquel votre cœur n'a point de replique.

La petite couſine eſt depuis huit ou dix jours à Geneve avec ſa famille pour des emplettes & d'autres affaires. Nous l'attendons de retour de jour en jour. J'ai dit à ma femme de votre lettre tout ce qu'elle en devoit ſavoir. Nous avions appris par M. Miol que le mariage étoit rompu; mais elle ignoroit la part qu'avoit St. Preux à cet événement. Soyez ſûr qu'elle n'apprendra jamais qu'avec la plus vive joie tout ce qu'il fera pour mériter vos bienfaits & juſtifier votre eſtime. Je lui ai montré les deſſins de votre pavillon; elle les trouve de très-bon goût, nous y ferons pourtant quelques changemens que le local exige & qui rendront votre logement plus commode : vous les approuverez ſurement. Nous attendons l'avis de Claire avant d'y toucher; car vous ſavez qu'on ne peut rien faire ſans elle. En attendant j'ai déjà mis du monde en œuvre, & j'eſpere qu'avant l'hiver la maçonnerie ſera fort avancée.

Je vous remercie de vos livres : mais je ne lis plus ceux que j'entends, & il eſt trop tard pour apprendre à lire ceux que je n'entends pas. Je ſuis pourtant moins ignorant que vous ne m'accuſez de l'être. Le vrai livre de la nature eſt pour moi le cœur des hommes, & la preuve que j'y ſais lire eſt dans mon amitié pour vous.

LETTRE V.

DE MDE. D'ORBE A MDE. DE WOLMAR.

J'AI bien des griefs, couſine, à la charge de ce ſéjour. Le plus grave eſt qu'il me donne envie d'y reſter. La ville eſt charmante, les habitans ſont hoſpitaliers, les mœurs ſont honnêtes, & la liberté, que j'aime ſur toutes choſes, ſemble s'y être réfugiée. Plus je contemple ce petit Etat, plus je trouve qu'il eſt beau d'avoir une patrie, & Dieu garde de mal tous ceux qui penſent en avoir une, & n'ont pourtant qu'un pays! pour moi, je ſens que ſi j'étois née dans celui-ci, j'aurois l'ame toute Romaine. Je n'oſerois pourtant pas trop dire à préſent :

Rome n'eſt plus à Rome, elle eſt toute où je ſuis;

car j'aurois peur que dans ta malice tu n'allaſſes penſer le contraire. Mais pourquoi donc Rome, & toujours Rome? Reſtons à Geneve.

Je ne te dirai rien de l'aſpect du pays. Il reſſemble au nôtre, excepté qu'il eſt moins montueux, plus champêtre, & qu'il n'a pas des chalets ſi voiſins (1). Je ne te dirai rien, non plus, du Gouvernement. Si Dieu ne t'aide, mon pere t'en parlera de reſte : il paſſe toute la journée à politiquer avec les Magiſtrats dans la joie de ſon cœur, & je le vois déjà très-mal édifié que la gazette parle ſi peu de Geneve. Tu peux juger de leurs conférences par mes

(1) L'Editeur les croit un peu rapprochés.

lettres. Quand ils m'excedent, je me dérobe, & je t'ennuie pour me déſennuyer.

Tout ce qui m'eſt reſté de leurs longs entretiens, c'eſt beaucoup d'eſtime pour le grand ſens qui regne en cette ville. A voir l'action & réaction mutuelles de toutes les parties de l'Etat qui le tiennent en équilibre, on ne peut douter qu'il n'y ait plus d'art & de vrai talent employés au gouvernement de cette petite République, qu'à celui des plus vaſtes Empires, où tout ſe ſoutient par ſa propre maſſe, & où les rênes de l'Etat peuvent tomber entre les mains d'un ſot, ſans que les affaires ceſſent d'aller. Je te réponds qu'il n'en ſeroit pas de même ici. Je n'entends jamais parler à mon pere de tous ces grands Miniſtres des grandes Cours, ſans ſonger à ce pauvre muſicien qui barbouilloit ſi fierement ſur notre grand orgue (2) à Lauſanne, & qui ſe croyoit un fort habile homme parce qu'il faiſoit beaucoup de bruit. Ces gens-ci n'ont qu'une petite épinette, mais ils en ſavent tirer une bonne harmonie, quoiqu'elle ſoit ſouvent aſſez mal d'accord.

Je ne te dirai rien non plus..... mais à force de ne te rien dire, je ne finirois pas. Parlons de quelque choſe pour avoir plutôt fait. Le Genevois eſt de tous les peuples du monde celui qui cache le moins ſon caractere, & qu'on connoît le plus promptement. Ses mœurs, ſes vices mêmes

(2) Il y avoit *grande Orgue*. Je remarquerai pour ceux de nos Suiſſes & Genevois qui ſe piquent de parler correctement, que le mot *Orgue* eſt maſculin au ſingulier, féminin au pluriel, & s'emploie également dans les deux nombres; mais le ſingulier eſt plus élégant.

ſont mêlés de franchiſe. Il ſe ſent naturellement bon, & cela lui ſuffit pour ne pas craindre de ſe montrer tel qu'il eſt. Il a de la généroſité, du ſens, de la pénétration; mais il aime trop l'argent; défaut que j'attribue à ſa ſituation qui le lui rend néceſſaire; car le territoire ne ſuffiroit pas pour nourrir les habitans.

Il arrive de-là que les Genevois épars dans l'Europe pour s'enrichir, imitent les grands airs des étrangers, & après avoir pris les vices des pays où ils ont vécu (3), les rapportent chez eux en triomphe avec leurs tréſors. Ainſi le luxe des autres peuples leur fait mépriſer leur antique ſimplicité; la fiere liberté leur paroît ignoble; ils ſe forgent des fers d'argent, non comme une chaîne, mais comme un ornement.

Hé bien! ne me voilà-t-il pas encore dans cette maudite politique? Je m'y perds, je m'y noye, j'en ai par-deſſus la tête, je ne ſais plus par où m'en tirer. Je n'entends parler ici d'autre choſe, ſi ce n'eſt quand mon pere n'eſt pas avec nous, ce qui n'arrive qu'aux heures des courriers. C'eſt nous, mon enfant, qui portons par-tout notre influence; car d'ailleurs les entretiens du pays ſont utiles & variés, & l'on n'apprend rien de bon dans les livres qu'on ne puiſſe apprendre ici dans la converſation. Comme autrefois les mœurs angloiſes ont pénétré juſqu'en ce pays, les hommes y vivant encore un peu plus ſéparés des femmes que dans le nôtre, contractent entre eux un ton plus grave, & gé-

(3) Maintenant on ne leur donne plus la peine de les aller chercher, on les leur porte.

néralement plus de ſolidité dans leurs diſcours. Mais auſſi cet avantage a ſon inconvénient qui ſe fait bientôt ſentir. Des longueurs toujours excédentes, des argumens, des exordes, un peu d'apprêt, quelquefois des phraſes, rarement de la légéreté, jamais de cette ſimplicité naïve qui dit le ſentiment avant la penſée, & fait ſi bien valoir ce qu'elle dit. Au lieu que le François écrit comme il parle, ceux-ci parlent comme ils écrivent, ils diſſertent au lieu de cauſer; on les croiroit toujours prêts à ſoutenir theſe. Ils diſtinguent, ils diviſent, ils traitent la converſation par points; ils mettent dans leurs propos la même méthode que dans leurs livres; ils ſont auteurs, & toujours auteurs. Ils ſemblent lire en parlant, tant ils obſervent bien les étymologies, tant ils font ſonner toutes les lettres avec ſoin. Ils articulent le *marc* du raiſin comme *Marc* nom d'homme; ils diſent exactement du *taba-k* & non pas du *taba*, un *pare-ſol* & non pas un *paraſol*, *avan-t-hier* & non pas *avanhier*, *Secretaire* & non pas *Segretaire*, un *lac-d'amour* où l'on ſe noie & non pas où l'on s'étrangle; par-tout les *s* finales, par-tout les *r* des infinitifs; enfin leur parler eſt toujours ſoutenu, leurs diſcours ſont des harangues, & ils jaſent comme s'ils prêchoient.

Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'avec ce ton dogmatique & froid, ils ſont vifs, impétueux, & ont les paſſions très-ardentes; ils diroient même aſſez bien les choſes de ſentiment s'ils ne diſoient pas tout, ou s'ils ne parloient qu'à des oreilles. Mais leurs points, leurs virgules ſont tellement inſupportables, ils peignent ſi poſément des émotions

ſi

ſi vives, que quand ils ont achevé leur dire, on chercheroit volontiers autour d'eux où eſt l'homme qui ſent ce qu'ils ont décrit.

Au reſte, il faut t'avouer que je ſuis un peu payée pour bien penſer de leurs cœurs, & croire qu'ils ne ſont pas de mauvais goût. Tu ſauras en confidence qu'un joli Monſieur à marier, &, dit-on, fort riche, m'honore de ſes attentions, & qu'avec des propos aſſez tendres, il ne m'a point fait chercher ailleurs l'auteur de ce qu'il me diſoit. Ah! s'il étoit venu il y a dix-huit mois, quel plaiſir j'aurois pris à me donner un Souverain pour eſclave, & à faire tourner la tête à un magnifique Seigneur! Mais à préſent la mienne n'eſt plus aſſez droite pour que le jeu me ſoit agréable, & je ſens que toutes mes folies s'en vont avec ma raiſon.

Je reviens à ce goût de lecture qui porte les Genevois à penſer. Il s'étend à tous les états, & ſe fait ſentir dans tous avec avantage. Le François lit beaucoup; mais il ne lit que les livres nouveaux, ou plutôt il les parcourt, moins pour les lire, que pour dire qu'il les a lus. Le Genevois ne lit que les bons livres; il les lit, il les digere; il ne les juge pas, mais il les ſait. Le jugement & le choix ſe font à Paris; les livres choiſis ſont preſque les ſeuls qui vont à Geneve. Cela fait que la lecture y eſt moins mêlée & s'y fait avec plus de profit. Les femmes dans leur retraite (4) liſent de leur côté, & leur ton s'en reſſent

(4) On ſe ſouviendra que cette lettre eſt de vieille date, & je crains bien que cela ne ſoit trop facile à voir.

auſſi, mais d'une autre maniere. Les belles Madames y ſont petites maîtreſſes & beaux eſprits tout comme chez nous. Les petites Citadines elles-mêmes prennent dans les livres un babil plus arrangé, & certain choix d'expreſſions qu'on eſt étonné d'entendre ſortir de leur bouche, comme quelquefois de celle des enfans. Il faut tout le bon ſens des hommes, toute la gaieté des femmes, & tout l'eſprit qui leur eſt commun, pour qu'on ne trouve pas les premiers un peu pédans & les autres un peu précieuſes.

Hier, vis-à-vis de ma fenêtre, deux filles d'ouvriers, fort jolies, cauſoient devant leur boutique d'un air fort enjoué pour me donner de la curioſité. Je prêtai l'oreille, & j'entendis qu'une des deux propoſoit en riant d'écrire leur journal. Oui, reprit l'autre à l'inſtant; le journal tous les matins, & tous les ſoirs le commentaire. Qu'en dis-tu, couſine? Je ne ſais ſi c'eſt-là le ton des filles d'artiſans, mais je ſais qu'il faut faire un furieux emploi du tems, pour ne tirer du cours des journées que le commentaire de ſon journal. Aſſurément la petite perſonne avoit lu les aventures des mille & une nuits!

Avec ce ſtyle un peu guindé, les Genevoiſes ne laiſſent pas d'être vives & piquantes, & l'on voit autant de grandes paſſions ici qu'en ville du monde. Dans la ſimplicité de leur parure, elles ont de la grace & du goût; elles en ont dans leur entretien, dans leurs manieres. Comme les hommes ſont moins galans que tendres, les femmes ſont moins coquettes que ſenſibles, & cette ſenſibilité donne, même aux plus honnêtes, un tour d'eſprit agréable & fin, qui va au cœur & qui

en tire toute ſa fineſſe. Tant que les Genevoiſes ſeront Genevoiſes, elles ſeront les plus aimables femmes de l'Europe; mais bientôt elles voudront être Françoiſes, & alors les Françoiſes vaudront mieux qu'elles.

Ainſi tout dépérit avec les mœurs. Le meilleur goût tient à la vertu même; il diſparoît avec elle, & fait place à un goût factice & guindé qui n'eſt plus que l'ouvrage de la mode. Le véritable eſprit eſt preſque dans le même cas. N'eſt-ce pas la modeſtie de notre ſexe qui nous oblige d'uſer d'adreſſe pour repouſſer les agaceries des hommes; & s'ils ont beſoin d'art pour ſe faire écouter, nous en faut-il moins pour ſavoir ne les pas entendre? N'eſt-ce pas eux qui nous délient l'eſprit & la langue, qui nous rendent plus vives à la ripoſte (5), & nous forcent de nous moquer d'eux? Car enfin, tu as beau dire, une certaine coquetterie maligne & railleuſe déſoriente encore plus les ſoupirans que le ſilence ou le mépris. Quel plaiſir de voir un beau Céladon tout déconcerté, ſe confondre, ſe troubler, ſe perdre à chaque répartie; de s'environner contre lui de traits moins brûlans, mais plus aigus que ceux de l'amour; de le cribler de pointes de glace, qui piquent à l'aide du froid! Toi-même qui ne fais ſemblant de rien, crois-tu que tes manieres naïves & tendres, ton air timide & doux, cachent moins de ruſe & d'habileté que toutes mes étourderies? Ma foi, mignonne, s'il faloit compter les galans que chacune de nous a perſifflés, je doute fort qu'avec ta mine hypocrite, ce fût toi qui ſerois en reſte! Je ne puis

(5) Il faloit *riſpoſte*, de l'italien *riſpoſta*, toutefois *ripoſte* ſe dit auſſi, & je le laiſſe. Ce n'eſt au pis aller qu'une faute de plus.

m'empêcher de rire encore en ſongeant à ce pauvre Conflans ; qui venoit tout en furie me reprocher que tu l'aimois trop. Elle eſt ſi careſſante, me diſoit-il, que je ne ſais de quoi me plaindre : elle me parle avec tant de raiſon, que j'ai honte d'en manquer devant elle, & je la trouve ſi fort mon amie, que je n'oſe être ſon amant.

Je ne crois pas qu'il y ait nulle part au monde des époux plus unis & de meilleurs ménages que dans cette ville ; la vie domeſtique y eſt agréable & douce ; on y voit des maris complaiſans & preſque d'autres Julies. Ton ſyſtême ſe vérifie très-bien ici. Les deux ſexes gagnent de toutes manieres à ſe donner des travaux & des amuſemens différens, qui les empêchent de ſe raſſaſier l'un de l'autre, & font qu'ils ſe retrouvent avec plus de plaiſir. Ainſi s'aiguiſe la volupté du ſage : s'abſtenir pour jouir, c'eſt ta philoſophie ; c'eſt l'épicuréiſme de la raiſon.

Malheureuſement cette antique modeſtie commence à décliner. On ſe rapproche, & les cœurs s'éloignent. Ici comme chez nous, tout eſt mêlé de bien & de mal ; mais à différentes meſures. Le Genevois tire ſes vertus de lui-même, ſes vices lui viennent d'ailleurs. Non-ſeulement il voyage beaucoup, mais il adopte aiſément les mœurs & les manieres des autres peuples ; il parle avec facilité toutes les langues ; il prend ſans peine leurs divers accens, quoiqu'il ait lui-même un accent traînant très-ſenſible, ſur-tout dans les femmes qui voyagent moins. Plus humble de ſa petiteſſe, que fier de ſa liberté, il ſe fait chez les nations étrangeres une honte de ſa patrie ; il ſe hâte, pour ainſi dire, de ſe naturaliſer dans

le pays où il vit, comme pour faire oublier le ſien ; peut-être la réputation qu'il a d'être âpre au gain contribue-t-elle à cette coupable honte. Il vaudroit mieux, ſans doute, effacer par ſon déſintéreſſement l'opprobre du nom Genevois, que de l'avilir encore en craignant de le porter: mais le Genevois le mépriſe, même en le rendant eſtimable, & il a plus de tort encore, de ne pas honorer ſon pays de ſon propre mérite.

Quelque avide qu'il puiſſe être, on ne le voit gueres aller à la fortune par des moyens ſerviles & bas; il n'aime point s'attacher aux Grands & ramper dans les Cours. L'eſclavage perſonnel ne lui eſt pas moins odieux que l'eſclavage civil. Flexible & liant comme Alcibiade, il ſupporte auſſi peu la ſervitude ; & quand il ſe plie aux uſages des autres, il les imite ſans s'y aſſujettir. Le commerce étant de tous les moyens de s'enrichir le plus compatible avec la liberté, eſt auſſi celui que les Genevois préferent. Ils ſont preſque tous marchands ou banquiers, & ce grand objet de leurs deſirs leur fait ſouvent enfouir de rares talens que leur prodigua la nature. Ceci me ramene au commencement de ma lettre. Ils ont du génie & du courage, ils ſont vifs & pénétrans, il n'y a rien d'honnête & de grand au-deſſus de leur portée : mais plus paſſionnés d'argent que de gloire, pour vivre dans l'abondance ils meurent dans l'obſcurité, & laiſſent à leurs enfans, pour tout exemple, l'amour des tréſors qu'ils leur ont acquis.

Je tiens tout cela des Genevois mêmes ; car ils parlent d'eux fort impartialement. Pour moi, je ne ſais comment ils ſont chez les autres, mais je les trouve aimables chez

eux, & je ne connois qu'un moyen de quitter ſans regret Geneve. Quel eſt ce moyen, couſine ? oh ! ma foi tu as beau prendre ton air humble, ſi tu dis ne l'avoir pas déjà deviné, tu ments. C'eſt après-demain que s'embarque la bande joyeuſe dans un joli Brigantin appareillé de fête ; car nous avons choiſi l'eau à cauſe de la ſaiſon, & pour demeurer tous raſſemblés. Nous comptons coucher le même ſoir à Morges, le lendemain à Lauſanne (6) pour la cérémonie, & le ſurlendemain.... tu m'entends. Quand tu verras de loin briller des flammes, flotter des banderolles ; quand tu entendras ronfler le canon, cours par toute la maiſon comme une folle, en criant : armes ! armes ! Voici les ennemis ! voici les ennemis !

P. S. Quoique la diſtribution des logemens entre inconteſtablement dans les droits de ma charge, je veux bien m'en déſiſter en cette occaſion. J'entends ſeulement que mon pere ſoit logé chez Milord Edouard à cauſe des cartes de géographie, & qu'on acheve d'en tapiſſer du haut en bas tout l'appartement.

(6) Comment cela ? Lauſanne n'eſt pas au bord du lac ; il y a du port à la ville une demi-lieue de fort mauvais chemin ; & puis il faut un peu ſuppoſer que tous ces jolis arrangemens ne ſeront point contrariés par le vent.

LETTRE VI.

DE MDE. DE WOLMAR A SAINT PREUX.

QUEL ſentiment délicieux j'éprouve en commençant cette lettre ! Voici la premiere fois de ma vie où j'ai pu vous écrire ſans crainte & ſans honte. Je m'honore de l'amitié qui nous joint comme d'un retour ſans exemple. On étouffe de grandes paſſions, rarement on les épure. Oublier ce qui nous fut cher quand l'honneur le veut, c'eſt l'effort d'une ame honnête & commune ; mais après avoir été ce que nous fûmes, être ce que nous ſommes aujourd'hui, voilà le vrai triomphe de la vertu. La cauſe qui fait ceſſer d'aimer peut être un vice, celle qui change un tendre amour en une amitié non moins vive, ne ſauroit être équivoque.

Aurions-nous jamais fait ce progrès par nos ſeules forces ? Jamais, jamais, mon bon ami, le tenter même étoit une témérité. Nous fuir étoit pour nous la premiere loi du devoir, que rien ne nous eût permis d'enfreindre. Nous nous ſerions toujours eſtimés, ſans doute ; mais nous aurions ceſſé de nous voir, de nous écrire ; nous nous ſerions efforcés de ne plus penſer l'un à l'autre, & le plus grand honneur que nous pouvions nous rendre mutuellement étoit de rompre tout commerce entre nous.

Voyez, au lieu de cela, quelle eſt notre ſituation préſente. En eſt-il au monde une plus agréable, & ne goû-

tons-nous pas mille fois le jour le prix des combats qu'elle nous a coûtés ? Se voir, s'aimer, le ſentir, s'en féliciter, paſſer les jours enſemble dans la familiarité fraternelle & dans la paix de l'innocence, s'occuper l'un de l'autre, y penſer ſans remords, en parler ſans rougir, & s'honorer à ſes propres yeux du même attachement qu'on s'eſt ſi long-tems reproché, voilà le point où nous en ſommes. O ami ! quelle carriere d'honneur nous avons déjà parcourue ! Oſons nous en glorifier pour ſavoir nous y maintenir, & l'achever comme nous l'avons commencée.

A qui devons-nous un bonheur ſi rare ? Vous le ſavez. J'ai vu votre cœur ſenſible, plein des bienfaits du meilleur des hommes, aimer à s'en pénétrer ; & comment nous ſeroient-ils à charge, à vous & à moi ? Ils ne nous impoſent point de nouveaux devoirs, ils ne font que nous rendre plus chers ceux qui nous étoient déjà ſi ſacrés. Le ſeul moyen de reconnoître ſes ſoins eſt d'en être dignes, & tout leur prix eſt dans leur ſuccès. Tenons-nous-en donc là dans l'effuſion de notre zele. Payons de nos vertus celles de notre bienfaiteur ; voilà tout ce que nous lui devons. Il a fait aſſez pour nous & pour lui s'il nous a rendus à nous-mêmes. Abſens ou préſens, vivans ou morts, nous porterons par-tout un témoignage qui ne ſera perdu pour aucun des trois.

Je faiſois ces réflexions en moi-même, quand mon mari vous deſtinoit l'éducation de ſes enfans. Quand Milord Edouard m'annonça ſon prochain retour & le vôtre,

ces

ces mêmes réflexions revinrent & d'autres encore qu'il importe de vous communiquer, tandis qu'il eſt tems de les faire.

Ce n'eſt point de moi qu'il eſt queſtion, c'eſt de vous; je me crois plus en droit de vous donner des conſeils depuis qu'ils ſont tout-à-fait déſintéreſſés, & que n'ayant plus ma ſûreté pour objet, ils ne ſe rapportent qu'à vous-même. Ma tendre amitié ne vous eſt pas ſuſpecte, & je n'ai que trop acquis de lumieres pour faire écouter mes avis.

Permettez-moi de vous offrir le tableau de l'état où vous allez être, afin que vous examiniez vous-même s'il n'a rien qui vous doive effrayer. O bon jeune homme! Si vous aimez la vertu, écoutez d'une oreille chaſte les conſeils de votre amie. Elle commence en tremblant un diſcours qu'elle voudroit taire; mais comment le taire ſans vous trahir? Sera-t-il tems de voir les objets que vous devez craindre, quand ils vous auront égaré? Non, mon ami, je ſuis la ſeule perſonne au monde aſſez familiere avec vous pour vous les préſenter. N'ai-je pas le droit de vous parler au beſoin comme une ſœur, comme une mere? Ah! ſi les leçons d'un cœur honnête étoient capables de ſouiller le vôtre, il y a long-tems que je n'en aurois plus à vous donner.

Votre carriere, dites-vous, eſt finie. Mais convenez qu'elle eſt finie avant l'âge. L'amour eſt éteint; les ſens lui ſurvivent, & leur délire eſt d'autant plus à craindre, que le ſeul ſentiment qui le bornoit n'exiſtant plus, tout eſt occa-

ſion de chûte à qui ne tient plus à rien. Un homme ardent & ſenſible, jeune & garçon, veut être continent & chaſte; il ſait, il ſent, il l'a dit mille fois, que la force de l'ame qui produit toutes les vertus, tient à la pureté qui les nourrit toutes. Si l'amour le préſerva des mauvaiſes mœurs dans ſa jeuneſſe, il veut que la raiſon l'en préſerve dans tous les tems; il connoît pour les devoirs pénibles un prix qui conſole de leur rigueur, & s'il en coûte des combats quand on veut ſe vaincre, fera-t-il moins aujourd'hui pour le Dieu qu'il adore, qu'il ne fit pour la maîtreſſe qu'il ſervit autrefois? Ce ſont-là, ce me ſemble, des maximes de votre morale; ce ſont donc auſſi des regles de votre conduite; car vous avez toujours mépriſé ceux qui, contens de l'apparence, parlent autrement qu'ils n'agiſſent, & chargent les autres de lourds fardeaux auxquels ils ne veulent pas toucher eux-mêmes.

Quel genre de vie a choiſi cet homme ſage pour ſuivre les loix qu'il ſe preſcrit? Moins philoſophe encore qu'il n'eſt vertueux & chrétien, ſans doute il n'a point pris ſon orgueil pour guide: il ſait que l'homme eſt plus libre d'éviter les tentations que de les vaincre, & qu'il n'eſt pas queſtion de réprimer les paſſions irritées, mais de les empêcher de naître. Se dérobe-t-il donc aux occaſions dangereuſes? Fuit-il les objets capables de l'émouvoir? Fait-il d'une humble défiance de lui-même la ſauve-garde de ſa vertu? Tout au contraire; il n'héſite pas à s'offrir aux plus téméraires combats. A trente ans il va s'enfermer dans une ſolitude avec des femmes de ſon âge, dont une lui

fut trop chére pour qu'un ſi dangereux ſouvenir ſe puiſſe effacer, dont l'autre vit avec lui dans une étroite familiarité, & dont une troiſieme lui tient encore par les droits qu'ont les bienfaits ſur les ames reconnoiſſantes. Il va s'expoſer à tout ce qui peut réveiller en lui des paſſions mal éteintes; il va s'enlacer dans les piéges qu'il devroit le plus redouter. Il n'y a pas un rapport dans ſa ſituation qui ne dût le faire défier de ſa force, & pas un qui ne l'avilît à jamais, s'il étoit foible un moment. Où eſt-elle donc, cette grande force d'ame à laquelle il oſe tant ſe fier? Qu'a-t-elle fait juſqu'ici qui lui réponde de l'avenir? Le tira-t-elle à Paris de la maiſon du Colonel? Eſt-ce elle qui lui dicta l'été dernier la ſcene de Meillerie? L'a-t-elle bien ſauvé cet hiver des charmes d'un autre objet, & ce printems des frayeurs d'un rêve? S'eſt-il vaincu pour elle au moins une fois pour eſpérer de ſe vaincre ſans ceſſe? Il ſait, quand le devoir l'exige, combattre les paſſions d'un ami; mais les ſiennes?.... Hélas! ſur la plus belle moitié de ſa vie, qu'il doit penſer modeſtement de l'autre!

On ſupporte un état violent, quand il paſſe. Six mois, un an ne ſont rien; on enviſage un terme & l'on prend courage. Mais quand cet état doit durer toujours, qui eſt-ce qui le ſupporte? Qui eſt-ce qui fait triompher de lui-même juſqu'à la mort? O mon ami! ſi la vie eſt courte pour le plaiſir, qu'elle eſt longue pour la vertu! Il faut être inceſſamment ſur ſes gardes. L'inſtant de jouir paſſe & ne revient plus; celui de mal faire paſſe & revient ſans ceſſe: on s'oublie un moment, & l'on eſt perdu. Eſt-ce

dans cet état effrayant qu'on peut couler des jours tranquilles, & ceux mêmes qu'on a ſauvés du péril, n'offrent-ils pas une raiſon de n'y plus expoſer les autres ?

Que d'occaſions peuvent renaître, auſſi dangereuſes que celles dont vous avez échappé, & qui pis eſt, non moins imprévues! Croyez-vous que les monumens à craindre n'exiſtent qu'à Meillerie ? Ils exiſtent par-tout où nous ſommes; car nous les portons avec nous. Eh ! vous ſavez trop qu'une ame attendrie intéreſſe l'univers entier à ſa paſſion, & que même après la guériſon, tous les objets de la nature nous rappellent encore ce qu'on ſentit autrefois en les voyant. Je crois pourtant, oui, j'oſe le croire, que ces périls ne reviendront plus, & mon cœur me répond du vôtre. Mais pour être au-deſſus d'une lâcheté, ce cœur facile eſt-il au-deſſus d'une foibleſſe, & ſuis-je la ſeule ici qu'il lui en coûtera peut-être de reſpecter ? Songez, St. Preux, que tout ce qui m'eſt cher doit être couvert de ce même reſpect que vous me devez ; ſongez que vous aurez ſans ceſſe à porter innocemment les jeux innocens d'une femme charmante : ſongez aux mépris éternels que vous auriez mérités, ſi jamais votre cœur oſoit s'oublier un moment, & profaner ce qu'il doit honorer à tant de titres.

Je veux que le devoir, la foi, l'ancienne amitié vous arrêtent ; que l'obſtacle oppoſé par la vertu vous ôte un vain eſpoir, & qu'au moins, par raiſon, vous étouffiez des vœux inutiles, ſerez-vous pour cela délivré de l'empire des ſens, & des piéges de l'imagination ? Forcé de nous reſpecter toutes deux, & d'oublier en nous notre ſexe, vous

le verrez dans celles qui nous ſervent, & en vous abaiſſant vous croirez vous juſtifier : mais ſerez-vous moins coupable en effet, & la différence des rangs change-t-elle ainſi la nature des fautes ? Au contraire, vous vous avilirez d'autant plus que les moyens de réuſſir ſeront moins honnêtes. Quels moyens ! Quoi ! vous ? .... Ah ! périſſe l'homme indigne qui marchande un cœur, & rend l'amour mercenaire ! C'eſt lui qui couvre la terre des crimes que la débauche y fait commettre. Comment ne ſeroit pas toujours à vendre celle qui ſe laiſſe acheter une fois ? Et dans l'opprobre où bientôt elle tombe, lequel eſt l'auteur de ſa miſere, du brutal qui la maltraite en un mauvais lieu, ou du ſéducteur qui l'y traîne, en mettant le premier ſes faveurs à-prix ?

Oſerai-je ajouter une conſidération qui vous touchera, ſi je ne me trompe ? Vous avez vu quels ſoins j'ai pris pour établir ici la regle & les bonnes mœurs ; la modeſtie & la paix y regnent, tout y reſpire le bonheur & l'innocence. Mon ami, ſongez à vous, à moi, à ce que nous fûmes, à ce que nous ſommes, à ce que nous devons être. Faudra-t-il que je diſe un jour, en regrettant mes peines perdues, c'eſt de lui que vient le déſordre de ma maiſon ?

Diſons tout, s'il eſt néceſſaire, & ſacrifions la modeſtie elle-même au véritable amour de la vertu. L'homme n'eſt pas fait pour le célibat, & il eſt bien difficile qu'un état ſi contraire à la nature n'amene pas quelque déſordre public ou caché. Le moyen d'échapper toujours à l'ennemi qu'on porte ſans ceſſe avec ſoi ! Voyons en d'autres pays ces té-

méraires qui font vœu de n'être pas hommes. Pour les punir d'avoir tenté Dieu, Dieu les abandonne ; ils ſe diſent ſaints & ſont déshonnêtes ; leur feinte continence n'eſt que ſouillure, & pour avoir dédaigné l'humanité, ils s'abaiſſent au-deſſous d'elle. Je comprends qu'il en coûte peu de ſe rendre difficile ſur des loix qu'on n'obſerve qu'en apparence (1) ; mais celui qui veut être ſincérement vertueux, ſe ſent aſſez chargé des devoirs de l'homme ſans s'en impoſer de nouveaux. Voilà, cher Saint Preux, la véritable humilité du chrétien ; c'eſt de trouver toujours ſa tâche au-deſſus de ſes forces, bien-loin d'avoir l'orgueil de la doubler. Faites-vous l'application de cette regle, & vous ſentirez qu'un état qui devroit ſeulement alarmer un autre homme, doit par mille raiſons vous faire trembler. Moins vous craignez, plus vous avez à craindre, & ſi vous n'êtes point effrayé de vos devoirs, n'eſpérez pas de les remplir.

Tels ſont les dangers qui vous attendent ici. Penſez-y tandis qu'il en eſt tems. Je ſais que jamais, de propos délibéré, vous ne vous expoſerez à mal faire, & le ſeul mal que je crains de vous, eſt celui que vous n'aurez pas prévu. Je ne vous dis donc pas de vous déterminer ſur mes raiſons, mais de les peſer,

(1) Quelques hommes ſont continens ſans mérite, d'autres le ſont par vertu, & je ne doute point que pluſieurs Prêtres catholiques ne ſoient dans ce dernier cas : mais impoſer le célibat à un corps auſſi nombreux que le Clergé de l'Egliſe Romaine, ce n'eſt pas tant lui défendre de n'avoir point de femmes, que lui ordonner de ſe contenter de celles d'autrui. Je ſuis ſurpris que dans tout pays où les bonnes mœurs ſont encore en eſtime, les loix & les Magiſtrats tolerent un vœu ſi ſcandaleux.

Trouvez-y quelque réponſe dont vous ſoyez content, & je m'en contente ; oſez compter ſur vous, & j'y compte. Dites-moi, je ſuis un ange, & je vous reçois à bras ouverts.

Quoi ! toujours des privations & des peines ! toujours des devoirs cruels à remplir ! toujours fuir les gens qui nous ſont chers ! Non, mon aimable ami. Heureux qui peut dès cette vie offrir un prix à la vertu ! J'en vois un digne d'un homme qui ſçut combattre & ſouffrir pour elle. Si je ne préſume pas trop de moi, ce prix que j'oſe vous deſtiner acquittera tout ce que mon cœur redoit au vôtre, & vous aurez plus que vous n'euſſiez obtenu, ſi le Ciel eût béni nos premieres inclinations. Ne pouvant vous faire ange vous-même, je vous en veux donner un qui garde votre ame, qui l'épure, qui la ranime, & ſous les auſpices duquel vous puiſſiez vivre avec nous dans la paix du ſéjour céleſte. Vous n'aurez pas, je crois, beaucoup de peine à deviner qui je veux dire ; c'eſt l'objet qui ſe trouve à-peu-près établi d'avance dans le cœur qu'il doit remplir un jour, ſi mon projet réuſſit.

Je vois toutes les difficultés de ce projet ſans en être rebutée, car il eſt honnête. Je connois tout l'empire que j'ai ſur mon amie, & ne crains point d'en abuſer en l'exerçant en votre faveur. Mais ſes réſolutions vous ſont connues, & avant de les ébranler, je dois m'aſſurer de vos diſpoſitions, afin qu'en l'exhortant de vous permettre d'aſpirer à elle, je puiſſe répondre de vous & de vos ſentimens ; car ſi l'inégalité que le ſort a miſe entre l'un & l'autre vous ôte le droit de vous propoſer vous-même, elle permet encore moins que ce droit vous ſoit accordé ſans ſavoir quel uſage vous en pourrez faire.

Je connois toute votre délicateſſe, ſi vous avez pes objections à m'oppoſer, je ſais qu'elles ſeront pour elle bien plus que pour vous. Laiſſez ces vains ſcrupules. Serez-vous plus jaloux que moi de l'honneur de mon amie? Non, quelque cher que vous me puiſſiez être, ne craignez point que je préfere votre intérêt à ſa gloire. Mais autant je mets de prix à l'eſtime des gens ſenſés, autant je mépriſe les jugemens téméraires de la multitude qui ſe laiſſe éblouir par un faux éclat, & ne voit rien de ce qui eſt honnête. La différence fût-elle cent fois plus grande, il n'eſt point de rang auquel les talens & les mœurs n'aient droit d'atteindre, & à quel titre une femme oſeroit-elle dédaigner pour époux celui qu'elle s'honore d'avoir pour ami? Vous ſavez quels ſont là-deſſus nos principes à toutes deux. La fauſſe honte & la crainte du blâme inſpirent plus de mauvaiſes actions que de bonnes, & la vertu ne ſait rougir que de ce qui eſt mal.

A votre égard, la fierté que je vous ai quelquefois connue, ne ſauroit être plus déplacée que dans cette occaſion, & ce ſeroit à vous une ingratitude de craindre d'elle un bienfait de plus. Et puis, quelque difficile que vous puiſſiez être, convenez qu'il eſt plus doux & mieux ſéant de devoir ſa fortune à ſon épouſe qu'à ſon ami; car on devient le protecteur de l'une & le protégé de l'autre, & quoique l'on puiſſe dire, un honnête homme n'aura jamais de meilleur ami que ſa femme.

Que s'il reſte au fond de votre ame quelque répugnance à former de nouveaux engagemens, vous ne pouvez trop vous hâter de la détruire pour votre honneur & pour mon repos;

car

car je ne ferai jamais contente de vous & de moi, que quand vous ſerez en effet tel que vous devez être, & que vous aimerez les devoirs que vous avez à remplir. Eh! mon ami, je devrois moins craindre cette répugnance qu'un empreſſement trop relatif à vos anciens penchans. Que ne fais-je point pour m'acquitter auprès de vous? Je tiens plus que je n'avois promis. N'eſt-ce pas auſſi Julie que je vous donne? N'aurez-vous pas la meilleure partie de moi-même, & n'en ſerez-vous pas plus cher à l'autre? Avec quel charme alors je me livrerai ſans contrainte à tout mon attachement pour vous! Oui, portez-lui la foi que vous m'avez jurée; que votre cœur rempliſſe avec elle tous les engagemens qu'il prit avec moi; qu'il lui rende, s'il eſt poſſible, tout ce que vous redevez au mien. O St. Preux! je lui tranſmets cette ancienne dette. Souvenez-vous qu'elle n'eſt par facile à payer.

Voilà, mon ami, le moyen que j'imagine de nous réunir ſans danger, en vous donnant dans notre famille la même place que vous tenez dans nos cœurs. Dans le nœud cher & ſacré qui nous unira tous, nous ne ſerons plus entre nous que des ſœurs & des freres; vous ne ſerez plus votre propre ennemi ni le nôtre; les plus doux ſentimens, devenus légitimes, ne ſeront plus dangereux; quand il ne faudra plus les étouffer on n'aura plus à les craindre. Loin de réſiſter à des ſentimens ſi charmans, nous en ferons à la fois nos devoirs & nos plaiſirs; c'eſt alors que nous nous aimerons tous plus parfaitement, & que nous goûterons véritablement réunis les charmes de l'amitié, de l'amour & de l'innocence. Que ſi dans l'emploi dont vous vous chargez, le Ciel récompenſe du bonheur d'être pere

le ſoin que vous prendrez de nos enfans, alors vous connoîtrez par vous-même le prix de ce que vous aurez fait pour nous. Comblé des vrais biens de l'humanité, vous apprendrez à porter avec plaiſir le doux fardeau d'une vie utile à vos proches; vous ſentirez, enfin, ce que la vaine ſageſſe des méchans n'a jamais pu croire, qu'il eſt un bonheur réſervé dès ce monde aux ſeuls amis de la vertu.

Réfléchiſſez à loiſir ſur le parti que je vous propoſe, non pour ſavoir s'il vous convient; je n'ai pas beſoin là-deſſus de votre réponſe, mais s'il convient à Madame d'Orbe, & ſi vous pouvez faire ſon bonheur, comme elle doit faire le vôtre. Vous ſavez comment elle a rempli ſes devoirs dans tous les états de ſon ſexe; ſur ce qu'elle eſt, jugez de ce qu'elle a droit d'exiger. Elle aime comme Julie, elle doit être aimée comme elle. Si vous ſentez pouvoir la mériter, parlez, mon amitié tentera le reſte, & ſe promet tout de la ſienne; mais ſi j'ai trop eſpéré de vous, au moins vous êtes honnête homme, & vous connoiſſez ſa délicateſſe; vous ne voudriez pas d'un bonheur qui lui coûteroit le ſien: que votre cœur ſoit digne d'elle, ou qu'il ne lui ſoit jamais offert.

Encore une fois, conſultez-vous bien. Peſez votre réponſe avant de la faire. Quand il s'agit du ſort de la vie, la prudence ne permet pas de ſe déterminer légérement; mais toute délibération légere eſt un crime quand il s'agit du deſtin de l'ame & du choix de la vertu. Fortifiez la vôtre, ô mon bon ami, de tous les ſecours de la ſageſſe. La mauvaiſe honte m'empêcheroit-elle de vous rappeller le plus néceſſaire? Vous

avez de la religion; mais j'ai peur que vous n'en tiriez pas tout l'avantage qu'elle offre dans la conduite de la vie, & que la hauteur philoſophique ne dédaigne la ſimplicité du Chrétien. Je vous ai vu ſur la priere des maximes que je ne ſaurois goûter. Selon vous, cet acte d'humilité ne nous eſt d'aucun fruit, & Dieu nous ayant donné dans la conſcience tout ce qui peut nous porter au bien, nous abandonne enſuite à nous-mêmes, & laiſſe agir notre liberté. Ce n'eſt pas-là, vous le ſavez, la doctrine de St. Paul, ni celle qu'on profeſſe dans notre Egliſe. Nous ſommes libres, il eſt vrai, mais nous ſommes ignorans, foibles, portés au mal, & d'où nous viendroient la lumiere & la force, ſi ce n'eſt de celui qui en eſt la ſource; & pourquoi les obtiendrions-nous ſi nous ne daignons pas les demander? Prenez garde, mon ami, qu'aux idées ſublimes que vous vous faites du grand Etre, l'orgueil humain ne mêle des idées baſſes qui ſe rapportent à l'homme, comme ſi les moyens qui ſoulagent notre foibleſſe convenoient à la puiſſance divine, & qu'elle eût beſoin d'art comme nous pour généraliſer les choſes, afin de les traiter plus facilement. Il ſemble, à vous entendre, que ce ſoit un embarras pour elle de veiller ſur chaque individu; vous craignez qu'une attention partagée & continuelle ne la fatigue, & vous trouvez bien plus beau qu'elle faſſe tout par des loix générales, ſans doute parce qu'elles lui coûtent moins de ſoin. O grands Philoſophes! que Dieu vous eſt obligé de lui fournir ainſi des méthodes commodes, & de lui abréger le travail!

A quoi bon lui rien demander, dites-vous encore, ne connoît-il pas tous nos beſoins? N'eſt-il pas notre pere

pour y pourvoir ? Savons-nous mieux que lui ce qu'il nous faut, & voulons-nous notre bonheur plus véritablement qu'il ne le veut lui-même ? Cher St. Preux, que de vains ſophiſmes ! Le plus grand de nos beſoins, le ſeul auquel nous pouvons pourvoir, eſt celui de ſentir nos beſoins, & le premier pas pour ſortir de notre miſere eſt de la connoître. Soyons humbles pour être ſages ; voyons notre foibleſſe, & nous ſerons forts. Ainſi s'accorde la juſtice avec la clémence ; ainſi regnent à la fois la grace & la liberté. Eſclaves par notre foibleſſe, nous ſommes libres par la priere ; car il dépend de nous de demander & d'obtenir la force qu'il ne dépend pas de nous d'avoir par nous-mêmes.

Apprenez donc à ne pas prendre toujours conſeil de vous ſeul dans les occaſions difficiles, mais de celui qui joint le pouvoir à la prudence, & ſait faire le meilleur parti du parti qu'il nous fait préférer. Le grand défaut de la ſageſſe humaine, même de celle qui n'a que la vertu pour objet, eſt un excès de confiance qui nous fait juger de l'avenir par le préſent, & par un moment de la vie entiere. On ſe ſent ferme un inſtant, & l'on compte n'être jamais ébranlé. Plein d'un orgueil que l'expérience confond tous les jours, on croit n'avoir plus à craindre un piége une fois évité. Le modeſte langage de la vaillance eſt, je fus brave un tel jour ; mais celui qui dit, je ſuis brave, ne ſait ce qu'il ſera demain, & tenant pour ſienne une valeur qu'il ne s'eſt pas donnée, il mérite de la perdre au moment de s'en ſervir.

Que tous nos projets doivent être ridicules, que tous nos raiſonnemens doivent être inſenſés devant l'Etre pour qui les tems n'ont point de ſucceſſion, ni les lieux de diſtance! Nous comptons pour rien ce qui eſt loin de nous, nous ne voyons que ce qui nous touche : quand nous aurons changé de lieu, nos jugemens ſeront tout contraires, & ne ſeront pas mieux fondés. Nous réglons l'avenir ſur ce qui nous convient aujourd'hui, ſans ſavoir s'il nous conviendra demain ; nous jugeons de nous comme étant toujours les mêmes, & nous changeons tous les jours. Qui ſait ſi nous aimerons ce que nous aimons, ſi nous voudrons ce que nous voulons, ſi nous ſerons ce que nous ſommes, ſi les objets étrangers & les altérations de nos corps n'auront pas autrement modifié nos ames, & ſi nous ne trouverons pas notre miſere dans ce que nous aurons arrangé pour notre bonheur? Montrez-moi la regle de la ſageſſe humaine, & je vais la prendre pour guide. Mais ſi ſa meilleure leçon eſt de nous apprendre à nous défier d'elle, recourons à celle qui ne trompe point, & faiſons ce qu'elle nous inſpire. Je lui demande d'éclairer vos réſolutions. Quelque parti que vous preniez, vous ne voudrez que ce qui eſt bon & honnête, je le ſais bien ; mais ce n'eſt pas aſſez encore ; il faut vouloir ce qui le ſera toujours ; & ni vous ni moi n'en ſommes les juges.

LETTRE VII.

DE SAINT PREUX A MDE. DE WOLMAR.

JULIE! une lettre de vous!.... après ſept ans de ſilence.... oui, c'eſt elle; je le vois, je le ſens : mes yeux méconnoîtroient-ils des traits que mon cœur ne peut oublier? Quoi! vous vous ſouvenez de mon nom! vous le ſavez encore écrire!.... En formant ce nom (1), votre main n'a-t-elle point tremblé?.... Je m'égare, & c'eſt votre faute. La forme, le pli, le cachet, l'adreſſe, tout dans cette lettre m'en rappelle de trop différentes. Le cœur & la main ſemblent ſe contredire. Ah! deviez-vous employer la même écriture pour tracer d'autres ſentimens?

Vous trouverez, peut-être, que ſonger ſi fort à vos anciennes lettres, c'eſt trop juſtifier la derniere. Vous vous trompez. Je me ſens bien; je ne ſuis plus le même, ou vous n'êtes plus la même; & ce qui me le prouve, eſt qu'excepté les charmes & la bonté, tout ce que je retrouve en vous de ce que j'y trouvois autrefois, m'eſt un nouveau ſujet de ſurpriſe. Cette obſervation répond d'avance à vos craintes. Je ne me fie point à mes forces, mais au ſentiment qui me diſpenſe d'y recourir. Plein de tout ce qu'il faut que j'honore en celle que j'ai ceſſé d'adorer, je ſais à quels reſpects doivent s'élever mes anciens hommages. Pénétré de la plus

(1) On a dit que *St. Preux* étoit un nom controuvé. Peut-être le véritable étoit-il ſur l'adreſſe.

tendre reconnoiſſance, je vous aime autant que jamais, il eſt vrai ; mais ce qui m'attache le plus à vous, eſt le retour de ma raiſon. Elle vous montre à moi telle que vous êtes ; elle vous ſert mieux que l'amour même. Non, ſi j'étois reſté coupable, vous ne me ſeriez pas auſſi chére.

Depuis que j'ai ceſſé de prendre le change, & que le pénétrant Wolmar m'a éclairé ſur mes vrais ſentimens, j'ai mieux appris à me connoître, & je m'alarme moins de ma foibleſſe. Qu'elle abuſe mon imagination, que cette erreur me ſoit douce encore, il ſuffit pour mon repos qu'elle ne puiſſe plus vous offenſer, & la chimere qui m'égare à ſa pourſuite, me ſauve d'un danger réel.

O Julie ! il eſt des impreſſions éternelles que le tems ni les ſoins n'effacent point. La bleſſure guérit, mais la marque reſte, & cette marque eſt un ſceau reſpecté qui préſerve le cœur d'une autre atteinte. L'inconſtance & l'amour ſont incompatibles : l'amant qui change, ne change pas ; il commence ou finit d'aimer. Pour moi, j'ai fini ; mais en ceſſant d'être à vous, je ſuis reſté ſous votre garde. Je ne vous crains plus ; mais vous m'empêchez d'en craindre une autre. Non, Julie, non, femme reſpectable, vous ne verrez jamais en moi que l'ami de votre perſonne & l'amant de vos vertus : mais nos amours, nos premieres & uniques amours ne ſortiront jamais de mon cœur. La fleur de mes ans ne ſe flétrira point dans ma mémoire. Duſſé-je vivre des ſiecles entiers, le doux tems de ma jeuneſſe ne peut ni renaître pour moi, ni s'effacer de mon ſouvenir. Nous avons beau n'être plus les

mêmes, je ne puis oublier ce que nous avons été. Mais parlons de votre couſine.

Chére amie, il faut l'avouer; depuis que je n'oſe plus contempler vos charmes, je deviens plus ſenſible aux ſiens. Quels yeux peuvent errer toujours de beautés en beautés, ſans jamais ſe fixer ſur aucune? Les miens l'ont revue avec trop de plaiſir peut-être, & depuis mon éloignement, ſes traits déjà gravés dans mon cœur, y font une impreſſion plus profonde. Le ſanctuaire eſt fermé, mais ſon image eſt dans le temple. Inſenſiblement je deviens pour elle ce que j'aurois été ſi je ne vous avois jamais vue, & il n'appartenoit qu'à vous ſeule de me faire ſentir la différence de ce qu'elle m'inſpire à l'amour. Les ſens, libres de cette paſſion terrible, ſe joignent au doux ſentiment de l'amitié. Devient-elle amour pour cela? Julie, ah! quelle différence! Où eſt l'enthouſiaſme? Où eſt l'idolâtrie? Où ſont ces divins égaremens de la raiſon, plus brillans, plus ſublimes, plus forts, meilleurs cent fois que la raiſon même? Un feu paſſager m'embraſe, un délire d'un moment me ſaiſit, me trouble & me quitte. Je retrouve entre elle & moi deux amis qui s'aiment tendrement & qui ſe le diſent. Mais deux amans s'aiment-ils l'un l'autre? Non; *vous* & *moi* ſont des mots proſcrits de leur langue: ils ne ſont plus deux, ils ſont un.

Suis-je donc tranquille en effet? Comment puis-je l'être? Elle eſt charmante, elle eſt votre amie & la mienne: la reconnoiſſance m'attache à elle; elle entre dans mes ſouvenirs les plus doux; que de droits ſur une ame ſenſible,

&

& comment écarter un ſentiment plus tendre de tant de ſentimens ſi bien dûs! Hélas! il eſt dit qu'entre elle & vous, je ne ſerai jamais un moment paiſible!

Femmes! femmes! objets chers & funeſtes, que la nature orna pour notre ſupplice, qui puniſſez quand on vous brave, qui pourſuivez quand on vous craint, dont la haine & l'amour ſont également nuiſibles, & qu'on ne peut ni rechercher, ni fuir impunément! Beauté, charme, attrait, ſympathie! être ou chimere inconcevable, abyme de douleurs & de voluptés! beauté plus terrible aux mortels que l'élément où l'on t'a fait naître, malheureux qui ſe livre à ton calme trompeur! C'eſt toi qui produis les tempêtes qui tourmentent le genre humain. O Julie! ô Claire! que vous me vendez cher cette amitié cruelle dont vous oſez vous vanter à moi!.... J'ai vécu dans l'orage, & c'eſt toujours vous qui l'avez excité; mais quelles agitations diverſes vous avez fait éprouver à mon cœur! Celles du lac de Geneve ne reſſemblent pas plus aux flots du vaſte Océan. L'un n'a que des ondes vives & courtes dont le perpétuel tranchant agite, émeut, ſubmerge quelquefois, ſans jamais former de long cours. Mais ſur la mer, tranquille en apparence, on ſe ſent élevé, porté doucement & loin par un flot lent & preſque inſenſible; on croit ne pas ſortir de la place, & l'on arrive au bout du monde.

Telle eſt la différence de l'effet qu'ont produit ſur moi vos attraits & les ſiens. Ce premier, cet unique amour qui fit le deſtin de ma vie, & que rien n'a pu vaincre que lui-même, étoit né ſans que je m'en fuſſe apperçu; il m'en-

traînoit que je l'ignorois encore : je me perdis ſans croire m'être égaré. Durant le vent, j'étois au Ciel ou dans les abymes ; le calme vient, je ne ſais plus où je ſuis. Au contraire, je vois, je ſens mon trouble auprès d'elle, & me le figure plus grand qu'il n'eſt ; j'éprouve des tranſports paſſagers & ſans ſuite ; je m'emporte un moment, & ſuis paiſible un moment après : l'onde tourmente en vain le vaiſſeau, le vent n'enfle point les voiles ; mon cœur content de ſes charmes ne leur prête point ſon illuſion ; je la vois plus belle que je ne l'imagine, & je la redoute plus de près que de loin ; c'eſt preſque l'effet contraire à celui qui me vient de vous, & j'éprouvois conſtamment l'un & l'autre à Clarens.

Depuis mon départ, il eſt vrai qu'elle ſe préſente à moi quelquefois avec plus d'empire. Malheureuſement, il m'eſt difficile de la voir ſeule. Enfin je la vois, & c'eſt bien aſſez ; elle ne m'a pas laiſſé de l'amour, mais de l'inquiétude.

Voilà fidélement ce que je ſuis pour l'une & pour l'autre. Tout le reſte de votre ſexe ne m'eſt plus rien ; mes longues peines me l'ont fait oublier,

E fornito'l mio tempo a mezzo gli anni (a).

Le malheur m'a tenu lieu de force pour vaincre la nature & triompher des tentations. On a peu de deſirs quand on ſouffre, & vous m'avez appris à les éteindre en leur réſiſtant. Une grande paſſion malheureuſe eſt un grand moyen de ſageſſe. Mon cœur eſt devenu, pour ainſi dire, l'organe

(a) Ma carriere eſt finie au milieu de mes ans.

de tous mes beſoins ; je n'en ai point quand il eſt tranquille. Laiſſez-le en paix l'une & l'autre, & déſormais il l'eſt pour toujours.

Dans cet état, qu'ai-je à craindre de moi-même, & par quelle précaution cruelle voulez-vous m'ôter mon bonheur pour ne pas m'expoſer à le perdre ? Quel caprice de m'avoir fait combattre & vaincre, pour m'enlever le prix après la victoire ! N'eſt-ce pas vous qui rendez blâmable un danger bravé ſans raiſon ? Pourquoi m'avoir appellé près de vous avec tant de riſques, ou pourquoi m'en bannir quand je ſuis digne d'y reſter ? Deviez-vous laiſſer prendre à votre mari tant de peine à pure perte ? Que ne le faiſiez-vous renoncer à des ſoins que vous aviez réſolu de rendre inutiles ? Que ne lui diſiez-vous, laiſſez-le au bout du monde, puiſqu'auſſi-bien je l'y veux renvoyer ? Hélas ! plus vous craignez pour moi, plus il faudroit vous hâter de me rappeller. Non, ce n'eſt pas près de vous qu'eſt le danger, c'eſt en votre abſence, & je ne vous crains qu'où vous n'êtes pas. Quand cette redoutable Julie me pourſuit, je me réfugie auprès de Madame de Wolmar & je ſuis tranquille ; où fuirai-je ſi cet aſyle m'eſt ôté ? Tous les tems, tous les lieux me ſont dangereux loin d'elle ; par-tout je trouve Claire ou Julie. Dans le paſſé, dans le préſent, l'une & l'autre m'agite à ſon tour ; ainſi mon imagination toujours troublée ne ſe calme qu'à votre vue, & ce n'eſt qu'auprès de vous que je ſuis en ſûreté contre moi. Comment vous expliquer le changement que j'éprouve en vous abordant ? Toujours vous exercez le même empire, mais ſon

effet eſt tout oppoſé; en réprimant les tranſports que vous cauſiez autrefois, cet empire eſt plus grand, plus ſublime encore; la paix, la ſérénité ſuccedent au trouble des paſſions; mon cœur, toujours formé ſur le vôtre, aima comme lui, & devient paiſible à ſon exemple. Mais ce repos paſſager n'eſt qu'une trêve, & j'ai beau m'élever juſqu'à vous en votre préſence, je retombe en moi-même en vous quittant. Julie, en vérité je crois avoir deux ames, dont la bonne eſt en dépôt dans vos mains. Ah! voulez-vous me ſéparer d'elle?

Mais les erreurs des ſens vous alarment; vous craignez les reſtes d'une jeuneſſe éteinte par les ennuis; vous craignez pour les jeunes perſonnes qui ſont ſous votre garde; vous craignez de moi ce que le ſage Wolmar n'a pas craint! O Dieu! que toutes ces frayeurs m'humilient! Eſtimez-vous donc votre ami moins que le dernier de vos gens? Je puis vous pardonner de mal penſer de moi, jamais de ne vous pas rendre à vous-même l'honneur que vous vous devez. Non, non, les feux dont j'ai brûlé m'ont purifié; je n'ai plus rien d'un homme ordinaire. Après ce que je fus, ſi je pouvois être vil un moment, j'irois me cacher au bout du monde, & ne me croirois jamais aſſez loin de vous.

Quoi! je troublerois cet ordre aimable que j'admirois avec tant de plaiſir? Je ſouillerois ce ſéjour d'innocence & de paix que j'habitois avec tant de reſpect? Je pourrois être aſſez lâche.... eh! comment le plus corrompu des hommes ne ſeroit-il pas touché d'un ſi charmant tableau? Comment

ne reprendroit-il pas dans cet aſyle l'amour de l'honnêteté? Loin d'y porter ſes mauvaiſes mœurs, c'eſt-là qu'il iroit s'en défaire.... Qui? moi, Julie, moi?... ſi tard?... ſous vos yeux?.... Chere amie, ouvrez-moi votre maiſon ſans crainte; elle eſt pour moi le temple de la vertu; par-tout j'y vois ſon ſimulacre auguſte, & ne puis ſervir qu'elle auprès de vous. Je ne ſuis pas un ange, il eſt vrai; mais j'habiterai leur demeure, j'imiterai leurs exemples: on les fuit quand on ne leur veut pas reſſembler.

Vous le voyez, j'ai peine à venir au point principal de votre lettre, le premier auquel il faloit ſonger, le ſeul dont je m'occuperois ſi j'oſois prétendre au bien qu'il m'annonce. O Julie! ame bienfaiſante, amie incomparable! en m'offrant la digne moitié de vous-même, & le plus précieux tréſor qui ſoit au monde après vous, vous faites plus, s'il eſt poſſible, que vous ne fîtes jamais pour moi. L'amour, l'aveugle amour put vous forcer à vous donner, mais donner votre amie eſt une preuve d'eſtime non ſuſpecte. Dès cet inſtant, je crois vraiment être homme de mérite; car je ſuis honoré de vous; mais que le témoignage de cet honneur m'eſt cruel! En l'acceptant, je le démentirois, & pour le mériter il faut que j'y renonce. Vous me connoiſſez; jugez-moi. Ce n'eſt pas aſſez que votre adorable couſine ſoit aimée; elle doit l'être comme vous, je le ſais; le ſera-t-elle? Le peut-elle être? Et dépend-il de moi de lui rendre ſur ce point ce qui lui eſt dû? Ah! ſi vous vouliez m'unir avec elle, que ne me laiſſiez-vous un cœur à lui donner! un cœur auquel elle inſpirât des ſenti-

mens nouveaux dont il lui pût offrir les prémices ! En eſt-il un moins digne d'elle, que celui qui ſçut vous aimer ? Il faudroit avoir l'ame libre & paiſible du bon & ſage d'Orbe, pour s'occuper d'elle ſeule à ſon exemple. Il faudroit le valoir pour lui ſuccéder ; autrement la comparaiſon de ſon ancien état lui rendroit le dernier plus inſupportable, & l'amour foible & diſtrait d'un ſecond époux, loin de la conſoler du premier, le lui feroit regretter davantage. D'un ami tendre & reconnoiſſant elle auroit fait un mari vulgaire. Gagneroit-elle à cet échange ? Elle y perdroit doublement. Son cœur délicat & ſenſible ſentiroit trop cette perte, & moi comment ſupporterois-je le ſpectacle continuel d'une triſteſſe dont je ſerois cauſe, & dont je ne pourrois la guérir ? Hélas ! j'en mourrois de douleur même avant elle. Non, Julie, je ne ferai point mon bonheur aux dépens du ſien. Je l'aime trop pour l'épouſer.

Mon bonheur ? Non. Serois-je heureux moi-même en ne la rendant pas heureuſe ? L'un des deux peut-il ſe faire un ſort excluſif dans le mariage ? Les biens, les maux n'y ſont-ils pas communs, malgré qu'on en ait, & les chagrins qu'on ſe donne l'un à l'autre ne retombent-ils pas toujours ſur celui qui les cauſe ? Je ſerois malheureux par ſes peines ſans être heureux par ſes bienfaits. Graces, beauté, mérite, attachement, fortune, tout concourroit à ma félicité ; mon cœur, mon cœur ſeul empoiſonneroit tout cela, & me rendroit miſérable au ſein du bonheur.

Si mon état préſent eſt plein de charme auprès d'elle, loin

que ce charme pût augmenter par une union plus étroite, les plus doux plaiſirs que j'y goûte me ſeroient ôtés. Son humeur badine peut laiſſer un aimable eſſor à ſon amitié, mais c'eſt quand elle a des témoins de ſes careſſes. Je puis avoir quelque émotion trop vive auprès d'elle, mais c'eſt quand votre préſence me diſtrait de vous. Toujours entre elle & moi dans nos tête-à-tête, c'eſt vous qui nous les rendez délicieux. Plus notre attachement augmente, plus nous ſongeons aux chaînes qui l'ont formé; le doux lien de notre amitié ſe reſſerre, nous nous aimons pour parler de vous. Ainſi mille ſouvenirs chers à votre amie, plus chers à votre ami, les réuniſſent; unis par d'autres nœuds, il y faudra renoncer. Ces ſouvenirs trop charmans ne ſeroient-ils pas autant d'infidélités envers elle? Et de quel front prendrois-je une épouſe reſpectée & chérie pour confidente des outrages que mon cœur lui feroit malgré lui? Ce cœur n'oſeroit donc plus s'épancher dans le ſien, il ſe fermeroit à ſon abord. N'oſant plus lui parler de vous, bientôt je ne lui parlerois plus de moi. Le devoir, l'honneur en m'impoſant pour elle une réſerve nouvelle, me rendroient ma femme étrangere, & je n'aurois plus ni guide ni conſeil pour éclairer mon ame & corriger mes erreurs. Eſt-ce là l'hommage qu'elle doit attendre? Eſt-ce là le tribut de tendreſſe & de reconnoiſſance que j'irois lui porter? Eſt-ce ainſi que je ferois ſon bonheur & le mien?

Julie, oubliâtes-vous mes ſermens avec les vôtres? Pour moi, je ne les ai point oubliés. J'ai tout perdu; ma foi ſeule m'eſt reſtée; elle me reſtera juſqu'au tombeau. Je

n'ai pu vivre à vous ; je mourrai libre. Si l'engagement en étoit à prendre, je le prendrois aujourd'hui : car ſi c'eſt un devoir de ſe marier, un devoir plus indiſpenſable encore eſt de ne faire le malheur de perſonne, & tout ce qui me reſte à ſentir en d'autres nœuds, c'eſt l'éternel regret de ceux auxquels j'oſai prétendre. Je porterois dans ce lien ſacré l'idée de ce que j'eſpérois y trouver une fois. Cette idée feroit mon ſupplice & celui d'une infortunée. Je lui demanderois compte des jours heureux que j'attendis de vous. Quelles comparaiſons j'aurois à faire ! quelle femme au monde les pourroit ſoutenir ! Ah ! comment me conſolerois-je à la fois de n'être pas à vous, & d'être à une autre ?

Chere amie, n'ébranlez point des réſolutions dont dépend le repos de mes jours ; ne cherchez point à me tirer de l'anéantiſſement où je ſuis tombé ; de peur qu'avec le ſentiment de mon exiſtence, je ne reprenne celui de mes maux, & qu'un état violent ne rouvre toutes mes bleſſures. Depuis mon retour j'ai ſenti, ſans m'en alarmer, l'intérêt plus vif que je prenois à votre amie ; car je ſavois bien que l'état de mon cœur ne lui permettroit jamais d'aller trop loin, & voyant ce nouveau goût ajouter à l'attachement déjà ſi tendre que j'eus pour elle dans tous les tems, je me ſuis félicité d'une émotion qui m'aidoit à prendre le change, & me faiſoit ſupporter votre image avec moins de peine. Cette émotion a quelque choſe des douceurs de l'amour & n'en a pas les tourmens. Le plaiſir de la voir n'eſt point troublé par le deſir de la poſſéder ; content de paſſer ma vie entiere,

comme

comme j'ai paſſé cet hiver, je trouve entre vous deux cette ſituation paiſible (2) & douce qui tempere l'auſtérité de la vertu & rend ſes leçons aimables. Si quelque vain tranſport m'agite un moment, tout le réprime & le fait taire : j'en ai trop vaincu de plus dangereux pour qu'il m'en reſte aucun à craindre. J'honore votre amie comme je l'aime, & c'eſt tout dire. Quand je ne ſongerois qu'à mon intérêt, tous les droits de la tendre amitié me ſont trop chers auprès d'elle pour que je m'expoſe à les perdre en cherchant à les étendre, & je n'ai pas même eu beſoin de ſonger au reſpect que je lui dois pour ne jamais lui dire un ſeul mot dans le tête-à-tête, qu'elle eût beſoin d'interpréter ou de ne pas entendre. Que ſi peut-être elle a trouvé quelquefois un peu trop d'empreſſement dans mes manieres, ſurement elle n'a point vu dans mon cœur la volonté de le témoigner. Tel que je fus ſix mois auprès d'elle, tel je ſerai toute ma vie. Je ne connois rien après vous de ſi parfait qu'elle, mais, fût-elle plus parfaite que vous encore, je ſens qu'il faudroit n'avoir jamais été votre amant pour pouvoir devenir le ſien.

Avant d'achever cette lettre, il faut vous dire ce que je penſe de la vôtre. J'y trouve avec toute la prudence de la vertu, les ſcrupules d'une ame craintive qui ſe fait un devoir de s'épouvanter, & croit qu'il faut tout craindre pour ſe

(2) Il a dit préciſément le contraire quelques pages auparavant. Le pauvre Philoſophe, entre deux jolies femmes, me paroit dans un plaiſant embarras. On diroit qu'il veut n'aimer ni l'une ni l'autre, afin de les aimer toutes deux.

garantir de tout. Cette extrême timidité a ſon danger ainſi qu'une confiance exceſſive. En nous montrant ſans ceſſe des monſtres où il n'y en a point, elle nous épuiſe à combattre des chimeres, & à force de nous effaroucher ſans ſujet, elle nous tient moins en garde contre les périls véritables & nous les laiſſe moins diſcerner. Reliſez quelquefois la lettre que Milord Edouard vous écrivit l'année derniere au ſujet de votre mari; vous y trouverez de bons avis à votre uſage à plus d'un égard. Je ne blâme point votre dévotion, elle eſt touchante, aimable & douce comme vous, elle doit plaire à votre mari même. Mais prenez garde qu'à force de vous rendre timide & prévoyante elle ne vous mene au quiétiſme par une route oppoſée, & que vous montrant par-tout du riſque à courir, elle ne vous empêche enfin d'acquieſcer à rien. Chere amie, ne ſavez-vous pas que la vertu eſt un état de guerre, & que pour y vivre on a toujours quelque combat à rendre contre ſoi? Occupons-nous moins des dangers que de nous, afin de tenir notre ame prête à tout événement. Si chercher les occaſions, c'eſt mériter d'y ſuccomber; les fuir avec trop de ſoin, c'eſt ſouvent nous refuſer à de grands devoirs, & il n'eſt pas bon de ſonger ſans ceſſe aux tentations, même pour les éviter. On ne me verra jamais rechercher des momens dangereux, ni des tête-à-tête avec des femmes; mais dans quelque ſituation que me place déſormais la Providence, j'ai pour ſureté de moi les huit mois que j'ai paſſés à Clarens, & ne crains plus que perſonne m'ôte le prix que vous m'avez fait mériter. Je ne ſerai pas plus foible que je

J'ai été, je n'aurai pas de plus grands combats à rendre; j'ai ſenti l'amertume des remords; j'ai goûté les douceurs de la victoire; après de telles comparaiſons, on n'héſite plus ſur le choix; tout juſqu'à mes fautes paſſées m'eſt garant de l'avenir.

Sans vouloir entrer avec vous dans de nouvelles diſcuſſions ſur l'ordre de l'univers & ſur la direction des êtres qui le compoſent, je me contenterai de vous dire que ſur des queſtions ſi fort au-deſſus de l'homme, il ne peut juger des choſes qu'il ne voit pas que par induction ſur celles qu'il voit, & que toutes les analogies ſont pour ces loix générales que vous ſemblez rejetter. La raiſon même, & les plus ſaines idées que nous pouvons nous former de l'Etre ſuprême, ſont très-favorables à cette opinion; car bien que ſa puiſſance n'ait pas beſoin de méthode pour abréger le travail, il eſt digne de ſa ſageſſe de préférer pourtant les voies les plus ſimples, afin qu'il n'y ait rien d'inutile dans les moyens non plus que dans les effets. En créant l'homme, il l'a doué de toutes les facultés néceſſaires pour accomplir ce qu'il exigeoit de lui, & quand nous lui demandons le pouvoir de bien faire, nous ne lui demandons rien qu'il ne nous ait déjà donné. Il nous a donné la raiſon pour connoître ce qui eſt bien, la conſcience pour l'aimer (3), & la liberté pour le choiſir. C'eſt dans ces dons ſublimes que conſiſte la grace divine, & comme nous les avons tous reçus, nous en ſommes tous comptables.

(3) St. Preux fait de la conſcience morale un ſentiment & non pas un jugement, ce qui eſt contre les definitions des Philoſophes. Je crois pourtant qu'en ceci leur prétendu confrere a raiſon.

J'entends beaucoup raiſonner contre la liberté de l'homme ; & je mépriſe tous ces ſophiſmes ; parce qu'un raiſonneur a beau me prouver que je ne ſuis pas libre, le ſentiment intérieur, plus fort que tous ſes argumens, les dément ſans ceſſe, & quelque parti que je prenne, dans quelque délibération que ce ſoit, je ſens parfaitement qu'il ne tient qu'à moi de prendre le parti contraire. Toutes ces ſubtilités de l'école ſont vaines préciſément parce qu'elles prouvent trop, qu'elles combattent tout auſſi-bien la vérité que le menſonge, & que ſoit que la liberté exiſte ou non, elles peuvent ſervir également à prouver qu'elle n'exiſte pas. A entendre ces gens-là, Dieu même ne ſeroit pas libre, & ce mot de liberté n'auroit aucun ſens. Ils triomphent, non d'avoir réſolu la queſtion, mais d'avoir mis à ſa place une chimere. Ils commencent par ſuppoſer que tout être intelligent eſt purement paſſif, & puis ils déduiſent de cette ſuppoſition des conſéquences pour prouver qu'il n'eſt pas actif; la commode méthode qu'ils ont trouvée là ! S'ils accuſent leurs adverſaires de raiſonner de même, ils ont tort. Nous ne nous ſuppoſons point actifs & libres ; nous ſentons que nous le ſommes. C'eſt à eux de prouver non-ſeulement que ce ſentiment pourroit nous tromper, mais qu'il nous trompe en effet (4). L'Evêque de Cloyne a démontré que ſans rien changer aux apparences, la matiere & les corps pourroient ne pas exiſter ; eſt-ce aſſez pour affirmer qu'ils n'exiſtent pas ? En tout ceci la ſeule apparence coûte plus

(4) Ce n'eſt pas de tout cela qu'il s'agit. Il s'agit de ſavoir ſi la volonté ſe détermine ſans cauſe, ou quelle eſt la cauſe qui détermine la volonté ?

que la réalité ; je m'en tiens à ce qui eſt plus ſimple.

Je ne crois donc pas qu'après avoir pourvu de toute maniere aux beſoins de l'homme, Dieu accorde à l'un plutôt qu'à l'autre des ſecours extraordinaires, dont celui qui abuſe des ſecours communs à tous eſt indigne, & dont celui qui en uſe bien n'a pas beſoin. Cette acception de perſonnes eſt injurieuſe à la Juſtice divine. Quand cette dure & décourageante doctrine ſe déduiroit de l'Ecriture elle-même, mon premier devoir n'eſt-il pas d'honorer Dieu ? Quelque reſpect que je doive au texte ſacré, j'en dois plus encore à ſon Auteur, & j'aimerois mieux croire la Bible falſifiée ou inintelligible que Dieu injuſte ou malfaiſant. St. Paul ne veut pas que le vaſe diſe au potier, pourquoi m'as-tu fait ainſi ? Cela eſt fort bien, ſi le potier n'exige du vaſe que des ſervices qu'il l'a mis en état de lui rendre ; mais s'il s'en prenoit au vaſe de n'être pas propre à un uſage pour lequel il ne l'auroit pas fait, le vaſe auroit-il tort de lui dire, pourquoi m'as-tu fait ainſi ?

S'enſuit-il de-là que la priere ſoit inutile ? A Dieu ne plaiſe que je m'ôte cette reſſource contre mes foibleſſes. Tous les actes de l'entendement qui nous élevent à Dieu, nous portent au-deſſus de nous-mêmes ; en implorant ſon ſecours nous apprenons à le trouver. Ce n'eſt pas lui qui nous change, c'eſt nous qui nous changeons en nous élevant à lui (5).

(5) Notre galant Philoſophe après avoir imité la conduite d'Abélard ſemble en vouloir prendre auſſi la doctrine. Leurs ſentimens ſur la priere ont beaucoup de rapport. Bien des gens relevant cette hereſie, trouveront qu'il eût mieux valu perſiſter dans l'égarement que de tom-

Tout ce qu'on lui demande comme il faut on ſe le donne ; &, comme vous l'avez dit, on augmente ſa force en reconnoiſſant ſa foibleſſe. Mais ſi l'on abuſe de l'oraiſon & qu'on devienne myſtique, on ſe perd à force de s'élever ; en cherchant la grace, on renonce à la raiſon ; pour obtenir un don du Ciel, on en foule aux pieds un autre ; en s'obſtinant à vouloir qu'il nous éclaire, on s'ôte les lumieres qu'il nous a données. Qui ſommes-nous pour vouloir forcer Dieu de faire un miracle ?

Vous le ſavez ; il n'y a rien de bien qui n'ait un excès blâmable, même la dévotion qui tourne en délire. La vôtre eſt trop pure pour arriver jamais à ce point : mais l'excès qui produit l'égarement commence avant lui, & c'eſt de ce premier terme que vous avez à vous défier. Je vous ai ſouvent entendu blâmer les extaſes des Aſcetiques ; ſavez-vous comment elles viennent ? En prolongeant le tems qu'on donne à la priere, plus que ne le permet la foibleſſe humaine. Alors l'eſprit s'épuiſe, l'imagination s'allume & donne des viſions, on devient inſpiré, prophete, & il n'y a plus ni ſens ni génie qui garantiſſe du fanatiſme. Vous vous enfermez fréquemment dans votre cabinet ; vous vous recueillez, vous priez ſans ceſſe : vous ne voyez pas encore les Piétiſtes (6), mais vous

ger dans l'erreur ; je ne penſe pas ainſi. C'eſt un petit mal de ſe tromper ; c'en eſt un grand de ſe mal conduire. Ceci ne contredit point, à mon avis, ce que j'ai dit ci-devant ſur le danger des fauſſes maximes de morale. Mais il faut laiſſer quelque choſe à faire au lecteur.

(6) Sorte de foux qui avoient la fantaiſie d'être Chrétiens, & de ſuivre l'Evangile à la lettre : à peu près comme font aujourd'hui les Méthodiſtes en Angleterre, les Moraves en Allemagne, les Janſéniſtes en France ;

liſez leurs livres. Je n'ai jamais blâmé votre goût pour les écrits du bon Fénélon : mais que faites-vous de ceux de ſa diſciple ? Vous liſez Muralt, je le lis auſſi ; mais je choiſis ſes lettres, & vous choiſiſſez ſon inſtinct divin. Voyez comment il a fini, déplorez les égaremens de cet homme ſage, & ſongez à vous. Femme pieuſe & chrétienne, allez-vous n'être plus qu'une dévote ?

Chere & reſpectable amie, je reçois vos avis avec la docilité d'un enfant & vous donne les miens avez le zele d'un pere. Depuis que la vertu, loin de rompre nos liens, les a rendus indiſſolubles, ſes devoirs ſe confondent avec les droits de l'amitié. Les mêmes leçons nous conviennent, le même intérêt nous conduit. Jamais nos cœurs ne ſe parlent, jamais nos yeux ne ſe rencontrent ſans offrir à tous deux un objet d'honneur & de gloire qui nous éleve conjointement, & la perfection de chacun de nous importera toujours à l'autre. Mais ſi les délibérations ſont communes, la déciſion ne l'eſt pas, elle appartient à vous ſeule. O vous, qui fîtes toujours mon ſort, ne ceſſez point d'en être l'arbitre, peſez mes réflexions, prononcez ; quoique vous ordonniez de moi, je me ſoumets, je ſerai digne au moins que vous ne ceſſiez pas de me conduire. Duſſé-je ne vous plus revoir, vous me ſerez toujours préſente, vous préſiderez toujours à mes actions ; duſſiez-vous m'ôter l'honneur d'élever vos enfans, vous ne m'ôterez point les vertus que je tiens de vous ; ce ſont les enfans de votre ame, la

excepté pourtant qu'il ne manque à ces derniers que d'être les maîtres, pour être plus durs & plus intolérans que leurs ennemis.

mienne les adopte, & rien ne les lui peut ravir.

Parlez-moi ſans détour, Julie. A préſent que je vous ai bien expliqué ce que je ſens & ce que je penſe, dites-moi ce qu'il faut que je faſſe. Vous ſavez à quel point mon ſort eſt lié à celui de mon illuſtre ami. Je ne l'ai point conſulté dans cette occaſion, je ne lui ai montré ni cette lettre ni la vôtre. S'il apprend que vous déſapprouviez ſon projet ou plutôt celui de votre époux, il le déſapprouvera lui-même, & je ſuis bien éloigné d'en vouloir tirer une objection contre vos ſcrupules ; il convient ſeulement qu'il les ignore juſqu'à votre entiere déciſion. En attendant je trouverai, pour différer notre départ, des prétextes qui pourront le ſurprendre, mais auxquels il acquieſcera ſurement. Pour moi j'aime mieux ne vous plus voir que de vous revoir pour vous dire un nouvel adieu. Apprendre à vivre chez vous en étranger, eſt une humiliation que je n'ai pas méritée.

LETTRE VIII.

DE MDE. DE WOLMAR A SAINT PREUX.

HÉ bien ! ne voilà-t-il pas encore votre imagination effarouchée ? Et ſur quoi, je vous prie ? Sur les plus vrais témoignages d'eſtime & d'amitié que vous ayez jamais reçus de moi ; ſur les paiſibles réflexions que le ſoin de votre vrai bonheur m'inſpire ; ſur la propoſition la plus obligeante, la plus avantageuſe, la plus honorable qui vous ait jamais été faite ; ſur l'empreſſement indiſcret, peut-être, de vous unir à ma famille par des nœuds indiſſolubles ; ſur le deſir de faire mon allié, mon parent, d'un ingrat qui croit ou qui feint de croire que je ne veux plus de lui pour ami. Pour vous tirer de l'inquiétude où vous paroiſſez être, il ne faloit que prendre ce que je vous écris dans ſon ſens le plus naturel. Mais il y a long-tems que vous aimez à vous tourmenter par vos injuſtices. Votre lettre eſt comme votre vie, ſublime & rampante, pleine de force & de puérilités. Mon cher Philoſophe, ne ceſſerez-vous jamais d'être enfant ?

Où avez-vous donc pris que je ſongeaſſe à vous impoſer des loix, à rompre avec vous ; & pour me ſervir de vos termes, à vous renvoyer au bout du monde ? De bonne foi, trouvez-vous là l'eſprit de ma lettre ? Tout au contraire. En jouiſſant d'avance du plaiſir de vivre avec vous, j'ai craint les inconvéniens qui pouvoient le troubler ; je me

ſuis occupée des moyens de prévenir ces inconvéniens d'une maniere agréable & douce, en vous faiſant un ſort digne de votre mérite & de mon attachement pour vous. Voilà tout mon crime; il n'y avoit pas là, ce me ſemble, de quoi vous alarmer ſi fort.

Vous avez tort, mon ami, car vous n'ignorez pas combien vous m'êtes cher; mais vous aimez à vous le faire redire, & comme je n'aime gueres moins à le répéter, il vous eſt aiſé d'obtenir ce que vous voulez, ſans que la plainte & l'humeur s'en mêlent.

Soyez donc bien ſûr que ſi votre ſéjour ici vous eſt agréable, il me l'eſt tout autant qu'à vous, & que de tout ce que M. de Wolmar a fait pour moi, rien ne m'eſt plus ſenſible que le ſoin qu'il a pris de vous appeller dans ſa maiſon, & de vous mettre en état d'y reſter. J'en conviens avec plaiſir, nous ſommes utiles l'un à l'autre. Plus propres à recevoir de bons avis qu'à les prendre de nous-mêmes, nous avons tous deux beſoin de guides, & qui ſaura mieux ce qui convient à l'un, que l'autre qui le connoît ſi bien? Qui ſentira mieux le danger de s'égarer, par tout ce que coûte un retour pénible? Quel objet peut mieux nous rappeller ce danger? Devant qui rougirions-nous autant d'avilir un ſi grand ſacrifice? Après avoir rompu de tels liens, ne devons-nous pas à leur mémoire de ne rien faire d'indigne du motif qui nous les fit rompre? Oui, c'eſt une fidélité que je veux vous garder toujours, de vous prendre à témoin de toutes les actions de ma vie, & de vous dire à chaque ſentiment qui m'anime : voilà ce que je vous ai préféré. Ah mon

ami ! je ſais rendre honneur à ce que mon cœur a ſi bien ſenti. Je puis être foible devant toute la terre ; mais je réponds de moi devant vous.

C'eſt dans cette délicateſſe qui ſurvit toujours au véritable amour, plutôt que dans les ſubtiles diſtinctions de M. de Wolmar, qu'il faut chercher la raiſon de cette élévation d'ame & de cette force intérieure que nous éprouvons l'un près de l'autre, & que je crois ſentir comme vous. Cette explication du moins eſt plus naturelle, plus honorable à nos cœurs que la ſienne, & vaut mieux pour s'encourager à bien faire ; ce qui ſuffit pour la préférer. Ainſi croyez que, loin d'être dans la diſpoſition bizarre où vous me ſuppoſez, celle où je ſuis eſt directement contraire. Que s'il faloit renoncer au projet de nous réunir, je regarderois ce changement comme un grand malheur pour vous, pour moi, pour mes enfans, & pour mon mari même, qui, vous le ſavez, entre pour beaucoup dans les raiſons que j'ai de vous deſirer ici. Mais pour ne parler que de mon inclination particuliere, ſouvenez-vous du moment de votre arrivée : marquai-je moins de joie à vous voir que vous n'en eûtes en m'abordant ? Vous a-t-il paru que votre ſéjour à Clarens me fût ennuyeux ou pénible ? Avez-vous jugé que je vous en viſſe partir avec plaiſir ? Faut-il aller juſqu'au bout, & vous parler avec ma franchiſe ordinaire ? Je vous avouerai ſans détour que les ſix derniers mois que nous avons paſſés enſemble ont été le tems le plus doux de ma vie, & que j'ai goûté dans ce court eſpace tous les biens dont ma ſenſibilité m'ait fourni l'idée.

Je n'oublierai jamais un jour de cet hiver où, après avoir fait en commun la lecture de vos voyages & celle des aventures de votre ami, nous soupâmes dans la salle d'Apollon, & où, songeant à la félicité que Dieu m'envoyoit en ce monde, je vis tout autour de moi, mon pere, mon mari, mes enfans, ma cousine, Milord Edouard, vous, sans compter la Fanchon qui ne gâtoit rien au tableau; & tout cela rassemblé pour l'heureuse Julie. Je me disois : cette petite chambre contient tout ce qui est cher à mon cœur, & peut-être tout ce qu'il y a de meilleur sur la terre; je suis environnée de tout ce qui m'intéresse, tout l'univers est ici pour moi; je jouis à la fois de l'attachement que j'ai pour mes amis, de celui qu'ils me rendent, de celui qu'ils ont l'un pour l'autre; leur bienveillance mutuelle ou vient de moi ou s'y rapporte; je ne vois rien qui n'étende mon être, & rien qui le divise; il est dans tout ce qui m'environne, il n'en reste aucune portion loin de moi; mon imagination n'a plus rien à faire; je n'ai rien à desirer; sentir & jouir sont pour moi la même chose; je vis à la fois dans tout ce que j'aime, je me rassasie de bonheur & de vie. O mort! viens quand tu voudras! Je ne te crains plus, j'ai vécu, je t'ai prévenue, je n'ai plus de nouveaux sentimens à connoître, tu n'as plus rien à me dérober.

Plus j'ai senti le plaisir de vivre avec vous, plus il m'étoit doux d'y compter, & plus aussi tout ce qui pouvoit troubler ce plaisir m'a donné d'inquiétude. Laissons un moment à part cette morale craintive, & cette prétendue

dévotion que vous me reprochez. Convenez du moins que tout le charme de la ſociété qui régnoit entre nous eſt dans cette ouverture de cœur qui met en commun tous les ſentimens, toutes les penſées, & qui fait que chacun ſe ſentant tel qu'il doit être, ſe montre à tous tel qu'il eſt. Suppoſez un moment quelque intrigue ſecrète, quelque liaiſon qu'il faille cacher, quelque raiſon de réſerve & de myſtere ; à l'inſtant tout le plaiſir de ſe voir s'évanouit, on eſt contraint l'un devant l'autre, on cherche à ſe dérober, quand on ſe raſſemble on voudroit ſe fuir : la circonſpection, la bienſéance amenent la défiance & le dégoût. Le moyen d'aimer long-tems ceux qu'on craint ? On ſe devient importun l'un à l'autre.... Julie importune ! importune à ſon ami !.... non, non, cela ne ſauroit être ; on n'a jamais de maux à craindre que ceux qu'on peut ſupporter.

En vous expoſant naïvement mes ſcrupules, je n'ai point prétendu changer vos réſolutions, mais les éclairer ; de peur que, prenant un parti dont vous n'auriez pas prévu toutes les ſuites, vous n'euſſiez peut-être à vous en repentir quand vous n'oſeriez plus vous en dédire. A l'égard des craintes que M. de Wolmar n'a pas eues, ce n'eſt pas à lui de les avoir, c'eſt à vous : nul n'eſt juge du danger qui vient de vous que vous-même. Réfléchiſſez-y bien, puis dites-moi qu'il n'exiſte pas, & je n'y penſe plus : car je connois votre droiture, & ce n'eſt pas de vos intentions que je me défie. Si votre cœur eſt capable d'une faute imprévue, très-ſurement le mal prémédité n'en ap-

procha jamais. C'eſt ce qui diſtingue l'homme fragile du méchant homme.

D'ailleurs, quand mes objections auroient plus de ſolidité que je n'aime à le croire, pourquoi mettre d'abord la choſe au pis comme vous faites? Je n'enviſage point les précautions à prendre, auſſi ſévérement que vous. S'agit-il pour cela de rompre auſſi-tôt tous vos projets, & de nous fuir pour toujours? Non, mon aimable ami, de ſi triſtes reſſources ne ſont point néceſſaires. Encore enfant par la tête, vous êtes déjà vieux par le cœur. Les grandes paſſions uſées dégoûtent des autres : la paix de l'ame qui leur ſuccede eſt le ſeul ſentiment qui s'accroît par la jouiſſance. Un cœur ſenſible craint le repos qu'il ne connoît pas; qu'il le ſente une fois, il ne voudra plus le perdre. En comparant deux états ſi contraires, on apprend à préférer le meilleur; mais pour les comparer, il les faut connoître. Pour moi, je vois le moment de votre ſûreté plus près peut-être, que vous ne le voyez vous-même. Vous avez trop ſenti pour ſentir long-tems; vous avez trop aimé pour ne pas devenir indifférent : on ne rallume plus la cendre qui ſort de la fournaiſe, mais il faut attendre que tout ſoit conſumé. Encore quelques années d'attention ſur vous-même, & vous n'avez plus de riſque à courir.

Le ſort que je voulois vous faire eût anéanti ce riſque; mais indépendamment de cette conſidération, ce ſort étoit aſſez doux pour devoir être envié pour lui-même, & ſi votre délicateſſe vous empêche d'oſer y prétendre, je n'ai

pas beſoin que vous me diſiez ce qu'une telle retenue a pu vous coûter. Mais j'ai peur qu'il ne ſe mêle à vos raiſons des prétextes plus ſpécieux que ſolides; j'ai peur qu'en vous piquant de tenir des engagemens dont tout vous diſpenſe & qui n'intéreſſent plus perſonne, vous ne vous faſſiez une fauſſe vertu de je ne ſais quelle vaine conſtance plus à blâmer qu'à louer, & déſormais tout-à-fait déplacée. Je vous l'ai déjà dit autrefois, c'eſt un ſecond crime de tenir un ſerment criminel; ſi le vôtre ne l'étoit pas, il l'eſt devenu; c'en eſt aſſez pour l'annuller. La promeſſe qu'il faut tenir ſans ceſſe eſt celle d'être honnête homme & toujours ferme dans ſon devoir; changer quand il change, ce n'eſt pas légéreté, c'eſt conſtance. Vous fîtes bien, peut-être, alors de promettre ce que vous feriez mal aujourd'hui de tenir. Faites dans tous les tems ce que la vertu demande, vous ne vous démentirez jamais.

Que s'il y a parmi vos ſcrupules quelque objection ſolide, c'eſt ce que nous pourrons examiner à loiſir. En attendant, je ne ſuis pas trop fâchée que vous n'ayez pas ſaiſi mon idée avec la même avidité que moi, afin que mon étourderie vous ſoit moins cruelle, ſi j'en ai fait une. J'avois médité ce projet durant l'abſence de ma couſine. Depuis ſon retour & le départ de ma lettre, ayant eu avec elle quelques converſations générales ſur un ſecond mariage, elle m'en a paru ſi éloignée, que, malgré tout le penchant que je lui connois pour vous, je craindrois qu'il ne falût uſer de plus d'autorité qu'il ne me convient pour vaincre ſa répugnance, même en votre faveur; car il eſt un point

où l'empire de l'amitié doit reſpecter celui des inclinations, & les principes que chacun ſe fait ſur des devoirs arbitraires en eux-mêmes, mais relatifs à l'état du cœur qui ſe les impoſe.

Je vous avoue pourtant que je tiens encore à mon projet; il nous convient ſi bien à tous, il vous tireroit ſi honorablement de l'état précaire où vous vivez dans le monde, il confondroit tellement nos intérêts, il nous feroit un devoir ſi naturel de cette amitié qui nous eſt ſi douce, que je n'y puis renoncer tout-à-fait. Non, mon ami, vous ne m'appartiendrez jamais de trop près; ce n'eſt pas même aſſez que vous ſoyez mon couſin. Ah! je voudrois que vous fuſſiez mon frere!

Quoi qu'il en ſoit de toutes ces idées, rendez plus de juſtice à mes ſentimens pour vous. Jouiſſez ſans réſerve de mon amitié, de ma confiance, de mon eſtime. Souvenez-vous que je n'ai plus rien à vous preſcrire, & que je ne crois point en avoir beſoin. Ne m'ôtez pas le droit de vous donner des conſeils, mais n'imaginez jamais que j'en faſſe des ordres. Si vous ſentez pouvoir habiter Clarens ſans danger, venez-y, demeurez-y, j'en ſerai charmée. Si vous croyez devoir donner encore quelques années d'abſence aux reſtes toujours ſuſpects d'une jeuneſſe impétueuſe, écrivez-moi ſouvent, venez nous voir quand vous voudrez, entretenons la correſpondance la plus intime. Quelle peine n'eſt pas adoucie par cette conſolation? Quel éloignement ne ſupporte-t-on pas par l'eſpoir de finir ſes jours enſemble? Je ferai plus; je ſuis prête à vous confier un de mes

enfans;

enfans ; je le croirai mieux dans vos mains que dans les miennes : quand vous me le ramenerez, je ne ſais duquel des deux le retour me touchera le plus. Si tout-à-fait devenu raiſonnable vous banniſſez enfin vos chimeres, & voulez mériter ma coufine : venez, aimez-la, ſervez-la, achevez de lui plaire ; en vérité, je crois que vous avez déjà commencé ; triomphez de ſon cœur & des obſtacles qu'il vous oppoſe, je vous aiderai de tout mon pouvoir : faites enfin le bonheur l'un de l'autre, & rien ne manquera plus au mien. Mais, quelque parti que vous puiſſiez prendre, après y avoir ſérieuſement penſé, prenez-le en toute aſſurance, & n'outragez plus votre amie en l'accuſant de ſe défier de vous.

A force de ſonger à vous, je m'oublie. Il faut pourtant que mon tour vienne ; car vous faites avec vos amis dans la diſpute comme avec votre adverſaire aux échecs, vous attaquez en vous défendant. Vous vous excuſez d'être Philoſophe en m'accuſant d'être dévote ; c'eſt comme ſi j'avois renoncé au vin lorſqu'il vous eut enivré. Je ſuis donc dévote, à votre compte, ou prête à le devenir ? Soit ; les dénominations mépriſantes changent-elles la nature des choſes ? Si la dévotion eſt bonne, où eſt le tort d'en avoir ? Mais peut-être ce mot eſt-il trop bas pour vous. La dignité philoſophique dédaigne un culte vulgaire ; elle veut ſervir Dieu plus noblement : elle porte juſqu'au Ciel même ſes prétentions & ſa fierté. O mes pauvres Philoſophes !..... Revenons à moi.

J'aimai la vertu dès mon enfance, & cultivai ma raiſon

dans tous les tems. Avec du ſentiment & des lumieres j'ai voulu me gouverner, & je me ſuis mal conduite. Avant de m'ôter le guide que j'ai choiſi, donnez-m'en quelque autre ſur lequel je puiſſe compter. Mon bon ami! toujours de l'orgueil, quoi qu'on faſſe; c'eſt lui qui vous éleve, & c'eſt lui qui m'humilie. Je crois valoir autant qu'une autre, & mille autres ont vécu plus ſagement que moi. Elles avoient donc des reſſources que je n'avois pas. Pourquoi me ſentant bien née ai-je eu beſoin de cacher ma vie? Pourquoi haïſſois-je le mal que j'ai fait malgré moi? Je ne connoiſſois que ma force; elle n'a pu me ſuffire. Toute la réſiſtance qu'on peut tirer de ſoi, je crois l'avoir faite, & toutefois j'ai ſuccombé; comment font celles qui réſiſtent? Elles ont un meilleur appui.

Après l'avoir pris à leur exemple, j'ai trouvé dans ce choix un autre avantage auquel je n'avois pas penſé. Dans le regne des paſſions, elles aident à ſupporter les tourmens qu'elles donnent; elles tiennent l'eſpérance à côté du deſir. Tant qu'on deſire on peut ſe paſſer d'être heureux; on s'attend à le devenir; ſi le bonheur ne vient point, l'eſpoir ſe prolonge, & le charme de l'illuſion dure autant que la paſſion qui le cauſe. Ainſi cet état ſe ſuffit à lui-même, & l'inquiétude qu'il donne eſt une ſorte de jouiſſance qui ſupplée à la réalité, qui vaut mieux, peut-être. Malheur à qui n'a plus rien à deſirer! il perd, pour ainſi dire, tout ce qu'il poſſede. On jouit moins de ce qu'on obtient que de ce qu'on eſpere, & l'on n'eſt heureux qu'avant d'être heureux. En effet, l'homme avide & borné, fait pour tout vouloir

& peu obtenir, a reçu du Ciel une force conſolante qui rapproche de lui tout ce qu'il deſire, qui le ſoumet à ſon imagination, qui le lui rend préſent & ſenſible, qui le lui livre en quelque ſorte, & pour lui rendre cette imaginaire propriété plus douce, le modifie au gré de ſa paſſion. Mais tout ce preſtige diſparoît devant l'objet même; rien n'embellit plus cet objet aux yeux du poſſeſſeur; on ne ſe figure point ce qu'on voit; l'imagination ne pare plus rien de ce qu'on poſſede; l'illuſion ceſſe où commence la jouiſſance. Le pays des chimeres eſt en ce monde le ſeul digne d'être habité, & tel eſt le néant des choſes humaines, qu'hors (1) l'Etre exiſtant par lui-même, il n'y a rien de beau que ce qui n'eſt pas.

Si cet effet n'a pas toujours lieu ſur les objets particuliers de nos paſſions, il eſt infaillible dans le ſentiment commun qui les comprend toutes. Vivre ſans peine n'eſt pas un état d'homme; vivre ainſi c'eſt être mort. Celui qui pourroit tout ſans être Dieu, ſeroit une miſérable créature; il ſeroit privé du plaiſir de deſirer; toute autre privation ſeroit plus ſupportable (2).

(1) Il faloit, *que hors*, & ſurement Mde. de Wolmar ne l'ignoroit pas. Mais outre les fautes qui lui échappoient par ignorance ou par inadvertance, il paroit qu'elle avoit l'oreille trop délicate pour s'aſſervir toujours aux regles mêmes qu'elle ſavoit. On peut employer un ſtyle plus pur, mais non pas plus doux ni plus harmonieux que le ſien.

(2) D'où il ſuit que tout Prince qui aſpire au deſpotiſme, aſpire à l'honneur de mourir d'ennui. Dans tous les Royaumes du monde, cherchez-vous l'homme le plus ennuyé du pays? allez toujours directement au Souverain; ſur-tout s'il eſt très-abſolu. C'eſt bien la peine de faire tant de miſérables! ne ſauroit-il s'ennuyer à moindres frais?

Voilà ce que j'éprouve en partie depuis mon mariage ; & depuis votre retour. Je ne vois par-tout que ſujets de contentement, & je ne ſuis pas contente. Une langueur ſecrete s'inſinue au fond de mon cœur ; je le ſens vuide & gonflé, comme vous diſiez autrefois du vôtre ; l'attachement que j'ai pour tout ce qui m'eſt cher ne ſuffit pas pour l'occuper ; il lui reſte une force inutile, dont il ne ſait que faire. Cette peine eſt bizarre, j'en conviens ; mais elle n'eſt pas moins réelle. Mon ami ; je ſuis trop heureuſe ; le bonheur m'ennuie (3).

Concevez-vous quelque remede à ce dégoût du bien-être ? Pour moi, je vous avoue qu'un ſentiment ſi peu raiſonnable & ſi peu volontaire a beaucoup ôté du prix que je donnois à la vie, & je n'imagine pas quelle ſorte de charme on y peut trouver qui me manque, ou qui me ſuffiſe. Une autre ſera-t-elle plus ſenſible que moi ? Aimera-t-elle mieux ſon pere, ſon mari, ſes enfans, ſes amis, ſes proches ? En ſera-t-elle mieux aimée ? Menera-t-elle une vie plus de ſon goût ? Sera-t-elle plus libre d'en choiſir une autre ? Jouira-t-elle d'une meilleure ſanté ? Aura-t-elle plus de reſſources contre l'ennui, plus de liens qui l'attachent au monde ? Et toutefois j'y vis inquiete ; mon cœur ignore ce qui lui manque ; il deſire ſans ſavoir quoi.

Ne trouvant donc rien ici-bas qui lui ſuffiſe, mon ame

(3) Quoi Julie ! auſſi des contradictions ! Ah ! je crains bien, charmante dévote, que vous ne ſoyez pas, non plus, trop d'accord avec vous-même ! Au reſte, j'avoue que cette lettre me paroit le chant du cygne.

avide cherche ailleurs de quoi la remplir; en s'élevant à la ſource du ſentiment & de l'être, elle y perd ſa ſéchereſſe & ſa langueur : elle y renaît, elle s'y ranime, elle y trouve un nouveau reſſort, elle y puiſe une nouvelle vie ; elle y prend une autre exiſtence qui ne tient point aux paſſions du corps, ou plutôt elle n'eſt plus en moi-même ; elle eſt toute dans l'Etre immenſe qu'elle contemple, & dégagée un moment de ſes entraves, elle ſe conſole d'y rentrer, par cet eſſai d'un état plus ſublime, qu'elle eſpere être un jour le ſien.

Vous ſouriez; je vous entends, mon bon ami; j'ai prononcé mon propre jugement en blâmant autrefois cet état d'oraiſon que je confeſſe aimer aujourd'hui. A cela je n'ai qu'un mot à vous dire, c'eſt que je ne l'avois pas éprouvé. Je ne prétends pas même le juſtifier de toutes manieres. Je ne dis pas que ce goût ſoit ſage, je dis ſeulement qu'il eſt doux, qu'il ſupplée au ſentiment du bonheur qui s'épuiſe, qu'il remplit le vuide de l'ame ; & qu'il jette un nouvel intérêt ſur la vie paſſée à le mériter. S'il produit quelque mal, il faut le rejetter ſans doute ; s'il abuſe le cœur par une fauſſe jouiſſance, il faut encore le rejetter. Mais enfin lequel tient le mieux à la vertu, du Philoſophe avec ſes grands principes, ou du Chrétien dans ſa ſimplicité? Lequel eſt le plus heureux dès ce monde, du ſage avec ſa raiſon, ou du dévot dans ſon délire? Qu'ai-je beſoin de penſer, d'imaginer, dans un moment où toutes mes facultés ſont aliénées? L'ivreſſe a ſes plaiſirs, diſiez-vous. Eh bien! ce délire en eſt une. Ou laiſſez-moi dans un état qui m'eſt

agréable ; ou montrez-moi comment je puis être mieux.

J'ai blâmé les extaſes des myſtiques. Je les blâme encore quand elles nous détachent de nos devoirs, & que nous dégoûtant de la vie active par les charmes de la contemplation, elles nous menent à ce quiétiſme dont vous me croyez ſi proche, & dont je crois être auſſi loin que vous.

Servir Dieu, ce n'eſt point paſſer ſa vie à genoux dans un oratoire, je le ſais bien; c'eſt remplir ſur la terre les devoirs qu'il nous impoſe; c'eſt faire en vue de lui plaire tout ce qui convient à l'état où il nous a mis :

il cor gradiſce ;
E ſerve a lui chi'l ſuo dover compiſce (*a*).

Il faut premierement faire ce qu'on doit, & puis prier quand on le peut. Voilà la regle que je tâche de ſuivre; je ne prends point le recueillement que vous me reprochez comme une occupation, mais comme une récréation, & je ne vois pas pourquoi, parmi les plaiſirs qui ſont à ma portée, je m'interdirois le plus ſenſible & le plus innocent de tous.

Je me ſuis examinée avec plus de ſoin depuis votre lettre. J'ai étudié les effets que produit ſur mon ame ce penchant qui ſemble ſi fort vous déplaire, & je n'y ſais rien voir juſqu'ici qui me faſſe craindre, au moins ſitôt, l'abus d'une dévotion mal entendue.

Premierement, je n'ai point pour cet exercice un goût

(*a*) Le cœur lui ſuffit, & qui fait ſon devoir le prie.
METAST.

trop vif qui me faſſe ſouffrir quand j'en ſuis privée, ni qui me donne de l'humeur quand on m'en diſtrait. Il ne me donne point, non plus, de diſtractions dans la journée, & ne jette ni dégoût ni impatience ſur la pratique de mes devoirs. Si quelquefois mon cabinet m'eſt néceſſaire, c'eſt quand quelque émotion m'agite, & que je ſerois moins bien par-tout ailleurs. C'eſt là que rentrant en moi-même, j'y retrouve le calme de la raiſon. Si quelque ſouci me trouble, ſi quelque peine m'afflige, c'eſt là que je les vais dépoſer. Toutes ces miſeres s'évanouiſſent devant un plus grand objet. En ſongeant à tous les bienfaits de la Providence, j'ai honte d'être ſenſible à de ſi foibles chagrins, & d'oublier de ſi grandes graces. Il ne me faut des ſéances ni fréquentes ni longues. Quand la triſteſſe m'y ſuit malgré moi, quelques pleurs verſés devant celui qui conſole, ſoulagent mon cœur à l'inſtant. Mes réflexions ne ſont jamais ameres ni douloureuſes, mon repentir même eſt exempt d'alarmes; mes fautes me donnent moins d'effroi que de honte; j'ai des regrets & non des remords. Le Dieu que je ſers eſt un Dieu clément, un pere; ce qui me touche eſt ſa bonté; elle efface à mes yeux tous ſes autres attributs; elle eſt le ſeul que je conçois. Sa puiſſance m'étonne, ſon immenſité me confond, ſa juſtice ..... il a fait l'homme foible; puiſqu'il eſt juſte, il eſt clément. Le Dieu vengeur eſt le Dieu des méchans; je ne puis ni le craindre pour moi, ni l'implorer contre un autre. O Dieu de paix! Dieu de bonté, c'eſt toi que j'adore! c'eſt de toi, je le ſens, que je ſuis l'ouvrage, & j'eſpere te retrouver

au dernier jugement tel que tu parles à mon cœur durant ma vie.

Je ne ſaurois vous dire combien ces idées jettent de douceur ſur mes jours & de joie au fond de mon cœur. En ſortant de mon cabinet ainſi diſpoſée, je me ſens plus légere & plus gaie. Toute la peine s'évanouit, tous les embarras diſparoiſſent; rien de rude, rien d'anguleux; tout devient facile & coulant, tout prend à mes yeux une face plus riante; la complaiſance ne me coûte plus rien; j'en aime encore mieux ceux que j'aime & leur en ſuis plus agréable. Mon mari même en eſt plus content de mon humeur. La dévotion, prétend-il, eſt un opium pour l'ame. Elle égaye, anime & ſoutient quand on en prend peu : une trop forte doſe endort, ou rend furieux, ou tue; j'eſpere ne pas aller juſques-là.

Vous voyez que je ne m'offenſe pas de ce titre de dévote autant peut-être que vous l'auriez voulu; mais je ne lui donne pas non plus tout le prix que vous pourriez croire. Je n'aime point, par exemple, qu'on affiche cet état par un extérieur affecté, & comme une eſpece d'emploi qui diſpenſe de tout autre. Ainſi cette Madame Guyon dont vous me parlez eût mieux fait, ce me ſemble, de remplir avec ſoin ſes devoirs de mere de famille, d'élever chrétiennement ſes enfans, de gouverner ſagement ſa maiſon, que d'aller compoſer des livres de dévotion, diſputer avec des Evêques, & ſe faire mettre à la Baſtille pour des rêveries où l'on ne comprend rien. Je n'aime pas non plus ce langage myſtique & figuré qui nourrit le cœur des chimeres

de

de l'imagination, & ſubſtitue au véritable amour de Dieu des ſentimens imités de l'amour terreſtre, & trop propres à le réveiller. Plus on a le cœur tendre & l'imagination vive, plus on doit éviter ce qui tend à les émouvoir; car enfin, comment voir les rapports de l'objet myſtique, ſi l'on ne voit auſſi l'objet ſenſuel, & comment une honnête femme oſe-t-elle imaginer avec aſſurance des objets qu'elle n'oſeroit regarder (4)?

Mais ce qui m'a donné le plus d'éloignement pour les dévots de profeſſion, c'eſt cette âpreté de mœurs qui les rend inſenſibles à l'humanité, c'eſt cet orgueil exceſſif qui leur fait regarder en pitié le reſte du monde. Dans leur élévation ſublime, s'ils daignent s'abaiſſer à quelque acte de bonté, c'eſt d'une maniere ſi humiliante, ils plaignent les autres d'un ton ſi cruel, leur juſtice eſt ſi rigoureuſe, leur charité eſt ſi dure, leur zele eſt ſi amer, leur mépris reſſemble ſi fort à la haine, que l'inſenſibilité même des gens du monde eſt moins barbare que leur commiſération. L'amour de Dieu leur ſert d'excuſe pour n'aimer perſonne, ils ne s'aiment pas même l'un l'autre; vit-on jamais d'amitié véritable entre les dévots? Mais plus ils ſe détachent des hommes, plus ils en exigent, & l'on diroit qu'ils ne s'élevent à Dieu que pour exercer ſon autorité ſur la terre.

(4) Cette objection me paroît tellement ſolide & ſans réplique, que ſi j'avois le moindre pouvoir dans l'égliſe, je l'emploierois à faire retrancher de nos livres ſacrés le Cantique des Cantiques, & j'aurois bien du regret d'avoir attendu ſi tard.

Je me ſens pour tous ces abus une averſion qui doit naturellement m'en garantir. Si j'y tombe, ce ſera ſurement ſans le vouloir, & j'eſpere de l'amitié de tous ceux qui m'environnent, que ce ne ſera pas ſans être avertie. Je vous avoue que j'ai été long-tems ſur le ſort de mon mari d'une inquiétude qui m'eût peut-être altéré l'humeur à la longue. Heureuſement la ſage lettre de Milord Edouard à laquelle vous me renvoyez avec grande raiſon, ſes entretiens conſolans & ſenſés, les vôtres, ont tout-à-fait diſſipé ma crainte & changé mes principes. Je vois qu'il eſt impoſſible que l'intolérance n'endurciſſe l'ame. Comment chérir tendrement les gens qu'on réprouve? Quelle charité peut-on conſerver parmi des damnés? Les aimer ce ſeroit haïr Dieu qui les punit. Voulons-nous donc être humains? Jugeons les actions & non pas les hommes. N'empiétons point ſur l'horrible fonction des démons. N'ouvrons point ſi légérement l'enfer à nos freres. Eh! s'il étoit deſtiné pour ceux qui ſe trompent, quel mortel pourroit l'éviter?

O mes amis! de quel poids vous avez ſoulagé mon cœur! En m'apprenant que l'erreur n'eſt point un crime, vous m'avez délivré de mille inquiétans ſcrupules. Je laiſſe la ſubtile interprétation des dogmes que je n'entends pas. Je m'en tiens aux vérités lumineuſes qui frappent mes yeux & convainquent ma raiſon, aux vérités de pratique qui m'inſtruiſent de mes devoirs. Sur tout le reſte, j'ai pris pour regle votre ancienne réponſe à M. de Wolmar (5). Eſt-

(5) Voyez V. Partie Lett. III.

on maître de croire ou de ne pas croire ? Eſt-ce un crime de n'avoir pas ſçu bien argumenter ? Non, la conſcience ne nous dit point la vérité des choſes, mais la regle de nos devoirs ; elle ne nous dicte point ce qu'il faut penſer, mais ce qu'il faut faire ; elle ne nous apprend point à bien raiſonner, mais à bien agir. En quoi mon mari peut-il être coupable devant Dieu ? Détourne-t-il les yeux de lui ? Dieu lui-même a voilé ſa face. Il ne fuit point la vérité, c'eſt la vérité qui le fuit. L'orgueil ne le guide point ; il ne veut égarer perſonne, il eſt bien aiſe qu'on ne penſe pas comme lui. Il aime nos ſentimens, il voudroit les avoir, il ne peut. Notre eſpoir, nos conſolations, tout lui échappe. Il fait le bien ſans attendre de récompenſe ; il eſt plus vertueux, plus déſintéreſſé que nous. Hélas ! il eſt à plaindre ! mais de quoi ſera-t-il puni ? Non, non, la bonté, la droiture, les mœurs, l'honnêteté, la vertu ; voilà ce que le Ciel exige & qu'il récompenſe ; voilà le véritable culte que Dieu veut de nous, & qu'il reçoit de lui tous les jours de ſa vie. Si Dieu juge la foi par les œuvres, c'eſt croire en lui que d'être homme de bien. Le vrai Chrétien c'eſt l'homme juſte ; les vrais incrédules ſont les méchans.

Ne ſoyez donc pas étonné, mon aimable ami, ſi je ne diſpute pas avec vous ſur pluſieurs points de votre lettre où nous ne ſommes pas de même avis. Je ſais trop bien ce que vous êtes pour être en peine de ce que vous croyez. Que m'importent toutes ces queſtions oiſeuſes ſur la liberté ? Que je ſois libre de vouloir le bien par moi-même, ou que

j'obtienne en priant cette volonté, ſi je trouve enfin le moyen de bien faire, tout cela ne revient-il pas au même? Que je me donne ce qui me manque en le demandant, ou que Dieu l'accorde à ma priere, s'il faut toujours pour l'avoir que je le demande, ai-je beſoin d'autre éclairciſſement? Trop heureux de convenir ſur les points principaux de notre croyance, que cherchons-nous au-delà? Voulons-nous pénétrer dans ces abymes de métaphyſique qui n'ont ni fond ni rive, & perdre à diſputer ſur l'eſſence divine ce tems ſi court qui nous eſt donné pour l'honorer? Nous ignorons ce qu'elle eſt, mais nous ſavons qu'elle eſt, que cela nous ſuffiſe; elle ſe fait voir dans ſes œuvres, elle ſe fait ſentir au-dedans de nous. Nous pouvons bien diſputer contre elle, mais non pas la méconnoître de bonne foi. Elle nous a donné ce degré de ſenſibilité qui l'apperçoit & la touche : plaignons ceux à qui elle ne l'a pas départi, ſans nous flatter de les éclairer à ſon défaut. Qui de nous fera ce qu'elle n'a pas voulu faire? Reſpectons ſes décrets en ſilence & faiſons notre devoir; c'eſt le meilleur moyen d'apprendre le leur aux autres.

Connoiſſez-vous quelqu'un plus plein de ſens & de raiſon que M. de Wolmar? Quelqu'un plus ſincere, plus droit, plus juſte, plus vrai, moins livré à ſes paſſions, qui ait plus à gagner à la Juſtice divine & à l'immortalité de l'ame? Connoiſſez-vous un homme plus fort, plus élevé, plus grand, plus foudroyant dans la diſpute que Milord Edouard, plus digne par ſa vertu de défendre la cauſe de Dieu, plus certain de ſon exiſtence, plus pénétré de ſa Majeſté ſuprême, plus zélé pour ſa gloire & plus fait pour la ſoutenir? Vous

avez vu ce qui s'eſt paſſé durant trois mois à Clarens; vous avez vu deux hommes pleins d'eſtime & de reſpect l'un pour l'autre, éloignés par leur état & par leur goût des pointilleries de college, paſſer un hiver entier à chercher dans des diſputes ſages & paiſibles, mais vives & profondes à s'éclairer mutuellement, s'attaquer, ſe défendre, ſe ſaiſir par toutes les priſes que peut avoir l'entendement humain, & ſur une matiere où tous deux n'ayant que le même intérêt, ne demandoient pas mieux que d'être d'accord.

Qu'eſt-il arrivé? Ils ont redoublé d'eſtime l'un pour l'autre, mais chacun eſt reſté dans ſon ſentiment. Si cet exemple ne guérit pas à jamais un homme ſage de la diſpute, l'amour de la vérité ne le touche gueres; il cherche à briller.

Pour moi j'abandonne à jamais cette arme inutile, & j'ai réſolu de ne plus dire à mon mari un ſeul mot de Religion, que quand il s'agira de rendre raiſon de la mienne. Non que l'idée de la tolérance divine m'ait rendue indifférente ſur le beſoin qu'il en a. Je vous avoue même que, tranquilliſée ſur ſon ſort à venir, je ne ſens point pour cela diminuer mon zele pour ſa converſion. Je voudrois au prix de mon ſang le voir une fois convaincu, ſi ce n'eſt pour ſon bonheur dans l'autre monde, c'eſt pour ſon bonheur dans celui-ci. Car de combien de douceurs n'eſt-il point privé? Quel ſentiment peut le conſoler dans ſes peines? Quel ſpectateur anime les bonnes actions qu'il fait en ſecret? Quelle voix peut parler au fond de ſon ame? Quel prix peut-il attendre de ſa vertu? Comment doit-il enviſager la mort? Non, je l'eſpere, il ne l'attendra pas dans cet état horrible. Il me reſte une reſſource

pour l'en tirer, & j'y conſacre le reſte de ma vie; ce n'eſt plus de le convaincre, mais de le toucher; c'eſt de lui montrer un exemple qui l'entraîne, & de lui rendre la Religion ſi aimable qu'il ne puiſſe lui réſiſter. Ah! mon ami, quel argument contre l'incrédule, que la vie du vrai Chrétien! croyez-vous qu'il y ait quelque ame à l'épreuve de celui-là? Voilà déſormais la tâche que je m'impoſe; aidez-moi tous à la remplir. Wolmar eſt froid, mais il n'eſt pas inſenſible. Quel tableau nous pouvons offrir à ſon cœur, quand ſes amis, ſes enfans, ſa femme, concourront tous à l'inſtruire en l'édifiant! quand ſans lui prêcher Dieu dans leurs diſcours, ils le lui montreront dans les actions qu'il inſpire, dans les vertus dont il eſt l'auteur, dans le charme qu'on trouve à lui plaire! quand il verra briller l'image du Ciel dans ſa maiſon! quand cent fois le jour il ſera forcé de ſe dire: Non, l'homme n'eſt pas ainſi par lui-même, quelque choſe de plus qu'humain regne ici!

Si cette entrepriſe eſt de votre goût, ſi vous vous ſentez digne d'y concourir, venez, paſſons nos jours enſemble & ne nous quittons plus qu'à la mort. Si le projet vous déplaît ou vous épouvante, écoutez votre conſcience; elle vous dicte votre devoir. Je n'ai rien de plus à vous dire.

Selon ce que Milord Edouard nous marque, je vous attends tous deux vers la fin du mois prochain. Vous ne reconnoîtrez pas votre appartement; mais dans les changemens qu'on y a faits, vous reconnoîtrez les ſoins & le cœur d'une bonne amie, qui s'eſt fait un plaiſir de l'orner. Vous y trouverez auſſi un petit aſſortiment de livres qu'elle a choiſis à Geneve, meilleurs & de meilleur goût que l'*Adone*, quoiqu'il y ſoit auſſi

par plaiſanterie. Au reſte, ſoyez diſcret, car comme elle ne veut pas que vous ſachiez que tout cela vient d'elle, je me dépêche de vous l'écrire, avant qu'elle me défende de vous en parler.

Adieu mon ami. Cette partie du Château de Chillon (6) que nous devions tous faire enſemble ſe fera demain ſans vous. Elle n'en vaudra pas mieux, quoiqu'on la faſſe avec plaiſir. M. le Bailli nous a invités avec nos enfans, ce qui ne m'a point laiſſé d'excuſe; mais je ne ſais pourquoi je voudrois être déjà de retour.

(6) Le Château de Chillon, ancien ſéjour des Baillis de Vevai, eſt ſitué dans le lac ſur un rocher qui forme une preſqu'Iſle, & autour duquel j'ai vu ſonder à plus de cent cinquante braſſes qui font près de 900 pieds, ſans trouver le fond. On a creuſé dans ce rocher des caves & des cuiſines au-deſſous du niveau de l'eau, qu'on y introduit quand on veut par des robinets. C'eſt là que fut détenu ſix ans priſonnier François Bonnivard, Prieur de St. Victor, homme d'un mérite rare, d'une droiture & d'une fermeté à toute épreuve, ami de la liberté quoique Savoyard, & tolérant quoique Prêtre. Au reſte, l'année où ces dernieres lettres paroiſſent avoir été écrites, il y avoit très-long-tems que les Baillis de Vevai n'habitoient plus le Château de Chillon. On ſuppoſera ſi l'on veut, que celui de ce tems-là y étoit allé paſſer quelques jours.

LETTRE IX.

DE FANCHON ANET A SAINT PREUX.

AH! Monſieur! ah! mon bienfaiſteur! que me charge-t-on de vous apprendre?.... Madame!.... ma pauvre maîtreſſe.... O Dieu! je vois déjà votre frayeur.... mais vous ne voyez pas notre déſolation..... Je n'ai pas un moment à perdre; il faut vous dire.... il faut courir.... je voudrois déjà vous avoir tout dit..., Ah! que deviendrez-vous quand vous ſaurez notre malheur?

Toute la famille alla hier dîner à Chillon. Monſieur le Baron, qui alloit en Savoye paſſer quelques jours au château de Blonay, partit après le dîner. On l'accompagna quelques pas; puis on ſe promena le long de la digue. Madame d'Orbe & Madame la Baillive marchoient devant avec Monſieur. Madame ſuivoit, tenant d'une main Henriette & de l'autre Marcellin. J'étois derriere avec l'aîné. Monſeigneur le Bailli, qui s'étoit arrêté pour parler à quelqu'un, vint rejoindre la compagnie & offrit le bras à Madame. Pour le prendre elle me renvoie Marcellin; il court à moi, j'accours à lui; en courant l'enfant fait un faux pas, le pied lui manque, il tombe dans l'eau. Je pouſſe un cri perçant; Madame ſe retourne, voit tomber ſon fils, part comme un trait & s'élance après lui....

Ah! miſérable! que n'en fis-je autant! que n'y ſuis-je reſtée!... Hélas! je retenois l'aîné qui vouloit ſauter après ſa mere...

mere.... elle ſe débattoit en ſerrant l'autre entre ſes bras.... on n'avoit là ni gens ni bateau, il falut du tems pour les retirer..... l'enfant eſt remis, mais la mere.... le ſaiſiſſement, la chûte, l'état où elle étoit.... qui ſait mieux que moi combien cette chûte eſt dangereuſe!... elle reſta très-long-tems ſans connoiſſance. A peine l'eût-elle repriſe qu'elle demanda ſon fils..... avec quels tranſports de joie elle l'embraſſa! je la crus ſauvée; mais ſa vivacité ne dura qu'un moment; elle voulut être ramenée ici; durant la route elle s'eſt trouvée mal pluſieurs fois. Sur quelques ordres qu'elle m'a donnés, je vois qu'elle ne croit pas en revenir. Je ſuis trop malheureuſe, elle n'en reviendra pas. Madame d'Orbe eſt plus changée qu'elle. Tout le monde eſt dans une agitation..... Je ſuis la plus tranquille de toute la maiſon.... de quoi m'inquiéterois-je?.... Ma bonne maîtreſſe! Ah! ſi je vous perds, je n'aurai plus beſoin de perſonne..... Oh mon cher Monſieur! que le bon Dieu vous ſoutienne dans cette épreuve.... Adieu.... le Médecin ſort de la chambre. Je cours au-devant de lui.... s'il nous donne quelque bonne eſpérance, je vous le marquerai. Si je ne dis rien....

LETTRE X.

A Saint Preux.

Commencée par Made. d'Orbe & achevée par M. de Wolmar.

Mort de Julie.

C'En eſt fait. Homme imprudent, homme infortuné ; malheureux viſionnaire ! Jamais vous ne la reverrez .... le voile .... Julie n'eſt....

Elle vous a écrit. Attendez ſa lettre : honorez ſes dernieres volontés. Il vous reſte de grands devoirs à remplir ſur la terre.

LETTRE XI.

de M. de Wolmar a Saint Preux.

J'Ai laiſſé paſſer vos premieres douleurs en ſilence, ma lettre n'eût fait que les aigrir ; vous n'étiez pas plus en état de ſupporter ces détails, que moi de les faire. Aujourd'hui peut-être nous ſeront-ils doux à tous deux. Il ne me reſte d'elle que des ſouvenirs, mon cœur ſe plaît à les recueillir. Vous n'avez plus que des pleurs à lui donner ; vous aurez la conſolation d'en verſer pour elle. Ce plaiſir des

infortunés m'eſt refuſé dans ma miſere ; je ſuis plus malheureux que vous.

Ce n'eſt point de ſa maladie, c'eſt d'elle que je veux vous parler. D'autres meres peuvent ſe jetter après leur enfant : l'accident, la fievre, la mort ſont de la nature : c'eſt le ſort commun des mortels ; mais l'emploi de ſes derniers momens, ſes diſcours, ſes ſentimens, ſon ame, tout cela n'appartient qu'à Julie. Elle n'a point vécu comme une autre : perſonne, que je ſache, n'eſt mort comme elle. Voilà ce que j'ai pu ſeul obſerver, & que vous n'apprendrez que de moi.

Vous ſavez que l'effroi, l'émotion, la chûte, l'évacuation de l'eau lui laiſſerent une longue foibleſſe dont elle ne revint tout-à-fait qu'ici. En arrivant, elle redemanda ſon fils, il vint ; à peine le vit-elle marcher & répondre à ſes careſſes qu'elle devint tout-à-fait tranquille, & conſentit à prendre un peu de repos. Son ſommeil fut court, & comme le Médecin n'arrivoit point encore, en l'attendant elle nous fit aſſeoir autour de ſon lit, la Fanchon, ſa couſine & moi. Elle nous parla de ſes enfans, des ſoins aſſidus qu'exigeoit auprès d'eux la forme d'éducation qu'elle avoit priſe, & du danger de les négliger un moment. Sans donner une grande importance à ſa maladie, elle prévoyoit qu'elle l'empêcheroit quelque tems de remplir ſa part des mêmes ſoins, & nous chargeoit tous de répartir cette part ſur les nôtres.

Elle s'étendit ſur tous ſes projets, ſur les vôtres, ſur les moyens les plus propres à les faire réuſſir, ſur les obſerva-

tions qu'elle avoit faites & qui pouvoient les favoriſer ou leur nuire, enfin ſur tout ce qui devoit nous mettre en état de ſuppléer à ſes fonctions de mére, auſſi long-tems qu'elle ſeroit forcée à les ſuſpendre. C'étoit, penſois-je, bien des précautions pour quelqu'un qui ne ſe croyoit privé que durant quelques jours d'une occupation ſi chére; mais ce qui m'effraya tout-à-fait, ce fut de voir qu'elle entroit pour Henriette dans un bien plus grand détail encore. Elle s'étoit bornée à ce qui regardoit la premiere enfance de ſes fils comme ſe déchargeant ſur un autre du ſoin de leur jeuneſſe; pour ſa fille elle embraſſa tous les tems, & ſentant bien que perſonne ne ſuppléeroit ſur ce point aux réflexions que ſa propre expérience lui avoit fait faire, elle nous expoſa en abrégé, mais avec force & clarté, le plan d'éducation qu'elle avoit fait pour elle, employant près de la mere les raiſons les plus vives & les plus touchantes exhortations pour l'engager à le ſuivre.

Toutes ces idées ſur l'éducation des jeunes perſonnes & ſur les devoirs des meres, mêlées de fréquens retours ſur elle-même, ne pouvoient manquer de jetter de la chaleur dans l'entretien; je vis qu'il s'animoit trop. Claire tenoit une des mains de ſa couſine, & la preſſoit à chaque inſtant contre ſa bouche en ſanglottant pour toute réponſe; la Fanchon n'étoit pas plus tranquille; & pour Julie, je remarquai que les larmes lui rouloient auſſi dans les yeux, mais qu'elle n'oſoit pleurer, de peur de nous alarmer davantage. Auſſi-tôt je me dis: elle ſe voit morte. Le ſeul eſpoir qui me reſta fut que la frayeur pouvoit l'abuſer ſur ſon état &

lui montrer le danger plus grand qu'il n'étoit peut-être. Malheureuſement je la connoiſſois trop pour compter beaucoup ſur cette erreur. J'avois eſſayé pluſieurs fois de la calmer; je la priai derechef de ne pas s'agiter hors de propos par des diſcours qu'on pouvoit reprendre à loiſir. Ah! dit-elle, rien ne fait tant de mal aux femmes que le ſilence! & puis je me ſens un peu de fievre; autant vaut employer le babil qu'elle donne à des ſujets utiles, qu'à battre ſans raiſon la campagne.

L'arrivée du Médecin cauſa dans la maiſon un trouble impoſſible à peindre. Tous les domeſtiques l'un ſur l'autre à la porte de la chambre attendoient, l'œil inquiet & les mains jointes, ſon jugement ſur l'état de leur maîtreſſe, comme l'arrêt de leur ſort. Ce ſpectacle jetta la pauvre Claire dans une agitation qui me fit craindre pour ſa tête. Il falut les éloigner ſous différens prétextes pour écarter de ſes yeux cet objet d'effroi. Le Médecin donna vaguement un peu d'eſpérance, mais d'un ton propre à me l'ôter. Julie ne dit pas non plus ce qu'elle penſoit; la préſence de ſa couſine la tenoit en reſpect. Quand il ſortit, je le ſuivis; Claire en voulut faire autant, mais Julie la retint & me fit de l'œil un ſigne que j'entendis. Je me hâtai d'avertir le Médecin que s'il y avoit du danger, il faloit le cacher à Mde. d'Orbe avec autant & plus de ſoin qu'à la malade, de peur que le déſeſpoir n'achevât de la troubler, & ne la mît hors d'état de ſervir ſon amie. Il déclara qu'il y avoit en effet du danger, mais que vingt-quatre heures étant à peine écoulées depuis l'accident, il faloit plus de tems pour

établir un pronoſtic aſſuré, que la nuit prochaine décideroit du ſort de la maladie, & qu'il ne pouvoit prononcer que le troiſieme jour. La Fanchon ſeule fut témoin de ce diſcours, & après l'avoir engagée, non ſans peine, à ſe contenir, on convint de ce qui ſeroit dit à Mde. d'Orbe & au reſte de la maiſon.

Vers le ſoir Julie obligea ſa couſine, qui avoit paſſé la nuit précédente auprès d'elle, & qui vouloit encore y paſſer la ſuivante, à s'aller repoſer quelques heures. Durant ce tems, la malade ayant ſçu qu'on alloit la ſaigner du pied, & que le Médecin préparoit des ordonnances, elle le fit appeller & lui tint ce diſcours : " Monſieur du Boſſon, " quand on croit devoir tromper un malade craintif ſur ſon " état, c'eſt une précaution d'humanité que j'approuve ; " mais c'eſt une cruauté de prodiguer également à tous " des ſoins ſuperflus & déſagréables, dont pluſieurs n'ont " aucun beſoin. Preſcrivez-moi tout ce que vous jugerez " m'être véritablement utile, j'obéirai ponctuellement. Quant " aux remedes qui ne ſont que pour l'imagination, faites- " m'en grace ; c'eſt mon corps & non mon eſprit qui " ſouffre, & je n'ai pas peur de finir mes jours, mais d'en " mal employer le reſte. Les derniers momens de la vie " ſont trop précieux pour qu'il ſoit permis d'en abuſer. " Si vous ne pouvez prolonger la mienne, au moins ne " l'abrégez pas, en m'ôtant l'emploi du peu d'inſtans qui " me ſont laiſſés par la nature. Moins il m'en reſte, plus " vous devez les reſpecter. Faites-moi vivre ou laiſſez-moi : " je ſaurai bien mourir ſeule ". Voilà comment cette

femme ſi timide & ſi douce dans le commerce ordinaire, ſavoit trouver un ton ferme & ſérieux dans les occaſions importantes.

La nuit fut cruelle & déciſive. Etouffement, oppreſſion, ſyncope, la peau ſeche & brûlante. Une ardente fievre, durant laquelle on l'entendoit ſouvent appeller vivement Marcellin, comme pour le retenir, & prononcer auſſi quelquefois un autre nom, jadis ſi répété dans une occaſion pareille. Le lendemain le Médecin me déclara ſans détour qu'il n'eſtimoit pas qu'elle eût trois jours à vivre. Je fus ſeul dépoſitaire de cet affreux ſecret, & la plus terrible heure de ma vie fut celle où je le portai dans le fond de mon cœur, ſans ſavoir quel uſage j'en devois faire. J'allai ſeul errer dans les boſquets, rêvant au parti que j'avois à prendre; non ſans quelques triſtes réflexions ſur le ſort qui me ramenoit dans ma vieilleſſe à cet état ſolitaire, dont je m'ennuyois, même avant d'en connoître un plus doux.

La veille, j'avois promis à Julie de lui rapporter fidélement le jugement du Médecin; elle m'avoit intéreſſé par tout ce qui pouvoit toucher mon cœur à lui tenir parole. Je ſentois cet engagement ſur ma conſcience : mais quoi! pour un devoir chimérique & ſans utilité, faloit-il contriſter ſon ame, & lui faire à longs traits ſavourer la mort? Quel pouvoit être à mes yeux l'objet d'une précaution ſi cruelle? Lui annoncer ſa derniere heure, n'étoit-ce pas l'avancer? Dans un intervalle ſi court, que deviennent les deſirs, l'eſpérance, élémens de la vie? Eſt-ce en jouir encore, que

de ſe voir ſi près du moment de la perdre ? Etoit-ce à moi de lui donner la mort ?

Je marchois à pas précipités avec une agitation que je n'avois jamais éprouvée. Cette longue & pénible anxiété me ſuivoit par - tout ; j'en traînois après moi l'inſupportable poids. Une idée vint enfin me déterminer. Ne vous efforcez pas de la prévoir ; il faut vous la dire.

Pour qui eſt-ce que je délibere, eſt-ce pour elle ou pour moi ? Sur quel principe eſt-ce que je raiſonne, eſt-ce ſur ſon ſyſtême ou ſur le mien ? Qu'eſt-ce qui m'eſt démontré ſur l'un ou ſur l'autre ? Je n'ai pour croire ce que je crois que mon opinion armée de quelques probabilités. Nulle démonſtration ne la renverſe, il eſt vrai, mais quelle démonſtration l'établit ? Elle a pour croire ce qu'elle croit ſon opinion de même, mais elle y voit l'évidence ; cette opinion à ſes yeux eſt une démonſtration. Quel droit ai-je de préférer quand il s'agit d'elle, ma ſimple opinion que je reconnois douteuſe à ſon opinion qu'elle tient pour démontrée ? Comparons les conſéquences des deux ſentimens. Dans le ſien, la diſpoſition de ſa derniere heure doit décider de ſon ſort durant l'éternité. Dans le mien, les ménagemens que je veux avoir pour elle lui ſeront indifférens dans trois jours. Dans trois jours, ſelon moi, elle ne ſentira plus rien : mais ſi peut-être elle avoit raiſon, quelle différence ! Des biens ou des maux éternels ! Peut-être !.... ce mot eſt terrible .... malheureux ! riſque ton ame & non la ſienne.

Voilà le premier doute qui m'ait rendu ſuſpecte l'incertitude

que

que vous avez ſi ſouvent attaquée. Ce n'eſt pas la derniere fois qu'il eſt revenu depuis ce tems-là. Quoi qu'il en ſoit, ce doute me délivra de celui qui me tourmentoit. Je pris ſur-le-champ mon parti, & de peur d'en changer, je courus en hâte au lit de Julie. Je fis ſortir tout le monde, & je m'aſſis ; vous pouvez juger avec quelle contenance ! Je n'employai point auprès d'elle les précautions néceſſaires pour les petites ames. Je ne dis rien ; mais elle me vit, & me comprit à l'inſtant. Croyez-vous me l'apprendre, dit-elle en me tendant la main ? Non, mon ami, je me ſens bien : la mort me preſſe, il faut nous quitter.

Alors elle me tint un long diſcours dont j'aurai à vous parler quelque jour, & durant lequel elle écrivit ſon teſtament dans mon cœur. Si j'avois moins connu le ſien, ſes dernieres diſpoſitions auroient ſuffi pour me le faire connoître.

Elle me demanda ſi ſon état étoit connu dans la maiſon. Je lui dis que l'alarme y régnoit, mais qu'on ne ſavoit rien de poſitif, & que du Boſſon s'étoit ouvert à moi ſeul. Elle me conjura que le ſecret fût ſoigneuſement gardé le reſte de la journée. Claire, ajouta-t-elle, ne ſupportera jamais ce coup que de ma main ; elle en mourra s'il lui vient d'une autre. Je deſtine la nuit prochaine à ce triſte devoir. C'eſt pour cela ſur-tout que j'ai voulu avoir l'avis du Médecin, afin de ne pas expoſer ſur mon ſeul ſentiment cette infortunée à recevoir à faux une ſi cruelle atteinte. Faites qu'elle ne ſoupçonne rien avant le tems,

ou vous riſquez de reſter ſans amie & de laiſſer vos enfans ſans mere.

Elle me parla de ſon pere. J'avouai lui avoir envoyé un exprès ; mais je me gardai d'ajouter que cet homme, au lieu de ſe contenter de donner ma lettre comme je lui avois ordonné, s'étoit hâté de parler, & ſi lourdement, que mon vieux ami croyant ſa fille noyée, étoit tombé d'effroi ſur l'eſcalier, & s'étoit fait une bleſſure qui le retenoit à Blonay dans ſon lit. L'eſpoir de revoir ſon pere la toucha ſenſiblement, & la certitude que cette eſpérance étoit vaine, ne fut pas le moindre des maux qu'il me falut dévorer.

Le redoublement de la nuit précédente l'avoit extrêmement affoiblie. Ce long entretien n'avoit pas contribué à la fortifier ; dans l'accablement où elle étoit, elle eſſaya de prendre un peu de repos durant la journée ; je n'appris que le ſurlendemain qu'elle ne l'avoit pas paſſée toute entiere à dormir.

Cependant la conſternation régnoit dans la maiſon. Chacun dans un morne ſilence attendoit qu'on le tirât de peine, & n'oſoit interroger perſonne, crainte d'apprendre plus qu'il ne vouloit ſavoir. On ſe diſoit, s'il y a quelque bonne nouvelle, on s'empreſſera de la dire ; s'il y en a de mauvaiſes, on ne les ſaura toujours que trop tôt. Dans la frayeur dont ils étoient ſaiſis, c'étoit aſſez pour eux qu'il n'arrivât rien qui fît nouvelle. Au milieu de ce morne repos, Madame d'Orbe étoit la ſeule active & parlante. Sitôt qu'elle étoit hors de la chambre de Julie, au lieu de s'aller repoſer dans la ſienne, elle par-

couroit toute la maiſon ; elle arrêtoit tout le monde, demandant ce qu'avoit dit le Médecin, ce qu'on diſoit. Elle avoit été témoin de la nuit précédente, elle ne pouvoit ignorer ce qu'elle avoit vu ; mais elle cherchoit à ſe tromper elle-même, & à récuſer le témoignage de ſes yeux. Ceux qu'elle queſtionnoit ne lui répondant rien que de favorable, cela l'encourageoit à queſtionner les autres, & toujours avec une inquiétude ſi vive, avec un air ſi effrayant, qu'on eût ſçu la vérité mille fois, ſans être tenté de la lui dire.

Auprès de Julie elle ſe contraignoit, & l'objet touchant qu'elle avoit ſous les yeux la diſpoſoit plus à l'affliction qu'à l'emportement. Elle craignoit ſur-tout de lui laiſſer voir ſes alarmes, mais elle réuſſiſſoit mal à les cacher. On appercevoit ſon trouble dans ſon affectation même à paroître tranquille. Julie de ſon côté n'épargnoit rien pour l'abuſer. Sans exténuer ſon mal, elle en parloit preſque comme d'une choſe paſſée, & ne ſembloit en peine que du tems qu'il lui faudroit pour ſe remettre. C'étoit encore un de mes ſupplices de les voir chercher à ſe raſſurer mutuellement, moi qui ſavoit ſi bien qu'aucune des deux n'avoit dans l'ame l'eſpoir qu'elle s'efforçoit de donner à l'autre.

Madame d'Orbe avoit veillé les deux nuits précédentes ; il y avoit trois jours qu'elle ne s'étoit déshabillée. Julie lui propoſa de s'aller coucher ; elle n'en voulut rien faire. Hé bien donc, dit Julie, qu'on lui tende un petit lit dans ma chambre, à moins, ajouta-t-elle comme par réflexion, qu'elle ne veuille partager le mien. Qu'en dis-tu, couſine ? Mon mal ne ſe gagne pas, tu ne te dégoûtes

pas de moi, couche dans mon lit, le parti fut accepté. Pour moi, l'on me renvoya, & véritablement j'avois beſoin de repos.

Je fus levé de bonne heure. Inquiet de ce qui s'étoit paſſé durant la nuit, au premier bruit que j'entendis j'entrai dans la chambre. Sur l'état où Madame d'Orbe étoit la veille, je jugeai du déſeſpoir où j'allois la trouver & des fureurs dont je ſerois le témoin. En entrant, je la vis aſſiſe dans un fauteuil, défaite & pâle, ou plutôt livide, les yeux plombés & preſque éteints; mais douce, tranquille, parlant peu, & faiſant tout ce qu'on lui diſoit, ſans répondre. Pour Julie, elle paroiſſoit moins foible que la veille, ſa voix étoit plus ferme, ſon geſte plus animé; elle ſembloit avoir pris la vivacité de ſa couſine. Je connus aiſément à ſon teint que ce mieux apparent étoit l'effet de la fievre : mais je vis auſſi briller dans ſes regards je ne ſais quelle ſecrete joie qui pouvoit y contribuer, & dont je ne démêlois pas la cauſe. Le Médecin n'en confirma pas moins ſon jugement de la veille; la malade n'en continua pas moins de penſer comme lui, & il ne me reſta plus aucune eſpérance.

Ayant été forcé de m'abſenter pour quelque tems, je remarquai en rentrant que l'appartement étoit arrangé avec ſoin; il y régnoit de l'ordre & de l'élégance; elle avoit fait mettre des pots de fleurs ſur ſa cheminée; ſes rideaux étoient entr'ouverts & rattachés; l'air avoit été changé; on y ſentoit une odeur agréable; on n'eût jamais cru être dans la chambre d'un malade. Elle avoit fait ſa toilette avec le même ſoin : la grace & le goût ſe montroient encore dans ſa parure négli-

gée. Tout cela lui donnoit plutôt l'air d'une femme du monde qui attend compagnie, que d'une campagnarde qui attend ſa derniere heure. Elle vit ma ſurpriſe, elle en ſourit, & liſant dans ma penſée elle alloit me répondre, quand on amena les enfans. Alors il ne fut plus queſtion que d'eux, & vous pouvez juger ſi, ſe ſentant prête à les quitter, ſes careſſes furent tiédes & modérées! J'obſervai même qu'elle revenoit plus ſouvent & avec des étreintes encore plus ardentes à celui qui lui coûtoit la vie, comme s'il lui fût devenu plus cher à ce prix.

Tous ces embraſſemens, ces ſoupirs, ces tranſports étoient des myſteres pour ces pauvres enfans. Ils l'aimoient tendrement, mais c'étoit la tendreſſe de leur âge; ils ne comprenoient rien à ſon état, au redoublement de ſes careſſes, à ſes regrets de ne les voir plus; ils nous voyoient triſtes & ils pleuroient : ils n'en ſavoient pas davantage. Quoiqu'on apprenne aux enfans le nom de la mort, ils n'en ont aucune idée; ils ne la craignent ni pour eux ni pour les autres; ils craignent de ſouffrir & non de mourir. Quand la douleur arrachoit quelque plainte à leur mere, ils perçoient l'air de leurs cris; quand on leur parloit de la perdre, on les auroit cru ſtupides. La ſeule Henriette, un peu plus âgée, & d'un ſexe où le ſentiment & les lumieres ſe développent plutôt, paroiſſoit troublée & alarmée de voir ſa petite maman dans un lit, elle qu'on voyoit toujours levée avant ſes enfans. Je me ſouviens qu'à ce propos Julie fit une réflexion tout-à-fait dans ſon caractere, ſur l'imbécille vanité de Veſpaſien qui reſta couché tandis qu'il pouvoit agir, & ſe leva lorſqu'il ne put

plus rien faire (1). Je ne ſais pas, dit-elle, s'il faut qu'un Empereur meure debout, mais je ſais bien qu'une mere de famille ne doit s'aliter que pour mourir.

Après avoir épanché ſon cœur ſur ſes enfans; après les avoir pris chacun à part, ſur-tout Henriette qu'elle tint fort long-tems, & qu'on entendoit plaindre & ſanglotter en recevant ſes baiſers, elle les appella tous trois, leur donna ſa bénédiction, & leur dit en leur montrant Mde. d'Orbe, allez mes enfans, allez vous jetter aux pieds de votre mere : voilà celle que Dieu vous donne, il ne vous a rien ôté. A l'inſtant ils courent à elle, ſe mettent à ſes genoux, lui prennent les mains, l'appellent leur bonne maman, leur ſeconde mere. Claire ſe pencha ſur eux; mais en les ſerrant dans ſes bras elle s'efforça vainement de parler, elle ne trouva que des gémiſſemens, elle ne put jamais prononcer un ſeul mot, elle étouffoit. Jugez ſi Julie étoit émue! Cette ſcene commençoit à devenir trop vive; je la fis ceſſer.

Ce moment d'attendriſſement paſſé, l'on ſe remit à cauſer autour du lit, & quoique la vivacité de Julie ſe fût un peu éteinte avec le redoublement, on voyoit le même air de contentement ſur ſon viſage; elle parloit de tout avec une attention & un intérêt qui montroient un eſprit très-libre de ſoins; rien ne lui échappoit, elle étoit à la converſation

(1) Ceci n'eſt pas bien exact. Suétone, dit, que Veſpaſien travailloit à l'ordinaire dans ſon lit de mort, & donnoit même ſes audiences; mais peut-être, en effet, eût-il mieux valu ſe lever pour donner ſes audiences, & ſe recoucher pour mourir. Je ſais que Veſpaſien ſans être un grand homme étoit au moins un grand Prince. N'importe; quelque rôle qu'on ait pu faire durant ſa vie, on ne doit point jouer la comédie à ſa mort.

comme ſi elle n'avoit eu autre choſe à faire. Elle nous propoſa de dîner dans ſa chambre, pour nous quitter le moins qu'il ſe pourroit; vous pouvez croire que cela ne fut pas refuſé. On ſervit ſans bruit, ſans confuſion, ſans déſordre, d'un air auſſi rangé que ſi l'on eût été dans le ſalon d'Apollon. La Fanchon, les enfans dînerent à table. Julie voyant qu'on manquoit d'appétit trouva le ſecret de faire manger de tout, tantôt prétextant l'inſtruction de ſa cuiſiniere, tantôt voulant ſavoir ſi elle oſeroit en goûter, tantôt nous intéreſſant par notre ſanté même dont nous avions beſoin pour la ſervir, toujours montrant le plaiſir qu'on pouvoit lui faire, de maniere à ôter tout moyen de s'y refuſer, & mêlant à tout cela un enjouement propre à nous diſtraire du triſte objet qui nous occupoit. Enfin une maîtreſſe de maiſon, attentive à faire ſes honneurs, n'auroit pas en pleine ſanté pour des étrangers des ſoins plus marqués, plus obligeans, plus aimables que ceux que Julie mourante avoit pour ſa famille. Rien de tout ce que j'avois cru prévoir n'arrivoit, rien de ce que je voyois ne s'arrangeoit dans ma tête. Je ne ſavois plus qu'imaginer; je n'y étois plus.

Après le dîner on annonça Monſieur le Miniſtre. Il venoit comme ami de la maiſon, ce qui lui arrivoit fort ſouvent. Quoique je ne l'euſſe point fait appeller, parce que Julie ne l'avoit pas demandé, je vous avoue que je fus charmé de ſon arrivée, & je ne crois pas qu'en pareille circonſtance le plus zélé croyant l'eût pu voir avec plus de plaiſir. Sa préſence alloit éclaircir bien des doutes & me tirer d'une étrange perplexité.

Rappellez-vous le motif qui m'avoit porté à lui annoncer ſa fin prochaine. Sur l'effet qu'auroit dû ſelon moi produire cette affreuſe nouvelle, comment concevoir celui qu'elle avoit produit réellement ? Quoi ! cette femme dévote qui dans l'état de ſanté ne paſſe pas un jour ſans ſe recueillir, qui fait un de ſes plaiſirs de la priere, n'a plus que deux jours à vivre, elle ſe voit prête à paroître devant le Juge redoutable ; & au lieu de ſe préparer à ce moment terrible, au lieu de mettre ordre à ſa conſcience, elle s'amuſe à parer ſa chambre, à faire ſa toilette, à cauſer avec ſes amis, à égayer leur repas ; & dans tous ſes entretiens, pas un ſeul mot de Dieu ni du ſalut ! Que devois-je penſer d'elle & de ſes ſentimens ? Comment arranger ſa conduite avec les idées que j'avois de ſa piété ? Comment accorder l'uſage qu'elle faiſoit des derniers momens de ſa vie avec ce qu'elle avoit dit au Médecin de leur prix ? Tout cela formoit à mon ſens une énigme inexplicable. Car enfin, quoique je ne m'attendiſſe pas à lui trouver toute la petite cagoterie des dévotes, il me ſembloit pourtant que c'étoit le tems de ſonger à ce qu'elle eſtimoit d'une ſi grande importance, & qui ne ſouffroit aucun retard. Si l'on eſt dévot durant le tracas de cette vie, comment ne le ſera-t-on pas au moment qu'il la faut quitter, & qu'il ne reſte plus qu'à penſer à l'autre ?

Ces réflexions m'amenerent à un point où je ne me ſerois gueres attendu d'arriver. Je commençai preſque d'être inquiet, que mes opinions indiſcrétement ſoutenues n'euſſent enfin trop gagné ſur elle. Je n'avois pas adopté les ſiennes, & pourtant

pourtant je n'aurois pas voulu qu'elle y eût renoncé. Si j'euſſe été malade, je ſerois certainement mort dans mon ſentiment, mais je deſirois qu'elle mourût dans le ſien, & je trouvois, pour ainſi dire, qu'en elle je riſquois plus qu'en moi. Ces contradictions vous paroîtront extravagantes; je ne les trouve pas raiſonnables, & cependant elles ont exiſté. Je ne me charge pas de les juſtifier; je vous les rapporte.

Enfin le moment vint où mes doutes alloient être éclaircis. Car il étoit aiſé de prévoir que tôt ou tard le Paſteur ameneroit la converſation ſur ce qui fait l'objet de ſon miniſtere; & quand Julie eût été capable de déguiſement dans ſes réponſes, il lui eût été bien difficile de ſe déguiſer aſſez pour qu'attentif & prévenu, je n'euſſe pas démêlé ſes vrais ſentimens.

Tout arriva comme je l'avois prévu. Je laiſſe à part les lieux communs mêlés d'éloges, qui ſervirent de tranſitions au Miniſtre pour venir à ſon ſujet; je laiſſe encore ce qu'il lui dit de touchant ſur le bonheur de couronner une bonne vie par une fin chrétienne. Il ajouta qu'à la vérité il lui avoit quelquefois trouvé ſur certains points des ſentimens qui ne s'accordoient pas entiérement avec la doctrine de l'Egliſe, c'eſt-à-dire, avec celle que la plus ſaine raiſon pouvoit déduire de l'Ecriture; mais comme elle ne s'étoit jamais aheurtée à les défendre, il eſpéroit qu'elle vouloit mourir ainſi qu'elle avoit vécu, dans la communion des fideles, & acquieſcer en tout à la commune profeſſion de foi.

Comme la réponſe de Julie étoit déciſive ſur mes doutes, & n'étoit pas, à l'égard des lieux communs, dans le cas de l'exhortation, je vais vous la rapporter preſque mot-à-mot, car je l'avois bien écoutée, & j'allai l'écrire dans le moment.

" Permettez-moi, Monſieur, de commencer par vous re-
» mercier de tous les ſoins que vous avez pris de me con-
» duire dans la droite route de la morale & de la foi chré-
» tienne, & de la douceur avec laquelle vous avez corrigé
» ou ſupporté mes erreurs quand je me ſuis égarée. Pénétrée
» de reſpect pour votre zele, & de reconnoiſſance pour vos
» bontés, je déclare avec plaiſir que je vous dois toutes
» mes bonnes réſolutions, & que vous m'avez toujours
» portée à faire ce qui étoit bien, & à croire ce qui
» étoit vrai.

» J'ai vécu & je meurs dans la communion proteſtante
» qui tire ſon unique regle de l'Ecriture Sainte & de la
» raiſon; mon cœur a toujours confirmé ce que prononçoit
» ma bouche, & quand je n'ai pas eu pour vos lumieres
» toute la docilité qu'il eût falu peut-être, c'étoit un effet
» de mon averſion pour toute eſpece de déguiſement; ce
» qu'il m'étoit impoſſible de croire, je n'ai pu dire que
» je le croyois; j'ai toujours cherché ſincérement ce qui
» étoit conforme à la gloire de Dieu & à la vérité. J'ai
» pu me tromper dans ma recherche; je n'ai pas l'or-
» gueil de penſer avoir eu toujours raiſon; j'ai peut-être
» eu toujours tort; mais mon intention a toujours été pure,
» & j'ai toujours cru ce que je diſois croire. C'étoit ſur

„ ce point tout ce qui dépendoit de moi. Si Dieu n'a
„ pas éclairé ma raiſon au-delà, il eſt clément & juſte;
„ pourroit-il me demander compte d'un don qu'il ne m'a
„ pas fait?

„ Voilà, Monſieur, ce que j'avois d'eſſentiel à vous dire
„ ſur les ſentimens que j'ai profeſſés. Sur tout le reſte mon
„ état préſent vous répond pour moi. Diſtraite par le mal,
„ livrée au délire de la fievre, eſt-il tems d'eſſayer de rai-
„ ſonner mieux que je n'ai fait jouiſſant d'un entendement
„ auſſi ſain que je l'ai reçu? Si je me ſuis trompée alors,
„ me tromperois-je moins aujourd'hui, & dans l'abatte-
„ ment où je ſuis dépend-il de moi de croire autre choſe
„ que ce que j'ai cru étant en ſanté? C'eſt la raiſon qui
„ décide du ſentiment qu'on préfere, & la mienne ayant
„ perdu ſes meilleures fonctions, quelle autorité peut don-
„ ner ce qui m'en reſte aux opinions que j'adopterois ſans
„ elle? Que me reſte-il donc déſormais à faire? C'eſt de
„ m'en rapporter à ce que j'ai cru ci-devant: car la droi-
„ ture d'intention eſt la même, & j'ai le jugement de moins.
„ Si je ſuis dans l'erreur, c'eſt ſans l'aimer; cela ſuffit pour
„ me tranquilliſer ſur ma croyance.

„ Quant à la préparation à la mort, Monſieur, elle eſt
„ faite; mal, il eſt vrai, mais de mon mieux, & mieux
„ du moins que je ne la pourrois faire à préſent. J'ai tâché
„ de ne pas attendre, pour remplir cet important devoir,
„ que j'en fuſſe incapable. Je priois en ſanté; maintenant
„ je me réſigne. La priere du malade eſt la patience: la
„ préparation à la mort eſt une bonne vie; je n'en con-

» nois point d'autre. Quand je converſois avec vous, quand
» je me recueillois ſeule, quand je m'efforçois de remplir
» les devoirs que Dieu m'impoſe ; c'eſt alors que je me
» diſpoſois à paroître devant lui ; c'eſt alors que je l'a-
» dorois de toutes les forces qu'il m'a données ; que fe-
» rois-je aujourd'hui que je les ai perdues ; mon ame aliénée
» eſt-elle en état de s'élever à lui ? Ces reſtes d'une vie à
» demi-éteinte, abſorbés par la ſouffrance, ſont-ils dignes
» de lui être offerts ? Non, Monſieur ; il me les laiſſe pour
» être donnés à ceux qu'il m'a fait aimer & qu'il veut que je
» quitte ; je leur fais mes adieux pour aller à lui ; c'eſt d'eux
» qu'il faut que je m'occupe : bientôt je m'occuperai de lui
» ſeul. Mes derniers plaiſirs ſont auſſi mes derniers devoirs ;
» n'eſt-ce pas le ſervir encore & faire ſa volonté, que de
» remplir les ſoins que l'humanité m'impoſe, avant d'aban-
» donner ſa dépouille ? Que faire pour appaiſer des troubles
» que je n'ai pas ? Ma conſcience n'eſt point agitée ; ſi quel-
» quefois elle m'a donné des craintes, j'en avois plus en ſanté
» qu'aujourd'hui. Ma confiance les efface, elle me dit que
» Dieu eſt plus clément que je ne ſuis coupable, & ma ſé-
» curité redouble en me ſentant approcher de lui. Je ne lui
» porte point un repentir imparfait, tardif & forcé, qui,
» dicté par la peur ne ſauroit être ſincere, & n'eſt qu'un
» piége pour le tromper. Je ne lui porte pas le reſte & le
» rebut de mes jours, pleins de peine & d'ennuis, en proie
» à la maladie, aux douleurs, aux angoiſſes de la mort,
» & que je ne lui donnerois que quand je n'en pourrois
» plus rien faire. Je lui porte ma vie entiere, pleine de pé-

„ chés & de fautes, mais exempte des remords de l'impie „ & des crimes du méchant.

„ A quels tourmens Dieu pourroit-il condamner mon „ ame? Les réprouvés, dit-on, le haïſſent! il faudroit „ donc qu'il m'empêchât de l'aimer? Je ne crains pas „ d'augmenter leur nombre. O grand Etre! Etre éternel, „ ſuprême intelligence, ſource de vie & de félicité, Créa- „ teur, Conſervateur, Pere de l'homme & Roi de la na- „ ture, Dieu très-puiſſant, très-bon, dont je ne doutai „ jamais un moment, & ſous les yeux duquel j'aimai tou- „ jours à vivre! je le ſais, je m'en réjouis, je vais pa- „ roître devant ton trône. Dans peu de jours mon ame „ libre de ſa dépouille commencera de t'offrir plus digne- „ ment cet immortel hommage qui doit faire mon bon- „ heur durant l'éternité. Je compte pour rien tout ce „ que je ferai juſqu'à ce moment. Mon corps vit encore, „ mais ma vie morale eſt finie. Je ſuis au bout de ma „ carriere & déjà jugée ſur le paſſé. Souffrir & mourir „ eſt tout ce qui me reſte à faire; c'eſt l'affaire de „ la nature: mais moi, j'ai tâché de vivre de ma- „ niere à n'avoir pas beſoin de ſonger à la mort, & „ maintenant qu'elle approche, je la vois venir ſans „ effroi. Qui s'endort dans le ſein d'un pere, n'eſt pas en „ ſouci du réveil „.

Ce diſcours prononcé d'abord d'un ton grave & poſé, puis avec plus d'accent & d'une voix plus élevée, fit ſur tous les aſſiſtans, ſans m'en excepter, une impreſſion d'autant plus vive, que les yeux de celle qui le prononça brilloient

d'un feu ſurnaturel; un nouvel éclat animoit ſon teint, elle paroiſſoit rayonnante; & s'il y a quelque choſe au monde qui mérite le nom de céleſte, c'étoit ſon viſage, tandis qu'elle parloit.

Le Paſteur lui-même ſaiſi, tranſporté de ce qu'il venoit d'entendre, s'écria en levant les yeux & les mains au Ciel : Grand Dieu ! voilà le culte qui t'honore ; d'aigne t'y rendre propice, les humains t'en offrent peu de pareils.

Madame, dit-il en s'approchant du lit, je croyois vous inſtruire, & c'eſt vous qui m'inſtruiſez. Je n'ai plus rien à vous dire. Vous avez la véritable foi, celle qui fait aimer Dieu. Emportez ce précieux repos d'une bonne conſcience, il ne vous trompera pas; j'ai vu bien des Chrétiens dans l'état où vous êtes, je ne l'ai trouvé qu'en vous ſeule. Quelle différence d'une fin ſi paiſible à celle de ces pécheurs bourrelés qui n'accumulent tant de vaines & ſeches prieres que parce qu'ils ſont indignes d'être exaucés! Madame, votre mort eſt auſſi belle que votre vie : vous avez vécu pour la charité; vous mourez martyre de l'amour maternel. Soit que Dieu vous rende à nous pour nous ſervir d'exemple, ſoit qu'il vous appelle à lui pour couronner vos vertus; puiſſions-nous tous tant que nous ſommes vivre & mourir comme vous! nous ſerons bien ſûrs du bonheur de l'autre vie.

Il voulut s'en aller; elle le retint. Vous êtes de mes amis, lui dit-elle, & l'un de ceux que je vois avec le plus de plaiſir; c'eſt pour eux que mes derniers momens me ſont précieux. Nous allons nous quitter pour ſi long-tems qu'il ne faut

pas nous quitter ſi vîte. Il fut charmé de reſter, & je ſortis là-deſſus.

En rentrant, je vis que la converſation avoit continué ſur le même ſujet, mais d'un autre ton, & comme ſur une matiere indifférente. Le Paſteur parloit de l'eſprit faux qu'on donnoit au Chriſtianiſme en n'en faiſant que la Religion des mourans, & de ſes Miniſtres des hommes de mauvais augure. On nous regarde, diſoit-il, comme des meſſagers de mort, parce que dans l'opinion commode qu'un quart-d'heure de repentir ſuffit pour effacer cinquante ans de crimes, on n'aime à nous voir que dans ce tems-là. Il faut nous vêtir d'une couleur lugubre; il faut affecter un air ſévere; on n'épargne rien pour nous rendre effrayans. Dans les autres cultes, c'eſt pis encore. Un Catholique mourant n'eſt environné que d'objets qui l'épouvantent, & de cérémonies qui l'enterrent tout vivant. Au ſoin qu'on prend d'écarter de lui les Démons, il croit en voir ſa chambre pleine; il meurt cent fois de terreur avant qu'on l'acheve, & c'eſt dans cet état d'effroi que l'Egliſe aime à le plonger pour avoir meilleur marché de ſa bourſe. Rendons graces au Ciel, dit Julie, de n'être point nés dans ces Religions vénales qui tuent les gens pour en hériter, & qui, vendant le paradis aux riches, portent juſqu'en l'autre monde l'injuſte inégalité qui regne dans celui-ci. Je ne doute point que toutes ces ſombres idées ne fomentent l'incrédulité, & ne donnent une averſion naturelle pour le culte qui les nourrit. J'eſpere, dit-elle en me regardant, que celui qui doit élever nos enfans prendra des maximes tout oppoſées, & qu'il ne leur rendra point la Religion lugubre & triſte, en

y mêlant inceſſamment des penſées de mort. S'il leur apprend à bien vivre, ils ſauront aſſez bien mourir.

Dans la ſuite de cet entretien, qui fut moins ſerré & plus interrompu que je ne vous le rapporte, j'achevai de concevoir les maximes de Julie & la conduite qui m'avoit ſcandaliſé. Tout cela tenoit à ce que, ſentant ſon état parfaitement déſeſpéré, elle ne ſongeoit plus qu'à en écarter l'inutile & funebre appareil dont l'effroi des mourans les environne; ſoit pour donner le change à notre affliction, ſoit pour s'ôter à elle-même un ſpectacle attriſtant à pure perte. La mort, diſoit-elle, eſt déjà ſi pénible ! pourquoi la rendre encore hideuſe ? Les ſoins que les autres perdent à vouloir prolonger leur vie, je les emploie à jouir de la mienne juſqu'au bout : il ne s'agit que de ſavoir prendre ſon parti; tout le reſte va de lui-même. Ferai-je de ma chambre un hôpital, un objet de dégoût & d'ennui, tandis que mon dernier ſoin eſt d'y raſſembler tout ce qui m'eſt cher ? Si j'y laiſſe croupir le mauvais air, il en faudra écarter mes enfans, ou expoſer leur ſanté. Si je reſte dans un équipage à faire peur, perſonne ne me reconnoîtra plus; je ne ſerai plus la même, vous vous ſouviendrez tous de m'avoir aimée, & ne pourrez plus me ſouffrir. J'aurai, moi vivante, l'affreux ſpectacle de l'horreur que je ferai même à mes amis, comme ſi j'étois déjà morte. Au lieu de cela, j'ai trouvé l'art d'étendre ma vie ſans la prolonger. J'exiſte, j'aime, je ſuis aimée, je vis juſqu'à mon dernier ſoupir. L'inſtant de la mort n'eſt rien; le mal de la nature eſt peu de choſe; j'ai banni tous ceux de l'opinion.

Tous ces entretiens & d'autres ſemblables ſe paſſoient entre

la

la malade, le Paſteur, quelquefois le Médecin, la Fanchon & moi. Madame d'Orbe y étoit toujours préſente, & ne s'y mêloit jamais. Attentive aux beſoins de ſon amie, elle étoit prompte à la ſervir. Le reſte du tems, immobile & preſque inanimée, elle la regardoit ſans rien dire, & ſans rien entendre de ce qu'on diſoit.

Pour moi, craignant que Julie ne parlât juſqu'à s'épuiſer, je pris le moment que le Miniſtre & le Médecin s'étoient mis à cauſer enſemble, & m'approchant d'elle, je lui dis à l'oreille; voilà bien des diſcours pour une malade! voilà bien de la raiſon pour quelqu'un qui ſe croit hors d'état de raiſonner!

Oui, me dit-elle tout bas, je parle trop pour une malade, mais non pas pour une mourante; bientôt je ne dirai plus rien. A l'égard des raiſonnemens, je n'en fais plus, mais j'en ai fait. Je ſavois en ſanté qu'il falloit mourir. J'ai ſouvent réfléchi ſur ma derniere maladie; je profite aujourd'hui de ma prévoyance. Je ne ſuis plus en état de penſer ni de réſoudre; je ne fais que dire ce que j'avois penſé, & pratiquer ce que j'avois réſolu.

Le reſte de la journée, à quelques accidens près, ſe paſſa avec la même tranquillité, & preſque de la même maniere que quand tout le monde ſe portoit bien. Julie étoit, comme en pleine ſanté, douce & careſſante: elle parloit avec le même ſens, avec la même liberté d'eſprit, même d'un air ſerein qui alloit quelquefois juſqu'à la gaieté: enfin, je continuois de démêler dans ſes yeux un certain mouvement de joie qui m'inquiétoit de plus en plus, & ſur lequel je réſolus de m'éclaircir avec elle.

Je n'attendis pas plus tard que le même ſoir. Comme elle vit que je m'étois ménagé un tête-à-tête, elle me dit; vous m'avez prévenue, j'avois à vous parler. Fort bien, lui dis-je; mais puiſque j'ai pris les devans, laiſſez-moi m'expliquer le premier.

Alors m'étant aſſis auprès d'elle & la regardant fixement, je lui dis : Julie, ma chere Julie! vous avez navré mon cœur: hélas! vous avez attendu bien tard! Oui, continuai-je, voyant qu'elle me regardoit avec ſurpriſe; je vous ai pénétrée; vous vous réjouiſſez de mourir; vous êtes bien aiſe de me quitter. Rappellez-vous la conduite de votre Epoux depuis que nous vivons enſemble. Ai-je mérité de votre part un ſentiment ſi cruel? A l'inſtant elle me prit les mains, & de ce ton qui ſavoit aller chercher l'ame; qui, moi, je veux vous quitter? Eſt-ce ainſi que vous liſez dans mon cœur? Avez-vous ſitôt oublié notre entretien d'hier? Cependant, repris-je, vous mourez contente..... je l'ai vu..... je le vois..... Arrêtez, dit-elle; il eſt vrai, je meurs contente; mais c'eſt de mourir comme j'ai vécu, digne d'être votre épouſe. Ne m'en demandez pas davantage, je ne vous dirai rien de plus; mais voici, continua-t-elle en tirant un papier de deſſous ſon chevet, où vous acheverez d'éclaircir ce myſtere. Ce papier étoit une lettre, & je vis qu'elle vous étoit adreſſée. Je vous la remets ouverte, ajouta-t-elle en me la donnant, afin qu'après l'avoir lue, vous vous déterminiez à l'envoyer ou à la ſupprimer, ſelon ce que vous trouverez le plus convenable à votre ſageſſe & à mon honneur. Je vous prie de ne la lire que quand je ne ſerai plus, & je ſuis ſi ſûre de ce que vous ferez à ma priere, que je ne veux pas même que vous me le promettiez. Cette let-

tre, cher St. Preux, eſt celle que vous trouverez ci-jointe. J'ai beau ſavoir que celle qui l'a écrite eſt morte, j'ai peine à croire qu'elle n'eſt plus rien.

Elle me parla enſuite de ſon pere avec inquiétude. Quoi! dit-elle, il ſait ſa fille en danger, & je n'entends point parler de lui! Lui ſeroit-il arrivé quelque malheur? Auroit-il ceſſé de m'aimer? Quoi! mon pere!... ce pere ſi tendre... m'abandonner ainſi!.... me laiſſer mourir ſans le voir!.... ſans recevoir ſa bénédiction.... ſes derniers embraſſemens!... O Dieu! quels reproches amers il ſe fera, quand il ne me trouvera plus!... Cette réflexion lui étoit douloureuſe. Je jugeai qu'elle ſupporteroit plus aiſément l'idée de ſon pere malade, que celle de ſon pere indifférent. Je pris le parti de lui avouer la vérité. En effet, l'alarme qu'elle en conçut ſe trouva moins cruelle que ſes premiers ſoupçons. Cependant la penſée de ne plus le revoir l'affecta vivement. Hélas! dit-elle, que deviendra-t-il après moi? A quoi tiendra-t-il? Survivre à toute ſa famille!.... Quelle vie ſera la ſienne? Il ſera ſeul, il ne vivra plus. Ce moment fut un de ceux où l'horreur de la mort ſe faiſoit ſentir, & où la nature reprenoit ſon empire. Elle ſoupira, joignit les mains, leva les yeux, & je vis qu'en effet elle employoit cette difficile priere qu'elle avoit dit être celle du malade.

Elle revint à moi. Je me ſens foible, dit-elle; je prévois que cet entretien pourroit être le dernier que nous aurons enſemble. Au nom de notre union, au nom de nos chers enfans qui en ſont le gage, ne ſoyez plus injuſte envers

votre épouſe. Moi, me réjouir de vous quitter ! vous qui n'avez vécu que pour me rendre heureuſe & ſage ; vous de tous les hommes celui qui me convenoit le plus, le ſeul, peut-être, avec qui je pouvois faire un bon ménage, & devenir une femme de bien ! Ah ! croyez que ſi je mettois un prix à la vie, c'étoit pour la paſſer avec vous ! Ces mots prononcés avec tendreſſe m'émurent au point qu'en portant fréquemment à ma bouche ſes mains que je tenois dans les miennes, je les ſentis ſe mouiller de mes pleurs. Je ne croyois pas mes yeux faits pour en répandre. Ce furent les premiers depuis ma naiſſance ; ce ſeront les derniers juſqu'à ma mort. Après en avoir verſé pour Julie, il n'en faut plus verſer pour rien.

Ce jour fut pour elle un jour de fatigue. La préparation de Madame d'Orbe durant la nuit, la ſcene des enfans le matin, celle du Miniſtre l'après-midi, l'entretien du ſoir avec moi, l'avoient jettée dans l'épuiſement. Elle eut un peu plus de repos cette nuit-là que les précédentes, ſoit à cauſe de ſa foibleſſe, ſoit qu'en effet la fievre & le redoublement fuſſent moindres.

Le lendemain dans la matinée on vint me dire qu'un homme très-mal mis demandoit avec beaucoup d'empreſſement à voir Madame en particulier. On lui avoit dit l'état où elle étoit, il avoit inſiſté, diſant qu'il s'agiſſoit d'une bonne action, qu'il connoiſſoit bien Madame de Wolmar, & qu'il ſavoit bien que tant qu'elle reſpireroit, elle aimeroit à en faire de telles. Comme elle avoit établi pour regle inviolable de ne jamais rebuter perſonne, & ſur-tout les malheureux,

on me parla de cet homme avant de le renvoyer. Je le fis venir. Il étoit preſque en guenilles, il avoit l'air & le ton de la miſere; au reſte, je n'apperçus rien dans ſa phiſionomie & dans ſes propos qui me fît mal augurer de lui. Il s'obſtinoit à ne vouloir parler qu'à Julie. Je lui dis que s'il ne s'agiſſoit que de quelque ſecours pour lui aider à vivre, ſans importuner pour cela une femme à l'extrêmité, je ferois ce qu'elle auroit pu faire. Non, dit-il, je ne demande point d'argent, quoique j'en aie grand beſoin : je demande un bien qui m'appartient, un bien que j'eſtime plus que tous les tréſors de la terre, un bien que j'ai perdu par ma faute, & que Madame ſeule, de qui je le tiens, peut me rendre une ſeconde fois.

Ce diſcours, auquel je ne compris rien, me détermina pourtant. Un mal-honnête homme eût pu dire la même choſe; mais il ne l'eût jamais dite du même ton. Il exigeoit du myſtere, ni laquais, ni femme-de-chambre. Ces précautions me ſembloient bizarres; toutefois je les pris. Enfin je le lui menai. Il m'avoit dit être connu de Made. d'Orbe; il paſſa devant elle; elle ne le reconnut point, & j'en fus peu ſurpris. Pour Julie, elle le reconnut à l'inſtant, & le voyant dans ce triſte équipage, elle me reprocha de l'y avoir laiſſé. Cette reconnoiſſance fut touchante. Claire éveillée par le bruit s'approche & le reconnoît à la fin, non ſans donner auſſi quelques ſignes de joie; mais les témoignages de ſon bon cœur s'éteignoient dans ſa profonde affliction : un ſeul ſentiment abſorboit tout; elle n'étoit plus ſenſible à rien.

Je n'ai pas beſoin, je crois, de vous dire qui étoit cet homme. Sa préſence rappella bien des ſouvenirs : mais tandis que Julie le conſoloit & lui donnoit de bonnes eſpérances, elle fut ſaiſie d'un violent étouffement & ſe trouva ſi mal qu'on crut qu'elle alloit expirer. Pour ne pas faire ſcene, & prévenir les diſtractions dans un moment où il ne faloit ſonger qu'à la ſecourir, je fis paſſer l'homme dans le cabinet, l'avertiſſant de le fermer ſur lui; la Fanchon fut appellée, & à force de tems & de ſoins, la malade revint enfin de ſa pamoiſon. En nous voyant tous conſternés autour d'elle, elle nous dit : mes enfans, ce n'eſt qu'un eſſai : cela n'eſt pas ſi cruel qu'on penſe.

Le calme ſe rétablit; mais l'alarme avoit été ſi chaude, qu'elle me fit oublier l'homme dans le cabinet, & quand Julie me demanda tout bas ce qu'il étoit devenu, le couvert étoit mis, tout le monde étoit là. Je voulus entrer pour lui parler, mais il avoit fermé la porte en dedans, comme je lui avois dit; il falut attendre après le dîner pour le faire ſortir.

Durant le repas, du Boſſon qui s'y trouvoit, parlant d'une jeune veuve qu'on diſoit ſe remarier, ajouta quelque choſe ſur le triſte ſort des veuves. Il y en a, dis-je, de bien plus à plaindre encore; ce ſont les veuves dont les maris ſont vivans. Cela eſt vrai, reprit Fanchon qui vit que ce diſcours s'adreſſoit à elle, ſur-tout quand ils leur ſont chers. Alors l'entretien tomba ſur le ſien, & comme elle en avoit parlé avec affection dans tous les tems, il étoit naturel qu'elle en parlât de même au moment où la perte de ſa

bienfaictrice alloit lui rendre la ſienne encore plus rude. C'eſt auſſi ce qu'elle fit en termes très-touchans, louant ſon bon naturel, déplorant les mauvais exemples qui l'avoient ſéduit, & le regrettant ſi ſincérement, que déjà diſpoſée à la triſteſſe, elle s'émut juſqu'à pleurer. Tout-à-coup le cabinet s'ouvre, l'homme en guenilles en ſort impétueuſement, ſe précipite à ſes genoux, les embraſſe, & fond en larmes. Elle tenoit un verre ; il lui échappe : Ah! malheureux ! d'où viens-tu? ſe laiſſe aller ſur lui, & ſeroit tombée en foibleſſe, ſi l'on n'eût été prompt à la ſecourir.

Le reſte eſt facile à imaginer. En un moment on ſçut par toute la maiſon que Claude Anet étoit arrivé. Le mari de la bonne Fanchon! quelle fête! A peine étoit-il hors de la chambre, qu'il fut équipé. Si chacun n'avoit eu que deux chemiſes, Anet en auroit autant eu lui tout ſeul, qu'il en ſeroit reſté à tous les autres. Quand je ſortis pour le faire habiller, je trouvai qu'on m'avoit ſi bien prévenu, qu'il falut uſer d'autorité pour faire tout reprendre à ceux qui l'avoient fourni.

Cependant Fanchon ne vouloit point quitter ſa maîtreſſe. Pour lui faire donner quelques heures à ſon mari, on prétexta que les enfans avoient beſoin de prendre l'air, & tous deux furent chargés de les conduire.

Cette ſcene n'incommoda point la malade, comme les précédentes ; elle n'avoit rien eu que d'agréable, & ne lui fit que du bien. Nous paſſâmes l'après-midi, Claire & moi, ſeuls auprès d'elle, & nous eûmes deux heures d'un entretien

paiſible, qu'elle rendit le plus intéreſſant, le plus charmant que nous euſſions jamais eu.

Elle commença par quelques obſervations ſur le touchant ſpectacle qui venoit de nous frapper & qui lui rappelloit ſi vivement les premiers tems de ſa jeuneſſe. Puis ſuivant le fil des événemens, elle fit une courte récapitulation de ſa vie entiere, pour montrer qu'à tout prendre elle avoit été douce & fortunée, que de degrés en degrés elle étoit montée au comble du bonheur permis ſur la terre, & que l'accident qui terminoit ſes jours au milieu de leur courſe, marquoit ſelon toute apparence dans ſa carriere naturelle, le point de ſéparation des biens & des maux.

Elle remercia le Ciel de lui avoir donné un cœur ſenſible & porté au bien, un entendement ſain, une figure prévenante, de l'avoir fait naître dans un pays de liberté & non parmi des eſclaves, d'une famille honorable & non d'une race de malfaiſteurs, dans une honnête fortune, & non dans les grandeurs du monde qui corrompent l'ame, ou dans l'indigence qui l'avilit. Elle ſe félicita d'être née d'un pere & d'une mere tous deux vertueux & bons, pleins de droiture & d'honneur, & qui tempérant les défauts l'un de l'autre, avoient formé ſa raiſon ſur la leur, ſans lui donner leur foibleſſe ou leurs préjugés. Elle vanta l'avantage d'avoir été élevée dans une religion raiſonnable & ſainte, qui, loin d'abrutir l'homme, l'ennoblit & l'éleve, qui ne favoriſant ni l'impiété ni le fanatiſme, permet d'être ſage & de croire, d'être humain & pieux tout à la fois.

Après cela, ſerrant la main de ſa couſine qu'elle tenoit dans

la

la ſienne, & la regardant de cet œil que vous devez connoître, & que la langueur rendoit encore plus touchant; tous ces biens, dit-elle, ont été donnés à mille autres; mais celui-ci !.... le Ciel ne l'a donné qu'à moi. J'étois femme, & j'eus une amie. Il nous fit naître en même tems; il mit dans nos inclinations un accord qui ne s'eſt jamais démenti; il fit nos cœurs l'un pour l'autre, il nous unit dès le berceau, je l'ai conſervée tout le tems de ma vie, & ſa main me ferme les yeux. Trouvez un autre exemple pareil au monde, & je ne me vante plus de rien. Quels ſages conſeils ne m'a-t-elle pas donnés? De quels périls ne m'a-t-elle pas ſauvée? De quels maux ne me conſoloit-elle pas? Qu'euſſai-je été ſans elle? Que n'eût-elle pas fait de moi, ſi je l'avois mieux écoutée? Je la vaudrois peut-être aujourd'hui! Claire pour toute réponſe baiſſa la tête ſur le ſein de ſon amie, & voulut ſoulager ſes ſanglots par des pleurs; il ne fut pas poſſible. Julie la preſſa long-tems contre ſa poitrine en ſilence. Ces momens n'ont ni mots ni larmes.

Elles ſe remirent, & Julie continua. Ces biens étoient mêlés d'inconvéniens; c'eſt le ſort des choſes humaines. Mon cœur étoit fait pour l'amour, difficile en mérite perſonnel, indifférent ſur tous les biens de l'opinion. Il étoit preſque impoſſible que les préjugés de mon pere s'accordaſſent avec mon penchant. Il me faloit un amant que j'euſſe choiſi moi-même. Il s'offrit; je crus le choiſir: ſans doute le Ciel le choiſit pour moi, afin que, livrée aux erreurs de ma paſſion, je ne le fuſſe pas aux horreurs du crime, & que l'amour de la vertu reſtât au moins dans mon ame après elle. Il prit le langage hon-

nête & insinuant avec lequel mille fourbes séduisent tous les jours autant de filles bien nées : mais seul parmi tant d'autres il étoit honnête homme & pensoit ce qu'il disoit. Etoit-ce ma prudence qui l'avoit discerné ? Non, je ne connus d'abord de lui que son langage & je fus séduite. Je fis par désespoir ce que d'autres font par effronterie : je me jettai, comme disoit mon pere, à sa tête ; il me respecta. Ce fut alors seulement que je pus le connoître. Tout homme capable d'un pareil trait a l'ame belle. Alors on y peut compter ; mais j'y comptois auparavant, ensuite j'osai compter sur moi-même, & voilà comment on se perd.

Elle s'étendit avec complaisance sur le mérite de cet amant ; elle lui rendoit justice, mais on voyoit combien son cœur se plaisoit à la lui rendre. Elle le louoit même à ses propres dépens. A force d'être équitable envers lui, elle étoit inique envers elle, & se faisoit tort pour lui faire honneur. Elle alla jusqu'à soutenir qu'il eut plus d'horreur qu'elle de l'adultere, sans se souvenir qu'il avoit lui-même réfuté cela.

Tous les détails du reste de sa vie furent suivis dans le même esprit. Milord Edouard, son mari, ses enfans, votre retour, notre amitié, tout fut mis sous un jour avantageux. Ses malheurs mêmes lui en avoient épargné de plus grands. Elle avoit perdu sa mere au moment que cette perte lui pouvoit être la plus cruelle ; mais si le Ciel la lui eût conservée, bientôt il fût survenu du désordre dans sa famille. L'appui de sa mere, quelque foible qu'il fût, eût suffi pour la rendre plus courageuse à résister à son pere, & de-là seroient sortis la discorde & les scandales ; peut-être les désastres & le dés-

honneur ; peut-être pis encore ſi ſon frere avoit vécu. Elle avoit épouſé malgré elle un homme qu'elle n'aimoit point, mais elle ſoutint qu'elle n'auroit pu jamais être auſſi heureuſe avec un autre, pas même avec celui qu'elle avoit aimé. La mort de M. d'Orbe lui avoit ôté un ami, mais en lui rendant ſon amie. Il n'y avoit pas juſqu'à ſes chagrins & ſes peines qu'elle ne comptât pour des avantages, en ce qu'ils avoient empêché ſon cœur de s'endurcir aux malheurs d'autrui. On ne ſait pas, diſoit-elle, quelle douceur c'eſt de s'attendrir ſur ſes propres maux & ſur ceux des autres. La ſenſibilité porte toujours dans l'ame un certain contentement de ſoi-même indépendant de la fortune & des événemens. Que j'ai gémi ! que j'ai verſé de larmes ! Hé bien, s'il faloit renaître aux mêmes conditions, le mal que j'ai commis ſeroit le ſeul que je voudrois retrancher : celui que j'ai ſouffert me ſeroit agréable encore. St. Preux, je vous rends ſes propres mots ; quand vous aurez lu ſa lettre, vous les comprendrez peut-être mieux.

Voyez donc, continuoit-elle, à quelle félicité je ſuis parvenue. J'en avois beaucoup, j'en attendois davantage. La proſpérité de ma famille, une bonne éducation pour mes enfans, tout ce qui m'étoit cher raſſemblé autour de moi ou prêt à l'être. Le préſent, l'avenir me flattoient également : la jouiſſance & l'eſpoir ſe réuniſſoient pour me rendre heureuſe : mon bonheur monté par degrés étoit au comble, il ne pouvoit plus que déchoir ; il étoit venu ſans être attendu, il ſe fût enfui quand je l'aurois cru durable. Qu'eût fait le ſort pour me ſoutenir à ce point ? Un état permanent eſt-il fait pour l'homme ?

Non, quand on a tout acquis, il faut perdre; ne fût-ce que le plaiſir de la poſſeſſion, qui s'uſe par elle. Mon pere eſt déjà vieux; mes enfans ſont dans l'âge tendre où la vie eſt encore mal aſſurée : que de pertes pouvoient m'affliger, ſans qu'il me reſtât plus rien à pouvoir acquérir ! L'affection maternelle augmente ſans ceſſe, la tendreſſe filiale diminue à meſure que les enfans vivent plus loin de leur mere. En avançant en âge, les miens ſe ſeroient plus ſéparés de moi. Ils auroient vécu dans le monde; ils m'auroient pu négliger. Vous en voulez envoyer un en Ruſſie; que de pleurs ſon départ m'auroit coûtés ! Tout ſe ſeroit détaché de moi peu-à-peu, & rien n'eût ſuppléé aux pertes que j'aurois faites. Combien de fois j'aurois pu me trouver dans l'état où je vous laiſſe ! Enfin, n'eût-il pas falu mourir ? Peut-être mourir la derniere de tous ! Peut-être ſeule & abandonnée ! Plus on vit, plus on aime à vivre, même ſans jouir de rien : j'aurois eu l'ennui de la vie & la terreur de la mort, ſuite ordinaire de la vieilleſſe. Au lieu de cela, mes derniers inſtans ſont encore agréables, & j'ai de la vigueur pour mourir; ſi même on peut appeller mourir, que laiſſer vivant ce qu'on aime. Non, mes amis; non, mes enfans, je ne vous quitte pas pour ainſi dire; je reſte avec vous; en vous laiſſant tous unis, mon eſprit, mon cœur vous demeurent. Vous me verrez ſans ceſſe entre vous; vous vous ſentirez ſans ceſſe environnés de moi..... Et puis nous nous rejoindrons, j'en ſuis ſûre; le bon Wolmar lui-même ne m'échappera pas. Mon retour à Dieu tranquilliſe mon ame, & m'adoucit un moment pénible; il me promet pour vous le même deſtin qu'à moi. Mon ſort me ſuit &

s'aſſure. Je fus heureuſe, je le ſuis, je vais l'être : mon bonheur eſt fixé, je l'arrache à la fortune ; il n'a plus de bornes que l'éternité.

Elle en étoit là quand le Miniſtre entra. Il l'honoroit & l'eſtimoit véritablement. Il ſavoit mieux que perſonne combien ſa foi étoit vive & ſincere. Il n'en avoit été que plus frappé de l'entretien de la veille, & en tout, de la contenance qu'il lui avoit trouvée. Il avoit vu ſouvent mourir avec oſtentation, jamais avec ſérénité. Peut-être à l'intérêt qu'il prenoit à elle ſe joignit-il un deſir ſecret de voir ſi ce calme ſe ſoutiendroit juſqu'au bout.

Elle n'eut pas beſoin de changer beaucoup le ſujet de l'entretien pour en amener un convenable au caractere du ſurvenant. Comme ſes converſations en pleine ſanté n'étoient jamais frivoles, elle ne faiſoit alors que continuer à traiter dans ſon lit avec la même tranquillité des ſujets intéreſſans pour elle & pour ſes amis ; elle agitoit indifféremment des queſtions qui n'étoient pas indifférentes.

En ſuivant le fil de ſes idées ſur ce qui pouvoit reſter d'elle avec nous, elle nous parloit de ſes anciennes réflexions ſur l'état des ames ſéparées des corps. Elle admiroit la ſimplicité des gens qui promettoient à leurs amis de venir leur donner des nouvelles de l'autre monde. Cela, diſoit-elle, eſt auſſi raiſonnable que les contes de revenans qui font mille déſordres, & tourmentent les bonnes femmes, comme ſi les eſprits avoient des voix pour parler, & des mains pour battre (2) !

(2) Platon dit qu'à la mort les ames des juſtes qui n'ont point contracté de ſouillure ſur la terre, ſe dégagent ſeules de la matiere dans

Comment un pur eſprit agiroit-il ſur une ame enfermée dans un corps, & qui, en vertu de cette union, ne peut rien appercevoir que par l'entremiſe de ſes organes? Il n'y a pas de ſens à cela. Mais j'avoue que je ne vois point ce qu'il y a d'abſurde à ſuppoſer qu'une ame libre d'un corps qui jadis habita la terre puiſſe y revenir encore, errer, demeurer peut-être autour de ce qui lui fut cher; non pas pour nous avertir de ſa préſence; elle n'a nul moyen pour cela; non pas pour agir ſur nous & nous communiquer ſes penſées; elle n'a point de priſe pour ébranler les organes de notre cerveau; non pas pour appercevoir non plus ce que nous faiſons, car il faudroit qu'elle eût des ſens; mais pour connoître elle-même ce que nous penſons & ce que nous ſentons, par une communication immédiate, ſemblable à celle par laquelle Dieu lit nos penſées dès cette vie, & par laquelle nous lirons réciproquement les ſiennes dans l'autre, puiſque nous le verrons face-à-face (3). Car enfin ajouta-t-elle en regardant le Miniſtre, à quoi ſerviroient des ſens lorſqu'ils n'auront plus rien à faire? L'Etre éternel ne ſe voit ni ne s'entend; il ſe fait ſentir; il ne parle ni aux yeux ni aux oreilles, mais au cœur.

toute leur pureté. Quant à ceux qui ſe ſont ici-bas aſſervis à leurs paſſions, il ajoute que leurs ames ne reprennent point ſitôt leur pureté primitive, mais qu'elles entraînent avec elles des parties terreſtres qui les tiennent comme enchaînées autour des débris de leurs corps; voilà, dit-il, ce qui produit ces ſimulacres ſenſibles qu'on voit quelquefois errans ſur les cimetieres, en attendant de nouvelles tranſmigrations. C'eſt une manie commune aux Philoſophes de tous les âges de nier ce qui eſt, & d'expliquer ce qui n'eſt pas.

(3) Cela me paroit très-bien dit: car qu'eſt-ce que voir Dieu face-à-face, ſi ce n'eſt lire dans la ſuprême Intelligence?

Je compris à la réponſe du Paſteur & à quelques ſignes d'intelligence, qu'un des points ci-devant conteſtés entre eux étoit la réſurrection des corps. Je m'apperçus auſſi que je commençois à donner un peu plus d'attention aux articles de la religion de Julie où la foi ſe rapprochoit de la raiſon.

Elle ſe complaiſoit tellement à ſes idées, que quand elle n'eût pas pris ſon parti ſur ſes anciennes opinions, c'eût été une cruauté d'en détruire une qui lui ſembloit ſi douce dans l'état où elle ſe trouvoit. Cent fois, diſoit-elle, j'ai pris plus de plaiſir à faire quelque bonne œuvre en imaginant ma mere préſente, qui liſoit dans le cœur de ſa fille & l'applaudiſſoit. Il y a quelque choſe de ſi conſolant à vivre encore ſous les yeux de ce qui nous fut cher ! Cela fait qu'il ne meurt qu'à moitié pour nous. Vous pouvez juger ſi durant ces diſcours la main de Claire étoit ſouvent ſerrée.

Quoique le Paſteur répondît à tout avec beaucoup de douceur & de modération, & qu'il affectât même de ne la contrarier en rien, de peur qu'on ne prît ſon ſilence ſur d'autres points pour un aveu, il ne laiſſa pas d'être Eccléſiaſtique un moment, & d'expoſer ſur l'autre vie une doctrine oppoſée. Il dit que l'immenſité, la gloire & les attributs de Dieu ſeroient le ſeul objet dont l'ame des bienheureux ſeroit occupée, que cette contemplation ſublime effaceroit tout autre ſouvenir, qu'on ne ſe verroit point, qu'on ne ſe reconnoîtroit point, même dans le Ciel, & qu'à cet aſpect raviſſant on ne ſongeroit plus à rien de terreſtre.

Cela peut être, reprit Julie; il y a ſi loin de la baſſeſſe de nos penſées à l'eſſence divine, que nous ne pouvons juger des effets qu'elle produira ſur nous que quand nous ſerons en état de la contempler. Toutefois ne pouvant maintenant raiſonner que ſur mes idées, j'avoue que je me ſens des affections ſi cheres, qu'il m'en coûteroit de penſer que je ne les aurai plus. Je me ſuis même fait une eſpece d'argument qui flatte mon eſpoir. Je me dis qu'une partie de mon bonheur conſiſtera dans le témoignage d'une bonne conſcience. Je me ſouviendrai donc de ce que j'aurai fait ſur la terre; je me ſouviendrai donc auſſi des gens qui m'y ont été chers; ils me le ſeront donc encore : ne les voir plus (4) ſeroit une peine, & le ſéjour des bienheureux n'en admet point. Au reſte, ajouta-t-elle en regardant le Miniſtre d'un air aſſez gai, ſi je me trompe, un jour ou deux d'erreur ſeront bientôt paſſés. Dans peu j'en ſaurai là-deſſus plus que vous-même. En attendant, ce qu'il y a pour moi de très-ſûr, c'eſt que tant que je me ſouviendrai d'avoir habité la terre, j'aimerai ceux que j'y ai aimés, & mon Paſteur n'aura pas la derniere place.

Ainſi ſe paſſerent les entretiens de cette journée, où la ſécurité, l'eſpérance, le repos de l'ame brillerent plus que jamais dans celle de Julie, & lui donnoient d'avance, au

(4) Il eſt aiſé de comprendre que par ce mot *voir*, elle entend un pur acte de l'entendement, ſemblable à celui par lequel Dieu nous voit & par lequel nous verrons Dieu. Les ſens ne peuvent imaginer l'immédiate communication des eſprits : mais la raiſon la conçoit très-bien, & mieux, ce me ſemble, que la communication du mouvement dans les corps.

jugement

jugement du Miniſtre, la paix des bienheureux dont elle alloit augmenter le nombre. Jamais elle ne fut plus tendre, plus vraie, plus careſſante, plus aimable, en un mot, plus elle-même. Toujours du ſens, toujours du ſentiment, toujours la fermeté du ſage, & toujours la douceur du chrétien. Point de prétention, point d'apprêt, point de ſentence; par-tout la naïve expreſſion de ce qu'elle ſentoit; par-tout la ſimplicité de ſon cœur. Si quelquefois elle contraignoit les plaintes que la ſouffrance auroit dû lui arracher, ce n'étoit point pour jouer l'intrépidité ſtoïque, c'étoit de peur de navrer ceux qui étoient autour d'elle, & quand les horreurs de la mort faiſoient quelque inſtant pâtir la nature, elle ne cachoit point ſes frayeurs, elle ſe laiſſoit conſoler. Sitôt qu'elle étoit remiſe, elle conſoloit les autres. On voyoit, on ſentoit ſon retour, ſon air careſſant le diſoit à tout le monde. Sa gaieté n'étoit point contrainte, ſa plaiſanterie même étoit touchante; on avoit le ſourire à la bouche, & les yeux en pleurs. Otez cet effroi qui ne permet pas de jouir de ce qu'on va perdre, elle plaiſoit plus, elle étoit plus aimable qu'en ſanté même, & le dernier jour de ſa vie en fut auſſi le plus charmant.

Vers le ſoir elle eut encore un accident, qui bien moindre que celui dû matin, ne lui permit pas de voir long-tems ſes enfans. Cependant elle remarqua qu'Henriette étoit changée; on lui dit qu'elle pleuroit beaucoup & ne mangeoit point. On ne la guérira pas de cela, dit-elle en regardant Claire; la maladie eſt dans le ſang.

Se ſentant bien revenue, elle voulut qu'on ſoupât dans ſa chambre. Le Médecin s'y trouva comme le matin. La Fan-

chon, qu'il faloit toujours avertir, quand elle devoit venir manger à notre table, vint ce ſoir-là ſans ſe faire appeller. Julie s'en apperçut & ſourit. Oui, mon enfant, lui dit-elle, ſoupe encore avec moi ce ſoir; tu auras plus long-tems ton mari que ta maîtreſſe. Puis elle me dit, je n'ai pas beſoin de vous recommander Claude Anet: non, repris-je, tout ce que vous avez honoré de votre bienveillance n'a pas beſoin de m'être recommandé.

Le ſouper fut encore plus agréable que je ne m'y étois attendu. Julie voyant qu'elle pouvoit ſoutenir la lumiere, fit approcher la table, &, ce qui ſembloit inconcevable dans l'état où elle étoit, elle eut appétit. Le Médecin, qui ne voyoit plus d'inconvénient à le ſatisfaire, lui offrit un blanc de poulet; non, dit-elle, mais je mangerois bien de cette Ferra (5). On lui en donna un petit morceau; elle le mangea avec un peu de pain & le trouva bon. Pendant qu'elle mangeoit, il faloit voir Madame d'Orbe la regarder; il faloit le voir, car cela ne peut ſe dire. Loin que ce qu'elle avoit mangé lui fît mal, elle en parut mieux le reſte du ſouper. Elle ſe trouva même de ſi bonne humeur qu'elle s'aviſa de remarquer par forme de reproche, qu'il y avoit long-tems que je n'avois bu de vin étranger. Donnez, dit-elle, une bouteille de vin d'Eſpagne à ces Meſſieurs. A la contenance du Médecin, elle vit qu'il s'attendoit à boire du vrai vin d'Eſpagne, & ſourit encore en regardant ſa couſine. J'apperçus auſſi que, ſans faire attention à tout cela, Claire de ſon côté commençoit de tems

(5) Excellent poiſſon particulier au lac de Geneve, & qu'on n'y trouve qu'en certain tems.

à autre à lever les yeux avec un peu d'agitation, tantôt ſur Julie & tantôt ſur Fanchon, à qui ces yeux ſembloient dire ou demander quelque choſe.

Le vin tardoit à venir. On eut beau chercher la clef de la cave, on ne la trouva point, & l'on jugea, comme il étoit vrai, que le Valet-de-chambre du Baron, qui en étoit chargé, l'avoit emportée par mégarde. Après quelques autres informations, il fut clair que la proviſion d'un ſeul jour en avoit duré cinq, & que le vin manquoit ſans que perſonne s'en fût apperçu, malgré pluſieurs nuits de veille (6). Le Médecin tomboit des nues. Pour moi, ſoit qu'il falût attribuer cet oubli à la triſteſſe ou à la ſobriété des domeſtiques, j'eus honte d'uſer avec de telles gens des précautions ordinaires. Je fis enfoncer la porte de la cave, & j'ordonnai que déſormais tout le monde eût du vin à diſcrétion.

La bouteille arrivée, on en but. Le vin fut trouvé excellent. La malade en eut envie. Elle en demanda une cuillerée avec de l'eau : le Médecin le lui donna dans un verre, & voulut qu'elle le bût pur. Ici les coups-d'œil devinrent plus fréquens entre Claire & la Fanchon; mais comme à la dérobée & craignant toujours d'en trop dire.

Le jeûne, la foibleſſe, le régime ordinaire à Julie donnerent au vin une grande activité. Ah! dit-elle, vous m'avez

(6) Lecteurs à beaux laquais, ne demandez point avec un ris moqueur où l'on avoit pris ces gens-là. On vous a répondu d'avance : on ne les avoit point pris, on les avoit faits. Le problême entier dépend d'un point unique : trouvez ſeulement Julie, & tout le reſte eſt trouvé. Les hommes en général ne ſont point ceci ou cela, ils ſont ce qu'on les fait être.

enivrée ! après avoir attendu ſi tard, ce n'étoit pas la peine de commencer, car c'eſt un objet bien odieux qu'une femme ivre. En effet, elle ſe mit à babiller, très-ſenſément pourtant, à ſon ordinaire, mais avec plus de vivacité qu'auparavant. Ce qu'il y avoit d'étonnant, c'eſt que ſon teint n'étoit point allumé ; ſes yeux ne brilloient que d'un feu modéré par la langueur de la maladie ; à la pâleur près, on l'auroit crue en ſanté. Pour alors, l'émotion de Claire devint tout-à-fait viſible. Elle élevoit un œil craintif alternativement ſur Julie, ſur moi, ſur la Fanchon, mais principalement ſur le Médecin : tous ces regards étoient autant d'interrogations qu'elle vouloit & n'oſoit faire. On eût dit toujours qu'elle alloit parler, mais que la peur d'une mauvaiſe réponſe la retenoit ; ſon inquiétude étoit ſi vive, qu'elle en paroiſſoit oppreſſée.

Fanchon, enhardie par tous ces ſignes, hazarda de dire, mais en tremblant & à demi-voix, qu'il ſembloit que Madame avoit un peu moins ſouffert aujourd'hui .... que la derniere convulſion avoit été moins forte .... que la ſoirée .... elle reſta interdite. Et Claire, qui, pendant qu'elle avoit parlé trembloit comme la feuille, leva des yeux craintifs ſur le Médecin, les regards attachés aux ſiens, l'oreille attentive, & n'oſant reſpirer, de peur de ne pas bien entendre ce qu'il alloit dire.

Il eût falu être ſtupide pour ne pas concevoir tout cela. Du Boſſon ſe leve, va tâter le pouls de la malade, & dit : il n'y a point là d'ivreſſe, ni de fievre ; le pouls eſt fort bon. A l'inſtant Claire s'écrie en tendant à demi les deux bras ; hé bien, Monſieur !.... le pouls ?.... la fievre ?.... la voix.

lui manquoit ; mais ſes mains écartées reſtoient toujours en avant ; ſes yeux pétilloient d'impatience ; il n'y avoit pas un muſcle à ſon viſage qui ne fût en action. Le Médecin ne répond rien, reprend le poignet, examine les yeux, la langue, reſte un moment penſif, & dit : Madame, je vous entends bien. Il m'eſt impoſſible de dire à préſent rien de poſitif ; mais ſi demain matin à pareille heure elle eſt encore dans le même état, je vous réponds de ſa vie. A ce mot, Claire part comme un éclair, renverſe deux chaiſes & preſque la table, ſaute au cou du Médecin, l'embraſſe, le baiſe mille fois en ſanglottant & pleurant à chaudes larmes, & toujours avec la même impétuoſité, s'ôte du doigt une bague de prix, la met au ſien malgré lui, & lui dit hors d'haleine : Ah, Monſieur ! ſi vous nous la rendez, vous ne la ſauverez pas ſeule.

Julie vit tout cela. Ce ſpectacle la déchira. Elle regarde ſon amie, & lui dit d'un ton tendre & douloureux : Ah ! cruelle, que tu me fais regretter la vie ! veux-tu me faire mourir déſeſpérée ? Faudra-t-il te préparer deux fois ? Ce peu de mots fut un coup de foudre ; il amortit auſſi-tôt les tranſports de joie ; mais il ne put étouffer tout-à-fait l'eſpoir renaiſſant.

En un inſtant la réponſe du Médecin fut ſçue par toute la maiſon. Ces bonnes gens crurent déjà leur maîtreſſe guérie. Ils réſolurent tout d'une voix de faire au Médecin, ſi elle en revenoit, un préſent en commun pour lequel chacun donna trois mois de ſes gages, & l'argent fut ſur-le-champ conſigné dans les mains de la Fanchon, les uns prêtant aux autres ce qui leur manquoit pour cela. Cet accord ſe fit avec tant d'em-

preſſement, que Julie entendoit de ſon lit le bruit de leurs acclamations. Jugez de l'effet, dans le cœur d'une femme qui ſe ſent mourir! elle me fit ſigne, & me dit à l'oreille : on m'a fait boire juſqu'à la lie la coupe amere & douce de la ſenſibilité.

Quand il fut queſtion de ſe retirer, Mde. d'Orbe, qui partagea le lit de ſa couſine, comme les deux nuits précédentes, fit appeller ſa femme-de-chambre pour relayer cette nuit la Fanchon; mais celle-ci s'indigna de cette propoſition, plus même, ce me ſembla, qu'elle n'eût fait ſi ſon mari ne fût pas arrivé. Mde. d'Orbe s'opiniâtra de ſon côté, & les deux femmes-de-chambre paſſerent la nuit enſemble dans le cabinet. Je la paſſai dans la chambre voiſine, & l'eſpoir avoit tellement ranimé le zele, que ni par ordres ni par menaces je ne pus envoyer coucher un ſeul domeſtique. Ainſi toute la maiſon reſta ſur pied cette nuit avec une telle impatience, qu'il y avoit peu de ſes habitans qui n'euſſent donné beaucoup de leur vie pour être à neuf heures du matin.

J'entendis durant la nuit quelques allées & venues qui ne m'alarmerent pas : mais ſur le matin que tout étoit tranquille, un bruit ſourd frappa mon oreille. J'écoute, je crois diſtinguer des gémiſſemens. J'accours, j'entre, j'ouvre le rideau... St. Preux!... cher St. Preux!... je vois les deux amies ſans mouvement, & ſe tenant embraſſées; l'une évanouie, & l'autre expirante. Je m'écrie, je veux retarder ou recueillir ſon dernier ſoupir, je me précipite. Elle n'étoit plus.

Dessiné par J. H. Moreau le Jeune

Adorateur de Dieu, Julie n'étoit plus. ... Je ne vous dirai pas ce qui ſe fit durant quelques heures. J'ignore ce que je devins moi-même. Revenu du premier ſaiſiſſement, je m'informai de Mde d'Orbe. J'appris qu'il avoit falu la porter dans ſa chambre, & même l'y renfermer : car elle rentroit à chaque inſtant dans celle de Julie, ſe jettoit ſur ſon corps, le réchauffoit du ſien, s'efforçoit de le ranimer, le preſſoit, s'y colloit avec une eſpece de rage, l'appelloit à grands cris de mille noms paſſionnés, & nourriſſoit ſon déſeſpoir de tous ces efforts inutiles.

En entrant, je la trouvai tout-à-fait hors de ſens, ne voyant rien, n'entendant rien, ne connoiſſant perſonne, ſe roulant par la chambre en ſe tordant les mains & mordant les pieds des chaiſes, murmurant d'une voix ſourde quelques paroles extravagantes, puis pouſſant par longs intervalles des cris aigus qui faiſoient treſſaillir. Sa femme-de-chambre au pied de ſon lit, conſternée, épouvantée, immobile, n'oſant ſouffler, cherchoit à ſe cacher d'elle, & trembloit de tout ſon corps. En effet, les convulſions dont elle étoit agitée avoient quelque choſe d'effrayant. Je fis ſigne à la femme-de-chambre de ſe retirer; car je craignois qu'un ſeul mot de conſolation lâché mal-à-propos ne la mît en fureur.

Je n'eſſayai pas de lui parler; elle ne m'eût point écouté, ni même entendu; mais au bout de quelque tems la voyant épuiſée de fatigue, je la pris & la portai dans un fauteuil. Je m'aſſis auprès d'elle, en lui tenant les mains; j'ordonnai qu'on amenât les enfans, & les fis venir autour d'elle.

Malheureuſement, le premier qu'elle apperçut fut préciſément la cauſe innocente de la mort de ſon amie. Cet aſpect la fit frémir. Je vis ſes traits s'altérer, ſes regards s'en détourner avec une eſpece d'horreur, & ſes bras en contraction ſe roidir pour le repouſſer. Je tirai l'enfant à moi. Infortuné! lui dis-je, pour avoir été trop cher à l'une, tu deviens odieux à l'autre; elles n'eurent pas en tout le même cœur. Ces mots l'irriterent violemment, & m'en attirerent de très-piquans. Ils ne laiſſerent pourtant pas de faire impreſſion. Elle prit l'enfant dans ſes bras & s'efforça de le careſſer; ce fut en vain; elle le rendit preſque au même inſtant. Elle continue même à le voir avec moins de plaiſir que l'autre, & je ſuis bien aiſe que ce ne ſoit pas celui-là qu'on a deſtiné à ſa fille.

Gens ſenſibles, qu'euſſiez-vous fait à ma place? Ce que faiſoit Mde. d'Orbe. Après avoir mis ordre aux enfans, à Mde. d'Orbe, aux funérailles de la ſeule perſonne que j'aye aimée, il falut monter à cheval & partir, la mort dans le cœur, pour la porter au plus déplorable pere. Je le trouvai ſouffrant de ſa chûte, agité, troublé de l'accident de ſa fille. Je le laiſſai accablé de douleur, de ces douleurs de vieillard, qu'on n'apperçoit pas au-dehors, qui n'excitent ni geſtes ni cris, mais qui tuent. Il n'y réſiſtera jamais, j'en ſuis ſûr, & je prévois de loin le dernier coup qui manque au malheur de ſon ami. Le lendemain je fis toute la diligence poſſible pour être de retour de bonne heure, & rendre les derniers honneurs à la plus digne des femmes: mais tout n'étoit pas dit encore. Il faloit qu'elle reſſuſcitât,

reſſuſcitât, pour me donner l'horreur de la perdre une ſeconde fois.

En approchant du logis, je vois un de mes gens accourir à perte d'haleine, & s'écrier d'auſſi-loin que je pus l'entendre : Monſieur, Monſieur, hâtez-vous ; Madame n'eſt pas morte. Je ne compris rien à ce propos inſenſé : j'accours toutefois. Je vois la cour pleine de gens qui verſoient des larmes de joie en donnant à grands cris des bénédictions à Madame de Wolmar. Je demande ce que c'eſt ; tout le monde eſt dans le tranſport, perſonne ne peut me répondre : la tête avoit tourné à mes propres gens. Je monte à pas précipités dans l'appartement de Julie. Je trouve plus de vingt perſonnes à genoux autour de ſon lit, & les yeux fixés ſur elle. Je m'approche ; je la vois ſur ce lit habillée & parée ; le cœur me bat ; je l'examine.... Hélas ! elle étoit morte ! Ce moment de fauſſe joie ſitôt & ſi cruellement éteinte fut le plus amer de ma vie. Je ne ſuis pas colere : je me ſentis vivement irrité. Je voulus ſavoir le fond de cette extravagante ſcene. Tout étoit déguiſé, altéré, changé : j'eus toute la peine du monde à démêler la vérité. Enfin j'en vins à bout, & voici l'hiſtoire du prodige.

Mon beau-pere alarmé de l'accident qu'il avoit appris, & croyant pouvoir ſe paſſer de ſon valet-de-chambre, l'avoit envoyé, un peu avant mon arrivée auprès de lui, ſavoir des nouvelles de ſa fille. Le vieux domeſtique, fatigué du cheval, avoit pris un bateau, & traverſant le lac pendant la nuit, étoit arrivé à Clarens le matin même de mon retour. En arrivant il voit la conſternation, il en apprend le ſujet, il

monte en gémiſſant à la chambre de Julie ; il ſe met à genoux aux pieds de ſon lit, il la regarde, il la pleure, il la contemple. Ah! ma bonne maîtreſſe ! ah ! que Dieu ne m'a-t-il pris au lieu de vous ! Moi qui ſuis vieux, qui ne tiens à rien, qui ne ſuis bon à rien, que fais-je ſur la terre ? Et vous qui étiez jeune, qui faiſiez la gloire de votre famille, le bonheur de votre maiſon, l'eſpoir des malheureux.... hélas ! quand je vous vis naître, étoit-ce pour vous voir mourir ? .....

Au milieu des exclamations que lui arrachoient ſon zele & ſon bon cœur, les yeux toujours collés ſur ce viſage, il crut appercevoir un mouvement : ſon imagination ſe frappe : il voit Julie tourner les yeux, le regarder, lui faire un ſigne de tête. Il ſe leve avec tranſport & court par toute la maiſon, en criant que Madame n'eſt pas morte, qu'elle l'a reconnu, qu'il en eſt ſûr, qu'elle en reviendra. Il n'en falut pas davantage ; tout le monde accourt, les voiſins, les pauvres qui faiſoient retentir l'air de leurs lamentations, tous s'écrient, elle n'eſt pas morte ! Le bruit s'en répand & s'augmente : le peuple, ami du merveilleux, ſe prête avidement à la nouvelle ; on la croit comme on la deſire ; chacun cherche à ſe faire fête en appuyant la crédulité commune. Bientôt la défunte n'avoit pas ſeulement fait ſigne, elle avoit agi, elle avoit parlé, & il y avoit vingt témoins oculaires de faits circonſtanciés qui n'arriverent jamais.

Sitôt qu'on crut qu'elle vivoit encore, on fit mille efforts pour la ranimer ; on s'empreſſoit autour d'elle, on lui parloit

'on l'inondoit d'eaux ſpiritueuſes, on touchoit ſi le pouls ne revenoit point. Ses femmes indignées que le corps de leur maîtreſſe reſtât environné d'hommes dans un état ſi négligé, firent ſortir tout le monde, & ne tarderent pas à connoître combien on s'abuſoit. Toutefois ne pouvant ſe réſoudre à détruire une erreur ſi chere, peut-être eſpérant encore elles-mêmes quelque événement miraculeux, elles vêtirent le corps avec ſoin, & quoique ſa garderobe leur eût été laiſſée, elles lui prodiguerent la parure. Enſuite l'expoſant ſur un lit & laiſſant les rideaux ouverts, elles ſe remirent à la pleurer au milieu de la joie publique.

C'étoit au plus fort de cette fermentation que j'étois arrivé. Je reconnus bientôt qu'il étoit impoſſible de faire entendre raiſon à la multitude, que ſi je faiſois fermer la porte & porter le corps à la ſépulture il pourroit arriver du tumulte, que je paſſerois au moins pour un mari parricide qui faiſoit enterrer ſa femme en vie, & que je ſerois en horreur dans tout le pays. Je réſolus d'attendre. Cependant après plus de trente-ſix heures, par l'extrême chaleur qu'il faiſoit, les chairs commençoient à ſe corrompre, & quoique le viſage eût gardé ſes traits & ſa douceur, on y voyoit déjà quelques ſignes d'altération. Je le dis à Madame d'Orbe qui reſtoit demi-morte au chevet du lit. Elle n'avoit pas le bonheur d'être la dupe d'une illuſion ſi groſſiere ; mais elle feignoit de s'y prêter pour avoir un prétexte d'être inceſſamment dans la chambre, d'y navrer ſon cœur à plaiſir, de l'y repaître de ce mortel ſpectacle, de s'y raſſaſier de douleur.

Elle m'entendit, & prenant ſon parti ſans rien dire, elle ſortit de la chambre. Je la vis rentrer un moment après tenant un voile d'or brodé de perles que vous lui aviez apporté des Indes (7). Puis s'approchant du lit, elle baiſa le voile, en couvrit en pleurant la face de ſon amie, & s'écria d'une voix éclatante : " Maudite ſoit l'indigne main " qui jamais levera ce voile ! maudit ſoit l'œil impie qui " verra ce viſage défiguré ! " Cette action, ces mots frapperent tellement les ſpectateurs, qu'auſſi-tôt, comme par une inſpiration ſoudaine, la même imprécation fut répétée par mille cris. Elle a fait tant d'impreſſion ſur tous nos gens & ſur tout le peuple, que la défunte ayant été miſe au cercueil dans ſes habits & avec les plus grandes précautions, elle a été portée & inhumée dans cet état, ſans qu'il ſe ſoit trouvé perſonne aſſez hardi pour toucher au voile (8).

Le ſort du plus à plaindre eſt d'avoir encore à conſoler les autres. C'eſt ce qui me reſte à faire auprès de mon beau-pere, de Mde. d'Orbe, des amis, des parens, des voiſins, & de mes propres gens. Le reſte n'eſt rien; mais mon vieux ami ! mais Mde. d'Orbe ! il faut voir l'affliction de celle-ci pour juger de ce qu'elle ajoute à la mienne. Loin de me ſa-

(7) On voit aſſez que c'eſt le ſonge de St. Preux, dont Mde. d'Orbe avoit l'imagination toujours pleine, qui lui ſuggere l'expédient de ce voile. Je crois que ſi l'on y regardoit de bien près, on trouveroit ce même rapport dans l'accompliſſement de beaucoup de prédictions. L'événement n'eſt pas prédit parce qu'il arrivera; mais il arrive parce qu'il a été prédit.

(8) Le peuple du pays de Vaud, quoique proteſtant, ne laiſſe pas d'être extrêmement ſuperſtitieux.

voir gré de mes ſoins, elle me les reproche ; mes attentions l'irritent, ma froide triſteſſe l'aigrit ; il lui faut des regrets amers ſemblables aux ſiens, & ſa douleur barbare voudroit voir tout le monde au déſeſpoir. Ce qu'il y a de plus déſolant eſt qu'on ne peut compter ſur rien avec elle, & ce qui la ſoulage un moment, la dépite un moment après. Tout ce qu'elle fait, tout ce qu'elle dit approche de la folie, & ſeroit riſible pour des gens de ſang-froid. J'ai beaucoup à ſouffrir ; je ne me rebuterai jamais. En ſervant ce qu'aima Julie, je crois l'honorer mieux que par des pleurs.

Un ſeul trait vous fera juger des autres. Je croyois avoir tout fait en engageant Claire à ſe conſerver pour remplir les ſoins dont la chargea ſon amie. Exténuée d'agitations, d'abſtinences, de veilles, elle ſembloit enfin réſolue à revenir ſur elle-même, à recommencer ſa vie ordinaire, à reprendre ſes repas dans la ſalle à manger. La premiere fois qu'elle y vint, je fis dîner les enfans dans leur chambre, ne voulant pas courir le hazard de cet eſſai devant eux : car le ſpectacle des paſſions violentes de toute eſpece eſt un des plus dangereux qu'on puiſſe offrir aux enfans. Ces paſſions ont toujours dans leurs excès quelque choſe de puérile qui les amuſe, qui les ſéduit, & leur fait aimer ce qu'ils devroient craindre (9). Ils n'en avoient déjà que trop vu.

En entrant, elle jeta un coup-d'œil ſur la table & vit deux couverts. A l'inſtant elle s'aſſit ſur la premiere chaiſe qu'elle

(9) Voilà pourquoi nous aimons tous le théâtre, & pluſieurs d'entre nous les Romans.

trouva derriere elle, ſans vouloir ſe mettre à table ni dire la raiſon de ce caprice. Je crus la deviner, & je fis mettre un troiſieme couvert à la place qu'occupoit ordinairement ſa couſine. Alors elle ſe laiſſa prendre par la main & mener à table ſans réſiſtance, rangeant ſa robe avec ſoin, comme ſi elle eût craint d'embarraſſer cette place vuide. A peine avoit-elle porté la premiere cuillerée de potage à ſa bouche qu'elle la repoſe, & demande d'un ton bruſque ce que faiſoit-là ce couvert, puiſqu'il n'étoit point occupé? Je lui dis qu'elle avoit raiſon, & fis ôter le couvert. Elle eſſaya de manger, ſans pouvoir en venir à bout. Peu-à-peu ſon cœur ſe gonfloit, ſa reſpiration devenoit haute & reſſembloit à des ſoupirs. Enfin, elle ſe leva tout-à-coup de table, s'en retourna dans ſa chambre ſans dire un ſeul mot, ni rien écouter de tout ce que je voulus lui dire, & de toute la journée elle ne prit que du thé.

Le lendemain ce fut à recommencer. J'imaginai un moyen de la ramener à la raiſon par ſes propres caprices, & d'amollir la dureté du déſeſpoir par un ſentiment plus doux. Vous ſavez que ſa fille reſſemble beaucoup à Madame de Wolmar. Elle ſe plaiſoit à marquer cette reſſemblance par des robes de même étoffe, & elle leur avoit apporté de Geneve pluſieurs ajuſtemens ſemblables, dont elles ſe paroient les mêmes jours. Je fis donc habiller Henriette le plus à l'imitation de Julie qu'il fut poſſible, & après l'avoir bien inſtruite, je lui fis occuper à table le troiſieme couvert qu'on avoit mis comme la veille.

Claire, au premier coup-d'œil, comprit mon intention; elle en fut touchée; elle me jetta un regard tendre & obligeant. Ce

fut là le premier de mes ſoins auquel elle parut ſenſible, & j'augurai bien d'un expédient qui la diſpoſoit à l'attendriſſement.

Henriette, fiere de repréſenter ſa petite maman, joua parfaitement ſon rôle, & ſi parfaitement, que je vis pleurer les domeſtiques. Cependant elle donnoit toujours à ſa mere le nom de maman, & lui parloit avec le reſpect convenable. Mais enhardie par le ſuccès, & par mon approbation qu'elle remarquoit fort bien, elle s'aviſa de porter la main ſur une cuiller, & de dire dans une ſaillie : Claire, veux-tu de cela ? Le geſte & le ton de voix furent imités au point que ſa mere en treſſaillit. Un moment après, elle part d'un grand éclat de rire, tend ſon aſſiette en diſant, oui, mon enfant, donne ; tu es charmante : & puis elle ſe mit à manger avec une avidité qui me ſurprit. En la conſidérant avec attention, je vis de l'égarement dans ſes yeux, & dans ſon geſte un mouvement plus bruſque & plus décidé qu'à l'ordinaire. Je l'empêchai de manger davantage, & je fis bien ; car une heure après elle eut une violente indigeſtion qui l'eût infailliblement étouffée, ſi elle eût continué de manger. Dès ce moment, je réſolus de ſupprimer tous ces jeux, qui pouvoient allumer ſon imagination au point qu'on n'en ſeroit plus maître. Comme on guérit plus aiſément de l'affliction que de la folie, il vaut mieux la laiſſer ſouffrir davantage, & ne pas expoſer ſa raiſon.

Voilà, mon cher, à-peu-près où nous en ſommes. Depuis le retour du Baron, Claire monte chez lui tous les matins, ſoit tandis que j'y ſuis, ſoit quand j'en ſors ; ils paſſent une heure ou deux enſemble, & les ſoins qu'elle lui rend facilitent un peu ceux qu'on prend d'elle. D'ailleurs, elle com-

mence à ſe rendre plus aſſidue auprès des enfans. Un des trois a été malade, préciſément celui qu'elle aime le moins. Cet accident lui a fait ſentir qu'il lui reſte des pertes à faire, & lui a rendu le zele de ſes devoirs. Avec tout cela, elle n'eſt pas encore au point de la triſteſſe ; les larmes ne coulent pas encore ; on vous attend pour en répandre, c'eſt à vous de les eſſuyer. Vous devez m'entendre. Penſez au dernier conſeil de Julie ; il eſt venu de moi le premier, & je le crois plus que jamais utile & ſage. Venez vous réunir à tout ce qui reſte d'elle. Son pere, ſon amie, ſon mari, ſes enfans, tout vous attend, tout vous deſire, vous êtes néceſſaire à tous. Enfin, ſans m'expliquer davantage, venez partager & guérir mes ennuis ; je vous devrai peut-être plus que perſonne.

LETTRE

LETTRE XII.

DE JULIE A SAINT PREUX.

Cette lettre étoit incluſe dans la précédente.

IL faut renoncer à nos projets. Tout eſt changé, mon bon ami ; ſouffrons ce changement ſans murmure ; il vient d'une main plus ſage que nous. Nous ſongions à nous réunir : cette réunion n'étoit pas bonne. C'eſt un bienfait du Ciel de l'avoir prévenue ; ſans doute il prévient des malheurs.

Je me ſuis long-tems fait illuſion. Cette illuſion me fut ſalutaire ; elle ſe détruit au moment que je n'en ai plus beſoin. Vous m'avez cru guérie, & j'ai cru l'être. Rendons graces à celui qui fit durer cette erreur autant qu'elle étoit utile ; qui ſait ſi me voyant ſi près de l'abyme, la tête ne m'eût point tourné ? Oui, j'eus beau vouloir étouffer le premier ſentiment qui m'a fait vivre, il s'eſt concentré dans mon cœur. Il s'y réveille au moment qu'il n'eſt plus à craindre ; il me ſoutient quand mes forces m'abandonnent ; il me ranime quand je me meurs. Mon ami, je fais cet aveu ſans honte ; ce ſentiment reſté malgré moi fut involontaire, il n'a rien coûté à mon innocence ; tout ce qui dépend de ma volonté fut pour mon devoir. Si le cœur qui n'en dépend pas fut pour vous, ce fut mon tourment & non pas mon crime. J'ai fait ce que j'ai dû faire ; la vertu me reſte ſans tache, & l'amour m'eſt reſté ſans remords.

J'oſe m'honorer du paſſé; mais qui m'eût pu répondre de l'avenir? Un jour de plus, peut-être, & j'étois coupable! Qu'étoit-ce de la vie entiere paſſée avec vous? Quels dangers j'ai connus ſans le ſavoir! A quels dangers, plus grands j'allois être expoſée! Sans doute je ſentois pour moi les craintes que je croyois ſentir pour vous. Toutes les épreuves ont été faites, mais elles pouvoient trop revenir. N'ai-je pas aſſez vécu pour le bonheur & pour la vertu? Que me reſtoit-il d'utile à tirer de la vie? En me l'ôtant, le Ciel ne m'ôte plus rien de regrettable, & met mon honneur à couvert. Mon ami, je pars au moment favorable, contente de vous & de moi; je pars avec joie, & ce départ n'a rien de cruel. Après tant de ſacrifices, je compte pour peu celui qui me reſte à faire: ce n'eſt que mourir une fois de plus.

Je prévois vos douleurs; je les ſens: vous reſtez à plaindre, je le ſais trop; & le ſentiment de votre affliction eſt la plus grande peine que j'emporte avec moi; mais voyez auſſi que de conſolations je vous laiſſe! Que de ſoins à remplir envers celle qui vous fut chere, vous font un devoir de vous conſerver pour elle! il vous reſte à la ſervir dans la meilleure partie d'elle-même. Vous ne perdez de Julie que ce que vous en avez perdu depuis long-tems. Tout ce qu'elle eut de meilleur vous reſte. Venez vous réunir à ſa famille. Que ſon cœur demeure au milieu de vous. Que tout ce qu'elle aima ſe raſſemble pour lui donner un nouvel être. Vos ſoins, vos plaiſirs, votre amitié, tout ſera ſon ouvrage. Le nœud de votre union formé par elle la fera revivre; elle ne mourra qu'avec le dernier de tous.

Songez qu'il vous reſte une autre Julie, & noubliez pas ce que vous lui devez. Chacun de vous va perdre la moitié de ſa vie, uniſſez-vous pour conſerver l'autre; c'eſt le ſeul moyen qui vous reſte à tous deux de me ſurvivre, en ſervant ma famille & mes enfans. Que ne puis-je inventer des nœuds plus étroits encore pour unir tout ce qui m'eſt cher! Combien vous devez l'être l'un à l'autre! Combien cette idée doit renforcer votre attachement mutuel! Vos objections contre cet engagement vont être de nouvelles raiſons pour le former. Comment pourrez-vous jamais vous parler de moi ſans vous attendrir enſemble? Non, Claire & Julie ſeront ſi bien confondues, qu'il ne ſera plus poſſible à votre cœur de les ſéparer. Le ſien vous rendra tout ce que vous aurez ſenti pour ſon amie, elle en ſera la confidente & l'objet: vous ſerez heureux par celle qui vous reſtera, ſans ceſſer d'être fidele à celle que vous aurez perdue, & après tant de regrets & de peines, avant que l'âge de vivre & d'aimer ſe paſſe, vous aurez brûlé d'un feu légitime & joui d'un bonheur innocent.

C'eſt dans ce chaſte lien que vous pourrez ſans diſtractions & ſans craintes vous occuper des ſoins que je vous laiſſe, & après leſquels vous ne ſerez plus en peine de dire quel bien vous aurez fait ici-bas. Vous le ſavez, il exiſte un homme digne du bonheur auquel il ne ſait pas aſpirer. Cet homme eſt votre libérateur, le mari de l'amie qu'il vous a rendue. Seul, ſans intérêt à la vie, ſans attente de celle qui la ſuit, ſans plaiſir, ſans conſolation, ſans eſpoir, il ſera bientôt le plus infortuné des mortels. Vous lui devez les

ſoins qu'il a pris de vous, & vous ſavez ce qui peut les rendre utiles. Souvenez-vous de ma lettre précédente. Paſſez vos jours avec lui. Que rien de ce qui m'aima ne le quitte. Il vous a rendu le goût de la vertu, montrez-lui en l'objet & le prix. Soyez Chrétien pour l'engager à l'être. Le ſuccès eſt plus près que vous ne penſez : il a fait ſon devoir, je ferai le mien, faites le vôtre. Dieu eſt juſte ; ma confiance ne me trompera pas.

Je n'ai qu'un mot à vous dire ſur mes enfans. Je ſais quels ſoins va vous coûter leur éducation : mais je ſais bien auſſi que ces ſoins ne vous ſeront pas pénibles. Dans les momens de dégoût inſéparables de cet emploi, dites-vous, ils ſont les enfans de Julie, il ne vous coûtera plus rien. M. de Wolmar vous remettra les obſervations que j'ai faites ſur votre mémoire & ſur le caractere de mes deux fils. Cet écrit n'eſt que commencé : je ne vous le donne pas pour regle, je le ſoumets à vos lumieres. N'en faites point des ſavans, faites-en des hommes bienfaiſans & juſtes. Parlez-leur quelquefois de leur mere.... vous ſavez s'ils lui étoient chers.... dites à Marcellin qu'il ne m'en coûta pas de mourir pour lui. Dites à ſon frere que c'étoit pour lui que j'aimerois la vie. Dites leur ..... je me ſens fatiguée. Il faut finir cette lettre. En vous laiſſant mes enfans, je m'en ſépare avec moins de peine ; je crois reſter avec eux.

Adieu, adieu, mon doux ami..... Hélas ! j'acheve de vivre comme j'ai commencé. J'en dis trop, peut-être, en ce moment où le cœur ne déguiſe plus rien.... Eh ! pour-

quoi craindrois-je d'exprimer tout ce que je ſens ? Ce n'eſt plus moi qui te parle ; je ſuis déjà dans les bras de la mort. Quand tu verras cette lettre, les vers rongeront le viſage de ton amante, & ſon cœur où tu ne ſeras plus. Mais mon ame exiſteroit-elle ſans toi, ſans toi quelle félicité goûterois-je ? Non, je ne te quitte pas, je vais t'attendre. La vertu qui nous ſépara ſur la terre, nous unira dans le ſéjour éternel. Je meurs dans cette douce attente. Trop heureuſe d'acheter au prix de ma vie le droit de t'aimer toujours ſans crime, & de te le dire encore une fois.

LETTRE XIII.

DE MDE. D'ORBE A SAINT PREUX.

J'APPRENDS que vous commencez à vous remettre aſſez pour qu'on puiſſe eſpérer de vous voir bientôt ici. Il faut, mon ami, faire effort ſur votre foibleſſe ; il faut tâcher de paſſer les monts avant que l'hiver acheve de vous les fermer. Vous trouverez en ce pays l'air qui vous convient ; vous n'y verrez que douleur & triſteſſe, & peut-être l'affliction commune ſera-t-elle un ſoulagement pour la vôtre. La mienne pour s'exhaler a beſoin de vous. Moi ſeule je ne puis ni pleurer, ni parler, ni me faire entendre. Wolmar m'entend & ne me répond pas. La douleur d'un pere infortuné ſe concentre en lui-même ; il n'en imagine pas une plus cruelle ; il ne la ſait ni voir ni ſentir : il n'y a plus d'épanchement

pour les vieillards. Mes enfans m'attendriſſent & ne ſavent pas s'attendrir. Je ſuis ſeule au milieu de tout le monde. Un morne ſilence regne autour de moi. Dans mon ſtupide abattement je n'ai plus de commerce avec perſonne. Je n'ai qu'aſſez de force & de vie pour ſentir les horreurs de la mort. O venez, vous qui partagez ma perte! venez partager mes douleurs : venez nourrir mon cœur de vos regrets; venez l'abreuver de vos larmes. C'eſt là ſeule conſolation que je puiſſe attendre ; c'eſt le ſeul plaiſir qui me reſte à goûter.

Mais avant que vous arriviez, & que j'apprenne votre avis ſur un projet dont je ſais qu'on vous a parlé, il eſt bon que vous ſachiez le mien d'avance. Je ſuis ingénue & franche; je ne veux rien vous diſſimuler. J'ai eu de l'amour pour vous, je l'avoue; peut-être en ai-je encore, peut-être en aurai-je toujours; je ne le ſais ni ne le veux ſavoir. On s'en doute, je ne l'ignore pas; je ne m'en fâche ni ne m'en ſoucie. Mais voici ce que j'ai à vous dire, & que vous devez bien retenir. C'eſt qu'un homme qui fut aimé de Julie d'Etange, & pourroit ſe réſoudre à en épouſer une autre, n'eſt à mes yeux qu'un indigne & un lâche que je tiendrois à déshonneur d'avoir pour ami; & quant à moi, je vous déclare que tout homme, quel qu'il puiſſe être, qui déſormais m'oſera parler d'amour, ne m'en reparlera de ſa vie.

Songez aux ſoins qui vous attendent, aux devoirs qui vous ſont impoſés, à celle à qui vous les avez promis. Ses enfans ſe forment & grandiſſent, ſon pere ſe conſume inſenſiblement; ſon mari s'inquiete & s'agite; il a beau faire, il ne peut la

croire anéantie ; ſon cœur, malgré qu'il en ait, ſe révolte contre ſa vaine raiſon. Il parle d'elle, il lui parle, il ſoupire. Je crois déjà voir s'accomplir les vœux qu'elle a faits tant de fois, & c'eſt à vous d'achever ce grand ouvrage. Quels motifs pour vous attirer ici l'un & l'autre ! Il eſt bien digne du généreux Edouard que nos malheurs ne lui aient pas fait changer de réſolution.

Venez donc, chers & reſpectables amis, venez vous réunir à tout ce qui reſte d'elle. Raſſemblons tout ce qui lui fut cher. Que ſon eſprit nous anime ; que ſon cœur joigne tous les nôtres ; vivons toujours ſous ſes yeux. J'aime à croire que du lieu qu'elle habite, du ſéjour de l'éternelle paix, cette ame encore aimante & ſenſible ſe plaît à revenir parmi nous, à retrouver ſes amis pleins de ſa mémoire, à les voir imiter ſes vertus, à s'entendre honorer par eux, à les ſentir embraſſer ſa tombe, & gémir en prononçant ſon nom. Non, elle n'a point quitté ces lieux qu'elle nous rendit ſi charmans. Ils ſont encore tout remplis d'elle. Je la vois ſur chaque objet, je la ſens à chaque pas, à chaque inſtant du jour j'entends les accens de ſa voix. C'eſt ici qu'elle a vécu ; c'eſt ici que repoſe ſa cendre ..... la moitié de ſa cendre. Deux fois la ſemaine, en allant au Temple..... j'apperçois .... j'apperçois le lieu triſte & reſpectable..... Beauté, c'eſt donc là ton dernier aſyle ! ... confiance, amitié, vertus, plaiſirs, folâtres jeux, la terre a tout englouti.... je me ſens entraînée ..... j'approche en friſſonnant .... je crains de fouler cette terre ſacrée.... je crois la ſentir palpiter & frémir ſous mes pieds.... j'entends murmurer une

voix plaintive !... Claire ! ô ma Claire ! où es-tu ? que fais-tu loin de ton amie ?.... Son cercueil ne la contient pas toute entiere.... il attend le reſte de ſa proie.... il ne l'attendra pas long-tems (1).

(1) En achevant de relire ce recueil, je crois voir pourquoi l'intérêt, tout foible qu'il eſt, m'en eſt ſi agréable, & le ſera, je penſe, à tout lecteur d'un bon naturel. C'eſt qu'au moins ce foible intérêt eſt pur & ſans mélange de peine ; qu'il n'eſt point excité par des noirceurs, par des crimes, ni mêlé du tourment de haïr. Je ne ſaurois concevoir quel plaiſir on peut prendre à imaginer & compoſer le perſonnage d'un ſcélérat, à ſe mettre à ſa place tandis qu'on le repréſente, à lui prêter l'éclat le plus impoſant. Je plains beaucoup les auteurs de tant de tragédies pleines d'horreurs, leſquels paſſent leur vie à faire agir & parler des gens qu'on ne peut écouter ni voir ſans ſouffrir. Il me ſemble qu'on devroit gémir d'être condamné à un travail ſi cruel ; ceux qui s'en font un amuſement doivent être bien dévorés du zele de l'utilité publique. Pour moi, j'admire de bon cœur leurs talens & leurs beaux génies ; mais je remercie Dieu de ne me les avoir pas donnés.

Fin de la ſixieme & derniere partie.

LES

LES AMOURS

DE

MILORD EDOUARD BOMSTON (*).

LEs bizarres aventures de Milord Edouard à Rome, étoient trop romaneſques pour pouvoir être mêlées avec celles de Julie, ſans en gâter la ſimplicité. Je me contenterai donc d'en extraire & abréger ici ce qui ſert à l'intelligence de deux ou trois lettres où il en eſt queſtion.

Milord Edouard, dans ſes tournées d'Italie, avoit fait connoiſſance à Rome avec une femme de qualité, Napolitaine, dont il ne tarda pas à devenir fortement amoureux; elle, de ſon côté, conçut pour lui une paſſion violente qui la dévora le reſte de ſa vie, & finit par la mettre au tombeau. Cet homme, âpre & peu galant, mais ardent & ſenſible, extrême & grand en tout, ne pouvoit gueres inſpirer ni ſentir d'attachement médiocre.

Les principes ſtoïques de ce vertueux Anglois inquiétoient la Marquiſe. Elle prit le parti de ſe faire paſſer pour veuve durant l'abſence de ſon mari, ce qui lui fut aiſé, parce qu'ils étoient tous deux étrangers à Rome, & que le Marquis

(*) Cette piece qui paroit pour la premiere fois, a été copiée ſur le manuſcrit original & unique de la main de l'Auteur, qui appartient & exiſte entre les mains de *Mde. la Maréchale de Luxembourg*, qui a bien voulu le confier.

ſervoit dans les troupes de l'Empereur. L'amoureux Edouard ne tarda pas à parler de mariage; la Marquiſe allégua la différence de religion & d'autres prétextes. Enfin ils lierent enſemble un commerce intime & libre, juſqu'à ce qu'Edouard ayant découvert que le mari vivoit, voulut rompre avec elle, après l'avoir accablée des plus vifs reproches; outré de ſe trouver coupable ſans le ſavoir, d'un crime qu'il avoit en horreur.

La Marquiſe, femme ſans principes, mais adroite & pleine de charmes, n'épargna rien pour le retenir & en vint à bout. Le commerce adultere fut ſupprimé, mais les liaiſons continuerent. Toute indigne qu'elle étoit d'aimer, elle aimoit pourtant: il falut conſentir à voir ſans fruit un homme adoré, qu'elle ne pouvoit conſerver autrement, & cette barriere volontaire irritant l'amour des deux côtés, il en devint plus ardent par la contrainte. La Marquiſe ne négligea pas les ſoins qui pouvoient faire oublier à ſon amant ſes réſolutions: elle étoit ſéduiſante & belle; tout fut inutile. L'Anglois reſta ferme; ſa grande ame étoit à l'épreuve. La premiere de ſes paſſions étoit la vertu. Il eût ſacrifié ſa vie à ſa maîtreſſe, & ſa maîtreſſe à ſon devoir. Une fois la ſéduction devint trop preſſante; le moyen qu'il alloit prendre pour s'en délivrer retint la Marquiſe & rendit vains tous ſes piéges. Ce n'eſt point parce que nous ſommes foibles, mais parce que nous ſommes lâches que nos ſens nous ſubjuguent toujours. Quiconque craint moins la mort que le crime, n'eſt jamais forcé d'être criminel.

Il y a peu de ces ames fortes qui entraînent les autres &

les élevent à leur ſphere ; mais il y en a. Celle d'Edouard étoit de ce nombre. La Marquiſe eſpéroit le gagner ; c'étoit lui qui la gagnoit inſenſiblement. Quand les leçons de la vertu prenoient dans ſa bouche les accens de l'amour, il la touchoit, il la faiſoit pleurer ; ſes feux ſacrés animoient cette ame rampante ; un ſentiment de juſtice & d'honneur y portoit ſon charme étranger ; le vrai beau commençoit à lui plaire : ſi le méchant pouvoit changer de nature, le cœur de la Marquiſe en auroit changé.

L'amour ſeul profita de ces émotions légeres ; il en acquit plus de délicateſſe : elle commença d'aimer avec généroſité ; avec un tempérament ardent & dans un climat où les ſens ont tant d'empire, elle oublia ſes plaiſirs pour ſonger à ceux de ſon amant, & ne pouvant les partager, elle voulut au moins qu'il les tînt d'elle. Telle fut de ſa part l'interprétation favorable d'une démarche où ſon caractere & celui d'Edouard qu'elle connoiſſoit bien, pouvoient faire trouver un rafinement de ſéduction.

Elle n'épargna ni ſoins, ni dépenſe, pour faire chercher dans tout Rome une jeune perſonne facile & ſûre ; on la trouva, non ſans peine. Un ſoir, après un entretien fort tendre, elle la lui préſenta ; diſpoſez-en, lui dit-elle, avec un ſourire ; qu'elle jouiſſe du prix de mon amour ; mais qu'elle ſoit la ſeule. C'eſt aſſez pour moi ſi quelquefois auprès d'elle vous ſongez à la main dont vous la tenez. Elle voulut ſortir, Edouard la retint. Arrêtez, lui dit-il ; ſi vous me croyez aſſez lâche pour profiter de votre offre dans votre propre maiſon, le ſacrifice n'eſt pas d'un grand prix, & je ne vaux pas la

peine d'être beaucoup regretté. Puiſque vous ne devez pas être à moi, je ſouhaite, dit la Marquiſe, que vous ne ſoyez à perſonne; mais ſi l'amour doit perdre ſes droits, ſouffrez au moins qu'il en diſpoſe. Pourquoi mon bienfait vous eſt-il à charge? Avez-vous peur d'être un ingrat? Alors elle l'obligea d'accepter l'adreſſe de Laure, (c'étoit le nom de la jeune perſonne) & lui fit jurer qu'il s'abſtiendroit de tout autre commerce. Il dut être touché, il le fut. Sa reconnoiſſance lui donna plus de peine à contenir que ſon amour, & ce fut le piége le plus dangereux que la Marquiſe lui ait tendu de ſa vie.

Extrême en tout, ainſi que ſon amant, elle fit ſouper Laure avec elle, & lui prodigua ſes careſſes, comme pour jouir avec plus de pompe du plus grand ſacrifice que l'amour ait jamais fait. Edouard pénétré ſe livroit à ſes tranſports; ſon ame émue & ſenſible s'exhaloit dans ſes regards, dans ſes geſtes, il ne diſoit pas un mot qui ne fût l'expreſſion de la paſſion la plus vive. Laure étoit charmante; à peine la regardoit-il. Elle n'imita pas cette indifférence; elle regardoit & voyoit, dans le vrai tableau de l'amour, un objet tout nouveau pour elle.

Après le ſoupé, la Marquiſe renvoya Laure, & reſta ſeule avec ſon amant. Elle avoit compté ſur les dangers de ce tête-à-tête; elle ne s'étoit pas trompée en cela; mais comptant qu'il y ſuccomberoit, elle ſe trompa; toute ſon adreſſe ne fit que rendre le triomphe de la vertu plus éclatant & plus douloureux à l'un & à l'autre. C'eſt à cette ſoirée que ſe rapporte, à la fin de la quatrieme partie de Julie, l'admiration de St. Preux pour la force de ſon ami.

Edouard étoit vertueux, mais homme. Il avoit toute la ſimplicité du véritable honneur, & rien de ces fauſſes bienſéances qu'on lui ſubſtitue, & dont les gens du monde font ſi grand cas. Après pluſieurs jours paſſés dans les mêmes tranſports près de la Marquiſe, il ſentit augmenter le péril; & prêt à ſe laiſſer vaincre, il aima mieux manquer de délicateſſe que de vertu; il fut voir Laure.

Elle treſſaillit à ſa vue: il la trouva triſte, il entreprit de l'égayer, & ne crut pas avoir beſoin de beaucoup de ſoins pour y réuſſir. Cela ne lui fut pas ſi facile qu'il l'avoit cru. Ses careſſes furent mal reçues, ſes offres furent rejettées d'un air qu'on ne prend point en diſputant ce qu'on veut accorder.

Un accueil auſſi ridicule ne le rebuta pas, il l'irrita. Devoit-il des égards d'enfant à une fille de cet ordre? Il uſa ſans ménagement de ſes droits. Laure, malgré ſes cris, ſes pleurs, ſa réſiſtance, ſe ſentant vaincue, fait un effort, s'élance à l'autre extrêmité de la chambre, & lui crie d'une voix animée; tuez-moi ſi vous voulez; jamais vous ne me toucherez vivante. Le geſte, le regard, le ton, n'étoient pas équivoques. Edouard dans un étonnement qu'on ne peut concevoir, ſe calme, la prend par la main, la fait raſſeoir, s'aſſeye à côté d'elle, & la regardant ſans parler, attend froidement le dénouement de cette Comédie.

Elle ne diſoit rien; elle avoit les yeux baiſſés; ſa reſpiration étoit inégale, ſon cœur palpitoit, & tout marquoit en elle une agitation extraordinaire. Edouard rompit enfin le ſilence pour lui demander ce que ſignifioit cette étrange ſcene? Me ſerois-je trompé, lui dit-il? Ne ſeriez-vous point Lauretta

Piſana ? Plût à Dieu, dit-elle d'une voix tremblante. Quoi donc ! reprit-il avec un ſourire moqueur ; auriez-vous par hazard changé de métier ? Non, dit Laure ; je ſuis toujours la même : on ne revient plus de l'état où je ſuis. Il trouva dans ce tour de phraſe, & dans l'accent dont il fut prononcé, quelque choſe de ſi extraordinaire, qu'il ne ſavoit plus que penſer & qu'il crut que cette fille étoit devenue folle. Il continua ; pourquoi donc, charmante Laure, ai-je ſeul l'excluſion ? Dites-moi ce qui m'attire votre haine. Ma haine ! s'écria-t-elle d'un ton plus vif. Je n'ai point aimé ceux que j'ai reçus. Je puis ſouffrir tout le monde hors vous ſeul.

Mais pourquoi cela ? Laure, expliquez-vous mieux, je ne vous entends point. Eh ! m'entends-je moi-même ! Tout ce que je ſais, c'eſt que vous ne me toucherez jamais..... Non ! s'écria-t-elle encore avec emportement, jamais vous ne me toucherez. En me ſentant dans vos bras, je ſongerois que vous n'y tenez qu'une fille publique, & j'en mourrois de rage.

Elle s'animoit en parlant. Edouard apperçut dans ſes yeux des ſignes de douleur & de déſeſpoir qui l'attendrirent. Il prit, avec des manieres moins mépriſantes, un ton plus honnête & plus careſſant. Elle ſe cachoit le viſage ; elle évitoit ſes regards. Il lui prit la main d'un air affectueux. A peine elle ſentit cette main, qu'elle y porta la bouche & la preſſa de ſes levres en pouſſant des ſanglots & verſant des torrens de larmes.

Ce langage, quoiqu'aſſez clair, n'étoit pas précis. Edouard ne l'amena qu'avec peine à lui parler plus nettement. La pudeur éteinte étoit revenue avec l'amour, & Laure n'avoit jamais

prodigué ſa perſonne avec tant de honte qu'elle en eut d'avouer qu'elle aimoit.

A peine cet amour étoit-il né, qu'il étoit déjà dans toute ſa force. Laure étoit vive & ſenſible ; aſſez belle pour faire une paſſion ; aſſez tendre pour la partager. Mais vendue par d'indignes parens dès ſa premiere jeuneſſe, ſes charmes ſouillés par la débauche avoient perdu leur empire. Au ſein des honteux plaiſirs, l'amour fuyoit devant elle ; de malheureux corrupteurs ne pouvoient ni le ſentir ni l'inſpirer. Les corps combuſtibles ne brûlent point d'eux-mêmes ; qu'une étincelle approche, & tout part. Ainſi prit feu le cœur de Laure aux tranſports de ceux d'Edouard & de la Marquiſe. A ce nouveau langage, elle ſentit un frémiſſement délicieux : elle prêtoit une oreille attentive ; ſes avides regards ne laiſſoient rien échapper. La flamme humide qui ſortoit des yeux de l'amant, pénétroit par les ſiens juſqu'au fond du cœur ; un ſang plus brûlant couloit dans ſes veines ; la voix d'Edouard avoit un accent qui l'agitoit ; le ſentiment lui ſembloit peint dans tous ſes geſtes ; tous ſes traits animés par la paſſion la lui faiſoient reſſentir. Ainſi la premiere image de l'amour lui fit aimer l'objet qui la lui avoit offerte. S'il n'eût rien ſenti pour une autre, peut-être n'eût-elle rien ſenti pour lui.

Toute cette agitation la ſuivit chez elle. Le trouble de l'amour naiſſant eſt toujours doux. Son premier mouvement fut de ſe livrer à ce nouveau charme ; le ſecond fut d'ouvrir les yeux ſur elle. Pour la premiere fois de ſa vie elle vit ſon état ; elle en eut horreur. Tout ce qui nourrit l'eſ-

pérance & les desirs des amans, se tournoit en désespoir dans son ame. La possession de ce qu'elle aimoit n'offroit à ses yeux que l'opprobre d'une abjecte & vile créature, à laquelle on prodigue son mépris avec ses caresses; dans le prix d'un amour heureux elle ne vit que l'infame prostitution. Ses tourmens les plus insupportables lui venoient ainsi de ses propres desirs. Plus il lui étoit aisé de les satisfaire, plus son sort lui sembloit affreux; sans honneur, sans espoir, sans ressources, elle ne connut l'amour que pour en regretter les délices. Ainsi commencerent ses longues peines, & finit son bonheur d'un moment.

La passion naissante qui l'humilioit à ses propres yeux, l'élevoit à ceux d'Edouard. La voyant capable d'aimer, il ne la mépriſa plus. Mais quelles consolations pouvoit-elle attendre de lui? Quel sentiment pouvoit-il lui marquer, si ce n'est le foible intérêt qu'un cœur honnête qui n'est pas libre peut prendre à un objet de pitié, qui n'a plus d'honneur qu'assez pour sentir sa honte.

Il la consola comme il put, & promit de la venir revoir. Il ne lui dit pas un mot de son état, pas même pour l'exhorter d'en sortir. Que servoit d'augmenter l'effroi qu'elle en avoit, puisque cet effroi même la faisoit désespérer d'elle? Un seul mot sur un tel sujet tiroit à conséquence & sembloit la rapprocher de lui: c'étoit ce qui ne pouvoit jamais être. Le plus grand malheur des métiers infames est qu'on ne gagne rien à les quitter.

Après une seconde visite, Edouard n'oubliant pas la magnificence angloise, lui envoya un cabinet de laque & plusieurs

pluſieurs bijoux d'Angleterre. Elle lui renvoya le tout avec ce billet.

» J'ai perdu le droit de refuſer des préſens. J'oſe pourtant » vous renvoyer le vôtre ; car peut-être n'aviez-vous pas » deſſein d'en faire un ſigne de mépris. Si vous le renvoyez » encore, il faudra que je l'accepte ; mais vous avez une » bien cruelle généroſité ».

Edouard fut frappé de ce billet, il le trouvoit à la fois humble & fier. Sans ſortir de la baſſeſſe de ſon état, Laure y montroit une ſorte de dignité. C'étoit preſque effacer ſon opprobre à force de s'en avilir. Il avoit ceſſé d'avoir du mépris pour elle ; il commença de l'eſtimer. Il continua de la voir ſans plus parler de préſent ; & s'il ne s'honora pas d'être aimé d'elle, il ne put s'empêcher de s'en applaudir.

Il ne cacha pas ſes viſites à la Marquiſe. Il n'avoit nulle raiſon de les lui cacher ; & c'eût été de ſa part une ingratitude. Elle en voulut ſavoir davantage. Il jura qu'il n'avoit point touché Laure. Sa modération eut un effet tout contraire à celui qu'il en attendoit. Quoi ! s'écria la Marquiſe en fureur ; vous la voyez & ne la touchez point ? Qu'allez-vous donc faire chez elle ? Alors s'éveilla cette jalouſie infernale qui la fit cent fois attenter à la vie de l'un & de l'autre, & la conſuma de rage juſqu'au moment de ſa mort.

D'autres circonſtances acheverent d'allumer cette paſſion furieuſe, & rendirent cette femme à ſon vrai caractere. J'ai déjà remarqué que dans ſon integre probité Edouard man-

quoit de délicateſſe. Il fit à la Marquiſe le même préſent que lui avoit renvoyé Laure. Elle l'accepta ; non par avarice, mais parce qu'ils étoient ſur le pied de s'en faire l'un à l'autre ; échange auquel, à la vérité, la Marquiſe ne perdoit pas. Malheureuſement elle vint à ſavoir la premiere deſtination de ce préſent, & comment il lui étoit revenu. Je n'ai pas beſoin de dire qu'à l'inſtant tout fut briſé & jetté par les fenêtres. Qu'on juge de ce que dut ſentir en pareil cas une maîtreſſe jalouſe, & une femme de qualité.

Cependant plus Laure ſentoit ſa honte, moins elle tentoit de s'en délivrer ; elle y reſtoit par déſeſpoir, & le dédain qu'elle avoit pour elle-même réjailliſſoit ſur ſes corrupteurs. Elle n'étoit pas fiere ; quel droit eût-elle eu de l'être ? Mais un profond ſentiment d'ignominie qu'on voudroit en vain repouſſer ; l'affreuſe triſteſſe de l'opprobre qui ſe ſent & ne peut ſe fuir ; l'indignation d'un cœur qui s'honore encore, & ſe ſent à jamais déshonoré ; tout verſoit le remords & l'ennui ſur des plaiſirs abhorrés par l'amour. Un reſpect étranger à ces ames viles, leur faiſoit oublier le ton de la débauche ; un trouble involontaire empoiſonnoit leurs tranſports, & touchés du ſort de leur victime, ils s'en retournoient pleurant ſur elle & rougiſſant d'eux.

La douleur la conſumoit. Édouard qui peu-à-peu la prenoit en amitié, vit qu'elle n'étoit que trop affligée, & qu'il faloit plutôt la ranimer que l'abattre. Il la voyoit ; c'étoit déjà beaucoup pour la conſoler. Ses entretiens firent plus : ils l'encouragerent. Ses diſcours élevés & grands rendoient à

ſon ame accablée le reſſort qu'elle avoit perdu. Quel effet ne faiſoient-ils point partant d'une bouche aimée, & pénétrant dans un cœur bien né que le ſort livroit à la honte, mais que la nature avoit fait pour l'honnêteté? C'eſt dans ce cœur qu'ils trouvoient de la priſe, & qu'ils portoient avec fruit les leçons de la vertu.

Par ces ſoins bienfaiſans, il la fit enfin mieux penſer d'elle. S'il n'y a de flétriſſure éternelle que celle d'un cœur corrompu, je ſens en moi de quoi pouvoir effacer ma honte. Je ſerai toujours mépriſée, mais je ne mériterai plus de l'être; je ne me mépriſerai plus. Echappée à l'horreur du vice, celle du mépris m'en ſera moins amere. Eh! que m'importent les dédains de toute la terre, quand Edouard m'eſtimera? Qu'il voye ſon ouvrage & qu'il s'y complaiſe; ſeul il me dédommagera de tout. Quand l'honneur n'y gagneroit rien, du moins l'amour y gagnera. Oui, donnons au cœur qu'il enflamme une habitation plus pure. Sentiment délicieux! je ne profanerai plus tes tranſports. Je ne puis être heureuſe; je ne le ſerai jamais, je le ſais. Hélas! Je ſuis indigne des careſſes de l'amour, mais je n'en ſouffrirai jamais d'autres.

Son état étoit trop violent pour pouvoir durer; mais quand elle tenta d'en ſortir, elle y trouva des difficultés qu'elle n'avoit pas prévues. Elle éprouva que celle qui renonce au droit ſur ſa perſonne, ne le recouvre pas comme il lui plaît, & que l'honneur eſt une ſauve-garde civile qui laiſſe bien foibles ceux qui l'ont perdu. Elle ne trouva d'autre parti pour ſe retirer de l'oppreſſion, que d'aller bruſquement ſe jetter

dans un Couvent & d'abandonner ſa maiſon preſque au pillage ; car elle vivoit dans une opulence commune à ſes pareilles, ſur-tout en Italie, quand l'âge & la figure les font valoir. Elle n'avoit rien dit à Bomſton de ſon projet, trouvant une ſorte de baſſeſſe à en parler avant l'exécution. Quand elle fut dans ſon aſyle, elle le lui marqua par un billet, le priant de la protéger contre les gens puiſſans qui s'intéreſſoient à ſon déſordre & que ſa retraite alloit offenſer. Il courut chez elle aſſez tôt pour ſauver ſes effets. Quoiqu'étranger dans Rome, un grand ſeigneur conſidéré, riche, & plaidant avec force la cauſe de l'honnêteté, y trouva bientôt aſſez de crédit pour la maintenir dans ſon Couvent, & même l'y faire jouir d'une penſion que lui avoit laiſſé le Cardinal, auquel ſes parens l'avoient vendue.

Il fut la voir. Elle étoit belle ; elle aimoit ; elle étoit pénitente ; elle lui devoit tout ce qu'elle alloit être. Que de titres pour toucher un cœur comme le ſien ! Il vint plein de tous les ſentimens qui peuvent porter au bien les cœurs ſenſibles ; il n'y manquoit que celui qui pouvoit la rendre heureuſe, & qui ne dépendoit pas de lui. Jamais elle n'en avoit tant eſpéré ; elle étoit tranſportée ; elle ſe ſentoit déjà dans l'état auquel on remonte ſi rarement. Elle diſoit ; je ſuis honnête ; un homme vertueux s'intéreſſe à moi : Amour, je ne regrette plus les pleurs, les ſoupirs que tu me coûtes ; tu m'as déjà payé de tout. Tu fis ma force & tu fais ma récompenſe ; en me faiſant aimer mes devoirs, tu deviens le premier de tous. Quel bonheur n'étoit réſervé qu'à moi ſeule. C'eſt l'amour qui m'éleve & m'honore ; c'eſt lui qui m'arrache au crime,

à l'opprobre ; il ne peut plus ſortir de mon cœur qu'avec la vertu. O Edouard ! quand je redeviendrai mépriſable, j'aurai ceſſé de t'aimer.

Cette retraite fit du bruit : les ames baſſes, qui jugent des autres par elles-mêmes, ne purent imaginer qu'Edouard n'eût mis à cette affaire que de l'intérêt & de l'honnêteté. Laure étoit trop aimable pour que les ſoins qu'un homme prenoit d'elle ne fuſſent pas toujours ſuſpects. La Marquiſe qui avoit ſes eſpions fut inſtruite de tout la premiere, & ſes emportemens qu'elle ne put contenir acheverent de divulguer ſon intrigue. Le bruit en parvint au Marquis juſqu'à Vienne ; & l'hiver ſuivant il vint à Rome chercher un coup d'épée pour rétablir ſon honneur qui n'y gagna rien.

Ainſi commencerent ces doubles liaiſons, qui, dans un pays comme l'Italie, expoſerent Edouard à mille périls de toute eſpece ; tantôt de la part d'un militaire outragé, tantôt de la part d'une femme jalouſe & vindicative ; tantôt de la part de ceux qui s'étoient attachés à Laure & que ſa perte mit en fureur. Liaiſons bizarres s'il en fut jamais, qui l'environnant de périls ſans utilité le partageoient entre deux maîtreſſes paſſionnées, ſans en pouvoir poſſéder aucune ; refuſé de la courtiſane qu'il n'aimoit pas, refuſant l'honnête femme qu'il adoroit ; toujours vertueux, il eſt vrai ; mais croyant toujours ſervir la ſageſſe en n'écoutant que ſes paſſions.

Il n'eſt pas aiſé de dire quelle eſpece de ſympathie pouvoit unir deux caracteres ſi oppoſés que ceux d'Edouard &

de la Marquiſe; mais malgré la différence de leurs principes, ils ne purent jamais ſe détacher parfaitement l'un de l'autre. On peut juger du déſeſpoir de cette femme emportée quand elle crut s'être donnée une rivale, & quelle rivale ! par ſon imprudente généroſité. Les reproches, les dédains, les outrages, les menaces, les tendres careſſes, tout fut employé tour-à-tour pour détacher Edouard de cet indigne commerce, où jamais elle ne put croire que ſon cœur n'eût point de part. Il demeura ferme; il l'avoit promis. Laure avoit borné ſon eſpérance & ſon bonheur à le voir quelquefois. Sa vertu naiſſante avoit beſoin d'appui, elle tenoit à celui qui l'avoit fait naître; c'étoit à lui de la ſoutenir. Voilà ce qu'il diſoit à la Marquiſe, à lui-même; & peut-être ne ſe diſoit-il pas tout. Où eſt l'homme aſſez ſévere pour fuir les regards d'un objet charmant, qui ne lui demande que de ſe laiſſer aimer? où eſt celui dont les larmes de deux beaux yeux n'enflent pas un peu le cœur honnête? où eſt l'homme bienfaiſant dont l'utile amour-propre n'aime pas à jouir du fruit de ſes ſoins. Il avoit rendu Laure trop eſtimable pour ne faire que l'eſtimer.

La Marquiſe n'ayant pu obtenir qu'il ceſſât de voir cette infortunée, devint furieuſe; ſans avoir le courage de rompre avec lui, elle le prit dans une eſpece d'horreur. Elle frémiſſoit en voyant entrer ſon carroſſe, le bruit de ſes pas en montant l'eſcalier la faiſoit palpiter d'effroi. Elle étoit prête à ſe trouver mal à ſa vue. Elle avoit le cœur ſerré tant qu'il reſtoit auprès d'elle; quand il partoit elle l'accabloit d'imprécations; ſitôt qu'elle ne le voyoit plus elle pleuroit

de rage ; elle ne parloit que de vengeance : ſon dépit ſanguinaire ne lui dictoit que des projets dignes d'elle. Elle fit pluſieurs fois attaquer Edouard ſortant du Couvent de Laure. Elle lui tendit des piéges à elle-même pour l'en faire ſortir & l'enlever. Tout cela ne put le guérir. Il retournoit le lendemain chez celle qui l'avoit voulu faire aſſaſſiner la veille, & toujours avec ſon chimérique projet de la rendre à la raiſon, il expoſoit la ſienne, & nourriſſoit ſa foibleſſe du zele de ſa vertu.

Au bout de quelques mois, le Marquis, mal guéri de ſa bleſſure, mourut en Allemagne, peut-être de douleur de la mauvaiſe conduite de ſa femme. Cet événement qui devoit rapprocher Edouard de la Marquiſe, ne ſervit qu'à l'en éloigner encore plus. Il lui trouva tant d'empreſſement à mettre à profit ſa liberté recouvrée, qu'il frémit de s'en prévaloir. Le ſeul doute ſi la bleſſure du Marquis n'avoit point contribué à ſa mort effraya ſon cœur, & fit taire ſes deſirs. Il ſe diſoit : les droits d'un époux meurent avec lui pour tout autre, mais pour ſon meurtrier ils lui ſurvivent & deviennent inviolables. Quand l'humanité, la vertu, les loix ne preſcriroient rien ſur ce point, la raiſon ſeule ne nous dit-elle pas que les plaiſirs attachés à la reproduction des hommes ne doivent point être le prix de leur ſang ; ſans quoi les moyens deſtinés à nous donner la vie ſeroient des ſources de mort, & le genre humain périroit par les ſoins qui doivent le conſerver !

Il paſſa pluſieurs années ainſi partagé entre deux maitreſſes ; flottant ſans ceſſe de l'une à l'autre : ſouvent voulant renoncer à toutes deux & n'en pouvant quitter aucune, repouſſé par

cent raiſons, rappellé par mille ſentimens, & chaque jour plus ſerré dans ſes liens par ſes vains efforts pour les rompre: cédant tantôt au penchant, & tantôt au devoir, allant de Londres à Rome & de Rome à Londres ſans pouvoir ſe fixer nulle part. Toujours ardent, vif, paſſionné, jamais foible ni coupable, & fort de ſon ame grande & belle quand il penſoit ne l'être que de ſa raiſon. Enfin, tous les jours méditant des folies, & tous les jours revenant à lui, prêt à briſer ſes indignes fers. C'eſt dans ſes premiers momens de dégoût qu'il faillit s'attacher à Julie, & il paroît ſûr qu'il l'eût fait, s'il n'eût pas trouvé la place priſe.

Cependant la Marquiſe perdoit toujours du terrein par ſes vices; Laure en gagnoit par ſes vertus. Au ſurplus, la conſtance étoit égale des deux côtés; mais le mérite n'étoit pas le même & la Marquiſe avilie, dégradée par tant de crimes finit par donner à ſon amour ſans eſpoir les ſupplémens que n'avoit pu ſupporter celui de Laure. A chaque voyage, Bomſton trouvoit à celle-ci de nouvelles perfections. Elle avoit appris l'Anglois, elle ſavoit par cœur tout ce qu'il lui avoit conſeillé de lire; elle s'inſtruiſoit dans toutes les connoiſſances qu'il paroiſſoit aimer: elle cherchoit à mouler ſon ame ſur la ſienne & ce qu'il y reſtoit de ſon fond ne la déparoit pas. Elle étoit encore dans l'âge où la beauté croît avec les années. La Marquiſe étoit dans celui où elle ne fait plus que décliner; & quoiqu'elle eût ce ton du ſentiment qui plaît & qui touche, qu'elle parlât d'humanité, de fidélité, de vertus avec grace, tout cela devenoit ridicule par ſa conduite, & ſa réputation démentoit tous ces beaux diſcours.

Edouard

Edouard la connoiſſoit trop pour en eſpérer plus rien. Il s'en détachoit inſenſiblement ſans pouvoir s'en détacher tout-à-fait, il s'approchoit toujours de l'indifférence ſans pouvoir jamais y arriver. Son cœur le rappelloit ſans ceſſe chez la Marquiſe ; ſes pieds l'y portoient ſans qu'il y ſongeât. Un homme ſenſible n'oublie jamais, quoi qu'il faſſe, l'intimité dans laquelle ils avoient vécu. A force d'intrigues, de ruſes, de noirceurs, elle parvint enfin à s'en faire mépriſer ; mais il la mépriſa ſans ceſſer de la plaindre ; ſans pouvoir jamais oublier ce qu'elle avoit fait pour lui ni ce qu'il avoit ſenti pour elle.

Ainſi dominé par ſes habitudes encore plus que par ſes penchans, Edouard ne pouvoit rompre les attachemens qui l'attiroient à Rome. Les douceurs d'un ménage heureux lui firent deſirer d'en établir un ſemblable avant de vieillir. Quelquefois il ſe taxoit d'injuſtice, d'ingratitude même envers la Marquiſe, & n'imputoit qu'à ſa paſſion les vices de ſon caractere. Quelquefois il oublioit le premier état de Laure, & ſon cœur franchiſſoit ſans y ſonger la barriere qui le ſéparoit d'elle. Toujours cherchant dans ſa raiſon des excuſes à ſon penchant, il ſe fit de ſon dernier voyage un motif pour éprouver ſon ami, ſans ſonger qu'il s'expoſoit lui-même à une épreuve dans laquelle il auroit ſuccombé ſans lui.

Le ſuccès de cette entrepriſe & le dénouement des ſcenes qui s'y rapportent ſont détaillées dans la XII Lettre de la V Partie & dans la III de la VI, de maniere à n'avoir plus rien d'obſcur à la ſuite de l'abrégé précédent. Edouard

aimé de deux maîtreſſes ſans en poſſéder aucune, paroît d'abord dans une ſituation riſible. Mais ſa vertu lui donnoit en lui-même une jouiſſance plus douce que celle de la beauté, & qui ne s'épuiſe pas comme elle. Plus heureux des plaiſirs qu'il ſe refuſoit que le voluptueux n'eſt de ceux qu'il goûte, il aima plus long-tems, reſta libre & jouit mieux de la vie que ceux qui l'uſent. Aveugle que nous ſommes, nous la paſſons tous à courir après nos chimeres. Eh! ne ſaurons-nous jamais que de toutes les folies des hommes, il n'y a que celles du juſte qui le rendent heureux?

FIN.

TABLE

TABLE

DES LETTRES

ET MATIERES

Contenues en ce Volume.

LETTRE PREMIERE de Mde. de Wolmar à Mde. d'Orbe.

Elle preſſe le retour de ſa couſine, & par quels motifs. Elle deſire que cette amie vienne demeurer pour toujours avec elle & ſa famille. page 1

LET. II. Réponſe de Mde. d'Orbe à Mde. de Wolmar.

Projet de Mde. d'Orbe, devenue veuve, d'unir un jour ſa fille au fils aîné de Mde. de Wolmar. Elle lui offre & partage la douce eſpérance d'une parfaite réunion. 11

LET. III. de l'Amant de Julie à Mde. d'Orbe.

Il lui annonce ſon retour, lui donne une légere idée de ſon voyage, lui demande la permiſſion de la voir, & lui peint les ſentimens de ſon cœur pour Mde. de Wolmar. 21

LET. IV. de M. de Wolmar à l'Amant de Julie.

Il lui apprend que ſa femme vient de lui ouvrir ſon cœur ſur ſes égaremens paſſés, & il lui offre ſa maiſon. Invitation de Julie. 28

LET. V. de Mde. d'Orbe à l'Amant de Julie.

Dans cette Lettre étoit incluſe la précédente.

Mde. d'Orbe joint ſon invitation à celle de M. & de Mde. de Wolmar, & veut que le nom de St. Preux, qu'elle avoit donné précédemment devant ſes gens à l'Amant de Julie, lui demeure, au moins dans leur ſociété. 29

LET. VI. de St. Preux à Milord Edouard.

Récapitule que M. & Mde. de Wolmar firent à St. Preux. Diſſé-

rens mouvemens dont ſon cœur eſt agité. Réſolution qu'il prend de ne jamais manquer à ſon devoir. 30

LET. VII. de Mde. de Wolmar à Mde. d'Orbe.

Elle l'inſtruit de l'état de ſon cœur, de la conduite de St. Preux, de la bonne opinion de M. de Wolmar pour ſon nouvel hôte, & de ſa ſécurité ſur la vertu de ſa femme, dont il refuſe la confidence. 43

LET. VIII. Réponſe de Mde. d'Orbe à Mde. de Wolmar.

Elle lui repréſente le danger qu'il pourroit y avoir à prendre ſon mari pour confident, & exige d'elle qu'elle lui envoye St. Preux pour quelques jours. 51

LET. IX. de Mde. d'Orbe à Mde. de Wolmar.

Elle lui renvoye St. Preux dont elle loue les façons, ce qui occaſionne une critique de la politeſſe maniérée de Paris. Préſent qu'elle fait de ſa petite fille à ſa couſine. 56

LET. X. de St. Preux à Milord Edouard.

Il lui détaille la ſage économie qui regne dans la maiſon de M. de Wolmar relativement aux domeſtiques & aux mercenaires, ce qui amene pluſieurs réflexions & obſervations critiques. 65

LET. XI. de St. Preux à Milord Edouard.

Deſcription d'une agréable ſolitude, ouvrage de la nature plutôt que de l'art, où M. & Mde. de Wolmar vont ſe récréer avec leurs enfans, ce qui donne lieu à des réflexions critiques ſur le luxe & le goût bizarre qui regnent dans les jardins des riches. Idée des jardins de la Chine. Ridicule enthouſiaſme des amateurs de fleurs. La paſſion de St. Preux pour Mde. de Wolmar ſe change tout-à-coup en admiration pour ſes vertus. 108

LET. XII. de Mde. de Wolmar à Mde. d'Orbe.

Caractere de M. de Wolmar, inſtruit même avant ſon mariage de tout ce qui s'eſt paſſé entre ſa femme & St. Preux. Nouvelles preuves de ſon entiere confiance en leur vertu. M. de Wolmar doit s'abſenter pour quelque tems. Sa femme demande conſeil à ſa couſine pour ſavoir ſi elle exigera, ou non, que St. Preux accompagne ſon mari. 134

LET. XIII. Réponſe de Mde. d'Orbe à Mde. de Wolmar.

Elle diſſipe les alarmes de ſa couſine au ſujet de St. Preux, & lui dit de prendre contre ce

philoſophe toutes les précautions ſuperflues qui lui auroient été jadis ſi néceſſaires. 150

LET. XIV. de M. de Wolmar à Mde. d'Orbe.

Il lui annonce ſon départ, & l'inſtruit du projet qu'il a de confier l'éducation de ſes enfans à St. Preux : projet qui juſtifie ſa conduite ſinguliere à l'égard de ſa femme & de ſon ancien Amant. Il informe ſa couſine des découvertes qu'il a faites de leurs vrais ſentimens, & des raiſons de l'épreuve à laquelle il les met par ſon abſence. 160

LET. XV. de St. Preux à Milord Edouard.

Affliction de Mde. de Wolmar. Secret fatal qu'elle révele à St. Preux, qui ne peut pour le préſent en inſtruire ſon ami. 168

LET. XVI. de Mde. de Wolmar à ſon mari.

Elle lui reproche de jouir durement de la vertu de ſa femme. 171

LET. XVII. de St. Preux à Milord Edouard.

Danger que courent Mde. de Wolmar & St Preux ſur le lac de Geneve. Ils parviennent à prendre terre. Après le dîner St. Preux mene Mde. de Wolmar dans la retraite de Meillerie, où jadis il ne s'occupoit que de ſa chere Julie. Ses tranſports à la vue des anciens monumens de ſa paſſion. Conduite ſage & prudente de Mde. de Wolmar. Ils ſe rembarquent pour revenir à Clarens. Horrible tentation de St. Preux. Combat intérieur qu'éprouve ſon ame. Ibid.

CINQUIEME PARTIE.

LETTRE PREMIERE de Milord Edouard à St. Preux.

Conſeils & reproches. Eloges d'Abauzit, citoyen de Geneve. Retour prochain de Milord Edouard. 183

LET. II. de St. Preux à Milord Edouard.

Il aſſure à ſon ami qu'il a recouvré la paix de l'ame ; lui fait un détail de la vie privée de M. & de Mde. de Wolmar, & de l'économie avec laquelle ils font valoir leurs biens, & adminiſtrent leurs revenus. Critique du luxe de magnificence & de vanité. Le payſan doit reſter dans ſa condition. Raiſons de la charité qu'on doit avoir pour les mendians. Egards dûs à la vieil-

leſſe. 189

LET. III. de St. Preux à Milord Edouard.

Douceur de recueillement dans une aſſemblée d'amis. Education des fils de M. & de Mde. de Wolmar. Critique judicieuſe de la maniere dont on éleve ordinairement les enfans. 233

LET. IV. de Milord Edouard à St. Preux.

Il lui demande l'explication des chagrins ſecrets de Mde. de Wolmar, deſquels St. Preux lui avoit parlé dans une lettre qui n'a pas été reçue. 275

LET. V de St. Preux à Milord Edouard.

Incrédulité de M. de Wolmar, cauſe des chagrins ſecrets de Julie. 277

LET. VI de St. Preux à Milord Edouard.

Arrivée de Mde. d'Orbe avec ſa fille chez M. de Wolmar. Tranſports & fêtes à l'occaſion de cette réunion. 291

LET. VII. de St. Preux à Milord Edouard.

Odre & gaieté qui regnent chez M. de Wolmar dans le tems des vendanges. Le Baron d'Etange & St. Preux ſincérement réconciliés. 299

LET. VIII. de St. Preux à M. de Wolmar.

St. Preux parti avec Milord Edouard pour Rome. Il témoigne à M. de Wolmar la joie où il eſt d'avoir appris qu'il lui deſtine l'éducation de ſes enfans. 312

LET. IX. de St. Preux à Mde. d'Orbe.

Il lui rend compte de la premiere journée de ſon voyage. Nouvelles foibleſſes de ſon cœur. Songe funeſte. Milord Edouard le ramene à Clarens pour le guérir de ſes craintes chimériques. Sûr que Julie eſt en bonne ſanté, St. Preux repart ſans la voir. 315

LET. X. de Mde. d'Orbe à St. Preux.

Elle lui reproche de ne s'être pas montré aux deux couſines. Impreſſion que fait ſur Claire le rêve de St. Preux. 324

LET. XI. de M. de Wolmar à St. Preux.

Il le plaiſante ſur ſon rêve, & lui fait quelques légers reproches ſur le reſſouvenir de ſes anciennes amours. 327

LET. XII. de St. Preux à M. de Wolmar.

Anciennes amours de Milord Edouard. Motif de ſon voyage

à Rome. Dans quel deſſein il a emmené avec lui St. Preux. Celui-ci ne ſouffrira pas que ſon ami faſſe un mariage indécent ; il demande à ce ſujet conſeil à Monſieur de Wolmar, & lui recommande le ſecret. 329

LET. XIII. de Mde. de Wolmar à Mde. d'Orbe.

Elle a pénétré les ſecrets ſentimens de ſa couſine pour St. Preux ; lui repréſente le danger qu'elle peut courir avec lui, & lui conſeille de l'épouſer. 333

LET. XIV. d'Henriette à ſa Mere.

Elle lui témoigne l'ennui où ſon abſence a mis tout le monde ; lui demande des préſens pour ſon petit Mali, & ne s'oublie pas elle-même. 349

SIXIEME PARTIE.

LETTRE PREMIERE de Mde. d'Orbe à Mde. de Wolmar.

Elle lui apprend ſon arrivée à Lauſanne, où elle l'invite de venir pour la noce de ſon frere. 351

LET. II. de Mde. d'Orbe à Mde. de Wolmar.

Elle inſtruit ſa couſine de ſes ſentimens pour St. Preux. Sa gaieté la mettra toujours à l'abri de tout danger. Ses raiſons pour reſter veuve. 353

LET. III. de Milord Edouard à M. de Wolmar.

Il lui apprend l'heureux dénouement de ſes aventures, effet de la ſage conduite de St. Preux, & accepte les offres que lui a fait M. de Wolmar, de venir paſſer à Clarens le reſte de ſes jours. 369

LET. IV. de M. de Wolmar à Milord Edouard.

Il l'invite de nouveau à venir partager, lui & St. Preux, le bonheur de ſa maiſon. 378

LET. V. de Mde. d'Orbe à Mde. de Wolmar.

Caractere, goûts & mœurs des habitans de Geneve. 381

LET. VI. de Mde. de Wolmar à St. Preux.

Elle lui fait part du deſſein qu'elle a de le marier avec Mlle. d'Orbe ; lui donne des conſeils relatifs à ce projet, & combat ſes maximes ſur la priere & ſur la liberté. 391

LET. VII. de St. Preux à Mde. de Wolmar.

Il ſe refuſe au projet formé par Mde. de Wolmar de l'unir à Mde. d'Orbe, & par quels mo-

tifs. Il défend son sentiment sur la priere & sur la liberté. 406

LET. VIII. de Mde. de Wolmar à St. Preux.

Elle lui fait des reproches dictés par l'amitié, & à quelle occasion. Douceurs du desir, & charme de l'illusion. Douceurs de Julie, & quelles. Ses alarmes par rapport à l'incrédulité de son mari calmées, & par quelles raisons. Elle informe St. Preux d'une partie qu'elle doit faire à Chillon avec sa famille. Funeste pressentiment. 425

LET. IX de Fanchon Anet à St. Preux.

Mde. de Wolmar se précipite dans l'eau, où elle voit tomber un de ses enfans. 448

LET. X. à St. Preux, commencée par Mde. d'Orbe & achevée par M. de Wolmar.

Mort de Julie. 450

LET. XI. de M. de Wolmar à St. Preux.

Détail circonstancié de la maladie de Mde. de Wolmar. Ses divers entretiens avec sa famille & avec un Ministre, sur les objets les plus importans. Retour de Claude Anet. Tranquillité d'ame de Julie au sein de la mort. Elle expire entre les bras de sa cousine. On la croit faussement rendue à la vie, & à quelle occasion. Comment le rêve de St. Preux est en quelque sorte accompli. Consternation de toute la maison. Désespoir de Claire. Ibid.

LET. XII. de Julie à St. Preux.

Cette lettre étoit incluse dans la précédente.

Julie regarde sa mort comme un bienfait du Ciel, & par quel motif. Elle engage de nouveau St. Preux à épouser Mde. d'Orbe, & le charge de l'éducation de ses enfans. Derniers adieux. 505

LET. XIII. de Mde. d'Orbe à St. Preux.

Elle lui fait l'aveu de ses sentimens pour lui, & lui déclare en même tems qu'elle veut toujours rester libre. Elle lui représente l'importance des devoirs dont il est chargé; lui annonce chez M. de Wolmar des dispositions prochaines à abjuer son incrédulité; l'invite, lui & Milord Edouard, à se réunir au plutôt à la famille de Julie. Vive peinture de l'amitié la plus tendre, & de la plus amere douleur. 509

Les amours de Milord Edouard Bomston.

Edouard fait connoissance à Rome avec

avec une dame Napolitaine. Caractere de cette dame. Nature de leur liaiſon. Cette dame veut lui donner une maîtreſſe ſubalterne. Danger d'une ſituation qu'Edouard évite. Caractere de Laure : effet du véritable amour ſur elle. Edouard la viſite ſouvent ſans l'aimer. Effet terrible de ſon aſſiduité auprès de Laure ſur la Marquiſe. Laure change de conduite, & ſe retire dans un couvent. La Marquiſe hors d'elle-même, divulgue ſa propre intrigue. Son mari l'apprend à Vienne. Ce qui en réſulte. Situation ſinguliere d'Edouard. Entrepriſe funeſte de la Marquiſe. Le Marquis meurt en Allemagne. Edouard ne veut pas profiter de cet événement. Sa maniere de vivre juſqu'au moment où il connut Julie. 513

FIN de la Table du ſecond & dernier Volume.

DL
6111.